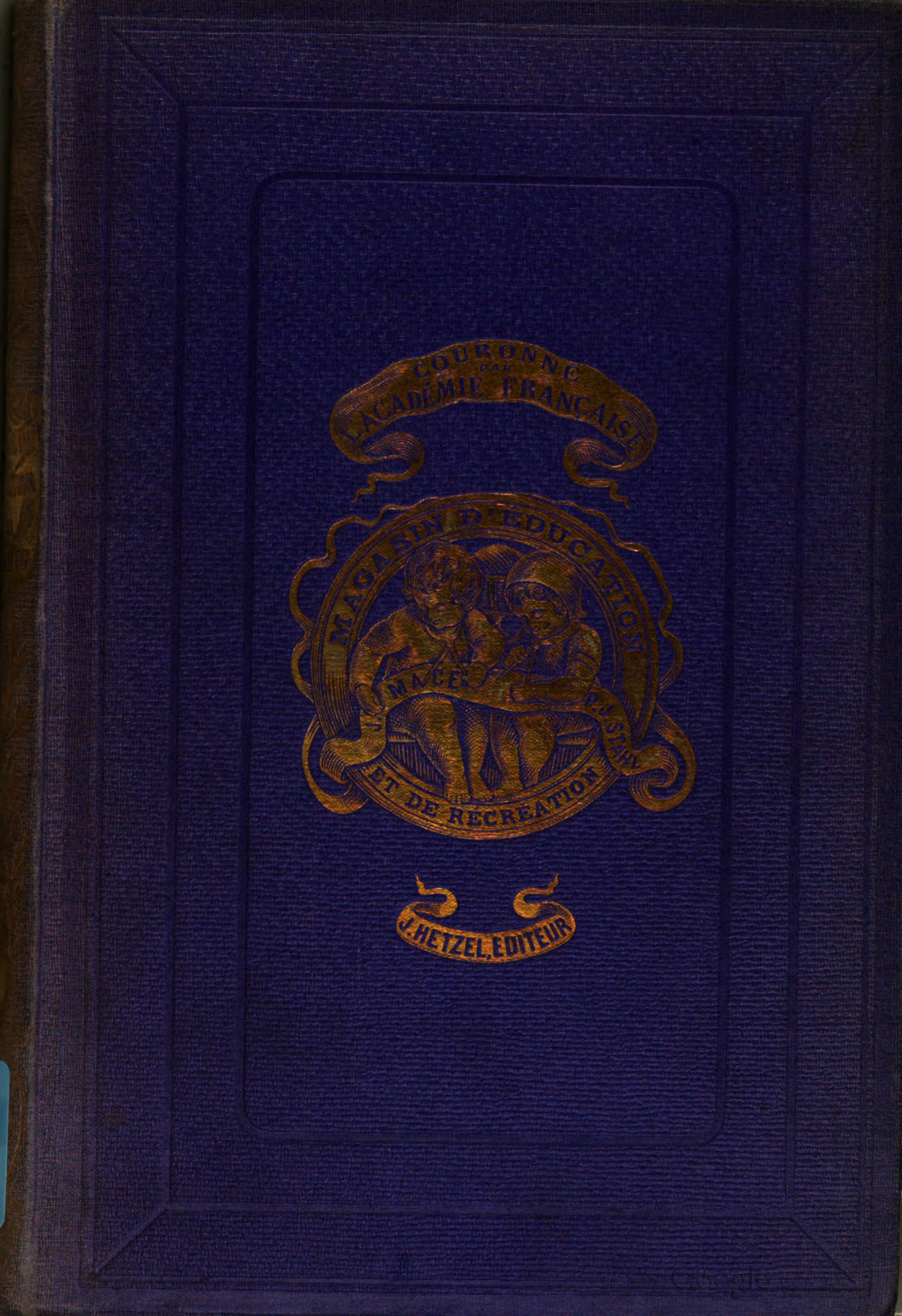
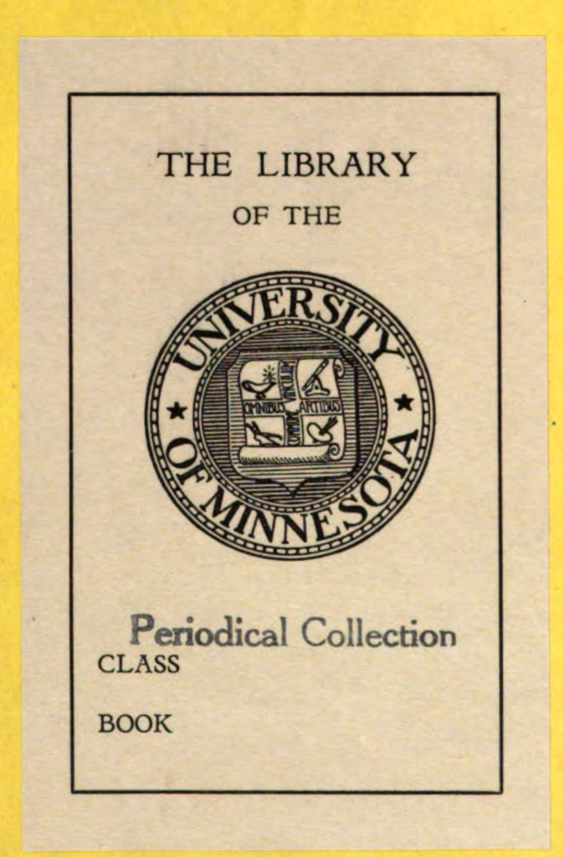

COURONNÉ PAR
L'ACADÉMIE FRANÇAISE
MAGASIN D'ÉDUCATION
J. MACÉ
P.J. STAHL
ET DE RECRÉATION
J. HETZEL, EDITEUR







XVIII

RÉDACTION

— DIRECTEURS —

MM. JEAN MACÉ — P.-J. STAHL — JULES VERNE

ÉDUCATION

D'Almeida, Bertrand, Maurice Block, Cahours et Riche, Ch. Clément, H. Durand, Dana, de Gramont, G. Flammarion, Mortimer d'Ocagne, Grimard, Gratiolet, Lacordaire, Th. Lavallée, Margollé et Zurcher, A. Morel, Ordinaire, E. Reclus, Roulin, Rozan, H. Sainte-Claire Deville, Sayous, Tindall, Tissandier, Van Bruyssel, Vivien de Saint-Martin, Viollet-le-Duc.

RÉCRÉATION

Lucien Biart, Prosper Chazel, M[is] de Chenevières, M[is] de Cherville, Gustave Droz, Erckmann-Chatrian, Victor de Laprade, E. Grenier, Kaempfen, E. Laboulaye, Ernest Legouvé, John Lemoinne, Hector Malot, Eugène Muller, Louis Ratisbonne, Jules Sandeau, P.-J. Stahl, Jean Macé, Jules Verne, de Wailly, William Hughes, Marko Wovzok; M[me] Gatty, Lucie B..., Genevray.

Secrétaire de la rédaction, F. DE GRAMONT.

DESSINATEURS

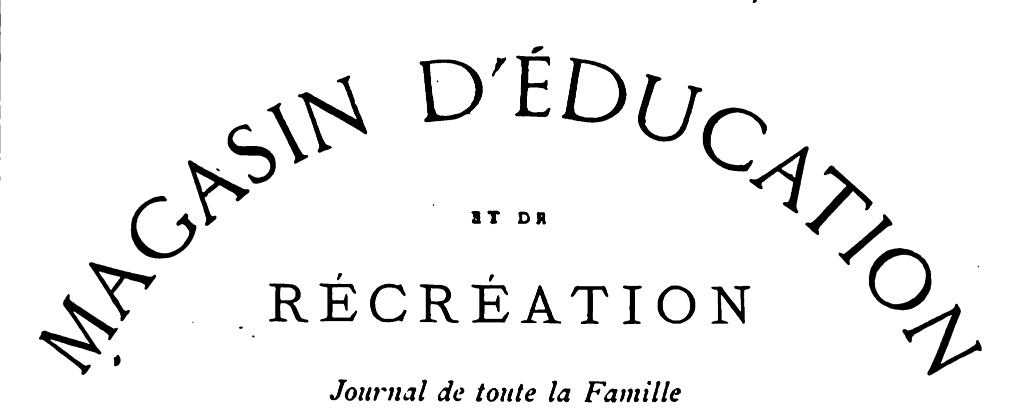
MM. Froment, — Froelich, — Gustave Doré, — Detaille, — Yan'Dargent, — Émile Bayard, — Bertall, — Benett, — Cham, — Férat, — Fath, — Gérard Séguin, — Grandville, — Humbert, — Tony Johannot, — Lallemant, — Matthis, — de Montaut, — Moulinet, — Morin, — De Neuville, — Oscar Pletsch, — Ludwig Richter, — Riou, — de Beaurepaire, — Lalauze, — Théophile Schuler, — E. Meissonier, — Worms, — Yon, — M[me] Z. Surodet.



Prix de l'abonnement à l'année . .	Paris.	14 fr. » c.	Départements.	16 fr. » c.
Prix du numéro	—	» fr 60 c.	— . .	» fr. 70 c.
Prix du volume de semestre. . . .	Cartonné. . .	10 fr. » c.	—	Broché, 7 fr. » c.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE



MAGASIN D'ÉDUCATION

ET DE

RÉCRÉATION

Journal de toute la Famille

PUBLIÉ PAR

JEAN MACÉ = P.-J. STAHL = JULES VERNE

AVEC LA COLLABORATION

DE NOS PLUS CÉLÈBRES ÉCRIVAINS ET SAVANTS

ILLUSTRÉ

DE 150 DESSINS PAR NOS MEILLEURS ARTISTES



PARIS

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS, 18, RUE JACOB

9me année, 1873. — 2e semestre, 2e volume de la 9me année.

18me VOLUME DE LA COLLECTION.



LE PAYS DES FOURRURES

PAR JULES VERNE

Illustrations par Férat — Gravures par Pannemaker et Hildibrand

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

UN FORT FLOTTANT.

Le Fort-Espérance, fondé par le lieutenant Jasper Hobson sur les limites de la mer polaire, avait dérivé! Le courageux agent de la Compagnie méritait-il un reproche quelconque? Non. Tout autre y eût été trompé comme lui. Aucune prévision humaine ne pouvait le mettre en garde contre une telle éventualité. Il avait cru bâtir sur le roc et n'avait pas même bâti sur le sable! Cette portion de territoire, formant la presqu'île Victoria, que les cartes les plus exactes de l'Amérique anglaise rattachaient au continent américain, s'en était brusquement séparée. Cette presqu'île n'était, par le fait, qu'un immense glaçon, d'une superficie de cent cinquante milles carrés, dont les alluvions successives avaient fait en apparence un terrain solide, auquel ne manquaient ni la végétation, ni l'humus. Liée au littoral depuis des milliers de siècles, sans doute le tremblement de terre du 3 janvier avait rompu ses liens, et la presqu'île s'était faite île, mais île errante et vagabonde que, depuis trois mois, les courants entraînaient sur l'océan Arctique!

Oui! ce n'était qu'un glaçon qui emportait ainsi le Fort-Espérance et ses habitants! Jasper Hobson avait immédiatement compris qu'on ne pouvait expliquer autrement ce déplacement de la latitude observée. L'isthme, c'est-à-dire la langue de terre qui réunissait la presqu'île Vic-

toria au continent, s'était évidemment brisée sous l'effort d'une convulsion souterraine, provoquée par l'éruption volcanique, quelques mois auparavant. Tant que dura l'hiver boréal, tant que la mer demeura solidifiée sous le froid intense, cette rupture n'amena aucun changement dans la position géographique de la presqu'île. Mais la débâcle venue, quand les glaçons se fondirent sous les rayons solaires, lorsque la banquise, repoussée au large, eut reculé derrière les limites de l'horizon, quand la mer fut libre enfin, ce territoire, reposant sur sa base glacée, s'en alla en dérive avec ses bois, ses falaises, son promontoire, son lagon intérieur, son littoral, sous l'influence de quelque courant inconnu. Depuis plusieurs mois, il était ainsi entraîné, sans que les hiverneurs qui, pendant leurs chasses, ne s'étaient point éloignés du Fort-Espérance, eussent pu s'en apercevoir. Aucun point de repère, des brumes épaisses arrêtant le regard à quelques milles, une immobilité apparente du sol, rien ne pouvait indiquer ni au lieutenant Hobson, ni à ses compagnons, que de continentaux ils fussent devenus insulaires. Il était même remarquable que l'orientation de la presqu'île n'eût pas changé, malgré son déplacement, ce qui tenait sans doute à son étendue et à la direction rectiligne du courant qu'elle suivait. En effet, si les points cardinaux se fussent modifiés par rapport au cap Bathurst, si l'île eût tourné sur elle-même, si le soleil et la lune se fussent levés ou couchés sur un horizon nouveau, Jasper Hobson, Thomas Black, Mrs. Paulina Barnett ou tout autre eussent compris ce qui s'était passé. Mais, par une raison quelconque, le déplacement s'était accompli jusqu'alors suivant un des parallèles du globe, et, quoiqu'il fût rapide, on ne le sentait pas.

Jasper Hobson, bien qu'il ne doutât pas du courage, du sang-froid, de l'énergie morale de ses compagnons, ne voulut cependant pas leur faire connaître la vérité. Il serait toujours temps de leur exposer la nouvelle situation qui leur était faite, quand on l'aurait étudiée avec soin. Très-heureusement, ces braves gens, soldats ou ouvriers, s'entendaient peu aux observations astronomiques, ni aux questions de longitude ou de latitude, et du changement accompli depuis quelques mois dans les coordonnées de la presqu'île, ils ne pouvaient tirer les conséquences qui préoccupaient si justement Jasper Hobson.

Le lieutenant, résolu à se taire tant qu'il le pourrait et à cacher une situation à laquelle il n'y avait présentement aucun remède, rappela toute son énergie. Par un suprême effort de volonté, qui n'échappa point à Mrs. Paulina Barnett, il redevint maître de lui-même, et il s'employa à consoler de son mieux l'infortuné Thomas Black, qui, lui, se lamentait et s'arrachait les cheveux.

Car l'astronome ne se doutait en aucune façon du phénomène dont il était victime. N'ayant pas, comme le lieutenant, observé les étrangetés de ce territoire, il ne pouvait rien comprendre, rien imaginer en dehors de ce fait si malencontreux, à savoir : que, ce jour-là, à l'heure indiquée, la lune n'avait point occulté entièrement le soleil. Mais que devait-il naturellement penser? Que, à la honte des observatoires, les éphémérides étaient fausses, et que cette éclipse tant désirée, son éclipse à lui, Thomas Black, qu'il était venu chercher si loin et au prix de tant de fatigues, n'avait jamais dû être « totale » pour cette zone du sphéroïde terrestre, comprise sur le soixante-dixième parallèle! Non; jamais il n'eût admis cela! Jamais! Aussi son désappointement était-il grand, et il devait l'être. Mais Thomas

Black allait bientôt apprendre la vérité.

Cependant, Jasper Hobson, laissant croire à ses compagnons que l'incident de l'éclipse manquée ne pouvait intéresser que l'astronome et ne les concernait en rien, les avait engagés à reprendre leurs travaux, ce qu'ils allaient faire. Mais, au moment où ils se préparaient à quitter le



sommet du cap Bathurst, afin de rentrer dans la factorerie, le caporal Joliffe, s'arrêtant soudain :

« Mon lieutenant, dit-il en s'approchant, la main au bonnet, pourrais-je vous faire une simple question?

— Sans doute, caporal, répondit Jasper Hobson, qui ne savait trop où son subordonné voulait en venir. Voyons, parlez! »

Mais le caporal ne parlait pas. Il hésitait. Sa petite femme le poussa du coude.

« Eh bien, mon lieutenant, reprit le caporal, c'est à propos de ce soixante-dixième degré de latitude. Si j'ai bien compris, nous ne sommes pas où vous croyiez être... »

Le lieutenant fronça le sourcil.

« En effet, répondit-il évasivement... nous nous étions trompés dans nos calculs... notre première observation a été fausse. Mais pourquoi... en quoi cela peut-il vous préoccuper?

— C'est à cause de la paye, mon lieutenant, répondit le caporal, qui prit un air très-malin. Vous savez bien, la double paye promise par la Compagnie... »

Jasper Hobson respira. En effet, ses hommes, on s'en souvient, avaient droit à une solde plus élevée, s'ils parvenaient à s'établir sur le soixante-dixième parallèle ou au-dessus. Le caporal Joliffe, toujours intéressé, n'avait vu en tout cela qu'une question d'argent, et il pouvait craindre que la prime ne fût point encore acquise.

« Rassurez-vous, caporal, répondit Jasper Hobson en souriant, et rassurez aussi vos braves camarades. Notre erreur, qui est vraiment inexplicable, ne vous portera heureusement aucun préjudice. Nous ne sommes pas au-dessous, mais au-dessus du soixante-dixième parallèle, et, par conséquent, vous serez payés double.

— Merci, mon lieutenant, dit le caporal, dont le visage rayonna, merci. Ce n'est pas que l'on tienne à l'argent, mais c'est ce maudit argent qui vous tient. »

Sur cette réflexion, le caporal Joliffe et ses compagnons se retirèrent sans soupçonner en aucune façon la terrible et étrange modification qui s'était accomplie dans la nature et la situation de ce territoire.

Le sergent Long se disposait aussi à redescendre vers la factorerie, quand Jasper Hobson, l'arrêtant, lui dit :

« Restez, sergent Long. »

Le sous-officier fit demi-tour sur ses talons et attendit que le lieutenant lui adressât la parole.

Les seules personnes qui occupaient alors le sommet du promontoire étaient Mrs. Paulina Barnett, Madge, Thomas Black, le lieutenant et le sergent.

Depuis l'incident de l'éclipse, la voyageuse n'avait pas prononcé une parole. Elle interrogeait du regard Jasper Hobson, qui semblait l'éviter. Le visage de la courageuse femme montrait plus de surprise que d'inquiétude. Avait-elle compris? L'éclaircissement s'était-il brusquement fait à ses yeux comme aux yeux du lieutenant Hobson? Connaissait-elle la situation, et son esprit pratique en avait-il déduit les conséquences? Quoi qu'il en fût, elle se taisait et demeurait appuyée sur Madge, dont le bras entourait sa taille.

Quant à l'astronome, il allait et venait. Il ne pouvait tenir en place. Ses cheveux étaient hérissés. Il gesticulait. Il frappait dans ses mains et les laissait retomber. Des interjections de désespoir s'échappaient de ses lèvres. Il montrait le poing au soleil! Il le regardait en face, au risque de se brûler les yeux!

Enfin, après quelques minutes, son agitation intérieure se calma. Il sentit qu'il pourrait parler, et, les bras croisés, l'œil enflammé, la face colère, le front menaçant, il vint se planter carrément devant le lieutenant Hobson.

« A nous deux! s'écria-t-il, à nous deux monsieur l'agent de la Compagnie de la baie d'Hudson. »

Cette appellation, ce ton, cette pose ressemblaient singulièrement à une provocation. Jasper Hobson ne voulut point s'y arrêter, et il se contenta de regarder le pauvre homme, dont il comprenait bien le désappointement immense.

« Monsieur Hobson, dit Thomas Black avec l'accent d'une irritation mal contenue, m'apprendrez-vous ce que cela signifie, s'il vous plaît? Est-ce une mystification provenant de votre fait? Dans ce cas, monsieur, elle frapperait plus haut

que moi, entendez-vous, et vous pourriez avoir à vous en repentir!

— Que voulez-vous dire, monsieur Black? demanda tranquillement Jasper Hobson.

— Je veux dire, monsieur, reprit l'astronome, que vous vous étiez engagé à conduire votre détachement sur la limite du soixante-dixième degré de latitude...



— Ou au delà, répondit Jasper Hobson.

— Au delà, monsieur, s'écria Thomas Black. Eh! qu'avais-je à faire au delà? Pour observer cette éclipse totale de soleil, je ne devais pas m'écarter de la ligne d'ombre circulaire que délimitait, en cette partie de l'Amérique anglaise, le soixante-dixième parallèle, et nous voilà à trois degrés au-dessus!

— Eh bien, monsieur Black, répondit Jasper Hobson du ton le plus tranquille, nous nous sommes trompés, voilà tout.

— Voilà tout! » s'écria l'astronome, que le calme du lieutenant exaspérait.

« Je vous ferai d'ailleurs observer, re-

prit Jasper Hobson, que si je me suis trompé, vous avez partagé mon erreur, vous, monsieur Black, car, à notre arrivée au cap Bathurst, c'est ensemble, vous avec vos instruments, moi avec les miens, que nous avons relevé sa situation en latitude. Vous ne pouvez donc me rendre responsable d'une erreur d'observation que vous avez commise pour votre part! »

A cette réponse, Thomas Black fut aplati, et, malgré sa profonde irritation, ne sut que répliquer. Pas d'excuse admissible! S'il y avait eu faute, il était coupable, lui aussi. Et, dans l'Europe savante, à l'observatoire de Greenwich, que penserait-on d'un astronome assez maladroit pour se tromper dans une observation de latitude? Un Thomas Black commettre une erreur de trois degrés en prenant la hauteur du soleil, et en quelles circonstances! Quand la détermination exacte d'un parallèle devait le mettre à même d'observer une éclipse totale, dans des conditions qui ne devaient plus se reproduire avant longtemps! Thomas Black était un savant déshonoré!

« Mais comment, s'écria-t-il en s'arrachant encore une fois les cheveux, comment ai-je pu me tromper ainsi? Mais je ne sais donc plus manier un sextant! Je ne sais donc plus calculer un angle! Je suis donc aveugle! S'il en est ainsi, je n'ai plus qu'à me précipiter du haut de ce promontoire, la tête la première!...

— Monsieur Black, dit alors Jasper Hobson d'une voix grave, ne vous accusez pas, vous n'avez commis aucune erreur d'observation, vous n'avez aucun reproche à vous faire!

— Alors, vous seul...

— Je ne suis pas plus coupable que vous, monsieur Black. Veuillez m'écouter, je vous en prie, vous aussi, madame, ajouta-t-il en se retournant vers Mrs. Paulina Barnett, vous aussi, Madge, vous aussi, sergent Long. Je ne vous demande qu'une chose, le secret le plus absolu sur ce que je vais vous apprendre. Il est inutile d'effrayer, de désespérer peut-être nos compagnons d'hivernage. »

Mrs. Paulina Barnett, sa compagne, le sergent, Thomas Black, s'étaient rapprochés du lieutenant. Ils ne répondirent pas, mais il y eut comme un consentement tacite à garder le secret sur la révélation qui allait leur être faite.

« Mes amis, dit Jasper Hobson, quand, il y a un an, arrivés en ce point de l'Amérique anglaise, nous avons relevé la position du cap Bathurst, ce cap se trouvait situé exactement sur le soixante-dixième parallèle, et si maintenant il se trouve au delà du soixante-douxième degré de latitude, c'est-à-dire à trois degrés plus au nord, c'est qu'il a dérivé.

— Dérivé! s'écria Thomas Black. A d'autres, monsieur! Depuis quand un cap dérive-t-il?

— Cela est pourtant ainsi, monsieur Black, répondit gravement le lieutenant Hobson. Toute cette presqu'île Victoria n'est plus qu'une île de glace. Le tremblement de terre l'a détachée du littoral américain, et maintenant un des grands courants arctiques l'entraîne!...

— Où? demanda le sergent Long.

— Où il plaira à Dieu! » répondit Jasper Hobson.

Les compagnons du lieutenant demeurèrent silencieux. Leurs regards se portèrent involontairement vers le sud, au delà des vastes plaines, du côté de l'isthme rompu, mais de la place qu'ils occupaient, sauf vers le nord, ils ne pouvaient apercevoir l'horizon de mer qui maintenant les entourait de toutes parts. Si le cap Bathurst eût mesuré quelques centaines de pieds de plus au-dessus du niveau de l'Océan, le périmètre de leur domaine serait nettement apparu à leurs yeux, et

ils auraient vu qu'il s'était changé en île.

Une vive émotion leur serra le cœur à la vue du Fort-Espérance et de ses habitants, entraînés au large de toute terre, et devenus avec lui le jouet des vents et des flots.

« Ainsi, monsieur Hobson, dit alors Mrs. Paulina Barnett, ainsi s'expliquent toutes les singularités inexplicables que vous aviez observées sur ce territoire ?

— Oui, madame, répondit le lieutenant, tout s'explique. Cette presqu'île Victoria, île maintenant, que nous croyions, que nous devions croire inébranlablement fixée sur sa base, n'était qu'un vaste glaçon, soudé depuis des siècles au continent américain. Peu à peu, le vent y a jeté la terre, le sable, et semé ces germes qui ont produit les bois et les mousses. Les nuages lui ont versé l'eau douce du lagon et de la petite rivière. La végétation l'a transformée ! Mais sous ce lac, sous cette terre, sous ce sable, sous nos pieds enfin, il existe un sol de glace qui flotte sur la mer, en raison de sa légèreté spécifique. Oui ! c'est un glaçon qui nous porte et qui nous emporte, et voilà pourquoi, depuis que nous l'habitons, nous n'avons trouvé ni un caillou, ni une pierre à sa surface ! Voilà pourquoi ses rivages étaient coupés à pic, pourquoi, lorsque nous avons creusé le piége à rennes, la glace est apparue à dix pieds au-dessous du sol, pourquoi, enfin, la marée était insensible sur ce littoral, puisque le flux et le reflux soulevaient et abaissaient toute la presqu'île avec eux !

— Tout s'explique, en effet, monsieur Hobson, répondit Mrs. Paulina Barnett, et vos pressentiments ne vous ont pas trompé. Je vous demanderai, cependant, à propos de ces marées, pourquoi, nulles maintenant, elles étaient encore légèrement sensibles à notre arrivée au cap Bathurst?

— Précisément, madame, répondit le lieutenant Hobson, parce que, à notre arrivée, la presqu'île tenait encore par son isthme flexible au continent américain. Elle opposait ainsi une certaine résistance au flux, et, sur son littoral du nord, la surface des eaux se déplaçait de deux pieds environ, au lieu des vingt pieds qu'elle aurait dû marquer au-dessus de l'étiage. Aussi, du moment que la rupture a été produite par le tremblement de terre, du moment que la presqu'île, libre tout entière, a pu monter et descendre avec le flot et le jusant, la marée est devenue absolument nulle, et c'est ce que nous avons constaté ensemble, il y a quelques jours, au moment de la nouvelle lune ! »

Thomas Black, malgré son désespoir bien naturel, avait écouté avec un extrême intérêt les explications de Jasper Hobson. Les conséquences émises par le lieutenant durent lui paraître absolument justes; mais, furieux qu'un pareil phénomène, si rare, si inattendu, si « absurde », — ainsi disait-il, — se fût précisément produit pour lui faire manquer l'observation de son éclipse, il ne dit pas un mot et demeura sombre et, pour ainsi dire, tout honteux.

« Pauvre monsieur Black ! dit alors Mrs. Paulina Barnett, il faut convenir que jamais astronome, depuis que le monde existe, ne s'est vu exposé à pareille mésaventure !

— En tout cas, madame, répondit Jasper Hobson, il n'y a aucunement de notre faute ! on ne pourra rien reprocher, ni à vous, ni à moi. La nature a tout fait, et elle est la seule coupable ! Le tremblement de terre a brisé le lien qui rattachait la presqu'île au continent, et nous sommes bien réellement emportés sur une île flottante. Et cela explique encore pourquoi les animaux à fourrures et autres, emprisonnés comme nous sur ce territoire, sont si nombreux aux environs du fort !

— Et pourquoi, dit Madge, nous n'avons pas eu, depuis la belle saison, la visite de ces concurrents dont vous redoutiez la présence, monsieur Hobson !

— Et pourquoi, ajouta le sergent, le détachement envoyé par le capitaine Craventy n'a pu arriver jusqu'au cap Bathurst !

— Et pourquoi, enfin, dit Mrs. Paulina Barnett, en regardant le lieutenant, je dois renoncer à tout espoir, pour cette année du moins, de retourner en Europe ! »

La voyageuse avait fait cette dernière réflexion d'un ton qui prouvait qu'elle se résignait à son sort beaucoup plus philosophiquement qu'on ne l'aurait supposé. Elle semblait avoir pris soudain son parti de cette étrange situation, qui lui réservait, sans doute, une série d'observations intéressantes. D'ailleurs, quand elle se fût désespérée, quand tous ses compagnons se seraient plaints, quand ils auraient récriminé, pouvaient-ils empêcher ce qui était? pouvaient-ils enrayer la course de l'île errante? pouvaient-ils, par une manœuvre quelconque, la rattacher à un continent? Non. Dieu seul disposait de l'avenir du Fort-Espérance. Il fallait donc se soumettre à sa volonté.

CHAPITRE II.

OU L'ON EST.

La situation nouvelle, imprévue, créée aux agents de la Compagnie, voulait être étudiée avec le plus grand soin, et c'est ce que Jasper Hobson avait hâte de faire, la carte sous les yeux. Mais il fallait nécessairement attendre au lendemain, afin de relever la position en longitude de l'île Victoria, — c'est le nom qui lui fut conservé, — comme elle venait de l'être en latitude. Pour faire ce calcul, il était nécessaire de prendre deux hauteurs du soleil, avant et après midi, et de mesurer deux angles horaires.

A deux heures du soir, le lieutenant Hobson et Thomas Black relevèrent au sextant l'élévation du soleil au-dessus de l'horizon. Le lendemain, ils comptaient, vers dix heures du matin, recommencer la même opération, afin de déduire des deux hauteurs la longitude du point alors occupé par l'île sur l'océan polaire.

Mais ils ne redescendirent pas immédiatement au fort, et la conversation continua assez longtemps entre Jasper Hobson, l'astronome, le sergent, Mrs. Paulina Barnett et Madge. Cette dernière ne songeait guère à elle, étant toute résignée aux volontés de la Providence. Quant à sa maîtresse, sa « fille Paulina », elle ne pouvait la regarder sans émotion, songeant aux épreuves et peut-être aux catastrophes que l'avenir lui réservait. Madge était prête à donner sa vie pour Paulina, mais ce sacrifice sauverait-il celle qu'elle aimait plus que tout au monde? En tout cas, elle le savait, Mrs. Paulina Barnett n'était pas femme à se laisser abattre. Cette âme vaillante envisageait déjà l'avenir sans terreur, et, il faut le dire, elle n'avait encore eu aucune raison de désespérer.

En effet, il n'y avait pas péril imminent pour les habitants du Fort-Espérance, et même tout portait à croire qu'une catastrophe suprême serait conjurée. C'est ce que Jasper Hobson expliqua clairement à ses compagnons.

Deux dangers menaçaient l'île flottante au large du continent américain, deux seulement :

Ou elle serait entraînée par les courants de la mer libre jusqu'à ces hautes latitudes polaires d'où l'on ne revient pas;

Ou les courants l'emporteraient au sud, peut-être à travers le détroit de Behring, et jusque dans l'océan Pacifique.

Dans le premier cas, les hiverneurs, pris par les glaces, barrés par l'infranchissable banquise, n'ayant plus aucune communication possible avec leurs semblables, périraient de froid ou de faim dans les solitudes hyperboréennes.

Dans le second cas, l'île Victoria, repoussée par les courants jusque dans les eaux plus chaudes du Pacifique, fondrait peu à peu par sa base et s'abîmerait sous les pieds de ses habitants.

Dans cette double hypothèse, c'était la perte inévitable du lieutenant Jasper Hobson, de tous ses compagnons et de la factorerie élevée au prix de tant de fatigues.

Mais ces deux cas se présenteraient-ils l'un ou l'autre? Non. Ce n'était pas probable.

En effet, la saison d'été était fort avancée. Avant trois mois, la mer serait solidifiée sous les premiers froids du pôle. Le champ de glace s'établirait sur toute la mer, et, au moyen de traîneaux, on pourrait gagner la terre la plus rapprochée, soit l'Amérique russe, si l'île s'était maintenue dans l'est, soit la côte d'Asie, si, au contraire, elle avait été repoussée dans l'ouest.

« Car, ajoutait Jasper Hobson, nous ne sommes aucunement maîtres de notre île flottante. N'ayant point de voile à hisser comme sur un navire, nous ne pouvons lui imprimer une direction. Où elle nous mènera, nous irons. »

L'argumentation du lieutenant Hobson, très-claire, très-nette, fut admise sans contestation. Il était certain que les grands froids de l'hiver souderaient au vaste ice-field l'île Victoria, et il était présumable même qu'elle ne dériverait ni trop au nord ni trop au sud. Or, quelques cents milles à franchir sur les champs de glace n'étaient pas pour embarrasser ces hommes courageux et résolus, habitués aux climats polaires et aux longues excursions des contrées arctiques. Ce serait, il est vrai, abandonner ce Fort-Espérance, objet de tous leurs soins, ce serait perdre le bénéfice de tant de travaux menés à bonne fin, mais qu'y faire? La factorerie, établie sur ce sol mouvant, ne devait plus rendre aucun service à la Compagnie de la baie d'Hudson. D'ailleurs, un jour ou l'autre, tôt ou tard, un effondrement de l'île l'entraînerait au fond de l'Océan. Il fallait donc l'abandonner dès que les circonstances le permettraient.

La seule chance défavorable, — et le lieutenant insista particulièrement sur ce point, — c'était que pendant huit à neuf semaines encore, avant la solidification de la mer Arctique, l'île Victoria fût entraînée trop au nord ou trop au sud. Et l'on voit, en effet, dans les récits des hiverneurs, des exemples de dérives qui se sont accomplies sur un très-long espace et sans qu'on ait pu les enrayer.

Tout dépendait donc des courants inconnus qui s'établissaient à l'ouvert du détroit de Behring, et il importait de relever avec soin leur direction sur la carte de l'océan Arctique. Jasper Hobson possédait une de ces cartes, et il pria Mrs. Paulina Barnett, Madge, l'astronome et le sergent de le suivre dans sa chambre; mais avant de quitter le sommet du cap Bathurst, il leur recommanda encore une fois le secret le plus absolu sur la situation actuelle.

« La situation n'est pas désespérée, tant s'en faut, ajouta-t-il, et, par conséquent, je trouve inutile de jeter le trouble dans l'esprit de nos compagnons, qui ne feraient peut-être pas comme nous la part des bonnes et des mauvaises chances.

— Cependant, fit observer Mrs. Paulina Barnett, ne serait-il pas prudent de construire dès maintenant une embarcation assez grande pour nous contenir tous, et

qui pût tenir la mer pendant une traversée de quelques centaines de milles?

— Cela sera prudent, en effet, répondit le lieutenant Hobson, et nous le ferons. J'imaginerai quelque prétexte pour commencer ce travail sans retard, et je donnerai des ordres en conséquence au maître charpentier pour qu'il procède à la construction d'une embarcation solide. Mais, pour moi, ce mode de rapatriement ne devra être qu'un pis aller. L'important, c'est d'éviter de se trouver sur l'île au moment de la dislocation des glaces, et nous devrons tout faire pour gagner à pied le continent, dès que l'Océan aura été solidifié par l'hiver. »

C'était, en effet, la meilleure façon de procéder. Il fallait au moins trois mois pour qu'une embarcation de trente à trente-cinq tonneaux fût construite, et, à ce moment, on ne pourrait s'en servir, puisque la mer ne serait plus libre. Mais si alors le lieutenant pouvait rapatrier la petite colonie en la guidant à travers le champ de glace jusqu'au continent, ce serait un heureux dénoûment de la situation, car embarquer tout son monde à l'époque de la débâcle serait un expédient fort périlleux. C'était donc avec raison que Jasper Hobson regardait ce bateau projeté comme un pis aller, et son opinion fut partagée de tous.

Le secret fut de nouveau promis au lieutenant Hobson, qui était le meilleur juge de la question, et quelques minutes plus tard, après avoir quitté le cap Bathurst, les deux femmes et les trois hommes s'attablaient dans la grande salle du Fort-Espérance, salle alors inoccupée, car chacun vaquait aux travaux du dehors.

Une excellente carte des courants atmosphériques et océaniques fut apportée par le lieutenant, et l'on procéda à un examen minutieux de cette portion de la mer Glaciale qui s'étend depuis le cap Bathurst jusqu'au détroit de Behring.

Deux courants principaux divisent ces parages dangereux compris entre le Cercle polaire et cette zone peu connue appelée « passage du nord-ouest », depuis l'audacieuse découverte de Mac Clure, — du moins les observations hydrographiques n'en désignent pas d'autres.

L'un porte le nom de courant du Kamtchatka. Après avoir pris naissance au large de la presqu'île de ce nom, il suit la côte asiatique et traverse le détroit de Behring en touchant le cap Oriental, pointe avancée du pays des Tchouktchis. Sa direction générale du sud au nord s'infléchissait brusquement à six cents milles environ au delà du détroit, et il se développe franchement vers l'est, à peu près suivant le parallèle du passage de Mac Clure, qu'il tend sans doute à rendre praticable pendant les quelques mois de la saison chaude.

L'autre courant, nommé courant de Behring, se dirige en sens contraire. Après avoir prolongé la côte américaine de l'est à l'ouest et à cent milles au plus du littoral, il va, pour ainsi dire, heurter le courant du Kamtchatka, à l'ouvert du détroit, puis, descendant au sud et se rapprochant des rivages de l'Amérique russe, il finit par se briser à travers la mer de Behring sur cette espèce de digue circulaire des îles Aléoutiennes.

Cette carte donnait fort exactement le résumé des observations nautiques les plus récentes. On pouvait donc s'y fier.

Jasper Hobson l'examina attentivement avant de se prononcer. Puis, après avoir passé la main sur son front, comme s'il eût voulu chasser quelque fâcheux pressentiment :

« Il faut espérer, mes amis, dit-il, que la fatalité ne nous entraînera pas jusqu'à ces lointains parages. Notre île errante

courrait le risque de n'en plus jamais sortir.

— Et pourquoi, monsieur Hobson? demanda vivement Mrs. Paulina Barnett.

— Pourquoi, madame? répondit le lieutenant. Regardez bien cette portion de l'océan Arctique, et vous allez facilement le comprendre. Deux courants, dangereux



pour nous, y coulent en sens inverse. Au point où ils se rencontrent, l'île serait forcément immobilisée, et à une grande distance de toute terre. En ce point précis, elle hivernerait pendant la mauvaise saison, et quand la débâcle des glaces se produirait, ou elle suivrait le courant du Kamtchatka jusqu'au milieu des contrées perdues du nord-ouest, ou elle subirait l'influence du courant de Behring et irait s'abîmer dans les profondeurs du Pacifique.

— Cela n'arrivera pas, monsieur le lieutenant, dit Madge avec l'accent d'une foi sincère, Dieu ne le permettra pas.

— Mais, reprit Mrs. Paulina Barnett, je

ne puis imaginer sur quelle partie de la mer polaire nous flottons en ce moment, car je ne vois au large du cap Bathurst que ce dangereux courant du Kamtchatka qui porte directement vers le nord-ouest. N'est-il pas à craindre qu'il ne nous ait saisis dans son cours, et que nous ne fassions route vers les terres de la Géorgie septentrionale?

— Je ne le pense pas, répondit Jasper Hobson, après un moment de réflexion.

— Pourquoi n'en serait-il pas ainsi?

— Parce que ce courant est rapide, madame, et que depuis trois mois, si nous l'avions suivi, nous aurions quelque côte en vue, ce qui n'est pas.

— Où supposez-vous que nous nous trouvions alors? demanda la voyageuse.

— Mais sans doute, répondit Jasper Hobson, entre ce courant du Kamtchatka et le littoral, probablement dans une vaste sorte de remous qui doit exister sur la côte.

— Cela ne peut être, monsieur Hobson, répondit vivement Mrs. Paulina Barnett.

— Cela ne peut être? répéta le lieutenant. Et pour quelle raison, madame?

— Parce que l'île Victoria, prise dans un remous, et, par conséquent, sans direction fixe, eût certainement obéi à un mouvement de rotation quelconque. Or, puisque son orientation n'a pas changé depuis trois mois, c'est que cela n'est pas.

— Vous avez raison, madame, répondit Jasper Hobson. Vous comprenez parfaitement ces choses et je n'ai rien à répondre à votre observation, à moins toutefois qu'il n'existe quelque courant inconnu qui ne soit point encore porté sur cette carte. Vraiment, cette incertitude est affreuse. Je voudrais être à demain pour être définitivement fixé sur la situation de l'île.

— Demain arrivera », répondit Madge.

Il n'y avait donc plus qu'à attendre. On se sépara. Chacun reprit ses occupations habituelles. Le sergent Long prévint ses compagnons que le départ pour le Fort-Reliance, fixé au lendemain, n'aurait pas lieu. Il leur donna pour raison que, toute réflexion faite, la saison était trop avancée pour permettre d'atteindre la factorerie avant les grands froids, que l'astronome se décidait à subir un nouvel hivernage, afin de compléter ses observations météorologiques, que le ravitaillement du Fort-Espérance n'était pas indispensable, etc., — toutes choses dont ces braves gens se préoccupaient peu.

Une recommandation spéciale fut faite aux chasseurs par le lieutenant Hobson, la recommandation d'épargner désormais les animaux à fourrures, dont il n'avait que faire, mais de se rabattre sur le gibier comestible, afin de renouveler les réserves de la factorerie. Il leur défendit aussi de s'éloigner du fort de plus de deux milles, ne voulant pas que Marbre, Sabine ou autres chasseurs se trouvassent inopinément en face d'un horizon de mer, là où se développait, il y a quelques mois, l'isthme qui réunissait la presqu'île Victoria au continent américain. Cette disparition de l'étroite langue de terre eût, en effet, dévoilé la situation.

Cette journée parut interminable au lieutenant Hobson. Il retourna plusieurs fois au sommet du cap Bathurst, seul ou accompagné de Mrs. Paulina Barnett. La voyageuse, âme vigoureusement trempée, ne s'effrayait aucunement. L'avenir ne lui paraissait pas redoutable. Elle plaisanta même en disant à Jasper Hobson que cette île errante, qui les portait alors, était peut-être le vrai véhicule pour aller au pôle nord! Avec un courant favorable, pourquoi n'atteindrait-on pas cet inaccessible point du globe?

Le lieutenant Hobson hochait la tête en écoutant sa compagne développer cette

théorie, mais ses yeux ne quittaient point l'horizon et cherchaient si quelque terre, connue ou inconnue, n'apparaîtrait pas au loin. Mais le ciel et l'eau se confondaient inséparablement sur une ligne circulaire dont rien ne troublait la netteté, — ce qui confirmait Jasper Hobson dans cette pensée que l'île Victoria dérivait plutôt vers l'ouest qu'en toute autre direction.

« Monsieur Hobson, lui demanda Mrs. Paulina Barnett, est-ce que vous n'avez pas l'intention de faire le tour de notre île, et cela le plus tôt possible?

— Si vraiment, madame, répondit le lieutenant Hobson. Dès que j'aurai relevé sa situation, je compte en reconnaître la forme et l'étendue. C'est une mesure indispensable pour apprécier dans l'avenir les modifications qui se produiraient. Mais il y a toute apparence qu'elle s'est rompue à l'isthme même, et que, par conséquent, la presqu'île tout entière s'est transformée en île par cette rupture.

— Singulière destinée que la nôtre, monsieur Hobson! reprit Mrs. Paulina Barnett. D'autres reviennent de leurs voyages, après avoir ajouté quelques nouvelles terres au contingent géographique! Nous, au contraire, nous l'aurons amoindri, en rayant de la carte cette prétendue presqu'île Victoria! »

Le lendemain, 18 juillet, à dix heures du matin, par un ciel pur, Jasper Hobson prit une bonne hauteur du soleil. Puis, chiffrant ce résultat et celui de l'observation de la veille, il détermina mathématiquement la longitude du lieu.

Pendant l'opération, l'astronome n'avait pas même paru. Il boudait dans sa chambre — comme un grand enfant qu'il était, d'ailleurs, en dehors de la vie scientifique.

L'île se trouvait alors par 157° 37' de longitude, à l'ouest du méridien de Greenwich.

La latitude obtenue la veille, au midi qui suivit l'éclipse, était, on le sait, de 73° 7' 20".

Le point fut reporté sur la carte, en présence de Mrs. Paulina Barnett et du sergent Long.

Il y eut là un moment d'extrême anxiété, et voici quel fut le résultat du pointage.

En ce moment, l'île errante se trouvait reportée dans l'ouest, ainsi que l'avait prévu le lieutenant Hobson, mais un courant non marqué sur la carte, un courant inconnu des hydrographes de ces côtes, l'entraînait évidemment vers le détroit de Behring. Tous les dangers pressentis par Jasper Hobson étaient donc à craindre si, avant l'hiver, l'île Victoria n'était pas ramenée au littoral.

« Mais à quelle distance exacte sommes-nous du continent américain? demanda la voyageuse. Voilà, pour l'instant, quelle est la question intéressante. »

Jasper Hobson prit son compas et mesura avec soin la plus étroite portion de mer laissée sur la carte entre le littoral et le soixante-treizième parallèle.

« Nous sommes actuellement à plus de deux cent cinquante milles de cette extrémité nord de l'Amérique russe, formée par la pointe Barrow, répondit-il.

— Il faudrait savoir alors de combien de milles l'île a dérivé depuis la position occupée autrefois par le cap Bathurst? demanda le sergent Long.

— De sept cents milles au moins, répondit Jasper Hobson, après avoir à nouveau consulté la carte.

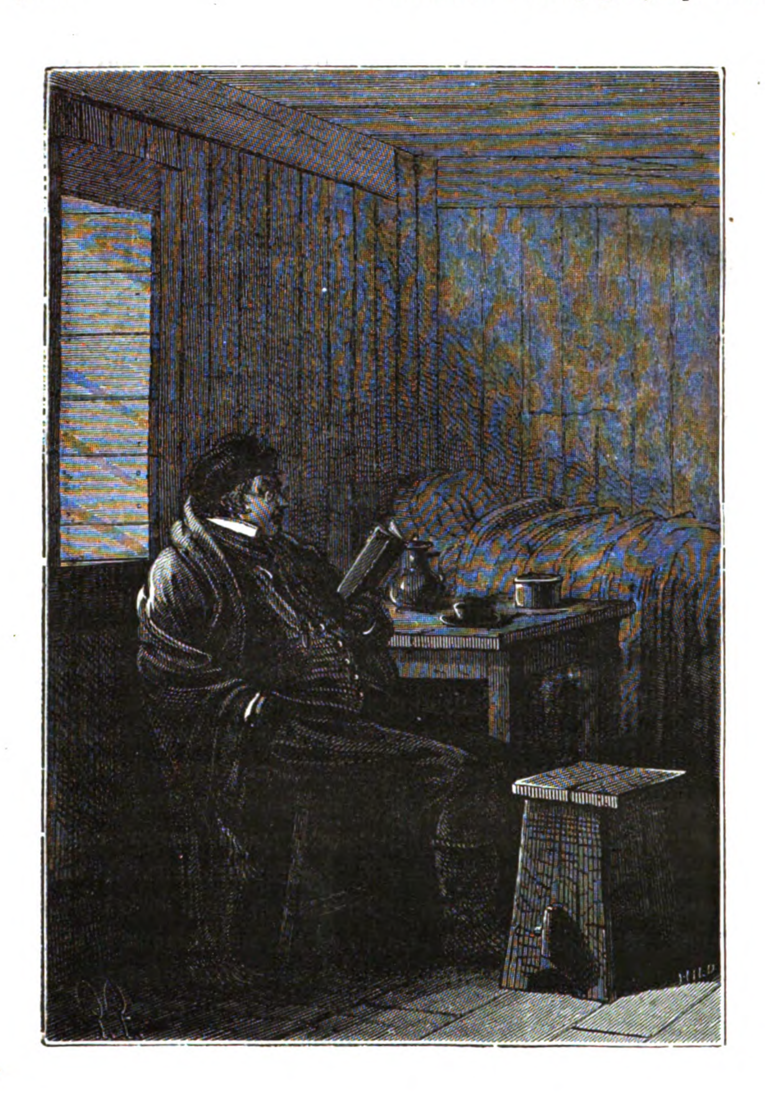
— Et à quelle époque, à peu près, peut-on admettre que la dérive ait commencé?

— Sans doute vers la fin d'avril, répondit le lieutenant Hobson. A cette époque, en effet, l'icefield s'est désagrégé, et les glaçons que le soleil ne fondait pas ont été entraînés vers le nord. On peut donc admettre que l'île Victoria, sollicitée

par ce courant parallèle au littoral, dérive vers l'ouest depuis trois mois environ, ce qui donnerait une moyenne de neuf à dix milles par jour.

— Mais n'est-ce point une vitesse considérable? demanda Mrs. Paulina Barnett.

— Considérable en effet, répondit Jasper Hobson, et vous jugez jusqu'où nous pou-



vons être entraînés pendant les deux mois d'été qui laisseront libre encore cette portion de l'océan Arctique! »

Le lieutenant, Mrs. Paulina Barnett et le sergent Long demeurèrent silencieux pendant quelques instants. Leurs yeux ne quittaient pas la carte de ces régions polaires qui se défendent si obstinément contre les investigations de l'homme, et vers lesquelles ils se sentaient irrésistiblement emportés!

« Ainsi, dans cette situation, nous n'avons rien à faire, rien à tenter? demanda la voyageuse.

— Rien, madame, répondit le lieutenant Hobson, rien. Il faut attendre, il faut ap-

peler de tous nos vœux cet hiver arctique, si généralement, si justement redouté des navigateurs, et qui seul peut nous sauver. L'hiver, c'est la glace, madame, et la glace, c'est notre ancre de salut, notre ancre de miséricorde, la seule qui puisse arrêter la marche de l'île errante. »

JULES VERNE.

La suite prochainement.

LES AVENTURES SURPRENANTES

DE MAITRE CHARLEY SUMMERTON

A neuf heures et demie précises, le samedi 26 août 1865, maître Charley Summerton, jeune américain âgé de cinq ans et fort instruit pour son âge — il savait dire : « Bonjour, madame, en français » — disparut mystérieusement de la maison paternelle, située dans la rue Folsom, à San-Francisco. A neuf heures vingt-cinq, le boucher l'avait vu se livrant à un exercice cher à l'enfance, — il faisait la roue, tour de force qu'il exécutait avec un talent tout particulier. — Une commission d'enquête se réunit à dix heures et quart dans le petit salon, sans avoir été convoquée. Brigitte, cuisinière de son état, déclara qu'à neuf heures vingt elle avait surpris maître Charley en train de s'approprier du sucre dans l'office, à preuve que si elle avait pu deviner ce qui allait arriver, elle l'en aurait empêché. Patsey, gamin du voisinage, doué d'une voix aigre, assura avoir rencontré Charley à neuf heures et demie devant la boutique du boucher; mais comme il jugea à propos d'ajouter, sans preuves à l'appui, qu'il croyait que l'absent avait été converti en saucisses par ledit boucher, son témoignage ne fut accepté que sous certaines réserves par les dames du tribunal. Quant à la partie mâle de la commission, elle repoussa l'hypothèse avec un dédain outrageant.

Enfin, si l'on ignorait au juste le moment exact de sa disparition, il n'en est pas moins certain que Charley Summerton avait manqué à l'appel depuis dix heures et demie du matin jusqu'à dix heures du soir, heure à laquelle il était revenu sous la garde d'un policeman. Peu communicatif de sa nature, il a toujours résisté, à une seule exception près, aux efforts tentés pour le décider à raconter où il avait passé ce laps de temps. Cette exception, il l'a faite en ma faveur. Il vient de me communiquer les détails qui suivent, à la condition que je lui garderai le secret.

Son intention, en descendant le perron de sa demeure, était de se rendre sans retard par la seconde rue et la rue du Marché à la Terre de Van Diemen et de là à Paris : 1° pour y cultiver la connaissance de la langue qu'on parle dans cette grande ville; 2° pour s'y abonner au *Magasin d'éducation;* 3° pour y acheter l'*Histoire du voyage de découvertes autour du monde* de la célèbre Mlle Lili, avec toutes les images qui la décorent. C'est même ce que la rumeur publique lui avait appris de ce fameux voyage qui lui avait, pour ne rien celer, donné l'idée de se mettre en route. Ce projet fut ensuite modifié de façon à permettre une visite à l'île d'Hawaï, où fut massacré le capitaine Cook, dont il avait entendu parler par son cousin Arthur. Ses

provisions de voyage se composaient de deux billets d'omnibus, d'une pièce de cinquante centimes en argent, d'une ligne pour pêcher, d'une rondelle en cuivre qui ornait naguère une bobine à coton, et qui, aux yeux inexpérimentés de Charley, avait l'air d'une monnaie ayant cours, et enfin, d'une carte d'abonné à une bibliothèque scolaire. Son costume semblait admirablement adapté aux exigences de tous les climats : chapeau de paille à rubans roses, chemise rayée, — par-dessus laquelle se boutonnait une paire de caleçons d'une largeur démesurée si on la compare à celle de nos pantalons, — bas écossais qui donnaient à ses jeunes jambes l'aspect de sucres d'orge verts, souliers à bouts de cuivre et à talons de fer, capables de tirer des étincelles des dalles les moins dures. Cette dernière qualité, maître Charley ne pouvait s'empêcher de le sentir, devait être d'une grande utilité dans les déserts de la Terre de Van Diemen, qui, à en juger par les gravures de sa géographie, semblaient manquer d'épiceries aux coins des rues et d'allumettes. Ces souliers à bouts de cuivre et à talons de fer ne pouvaient, d'autre part, manquer d'être admirés par tous les petits parisiens. Il comptait aussi sur le grand air qu'ils lui donnaient pour décider Mlle Lili à accepter sa main, qu'il avait l'arrière-pensée de lui offrir.

Au moment où l'horloge sonnait la demie, les petites jambes et le chapeau de paille de maître Charley Summerton disparurent au premier détour de Folsom street. Il commença son voyage au pas de course, en partie pour s'habituer aux fatigues du long trajet qu'il avait devant lui, et en partie pour essayer s'il ne pourrait pas lutter de vitesse avec un omnibus qui suivait le même chemin. Le conducteur du véhicule, qui ne se doutait pas de cette noble et sublime rivalité, s'inquiéta de voir deux petites jambes scintiller si loin en arrière. Il arrêta donc sa voiture et aida généreusement le jeune Summerton à monter sur la plate-forme.

A dater de ce moment, il existe une lacune dans le récit de Charley. Il s'imagine que non-seulement il dépensa la valeur de ses deux billets, mais qu'il devint ensuite le débiteur de la Compagnie des omnibus pour divers trajets d'un point de départ à l'autre. A la fin, comme il refusait résolûment de donner la moindre explication, on le déposa, à son grand soulagement, au coin d'une rue. Cependant, quoique parfaitement satisfait de ce compromis, ainsi qu'il me l'avoua, il profita de l'occasion pour lancer au conducteur une épithète injurieuse. Il tenait de son ami Patsey que l'épithète en question : « vieille bourrique », était celle qui convenait en pareille conjoncture et qu'elle ne manquait jamais d'exaspérer celui dont on avait à se plaindre.

Nous approchons maintenant de la partie émouvante de ce récit, devant laquelle la plupart des épisodes dont les Robinsons suisses ou les voyageurs de M. Verne sont les héros, pâlissent et deviennent insignifiants. Il y a des moments où le souvenir de cette aventure amène une sueur froide sur le front de maître Charley; depuis qu'elle lui est arrivée, il a même été réveillé à plusieurs reprises au milieu de la nuit rien qu'en y rêvant, tant il se lamentait et criait. Au coin de la rue où le conducteur impatienté l'avait descendu, se trouvait une rangée de grands tonneaux vides et renversés. Quelques jeunes gentlemen s'y étaient introduits; armés d'un morceau de bois, ils s'amusaient à enlever le sucre qui adhérait aux douves et dont ils se régalaient à cœur joie. Voyant un tonneau encore privé de locataire, maître Charley se mit à l'œuvre et s'abandonna à un rêve mielleux

des plus désordonnés, d'où il fut bientôt tiré en entendant une voix irritée et le pas de ses compagnons qui s'enfuyaient.

Un bruit sinistre frappa son oreille,... l'instant après, il sentit qu'on soulevait et qu'on posait debout contre le mur le tonneau où il se tenait. Il était prisonnier, mais il ne se voyait pas encore découvert. Convaincu au fond de l'âme que la pendaison était la peine systématique et légale du délit qu'il venait de commettre, il réprima bravement le cri prêt à s'échapper de ses lèvres.

Au bout de quelques minutes, il sentit de nouveau soulever le tonneau qui le recélait et une grosse main apparut au-dessus de lui, au bord de sa prison. Il conclut que cette main devait nécessairement appartenir au féroce géant Croquemitaine, dont les traits l'avaient épouvanté en peinture. Avant qu'il n'eût eu le temps de revenir de sa surprise, son tonneau fut placé avec beaucoup d'autres sur un haquet, puis le voilà parti au grand trot. Le long et pénible voyage qui s'ensuivit, à en croire maître Charley, dépassa tout ce que l'on peut se figurer en fait de choses terribles. Roulé comme une pilule dans une boîte, il endura des souffrances morales et physiques auxquelles il est permis de faire allusion, mais dont il vaut mieux ne point parler avec trop de détails. Les traces de cette épreuve cruelle et prolongée étaient visibles sur ses vêtements, qui avaient fini par prendre la consistance d'un sirop, aussi bien que sur sa chevelure, qui, soumise au traitement de l'eau chaude, donna pendant plusieurs heures une mélasse assez épaisse. Enfin, le haquet s'arrêta sur un quai et le charretier se mit à décharger ses colis. Lorsqu'il posa à terre le tonneau qui renfermait Charley, il poussa une exclamation de surprise, le bord du tonneau lui échappa des mains, et le voyageur malgré lui glissa sur le sol. Dès que Charley se trouva délivré, son premier soin fut de se remettre sur ses petites jambes et de s'en servir de façon à laisser le plus de distance possible entre lui et le charretier.

Il s'imaginait être fort près de Paris. La vérité est qu'il ne s'arrêta pas avant d'avoir gagné le coin de Front street.

Ici, une nouvelle lacune interrompt le récit véridique que je me contente de répéter. Charley ne se rappelle ni quand ni comment il se trouva en face de la tente où les écuyers d'un cirque donnaient une représentation. Il n'a qu'une vague idée d'avoir traversé une longue rue dont tous les magasins étaient déjà fermés, ce qui lui fit craindre que ce ne fût dimanche et qu'il n'eût passé une nuit tout entière dans le tonneau à sucre. Mais il se souvient parfaitement d'avoir entendu un bruit de musique sous la tente, et de s'être traîné à quatre pattes, quand personne ne regardait de son côté, afin de se glisser sous la toile.

Sa description des merveilles que l'on voyait dans ce cirque; des tours de force terrifiants exécutés par l'homme à la perche, — tours qu'il a lui-même essayé d'imiter dans la cour du fond; — des chevaux, parmi lesquels il y en avait un à robe tachetée qui ressemblait à un animal non encore classé de son arche de Noé; des écuyères, dont les robes ne pouvaient être comparées, pour la magnificence, qu'à celle des poupées de sa sœur; du clown au visage enluminé, dont les drôleries soulevaient une gaieté tempérée par une vague frayeur; — tout cela me fut raconté par Charley avec des efforts de langage que ma plume ne rendrait que faiblement et dont aucune dépense de points d'exclamation ne saurait donner une idée.

Charley se rappelle que la nuit commença à tomber peu de temps après sa

sortie du cirque et qu'il s'endormit, se réveillant par intervalles, sur les marches des maisons, puis dans les bras de quelqu'un, puis enfin dans son propre lit. Il n'a pas conscience de s'être repenti de son escapade; il ne se souvient pas d'avoir à aucun moment éprouvé l'envie de retourner chez lui; il se rappelle distinctement, par exemple, qu'il a eu très-faim; il ne regrette qu'une chose, c'est de n'être pas arrivé tout à fait jusqu'à Paris, de n'avoir pu s'y procurer les livres d'images qu'il comptait bien y acheter et de n'avoir pu y faire la connaissance de Mlle Lili.

Il m'a fait ces aveux en toute confidence. Il désire que je n'en dise rien, car il a été si malheureux qu'il se promet bien de ne pas recommencer. Il voudrait aussi savoir si vous n'auriez pas cinquante centimes sur vous pour remplacer ceux que lui a coûtés son grand voyage, lequel me paraît avoir mis sa caisse complétement à sec.

BRET HARTE.

Adaptation de l'anglais.

TOUTE ŒUVRE RACONTE SON OUVRIER

Buffon a dit : « Le style, c'est l'homme. » Cela revient à dire, pour tout ce qui touche aux arts et aux lettres, que « toute œuvre raconte son ouvrier », qu'elle dit sa vie, qu'elle la dénonce, qu'elle la condamne, en un mot, ou qu'elle la loue. Ce qui manque à l'homme, manque en effet, et nécessairement, à son talent. Quelque habile ouvrier, quelque doué que vous soyez, si vous n'avez pas su dominer les défauts de votre esprit, de votre humeur, de votre cœur, si vous avez laissé s'affaiblir en vous le sens moral, si votre conscience faussée ne sait pas toujours distinguer entre le meilleur et le pire, entre le vrai et le faux, votre œuvre en portera la marque. Les imperfections de l'homme se reproduisent dans tout ce qu'il fait. Ses efforts de volonté et d'habileté pour ne pas laisser sur son œuvre la trace de ses insuffisances morales, seront impuissants. Le talent, le génie même ne suppléent pas à tout. L'art ne parviendra jamais à si bien dissimuler, à si bien remédier aux défauts de la nature ou à ceux de l'éducation, à l'absence des principes nécessaires, que l'observateur et le critique ne puissent parvenir à découvrir l'homme même, l'être intérieur et ses secrètes misères dans son œuvre. Il importe donc, et au plus haut point, que l'artiste ait un égal souci de son caractère et de son talent. Plus près de la perfection morale, il sera meilleur et plus irréprochable sera son ouvrage. Il ajoutera forcément à son talent tout ce qu'il aura ajouté à ses qualités natives. Par contre, il lui ôtera en proportion de ce qu'il aura perdu de celles-ci. L'honnêteté, le bon sens, la rectitude du cœur et de l'esprit sont aussi indispensables au talent de l'écrivain que la justesse de la voix au chanteur. Avant tout il faut chanter juste, avant tout il faut penser et sentir juste. En dehors de cela, il n'y a jamais qu'éclats de voix, fioritures inutiles, dons perdus.

Il ne s'ensuit pas que les hommes de mérite et de talent soient nécessairement et doivent être des hommes parfaits pour faire montre soit de mérite, soit de talent. Outre qu'il est des sujets assez petits, assez indifférents pour que rien de ce qui est grand n'y touche, l'histoire de l'esprit humain est pour prouver, hélas! que le

génie lui-même peut sembler indépendant du caractère. S'il est de bons et purs génies, il en est de pervers et de bourbeux. Nul ne le nie. Soyez assurés cependant que là où le caractère est égal au génie, la valeur du génie est bientôt centuplée, et que, pour tout dire, plus haut est le caractère, plus haut est le talent. Moins l'artiste laisse à démêler, à reprendre en lui-même, meilleure est son œuvre.

L'art qui ne connaît pas l'obsession du bon et du beau, qui ne se préoccupe pas de sa recherche, qui se satisfait du premier objectif venu, qui ne rejette rien, qui ne recule pas devant ce qui répugne à la conscience et au goût, qui se contente de ceci aussi bien que de cela, qui confond la réalité avec la vérité, c'est-à-dire le fait quel qu'il soit avec l'idée, l'exception avec la règle, qui se dit : « Cela est, j'ai du talent, le talent est tout, qu'importe le sujet, tout est tableau qui est d'un peintre, tout est livre qui est d'un écrivain »; cet art est l'art des petits et non l'art des grands; c'est le matérialisme, et qui pis est la matérialisation mal entendue appliquée aux choses de l'esprit; c'est le cul-de-jatte et le bossu égalés à l'Antinoüs. Défiez-vous de ceux que le beau, le bon, le vrai, bien choisis gênent dans les arts. L'exaltation du laid n'appartient qu'à ceux qui ont quelque laideur secrète à se faire pardonner. C'est le stérile et pernicieux essai de la revanche du mal contre le bien. Tous les excès s'engendrent. Il est une école qui, par réaction aux règles trop étroites d'une scolastique pédante, s'évertue à prêcher que les questions d'art sont indépendantes des questions de morale. Cette école a pour adeptes naturels les sceptiques, les faiseurs de paradoxes, les insouciants, les paresseux, les étourdis, ceux qui se sentent coupables à un degré quelconque envers eux-mêmes ou envers la société, soit par action, soit par omission. Elle a pour professeurs quiconque a, pour son compte, besoin de se faire pardonner quelque faiblesse morale ou quelque bosse. L'athée a toujours ses raisons pour désirer qu'il n'y ait pas de loi supérieure, pas de Dieu, le coupable pour qu'il n'y ait ni juges ni justice. L'irresponsabilité fait son affaire. Il est clément, il est tolérant. Il n'oublie qu'un point, c'est que la tolérance et la clémence, sitôt qu'elles ont un but intéressé, cessent d'être des vertus, et qu'elles ne doivent pas commencer par soi-même. Si je pardonne au crime pour me faire pardonner le mien; si, feignant de plaider pour tous je ne suis au fond que l'avocat de ma cause, je ne suis plus ni bon, ni humain, ni généreux, ni charitable, je ne suis que l'égoïste prêchant hypocritement pour son saint.

L'homme n'est pas parfait, dit-on; son génie ne saurait donc atteindre à la perfection qui lui manque. D'accord. Mais il est des degrés, il y a du relatif en tout, et ce qui tend à s'élever n'est-il pas préférable à ce qui tend à descendre? Ce que l'on admire dans les génies incomplets ou troubles, ce n'est à coup sûr ni leurs lacunes ni leurs incohérences; c'est ce qui dans leur œuvre est le plus exempt de leurs défauts, ce qui en dépit même de la doctrine de l'auteur est le plus conforme aux immuables règles du bien.

Ah! le talent est tout! Cependant, est-ce qu'une idée fausse, un sentiment faux sous la plume du génie vaudront jamais une idée ou un sentiment justes rendus par la même plume? Vous aurez beau couvrir de velours et de brocart une idée difforme, difforme elle restera sous sa riche parure, et vous ne serez jamais le père que d'un défaut bien mis. Vous aboutiriez à faire dans un coin quelconque du domaine de l'art un tour de force extraordinaire; si votre tour de force n'est qu'ex-

traordinaire, vous ne serez jamais qu'un gymnaste étonnant.

Ce qui porte une œuvre où le bien est mêlé au mal, ce qui la sauve, ce qui en demeure, c'est le bien et non le mal. Il est tel poëte, tel écrivain, tel musicien, tel peintre dont toutes les œuvres sont mortes, hormis une, la bonne. La partie lumineuse a survécu; l'ombre a englouti le reste. Ce qui fait pour la postérité la valeur de l'héritage, c'est la qualité et non le défaut, le vrai et non le faux. Un juste eût sauvé Sodome. Quand le juste n'y est pas, tout périt.

Il est si évident que la forme ne saurait être tout, que, bien qu'il semble que le génie seul ait la puissance d'enjamber pardessus les siècles, et que ce qui n'est que le talent ne puisse guère atteindre qu'au succès viager, il est telle œuvre de mérite tempéré qui, par la seule vertu de son fond, a conquis l'immortalité.

Tout cela est gênant pour les avocats de l'art pour l'art. Cependant qu'ils me montrent, ces amoureux de la forme et du talent sans but, du talent qui n'a cherché à prouver que sa virtuosité, qu'ils me montrent une seule œuvre qui soit demeurée à l'état d'exemple, une seule page dont la beauté soit indestructible, au-dessus des coups du temps, et qui ne soit dans son principe encore plus que dans sa forme, pure et saine.

« Si vous voulez faire œuvre qui dure, a dit Diderot, prenez un sujet moral. » Et, pour n'avoir pas toujours prêché d'exemple, cet aveu n'en a que plus de force dans sa bouche.

Je sais que le mal prétend avoir ses chefs-d'œuvre; que pèsent-ils, ces prétendus chefs-d'œuvre, à côté des chefs-d'œuvre du bien. Les musées secrets les recèlent, mais ils ne les montrent pas. Où le public tout entier ne peut être convié, il n'y a pas d'œuvre d'art véritable.

Admettez-vous qu'il puisse y avoir d'ignobles chefs-d'œuvre, comprendriez-vous ces deux mots disparates : les chefs-d'œuvre de l'ignoble? non. Eh bien, la doctrine de l'art indépendant de la morale, dans ce qui ressort de la pensée, exigerait cette exécrable conclusion. Dites-le-vous bien, jeunes artistes, dites-le-vous, lecteurs, spectateurs, auditeurs qui avez souci du vrai, du bon et du beau, de son essence le chef-d'œuvre a pour nécessité d'être noble, c'est-à-dire d'être honnête, c'est-à-dire d'être digne, et de mériter, en même temps que l'admiration, l'estime et le respect.

Hors de là il y a dépense malheureuse et regrettable de talent, gaspillage de génie. Les curieux, les libertins, les débauchés, les dépravés et les malades de l'esprit peuvent rêver et essayer l'alliance des perles et du fumier, ceux-là aucun mélange ne les dégoûte; mais le grand public, le public définitif, le public éternel a les doigts délicats, il ne restera jamais acquis qu'aux choses qui ne salissent pas et qui n'offensent pas l'éclat du jour.

Pour tout dire en deux mots : le mal passe, le bien seul reste.

Il semble que l'implacable postérité se tienne attentive derrière chaque siècle et comme armée d'une sorte de grand crible.

Le contemporain s'est tout permis, il ne s'est rien refusé; il a tout empilé, entassé, confondu; il s'est flatté de faire passer dans ce crible son œuvre tout entière, le limon, la boue, la pierre vile avec l'or et le diamant. L'inexorable juge qu'on appelle le temps ne transmet aux âges futurs que ce qui est digne d'eux. Le mal est fait pour mourir, qu'il meure; le bien pour rester, gloire à lui! il restera.

Le bien, c'est l'ordre moral dans les choses de l'esprit, et cet ordre n'y est pas moins nécessaire que l'ordre immuable

auquel est soumis l'univers dans le domaine de la matière.

C'est le désespoir des génies incorrects et immodestes de penser que quelqu'un puisse jamais se permettre, en face de leur œuvre, de faire un tri, de faire un choix. Être trié, c'est la suprême injure, c'est le supplice. Ce supplice mérité attend pourtant quiconque n'a pas su *se trier* lui-même, se juger et se condamner au besoin, et distinguer dans sa propre production la paille du bon grain. Vous prétendez arriver à la fin du voyage avec votre bagage tout entier? Attendez. Vous avez accumulé vaniteusement Pélion sur Ossa? Attendez. Vous avez fait de mauvaises œuvres qui ont été de mauvaises actions? Halte-là! Rien de tout cela n'est admis à passer à la douane de l'avenir.

Que si, au contraire, vous inspirant du meilleur de votre cœur, vous avez mis au jour une œuvre dont puisse s'honorer l'humanité, ne craignez rien. Le temps est pour vous. Le bien ne se perd pas.

C'est dur à dire, mais il n'est qu'un châtiment possible pour les crimes littéraires : la mort de l'œuvre coupable. Et ce châtiment est, grâce à Dieu, aussi inévitable que juste. Il est sans appel. Un livre mauvais est pire qu'une mauvaise action. J'entends un livre qui sème le mal; car c'est une mauvaise action qui se multiplierait à l'infini, s'il ne contenait en lui-même sa condamnation, son arrêt de mort.

Où en serions-nous, grand Dieu! si tout ce qui sort de tant de cerveaux mal équilibrés, mal avisés et trop souvent malintentionnés, devait survivre à leurs auteurs?

Les siècles passés nous ont à peine laissé cent chefs-d'œuvre. Le vrai trésor de l'esprit humain, dans tous les temps et dans tous les pays, est riche de trois cents volumes tout au plus. Cependant demandez aux écrivains de chaque siècle ce que chaque siècle s'était flatté d'ajouter à la bibliothèque des siècles qui l'ont précédé. C'eût été innombrable. Il n'est peut-être pas plus d'astres au ciel que de livres morts dans les cimetières, dans les catacombes de l'esprit humain. Que voulez-vous? Ce qui n'était que poussière est retourné à la poussière. La justice s'est faite, elle devait se faire. Le jugement final, le jugement dernier de la postérité des livres a été ce que la loi du bien, contre laquelle rien ne prévaut, exigeait qu'il fût : « Beaucoup d'appelés et peu d'élus. »

P.-J. STAHL.



HISTOIRE
DE LA FAMILLE CHESTER
ET DE DEUX PETITS ORPHELINS

CHAPITRE XV.

IMPRESSIONS DE VOYAGE.



Source au Jardin impérial.

« Cronstadt! Cronstadt! »

Tel fut le cri qui retentit à bord du *Nautilus* un soir que le soleil allait disparaître et que son disque rouge semblait reposer sur les flots paisibles, tandis qu'à l'est les batteries du Fort se dessinaient en noir sur le ciel encore baigné de lumière. Comme je me trouvais seul dans la cabine, — tous les bipèdes venaient de monter sur le pont, — je pus contempler ce spectacle à travers le sabord.

C'était une scène des plus animées. Je n'avais jamais vu, même sur la Tamise, une si grande variété d'embarcations. Il y avait des vapeurs et des navires à voiles, des schooners, des corvettes, des yachts, des frégates, des galiotes, des polacres, des galvettes, des cutters, des sloops, des brigantins, des caravelles, des goëlettes et jusqu'à des gondoles. J'admirai le merveilleux va-et-vient de ces bâtiments grands et petits, marchant à l'aide d'une roue, d'un aviron ou d'une voile gonflée par le vent. Après avoir jeté un coup d'œil sur les formidables batteries qui défendent la citadelle que l'on a nommée « la porte d'eau de Saint-Pétersbourg », je profitai de l'obscurité naissante pour aller rejoindre Moustache dans la cale.

Je le trouvai en compagnie d'un rat que je voyais pour la première fois, mais dont les manières distinguées me prévinrent immédiatement en sa faveur.

« Permets-moi de te présenter mon ami

Gorémyka, me dit Moustache. Il m'annonce que nous ne tarderons pas à gagner la capitale de la Russie.

— Merci de cette bonne nouvelle, monsieur, dis-je en saluant l'étranger. S'il y avait moyen de mettre patte à terre, je m'arrêterais volontiers avant même d'arriver à Saint-Pétersbourg. »

Je parlais en toute sincérité, car je n'avais pas oublié les fameux pâtés.

« Je comprends, petit frère, répliqua l'étranger, vous voudriez visiter l'île des Rats?

— L'île des Rats? répétai-je.

— Mais oui. Cette île hérissée de canons, située en face de Cronstadt et qui donne presque à la baie l'apparence d'un lac, s'appelait autrefois *Ratusare* ou l'île des Rats.

— Ce n'est pas la seule île que nous possédions, dit Moustache. Nous autres Anglais, nous en avons une sur les côtes du comté de Devonshire.

— Et elle a sans doute conservé son ancien nom? poursuivit notre nouvelle connaissance avec un gracieux salut. La nôtre, par malheur, fut rebaptisée lorsque Pierre le Grand en chassa les Suédois, en 1703. Les vaincus ne laissèrent derrière eux qu'un chaudron. A défaut d'autre trophée, les Russes hissèrent cet ustensile de ménage sur une perche, et à dater de cette époque notre île s'appelle « île du Chaudron. »

— Seigneur rat, lui dis-je, — car je ne voulais pas risquer d'estropier son nom, — il est fort heureux pour nous d'avoir rencontré, au moment de débarquer sur une terre étrangère, un compagnon si obligeant et si instruit. »

Il s'inclina et déclara que, de son côté, il se félicitait d'avoir fait notre connaissance. Il daigna même ajouter que ce serait un honneur pour lui de nous recevoir dans l'hôtel qu'il occupait à Saint-Pétersbourg et de nous montrer tout ce qui pouvait intéresser un observateur dans la capitale de la Moscovie. Bref, il se confondit tellement en politesses, que sa courtoisie nous embarrassa, habitués que nous étions aux façons un peu froides de nos compatriotes. Du reste, il ne faisait que suivre en cela les usages de son pays, où le plus pauvre paysan est d'une politesse écrasante.

Gorémyka ayant promis de nous servir de guide, nous nous tînmes cois pendant que les passagers descendaient sur le beau quai de Saint-Pétersbourg. Tant que le bruit des pas résonna sur le pont, où régnait un mouvement inusité, pas un rat ne s'avisa de quitter son trou. Hélas! malgré nos précautions, beaucoup d'entre nous manquèrent à l'appel à l'heure du débarquement! Certes, il est bon de s'instruire en visitant divers points du globe; mais les rongeurs achètent trop cher l'instruction, quand ils sont obligés de voyager à bord d'une de ces demeures flottantes d'où il leur est impossible de s'échapper durant la traversée, quel que soit le danger qui les menace.

La nuit venue, nous transformâmes une seconde fois en pont suspendu un des câbles qui retenaient le *Nautilus* au rivage, et ce fut avec une joie indicible que je foulai de nouveau le plancher des rats.

Gorémyka, suivi de près de Moustache, nous montra le chemin. Ils marchaient si vite que je faillis à plusieurs reprises les perdre de vue, tant j'étais tenté de m'arrêter en route pour contempler les merveilles qui m'entouraient. Cependant Gorémyka nous fit admirer en passant le monument de Pierre Ier, œuvre d'un Français nommé Falconnet, mais dont l'idée appartient à l'impératrice Catherine II. Il est, quoi qu'on en ait dit, d'un fort bel effet. Le czar y est représenté à cheval, gravissant au galop un énorme rocher. C'est un emblème des difficultés de la tâche conçue et accomplie par lui d'improviser

la civilisation en Russie. De là nous continuâmes notre route à travers les rues. La belle ville vraiment que Saint-Pétersbourg, surtout lorsqu'on peut l'admirer à la clarté de la lune! Quiconque les a traversées une seule fois, n'oubliera



de longtemps ces rues bordées de palais, avec leurs jolis toits verts, leurs coupoles d'un bleu de ciel semé d'étoiles, leurs clochers dorés, leurs colonnes, leurs statues, leurs obélisques. Il y a aussi de fort beaux jardins, bien que pendant la mauvaise saison, il n'y ait sur les arbres que des glaçons ou du givre en guise de feuilles. A part cela, on ne trouvera dans aucune promenade rien de plus charmant que le rond-point de la Source au palais Impérial, et la grande allée du jardin d'Été. Si j'osais me permettre une critique, je dirais que tout cela a l'air trop neuf, — du moins telle est l'humble opinion d'un rat inexpérimenté. Des monu-

ments qui semblent nés d'hier n'ont jamais ce caractère imposant que les années donnent à nos antiques cathédrales ainsi qu'à nos grands parcs d'Angleterre.



« Croiriez-vous, me dit Gorémyka, que la plus grande partie de notre splendide cité est bâtie sur pilotis? Les fondements seuls de cette superbe église ont coûté un million de roubles. Ici les habitants livrent à l'eau un combat perpétuel. A voir les beaux bâtiments qui nous environnent, on dirait que la victoire reste à l'homme. Afin de réunir une multitude d'îles, il a jeté sur la rivière de nombreux ponts — ponts de pierre, ponts suspendus, ponts de bateaux que l'on démonte à volonté — et il a construit de solides édifices sur un marais mouvant. Mais l'eau n'est pas vaincue! J'ai vu des maisons s'écrouler parce que les fondements avaient cédé; j'ai vu un palais séparé des marches qui menaient à la porte d'entrée. Et au printemps, lors de la fonte des neiges qui se sont accumulées pendant des mois entiers, les chevaux ont de la peine à patauger à travers la rivière de boue dont les rues sont inondées...

— Mais les inondations ne sont pas à craindre, j'aime à le croire »? demanda Moustache.

Mon ami, rat pratique par excellence, ne formulait pas là une question oiseuse. Il savait ce que c'est que de vivre dans une cave et ne tenait nullement à être noyé par une subite invasion des eaux.

« Ah! petit frère, répliqua Gorémyka, aujourd'hui encore on raconte de terribles choses à propos de l'inondation qui désola notre ville en 1824. Poussées par un vent impétueux, les eaux s'élevèrent rapidement à une hauteur inusitée, couvrant les rues, mettant les voitures à flot, transformant les charrettes en bateaux et soulevant même quelques maisons de bois, qui se mirent à naviguer comme des vaisseaux de guerre. Il y eut beaucoup de chevaux noyés. Les arbres des places publiques étaient couverts de gens qui s'y cramponnaient, aussi serrés qu'un essaim d'abeilles. On dit que des milliers de créatures humaines trouvèrent la mort durant cette courte inondation, qui coûta plus de cent millions de roubles à la ville. Quant aux rats, il en périt un si grand nombre qu'aucun historien n'a eu la patience de les compter; seulement, la tradition déclare que, cette année-là, les pauvres chats russes se distinguèrent par leur maigreur.

— Ce ne sont pas les chats que je plains! dit Moustache.

— Allons, m'écriai-je, Saint-Pétersbourg est une cité superbe; mais jusqu'ici je préfère les rives de la Tamise et les rues enfumées de mon vieux Londres!

— Il ne faut dire ce qu'on préfère, reprit Gorémyka, que lorsqu'on connaît bien les objets que l'on compare. Ainsi, moi qui vous parle, et quoique je me tienne pour un bon Russe très-attaché à son pays, après avoir habité Saint-Pétersbourg, Moscou, Constantinople, Vienne, Berlin, Dresde, Londres et Paris, je crois, tout bien con-

sidéré, que c'est encore à Paris, à son climat et aux mœurs de ses habitants que je donnerais la préférence.

— On a beau dire, c'est la reine des villes, et les Parisiens, quand ils se mêlent d'être gentils, n'ont pas leurs pareils.

— Vous pouvez avoir raison, dit Moustache, mais il n'y a que la vieille Angleterre pour les Anglais.

— Ils voyagent cependant beaucoup, dit en souriant Gorémyka, et la quittent bien volontiers, leur vieille Angleterre. S'ils se trouvaient si bien chez eux, s'expatrieraient-ils si souvent, tandis que les Français, eh bien, les Français ne peuvent vivre que chez eux.

— L'Anglais, dit Moustache, aime à s'instruire; c'est le désir de s'instruire qui le rend voyageur.

— Quand ce n'est pas tout simplement le spleen — autrement dit l'ennui, répliqua Gorémyka toujours souriant. »

La discussion aurait pu s'éterniser; Moustache eut le bon goût d'y mettre fin en ne répondant pas à notre hôte.

Chacun tient pour son pays, rien de plus juste; je ne suis pas de ces prétendus philosophes qui soutiennent que la patrie est partout où l'on trouve ses aises. Je veux au contraire qu'on aime sa patrie pardessus tout, comme on aime sa famille, sa maison. Qu'est-ce que la patrie, en effet, sinon la grande famille dont chaque peuple se compose? Sous prétexte de se dégager des préjugés surannés, il faut se garder de renoncer aux sentiments les plus naturels et par conséquent les plus nécessaires à la vie des sociétés.

CHAPITRE XVI.

UNE CUISINE RUSSE.



Monument de Pierre le Grand à Saint-Pétersbourg.

Toujours guidés par Gorémyka, qui éprouvait comme nous le besoin de se restaurer, nous pénétrâmes dans une maison russe; — je devrais dire dans un palais, car si jamais demeure a mérité ce nom, c'est l'hôtel où notre ami avait élu domicile. Nous nous installâmes modestement dans la cuisine, endroit chaud et confortable, où nous

pûmes observer à loisir les mœurs domestiques du peuple moscovite.

« Il me semble, mon cher Gorémyka, dit Moustache, le lendemain de notre arrivée, qu'il y a tout un régiment de serviteurs dans cette demeure hospitalière. J'ai habité chez plus d'un grand seigneur anglais, mais chez aucun d'eux je n'ai vu tant de domestiques. Quel est donc cet individu en caftan bleu, dont la manche droite est retenue par trois boutons d'argent et qui porte en guise de ceinture une écharpe de soie? Sa barbe bien fournie paraît vouloir rivaliser avec la fourrure dont son bonnet est garni.

— C'est notre cocher tartare, répliqua Gorémyka. Un fier homme, qui n'a pas son pareil pour conduire un équipage à travers les rues encombrées de la cité! Ces gentils gamins assis à côté de lui sont nos postillons. Il faut qu'ils soient très-jeunes et très-petits pour plaire à un gentilhomme russe. Tant pis pour eux, pauvres enfants, car à cet âge ils ne sont guère capables d'endurer le froid pendant nos rudes nuits d'hiver, et s'ils s'endorment sur leurs chevaux, ils n'ont que peu de chance de se réveiller.

— Et leurs maîtres sont assez égoïstes pour les exposer à de telles souffrances et à de tels dangers? m'écriai-je.

— Mon aimable petit frère, répliqua Gorémyka, vous avez déjà assez vécu et vous êtes trop clairvoyant pour ne pas avoir remarqué que l'égoïsme, qui n'est autre chose que l'oubli des autres, est un vice inhérent à la nature humaine. Un jeune noble va au bal : — faut-il qu'il quitte ce brillant salon et la société de sa promise parce que son cocher barbu est en train de geler dans la rue? Une belle dame pleure au théâtre sur les malheurs d'un héros imaginaire : — voudriez-vous qu'elle séchât brusquement ses larmes et rentrât avant la fin du spectacle parce que des glaçons pendent aux cheveux de son jeune postillon, dont la tête se penche de plus en plus à mesure qu'un sommeil fatal le gagne? Bah! la nature humaine s'y oppose; — tous les bipèdes sont des égoïstes. »

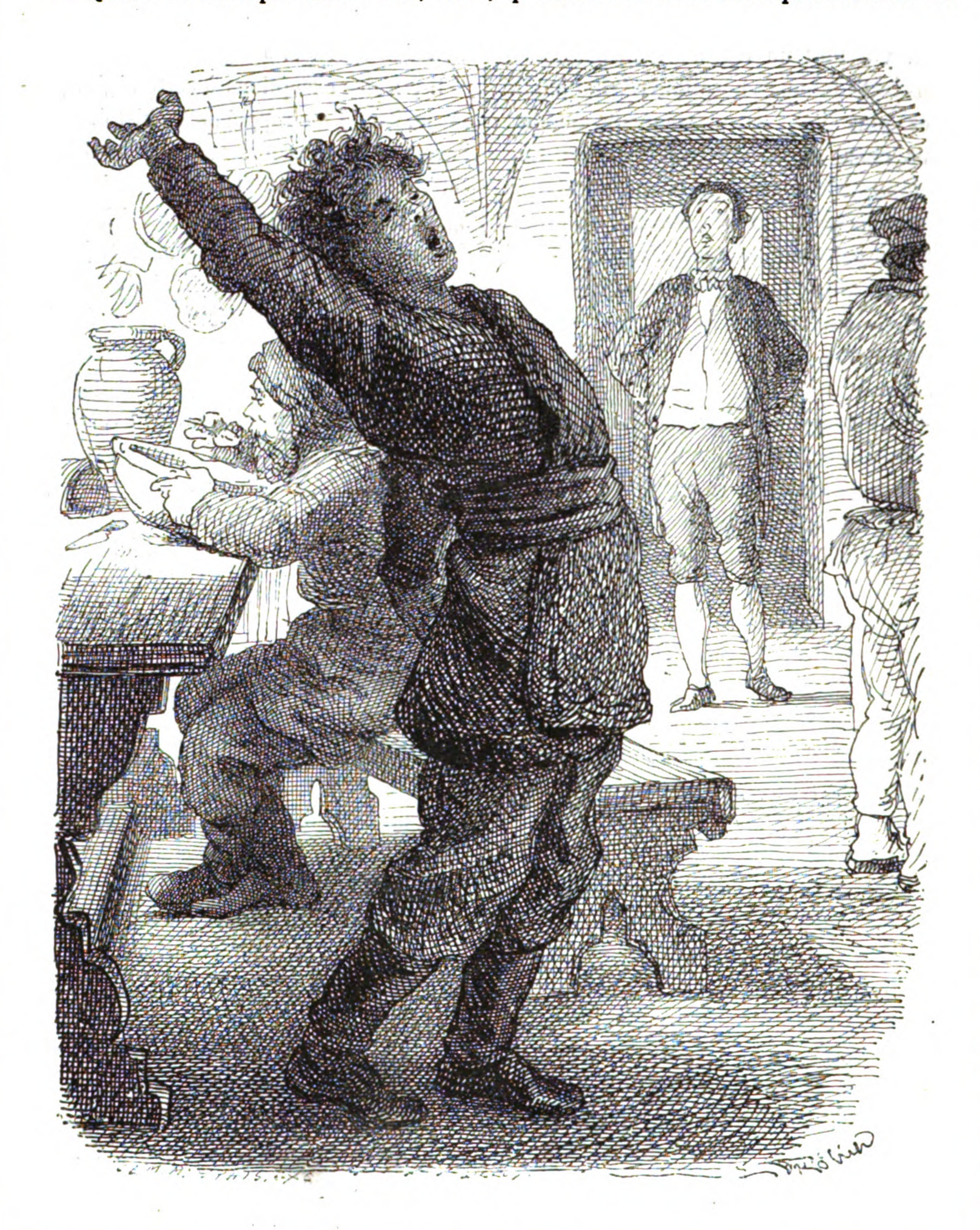
Il y a des exceptions à cette règle, pensai-je, car je me rappelais les histoires que j'avais entendues lors mon séjour dans la cabine du *Nautilus*, et je me souvins de la façon dont le capitaine avait agi à l'égard des petits déguenillés. Cependant, je crus que la politesse me défendait de contredire l'assertion pessimiste de Gorémyka. Les Russes, les écrivains russes surtout, comme ceux de tous les peuples qui sont à une époque de transition, font volontiers étalage de maximes excentriques; mais leurs actes valent mieux que leurs paroles.

« J'ai essayé, dit Moustache, de compter les domestiques de cet hôtel; mais à peine me suis-je flatté d'avoir achevé ma tâche, que je vois arriver un nouveau serviteur dont le costume et le langage diffèrent de ceux de ses camarades.

— En effet, répliqua Gorémyka, le calcul est d'autant plus difficile que beaucoup de gens attachés à la famille ne se montrent jamais dans nos parages. Moi-même, bien que j'aie passé plusieurs mois ici avant ma visite à Londres, je renonce à faire le dénombrement. Cela n'en finit pas! Il y a, pour polir l'esprit des enfants, le précepteur allemand, docteur en philosophie de l'université de Brouderdorffsheimhausen et la gouvernante parisienne, qui a un accent marseillais des plus accentués; puis nous avons le médecin chargé de veiller sur la santé du corps, l'administrateur général, le secrétaire, le *dworezki* ou intendant, les valets de chambre du prince et de la princesse, l'intendant des enfants, le maître d'hôtel, l'ordonnateur de la table, le gardien de l'argenterie, les lingères, le chef des écuries, le cocher et les postillons du

prince, le cocher et les postillons de la princesse...

— Quoi ! interrompit Moustache, vos équipages sont-ils si petits qu'ils ne puissent contenir deux personnes, ou bien les querelles sont-elles si fréquentes dans les



ménages russes, que monsieur et madame hésitent à monter dans la même voiture ?

— Mais non, répliqua Gorémyka ; nos équipages sont de belle taille et on vit d'accord chez nous, — nous suivons la mode, voilà tout.

— J'aime à croire que vous avez terminé votre énumération ? dis-je à mon tour.

— Pardon, petit frère, pas encore. Il y

a les domestiques des enfants, ceux du précepteur et de l'institutrice, le portier, le chef cuisinier et les marmitons, le boulanger, le brasseur, la femme de chambre de la princesse, les bonnes d'enfants et les ex-nourrices qui, aujourd'hui, se contentent de se nourrir elles-mêmes. N'oublions pas le maître de chapelle et les musiciens qu'il dirige.

— Grâce à tout ce monde, remarquai-je, un grand seigneur russe doit être bien servi. S'il désire quelque chose, je présume qu'une demi-douzaine de domestiques se mettent aussitôt à courir et se renversent les uns les autres dans leur empressement à satisfaire le maître. »

Au même instant, un valet entra dans la cuisine où nous nous tenions à l'entrée de notre trou.

« Où est Ivan? » s'écria-t-il.

Le cocher, qui jouait aux dames avec le chef des écuries, leva la tête, mais il ne se donna pas la peine de répondre.

« Madame se trouve mal et le prince demande un verre d'eau. Où donc est Ivan? C'est lui que cela regarde.

— Voilà Ivan, dit le cuisinier, montrant d'un geste dédaigneux un individu dont les cheveux pouvaient passer pour de la filasse et qui dormait sous une table.

— Debout, paresseux! cria le valet, madame se trouve mal; — monte un verre d'eau sur un plateau d'argent. »

Ivan se leva lentement, bâilla, s'étira, se frotta les yeux; puis, prenant un verre sur un dressoir, le remplit avec prestesse, avala le contenu, et le remplit de nouveau, mais sans le rincer et surtout sans se hâter cette fois.

« Où trouverai-je un plateau d'argent? demanda-t-il alors.

— Adresse-toi à Matvei, le gardien de l'argenterie, répliqua le décorateur de la table.

— Et où est Matvei?

— Eh! là-bas, Sachka, cria le valet, se tournant vers un camarade qui achevait un bol de *kwass*, va chercher Matvei! On a besoin d'un plateau pour porter un verre d'eau à madame qui se trouve mal. »

Un coup de sonnette retentit comme pour renouveler l'ordre.

« *Sei tshas! sei tshas!* Tout de suite! » cria Sachka; mais il vida néanmoins son bol et s'essuya la bouche avant d'aller à la recherche de Matvei, afin de se procurer le plateau sur lequel Ivan, le valet de pied, devait porter l'eau demandée à Paul, le valet de chambre.

Avant que tout fût prêt, un nouveau messager transmit à Ilia, le cocher barbu, l'ordre d'atteler, attendu que la princesse désirait faire sa promenade habituelle. Il paraît qu'elle était revenue de son évanouissement sans le secours du verre d'eau. Quand on a la chance d'entretenir cinquante ou soixante domestiques, il est bon que les syncopes ne durent pas trop longtemps.

Gorémyka ne put s'empêcher de rire de ma surprise.

« Vous voyez, dit-il, que l'on est souvent mieux servi par une seule paire de mains que par une douzaine de domestiques. Un proverbe russe affirme que *tout de suite* signifie « demain matin », et *dans un instant* « la semaine prochaine. »

La nuit amena l'heure de notre repas. Dès que la cuisine fut débarrassée de la foule des domestiques, nous sortîmes en tapinois de notre appartement, fort disposés à faire honneur au menu que le hasard nous offrirait.

« Je ne serais pas fâché, dis-je à Gorémyka, de goûter cette liqueur que vous appelez *kwass*, et dont vous m'avez parlé en termes si élogieux. Sachka semble l'apprécier.

— Qui donc ne l'apprécierait pas, petit frère! s'écria Gorémyka. Le *kwass* est pour

les Russes ce que l'eau est pour les poissons. Chez nous, personne ne s'en prive, le pauvre pas plus que le riche.



— Pas mauvais du tout! dis-je après avoir trempé mes moustaches dans un bol que le chef avait mis de côté.

— Ne va pas tomber dedans, vieux, et te noyer comme je ne sais quel duc anglais dans un tonneau de malvoisie, me dit Moustache.

— Et avec quoi fait-on cette excellente boisson? demandai-je lorsque je me fus longuement abreuvé.

— Je suis à même de vous renseigner, répliqua Gorémyka, car je l'ai vu brasser bien des fois. Pour 60 bouteilles de *kwass*, prenez 10 livres de seigle, 10 livres de froment et 5 livres d'orge mondée, — versez de l'eau tiède dessus afin de faire gonfler le grain, — ajoutez ensuite 20 livres de farine de seigle, 10 livres de miel et 5 livres de sel; mêlez le tout avec de l'eau tiède, de façon à former une bouillie peu épaisse; mettez le mélange dans un grand pot de grès que vous placez dans un four modérément chauffé; laissez cuire pendant cinq heures, puis versez dans un tonneau en ajoutant 60 bouteilles d'eau froide; après un repos de deux jours, transvasez, clarifiez avec une demi-livre de levûre mêlée avec du madère, mettez en bouteilles au bout de quelques heures, et dans huit jours vous m'en direz des nouvelles!

— Je m'étonne que ce soit aussi bon, remarquai-je.

— Ah! ah! s'écria Gorémyka, voilà Moustache qui déguste son *stschi*, le plat national de la Russie, — un plat que rien ne saurait chasser de la table ou du cœur de mes compatriotes. Quand un Russe quitte son pays, ce n'est pas seulement le souvenir des collines natales qui amène des larmes dans les yeux de l'exilé, mais la perte du mets favori de son enfance.

— Laisse-m'en un peu! dis-je vivement à Moustache, qui avait presque achevé une portion restée sur une assiette. Tiens! ajoutai-je lorsqu'il m'eût cédé sa place, cela m'a tout bonnement l'air d'une soupe aux choux.

— Quoi qu'en puisse penser mon frère, dit Gorémyka, qui plongea son museau dans le plat, il vient de goûter ce qui représente la principale nourriture de quarante millions d'êtres humains. *Mieux vaut se passer de pain que de stschi!*

— Et de quoi se compose ce fameux plat? demandai-je, car on sait que j'aime à m'instruire.

— Il y a presque autant de manières de le préparer que d'accommoder les pommes de terre. Voici la recette la plus usitée. On coupe menus cinq ou six choux auxquels on ajoute une demi-livre de beurre, une poignée de sel et deux livres de hachis de mouton; on arrose le tout de quelques litres de *kwass* que l'on fait bouillir douce-

ment, comme un simple potage. Mais il est temps de nous mettre en route; il faut que je fasse les honneurs de ma ville natale et que je montre à mes illustres hôtes tout ce qui mérite d'être vu par eux. »

P.-J. Stahl et William Hughes.

La suite prochainement.

L'HOMME DANS SES RAPPORTS AVEC LES ANIMAUX

Une dame se promenait avec son enfant sur les bords du canal Catherine, à Saint-Pétersbourg. L'enfant lui échappe et tombe dans le canal. La mère au désespoir allait se précipiter pour rejoindre son fils, ce qui eût fait deux victimes au lieu d'une, mais un jeune homme qui passait par là, la retient et cherche à la consoler en lui promettant un prompt secours. Il fait un signe à un beau chien barbet qui le suivait, en lui criant de toutes ses forces : « Apporte! apporte! » Le barbet plonge aussitôt, reparait sur l'eau avec l'enfant qu'il tient par le collet, nage et vient déposer son précieux fardeau sur le bord du canal, aux pieds de la mère.

Celle-ci, hors d'elle-même de frayeur et de joie, prend dans ses bras son enfant et le chien, et leur partage ses caresses. Le mari de cette dame arrive plein de reconnaissance; il tire sa bourse, et l'offre au jeune homme (il y avait mille roubles dedans). Le jeune homme refuse, en disant qu'il est assez récompensé; que d'ailleurs c'est son chien qui a tout fait, et qu'il n'y est pour rien.

« Eh bien! dit le père de l'enfant, je vous donne les mille roubles pour le barbet; laissez-le moi.

— Mon chien, reprend le jeune homme, ne valait certainement pas mille roubles il y a un quart d'heure, mais à présent qu'il a sauvé votre enfant, je ne le donnerais pas pour dix mille. »

En achevant ces mots, le jeune homme se perd dans la foule, que cet événement avait amassée. L'empereur désira lui-même le connaître; un avis a été publié à cet effet, mais cette publication est demeurée sans résultat, et toutes les recherches ont été inutiles.

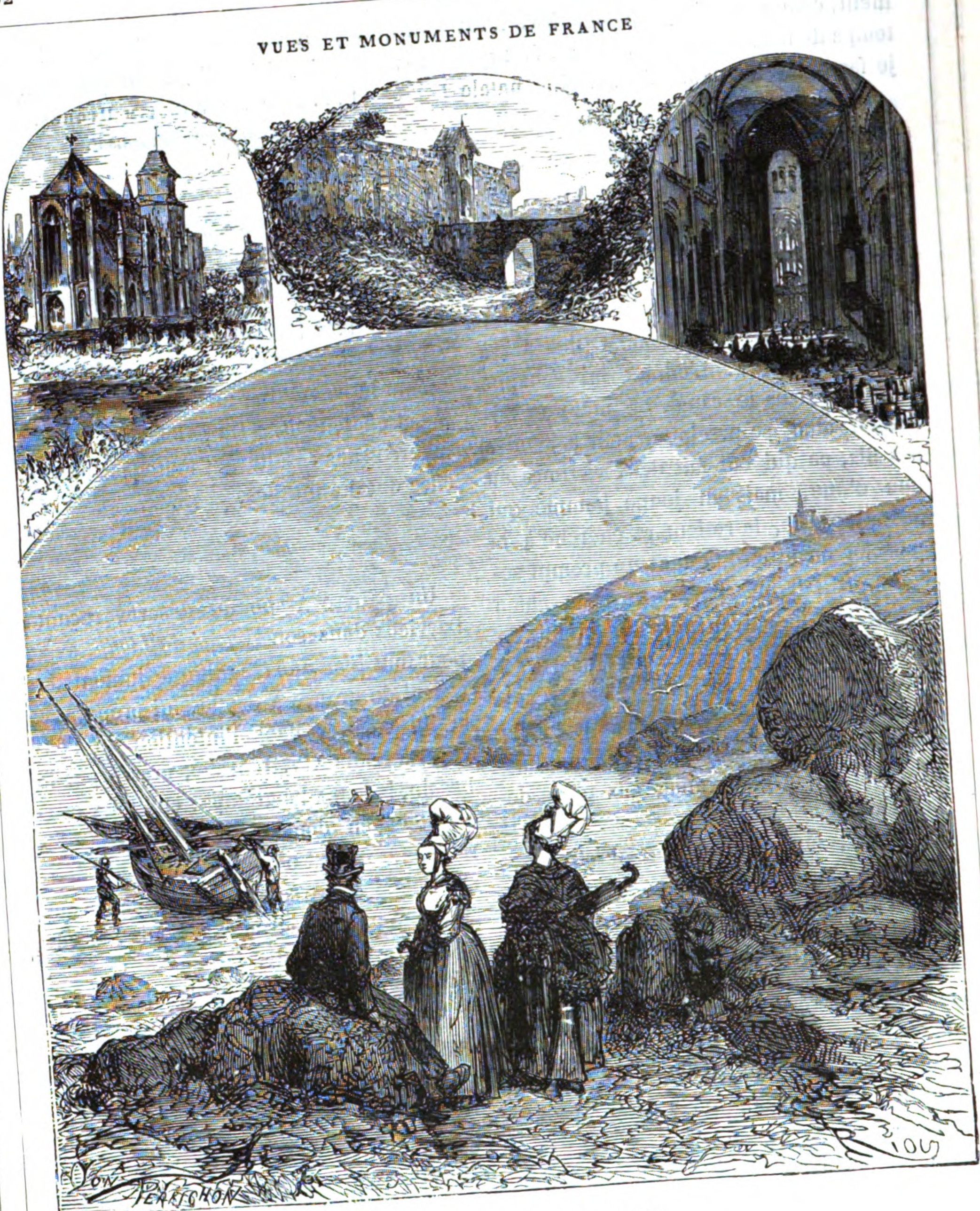
*

Un pauvre Arabe du désert, raconte Darvieux dans son *Voyage du Liban*, avait pour tout bien une magnifique jument. Le consul de France à Seyde, lui proposa de la lui vendre, dans l'intention de l'envoyer à Louis XIV. L'Arabe, pressé par le besoin, balança longtemps; enfin il y consentit et en demanda un prix considérable. Le consul n'osant de son chef donner une si grosse somme, écrivit à sa cour pour en obtenir l'agrément. Louis XIV envoya l'ordre d'acheter l'animal.

Le consul mande sur le champ l'Arabe, qui arrive monté sur sa belle coursière, et il lui compte le prix convenu. L'Arabe, couvert d'une pauvre natte déguenillée, met pied à terre, regarde l'or...; il jette ensuite les yeux sur sa jument, il soupire, et lui dit : « A qui vais-je te livrer? A des Européens qui t'attacheront, qui te battront, qui te rendront malheureuse! Non! reste avec moi, ma belle, ma mignonne, ma gazelle! Sois ma joie, et la joie de mes enfants. » En disant ces mots, il sauta dessus, et reprit la route du désert, — bien entendu sans emporter la somme.

E. Muller.

VUES ET MONUMENTS DE FRANCE



PLAGE DU CALVADOS

Chateau de Caen (Calvados), fondé par Guillaume le Conquérant et Henri Ier d'Angleterre, reconstruit par Louis XII et François Ier. Le donjon a été abattu par la Convention. On voit dans l'enceinte un petit édifice du XIe siècle et une chapelle refaite au XVe.

Abbaye-aux-Hommes, ou Saint-Étienne de Caen, belle et vaste église fondée par Guillaume le Conquérant, en 1064, type du style roman surhaussé. Le chœur est du XIIe siècle.

Église de Pont-l'Évêque. C'est une construction du XVIe siècle, remarquable par les pendentifs qui décorent les voûtes des bas côtés.

Le Directeur-Gerant, J. Hetzel.



LE PAYS DES FOURRURES

PAR JULES VERNE

Illustrations par Férat — Gravures par Pannemaker et Hildibrand

DEUXIEME PARTIE.

CHAPITRE III.

LE TOUR DE L'ÎLE.

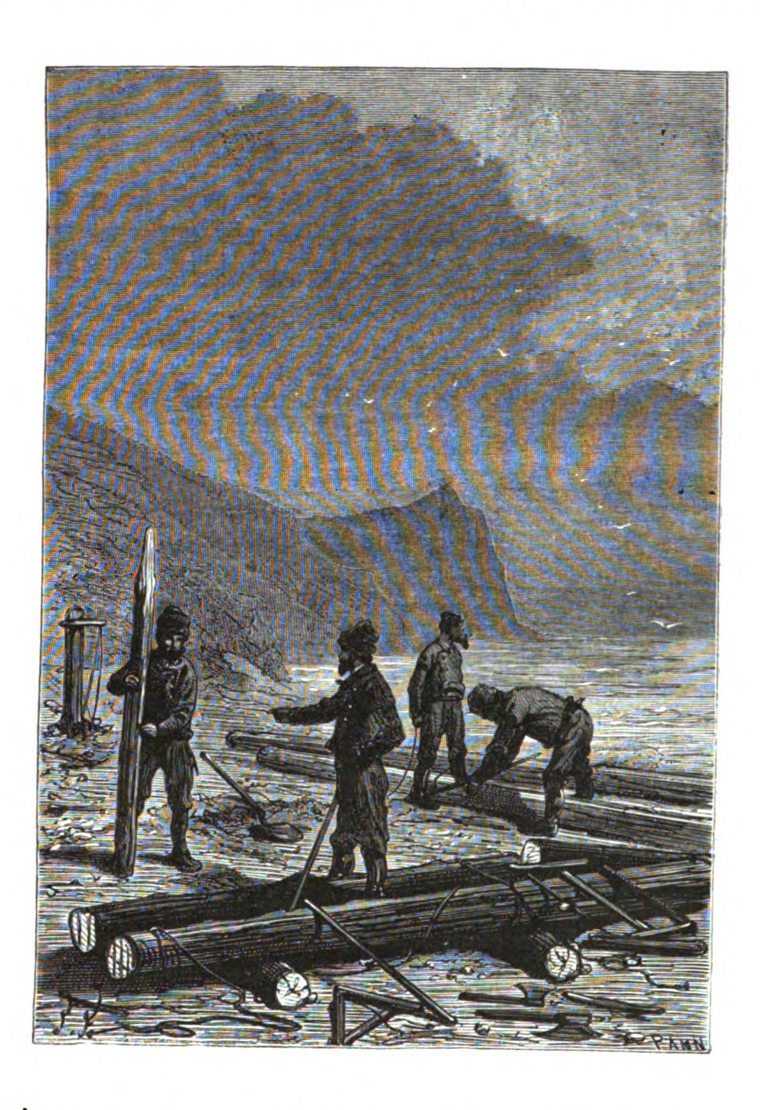
A compter de ce jour, il fut décidé que le point serait fait, ainsi que cela se pratique à bord d'un navire, toutes les fois que l'état de l'atmosphère rendrait cette opération possible. Cette île Victoria, n'était-ce pas désormais un vaisseau désemparé, errant à l'aventure, sans voiles, sans gouvernail?

Le lendemain, après le relèvement, Jasper Hobson constata que l'île, sans avoir changé sa direction en latitude, s'était encore portée de quelques milles plus à l'ouest. Ordre fut donné au charpentier Mac Nap de procéder à la construction d'une vaste embarcation. Jasper Hobson donna pour prétexte qu'il voulait, l'été prochain, opérer une reconnaissance du littoral jusqu'à l'Amérique russe. Le charpentier, sans en demander davantage, s'occupa donc de choisir ses bois, et il prit pour chantier la grève située au pied du cap Bathurst, de manière à pouvoir lancer facilement son bateau à la mer.

Ce jour-là même, le lieutenant Hobson aurait voulu mettre à exécution ce projet qu'il avait formé de reconnaître ce territoire sur lequel ses compagnons et lui étaient emprisonnés maintenant. Des changements considérables pouvaient se produire dans la configuration de cette île de glace, exposée à l'influence de la température variable des eaux, et il importait d'en déterminer la forme actuelle, sa superficie, et même son épaisseur en de

certains endroits. La ligne de rupture, très-vraisemblablement l'isthme, devait être examinée avec soin, et, sur cette cassure neuve encore, peut-être distinguerait-on ces couches stratifiées de glace et de terre qui constituaient le sol de l'île.

Mais, ce jour-là, l'atmosphère s'embruma subitement, et une forte bourrasque,



accompagnée de brumailles, se déclara dans l'après-dînée. Bientôt le ciel se chargea et la pluie tomba à torrents. Une grosse grêle crépita sur le toit de la maison, et même quelques coups d'un tonnerre éloigné se firent entendre, — phénomène qui a été rarement observé sous des latitudes aussi hautes.

Le lieutenant Hobson dut retarder son voyage, et attendre que le trouble des éléments se fût apaisé. Mais pendant les journées des 20, 21 et 22 juillet, l'état du ciel ne se modifia pas. La tempête fut violente, le ciel se chargea, et les lames battirent le littoral avec un fracas assourdissant. Des avalanches liquides heur-

taient le cap Bathurst, et si violemment que l'on pouvait craindre pour sa solidité, désormais fort problématique, puisqu'il ne se composait que d'une agrégation de terre et de sable sans base assurée. Ils étaient à plaindre, les navires exposés en mer à ce terrible coup de vent! Mais l'île errante ne ressentait rien de ces agitations des eaux, et son énorme masse la rendait indifférente aux colères de l'Océan.

Pendant la nuit du 22 au 23 juillet, la tempête s'apaisa subitement. Une forte brise, venant du nord-est, chassa les dernières brumes accumulées sur l'horizon. Le baromètre avait remonté de quelques lignes, et les conditions atmosphériques parurent favorables au lieutenant Hobson pour entreprendre son voyage.

Mrs. Paulina Barnett et le sergent Long devaient l'accompagner dans cette reconnaissance. Il s'agissait d'une absence d'un à deux jours, qui ne pouvait étonner les habitants de la factorerie, et on se munit en conséquence d'une certaine quantité de viande sèche, de biscuit et de quelques flacons de brandevin, qui ne chargerait pas trop le havre-sac des explorateurs. Les jours étaient très-longs alors, et le soleil n'abandonnait l'horizon que pendant quelques heures.

Aucune rencontre d'animal dangereux n'était probablement à craindre. Les ours, guidés par leur instinct, semblaient avoir abandonné l'île Victoria, alors qu'elle était encore presqu'île. Cependant, par précaution, Jasper Hobson, le sergent et Mrs. Paulina Barnett elle-même s'armèrent de fusils. En outre, le lieutenant et le sous-officier portaient la hachette et le couteau à neige, qui n'abandonnent jamais un voyageur des régions polaires.

Pendant l'absence du lieutenant Hobson et du sergent Long, le commandement du fort revenait hiérarchiquement au caporal Joliffe, c'est-à-dire à sa petite femme, et Jasper Hobson savait bien qu'il pouvait se fier à celle-ci. Quant à Thomas Black, on ne pouvait plus compter sur lui, pas même pour se joindre aux explorateurs. Toutefois, l'astronome promit de surveiller avec soin les parages du nord, pendant l'absence du lieutenant, et de noter les changements qui pourraient se produire, soit en mer, soit dans l'orientation de l'île.

Mrs. Paulina Barnett avait bien essayé de raisonner le pauvre savant, mais il ne voulut entendre à rien. Il se considérait, non sans raison, comme un mystifié de la nature, et il ne pardonnerait jamais à la nature une pareille mystification.

Après quelques bonnes poignées de main échangées en guise d'adieu, Mrs. Paulina Barnett et ses deux compagnons quittèrent la maison du fort, franchirent la poterne, et, se dirigeant vers l'ouest, ils suivirent la courbe allongée formée par le littoral depuis le cap Bathurst jusqu'au cap Esquimau.

Il était huit heures du matin. Les obliques rayons du soleil animaient la côte, en la piquant de lueurs fauves. Les dernières houles de la mer tombaient peu à peu. Les oiseaux, dispersés par la tempête, ptarmigans, guillemots, puffins, pétrels, étaient revenus par milliers. Des bandes de canards se hâtaient de regagner les bords du lac Barnett, courant sans le savoir au-devant du pot-au-feu de Mrs. Joliffe. Quelques lièvres polaires, des martres, des rats musqués, des hermines, se levaient devant les voyageurs, et s'enfuyaient, mais sans trop de hâte. Les animaux se sentaient évidemment portés à rechercher la société de l'homme, par le pressentiment d'un danger commun.

« Ils savent bien que la mer les entoure, dit Jasper Hobson, et qu'ils ne peuvent plus quitter cette île !

— Ces rongeurs, lièvres ou autres, demanda Mrs. Paulina Barnett, n'ont-ils

pas l'habitude, avant l'hiver, d'aller chercher au sud des climats plus doux ?

— Oui, madame, répondit Jasper Hobson, mais, cette fois, à moins qu'ils ne puissent s'enfuir à travers les champs de glace, ils devront rester emprisonnés comme nous, et il est à craindre que, pendant l'hiver, la plupart ne meurent de froid ou de faim.

— J'aime à croire, dit le sergent Long, que ces bêtes-là nous rendront le service de nous alimenter, et il est fort heureux pour la colonie qu'elles n'aient point eu l'instinct de s'enfuir avant la rupture de l'isthme.

— Mais les oiseaux nous abandonneront sans doute? demanda Mrs. Paulina Barnett.

— Oui, madame, répondit Jasper Hobson. Tous ces échantillons de l'espèce volatile fuiront avec les premiers froids. Ils peuvent traverser, eux, de larges espaces sans se fatiguer, et, plus heureux que nous, ils sauront bien regagner la terre ferme.

— Eh bien, pourquoi ne nous serviraient-ils pas de messagers ? répondit la voyageuse.

— C'est une idée, madame, et une excellente idée, dit le lieutenant Hobson. Rien ne nous empêchera de prendre quelques centaines de ces oiseaux et de leur attacher au cou un papier sur lequel sera mentionné le secret de notre situation. Déjà John Ross, en 1848, essaya, par un moyen analogue, de faire connaître la présence de ses navires, l'*Entreprise* et l'*Investigator*, dans les mers polaires, aux survivants de l'expédition Franklin. Il prit dans des piéges quelques centaines de renards blancs, il leur riva au cou un collier de cuivre sur lequel étaient gravées les mentions nécessaires, puis il les lâcha en toutes directions.

— Peut-être quelques-uns de ces messagers sont-ils tombés entre les mains des naufragés ? dit Mrs. Paulina Barnett.

— Peut-être, répondit Jasper Hobson. En tout cas, je me rappelle qu'un de ces renards, vieux déjà, fut pris par le capitaine Hatteras pendant son voyage de découverte, et ce renard portait encore au cou un collier à demi usé et perdu au milieu de sa blanche fourrure. Quant à nous, ce que nous ne pouvons faire avec des quadrupèdes, nous le ferons avec des oiseaux ! »

Tout en causant ainsi, en formant des projets pour l'avenir, les deux explorateurs et leur compagne suivaient le littoral de l'île. Ils n'y remarquèrent aucun changement. C'étaient toujours ces mêmes rivages, très-accores, recouverts de terre et de sable, mais ces rivages ne présentaient aucune cassure nouvelle qui pût faire supposer que le périmètre de l'île se fût récemment modifié. Toutefois, il était à craindre que l'énorme glaçon, en traversant des courants plus chauds, ne s'usât par sa base et ne diminuât d'épaisseur, hypothèse qui inquiétait très-justement Jasper Hobson.

A onze heures du matin, les explorateurs avaient franchi les huit milles qui séparaient le cap Bathurst du cap Esquimau. Ils retrouvèrent sur ce point les traces du campement qu'avait occupé la famille de Kalumah. Des maisons de neige, il ne restait naturellement plus rien ; mais les cendres refroidies et les ossements de phoques attestaient encore le passage des Esquimaux.

Mrs. Paulina Barnett, Jasper Hobson et le sergent Long firent halte en cet endroit, leur intention étant de passer les courtes heures de nuit à la baie des Morses, qu'ils comptaient atteindre quelques heures plus tard. Ils déjeunèrent, assis sur une légère extumescence du sol, recouverte d'une herbe maigre et rare.

Devant leurs yeux se développait un bel horizon de mer, tracé avec une grande netteté. Ni une voile, ni un iceberg n'animaient cet immense désert d'eau.

« Est-ce que vous seriez très-surpris, monsieur Hobson, demanda Mrs. Paulina Barnett, si quelque bâtiment se montrait à nos yeux en ce moment ?



— Très-surpris, non, madame, répondit le lieutenant Hobson, mais je le serais agréablement, je l'avoue. Pendant la belle saison, il n'est pas rare que les baleiniers de Behring s'avancent jusqu'à cette latitude, surtout depuis que l'océan Arctique est devenu le vivier des cachalots et des baleines. Mais nous sommes au 23 juillet, et l'été est déjà bien avancé. Toute la flottille de pêche se trouve, sans doute, en ce moment dans le golfe Kotzebue, à l'entrée du détroit. Les baleiniers se défient, et avec raison, des surprises de la mer Arctique. Ils redoutent les glaces et ont souci de ne point se laisser enfermer par elles. Or, précisément, ces icebergs,

ces icestreams, cette banquise qu'ils craignent tant, ces glaces enfin, ce sont elles que nous appelons de tous nos vœux !

— Elles viendront, mon lieutenant, répondit le sergent Long, ayons patience, et avant deux mois les lames du large ne battront plus le cap Esquimau.

— Le cap Esquimau ! dit en souriant Mrs. Paulina Barnett ; mais ce nom, cette dénomination, ainsi que toutes celles que nous avons données aux anses et aux pointes de la presqu'île, sont peut-être un peu bien aventurés ! Nous avons déjà perdu le port Barnett, la Paulina-river, qui sait si le cap Esquimau et la baie des Morses ne disparaîtront pas à leur tour ?

— Ils disparaîtront aussi, madame, répondit Jasper Hobson, et, après eux, l'île Victoria tout entière, puisque rien ne la rattache plus au continent et qu'elle est fatalement condamnée à périr ! Ce résultat est inévitable, et nous nous serons inutilement mis en frais de nomenclature géographique ! Mais, en tout cas, nos dénominations n'avaient pas encore été adoptées par la Société royale, et l'honorable Roderick Murchison[1] n'aura aucun nom à effacer de ses cartes.

— Si, un seul ! dit le sergent.

— Lequel ? demanda Jasper Hobson.

— Le cap Bathurst, répondit le sergent.

— En effet, vous avez raison, sergent, le cap Bathurst est maintenant à rayer de la cartographie polaire ! »

Deux heures de repos avaient suffi aux explorateurs. A une heure après midi, ils se disposèrent à continuer leur voyage.

Au moment de partir, Jasper Hobson, du haut du cap Esquimau, porta un dernier regard sur la mer environnante. Puis, n'ayant rien vu qui pût solliciter son attention, il redescendit et rejoignit Mrs. Paulina Barnett, qui l'attendait près du sergent.

« Madame, lui demanda-t-il, vous n'avez point oublié la famille d'indigènes que nous rencontrâmes ici même, quelque temps avant la fin de l'hiver ?

— Non, monsieur Hobson, répondit la voyageuse, et j'ai conservé de cette bonne petite Kalumah un excellent souvenir. Elle a même promis de venir nous revoir au Fort-Espérance, promesse qu'il lui sera maintenant impossible de remplir. Mais à quel propos me faites-vous cette question ?

— Parce que je me rappelle un fait, madame, un fait auquel je n'ai pas attaché assez d'importance alors, et qui me revient maintenant à l'esprit.

— Et lequel ?

— Vous souvenez-vous de cette sorte d'étonnement inquiet que ces Esquimaux manifestèrent en voyant que nous avions fondé une factorerie au pied du cap Bathurst ?

— Parfaitement, monsieur Hobson.

— Vous rappelez-vous aussi que j'ai insisté à cet égard pour comprendre, pour deviner la pensée de ces indigènes, mais que je n'ai pu y parvenir ?

— En effet.

— Eh bien, maintenant, dit le lieutenant Hobson, je m'explique leurs hochements de tête. Ces Esquimaux, par tradition, par expérience, enfin par une raison quelconque, connaissaient la nature et l'origine de la presqu'île Victoria. Ils savaient que nous n'avions pas bâti sur un terrain solide. Mais, sans doute, les choses étant ainsi depuis des siècles, ils n'ont pas cru le danger imminent, et c'est pourquoi ils ne se sont pas expliqués d'une façon plus catégorique.

— Cela doit être, monsieur Hobson, répondit Mrs. Paulina Barnett, mais très-certainement Kalumah ignorait ce que soupçonnaient ses compagnons, car, si elle

1. Alors président de la Société.

l'avait su, la pauvre enfant n'aurait pas hésité à nous l'apprendre. »

Sur ce point, le lieutenant Hobson partagea l'opinion de Mrs. Paulina Barnett.

« Il faut avouer que c'est une bien grande fatalité, dit alors le sergent, que nous soyons venus nous installer sur cette presqu'île, précisément à l'époque où elle allait se détacher du continent pour courir les mers! Car enfin, mon lieutenant, il y avait longtemps, bien longtemps que les choses étaient en cet état! Des siècles peut-être!

— Vous pouvez dire des milliers et des milliers d'années, sergent Long, répondit Jasper Hobson. Songez donc que la terre végétale que nous foulons en ce moment a été apportée par les vents parcelle par parcelle, que ce sable a volé jusqu'ici grain à grain! Pensez au temps qu'il a fallu à ces semences de sapins, de bouleaux, d'arbousiers pour se multiplier, pour devenir des arbrisseaux et des arbres! Peut-être ce glaçon qui nous porte était-il formé et soudé au continent avant même l'apparition de l'homme sur la terre!

— Eh bien, s'écria le sergent Long, il aurait bien dû attendre encore quelques siècles avant de s'en aller à la dérive, ce glaçon capricieux! Cela nous eût épargné bien des inquiétudes et, peut-être, bien des dangers! »

Cette très-juste réflexion du sergent Long termina la conversation, et on se remit en route.

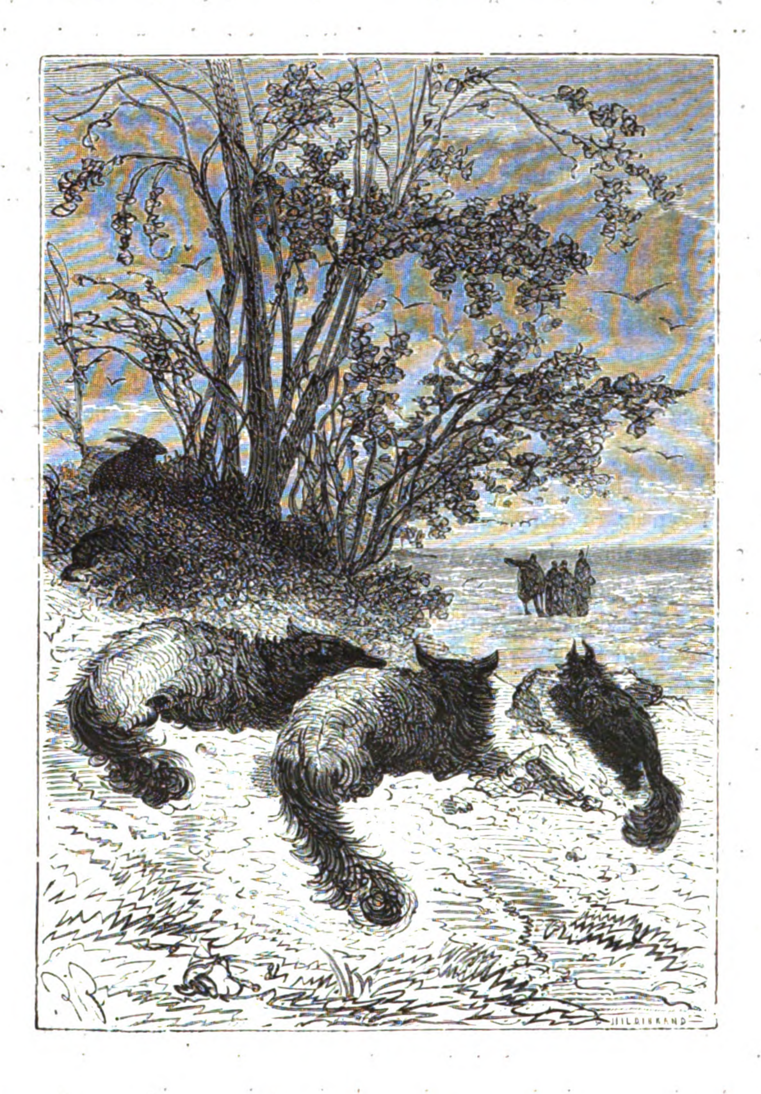
Depuis le cap Esquimau jusqu'à la baie des Morses, la côte courait à peu près nord et sud, suivant la projection du cent vingt-septième méridien. En arrière, on apercevait, à une distance de quatre à cinq milles, l'extrémité pointue du lagon, qui réverbérait les rayons du soleil, et un peu au delà, les dernières rampes boisées dont la verdure encadrait ses eaux. Quelques aigles-siffleurs passaient dans l'air avec de grands battements d'aile. De nombreux animaux à fourrures, des martres, des wisons, des hermines, tapis derrière quelques excroissances sablonneuses ou cachés entre les maigres buissons d'arbousiers et de saules, regardaient les voyageurs. Ils semblaient comprendre qu'ils n'avaient aucun coup de fusil à redouter. Jasper Hobson entrevit aussi quelques castors, errant à l'aventure et fort désorientés, sans doute, depuis la disparition de la petite rivière. Sans huttes pour s'abriter, sans cours d'eau pour y construire leur village, ils étaient destinés à périr par le froid, dès que les grandes gelées se feraient sentir. Le sergent Long reconnut également une bande de loups qui couraient à travers la plaine.

On pouvait donc croire que tous les animaux de la ménagerie polaire étaient emprisonnés sur l'île flottante, et les carnassiers, lorsque l'hiver les aurait affamés, — puisqu'il leur était interdit d'aller chercher leur nourriture sous un climat plus doux, — deviendraient évidemment redoutables pour les hôtes du Fort-Espérance.

Seuls, — et il ne fallait pas s'en plaindre, — les ours blancs semblaient manquer à la faune de l'île. Toutefois, le sergent crut apercevoir confusément, à travers un bouquet de bouleaux, une masse blanche, énorme, qui se mouvait lentement; mais, après un examen plus rigoureux, il fut porté à croire qu'il s'était trompé.

Cette partie du littoral, qui confinait à la baie des Morses, était généralement peu élevée au-dessus du niveau de la mer. Quelques portions même affleuraient la nappe liquide, et les dernières ondulations des lames couraient en écumant à leur surface, comme si elles se fussent développées sur une grève. Il était à craindre qu'en cette partie de l'île, le sol ne se fût abaissé depuis quelque temps seulement, mais les points de contrôle manquaient et ne per-

mettaient pas de reconnaître cette modification et d'en déterminer l'importance. Jasper Hobson regretta de n'avoir pas, avant son départ, établi des repères aux environs du cap Bathurst, qui lui eussent permis de noter les divers abaissements et affaissements du littoral. Il se promit de prendre cette précaution à son retour.



Cette exploration, on le comprend, ne permettait, ni au lieutenant, ni au sergent, ni à la voyageuse, de marcher rapidement. Souvent on s'arrêtait, on examinait le sol, on recherchait si quelque fracture ne menaçait pas de se produire sur le littoral, et parfois les explorateurs durent se porter jusqu'à un demi-mille à l'intérieur de l'île. En de certains points, le sergent prit la précaution de planter des branches de saule ou de bouleau, qui devaient servir de jalons pour l'avenir, surtout en ces portions plus profondément affouillées, et dont la solidité semblait problématique. Il serait, dès lors, aisé de reconnaître les changements qui pourraient se produire.

Cependant on avançait, et, vers trois heures après midi, la baie des Morses ne se trouvait plus qu'à trois milles dans le sud. Jasper Hobson put déjà faire observer à Mrs. Paulina Barnett la modification apportée par la rupture de l'isthme, modification très-importante en effet.

Autrefois, l'horizon, dans le sud-ouest, était barré par une très-longue ligne de côtes, légèrement arrondie, formant le littoral de la vaste baie Liverpool. Maintenant, c'était une ligne d'eau qui fermait cet horizon. Le continent avait disparu. L'île Victoria se terminait là par un angle brusque, à l'endroit même où la fracture avait dû se faire. On sentait que, cet angle tourné, l'immense mer apparaîtrait aux regards, baignant la partie méridionale de l'île sur toute cette ligne, solide autrefois, qui s'étendait de la baie des Morses à la baie Washburn.

Mrs. Paulina Barnett ne considéra pas ce nouvel aspect sans une certaine émotion. Elle s'attendait à cela, et pourtant son cœur battit fort. Elle cherchait des yeux ce continent qui manquait à l'horizon, ce continent qui maintenant restait à plus de deux cents milles en arrière, et elle sentit bien qu'elle ne foulait plus du pied la terre américaine. Pour tous ceux qui ont l'âme sensible, il est inutile d'insister sur ce point, et on doit dire que Jasper Hobson et le sergent lui-même partagèrent l'émotion de leur compagne.

Tous pressèrent le pas afin d'atteindre l'angle brusque qui fermait encore le sud. Le sol remontait un peu sur cette portion de littoral. La couche de terre et de sable était plus épaisse, ce qui s'expliquait par la proximité de cette partie du vrai continent qui autrefois jouxtait l'île et ne faisait qu'un même territoire avec elle. L'épaisseur de la croûte glacée et de la couche de terre à cette jonction, probablement accrue à chaque siècle, démontrait pourquoi l'isthme avait dû résister tant qu'un phénomène géologique n'en avait pas provoqué la rupture. Le tremblement de terre du 8 janvier n'avait agité que le continent américain, mais la secousse avait suffi à casser la presqu'île, livrée désormais à tous les caprices de l'Océan.

Enfin, à quatre heures, l'angle fut atteint. La baie des Morses, formée par une échancrure de la terre ferme, n'existait plus. Elle était restée attachée au continent.

« Par ma foi, madame, dit gravement le sergent Long à la voyageuse, il est heureux pour vous que nous ne lui ayons pas donné le nom de baie Paulina Barnett!

— En effet, répondit Mrs. Paulina Barnett, et je commence à croire que je suis une triste marraine en nomenclature géographique! »

CHAPITRE IV.

UN CAMPEMENT DE NUIT.

Ainsi, Jasper Hobson ne s'était pas trompé sur la question du point de rupture. C'était l'ithsme qui avait cédé aux secousses du tremblement de terre. Aucune trace du continent américain, plus de falaises, plus de volcans dans l'ouest de l'île. La mer partout.

L'angle formé au sud-ouest de l'île par le détachement du glaçon, dessinait maintenant un cap assez aigu qui, rongé par les eaux plus chaudes, exposé à tous les chocs, ne pouvait évidemment échapper à une destruction prochaine.

Les explorateurs reprirent donc leur marche, en prolongeant la ligne rompue qui, presque droite, courait à peu près ouest et est. La cassure était nette, comme si elle eût été produite par un instrument tranchant. On pouvait, en de certains endroits, observer la disposition du sol. Cette berge, mi-partie glace, mi-partie

terre et sable, émergeait d'une dizaine de pieds. Elle était absolument accore, sans talus, et quelques portions, quelques tranches plus fraîches, attestaient des éboulements récents. Le sergent Long signala même deux ou trois petits glaçons détachés de la rive, qui achevaient de se dissoudre au large. On sentait que, dans ses mouvements de ressac, l'eau plus chaude rongeait plus facilement cette lisière nouvelle, que le temps n'avait pas encore revêtue, comme le reste du littoral, d'une sorte de mortier de neige et de sable. Aussi cet état de choses n'était-il rien moins que rassurant.

Mrs. Paulina Barnett, le lieutenant Hobson et le sergent Long, avant de prendre du repos, voulurent achever l'examen de cette arête méridionale de l'île. Le soleil, suivant un arc très-allongé, ne devait pas se coucher avant onze heures du soir, et, par conséquent, le jour ne manquait pas. Le disque brillant se traînait avec lenteur sur l'horizon de l'ouest, et ses obliques rayons projetaient démesurément devant leurs pas les ombres des explorateurs. A de certains instants, la conversation de ceux-ci s'animait, puis, pendant de longs intervalles ils restaient silencieux, interrogeant la mer, songeant à l'avenir.

L'intention de Jasper Hobson était de camper, pendant la nuit, à la baie Washburn. Rendu à ce point, il aurait fait environ dix-huit milles, c'est-à-dire, si ses hypothèses étaient justes, la moitié de son voyage circulaire. Puis, après quelques heures de repos, quand sa compagne serait remise de ses fatigues, il comptait reprendre, par le rivage occidental, la route du Fort-Espérance.

Aucun accident ne marqua cette exploration du nouveau littoral, compris entre la baie des Morses et la baie Washburn. A sept heures du soir, Jasper Hobson était arrivé au lieu de campement dont il avait fait choix. De ce côté, même modification. De la baie Washburn, il ne restait plus que la courbe allongée formée par la côte de l'île, et qui, autrefois, la délimitait au nord. Elle s'étendait sans altération jusqu'à ce cap qu'on avait nommé cap Michel, et sur une longueur de sept milles. Cette portion de l'île ne semblait avoir souffert aucunement de la rupture de l'isthme. Les taillis de pins et de bouleaux, qui se massaient un peu en arrière, étaient feuillus et verdoyants à cette époque de l'année. On voyait encore une assez grande quantité d'animaux à fourrures bondir à travers la plaine.

Mrs. Paulina Barnett et ses deux compagnons de route s'arrêtèrent en cet endroit. Si leurs regards étaient bornés au nord, du moins, dans le sud, pouvaient-ils embrasser une moitié de l'horizon. Le soleil traçait un arc tellement ouvert que ses rayons, arrêtés par le relief du sol plus accusé vers l'ouest, n'arrivaient plus jusqu'aux rivages de la baie Washburn. Mais ce n'était pas encore la nuit, pas même le crépuscule, puisque l'astre radieux n'avait pas disparu.

« Mon lieutenant, dit alors le sergent Long du ton le plus sérieux du monde, si, par miracle, une cloche venait à sonner en ce moment, que croyez-vous qu'elle sonnerait?

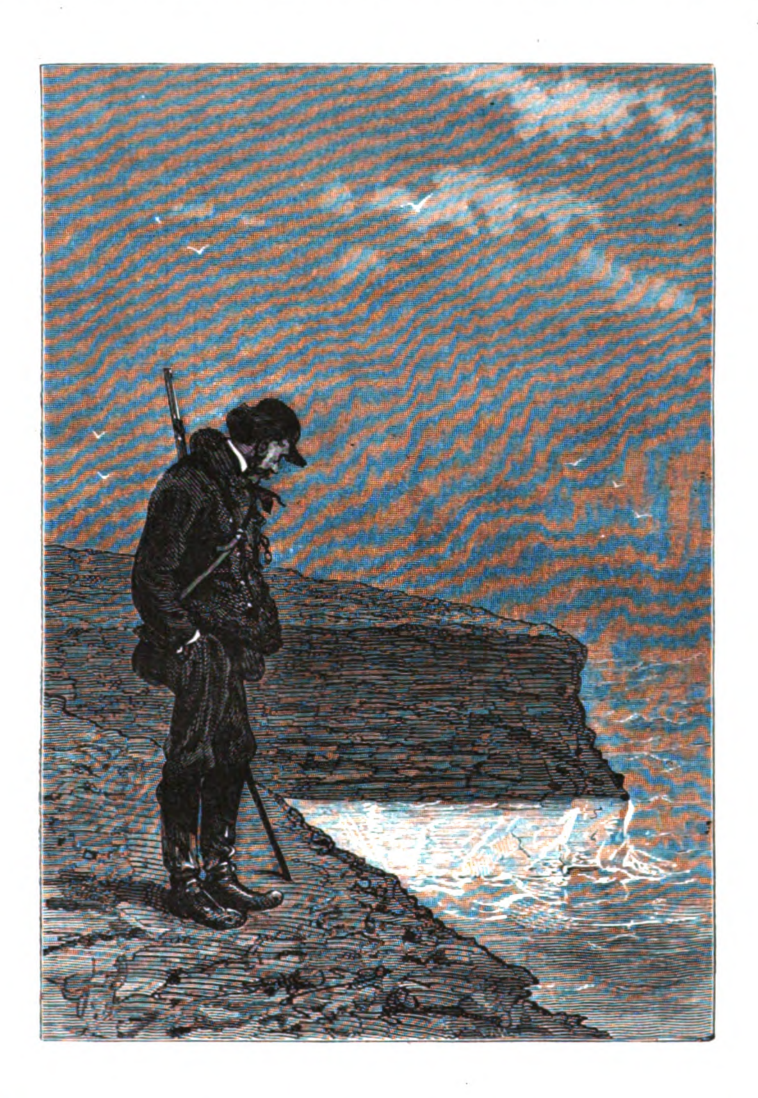
— L'heure du souper, sergent, répondit Jasper Hobson. Je pense, madame, que vous êtes de mon avis?

— Entièrement, répondit la voyageuse, et puisque nous n'avons qu'à nous asseoir pour être attablés, asseyons-nous. Voici un tapis de mousse, — un peu usé, il faut bien le dire, — mais que la Providence semble avoir étendu pour nous. »

Le sac aux provisions fut ouvert. De la viande sèche, un pâté de lièvre, tiré de l'officine de Mrs. Joliffe, quelque peu de biscuit, formèrent le menu du souper.

Ce repas terminé un quart d'heure après, Jasper Hobson retourna vers l'angle sud-est de l'île, pendant que Mrs. Paulina Barnett demeurait assise au pied d'un maigre sapin à demi ébranché, et que le sergent Long préparait le campement pour la nuit.

Le lieutenant Hobson voulait examiner



la structure du glaçon qui formait l'île, et reconnaître, s'il était possible, son mode de formation. Une petite berge, produite par un éboulement, lui permit de descendre jusqu'au niveau de la mer, et, de là, il put observer la muraille accore qui formait le littoral.

En cet endroit, le sol s'élevait de trois pieds à peine au-dessus de l'eau. Il se composait, à sa partie supérieure, d'une assez mince couche de terre et de sable, mélangée d'une poussière de coquillages. Sa partie inférieure consistait en une glace compacte, très-dure et comme métallisée, qui supportait ainsi l'humus de l'île.

Cette couche de glace ne dépassait que

d'un pied seulement le niveau de la mer. On voyait nettement, sur cette coupure nouvellement faite, les stratifications qui divisaient uniformément l'icefield. Ces nappes horizontales semblaient indiquer que les gelées successives qui les avaient faites s'étaient produites dans des eaux relativement tranquilles.

On sait que la congélation s'opère par la partie supérieure des liquides; puis, si le froid persévère, l'épaisseur de la carapace solide s'accroît en allant de haut en bas. Du moins, il en est ainsi pour les eaux tranquilles. Au contraire, pour les eaux courantes, on a reconnu qu'il se formait des glaces de fond, lesquelles montaient ensuite à la surface.

Mais, pour ce glaçon, base de l'île Victoria, il n'était pas douteux que, sur le rivage du continent américain, il ne se fût constitué en eaux calmes. Sa congélation s'était évidemment faite par sa partie supérieure, et, en bonne logique, on devait nécessairement admettre que le dégel s'opérerait par sa surface inférieure. Le glaçon diminuerait d'épaisseur quand il serait dissous par des eaux plus chaudes, et alors le niveau général de l'île s'abaisserait d'autant par rapport à la surface de la mer.

C'était là le grand danger.

Jasper Hobson, on vient de le dire, avait observé que la couche solidifiée de l'île, le glaçon proprement dit, ne s'élevait que d'un pied environ au-dessus de la mer. Or, on sait que tout au plus les quatre cinquièmes d'une glace flottante sont immergés. Un icefield, un iceberg, pour un pied qu'ils ont au-dessus de l'eau, en ont quatre au-dessous. Cependant, il faut dire que, suivant leur mode de formation ou leur origine, la densité, ou, si l'on veut, le poids spécifique des glaces flottantes est variable. Celles qui proviennent de l'eau de mer, poreuses, opaques, teintes de bleu ou de vert, suivant les rayons lumineux qui les traversent, sont plus légères que les glaces formées d'eau douce. Leur surface saillante s'élève donc un peu plus au-dessus du niveau océanique. Or, il était certain que la base de l'île Victoria était un glaçon d'eau de mer. Donc, tout considéré, Jasper Hobson fut amené à conclure, en tenant compte du poids de la couche minérale et végétale qui recouvrait le glaçon, que son épaisseur au-dessous du niveau de la mer devait être de quatre à cinq pieds environ. Quant aux divers reliefs de l'île, aux éminences, aux extumescences du sol, ils n'affectaient évidemment que sa surface terreuse et sableuse, et on devait admettre que d'une façon générale, l'île errante n'était pas immergée de plus de cinq pieds.

Cette observation rendit Jasper Hobson fort soucieux. Cinq pieds seulement! Mais, sans compter les causes de dissolution auxquelles cet icefield pouvait être soumis, le moindre choc n'amènerait-il pas une rupture à sa surface? Une violente agitation des eaux, provoquée par une tempête, par un coup de vent, ne pouvait-elle entraîner la dislocation du champ de glaces, sa rupture en glaçons et bientôt sa décomposition complète? Ah! l'hiver, le froid, la colonne mercurielle gelée dans sa cuvette de verre, voilà ce que le lieutenant Hobson appelait de tous ses vœux! Seul, le terrible froid des contrées polaires, le froid d'un hiver arctique, pourrait consolider, épaissir la base de l'île, en même temps qu'il établirait une voie de communication entre elle et le continent.

Le lieutenant Hobson revint au lieu de halte. Le sergent Long s'occupait d'organiser la couchée, car il n'avait pas l'intention de passer la nuit à la belle étoile, ce à quoi la voyageuse se fût pourtant résignée. Il fit connaître à Jasper Hobson son intention de creuser dans le sol une mai-

son de glace, assez large pour contenir trois personnes, sorte de « snowhouse », qui les préserverait fort bien du froid de la nuit.

« Dans le pays des Esquimaux, dit-il, rien de plus sage que de se conduire en Esquimau. »

Jasper Hobson approuva, mais il recommanda à son sergent de ne pas trop profondément fouiller dans le sol de glace, qui ne devait pas mesurer plus de cinq pieds d'épaisseur.

Le sergent Long se mit à la besogne. Sa hachette et son couteau à neige aidant, il eut bientôt déblayé la terre et creusé une sorte de couloir en pente douce qui aboutissait directement à la carapace glacée. Puis il s'attaqua à cette masse friable, que le sable et la terre recouvraient depuis de longs siècles.

Il ne fallait pas plus d'une heure pour creuser cette retraite souterraine, ou plutôt ce terrier à parois de glace, très-propre à conserver la chaleur, et, par conséquent, d'une habitabilité suffisante pour quelques heures de nuit.

Tandis que le sergent Long travaillait comme un termite, le lieutenant Hobson, ayant rejoint sa compagne, lui communiquait le résultat de ses observations sur la constitution physique de l'île Victoria. Il ne lui cacha pas les craintes sérieuses que cet examen laissait dans son esprit. Le peu d'épaisseur du glaçon, suivant lui, devait provoquer avant peu des failles à sa surface, puis des ruptures impossibles à prévoir, et par conséquent impossibles à empêcher. L'île errante pouvait, à chaque instant, ou s'immerger peu à peu par changement de pesanteur spécifique, ou se diviser en îlots plus ou moins nombreux dont la durée serait nécessairement éphémère. Sa conclusion fut, qu'autant que possible, les hôtes du Fort-Espérance ne devaient pas s'éloigner de la factorerie et devaient rester réunis sur le même point afin de partager ensemble les mêmes chances.

Jasper Hobson en était là de sa conversation, quand des cris se firent entendre.

Mrs. Paulina Barnett et lui se levèrent aussitôt. Ils regardèrent autour d'eux, vers le taillis, sur la plaine, en mer.

Personne.

Cependant les cris redoublaient.

« Le sergent ! le sergent ! » dit Jasper Hobson.

Et, suivi de Mrs. Paulina Barnett, il se précipita vers le campement.

A peine fut-il arrivé à l'ouverture béante de la maison de neige, qu'il aperçut le sergent Long, cramponné des deux mains à son couteau qu'il avait enfoncé dans la paroi de glace, et appelant, d'ailleurs, d'une voix forte, mais avec le plus grand sang-froid.

On ne voyait plus que la tête et les bras du sergent. Pendant qu'il creusait, le sol glacé avait soudain manqué sous lui, et il avait été plongé dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Jasper Hobson se contenta de dire :

« Tenez bon ! »

Et, se couchant sur l'entaille, il arriva au bord du trou. Puis il tendit la main au sergent qui, sûr de ce point d'appui, parvint à sortir de l'excavation.

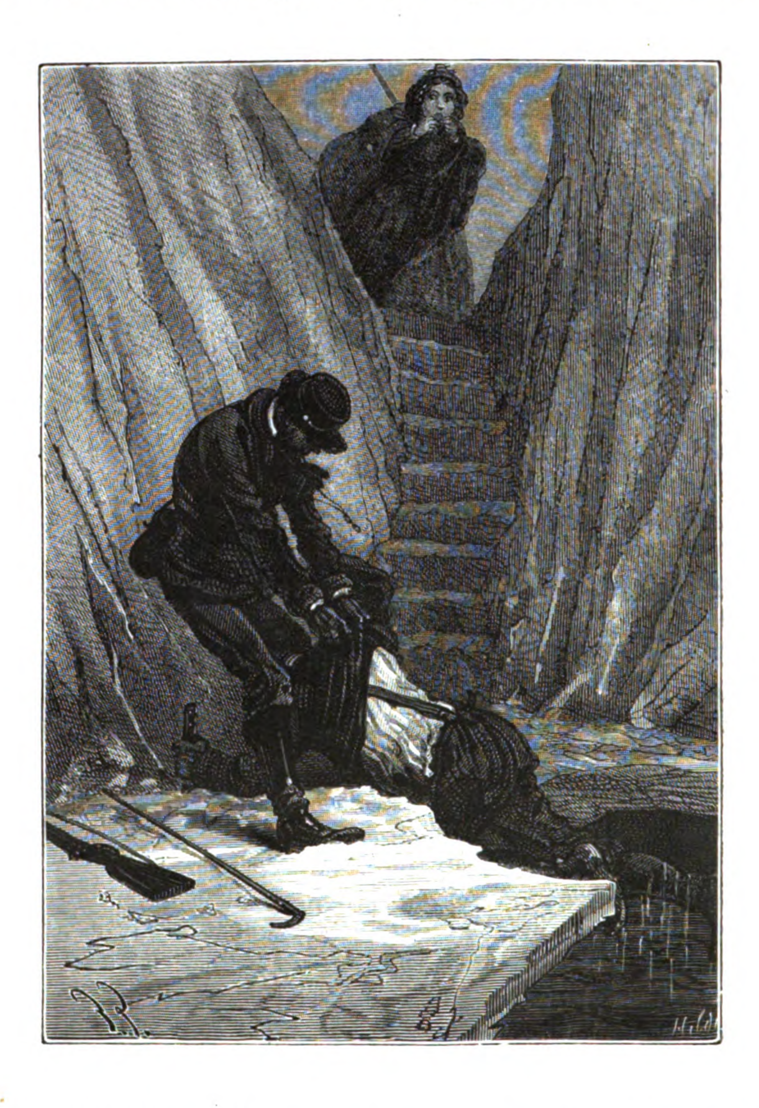
« Mon Dieu, sergent Long ! s'écria Mrs. Paulina Barnett, que vous est-il donc arrivé ?

— Il m'est arrivé, madame, répondit Long, en se secouant comme un barbet mouillé, que ce sol de glace a cédé sous moi et que j'ai pris un bain forcé.

— Mais, demanda Jasper Hobson, vous n'avez donc pas tenu compte de ma recommandation de ne pas creuser trop profondément au-dessous de la couche de terre?

— Faites excuse, mon lieutenant. Vous pouvez voir que c'est à peine si j'ai en-

tamé de quinze pouces le sol de glace. Seulement, il faut croire qu'il existait en dessous une boursouflure, qu'il y avait là comme une sorte de caverne. La glace ne reposait pas sur l'eau, et je suis passé comme au travers d'un plafond qui se fend. Si je n'avais pu m'accrocher à mon couteau, je m'en allais tout bêtement sous



l'île, et c'eût été fâcheux, n'est-il pas vrai, madame?

— Très-fâcheux, brave sergent! » répondit la voyageuse, en tendant la main au digne homme.

L'explication donnée par le sergent Long était exacte. En cet endroit, par une raison quelconque, sans doute par suite d'un emmagasinage d'air, la glace avait formé voûte au-dessous de l'eau, et, par conséquent, sa paroi peu épaisse, amincie encore par le couteau à neige, n'avait pas tardé à se rompre sous le poids du sergent.

Cette disposition qui, sans doute, se reproduisait en mainte partie du champ de glace, n'était point rassurante. Où

serait-on jamais certain de poser le pied sur un terrain solide? Le sol ne pouvait-il à chaque pas céder à la pression? Et quand on songeait que sous cette mince couche de terre et de glace se creusaient les gouffres de l'Océan, quel cœur ne se serait pas serré, si énergique qu'il fût!

Cependant le sergent Long, se préoccupant peu du bain qu'il venait de prendre, voulait reprendre en un autre endroit son travail de mineur. Mais, cette fois, Mrs. Paulina Barnett n'y voulut pas consentir. Une nuit à passer en plein air ne l'embarrassait pas. L'abri du taillis voisin lui suffirait aussi bien qu'à ses compagnons, et elle s'opposa absolument à ce que le sergent Long recommençât son opération. Celui-ci dut se résigner et obéir.

Le campement fut donc reporté à une centaine de pieds en arrière du littoral, sur une petite extumescence où poussaient quelques bouquets isolés de pins et de bouleaux, dont l'agglomération ne méritait certainement pas la qualification de taillis. Un feu pétillant de branches mortes fut allumé vers dix heures du soir, au moment où le soleil rasait les bords de cet horizon au-dessous duquel il n'allait disparaître que pendant quelques heures.

Le sergent Long eut là une belle occasion de sécher ses jambes, et il ne la manqua pas. Jasper Hobson et lui causèrent jusqu'au moment où le crépuscule remplaça la lumière du jour. Mrs. Paulina Barnett prenait de temps en temps part à la conversation et cherchait à distraire le lieutenant de ses idées un peu sombres. Cette belle nuit, très-étoilée au zénith, comme toutes les nuits polaires, était propice d'ailleurs à un apaisement de l'esprit. Le vent murmurait à travers les sapins. La mer semblait dormir sur le littoral. Une houle très-allongée gonflait à peine sa surface et venait expirer sans bruit à la lisière de l'île. Pas un cri d'oiseau dans l'air, pas un vagissement sur la plaine. Quelques crépitements des souches de sapins s'épanouissant en flammes résineuses, puis, à de certains intervalles, le murmure des voix qui s'envolaient dans l'espace, troublaient seuls, en le faisant paraître sublime, ce silence de la nuit.

« Qui pourrait croire, dit Mrs. Paulina Barnett, que nous sommes ainsi emportés à la surface de l'Océan! En vérité, monsieur Hobson, il me faut un certain effort pour me rendre à l'évidence, car cette mer nous paraît immobile, et, cependant, elle nous entraîne avec une irrésistible puissance!

— Oui, madame, répondit Jasper Hobson, et j'avouerai que si le plancher de notre véhicule était solide, si la carène ne devait pas tôt ou tard manquer au bâtiment, si sa coque ne devait pas s'entr'ouvrir un jour ou l'autre, et enfin si je savais où il me mène, j'aurais quelque plaisir à flotter sur cet Océan.

— En effet, monsieur Hobson, reprit la voyageuse, est-il un mode de locomotion plus agréable que le nôtre? Nous ne nous sentons pas aller. Notre île a précisément la même vitesse que celle du courant qui l'emporte. N'est-ce pas le même phénomène que celui qui accompagne un ballon dans l'air? Puis, quel charme ce serait de voyager ainsi avec sa maison, son jardin, son parc, son pays lui-même! Une île errante, mais j'entends une véritable île, avec une base solide, insubmersible, ce serait véritablement le plus confortable et le plus merveilleux véhicule que l'on pût imaginer. On a fait des jardins suspendus, dit-on? Pourquoi, un jour, ne ferait-on pas des parcs flottants qui nous transporteraient à tous les points du monde? Leur grandeur les rendrait absolument insensibles à la houle. Ils n'auraient rien à craindre des tempêtes. Peut-être même, par les vents favorables,

pourrait-on les diriger avec de grandes voiles tendues à la brise ? Et puis, quels miracles de végétation surprendraient les regards des passagers, quand des zones tempérées ils seraient passés sous les zones tropicales ! J'imagine même qu'avec d'habiles pilotes, bien instruits des courants, on saurait se maintenir sous des latitudes choisies et jouir à son gré d'un printemps éternel ! »

Jasper Hobson ne pouvait que sourire aux rêveries de l'enthousiaste Paulina Barnett. L'audacieuse femme se laissait entraîner avec tant de grâce, elle ressemblait si bien à cette île Victoria qui marchait sans aucunement trahir sa marche ! Certes, étant donnée la situation, on pouvait ne pas se plaindre de cette étrange façon de courir les mers, mais à la condition, toutefois, que l'île ne menaçât point à chaque instant de fondre et de s'effondrer dans l'abîme.

La nuit se passa. On dormit quelques heures. Au réveil, on déjeuna, et chacun trouva le déjeuner excellent. Des broussailles bien flambantes ranimèrent les jambes des dormeurs, un peu engourdies par le froid de la nuit.

A six heures du matin, Mrs. Paulina Barnett, Jasper Hobson et le sergent Long se remettaient en route.

La côte, depuis le cap Michel jusqu'à l'ancien port Barnett, se dirigeait presque en droite ligne du sud au nord, sur une longueur de onze milles environ. Elle n'offrait aucune particularité et ne semblait pas avoir souffert depuis la rupture de l'isthme. C'était une lisière généralement basse, peu ondulée. Le sergent Long, sur l'ordre du lieutenant, plaça quelques repères en arrière du littoral, qui permettraient plus tard d'en reconnaître les modifications.

Le lieutenant Hobson désirait, et pour cause, rallier le Fort-Espérance le soir même. De son côté, Mrs. Paulina Barnett avait hâte de revoir ses compagnons, ses amis, et, dans les conditions où ils se trouvaient, il ne fallait pas prolonger l'absence du chef de la factorerie.

On marcha donc vite, en coupant par une ligne oblique, et, à midi, on tournait le petit promontoire qui défendait autrefois le port Barnett contre les vents de l'est.

De ce point au Fort-Espérance il ne fallait plus compter qu'une huitaine de milles. Avant quatre heures du soir, ces huit milles étaient franchis, et le retour des explorateurs était salué par les hurrahs du caporal Joliffe.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

PARDON DES INJURES

Ne croyez pas que la valeur d'un homme consiste seulement dans le courage ; si vous savez dompter votre colère, vous êtes d'un prix inestimable.

Un Arabe ayant reçu un soufflet, se contenta de dire à celui qui l'avait frappé : « Je pourrais vous rendre injure pour injure, je ne le ferai point ; je pourrais porter plainte devant le khalife, mais je ne me plaindrai pas ; je pourrais encore représenter à Dieu dans mes prières l'outrage que vous m'avez fait, mais c'est de quoi je me garderai bien ; enfin, je pourrais au jour du jugement en demander vengeance, mais loin de là, si ce jour arrivait dès à présent et que ma prière fût exaucée, je n'entrerais qu'avec vous en paradis. »

Moraliste oriental.

LE PETIT GARDE-MALADE

Mon cher petit, ton père est vieux;
Son mal chaque jour se fait pire;
Mais la vie, à travers tes yeux,
Lui sourit d'un dernier sourire.

Il souffre de plus d'un tourment,
Ami! qu'on ignore à ton âge :
Toi, tu sais trouver gentiment,
Le mot tendre qui le soulage.

Roule au coin du feu mon fauteuil,
Voilà ta leçon terminée...
Et mets ma tasse de tilleul
Près de moi, sur la cheminée.

Reste assis là, sur mes genoux;
Laisse chômer ton écritoire.
Causons tous deux, embrassons-nous;
Chacun contera son histoire.

Dis-moi nos courses d'autrefois,
Tes frais souvenirs de campagne;
A t'entendre parler des bois
Je me croirai sur la montagne.

Je reverrai l'azur du ciel,
L'émail des prés dont Dieu me sèvre :
Ces fleurs où je prenais mon miel
Renaîtront pour moi sur ta lèvre.

Cher compagnon, venu trop tard!
Mes pieds ne peuvent plus te suivre.
Tu n'as vu de moi qu'un vieillard;
Tu me connaîtras par mon livre.

Je grave aujourd'hui dans tes yeux
Une image austère et sans charmes,
Et je mêle à tes premiers jeux
L'ennui de mes dernières larmes.

Tu reverras, sur tes vieux jours,
Dans les scènes de ton enfance,
Ce père qui souffrait toujours,
Mais que soulageait ta présence.

Doucement tu te souviendras
Qu'au bruit de ton rire sonore,
Quand il te prenait dans ses bras,
Sa gaîté s'éveillait encore.

Quand il parlait à ta raison
Tu savais déjà le comprendre...
Cher petit, remets ce tison
Et la bouilloire sur la cendre.

Reviens à ton poste chéri;
Baise encor mon front que tu presses;
Pour ce soir me voilà guéri...
Et Dieu te rende tes caresses!

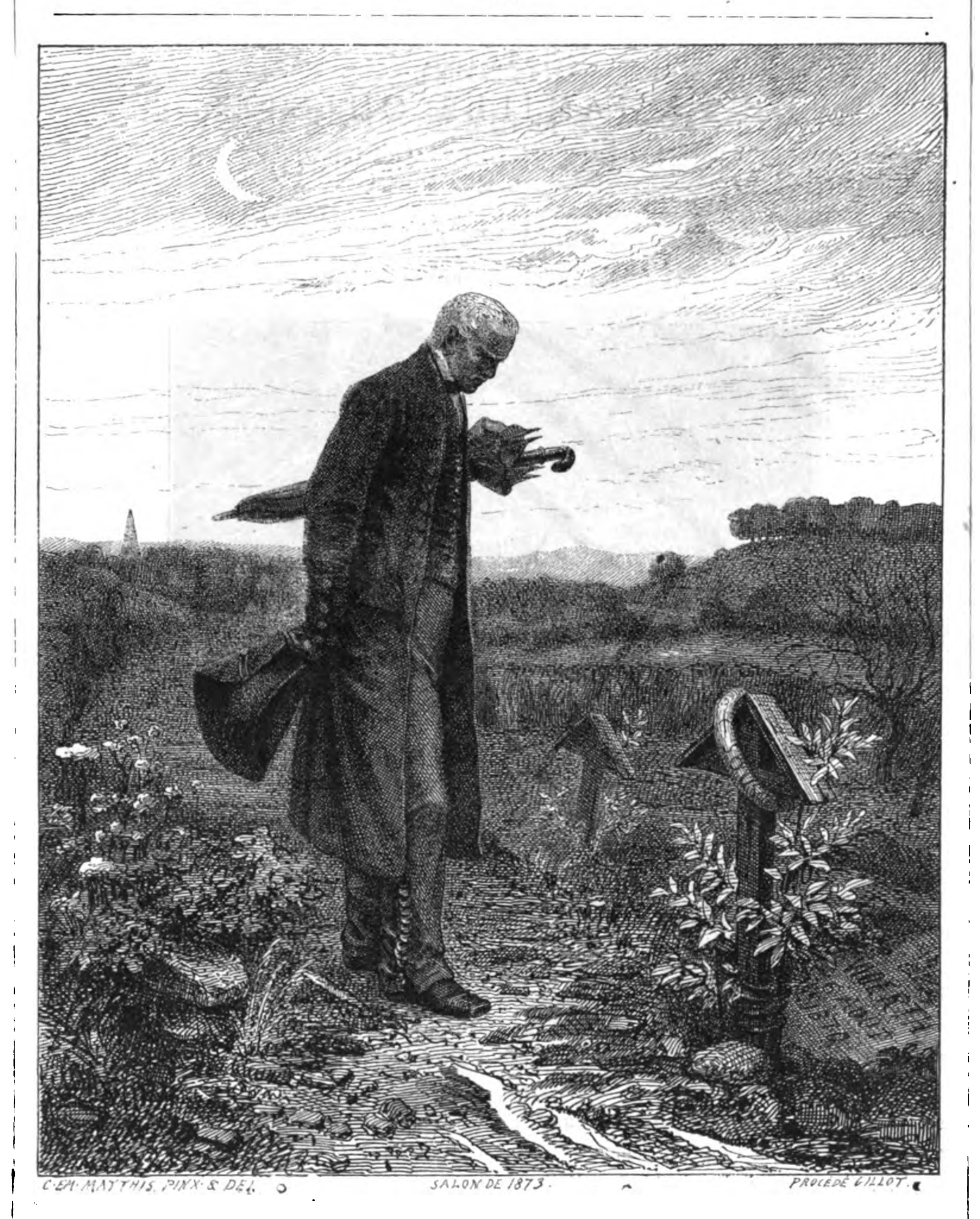
VICTOR DE LAPRADE.





1870

Pierre Weber avait sa maison, ses champs, une famille : Catherine Weber, sa bonne ménagère était dure au travail, douce aux siens. — Il avait une fille qui allait se marier, il avait trois beaux garçons. — C'était tous les jours dans la famille Weber, le dimanche excepté, la fête du travail, et Weber, devenu vieux, la présidait en fumant sa pipe, aidant chacun d'un bon conseil, et à l'occasion d'un coup de main, une main encore solide.



1871

Une année, la guerre a passé sur tout ce bonheur. Pierre Weber n'a plus de maison, ses champs ne sont plus ses champs, il n'a plus de famille. — Sa femme et sa fille, ses trois garçons, — où sont-ils? que sont-ils devenus?

Ils sont là, — et Weber est tout seul. Le champ du travail n'est plus que la terre du repos.

Weber a dix lieues à faire à pied, une frontière à passer — quand il veut revoir ce qui reste de tout ce qui n'est plus.

HISTOIRE
DE LA FAMILLE CHESTER
ET DE DEUX PETITS ORPHELINS

CHAPITRE XVII.

A TRAVERS SAINT-PÉTERSBOURG.



Jardin d'Été. Allée des Idolâtres.

« Quelle nation d'artistes que les Russes! » pensai-je, tandis que nous nous promenions tranquillement à travers les rues silencieuses.

En effet, on voyait au-dessus de chaque boutique une peinture indiquant la profession du propriétaire. Ici, l'enseigne représentait des pains de toutes les dimensions; là, un marchand de suif avait fait ses meilleurs efforts pour donner à des paquets de chandelles un aspect pittoresque. Souvent, à la clarté des étoiles, j'aperçus, à la hauteur du second et même du troisième étage, des portraits de tambours, de violons, de trompettes et de flûtes, — des perruques et des pots de pommade, — des montres et des horloges, le tout plus beau que nature. A la vue d'un vilain tableau où un pauvre rat se démenait dans une cage, nous hâtâmes le pas.

Gorémyka, afin de dissiper la fâcheuse impression causée par cette enseigne, nous conduisit vers un marché désert en ce moment. Des allées entières y étaient réservées à la vente d'un seul genre d'objets : — il y avait l'allée des souliers, l'allée des coiffures, où apparemment on aurait trouvé de quoi chausser et coiffer tous les habitants de l'empire russe.

« Quel dommage, cher frère, me dit Gorémyka, que vous n'ayez pas choisi pour votre visite la saison d'hiver! Alors, j'aurais pu vous montrer un marché bien fait pour surprendre un étranger. Vous y eussiez vu des poissons, des volailles, des quadrupèdes si bien gelés qu'il faut employer la hache pour les découper. Vous eussiez contemplé des rangées de brebis et de taureaux qui, bien que défunts, se tiennent debout et ont l'air si vivants qu'on ne serait

pas étonné de les entendre bêler ou beugler ; — des troupeaux de lièvres blancs qui semblent courir, des rennes et des élans sur les cornes puissantes desquels les pigeons se posent sans crainte.

— Votre description me donne le frisson ! On doit souffrir horriblement du froid chez vous, mon cher Gorémyka.

— Oh ! les maisons sont si bien chauffées à l'aide de poêles, qu'on s'y trouve fort à l'aise. Mais gare à l'imprudent qui s'attarde dans les rues quand elles sont pavées de glace ou blanchies par la neige ! Les piétons marchent au pas accéléré, car l'âpre vent du nord court après eux comme un chat après une souris. Les bipèdes ne se montrent dehors que le visage entouré de fourrure, et pour peu qu'un malheureux nez sorte de ce chaud abri, la gelée lui inflige une terrible morsure. « Père, père, prends garde à ton nez ! » dira sans s'arrêter un passant charitable, et si l'autre ne se dépêche pas de se frotter le museau avec de la neige, son appareil olfactif est perdu ! Parfois, les yeux d'un bipède sont fermés par une petite couche de glace, et le victime n'a d'autre ressource que de gagner à tâtons la maison la plus voisine pour se dessiller les paupières à la chaleur d'un poêle.

— Tout cela est très-curieux, j'en conviens, répliquai-je : mais j'ai le cœur trop tendre pour assister volontiers à de pareilles scènes. Quelle triste chose qu'un hiver russe !

— Détrompez-vous. Les Russes sont de joyeux compagnons, répondit Gorémyka. Au lieu de grogner contre la sévérité de leur climat, ils s'amusent là où d'autres passeraient leur temps à bâiller au coin du feu. Il faut voir nos légers traîneaux quand ils glissent, au son argentin des clochettes, sur la surface glacée de la Néva ! Il faut voir les montagnes de glace que l'on élève et du sommet desquelles l'on descend avec la vitesse de l'éclair, en riant et en chantant. On empile la neige à la hauteur des toits et elle sert de glissade à une douzaine de gais compères qui, assis sur la même natte, descendent cette pente avec une rapidité vertigineuse.

« Il m'est arrivé un jour, pour avoir voulu me payer un de ces plaisirs d'hiver si chers à tous les Russes, une aventure des plus saisissantes, ajouta Gorémyka.

— Et laquelle, je vous prie ? demanda Moustache.

— J'aime passionnément la nature, poursuivit Gorémyka. Je l'aime en toute saison, je l'adore sous tous ses aspects. Les grands fleuves, « ces chemins qui marchent » me charment sans doute quand ils coulent entre des rives vertes et fleuries, mais ils ne me ravissent pas moins quand je les contemple emprisonnés dans les glaces, étincelant au soleil comme un long et gigantesque diamant. La Néva est surtout splendide en hiver. Figurez-vous un immense et large ruban de glace bleue, unie comme un miroir et qui s'étend à perte de vue. Les rives sont blanches... Mais quand je vous dis qu'elles sont blanches, je ne vous dis rien... Elles sont tantôt d'un blanc mat et doux, tantôt d'un blanc brillant et éclatant qui éblouit les yeux. Les toits des maisons, et sur les rives les arbres, le sol, les clochers, tout est couvert, grâce à la neige, d'une poussière argentée, tout est pris et encadré par l'hiver et frangé de frimas. C'est un encadrement d'argent, admirablement ouvragé, disposé, dessiné et ciselé. Lorsque vous regardez la Néva du haut de la cathédrale, par exemple, vous croyez voir une espèce de miroir fantastique bordé à la vénitienne d'arabesques et de guirlandes de métal précieux. Vous savez bien que je ne suis point un rat fortuné, et que je ne me compte pas parmi les grands et les heureux de la terre, mais plus d'une fois j'oubliais tout, ma misère,

mes infortunes passées, mes soucis de l'avenir, en contemplant ce fleuve puissant dans son repos d'hiver.

— Et c'est probablement sur la belle Néva que cette aventure, dont vous...

— Oui, sur la Néva. Un jour — il faisait



un temps superbe. Il y avait trente degrés de froid, le soleil brillait, étincelait comme une fournaise, comme un foyer immense sur l'azur des cieux, — l'azur le plus pur — les rayons d'or noyaient tout dans leur lumière et aveuglaient par leur éclat. La pureté et le calme de l'air étaient tels, que les moindres bruits vous arrivaient comme des coups de pistolet. Les gens ne marchaient plus, mais couraient, les joues rouges, les yeux brillants, les cheveux blanchis par la gelée. Ceux qui, comme

nous, possédaient des barbes et des moustaches étaient ornés et parés de glaçons brillants qui leur pendaient comme des grelots, comme des bijoux savamment travaillés.

« Je me rappelle que la petite fille de notre portier, un joli museau blond aux yeux bruns, était revenue à la maison son petit nez aussi rose que ses joues et ses longs cils collés par la gelée.



« Les personnes étaient toutes en mouvement et les bêtes aussi. Les traîneaux glissaient avec une vitesse incroyable, les voix retentissaient comme des cloches.

« Et quand les cloches elles-mêmes sonnèrent dans les églises voisines, et que les cloches lointaines du monastère leur répondirent, ce fut... Mais jamais je ne pourrai vous décrire cette étrange harmonie. Il fallait être là, il fallait entendre.

« Avez-vous jamais lu les contes arabes, les *Mille et une Nuits?*

« Eh bien, quand le soir on alluma les feux dans les maisons et les réverbères dans les rues, sur les quais et les ponts, je vous assure que ce fut bien plus féerique que tout ce que nous racontent les conteurs arabes.

« Cette lumière rouge, bleue, verte, jaune, violette, tremblotant sur la neige et la glace, ces grandes rayures de flamme sur la surface glacée de la Néva, ces colonnes de feu cramoisies qui se renversaient, se croisaient et se reflétaient sous les ponts... Ah! il fallait voir cela! En face de ce spectacle magique, je restai comme fasciné dans mon petit coin, les pattes croisées, l'œil rêveur.

« Bien des souvenirs poignants du temps passé fondaient sur moi comme une troupe de bêtes féroces longtemps enfermées, à qui la négligence de leur gardien aurait laissé briser leurs cages de fer... »

P.-J. Stahl et William Hughes.

La suite prochainement.

MES BUSARDS

I.

C'étaient des Busards de landes, — de ces oiseaux qui planent avec leurs larges ailes brunes au-dessus des marais, qui bâtissent leurs nids dans les lieux solitaires où le pied de l'homme n'a jamais laissé d'empreinte et où l'on n'entend que le cri du pluvier, du courlieu et de la mouette, et tout au loin, venant de l'horizon, le grave murmure de l'Océan. Là, en été, quand le soleil brûle le sol, on voit les couleuvres circuler paresseusement et sans crainte parmi les bruyères desséchées, et le renard, quand vient le crépuscule, s'y glisse dans l'ombre, comme un voleur, à la recherche des nids d'oiseaux.

Ce fut dans un de ces cantons sauvages

que mes busards virent le jour. Du haut de leurs grands arbres, les écureuils pouvaient laisser errer leurs regards sur une étendue de plusieurs lieues d'un terrain noirâtre et marécageux. C'était un merveilleux coin de pays. Du sommet des collines qui l'entouraient, il semblait qu'on n'aurait eu besoin que d'une paire de bottes de sept lieues pour enjamber jusqu'à la mer; mais il eût fallu néanmoins un fier courage pour s'aventurer, même à l'aide de ces fameuses bottes, dans une entreprise pareille. A moins d'avoir le pied et la main aussi vifs que l'œil et de posséder à fond la science des marécages, on eût couru le risque de s'enfoncer du premier pas jusqu'aux genoux dans une boue compacte; au second on en aurait eu probablement jusqu'à la ceinture, et on serait ensuite descendu dans de vaseuses profondeurs où l'on se serait senti avec désespoir englouti par l'horrible boue et par l'eau stagnante.

II.

Dans les temps passés, il est arrivé, dit-on, de pareilles aventures; mais aujourd'hui le danger est connu et il est rare qu'on s'y expose.

Pourtant je puis vous raconter l'histoire récente de quelqu'un qui fut perdu dans une de ces fondrières et qui ne s'en sauva que par sa présence d'esprit et son courage. J'en tiens le récit de celui même à qui elle est arrivée.

Cela se passait il y a quarante ou cinquante ans. Un chasseur traversait le marécage avec ses chiens et son fusil. Ce n'était pas la première fois qu'il s'y aventurait. Il connaissait le chemin à suivre marqué par des piquets; mais il arrive que ces gouffres se déplacent, et puis on n'est pas toujours attentif. Vers le milieu du marais, ce chasseur, pendant qu'il était éloigné de plusieurs milles de tout secours, sauta sur ce qui lui parut être un terrain ferme recouvert de mousse verte, et enfonça tout à coup jusqu'à la ceinture dans une eau noire et boueuse que cette prétendue mousse cachait sous sa gracieuse verdure.

Aucune plante, aucune touffe de bruyère ou d'arbrisseau à laquelle il lui fût possible de s'accrocher ne se trouvait à la portée de sa main. Il se sentait peu à peu descendre de plus en plus. La boue s'éleva bientôt jusqu'à sa poitrine. Ses bras restaient libres; son fusil était tombé en travers, sur la mousse. Il parvint à attacher un mouchoir blanc au bout de son fusil et il l'agita au dessus de sa tête en poussant de grands cris; mais les oiseaux planant au-dessus du marécage lui répondirent seuls. Voyant qu'il n'avait aucun secours à espérer que de lui-même, il se hâta de replacer son fusil horizontalement en travers de l'espèce de trou dans lequel il se trouvait. Si le fusil ne trouvait pas de résistance suffisante dans le tapis de mousse qui s'étendait autour de lui, le chasseur était perdu immédiatement ; si le fusil continuait à se maintenir à la surface, la perspective n'était pas beaucoup plus gaie ; c'était la mort plus lente, mais non moins certaine. Il arriverait un moment où le malheureux patient, vaincu par la fatigue, paralysé par le froid et par l'horreur de sa situation, serait obligé de lâcher prise, et alors ce serait fini, à moins que quelque autre chasseur attiré par grand hasard de ce côté, ne lui vînt en aide; mais c'était une éventualité sur laquelle il ne devait pas compter.

Il était là depuis environ une heure, à ce qu'il supposa, lorsque lui vint à l'esprit l'idée qui le sauva.

Ses chiens étaient deux chiens d'arrêt, vigoureux et de grande taille. Ils avaient continué à battre les broussailles de côté et d'autre; l'un d'eux accourut dès qu'il

l'appela. Aussitôt qu'il fut à portée, son maître le saisit et par un violent effort, l'ayant couché sur son fusil au-dessus de la fondrière dans laquelle il allait s'abîmer, il parvint à constituer à la surface une sorte de point d'appui.

Son second chien, comme s'il eût compris le sens de cette manœuvre, vint de lui-même se coucher auprès de son compagnon.

Le chasseur, réunissant alors toutes ses forces dans un dernier effort, se souleva sur le dos de ces pauvres bêtes et parvint à se hisser hors de la boue jusque sur le bord ferme qui entourait la fondrière. Vous pouvez vous imaginer l'état où il se trouvait, mais cela ne l'occupa guère. Quant aux chiens, ils eurent bientôt fait de se dégager sans avoir souffert autrement de leur bain fangeux.

III.

D'après cela vous voyez qu'on ne vogue pas à pleines voiles sur ces fondrières; ce n'est pas en un jour qu'on peut apprendre à s'y conduire.

Quoique le grand marécage de G. F., dont il est plus particulièrement question ici , ait ses dangers , les beautés qu'y a prodiguées la nature les compensent amplement; rien de plus délicieux qu'une belle journée d'été passée en compagnie de deux ou trois chiens et d'une ligne de pêcheur au milieu des bruyères et des roseaux de nos landes.

Pour vous en donner une idée, je vous dirai succinctement ce qu'on y voit.

D'abord, il y a les fleurs; en mai et en juin le sol est tapissé d'asphodèles dorées et chaque flaque d'eau est brodée d'étoiles blanches semées à sa surface. De petites touffes de duvet soyeux se balancent de toutes parts au souffle du vent; il croît là, sur les joncs, assez de coton pour rembourrer tous les coussins de l'Angleterre. Par places, l'andromède montre ses clochettes rosées et le merveilleux *sundeco* ne fait qu'une bouchée des cousins happés entre ses petites lèvres rouges. Plus loin, en avançant vers le centre, on rencontre les bruyères avec leurs myriades de fleurettes couleur de mauve, dont les touffes vous montent jusqu'à la ceinture. Au milieu de ce fourré s'abritent de sombres et tranquilles mares, où se trouve la reine de toutes les fleurs; c'est là que parmi ses larges feuilles vertes, en forme de cœur, s'épanouit, tournée vers le ciel bleu, la coupe d'albâtre du nénuphar. Des milliers de ces magnifiques fleurs viennent, du fond de cette vase, flotter à la surface de l'eau, sans que jamais un regard s'arrête sur elles pour les admirer. Personne ne se doutait de leur existence, personne du moins n'avait su me la révéler avant le jour mémorable, où en compagnie de mes chiens, je les découvris inopinément. Que vous dirai-je?

L'admiration que me causa leur vue fut telle, que je m'agenouillai dans la bruyère et passai plus d'une heure à jouir du merveilleux spectacle de leur beauté. Quand, au déclin du soleil, il me fallut songer au retour, je ne voulus pas partir sans emporter quelques-unes de ces ravissantes coupes, pour me prouver à moi-même que la reine des fleurs vivait et régnait bien réellement sur notre grand marécage, et que ce n'était pas le rêve d'un soir d'été éclos seulement de mon cerveau. Le panier aux poissons fut bientôt rempli de fleurs et de boutons soigneusement roulés dans quelques-unes des larges feuilles vertes et mouillées; un bâton recourbé m'avait servi à les attirer et nous rentrâmes à la maison aussi triomphants que Christophe Colomb après la découverte de l'Amérique.

Mais ce qu'il y a dans notre marécage

de plus remarquable encore que les fleurs, ce sont les oiseaux. En hiver, quand la gelée arrive, le noir vent du nord amène une bien étrange société parmi ses habitants ordinaires, les canards, les corbeaux et les bécassines. Des vols de poules d'eau de toutes espèces descendent sur la large rivière qui coule à l'un de ses flancs. Si, en entendant un sifflement aigu d'ailes, on lève les yeux, on aperçoit, se détachant en noir sur le ciel, deux lignes d'oiseaux convergeant d'une large base vers une pointe où vole seul le conducteur de la bande.

Les oies sauvages au plumage gris viennent ainsi tous les hivers. Une fois, par une froide journée de janvier, de larges ailes blanches agitèrent les roseaux, et presque à mes pieds s'élevèrent deux grands cygnes qui, montant vers le ciel, disparurent du côté de la rivière.

Mais aux premiers jours du printemps, tous ces oiseaux étrangers s'en retournent vers le Nord, comme saisis de frayeur à l'approche de la chaleur. Ils s'en vont bâtir leurs nids quelque part dans les contrées boréales, au voisinage des bancs de glace et des neiges éternelles. De leur côté, les oiseaux du pays commencent à faire leurs nids. D'un bout à l'autre de la lande ce ne sont, du matin au soir, que chansons, joyeux appels et gazouillements. La voix du courlieu, douce et triste, semble une note sortie d'une flûte; la grande bécassine *ventriloquise* son chant en volant d'une façon désordonnée au-dessus de son nid. La seule bonne manière, pour la voir se livrant à cet exercice, c'est de se coucher sur le dos dans la bruyère, de tenir ses chiens couchés sous sa main, et d'attendre sans faire un mouvement; alors si on a de la chance, on peut la voir tout près de soi, tandis qu'on croit l'entendre chanter au loin, ou *vice versâ*; car sa voix de ventriloque ne paraît jamais venir de l'endroit où elle est; son chant est comme un écho.

Le soir, pendant le crépuscule, quand on entend cette note triste et bizarre, tantôt proche, tantôt lointaine, sans qu'on puisse voir l'oiseau lui-même, on pourrait, tant elle est mystérieuse, la prendre pour la plainte de quelque douleur errante.

Mais c'est en plein jour surtout et par un beau soleil qu'il faut visiter notre lande ; ces oiseaux alors y sont dans toute leur gloire. On entend parfois un rire bas et contenu, comme répondant à quelqu'un qui sous la bruyère aurait fait une plaisanterie divertissante. Deux ou trois autres voix viennent partager cette gaieté, qui s'élève et s'étend folle et sans frein. Bientôt les cris et les éclats de rire retentissent d'un bout à l'autre du marécage.

On a grand'peine soi-même à ne pas mêler sa voix à ces rires, tant ils ont de vivacité et d'entrain. On lève enfin la tête et là-haut sous le ciel on voit de blanches ailes tournoyant, montant, descendant, se croisant dans les grands cercles qu'elles décrivent interminablement ; c'est l'essaim des mouettes rieuses, qui prend ses ébats et qui remplit l'air de gammes étranges semblables au rire humain.

Leurs nids sont sur la lande. Tout près dans quelques hêtres rabougris, les hiboux des bruyères ont caché les leurs.

D'après le bruit que parviennent à produire une paire ou deux de ces jolis oiseaux, on pourrait croire que le pays entier est rempli de vieilles femmes faisant tourner leurs rouets. Ils filent ainsi à la journée sans jamais presque se reposer.

IV.

Mais de tous les oiseaux qui hantent ces parages, le plus imposant est sans contredit le busard des landes; du moins après que les cygnes sont retournés

à leurs contrées glacées. Si le nénuphar est ici la reine des fleurs, il y est, lui, le roi des oiseaux. A le voir fendre l'air de ses grandes ailes brunes, tantôt avec la rapidité d'une flèche, tantôt avec une lenteur majestueuse, puis se suspendre sous la voûte azurée sans qu'une seule de ses plumes frémisse, on pourrait le confondre avec l'aigle dont il partage la royale prestance.

Toutefois ses habitudes et ses goûts ne sont pas des plus relevés : il se repaît sans difficulté de chair souvent corrompue et fait une guerre acharnée aux rats, aux souris et autre menu gibier de cette catégorie. Sa fierté ne craint même pas de s'abaisser jusqu'aux couleuvres, aux lézards et aux grenouilles, et à des rebuts que dédaigneraient les chiens en état de vagabondage.

On est fâché d'avoir à le dire, car cela est bien peu digne d'un si bel oiseau, d'un oiseau royal, et il est à craindre que vous ne preniez en mépris le jeune prince et la jeune princesse dont j'ai à vous raconter l'histoire pour laquelle notre promenade à travers le marais était, ce me semble, un préambule indispensable.

Cette année-là, il n'y eut qu'un seul nid de busards dans toute la lande. Il se trouvait dans la partie la plus solitaire, près des nénuphars, à environ trois milles de la mer. Ce furent deux chasseurs qui, en s'aventurant jusque-là, le découvrirent. Il contenait plusieurs œufs très-gros, tachetés de vert et de brun.

Ce nid était placé dans une espèce d'îlot de tourbe desséchée où la bruyère était très-haute et très-touffue.

Les oiseaux étaient parvenus, d'une façon ou d'une autre, à ployer les gros rameaux de la bruyère de manière qu'ils offrissent une large plate-forme tapissée ensuite d'un épais matelas d'herbes desséchées, de joncs et de feuilles. Sur ce lit avaient été déposés les œufs. Les chasseurs ne touchèrent pas au nid, mais trois ou quatre semaines plus tard, quand j'allai avec l'un d'eux, pour le visiter, nous reconnûmes tout de suite qu'une autre personne nous y avait précédés ; l'empreinte des pas était encore toute fraîche dans la boue aux alentours. Le nid ne contenait ni œufs ni oiseaux, il n'y restait que quelques débris des coquilles d'où les oiseaux étaient sortis.

Le nid avait évidemment été découvert et les oiseaux avaient été emportés la veille ou le jour même, ainsi que l'indiquaient les traces des pas.

Nous nous dirigeâmes immédiatement vers quelques chaumières situées à une certaine distance et où il était presque sûr que se trouverait le ravisseur. Ses traces nous montraient le chemin, et une demi-heure après notre arrivée aux chaumières, nous avions appris toute l'histoire. Le hameau domine le marais ; malgré l'éloignement, un jeune garçon doué d'excellents yeux avait souvent vu les oiseaux voltiger au-dessus de leur nid ; et la veille il s'était rendu sur les lieux pour s'emparer des petits. Il consentit à me les vendre ; on me conduisit au jardin où, dans une vieille cage à lapins, je vis ce qui me parut être un informe paquet de bourre de coton à peu près de la grosseur d'une poule, sans plumes et sans ailes visibles. — Ajoutez à cela deux énormes yeux noirs d'une expression mélancolique et une paire de jambes aussi longues que celles d'un coq cochinchinois. Telle était la créature qui restait là tranquillement accroupie, ne pouvant encore se tenir sur ses longues jambes.

Je tirai mon acquisition de la cage à lapins ; le second oiseau fut extrait d'une autre boîte non sans difficulté : le conte-

nant était malheureusement presque trop étroit pour le contenu. Nous les emballâmes l'un et l'autre dans le panier à poissons et je repris avec eux le chemin de la maison.

J'aurais préféré les reporter à leur nid ; mais nous savions que les vieux busards n'y retourneraient sous aucun prétexte. Les petits, abandonnés à eux-mêmes, seraient bientôt morts de faim; force m'était donc de les garder et d'en prendre soin aussi bien que je le pourrais jusqu'à ce qu'ils fussent en état de pourvoir à leur existence. L'entreprise était assez difficile; aussi n'est-ce pas sans quelque fierté que je me souviens d'avoir nourri, élevé et lancé dans le monde deux des plus beaux busards des landes qui se soient jamais vus.

A mon arrivée à la maison, je fis tirer du coin où elle était reléguée, une grande et vieille cage à éperviers et j'y déposai mes deux paquets de bourre sur un lit de paille et de bruyère. Tout d'abord ils furent pris d'un violent malaise qui les mit à toute extrémité. On ne s'en étonnera pas en apprenant que les enfants qui les avaient capturés, les avaient bourrés de pommes de terre écrasées, ce qui est pour des busards une nourriture aussi bien appropriée que serait pour nous de la paille hachée. Ils se remirent cependant et commencèrent à avaler les petites languettes de foie et de mou de bœuf crus qu'on jeta dans leurs becs tout grands ouverts. Quand leurs jabots furent aussi rebondis que ceux des dindons truffés de Noël, on les laissa se livrer au sommeil, la tête cachée sous leurs rudiments d'ailes.

Le lendemain matin, quand j'allai voir mes étranges nourrissons, je les trouvai en très-bon état et tout disposés à déjeuner. Le plus gros, qui était la femelle, essaya même de se hisser sur ses jambes en échasses, mais il retomba sur le flanc et ne renouvela pas d'une semaine sa tentative. Au bout de ce temps, le frère et la sœur se montrèrent tout à coup debout sur leurs jambes et s'y maintinrent dès lors résolûment, s'appuyant tantôt sur une seule, tantôt sur les deux. Pendant la première semaine, ils avaient vécu accroupis comme des poules sur leur nid. Ils avaient ainsi une physionomie des plus grotesques. Quelqu'un trouva qu'ils ressemblaient à deux avocats anglais.

En effet, l'épais duvet blanc ébouriffé qui enveloppait leur tête rappelait très-bien la grosse perruque poudrée, souvent dérangée par l'animation du débit, que portent encore les avocats en Angleterre. Cette coiffure descendait en pointe sur leur figure, de laquelle se détachaient une paire d'énormes yeux noirs et un bec de couleur sombre qui n'était pas une caricature trop outrée des nez d'avocats que j'ai souvent vus se projeter de dessous les perruques de Westminster-Hall.

Autant que je me le rappelle, ce premier matin et les matins qui suivirent, mes avocats se montrèrent gravement affamés pour ne pas dire voraces. Le foie et le mou étaient probablement pour eux une nourriture aussi friande que nouvelle, car chaque morceau était avalé avant qu'on eût le temps d'en préparer un autre. Ce n'était pas chose précisément agréable de leur distribuer cette pâture, ni même de la leur voir prendre; mais, ayant assumé le devoir de les élever, je surmontais ma répugnance. Quoique je me fisse suppléer pour la préparation et le service des repas, j'assistais souvent à la cérémonie, afin d'avoir la certitude que les estomacs de mes élèves étaient convenablement garnis.

La quantité de nourriture qu'ils absorbaient était énorme. En outre de leur ration de viande de boucherie, ils recevaient une quantité notable de rats et de

souris, qui nous étaient envoyés à leur intention par les villageois des environs. C'étaient les enfants qui nous apportaient tout ce menu gibier, dont ils privaient leurs propres chats au profit de mes deux carnivores ailés. Je crois bien cependant que ceux-ci inspiraient à leurs jeunes pourvoyeurs moins d'intérêt que de curiosité et de frayeur. A cette époque de leur existence, ils avaient, il faut l'avouer, un air des plus rébarbatifs et qui était fait pour donner d'eux une très-mauvaise opinion. Les servantes de la maison n'en présageaient rien de bon. A leur sens, des créatures d'un si étrange aspect ne pouvaient que porter malheur au logis qui les hébergeait. Si le beurre ne venait pas et si les œufs se perdaient, c'était la faute des busards. Le croyaient-elles réellement ou n'était-ce qu'une façon d'excuser leurs négligences? Je ne sais trop. Peut-être y avait-il de l'un et de l'autre.

Une singularité à noter dans l'alimentation des busards aussi bien que des hiboux et des autres oiseaux carnivores, c'est qu'ils ont besoin, pour que leurs organes digestifs se maintiennent dans un état de vigueur convenable, d'avaler avec le poil et la plume les animaux dont ils se repaissent. Si nos busards avaient été nourris uniquement de viande sans cette addition, ils n'auraient pas tardé à devenir malades et ne seraient jamais arrivés à l'âge adulte.

Au bout de quinze jours, leurs têtes commencèrent à prendre une teinte brune et les grandes pennes apparurent sous forme de tuyaux bleuâtres à l'extrémité de leurs ailes.

Quelques jours plus tard, les taches brunes s'étendirent un peu partout, le duvet ne persistant qu'en touffes espacées. Dans cet état, ils n'étaient guère moins laids qu'auparavant. Mais le duvet disparut bientôt complétement, les plumes grandirent, s'étendirent, et mes oiseaux achevèrent ainsi de revêtir le plumage complet de deux beaux busards. La femelle, qui continua à être la plus grosse des deux, avait bien quatre pieds d'envergure, les ailes étendues.

Toutes les plus douces nuances du gris et du brun se mêlaient, dans leur plumage, pour former des lignes, des taches, des courbes d'une harmonie et d'une élégance incomparables dans leur régularité. Leurs têtes étaient recouvertes d'un bonnet de plumes couleur chamois pâle qui se dorait et étincelait au soleil. Ce fut alors que leurs yeux prirent le vrai regard de l'oiseau de proie, regard perçant et intrépide comme celui que l'aigle, type suprême de toutes ces sauvages créatures, promène du haut de son aire sur l'immense espace étendu au-dessous de lui. Parfois ce regard se rencontre aussi dans l'œil humain, indice d'un génie puissant dont malheureusement les manifestations ne sont pas toujours bienfaisantes pour l'humanité.

Quant aux yeux d'aigle de mes oiseaux, ils étaient surtout employés à regarder le ciel. On aurait pu croire qu'ils étudiaient l'astronomie. Ils passaient des heures entières les yeux tournés vers l'azur, comme s'ils eussent attendu la visite de quelque habitant des nuages. — Je découvris bientôt que telle était en effet la raison de leurs muettes contemplations. En suivant la direction de leur regard, différentes fois j'aperçus au-dessus de la cour deux grandes ailes brunes flottant bien haut dans les profondeurs célestes, et j'entendis le cri étrange du busard se perdant dans l'espace. Je ne doutai pas dès lors que ce ne fussent les vieux busards, leurs parents, qui, ayant entendu leurs voix, surveillaient leurs enfants captifs et les appelaient à eux de la région des nuages. Ils s'éloignaient toujours cependant sans des-

cendre tout à fait, dans leur vol, jusqu'auprès de leur progéniture; mais j'espère qu'ils étaient satisfaits de l'examen, et qu'ils trouvaient que leur famille était élevée comme elle devait l'être.

Je ne sais quel nom ils pouvaient donner à leurs rejetons; nous les appelions Jupiter et Junon.

Comme toutes les femelles des oiseaux de proie, Junon était la plus forte des deux et la plus belle. Parmi les autres espèces de créatures emplumées, le mâle a toujours le plus beau plumage, ainsi que la voix la plus remarquable, en un mot, possède tous les avantages; mais dans la grande famille des tiercelets, c'est la femelle qui est le mieux partagée de toutes les façons; le mâle est plus petit, moins fort et son plumage est moins brillant. Le charmant tiercelet mangeur de poules forme la seule exception à cette règle; la femelle, vêtue d'un brun sale, semble avoir conscience de sa laideur; on ne la voit presque jamais.

Aussitôt que la toilette de mes busards fut complète, ils commencèrent à vouloir essayer leurs ailes; mais leurs efforts en ce sens ne réussirent que bien lentement; pendant longtemps ils durent se contenter de l'usage de leurs longues jambes, sur lesquelles ils rôdaient autour de la maison comme deux gigantesques poules.

Ce fut contre des individus de race canine et féline qu'ils donnèrent les premières preuves de leur caractère belliqueux. Ils défendirent bravement et avec succès leurs pitances des attaques de deux grands chiens d'arrêt, d'un chat et d'un terrier écossais. Ils n'attendirent même pas toujours pour engager la lutte d'avoir été provoqués. Les chiens et le chat, après avoir éprouvé la vaillance de ces adversaires, n'auraient pas mieux demandé que de conclure un traité de paix, mais les busards ne se montrèrent pas disposés à y accéder. Dès qu'ils commencèrent à voler, un de leurs plaisirs était de s'élever en l'air pendant quelques instants; puis avec un cri semblable à celui que poussent les Indiens en temps de guerre, d'aller retomber sur le dos des chiens, et de s'y cramponner avec leurs griffes. Ils se tenaient là, criant et agitant leurs larges ailes jusqu'à ce qu'on vînt au secours des pauvres bêtes affolées, qui s'enfuyaient de toute leur vitesse, la queue entre les jambes, pour aller se mettre à l'abri dans quelque coin éloigné.

Avec les chats, nos busards procédaient d'une manière beaucoup plus prudente. Jamais il n'y eut entre eux et nos minets de bataille en règle; seulement de loin en loin quelques escarmouches. Les chats aussi ont des griffes et sont autrement prompts que les chiens à se mettre en défense; c'est ce dont les busards s'étaient sans doute aperçus.

Les grands chiens d'arrêt encore, s'ils ne pouvaient esquiver les attaques, étaient de force à les supporter sans trop de dommage. En se roulant par terre, ils parvenaient souvent à se débarrasser eux-mêmes de l'étreinte de leurs acharnés adversaires; mais le petit terrier écossais était beaucoup plus malheureux. Un jour j'entendis un grand bruit dans le salon; et je vis, en ouvrant la porte, qu'un des busards s'était introduit par la fenêtre ouverte à la poursuite du terrier. Les griffes solidement plantées dans l'épaisse fourrure du chien qui courait éperdu autour d'une table, il se donnait ainsi les plaisirs d'une course de haute école comme dans un cirque. J'arrivai à temps pour mettre fin à ce terrible galop et délivrer de son persécuteur le pauvre Tommy, tout prêt à tomber en convulsions. Je pris l'oiseau et l'envoyai dehors chercher un autre divertissement. Je dois dire qu'en pareille circonstance, ni l'un ni

l'autre des deux oiseaux ne se permettait envers moi la moindre rébellion.

Quand ils eurent l'usage complet de leurs ailes, ils prirent l'habitude de voler à de grandes distances; mais soir et matin, si éloignés qu'ils fussent, un coup de sifflet aigu les ramenait toujours au logis pour recevoir leur nourriture. C'était un curieux spectacle que de voir ces beaux oiseaux apparaître d'abord comme des points noirs du milieu des nuages, et de là, faisant entendre leur voix longtemps avant le bruissement strident de leur vol, opérer leur descente vers la terre en tournoyant majestueusement. Leurs circuits allaient se rétrécissant jusqu'à ce qu'ils fermassent gracieusement leurs larges ailes brunes en se perchant sur mon bras ou sur mon épaule. De leurs fortes griffes jaunes ils saisissaient les morceaux qu'on leur tendait, les emportaient sur le gazon pour les dévorer et revenaient en chercher d'autres jusqu'à ce que toute la provision fût consommée. Ils passaient alors la nuit dans le bois; le jour on les trouvait sur les arbres qui avoisinaient le marécage.

Aussitôt que nous apparaissions en rase campagne pour une promenade dans la bruyère, des cris de busards retentissaient dans les bois, et nous les voyions l'un et l'autre s'élever au-dessus de la feuillée. Ils nous accompagnaient à d'assez grandes distances, se rapprochant de nous parfois jusqu'à nous effleurer le visage de leurs ailes. Quand le jeu avait cessé de leur plaire, ils remontaient lentement et majestueusement vers le ciel et s'en retournaient dans leurs bois. Lorsqu'on sortait à cheval, on pouvait, avec cette escorte aérienne, se croire reporté aux anciens temps de la chasse au faucon. Je crois pourtant que la fière Junon particulièrement n'eût pas supporté avec patience d'être tenue sur le poing, la tête coiffée d'un chaperon et des grelots à ses pieds, comme les tiercelets qu'on voit, dans les vieux tableaux, perchés sur le gant de quelque belle dame.

Les chevaux n'aimaient pas cette conduite que leur faisaient les busards. Quand ceux-ci dans leurs évolutions leur passaient soudainement devant les yeux, il fallait se tenir ferme pour ne pas être désarçonné.

Ce fut vers la fin d'octobre que Jupiter disparut pour ne plus revenir. On l'avait vu très-souvent voler du côté de la rivière; il est probable que les busards qui demeurent dans le marais, de l'autre côté de l'eau, l'avaient engagé à venir habiter ce pays abondant en gibier qui est la retraite favorite de leur race dans notre voisinage. Ils trouvaient là d'abondantes ressources, force grenouilles et rats d'eau, sans parler des épaves des fondrières; enfin tout ce que peuvent rêver des busards pour être heureux. Junon resta avec nous beaucoup plus longtemps. Elle continuait à revenir à la maison pour demander à manger. J'entendais souvent son cri résonner dans l'espace; et en levant les yeux, je l'apercevais grossissant à travers l'azur; quelques secondes après, elle était devant moi, ployant ses grandes ailes pour se percher sur mon balcon et faisant entendre sa voix toute pleine de sauvages mélodies. Ses visites recevaient toujours le meilleur accueil. On s'empressait d'aller lui chercher quelque friand morceau, ne voulant pas qu'elle pût se croire négligée. Elle prenait tranquillement avec ses griffes ce qu'on lui offrait et allait le manger à terre. Entre chaque coup de bec, elle levait les yeux et poussait un cri qui évidemment voulait dire : « Grand merci. » Elle avait l'air satisfait d'une créature qui n'a pas à se plaindre de son sort; elle paraissait en parfaite santé, son plumage était lisse et brillant, et elle ne montrait plus le terrible appétit que nous

lui avions connu. Elle becquetait la viande sans voracité et prenait ses repas avec une sorte de politesse. Sa visite était visiblement une visite d'amitié, exempte de tout motif intéressé. Du reste, sa modération me fut expliquée. Vers cette époque, je découvris qu'elle avait trouvé pour se restaurer un procédé beaucoup moins fatigant que la chasse aux souris et aux grenouilles, et qui pouvait la dispenser de recourir à notre garde manger. Derrière la maison, située dans le grand bois, à deux milles de distance de notre habitation, on accrochait dans les arbres la viande destinée à la nourriture de toute une meute de chiens. — Son regard et son flair d'oiseau de proie n'avaient pu manquer d'indiquer à Junon cette mine de repas copieux. En passant un jour par là je la surpris occupée à en faire son profit.

Forte qu'elle croyait être de son innocence, elle ne se dérangea pas à mon approche ; je sifflai, elle me répondit par une sorte de cri de joie, mais j'attendis inutilement qu'elle volât vers moi comme c'était son habitude. C'eût été beaucoup trop demander que d'attendre d'elle qu'elle mît l'amitié au-dessus de l'appétit. Jupiter étant parti, et Junon en état de subvenir à son existence, je n'eus pas à m'inquiéter de mes deux élèves pendant les quelques mois d'hiver, où je m'absentai de la maison. Je donnai cependant des instructions pour le cas où elle viendrait chercher à manger.

D'après ce que me dit à mon retour le domestique chargé de s'occuper d'elle, elle n'approcha pas une seule fois de l'habitation pendant tout l'hiver. C'était cependant bien Junon elle-même que nous aperçûmes au printemps glissant lentement dans l'air au-dessus du jardin et des bois; nous la vîmes ainsi à plusieurs reprises ; son vol puissant s'arrêtait parfois tout à fait et elle demeurait immobile, suspendue sur ses larges ailes étendues. On aurait pu croire qu'elle s'était endormie ; mais il est plus vraisemblable qu'elle examinait le pays pour y découvrir quelque aubaine à sa convenance. Ce fut en vain que nous lui envoyâmes des appels réitérés, elle ne parut plus les entendre, et jamais plus nous ne la vîmes redescendre vers nous. Assurée de ses forces, il lui paraissait sans doute au-dessous d'elle ou tout simplement inutile d'obéir à ce sifflet qui avait fait la joie de son adolescence.

Lorsqu'elle cessait de planer c'était pour s'éloigner lentement, en décrivant dans l'air des courbes gracieuses et aller regagner les retraites de son marécage natal.

L'heure de l'ingratitude avait sonné pour elle. Si les bêtes seules oubliaient, on pourrait encore s'en consoler.

Je pris donc sagement mon parti de l'abandon de Junon.

A cette époque, d'autres larges ailes apparurent volant de conserve avec les siennes au-dessus du désert. Junon avait trouvé un compagnon et, à ce qu'il nous sembla, ce n'était pas Jupiter. Peu de temps après on aurait probablement pu rencontrer quelque part dans la bruyère d'autres boules de coton en bourre; mais je ne cherchai point à les découvrir et j'espère bien qu'elles y restèrent à l'abri des recherches des maraudeurs.

Junon avait accompli sa destinée; elle était mère, à la tête d'un ménage, elle rendait à ses petits les soins que nous avions donnés à son enfance; tout était bien, en ce sens, qu'il ne s'agissait que d'un oiseau, à qui Dieu n'a commandé que d'obéir à ses instincts.

Adaptation de l'anglais.

Par E.-B. Marshall.

Le Directeur-Gérant, J. Hetzel.





LE PAYS DES FOURRURES

PAR JULES VERNE

Illustrations par Férat — Gravures par Pannemaker et Hildibrand

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE V.

DU 25 JUILLET AU 20 AOUT.

Le premier soin de Jasper Hobson, en rentrant au fort, fut d'interroger Thomas Black sur l'état de la petite colonie. Aucun changement n'avait eu lieu depuis vingt-quatre heures. Mais l'île, ainsi que le démontra une observation subséquente, s'était abaissée d'un degré en latitude, c'est-à-dire qu'elle avait dérivé vers le sud, tout en gagnant dans l'ouest. Elle se trouvait alors à la hauteur du cap des Glaces, petite pointe de la Géorgie occidentale, et à deux cents milles de la côte américaine. La vitesse du courant, en ces parages, semblait être un peu moins forte que dans la partie orientale de la mer Arctique, mais l'île se déplaçait toujours, et, au grand ennui de Jasper Hobson, elle gagnait du côté du détroit de Behring. On n'était encore qu'au 24 juillet, et il suffisait d'un courant un peu rapide pour l'entraîner, en moins d'un mois, à travers le détroit et jusque dans les flots échauffés du Pacifique, où elle fondrait « comme un morceau de sucre dans un verre d'eau ».

Mrs. Paulina Barnett fit connaître à Madge le résultat de son exploration autour de l'île; elle lui indiqua la disposition des couches stratifiées sur la partie rompue de

l'isthme, l'épaisseur de l'icefield évaluée à cinq pieds au-dessous du niveau de la mer, l'incident du sergent Long et son bain involontaire, enfin toutes ces raisons qui pouvaient amener à chaque instant la rupture ou l'affaissement du glaçon.

Cependant, l'idée d'une sécurité com-



plète régnait dans la factorerie. Jamais la pensée ne fût venue à ces braves gens que le Fort-Espérance flottait sur un abîme, et que la vie de ses habitants était à chaque minute en danger. Ils étaient tous bien portants. Le temps était beau, le climat sain et vivifiant. Hommes et femmes rivalisaient de bonne humeur et de belle santé. Le bébé Michel venait à ravir; il commençait à faire de petits pas dans l'enceinte du fort, et le caporal Joliffe, qui en raffolait, voulait déjà lui apprendre le maniement du mousqueton et les premiers principes de l'école du soldat. Ah! si Mrs. Joliffe lui eût donné un pareil fils, quel guerrier il en eût fait! Mais l'in-

téressante famille Joliffe ne prospérait pas, et le ciel, jusqu'alors du moins, lui refusait une bénédiction qu'elle implorait chaque jour.

Quant aux soldats, ils ne manquaient pas de besogne. Mac Nap, le charpentier, et ses ouvriers, Petersen, Belcher, Garry, Pond, Hope, travaillaient avec ardeur à la construction du bateau, opération longue et difficile, qui devait durer plusieurs mois. Mais, comme cette embarcation ne pourrait être utilisée qu'à l'été prochain, après la débâcle des glaces, on ne négligea pas pour elle les travaux plus spécialement relatifs à la factorerie. Jasper Hobson laissait faire, comme si la durée du fort eût été assurée pour un temps illimité. Il persistait à tenir ses hommes dans l'ignorance de leur situation. Plusieurs fois, cette question assez grave avait été traitée par ce qu'on pourrait appeler « l'état-major » du Fort-Espérance. Mrs. Paulina Barnett et Madge ne partageaient pas absolument les idées du lieutenant à ce sujet. Il leur semblait que leurs compagnons, énergiques et résolus, n'étaient pas gens à désespérer, et qu'en tout cas, le coup serait certainement plus rude, lorsque les dangers de la situation se seraient tellement accrus qu'on ne pourrait plus les leur cacher. Malgré la valeur de cet argument, Jasper Hobson ne se rendit pas, et on doit dire que, sur cette question, il fut soutenu par le sergent Long. Peut-être, après tout, avaient-ils raison tous les deux, ayant pour eux l'expérience des choses et des hommes.

Aussi les travaux d'appropriation et de défense du fort furent-ils continués. L'enceinte palissadée, renforcée de nouveaux pieux et surélevée en maint endroit, forma une circonvallation très-sérieusement défensive; maître Mac Nap exécuta même un des projets qui lui tenaient le plus au cœur, et que son chef approuva. Aux angles qui formaient saillant sur le lac, il éleva deux petites poivrières aiguës qui complétaient l'œuvre, et le caporal Joliffe soupirait après le moment où il irait y relever les sentinelles. Cela donnait à l'ensemble des constructions un aspect militaire qui le réjouissait.

La palissade entièrement achevée, Mac Nap, se rappelant les rigueurs du dernier hiver, construisit un nouveau hangar à bois sur le flanc même de la maison principale, à droite, de telle sorte qu'on pouvait communiquer avec ce hangar bien clos, par une porte intérieure, sans être obligé de s'aventurer au dehors. De cette façon, le combustible serait toujours sous la main des consommateurs. Sur le flanc gauche, le charpentier bâtit, en retour, une vaste salle destinée au logement des soldats, de façon à débarrasser du lit de camp la salle commune. Cette salle fut uniquement consacrée, désormais, aux repas, aux jeux, au travail. Le nouveau logement, depuis lors, servit exclusivement d'habitation aux trois ménages qui furent établis dans des chambres particulières, et aux autres soldats de la colonie. Un magasin spécial, destiné aux fourrures, fut également élevé en arrière de la maison, près de la poudrière, ce qui laissa libre tout le grenier, dont les chevrons et les fermes furent assujettis au moyen de crampons de fer, de manière à défier toute agression.

Mac Nap avait aussi l'intention de construire une petite chapelle en bois. Cet édifice était compris dans les plans primitifs de Jasper Hobson et devait compléter l'ensemble de la factorerie. Mais son érection fut remise à la prochaine saison d'été.

Avec quel soin, quel zèle, quelle activité le lieutenant Hobson aurait autrefois suivi tous ces détails de son établissement! S'il eût bâti sur un terrain solide, avec quel plaisir il aurait vu ces maisons, ces hangars, ces magasins, s'élever autour de lui!

Et ce projet, désormais inutile, qu'il avait formé de couronner le cap Bathurst par un ouvrage qui eût assuré la sécurité du Fort-Espérance! Le Fort-Espérance! Ce nom, maintenant, lui serrait le cœur! Le cap Bathurst avait pour jamais quitté le continent américain, et le Fort-Espérance se fût plus justement appelé le Fort-Sans-Espoir.

Ces divers travaux occupèrent la saison tout entière, et les bras ne chômèrent pas. La construction du bateau marchait régulièrement. D'après les plans de Mac Nap, il devait jauger une trentaine de tonneaux, et cette capacité serait suffisante pour qu'il pût, dans la belle saison, transporter une vingtaine de passagers pendant quelques centaines de milles. Le charpentier avait heureusement trouvé quelques bois courbes qui lui avaient permis d'établir les premiers couples de l'embarcation, et bientôt l'étrave et l'étambot, fixés à la quille, se dressèrent sur le chantier disposé au pied du cap Bathurst.

Tandis que les charpentiers maniaient la hache, la scie, l'herminette, les chasseurs faisaient la chasse au gibier domestique, rennes et lièvres polaires, qui abondaient aux environs de la factorerie. Le lieutenant avait, d'ailleurs, enjoint à Sabine et à Marbre de ne point s'éloigner, leur donnant pour raison que, tant que l'établissement ne serait pas achevé, il ne voulait pas laisser aux alentours des traces qui pussent attirer quelque parti ennemi. La vérité est que Jasper Hobson ne voulait pas laisser soupçonner les changements survenus à la presqu'île.

Il arriva même un jour que Marbre, ayant demandé si le moment n'était pas venu d'aller à la baie des Morses et de recommencer la chasse aux amphibies, dont la graisse fournissait un excellent combustible, Jasper Hobson répondit vivement :

« Non, c'est inutile, Marbre! »

Le lieutenant Hobson savait bien que la baie des Morses était restée à plus de deux cents milles dans le sud et que les amphibies ne fréquentaient plus les rivages de l'île!

Il ne faudrait pas croire, on le répète, que Jasper Hobson considérât la situation comme désespérée. Loin de là, et plus d'une fois il s'en était franchement expliqué, soit avec Mrs. Paulina Barnett, soit avec le sergent Long. Il affirmait, de la façon la plus catégorique, que l'île résisterait jusqu'au moment où les froids de l'hiver viendraient à la fois épaissir sa couche de glace et l'arrêter dans sa marche.

En effet, après son voyage d'exploration, Jasper Hobson avait exactement relevé le périmètre de son nouveau domaine. L'île mesurait plus de quarante milles de tour [1], ce qui lui attribuait une superficie de cent quarante milles carrés au moins. Pour donner un terme de comparaison, l'île Victoria était un peu plus grande encore que l'île Sainte-Hélène. Son périmètre égalait à peu près celui de Paris, à la ligne des fortifications. Au cas même où elle se fût divisée en fragments, les fragments pouvaient encore conserver une grande étendue qui les aurait rendus habitables pendant quelque temps.

A Mrs. Paulina Barnett, qui s'étonnait qu'un champ de glace eût une telle superficie, le lieutenant Hobson répondait par les observations mêmes des navigateurs arctiques. Il n'était pas rare que Parry, Penny, Franklin, dans les traversées des mers polaires, eussent rencontré des icefields, longs de cent milles et larges de cinquante. Le capitaine Kellet abandonna même son navire sur un champ de glace qui ne mesurait pas moins de

1. Environ 52 kilomètres ou 13 lieues.

trois cents milles carrés. Qu'était, en comparaison, l'île Victoria?

Cependant, sa grandeur devait être suffisante pour qu'elle résistât jusqu'aux froids de l'hiver, avant que les courants d'eau plus chaude eussent dissous sa base. Jasper Hobson ne faisait aucun doute à cet égard, et, il faut le dire, il n'était désespéré que de voir tant de peines inutiles, tant d'efforts perdus, tant de plans détruits, et son rêve, si prêt à se réaliser, tout à vau-l'eau. On conçoit qu'il ne pût prendre aucun intérêt aux travaux actuels. Il laissait faire, voilà tout!



Mrs. Paulina Barnett, elle, faisait, suivant l'expression usitée, contre fortune bon cœur. Elle encourageait le travail de ses compagnes et y participait même, comme si l'avenir lui eût appartenu. Ainsi, voyant avec quel intérêt Mrs. Joliffe s'occupait de ses semailles, elle l'aidait journellement par ses conseils. L'oseille et les chochléarias avaient fourni une belle récolte, et cela grâce au caporal, qui, avec

le sérieux et la ténacité d'un mannequin, défendait les terrains ensemencés contre des milliers d'oiseaux de toutes sortes.

La domestication des rennes avait parfaitement réussi. Plusieurs femelles avaient mis bas, et le petit Michel fut même en partie nourri avec du lait de renne. Le total du troupeau s'élevait alors à une trentaine de têtes. On menait paître ces animaux sur les parties gazonneuses du cap Bathurst, et on faisait provision de l'herbe courte et sèche, qui tapissait les talus, pour les besoins de l'hiver. Ces rennes, déjà très-familiarisés avec les gens du fort, très-faciles d'ailleurs à domestiquer, ne s'éloignaient pas de l'enceinte, et quelques-uns avaient été employés au tirage des traîneaux pour le transport du bois.

En outre, un certain nombre de leurs congénères, qui erraient aux alentours de la factorerie, se laissèrent prendre au traquenard creusé à mi-chemin du fort et du port Barnett. On se rappelle que, l'année précédente, ce traquenard avait servi à la capture d'un ours gigantesque. Pendant cette saison, ce furent des rennes qui tombèrent fréquemment dans ce piége. La chair de ceux-ci fut salée, séchée et conservée pour l'alimentation future. On prit au moins une vingtaine de ces ruminants, que l'hiver devait bientôt ramener vers des régions moins élevées en latitude.

Mais, un jour, par suite de la conformation du sol, le traquenard fut mis hors d'usage, et, le 5 août, le chasseur Marbre, revenant de le visiter, aborda Jasper Hobson, en lui disant d'un ton assez singulier :

« Je reviens de faire ma visite quotidienne au traquenard, mon lieutenant.

— Eh bien, Marbre, répondit Jasper Hobson, j'espère que vous aurez été aussi heureux aujourd'hui qu'hier, et qu'un couple de rennes aura donné dans votre piége?

— Non, mon lieutenant... non... répondit Marbre avec un certain embarras.

— Quoi! votre traquenard n'a pas fourni son contingent habituel?

— Non, et si quelque bête était tombée dans notre fosse, elle s'y serait certainement noyée.

— Noyée! s'écria le lieutenant, en regardant le chasseur d'un œil inquiet.

— Oui, mon lieutenant, répondit Marbre, qui observait attentivement son chef, la fosse est remplie d'eau.

— Bon, répondit Jasper Hobson, du ton d'un homme qui n'attachait aucune importance à ce fait, vous savez que cette fosse était en partie creusée dans la glace. Les parois auront fondu aux rayons du soleil, et alors...

— Je vous demande pardon de vous interrompre, mon lieutenant, répondit Marbre, mais cette eau ne peut aucunement provenir de la fusion de la glace.

— Pourquoi, Marbre?

— Parce que, si la glace l'avait produite, cette eau serait douce, comme vous me l'avez expliqué dans le temps, et qu'au contraire, l'eau qui remplit notre fosse est salée! »

Si maître de lui qu'il fût, Jasper Hobson pâlit légèrement et ne répondit rien.

« D'ailleurs, ajouta le chasseur, j'ai voulu sonder la fosse pour reconnaître la hauteur de l'eau, et, à ma grande surprise, je vous l'avoue, je n'ai point trouvé de fond.

— Eh bien, Marbre, que voulez-vous! répondit vivement Jasper Hobson, il n'y a pas là de quoi s'étonner. Quelque fracture du sol aura établi une communication entre le traquenard et la mer! Cela arrive quelquefois... même dans les terrains les plus solides! Ainsi, ne vous inquiétez pas, mon brave chasseur. Renoncez, pour le moment, à employer le traquenard, et contentez-vous de tendre des trappes aux environs du fort. »

Marbre porta la main à son front, en guise de salut, et, tournant sur ses talons, il quitta le lieutenant, non sans avoir jeté sur son chef un singulier regard.

Jasper Hobson demeura pensif pendant quelques instants. C'était une grave nouvelle que venait de lui apprendre le chasseur Marbre. Il était évident que le fond



de la fosse, successivement aminci par les eaux plus chaudes, avait crevé, et que la surface de la mer formait maintenant le fond du traquenard.

Jasper Hobson alla trouver le sergent Long et lui fit connaître cet incident. Tous deux, sans être aperçus de leurs compagnons, se rendirent sur le rivage, au pied du cap Bathurst, à cet endroit du littoral où ils avaient établi des marques et des repères.

Ils les consultèrent.

Depuis leur dernière observation, le niveau de l'île flottante s'était abaissé de six pouces!

« Nous nous enfonçons peu à peu! mur-

mura le sergent Long. Le champ de glace s'use par-dessous!

— Oh! l'hiver! l'hiver! » s'écria Jasper Hobson en frappant du pied ce sol maudit.

Mais aucun symptôme n'annonçait encore l'approche de la saison froide. Le thermomètre se maintenait, en moyenne, à cinquante-neuf degrés Fahrenheit (15° centigr. au-dessus de zéro), et, pendant les quelques heures que durait la nuit, la colonne mercurielle s'abaissait à peine de trois à quatre degrés.

Les préparatifs du prochain hivernage furent continués avec beaucoup de zèle. On ne manquait de rien, et véritablement, bien que le Fort-Espérance n'eût pas été ravitaillé par le détachement du capitaine Craventy, on pouvait attendre en toute sécurité les longues heures de la nuit arctique. Seules, les munitions durent être ménagées. Quant aux spiritueux, dont on faisait d'ailleurs une consommation peu importante, et au biscuit, qui ne pouvait être remplacé, il en restait encore une réserve assez considérable. Mais la venaison fraîche et la viande conservée se renouvelaient sans cesse, et cette alimentation abondante et saine, à laquelle se joignaient quelques plantes antiscorbutiques, maintenait en excellente santé tous les membres de la petite colonie.

D'importantes coupes de bois furent faites dans la futaie qui bornait la côte orientale du lac Barnett. Nombre de bouleaux, de pins et de sapins tombèrent sous la hache de Mac Nap, et ce furent les rennes domestiques qui charrièrent tout ce combustible au magasin. Le charpentier n'épargnait pas la petite forêt, tout en aménageant convenablement ses abatis. Il devait penser, d'ailleurs, que le bois ne manquerait pas sur cette île, qu'il regardait encore comme une presqu'île. En effet, toute la portion du territoire avoisinant le cap Michel était riche en essences diverses.

Aussi, maître Mac Nap s'extasiait-il souvent et félicitait-il son lieutenant d'avoir découvert ce territoire béni du ciel, sur lequel le nouvel établissement ne pouvait que prospérer. Du bois, du gibier, des animaux à fourrures qui s'empilaient d'eux-mêmes dans les magasins de la Compagnie! Un lagon pour pêcher, et dont les produits variaient agréablement l'ordinaire! De l'herbe pour les animaux, et « une double paye pour les gens », eût certainement ajouté le caporal Joliffe! N'était-il pas, ce cap Bathurst, un bout de terre privilégiée, dont on ne trouverait pas l'équivalent sur tout le domaine du continent arctique? Ah! certes, le lieutenant Hobson avait eu la main heureuse, et il fallait en remercier la Providence, car ce territoire devait être unique au monde.

Unique au monde! Honnête Mac Nap! Il ne savait pas si bien dire, ni quelles angoisses il éveillait dans le cœur de son lieutenant quand il parlait ainsi!

On pense bien que, dans la petite colonie, la confection des vêtements d'hiver ne fut pas négligée. Mrs. Paulina Barnett et Madge, Mrs. Raë et Mac Nap, et Mrs. Joliffe, quand ses fourneaux lui laissaient quelque répit, travaillaient assidûment. La voyageuse savait qu'il faudrait quitter le fort, et, en prévision d'un long trajet sur les glaces, quand, en plein hiver, il s'agirait de regagner le continent américain, elle voulait que chacun fût solidement et chaudement vêtu. Ce serait un terrible froid à affronter pendant la longue nuit polaire, et à braver durant bien des jours, si l'île Victoria ne s'immobilisait qu'à une grande distance du littoral! Pour franchir ainsi des centaines de milles, dans ces conditions, il ne fallait négliger ni le vêtement ni la chaussure. Aussi Mrs. Paulina Barnett et Madge donnèrent-

elles tous leurs soins aux confections. Comme on le pense bien, les fourrures, qu'il serait vraisemblablement impossible de sauver, furent employées sous toutes les formes. On les ajustait en double, de manière que le vêtement présentât le poil à l'intérieur comme à l'extérieur. Et il était certain que, le moment venu, ces dignes femmes de soldats et les soldats eux-mêmes, aussi bien que leurs officiers, seraient vêtus de pelleteries du plus haut prix, que leur eussent enviées les plus riches ladies ou les plus opulentes princesses russes. Sans doute, Mrs. Raë, Mrs. Mac Nap et Mrs. Joliffe s'étonnèrent un peu de l'emploi qui était fait des richesses de la Compagnie. Mais l'ordre du lieutenant Hobson était formel. D'ailleurs, les martres, les wisons, les rats musqués, les castors, les renards même pullulaient sur le territoire, et les fourrures ainsi dépensées seraient remplacées facilement, quand on le voudrait, avec quelques coups de fusil ou de trappe. Au surplus, lorsque Mrs. Mac Nap vit le délicieux vêtement d'hermine que Madge avait confectionné pour son bébé, vraiment elle ne trouva plus la chose extraordinaire!

Ainsi s'écoulèrent les journées jusque dans la moitié du mois d'août. Le temps avait toujours été beau, le ciel quelquefois brumeux, mais le soleil avait vite fait de boire ces brumes.

Chaque jour, le lieutenant Jasper Hobson faisait le point, en ayant soin toutefois de s'éloigner du fort, afin de ne point éveiller les soupçons de ses compagnons par ces observations quotidiennes. Il visitait aussi les diverses parties de l'île, et, fort heureusement, il n'y remarqua aucune modification importante.

Au 16 août, l'île Victoria se trouvait, en longitude, par 167° 27', et, en latitude, par 70° 49'. Elle s'était donc un peu reportée au sud depuis quelque temps, mais sans, pour cela, s'être rapprochée de la côte, qui, se recourbant dans cette direction, lui restait encore à plus de deux cents milles dans le sud-est.

Quant au chemin parcouru par l'île depuis la rupture de l'isthme ou plutôt depuis la dernière débâcle des glaces, on pouvait l'estimer déjà à onze ou douze cents milles vers l'ouest.

Mais qu'était-ce que ce parcours comparé à l'étendue de la mer immense? N'avait-on pas vu déjà des bâtiments dériver, sous l'action des courants, pendant des milliers de milles, tels que le navire anglais *Resolute*, le brick américain *Advance*, et enfin le *Fox*, qui, sur un espace de plusieurs degrés, furent emportés avec leurs champs de glace, jusqu'au moment où l'hiver les arrêta dans leur marche.

CHAPITRE VI.

DIX JOURS DE TEMPÊTE.

Pendant les quatre jours du 17 au 20 août, le temps fut constamment beau, et la température assez élevée. Les brumes de l'horizon ne se changèrent point en nuages. Il était rare même que l'atmosphère se maintînt dans un tel état de pureté sous une zone si élevée en latitude. On le conçoit, ces conditions climatériques ne pouvaient satisfaire le lieutenant Hobson.

Mais, le 21 août, le baromètre annonça un changement prochain dans l'état atmosphérique. La colonne de mercure baissa subitement de quelques millièmes. Cependant elle remonta le lendemain, puis redescendit, et ce fut le 23 seulement que son abaissement se fit d'une manière continue.

Le 24 août, en effet, les vapeurs, accumulées peu à peu au lieu de se dissiper, s'élevèrent dans l'atmosphère. Le soleil,

au moment de sa culmination, fut entièrement voilé, et le lieutenant Hobson ne put faire son point. Le lendemain, le vent s'établit au nord-ouest, il souffla en grande brise, et, pendant certaines accalmies, la pluie tomba avec abondance. Cependant la température ne se modifia pas d'une façon très-sensible, et le thermomètre se tint à cinquante-quatre degrés Fahrenheit (12° centigr. au-dessus de zéro).

Très-heureusement, à cette époque, les travaux projetés étaient exécutés, et Mac Nap venait d'achever la carcasse de l'embarcation, qui était bordée et membrée. On pouvait même, sans inconvénient, suspendre la chasse aux animaux comestibles, les réserves étant suffisantes. D'ailleurs, le temps devint bientôt si mauvais, le vent si violent, la pluie si pénétrante, les brouillards souvent si intenses, que l'on dut renoncer à quitter l'enceinte du fort.

« Que pensez-vous de ce changement de temps, monsieur Hobson? demanda Mrs. Paulina Barnett, dans la matinée du 27 août, en voyant la fureur de la tourmente s'accroître d'heure en heure. Ne peut-il nous être favorable?

— Je ne saurais l'affirmer, madame, répondit le lieutenant Hobson, mais je vous ferai observer que tout vaut mieux pour nous que ce temps magnifique, pendant lequel le soleil échauffe continuellement les eaux de la mer. En outre, je vois que le vent s'est fixé au nord-ouest, et comme il est très-violent, notre île, par sa masse même, ne peut échapper à son influence. Je ne serais donc pas étonné qu'elle se rapprochât du continent américain.

— Malheureusement, dit le sergent Long, nous ne pourrons pas relever chaque jour notre situation. Au milieu de cette atmosphère embrumée, il n'y a plus ni soleil, ni lune, ni étoiles! Allez donc prendre hauteur dans ces conditions!

— Bon, sergent Long, répondit Mrs. Paulina Barnett, si la terre nous apparaît, nous saurons bien la reconnaître, je vous le garantis. Quelle qu'elle soit, d'ailleurs, elle sera bien venue. Remarquez que ce sera nécessairement une portion quelconque de l'Amérique russe et probablement la Géorgie occidentale.

— Cela est présumable, en effet, ajouta Jasper Hobson, car, malheureusement pour nous, il n'y a, dans toute cette portion de la mer Arctique, ni un îlot, ni une île, ni même une roche à laquelle nous puissions nous raccrocher!

— Eh! dit Mrs. Paulina Barnett, pourquoi notre véhicule ne nous transporterait-il pas tout droit à la côte d'Asie? Ne peut-il, sous l'influence des courants, passer à l'ouvert du détroit de Behring et aller se souder au pays des Tchouktchis?

— Non, madame, non, répondit le lieutenant Hobson, notre glaçon rencontrerait bientôt le courant du Kamtchatka et il serait rapidement reporté dans le nord-est, ce qui serait fort regrettable. Non. Il est plus probable que, sous la poussée du vent de nord-ouest, nous nous rapprocherons des rivages de l'Amérique russe!

— Il faudra veiller, monsieur Hobson, dit la voyageuse, et autant que possible reconnaître notre direction.

— Nous veillerons, Madame, répondit Jasper Hobson, bien que ces épaisses brumes limitent singulièrement nos regards. Au surplus, si nous sommes jetés à la côte, le choc sera violent et nous le ressentirons nécessairement. Espérons qu'à ce moment l'île ne se brisera pas en morceaux! C'est là un danger! Mais enfin, s'il se produit, nous aviserons. Jusque-là, rien à faire. »

Il va sans dire que cette conversation ne se tenait pas dans la salle commune, où la plupart des soldats et des femmes étaient installés pendant les heures de travail.

Mrs. Paulina Barnett causait de ces choses dans sa propre chambre, dont la fenêtre s'ouvrait sur la partie antérieure de l'enceinte. C'est à peine si l'insuffisante lumière du jour pénétrait à travers les opaques vitres. On entendait, au dehors, la bourrasque passer comme une avalanche. Heureusement, le cap Bathurst défendait la maison contre les rafales du nord-est. Cependant, le sable et la terre, enlevés au sommet du promontoire, tombaient sur la toiture et y crépitaient comme grêle. Mac Nap fut de nouveau fort inquiet pour ses cheminées et principalement pour celle de la cuisine, qui devait fonctionner toujours. Aux mugissements du vent se mêlait le bruit terrible que faisait la mer démontée en se brisant sur le littoral. La tempête tournait à l'ouragan.

Malgré les violences de la rafale, Jasper Hobson, dans la journée du 28 août, voulut absolument monter au cap Bathurst, afin d'observer, en même temps que l'horizon, l'état de la mer et du ciel. Il s'enveloppa donc de manière à ne donner dans ses vêtements aucune prise à l'air violemment chassé, puis il s'aventura au dehors.

Le lieutenant Hobson arriva sans grande peine, après avoir traversé la cour intérieure, au pied du cap. Le sable et la terre l'aveuglaient; mais du moins, abrité par l'épaisse falaise, il n'eut pas à lutter directement contre le vent.

Le plus difficile, pour Jasper Hobson, fut alors de s'élever sur les flancs du massif, qui étaient taillés presque à pic de ce côté. Il y parvint, cependant, en s'accrochant aux touffes d'herbes, et il arriva ainsi au sommet du cap. En cet endroit, la force de l'ouragan était telle, qu'il n'aurait pu se tenir ni debout ni assis. Il dut donc s'étendre sur le ventre, au revers même du talus, et se cramponner aux arbrisseaux, ne laissant ainsi que la partie supérieure de sa tête exposée aux rafales.

Jasper Hobson regarda à travers les embruns qui passaient au-dessus de lui comme des nappes liquides. L'aspect de l'Océan et du ciel était vraiment terrible. Tous deux se confondaient dans les brumailles à un demi-mille du cap. Au-dessus de sa tête, Jasper Hobson voyait des nuages bas et échevelés courir avec une effrayante vitesse, tandis que de longues bandes de vapeurs s'immobilisaient vers le zénith. Par instants, il se faisait un grand calme dans l'air, et l'on n'entendait plus que les bruits déchirants du ressac et le choc des lames courroucées. Puis, la tempête atmosphérique reprenait avec une fureur sans égale, et le lieutenant Hobson sentait le promontoire trembler sur sa base. En de certains moments, la pluie était si violemment injectée, que ses raies, presque horizontales, formaient autant de milliers de jets d'eau que le vent cinglait comme une mitraille.

C'était bien là un ouragan, dont la source était placée dans la plus mauvaise partie du ciel. Ce vent de nord-est pouvait durer longtemps et longtemps bouleverser l'atmosphère. Mais Jasper Hobson ne s'en plaignait pas. Lui qui, en toute autre circonstance, eût déploré les désastreux effets d'une telle tempête, y applaudissait alors! Si l'île résistait, — et on pouvait l'espérer, — elle serait inévitablement rejetée dans le sud-ouest sous la poussée de ce vent supérieur aux courants de la mer, et là, dans le sud-ouest, était le continent, là le salut! Oui, pour lui, pour ses compagnons, pour tous, il fallait que la tempête durât jusqu'au moment où elle les aurait jetés à la côte, quelle qu'elle fût. Ce qui eût été la perte d'un navire était le salut de l'île errante.

Pendant un quart d'heure, Jasper Hobson demeura ainsi courbé sous le fouet de l'ouragan, trempé par les douches d'eau

de mer et d'eau de pluie, se cramponnant au sol avec l'énergie d'un homme qui se noie, cherchant à surprendre enfin les chances que pouvait lui donner cette tempête. Puis il redescendit, se laissa glisser sur les flancs du cap, traversa la cour au milieu des tourbillons de sable et rentra dans la maison.



Le premier soin de Jasper Hobson fut d'annoncer à ses compagnons que l'ouragan ne semblait pas avoir encore atteint son maximum d'intensité et qu'on devait s'attendre à ce qu'il se prolongeât pendant plusieurs jours. Mais le lieutenant annonça cela d'un ton singulier, comme s'il eût apporté quelque bonne nouvelle, et les habitants de la factorerie ne purent s'empêcher de le regarder avec un certain sentiment de surprise. Leur chef avait vraiment l'air de faire bon accueil à cette lutte des éléments.

Pendant la journée du 30, Jasper Hobson, bravant encore une fois les rafales, retourna, sinon au sommet du cap Ba-

thurst, du moins à la lisière du littoral. Là, sur ce rivage accore, à la limite des longues lames qui le frappaient de biais, il aperçut quelques longues herbes inconnues à la flore de l'île.

Ces herbes étaient encore fraîches ! C'étaient de longs filaments de varechs qui, on n'en pouvait douter, avaient été récemment arrachés au continent américain! Ce continent n'était donc plus éloigné! Le vent de nord-est avait donc repoussé l'île en dehors du courant qui l'emportait jusqu'alors! Ah! Christophe Colomb ne se sentit pas plus de joie au cœur, quand il rencontra ces herbes errantes qui lui annonçaient la proximité de la terre!

Jasper Hobson revint au fort. Il fit part de sa découverte à Mrs. Paulina Barnett et au sergent Long. En ce moment, il eut presque envie de tout avouer à ses compagnons, tant il se croyait assuré de leur salut. Mais un dernier pressentiment le retint. Il se tut.

Cependant, durant ces interminables journées de séquestration, les habitants du fort ne demeuraient point inactifs. Ils occupaient leur temps aux travaux de l'intérieur. Quelquefois aussi, ils pratiquaient des rigoles dans la cour afin de faire écouler les eaux qui s'amassaient entre la maison et les magasins. Mac Nap, un clou d'une main, un marteau de l'autre, avait toujours quelque rajustement à opérer dans un coin quelconque. On travaillait ainsi pendant toute la journée, sans trop se préoccuper des violences de la tempête. Mais, la nuit venue, il semblait que la violence de l'ouragan redoublât! Il était impossible de dormir. Les rafales s'abattaient sur la maison comme autant de coups de massue. Il s'établissait parfois une sorte de remous atmosphérique entre le promontoire et le fort. C'était comme une trombe, une tornade partielle qui enlaçait la maison. Les ais craquaient alors, les poutres menaçaient de se disjoindre, et l'on pouvait craindre que toute la construction ne s'en allât par morceaux. De là, pour le charpentier, des transes continuelles, et pour ses hommes l'obligation de demeurer constamment sur le qui-vive.

Quant à Jasper Hobson, ce n'était pas la solidité de la maison qui le préoccupait, mais bien celle de ce sol sur lequel il l'avait bâtie. La tempête devenait décidément si violente, la mer se faisait si monstrueuse, qu'on pouvait justement redouter une dislocation de l'icefield. Il semblait impossible que l'énorme glaçon, diminué sur son épaisseur, rongé à sa base, soumis aux incessantes dénivellations de l'Océan, pût résister longtemps. Sans doute les habitants qu'il portait ne ressentaient pas les agitations de la houle, tant sa masse était considérable; mais il ne les en subissait pas moins. La question se réduisait donc à ceci : l'île durerait-elle jusqu'au moment où elle serait jetée à la côte? Ne se mettrait-elle pas en pièces avant d'avoir heurté la terre ferme?

Quant à avoir résisté jusqu'alors, cela n'était pas douteux. Et c'est ce que Jasper Hobson expliqua catégoriquement à Mrs. Paulina Barnett. En effet, si la dislocation se fût déjà produite, si l'icefield eût été divisé en glaçons plus petits, si l'île se fût rompue en îlots nombreux, les habitants du Fort-Espérance s'en seraient aussitôt aperçus, car celui des morceaux de l'île qui les eût encore portés ne serait pas resté indifférent à l'état de la mer; il aurait subi l'action de la houle; des mouvements de tangage et de roulis l'auraient secoué avec ceux qui flottaient à sa surface, comme des passagers à bord d'un navire battu par la mer. Or cela n'était pas. Dans ses observations quotidiennes, le lieutenant Hobson n'avait jamais sur-

pris ni un mouvement ni même un tremblement, un frémissement quelconque de l'île, qui paraissait aussi ferme, aussi immobile que si son isthme l'eût encore rattachée au continent américain.

Mais la rupture qui n'était pas arrivée pouvait évidemment se produire d'un instant à l'autre.

Une extrême préoccupation de Jasper Hobson, c'était de savoir si l'île Victoria, rejetée hors du courant et poussée par le vent du nord-est, s'était rapprochée de la côte, et, en effet, tout espoir était dans cette chance. Mais, on le conçoit, sans soleil, sans lune, sans étoiles, les instruments devenaient inutiles, et la position actuelle de l'île ne pouvait être relevée. Si donc on s'approchait de la terre, on ne le saurait que lorsque la terre serait en vue, et encore le lieutenant Hobson n'en aurait-il connaissance en temps utile — à moins de ressentir un choc — que s'il se transportait sur la portion sud de ce dangereux territoire. En effet, l'orientation de l'île Victoria n'avait pas changé d'une façon appréciable. Le cap Bathurst pointait encore vers le nord, comme au temps où il formait une pointe avancée de la terre américaine. Il était donc évident que l'île, si elle accostait, atterrirait par sa partie méridionale, comprise entre le cap Michel et l'angle qui s'appuyait autrefois à la baie des Morses. En un mot, c'est par l'ancien isthme que la jonction s'opérerait. Il devenait donc essentiel et opportun de reconnaître ce qui se passait de ce côté.

Le lieutenant Hobson résolut donc de se rendre au cap Michel, quelque effroyable que fût la tempête. Mais il résolut aussi d'entreprendre cette reconnaissance en cachant à ses compagnons le véritable motif de son exploration. Seul, le sergent Long devait l'accompagner pendant que l'ouragan faisait rage.

Ce jour-là, 31 août, vers les quatre heures du soir, afin d'être prêt à toute éventualité, Jasper Hobson fit demander le sergent, qui vint le trouver dans sa chambre.

« Sergent Long, lui dit-il, il est nécessaire que nous soyons fixés sans retard sur la position de l'île Victoria, ou, tout au moins, que nous sachions si ce coup de vent, comme je l'espère, l'a rapprochée du continent américain.

— Cela me paraît nécessaire, en effet, répondit le sergent, et le plus tôt sera le mieux.

— De là, reprit Jasper Hobson, obligation pour nous d'aller dans le sud de l'île.

— Je suis prêt, mon lieutenant.

— Je sais, sergent Long, que vous êtes toujours prêt à remplir un devoir. Mais vous n'irez pas seul. Il est bon que nous soyons deux pour le cas où, quelque terre étant en vue, il serait urgent de prévenir nos compagnons. Et puis il faut que je voie moi-même... Nous irons ensemble.

— Quand vous le voudrez, mon lieutenant, et à l'instant même si vous le jugez convenable.

— Nous partirons ce soir, à neuf heures, lorsque tous nos hommes seront endormis...

— En effet, la plupart voudraient nous accompagner, répondit le sergent Long, et il ne faut pas qu'ils sachent quel motif nous entraîne loin de la factorerie.

— Non, il ne faut pas qu'ils le sachent, répondit Jasper Hobson, et jusqu'au bout, si je le puis, je leur épargnerai les inquiétudes de cette terrible situation.

— Cela est convenu, mon lieutenant.

— Vous aurez un briquet, de l'amadou, afin que nous puissions faire un signal, si cela est nécessaire, dans le cas, par exemple, où une terre se montrerait dans le sud.

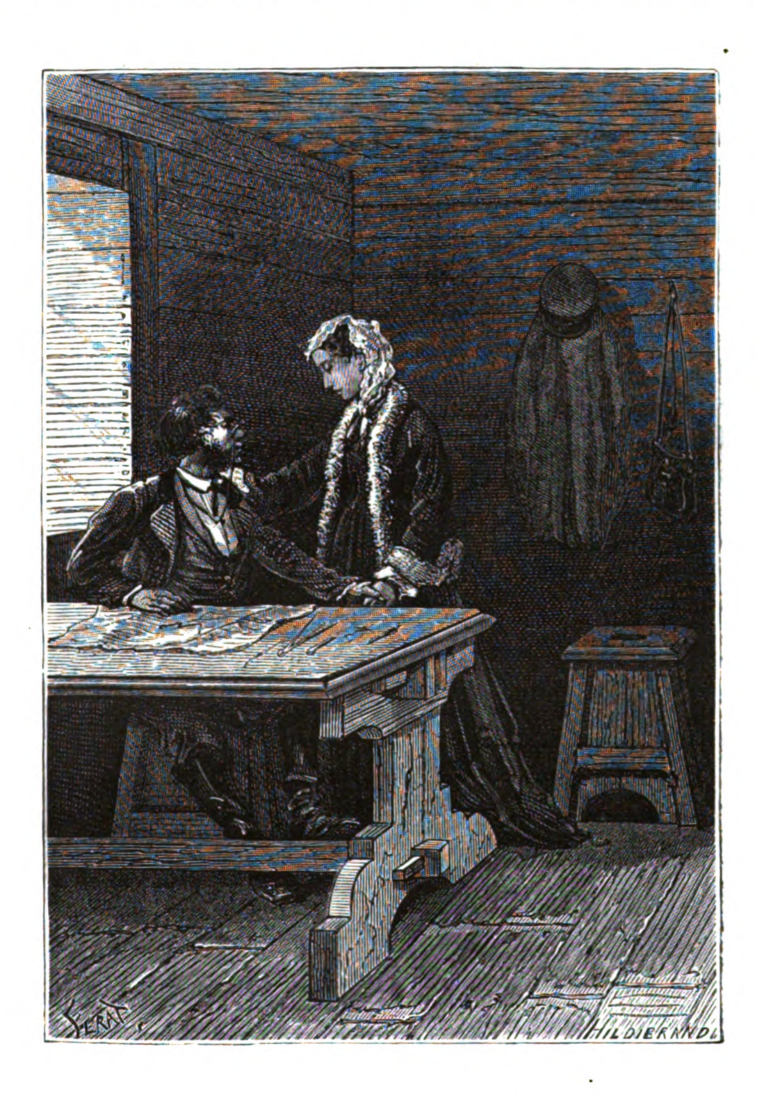
— Oui.

— Notre exploration sera rude, sergent.

— Elle sera rude, en effet, mais n'importe. — A propos, mon lieutenant, et notre voyageuse?

— Je compte ne pas la prévenir, répondit Jasper Hobson, car elle voudrait nous accompagner.

— Et cela est impossible! dit le sergent. Une femme ne pourrait lutter contre cette



rafale! Voyez combien la tempête redouble en ce moment! »

En effet, la maison tremblait alors sous l'ouragan à faire craindre qu'elle ne fût arrachée de ses pilotis.

« Non! dit Jasper Hobson, cette vaillante femme ne peut pas, ne doit pas nous accompagner. Mais, toute réflexion faite, mieux vaut la prévenir de notre projet. Il faut qu'elle soit instruite, afin que si quelque malheur nous arrivait en route...

— Oui, mon lieutenant, oui! répondit le sergent Long. Il ne faut rien lui cacher, — et au cas où nous ne reviendrions pas...

— Ainsi, à neuf heures, sergent.

— A neuf heures! »

Le sergent Long, après avoir salué militairement, se retira.

Quelques instants plus tard, Jasper Hobson, s'entretenant avec Mrs. Paulina Barnett, lui faisait connaître son projet d'exploration. Comme il s'y attendait, la courageuse femme insista pour l'accompagner, voulant braver avec lui la fureur de la tempête. Le lieutenant ne chercha point à l'en dissuader en lui parlant des dangers d'une expédition entreprise dans des conditions semblables, mais il se contenta de dire qu'en son absence, la présence de Mrs. Paulina Barnett était indispensable au fort, et qu'il dépendait d'elle, en restant, de lui laisser quelque tranquillité d'esprit. Si un malheur arrivait, il serait au moins assuré que sa vaillante compagne était là pour le remplacer auprès de ses compagnons.

Mrs. Paulina Barnett comprit et n'insista plus. Toutefois, elle supplia Jasper Hobson de ne pas s'aventurer au delà de toute raison, lui rappelant qu'il était le chef de la factorerie, que sa vie ne lui appartenait pas, qu'elle était nécessaire au salut de tous. Le lieutenant promit d'être aussi prudent que la situation le comportait, mais il fallait que cette observation de la portion méridionale de l'île fût faite sans retard, et il la ferait. Le lendemain, Mrs. Paulina Barnett se bornerait à dire à ses compagnons que le lieutenant et le sergent étaient partis dans l'intention d'opérer une dernière reconnaissance avant l'arrivée de l'hiver.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

SUR L'HOMME

L'homme n'est homme que par deux des plus petites parties de son corps, par son cœur et par sa langue.

Si l'homme est doué de vertu, que sa vertu parle pour lui, mais qu'il n'en parle pas lui-même.

Le corps de l'homme est un fourreau dans lequel l'âme est enfermée comme une épée ; c'est la lame qu'il faut estimer et non le fourreau.

La science de l'homme paraît dans ses discours, et son intelligence dans ses œuvres.

Apprenez à bien apprécier un homme, et cessez d'admirer l'élégance et le luxe d'un ignorant; c'est un mort revêtu de ses ornements funèbres.

Il y a cinq personnes que l'on ne peut bien connaître que dans cinq circonstances différentes : l'homme brave dans le combat, l'homme puissant dans la colère, le négociant dans ses comptes, l'homme vertueux quand la misère l'éprouve, et l'ami que vous avez quand l'adversité vous atteint.

Le jeune homme bien élevé est comme l'or fin qui a cours dans tous les pays; l'enfant gâté est une monnaie de cuir qui n'est point reçue chez les étrangers.

Le livre des Sentences.

HISTOIRE D'UNE MAISON

TEXTE ET DESSINS

PAR VIOLLET-LE-DUC



AVERTISSEMENT

M. Viollet-le-Duc, que les grands travaux qui ont rendu son nom célèbre en avaient jusqu'ici détourné, a pu cette année tenir la promesse qu'il avait bien voulu nous faire il y a six ans, en nous donnant : « *L'histoire d'une Maison*, textes et dessins. »

Cet ouvrage, que nous préparons pour le 1er janvier, sera un des plus remarqua-

bles de notre collection. L'auteur y montre que, comme tous les esprits vraiment supérieurs, il excelle à rendre la science accessible à tous, à force de netteté et de clarté. Il y montre en plus qu'il est tout naturellement un conteur séduisant, un moraliste sûr, un écrivain ferme et excellent. *L'Histoire d'une Maison* intéressera nos lecteurs non moins que l'histoire d'un être animé. Cette maison va naître et vivre pour eux. Ils se passionneront pour l'œuvre qui va sortir de terre, s'élever et s'achever sous leurs yeux. Chacun d'eux, après avoir lu l'*Histoire d'une Maison,* croira pouvoir en bâtir une à son tour. Depuis l'*Histoire d'une bouchée de pain,* de M. Macé, aucune plume n'a su donner à une science spéciale plus de vie, plus d'attrait.

Nous sommes très-heureux de pouvoir offrir aux abonnés du *Magasin d'éducation* la primeur de cette œuvre distinguée. Le nom de son auteur eût pu suffire à la leur signaler entre toutes. Mais ce qui abonde ne vicie pas et les parents de nos jeunes lecteurs nous sauront gré d'avoir attiré tout particulièrement leur attention et celle de leurs enfants sur l'œuvre nouvelle que nous leur offrons.

P.-J. Stahl.

I.

M. PAUL A UNE IDÉE.

C'est un bon temps que le temps des vacances. Le ciel est doux; la campagne revêt sa plus aimable parure; les fruits sont mûrs. Tout sourit au lycéen qui, dans son bagage, apporte les preuves de l'utile emploi de son temps.

Chacun le félicite de ses succès et lui fait entrevoir au delà de ces six semaines de repos, des labeurs attrayants couronnés par une brillante carrière.

Oui, c'est un bon temps; il semble alors que l'air est plus léger, le soleil plus brillant, les prairies plus vertes. La pluie maussade paraît chargée de senteurs délicieuses.

Sitôt le jour paru, on s'empresse d'aller revoir les coins aimés du parc, et la fontaine, et le petit lac, et la ferme; de s'enquérir des chevaux, du bateau, des plantations.

On cause avec la fermière qui vous présente, en souriant, une belle galette toute chaude. On suit le garde-chasse, qui vous raconte les histoires du voisinage tout en faisant sa tournée. Les clochettes des troupeaux vous charment aussi bien que la chanson monotone du petit pâtre qui a grandi et aspire au grade de pastour attitré.

Oui, c'est un bon temps... Mais, les premiers jours passés, l'ombrage des beaux arbres, une campagne aimée, les longues promenades, les histoires du garde-chasse, et le bateau même, se voilent d'un secret ennui, si une occupation favorite ne vient point vous saisir. Il appartient à la vieillesse seule de se complaire dans les souvenirs et de trouver des joies toujours nouvelles dans la contemplation des champs et des bois.

La provision des souvenirs est vite épuisée par la jeunesse, et la méditation inactive n'est pas son fait.

M. Paul, à seize ans, ne faisait point ces réflexions à part lui, mais après huit jours passés à la campagne chez son père, châtelain cultivateur, possesseur d'une belle terre dans le Berri, il avait à peu près

épuisé la somme des impressions qu'avait fait naître en lui le retour dans le domaine paternel. Pendant toute l'année scolaire, combien n'avait-il pas fait de projets ajournés aux prochaines vacances! Il lui semblait qu'il n'aurait pas assez de six semaines pour les réaliser. Que de choses il avait à revoir, à dire, à faire! Et cependant en huit jours tout était vu, dit et fait.

D'ailleurs, mariée depuis peu, sa sœur aînée était partie avec son mari pour un long voyage, et quant à Lucie, sa sœur cadette, elle paraissait plus préoccupée de sa poupée et du trousseau d'icelle que des pensées de monsieur son frère.

Il avait plu tout le jour; la ferme, visitée pour la cinquième fois par M. Paul, lui avait paru fort triste et sombre. Les poules, abritées le long des murs, semblaient pensives, et même les canards, barbotant dans une boue saumâtre, étaient silencieux. Le garde, sorti pour tuer un lièvre, avait bien emmené avec lui M. Paul, mais tous deux étaient rentrés bredouille, passablement mouillés. M. Paul avait, non sans un certain désappointement, trouvé les histoires du garde longues et diffuses, d'autant qu'il les entendait pour la troisième fois sans beaucoup de variantes. Ajoutez à cela que le vétérinaire avait déclaré, le matin, que le poney de M. Paul devait garder l'écurie pendant une semaine, à la suite d'un refroidissement.

On avait bien lu le journal après dîner, mais M. Paul n'avait trouvé qu'un intérêt médiocre aux nuances de la politique, et quant aux faits divers, ils étaient déplorablement insignifiants.

M. de Gandelau (c'est le nom du père de Paul) était trop préoccupé des détails de son exploitation et peut-être aussi des soins qu'il était obligé de prendre de sa goutte pour chercher à soulever le voile d'ennui qui flottait devant les regards de monsieur son fils, et Mme de Gandelau, restée sous la triste impression du départ récent de sa fille aînée, travaillait avec une sorte d'acharnement à un ouvrage de tapisserie dont la destination était inconnue à tous et peut-être aussi à la personne qui posait si attentivement points contre points.

« Vous avez reçu une lettre de Marie? fit M. de Gandelau en laissant là le journal.

— Oui, mon ami, ce soir... Ils sont ravis, le temps les favorise et ils ont, me dit-elle, fait les plus jolies excursions dans l'Oberland. Ils doivent maintenant passer le Simplon pour se rendre en Italie. Marie m'écrira de Baveno, hôtel de...

— Très-bien, et la santé?

— Excellente.

— Et leur projet est toujours de se rendre à Constantinople pour cette affaire importante?

— Oui; N... a reçu, paraît-il, une lettre pressante; leur séjour en Italie ne sera qu'un passage. Ils comptent s'embarquer à Naples dans un mois au plus tard. Cependant leur retour ne pourrait s'effectuer, me dit Marie, que dans un an. Elle m'annonce cela sans paraître autrement affectée de la longueur de cette absence; j'en éprouve, mon ami, un serrement de cœur que tous les meilleurs raisonnements ne peuvent atténuer.

— Bon! croyez-vous, chère amie, que nous marions nos enfants pour nous? Et cela n'était-il pas convenu? On dit que peu d'affections sont assez fortes pour résister à la vie commune, en voyage. N... est un digne et brave garçon, travailleur et un peu ambitieux, ce qui n'est pas un mal; Marie l'aime, elle est intelligente et se porte bien. Ils subiront l'épreuve avec succès, je n'en doute pas, et nous reviendront comme deux bons camarades, ayant appris à se bien connaître, à s'entr'aider et à se suffire, avec ce grain d'indépendance qui est nécessaire pour vivre en bon accord avec ses proches.

— Vous avez probablement raison, mon ami; mais cette longue absence n'en est pas moins douloureuse, et cette année me semblera un peu longue... Je serai, malgré tout, bien heureuse quand je pourrai m'occuper de préparer leur appartement ici et que je n'aurai plus que peu de jours à compter pour les revoir.

— Sans doute, sans doute, et moi aussi je les embrasserai de bon cœur, ces chers amis... et Paul donc!... Mais, puisqu'il est décidé que nous ne les reverrons que dans un an, ce serait une belle occasion pour reprendre mon projet.

— Lequel, mon ami? Serait-ce la construction de cette maison que vous vouliez faire bâtir, là-bas, sur ce morceau de terre qui fait partie de la dot de Marie?... Ne faites pas cela, je vous en supplie. Nous avons ici bien assez de place pour les loger eux et leurs enfants s'il leur en vient. Et, après cette longue absence, ce serait une nouvelle douleur pour moi de savoir Marie établie loin de nous, de ne l'avoir pas près de moi. D'ailleurs, son mari ne peut rester les trois quarts de l'année à la campagne. Ses occupations ne le lui permettent pas. Marie serait donc seule souvent. Que voulez-vous qu'elle fasse dans une maison, son mari absent?

— Elle fera, ma bonne amie, ce que vous avez fait vous-même quand mes affaires m'appelaient trop souvent hors de ce domaine; et cependant alors nous étions jeunes. Elle s'occupera de sa maison, elle prendra l'habitude de gérer son bien, elle sera occupée, responsable, partant contente d'elle-même et heureuse de ce qu'elle aura su créer autour d'elle... Croyez-moi, j'ai vu les plus tendres affections de famille s'user et s'éteindre dans cette vie commune des enfants mariés, auprès de leurs ascendants. L'épouse tient à être maîtresse incontestée chez elle, et c'est là un sentiment sain et vrai; il faut se garder d'aller à l'encontre. La femme sagement élevée ayant charge de maison, la responsabilité et l'indépendance qui est la conséquence de toute responsabilité, sait mieux se garder que celle que l'on tient toute sa vie en tutelle. Marie serait très-bien ici, très-heureuse d'y être, et son mari non moins tranquille de la savoir près de nous, mais elle ne serait pas chez elle. Une jeune fille n'est bien à sa place qu'auprès de sa mère, une épouse n'est à sa place que dans sa maison. Et même chez sa mère alors, elle passe dans la catégorie des *invités*. Et en admettant (chose difficile) que de cette existence mixte il ne résulte pas de froissements, il est du moins certain qu'il en découle le désintéressement des choses pratiques, la nonchalance, l'ennui même et tous les dangers qui en sont la conséquence.

« Vous avez trop bien élevé votre fille pour qu'elle ne désire pas ardemment remplir tous ses devoirs; vous lui avez toujours montré une activité trop attentive pour qu'elle ne veuille pas, à son tour, déployer la sienne. Donnons-lui-en donc les moyens. Ne serez-vous pas plus heureuse de la voir bien tenir et diriger sa maison, nous y recevoir gaiement, que de la trouver sans cesse ici, sur vos pas, désœuvrée; juge tacite et respectueux si vous voulez, mais juge de vos façons d'être et de faire? Croyez-vous que son mari aura autant de plaisir à venir la retrouver ici dans les moments qu'il pourra dérober aux affaires, qu'il en éprouvera en la voyant chez elle, toute heureuse de lui montrer ce qu'elle aura pu faire pendant ses absences; tout occupée de rendre chaque jour plus agréable, plus commode, le logis commun? Ne voyez-vous pas, en y pensant un peu, que les jeunes femmes de ce temps, qui ont donné, quoique bien nées, les plus tristes exemples, sont celles, le plus souvent, dont les premières années de mariage

se sont passées ainsi, sans foyer propre, menant cette existence qui n'est ni celle de la jeune fille ni celle de la maîtresse de maison, responsable,... ménagère, pour nommer les choses par leur vrai nom? »

Quelques larmes avaient mouillé la broderie de Mme de Gandelau. « Vous avez encore raison, mon ami, dit-elle en tendant la main à son mari; ce que vous ferez sera bien fait. »

M. Paul, tout en feuilletant un journal illustré, n'avait pas perdu un mot de cette conversation. L'idée de voir élever une maison, pour sa sœur aînée, lui souriait fort. Et déjà, dans sa jeune imagination, en face du vieux manoir paternel, cette maison future lui apparaissait comme un palais des fées, toute coquette et parée, pleine de lumière et de gaieté.

Il faut dire que l'habitation de M. de Gandelau n'avait rien qui pût charmer les yeux. Agrandie successivement, deux longues ailes assez maussades d'aspect, se soudaient gauchement à un corps-de-logis principal, autrefois château, dont deux tours démantelées et couronnées par des toits bas flanquaient les angles. Entre les deux ailes et ce logis principal s'ouvrait une cour basse, toujours humide, fermée par une vieille grille et un reste de fossé consacré à alimenter la cuisine de plantes potagères. Une troisième aile, en prolongement du vieux bâtiment aux tours, bâtie par M. de Gandelau peu après son mariage, contenait les appartements privés des propriétaires; c'était la partie la plus gaie du château. Le salon, la salle à manger, le billard et le cabinet de monsieur, étaient installés dans le vieux corps principal. Quant aux deux ailes parallèles, elles contenaient des chambres s'ouvrant sur des couloirs irréguliers et qui, n'étant pas de plain pied dans leur longueur, exigeaient une certaine attention si l'on prétendait circuler sans accidents.

Le lendemain matin, M. Paul, en allant s'enquérir de l'état de la santé de son poney, voit entrer dans la cour le père Branchu menant une petite charrette pleine de morceaux de bois, de sacs de plâtre et d'outils.

« Qu'allez-vous donc faire de tout cela, père Branchu?

— Je m'en viens réparer la fuie, monsieur Paul.

— Ah! si je vous aidais?

— Non pas, monsieur Paul, vous saliriez vos habits; vous pourriez vous blesser... C'est pas votre affaire... Mais, pas défendu de nous regarder travailler, si c'est votre plaisir!

— Ça doit être amusant de bâtir!

— Pour un amusage, c'est pas un amusage; mais pour une ennuyance, c'est pas non plus une ennuyance; quand on travaille pour une bonne maïon comme la maïon de votre papa, qu'on a sa payette, qu'on a une bouteille de vin quand il fait chaud, que le bourgeois ne ramone pas le monde... ça va. On fait sa jornée et on ramasse ses outils sans rancœur. Mais quand faut avoir des raisons avec des pétouillons, on s'ennuie tout de même... car faut payer le marcandier. Vous créyez bien, monsieur Paul, que ce plâtre qui est dans la charrote, faut que je le paye au plâtrier, que cette brique, faut que je la paye au chaufournier, et ainsi du tout. Si le bourgeois fait attendre ses écus, faut brêter partout pour avoir de l'argent et on est dans l'embarras. Mais il est bon que je m'embauche, excusez; mon garçon est là qui m'attend.

— Est-ce que vous pourriez bâtir une grande maison, père Branchu?

— Voire! tout de même, monsieur Paul, j'ai bien bâti celle au maire, qui est grande assez! »

Cependant M. Paul ne trouve plus, comme la veille, les heures un peu longues;

il a une idée. La maison projetée pour sa sœur ne lui sort pas de l'esprit; il la voit, tantôt sous forme d'un palais, tantôt d'un manoir à tourelles, tantôt d'un chalet tout entouré de lierres et de clématites avec force balcons découpés. M. Paul a un grand cousin qui est architecte; il l'a vu travailler souvent sur une planchette; sous sa main les bâtiments s'élevaient comme par enchantement. Cela ne lui a pas paru trop difficile. Le grand cousin a dans la chambre qu'il occupe quand il vient au château, les outils qui lui sont nécessaires. M. Paul va essayer de mettre sur le papier un de ces projets qu'il entrevoit. Mais une première difficulté se présente : il faudrait savoir ce qui conviendrait à la sœur; est-ce un manoir seigneurial avec tours et créneaux, un chalet ou une villa italienne? Si l'on prétend lui ménager une surprise, encore faut-il qu'elle lui soit agréable. Après une bonne heure de méditations, M. Paul pense, non sans quelque raison, qu'il convient d'aller trouver son père. « La, la, tu es bien pressé, dit le père, après les premiers mots de Paul. Eh! la chose n'est point si avancée. Tu veux faire un projet de maison pour Marie; soit, essaye donc. Mais avant tout, il serait bon alors de savoir ce que désire ta sœur, comment elle entend que sa maison soit distribuée. Il ne me déplaît point d'ailleurs de brusquer un peu les choses. Nous allons lui envoyer une dépêche. »

TÉLÉGRAMME.

Baveno Italie, de X..., Mad. N... hôtel de... Paul veut bâtir maison ici pour Marie, envoyer programme de Gandelau.

Vingt heures après, on recevait au château le télégramme suivant :

X... de Baveno. M. de Gandelau à... Arrivés ce matin, bonne santé. Paul a excellente idée. Rez-de-chaussée, vestibule, salon, salle à manger, office, cuisine pas dans sous-sol, billard, cabinet travail. Premier, deux grandes chambres, deux cabinets toilette, bains; petite chambre, cabinet de toilette; lingerie, garde-robes; combles, chambres, armoires trop. Escalier pas casse-cou. Marie N...

Sans douter un instant que sa sœur n'eût pris au sérieux la demande qui lui avait été adressée et sa propre réponse, M. Paul se met résolûment à l'œuvre et, installé dans la chambre du grand cousin, il essaye, en rassemblant toutes ses connaissances en dessin linéaire, de réaliser sur le papier le programme envoyé. La chose présente des difficultés assez sérieuses pour qu'il soit nécessaire de faire prévenir à deux reprises M. Paul que le déjeuner est servi. L'après-midi s'écoule avec rapidité, et au moment du dîner, M. Paul descend au salon avec une belle feuille de papier passablement couverte de plans et de façades.

« Voilà qui me paraît très-beau, dit M. de Gandelau en déroulant le vélin, mais ton cousin arrive demain et mieux que moi, il pourra critiquer ton projet. »

Toute la nuit M. Paul fut fort agité. Il rêva palais s'élevant sous sa direction. Mais à sa bâtisse il manquait toujours quelque chose. Là, les fenêtres faisaient absolument défaut; ailleurs, l'escalier n'était qu'une échelle branlante, et sa sœur Marie ne voulait pas y monter. Plus loin les plafonds étaient si bas qu'on ne pouvait se tenir debout, tandis que d'autres étaient si hauts que cela lui faisait peur. Le père Branchu riait et remuait les murs avec sa main pour montrer qu'ils n'étaient point solides. Les cheminées fumaient horriblement, et la petite sœur demandait impérieusement une chambre pour sa poupée.

M. Paul avait revu son projet aussitôt

levé et il lui paraissait beaucoup moins bon que la veille ; il rougissait à l'idée de le montrer au grand cousin qui arrivait pour l'heure du déjeuner ; il hésitait et songeait à détruire ce travail assidu de toute une journée.

« Père, je crois que mon cousin se moquera de moi si je lui montre mon dessin.

— Mon ami, répliqua M. de Gandelau, quand on a fait ce qu'on peut, du mieux que l'on peut, il ne faut pas reculer devant la critique, c'est le seul moyen de constater l'insuffisance de ce que l'on sait, et par conséquent d'acquérir les connaissances qui nous manquent. Si tu croyais en une matinée être devenu architecte, tu serais un sot; mais si, après avoir fait un effort pour exprimer par le dessin ou autrement, une idée que tu crois bonne, tu hésitais à soumettre cette expression à plus habile que toi, dans la crainte de provoquer plus de critiques que d'éloges, ce ne serait pas là de la modestie, mais un sentiment d'orgueil très-mal placé, car il te priverait de conseils qui ne peuvent être que précieux, à ton âge surtout. »

Le grand cousin arrivé, il n'en fallut pas moins que M. de Gandelau dit à son fils d'apporter son essai, pour que l'architecte en herbe se décidât à dérouler de nouveau la feuille de papier couverte, la veille, de dessins si péniblement tracés.

« Eh mais, petit cousin, dit le nouveau venu, est-ce que vous voudriez vous faire architecte? Prenez garde! tout n'est pas couleur de rose dans le métier comme sur votre papier. »

En peu de mots le grand cousin fut mis au fait.

« Mais cela est très-bien, voilà le salon, le vestibule. Je ne comprends pas bien l'escalier, mais c'est un détail. Et les façades? Mais c'est un palais cela; des colonnes, des balustrades. Il n'y a plus qu'à mettre la main à l'œuvre!

— Vrai! cousin; si nous prévenions le père Branchu, il travaille ici près?

— Doucement, ce n'est là qu'une esquisse... Et les projets définitifs, et les devis, et les détails d'exécution? Il faut procéder avec ordre. Sachez, petit cousin, que plus on tient à ce qu'une construction s'élève rapidement, plus il est utile que toute chose soit parfaitement arrêtée à l'avance. Rappelez-vous les ennuis de votre voisin le comte de,... qui depuis six ans recommence son château chaque printemps sans pouvoir arriver à le terminer, parce qu'il n'a pas su d'abord indiquer tout ce qu'il voulait, que son architecte n'a pas eu le courage de faire adopter une bonne fois un projet étudié et qu'il s'est prêté à tous les caprices ou plutôt à tous les avis officieux que les amis de la maison ne manquaient pas d'ouvrir, celui-ci sur la dimension des pièces, celui-là sur l'emplacement des escaliers, cet autre sur le style, sur la décoration... Nous n'avons qu'un an devant nous, il faut donc ne commencer qu'avec la certitude de ne pas faire de fausses manœuvres, puis il faut que votre sœur approuve le projet. Voyons un peu, convenons d'abord du système de construction que vous voudrez adopter. Puisque nous sommes pressés, nous n'avons guère le choix; nous ne pouvons songer à élever la maison en pierres de taille du bas en haut; cela serait trop long et trop cher. Il faut nous en tenir à une construction simple et d'une exécution rapide. Cela entre-t-il dans vos idées? Vous placez sur votre façade des colonnes; pourquoi faire? Si elles forment portique, celui-ci rendra les appartements tristes et sombres; si elles sont engagées, elles ne servent à rien ici. Et cette balustrade posée sur les corniches supérieures, que fait-elle là? Est-ce que vous comptez que madame votre sœur se promènera dans les chêneaux? Cela est bon pour les chats... Et,

dites-moi, sur ce plan je vois que du vestibule il faut passer par la salle à manger, pour aller au salon. Mais si pendant qu'on est à table, il arrive des visites, il faudra donc les prier d'attendre à la porte ou les inviter à regarder manger les hôtes... Bon! la cuisine s'ouvre sur le billard. Allons, il nous faut étudier cela plus à fond; voulez-vous que nous nous y mettions? A nous deux, la besogne ira peut-être plus vite, et vous me donnerez de bonnes idées; car, mieux que moi, vous connaissez les goûts et les habitudes de votre sœur aînée. Vous pourrez ainsi suppléer au laconisme du programme qui nous est donné. Pensez-y, et demain matin de bonne heure nous procéderons à la rédaction du projet. »

VIOLLET-LE-DUC.

La suite prochainement.

HISTOIRE

DE LA FAMILLE CHESTER

ET DE DEUX PETITS ORPHELINS

CHAPITRE XVIII.

UNE PROMENADE ACCIDENTÉE.



Grande allée au Jardin d'Été.

N. B. — C'est par erreur qu'à la dernière livraison on a nommé une autre allée *Allée des Idolâtres*.

Gorémyka resta quelques instants absorbé dans une rêverie mélancolique.

Dans notre existence de rats, les sujets de tristes réflexions ne manquent pas. Chacun de nous le savait mieux que par ouï-dire. Mais il n'était pas dans l'humeur de Moustache de s'abandonner longtemps à un pareil sentiment.

« Allons, mon digne ami, dit-il, mal passé n'est que songe. Vous nous avez parlé d'une aventure.

— Oui, reprit Gorémyka; comme je vous l'ai dit, j'étais dans un état de demi-somnolence.

Tout à coup une voix fraîche et sonore me fait tressaillir.

Un petit garçon criait à tue-tête!

« Vanuchka! Vanuchka! par ici! par ici! Vite, viens, cher petit crapaud, vite! dépêche-toi! »

La voix de Vanuchka répondit de loin :

« Je viens, je viens... Où es-tu? Pachka, où es-tu? Je viens, où es-tu?

— Mais, je suis par ici! me voilà! Regarde... es-tu aveugle? »

Et Pachka se met à siffler comme un merle.

C'était un enfant de neuf à dix ans, un garçon serrurier à en juger par la couleur de ses mains et de sa figure, et par le bout du tablier qu'on apercevait par les trous de sa méchante pelisse de mouton.

Ce n'était pas un Antinoüs, à coup sûr, mais c'était pourtant un beau jeune garçon. Toute sa beauté était dans une expression de franchise et de vaillance, qui lui gagnèrent mon cœur.

« Où es-tu? où es-tu?

— Me voilà! me voilà!

— Pachka!

— Vanuchka!

— Je viens!

— J'attends! »

La voix approchait toujours, — une voix fraîche et vibrante comme celle d'un petit tambour; j'entendais déjà le bruit de la course précipitée de celui à qui elle appartenait, la gelée criant sous ses petites bottes.

« Pachka!

— Me voilà!

— Me voilà aussi! »

Le nouveau venu était un garçon à peu près du même âge que Vaninchkieff, noir comme un charbon, alerte comme un écureuil et gai comme un pinson.

Il avait un accoutrement des plus curieux; une grosse, une immense pelisse d'homme le couvrait de la tête aux pieds et se drapait sur son petit corps comme une toge romaine. Un grand chapeau d'homme, fait entièrement en fourrure, lui tombait sur le nez à chaque instant, de sorte que ses yeux noirs n'apparaissaient que par intervalles, comme des étoiles à travers des nuages fuyant sous le vent.

Rien de tout cela ne l'empêchait de sauter et de courir mieux que vous ou moi.

« Es-tu bien sûr de ton affaire? demanda Vanuchka.

— Parfaitement sûr. Ils vont arriver à neuf heures juste.

— Cela n'est pas déjà si long à attendre : il est, je crois, huit heures et demie à peu près.

— Asseyons-nous gentiment et attendons. Voyons, il faut choisir un bon coin. Là! »

Les deux garçons vinrent se blottir juste près des piliers du pont. Je m'étais caché sous une grosse pierre grisâtre. L'immense manche de la pelisse qui couvrait Pachka tomba tout près de moi.

Je fus toujours d'un caractère aventureux, j'avais un faible pour tout ce qui est mystérieux...

Cette espèce de galerie en fourrure m'avait tenté...

C'est en vain que la voix de la raison me criait que ce serait absurde, dangereux, de s'y aventurer, — c'était plus fort que moi... Une force inconnue, irrésistible, m'y poussait..., et peut-être aussi l'idée que là-dedans j'aurais très-chaud.

Donc je m'y aventurai...

Il y faisait noir, comme dans un four, mais quelle douce chaleur!

En m'avançant tout doucement j'aboutis peu à peu presque à l'emmanchure et je sentis un petit bras grêle, recouvert d'une chemise en percale très-usée. — Ah oui! la chemise était bien usée, — j'ai payé pour le savoir, car je faillis me casser la patte dans un de ses trous qui me retint un instant prisonnier comme en un piége.

Cet accident me fit penser tout d'abord qu'il serait plus prudent de rebrousser chemin.

Je redescendis donc tout le long de la manche qui formait comme une sorte de long couloir, mais d'un pas indécis et nonchalant; rentrer dans le froid et quitter cette chaleur ne m'allait qu'à moitié; tout à coup... Grand Dieu! l'issue était fermée!

Pachka, pendant que je grimpais dans la hauteur, en avait fait, en s'asseyant sur l'extrémité de la manche de sa pelisse, une prison fermée pour moi des deux côtés.

Jugez de mon émoi! pourtant il fallait agir.

Je tâchai de rassembler mes idées, je pris mon courage à deux pattes et j'attendis...

J'attendis qu'un autre mouvement de Pachka me rendît ma liberté.

Le temps me paraissait long et je puis vous dire que mes idées n'étaient pas précisément couleur de rose...

Pachka ne bougeait pas. Pour la première fois de sa vie peut-être, ce garçon turbulent était immobile comme une petite souche.

N'ayant rien de mieux à faire, j'écoutai la conversation des deux gamins.

« Comme ils tardent à venir! disait Vanuchka.

— Patience! répondit Pachka, ils viendront. Oh! ce sera une fameuse course! Attends! je crois qu'on arrive! Oui, on arrive! »

J'entendis, en effet, le grincement des traîneaux qui couraient sur la glace; ce bruit très-léger n'était pas celui des lourds chevaux.

« Oh! les beaux rennes! ils sont énormes, s'écria Vanuchka.

— Paix! dit Pachka à voix basse. Paix! si l'on t'entend, tu vas gâter toute notre affaire! »

Les traîneaux s'arrêtèrent, un cocher descendit et piétina quelques minutes sur la glace poùr se réchauffer.

Je ne voyais rien, naturellement, mais j'écoutais tout.

Six minutes ne s'étaient pas écoulées, je crois, que je distinguai des rires et des pas qui s'approchaient.

Une voix de seigneur, — d'un jeune seigneur, cria :

« Ohé! cocher, êtes-vous là avec vos rennes?

— Oui, monseigneur, répondit le cocher, et je l'entendis grimper sur son siége. Dès qu'il y fut assis, il dit : Je suis prêt, monseigneur!

— Arrive donc, cousine, dit le jeune seigneur; veux-tu que je te porte sur le traîneau?

— Ah! tu es fou! Je puis bien y monter toute seule... M'y voilà!

— Pas tout à fait! tu tombes, cousine.

— C'est vrai! j'allais tomber sans ton bras, ton bras d'Hercule, mon cher cousin. »

Les rires recommencèrent de plus belle.

« Es-tu bien maintenant?

— Oui, merci, très-bien...

— Cocher! ventre à terre! »

Au même instant, Pachka s'élança comme une antilope agile, — je n'eus qu'à me bien tenir dans la galerie fourrée, — Pachka s'était cramponné à l'arrière du traîneau, Vanuchka aussi, et je fus entraîné dans une course effrénée, fantastique, féerique...

Le cocher poussait des cris sauvages,

les rennes filaient comme des flèches, la glace criait, les feux étincelaient, la cousine et le cousin riaient, Pachkoff et Vaninchkieff se tenaient cois, les manches de la pelisse flottaient...

J'aurais pu alors me laisser tomber sur



la glace, mais vous concevez bien que je ne m'en souciais guère, la chute aggravée par cette rapidité n'eût pas manqué d'être rude, et bien au contraire je m'accrochai de toutes mes forces à la fourrure de la pelisse pour n'être pas précipité par terre.

Je ne saurais vous dire combien de temps dura cette course folle. Tout ce que je sais, c'est qu'à un moment donné je me sentis comme pris d'une sorte de vertige. J'avais une vague perception qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, puis

ce fut comme une effroyable secousse! Qu'était-il arrivé?

Quand je repris connaissance, Pachka était par terre, Vanuchka aussi, et le traîneau, les rennes, le jeune seigneur avec sa cousine disparaissaient dans le lointain, au milieu des ténèbres pointillées de feux en bas, et semées d'étoiles en haut.

« Je me suis cru mort! dit Pachka en se relevant.

— On n'a rien pour rien, répondit philosophiquement Vanuchka.

— C'est vrai. Nous avons fait tout de même une fameuse promenade. Les rennes courent bien. Si j'étais roi, j'aurais des rennes dans mon écurie et je ferais des promenades tous les jours.

— Mais comme tu n'es pas encore roi, tu daignes te cramponner en cachette au traîneau des autres...

— Eh bien, oui! que veux-tu que je fasse? Ça ne dépend pas de moi, de devenir un roi, n'est-ce pas? Quant à moi, je suis prêt, tu sais, mais la couronne n'est pas encore parée de tous les rubis...

— Ah! c'est contrariant! Mais, dis donc, Vanuchka, comme le monde est drôlement arrangé! Les seigneurs vivent dans les plaisirs et nous autres quand nous voulons y toucher — v'lan, des coups de fouet.

— Ils défendent leur bien comme nous défendons le nôtre, repartit Pachka, seulement ils ont tiré à la loterie un lot meilleur que le nôtre, c'est évident.

— Tous les lots ne peuvent probablement pas être égaux, répondit Vanuchka. Il y en a de plus à plaindre que nous-mêmes.

— C'est vrai, fit Pachka, c'est à chacun à tâcher de tirer bon parti de son lot. »

Ils crurent alors entendre quelque chose dans les broussailles.

Un silence s'ensuivit.

Mais ce silence ne fut pas long.

« Je commence à avoir froid, dit Vanuchka, allons-nous-en.

— Moi pas, dit Pachka; que cette pelisse est lourde! »

Et il commença à tortiller la malheureuse fourrure. Il la retroussait, il la secouait, il la tirait en tous sens, il la pliait et la repliait... mais toujours de façon à ce que je ne pusse en sortir. J'étais toujours dans sa manche, et je peux dire que j'ai passé là un mauvais quart d'heure!

Enfin les gamins se décidèrent à retourner chacun à sa maison.

Quel voyage, mon Dieu!

Figurez-vous que Pachka rejeta les manches de la pelisse en arrière après les avoir fait nouer par Vanuchka, et que je flottai ainsi au gré des vents tout le temps que les garçons mirent à arriver à la maison, où demeurait Pachka. J'étais pris comme dans un sac.



« Adieu, à demain, dit Pachka en ouvrant la porte.

— Adieu, répondit Vanuchka. »

Et il se mit à courir le long de la rue.

Pachka entra dans une chambre, qui n'était rien moins qu'élégante, se débarrassa de la pelisse et je fus jeté dans un coin.

Une voix ferme, une voix d'homme, demanda :

« Eh bien, Pachka, as-tu fait une bonne promenade?

— Oui, père Mikola, répondit Pachka, seulement votre pelisse est trop lourde. J'étouffais dedans!

— Mieux vaut l'avoir grande que petite, et surtout que de ne pas en avoir du tout, répondit le père Mikola : grande comme elle est, nous pouvons la porter tous les deux, tandis que si elle était petite, je ne saurais m'y faufiler... Et toi, tu dors déjà ? »

Oui, Pachka dormait déjà. Il ne pensait pas plus aux coups de fouet du cocher du traîneau que s'il n'en avait jamais reçu. La chambre était chaude comme une serre; après le grand froid, la chaleur l'avait engourdi, pour ainsi dire. Pachka s'était laissé tomber sur la pelisse dont la manche, toujours nouée, ne me laissait aucune issue.

Je n'eûs que le temps de faire un bond sans quoi j'aurais été écrasé.

Il serait trop long de vous raconter toutes les ruses auxquelles il me fallut recourir pour pouvoir m'échapper d'abord de cette pelisse où j'étouffais, puis de cette maison inconnue.

Il suffira de vous dire que j'ai mis trois longs mois pour retrouver mon gîte, et encore ce fut un heureux hasard qui me permit de le regagner.

« Attention! s'écria tout à coup Gorémyka interrompant son histoire, qui, du reste, était finie; regardez bien où vous marchez, petit frère, et vous, Moustache, faites attention à chacun de vos pas; autrement, vous pourriez tomber dans une glacière. Il n'y a pas d'endroit qui vaille Saint-Pétersbourg pour les glacières. Aucun grand hôtel n'est réputé complet à moins d'en posséder une. Si les Russes sont condamnés à avoir une abondance de glace en hiver, ils ne veulent pas pour cela s'en passer durant leur court mais brûlant été. On aurait de la peine à croire combien nous en consommons. »

Moustache était resté en arrière de nous, dans une partie du marché où il avait découvert des provisions à son goût. S'entendant héler et ayant peur de nous perdre, il se décida à regret à les abandonner et nous rejoignit en trottant. Nous passions en ce moment devant un vaste édifice et je ne pus m'empêcher de regarder avec surprise les étranges colonnes qui le soutenaient. Il y en avait au moins cent et les chapiteaux de chacune d'elles étaient formés de trois canons dont la gueule béante semblait menacer les passants.

« Ce monument, nous dit notre garde, qui avait suivi la direction de mon regard, est le Spass Preobragenskoi Sabor, une église enrichie des dépouilles des nations vaincues par la Russie.

— Eh bien, s'écria Moustache qui, dans le cours de sa vie aventureuse avait entendu tonner l'artillerie, ces engins de guerre sont mieux placés là-haut que partout ailleurs; on les voit et on n'entend plus leur faux tonnerre. L'homme, je crois, est le seul animal qui, non content de la puissance destructive qu'il tient de la nature, façonne des machines qui lui permettent de massacrer en bloc ses frères. »

Ces observations pseudo-politiques ne paraissaient pas amuser Gorémyka, qui dit en levant le museau :

« C'est là-bas que se trouvent le Père de la marine russe et la Grand'Mère des maisons de Saint-Pétersbourg.

— Allons-y! m'écriai-je. J'ai vu beaucoup de navires et de maisons depuis mon arrivée, mais je suis curieux de contempler le Père et la Grand'Mère de deux familles si nombreuses. »

Gorémyka nous mena rapidement vers une hutte où nous pénétrâmes sans peine, attendu que les ferrures et les barreaux ne gênent en rien un rat et que tant que les concierges ne seront pas des chats, ils seront bien empêchés de lui refuser la porte.

« Comment, c'est là le Père de la marine russe! » s'écria Moustache d'un ton dédaigneux, en regardant une sorte de vieux bateau!

Et il se mit à courir audacieusement le long du plat-bord d'un canot d'environ une trentaine de pieds de long qu'abritait la cabane.

« Les Russes sont-ils donc des enfants, continua-t-il, pour s'amuser avec un pareil joujou et garder ce vilain bateau dans une baraque où il n'y a pas une goutte d'eau pour le mettre à flot? Le beau joyau, en vérité!

— Un Russe attache moins de prix au plus riche joyau de la couronne impériale qu'à ce modeste canot, répliqua Gorémyka. Sachez que Pierre le Grand lui-même a de sa main travaillé à le construire. Ce souverain a trouvé notre pays sans marine, et il nous en a légué une; il a manié lui-même la hache du charpentier afin de donner l'exemple, et c'est pour cela qu'aujourd'hui encore le peuple russe parle avec respect du « Père de la marine ». Ce souvenir est fait pour toucher tous les cœurs vraiment russes.

— Et où est la Grand'Mère de vos maisons? demandai-je, car je craignais qu'une réponse railleuse de Moustache ne vînt soulever une discussion.

— Tout près d'ici, répliqua Gorémyka. Ce n'est qu'une petite cabane en bois que Pierre le Grand daigna bâtir, presque entièrement de ses propres mains, comme le bateau que vous venez de voir. Elle est située sur les bords de la Néva, et on l'y voyait avant qu'une seule rue ne traversât les lugubres marais sur lesquels s'élève cette cité, aujourd'hui pleine de palais. N'est-il pas bon que l'orgueilleuse cité ait toujours sous les yeux ce qui lui rappelle son humble origine? » Nous en tombâmes d'accord avec Gorémyka.

Nous errâmes ainsi à travers les rues, causant joyeusement, instruits par Gorémyka de toutes les particularités du pays, et grignotant un morceau par-ci, un autre par-là, jusqu'au moment où l'aube naissante nous avertit qu'il était temps de regagner notre demeure. Nous nous étions trop attardés, car nous n'arrivâmes pas chez nous sans avoir rencontré des marchands ambulants qui criaient à tue-tête : « Bottes de Kasan! qui veut des bottes? » — « Fleurs, belles fleurs! voulez-vous des fleurs? » — Ou bien : « Achetez-moi mes images de Moscou! » D'autres offraient d'autres denrées que la plupart d'entre eux portaient sur la tête. C'étaient de robustes gaillards à qui leurs cheveux et leur longue barbe incultes donnaient un air assez sauvage, mais ils échangeaient, en se croisant, des paroles courtoises qui contrastaient avec leur mise rustique : « Bonjour, petit père, comment allez-vous? » — « Quel est votre bon plaisir? » — « En quoi puis-je vous obliger? » se disaient-ils. Et, saluant celui-là, souriant à celui-ci, ils découvraient leurs têtes mal peignées. Ces pauvres Russes sont la personnification de la politesse cachée sous une peau de mouton.

Cependant je me rappelai que, même chez les nations les plus civilisées, on ne se croit tenu à aucune politesse à l'égard des rats. Je savais d'ailleurs par Gorémyka

que ces moujiks, en dépit de leur bon naturel, n'auraient pas hésité à me tuer d'un coup de pied. Aussi fus-je très-heureux de me retrouver dans la confortable cuisine de l'hôtel Broufkouskoff sans que ma peau eût reçu le moindre accroc.

P.-J. STAHL et WILLIAM HUGHES.

La suite prochainement.

LE BOUCHER DE MORGES

Chemin faisant, raconte un écrivain qui voyageait, en 1760, sur les bords du lac de Genève, — je rencontrai un homme dont les habits, autant que le jour naissant me permettait de le voir, portaient l'enseigne de la misère, enseigne dont tant d'hommes détournent les yeux pour n'avoir pas à céder à la tentation d'une bonne œuvre, et que tant d'hommes méprisent parce qu'ils ne savent pas voir le mérite que souvent elle cache.

La figure de cet homme, qui d'ailleurs était suivi d'un mouton, me prévint en sa faveur.

« Ne venez-vous pas de Morges, mon ami?

— Oui, monsieur, j'étais garçon boucher dans cette ville.

— Quelle raison vous en a fait sortir ?

— Hélas! monsieur, cette brave bête... »

Ce début piqua ma curiosité. Je le priai de me dire son histoire, ce qu'il fit de la manière suivante :

« Je suis né de parents pauvres. On m'obligea de prendre la profession de boucher, à laquelle je répugnais fort; mais de six enfants que nous étions dans la famille, aucun n'avait désobéi aux ordres de mon père, je ne voulus pas être le premier. Tant que mon père vécut, je fis assidûment mon devoir, je l'eusse toujours rempli de même, si mon maître n'eût trop exigé de moi.

« Dans un troupeau que je gardais, je m'étais attaché à un mouton, il m'aimait aussi. »

A cet endroit de sa narration, il donna sur le dos de son compagnon deux petits coups qui voulaient dire : « C'est lui. »

La bonne bête leva bénignement la tête vers son maître, et lui lécha les mains d'un air qui semblait répondre : « Oui, c'est moi. »

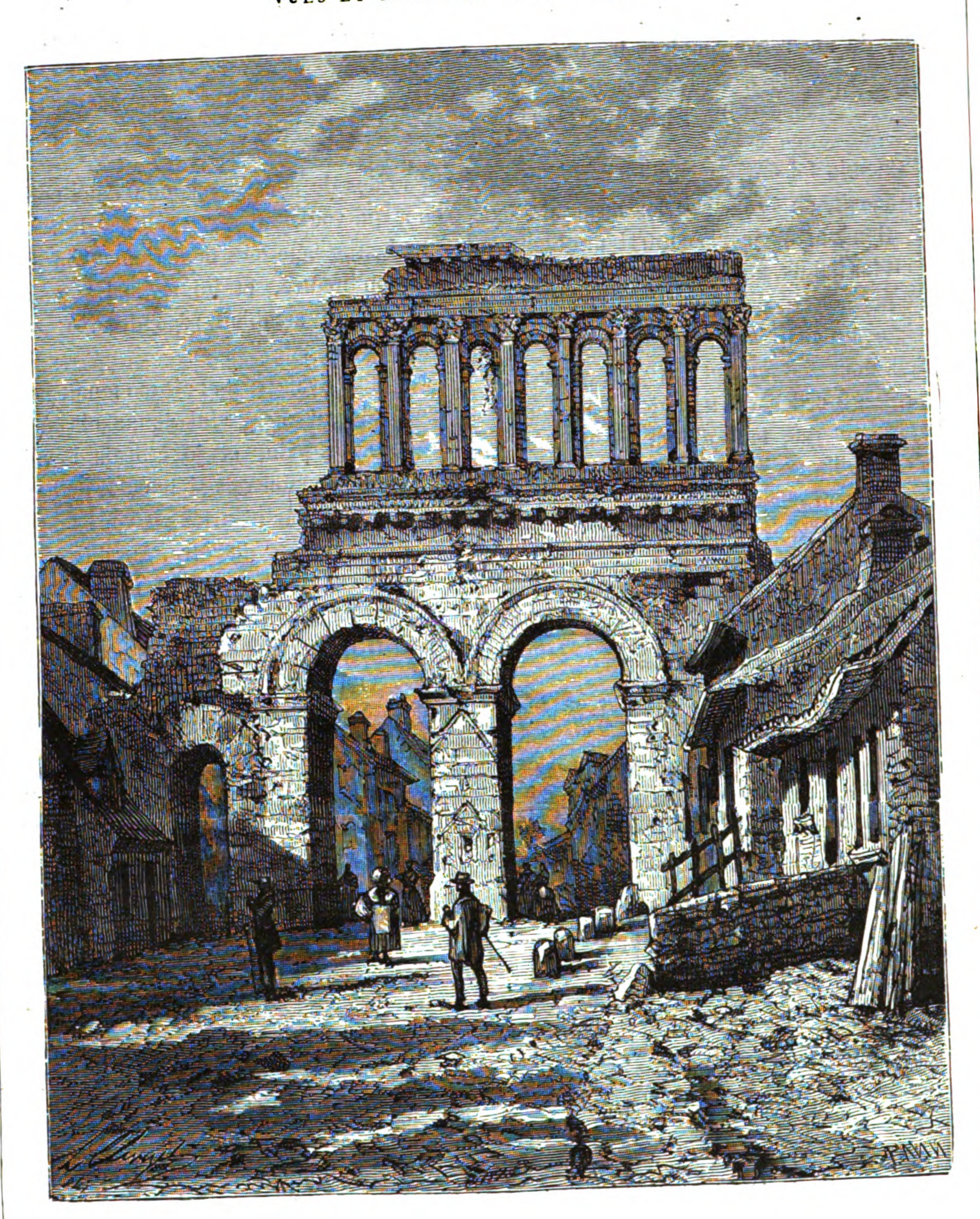
« Il me suivait partout; il me tenait lieu d'amis, de parents, je lui donnais la moitié de mon pain, et je croyais l'avoir mangé. Il se montrait si bon, le pauvre animal, que vous n'auriez pu vous empêcher de lui donner du vôtre. Aussi, quand il fallait conduire une bête à la tuerie, n'était-ce jamais lui que je prenais. Peu à peu le troupeau s'épuisa, et malgré mes prières mon maître voulut me forcer à égorger mon mouton. En vain tentai-je d'obéir. Quand j'avançais le couteau, mon ami le mouton me regardait d'un air!... Il semblait me faire des reproches; puis il me léchait, les larmes m'en venaient aux yeux, et le couteau me tombait des mains..... Enfin je dis à mon maître qu'on m'égorgerait plutôt moi-même que de me pousser à cet assassinat.

« Ces mots l'irritèrent; il me traita de gueux, de misérable; je le traitai d'homme dur, sans miséricorde... Je faisais peut-être mal, mais c'était par amitié pour ma pauvre bête... Mon maître me donna mon congé. J'avais quelques écus de côté, je les lui offris pour qu'il me vendît mon mouton; heureusement le marché lui sembla avantageux, il me le céda. »

Et l'homme ajouta en se penchant sur le mouton pour le caresser : « Je suis bien pauvre, mais je ne le regrette pas, va!... »

E. MULLER.

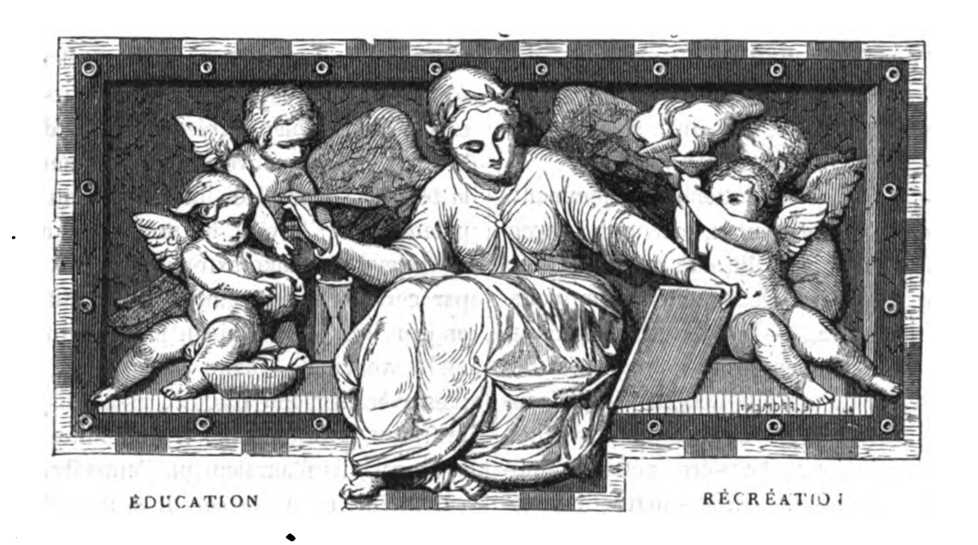
VUES ET MONUMENTS DE FRANCE



PORTE D'AUTUN

PORTE D'AUTUN (Saône-et-Loire). Autun a conservé, entre autres ruines romaines, deux portes célèbres. La *porte d'Arroux* est un massif épais de $3^{m},50$, percé de deux arcades hautes de $4^{m},35$, et de deux baies latérales; au-dessus court une galerie ornée de petites arcades et de pilastres cannelés. Le monument a 19 mètres de large sur 17 de haut.

Le Directeur-Gerant, J. HETZEL.



LE PAYS DES FOURRURES

PAR JULES VERNE

Illustrations par FÉRAT — Gravures par PANNEMAKER et HILDIBRAND

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE VII.

UN FEU ET UN CRI.

Le lieutenant et le sergent Long passèrent la soirée dans la grande salle du fort Espérance, jusqu'à l'heure du coucher. Tous étaient rassemblés dans cette salle, à l'exception de l'astronome, qui restait, pour ainsi dire, continuellement et hermétiquement calfeutré dans sa cabine. Les hommes s'occupaient diversement, les uns nettoyant leurs armes, les autres réparant ou affûtant leurs outils. Mrss. Mac Nap, Raë et Joliffe travaillaient à l'aiguille avec la bonne Madge, pendant que Mrs. Paulina Barnett faisait la lecture à haute voix. Cette lecture était fréquemment interrompue, non-seulement par le choc de la rafale, qui frappait comme un bélier les murailles de la maison, mais aussi par les cris du bébé. Le caporal Joliffe, chargé de l'amuser, avait fort à faire. Ses genoux, changés en chevaux fougueux, n'y pouvaient suffire et étaient déjà fourbus. Il fallut que le caporal se décidât à déposer son infatigable cavalier sur la grande table, et là, l'enfant se roula à sa guise jusqu'au moment où le sommeil vint calmer son agitation.

A huit heures, suivant la coutume, la prière fut dite en commun, les lampes furent éteintes, et bientôt chacun eut regagné sa couche habituelle.

Dès que tous furent endormis, le lieutenant Hobson et le sergent Long traversèrent sans bruit la grande salle déserte, et gagnèrent le couloir. Là, ils trouvèrent Mrs. Paulina Barnett, qui voulait leur serrer une dernière fois la main.

« A demain, dit-elle au lieutenant.

— A demain, madame, répondit Jasper Hobson... oui... à demain... sans faute...

— Mais si vous tardez?...

— Il faudra nous attendre patiemment, répondit le lieutenant, car après avoir examiné l'horizon du sud par cette nuit noire, au milieu de laquelle un feu pourrait apparaître, — dans le cas, par exemple, où nous nous serions approchés des côtes de la Nouvelle-Géorgie, — j'ai ensuite intérêt à reconnaître notre position pendant le jour. Peut-être cette exploration durera-t-elle vingt-quatre heures. Mais si nous pouvons arriver au cap Michel avant minuit, nous serons de retour au fort demain soir. Ainsi, patientez, madame, et croyez que nous ne nous exposerons pas sans raison.

— Mais, demanda la voyageuse, si vous n'êtes pas revenus demain, après-demain, dans deux jours?...

— C'est que nous ne devrons plus revenir! » répondit simplement Jasper Hobson.

La porte s'ouvrit alors. Mrs. Paulina Barnett la referma sur le lieutenant Hobson et son compagnon. Puis, inquiète, pensive, elle regagna sa chambre, où l'attendait Madge.

Jasper Hobson et le sergent Long traversèrent la cour intérieure, au milieu d'un tourbillon qui faillit les renverser, mais ils se soutinrent l'un l'autre, et, appuyés sur leurs bâtons ferrés, ils franchirent la poterne et s'avancèrent entre les collines et la rive orientale du lagon.

Une vague lueur crépusculaire était répandue sur le territoire. La lune, nouvelle depuis la veille, ne devait pas paraître au-dessus de l'horizon, et laissait à la nuit toute sa sombre horreur, mais l'obscurité n'allait durer que quelques heures au plus. En ce moment même, on y voyait encore suffisamment à se conduire.

Quel vent et quelle pluie! Le lieutenant Hobson et son compagnon étaient chaussés de bottes imperméables et couverts de capotes cirées, bien serrées à la taille, dont le capuchon leur enveloppait entièrement la tête. Ainsi protégés, ils marchèrent rapidement, car le vent, les prenant de dos, les poussa avec une extrême violence, et, par certains redoublements de la rafale, on peut dire qu'ils allaient plus vite qu'ils ne le voulaient. Quant à se parler, ils n'essayèrent même pas, car, assourdis par les fracas de la tempête, époumonnés par l'ouragan, ils n'auraient pu s'entendre.

L'intention de Jasper Hobson n'était point de suivre le littoral, dont les irrégularités eussent inutilement allongé sa route, tout en l'exposant aux coups directs de l'ouragan, qu'aucun obstacle, par conséquent, n'arrêtait à la limite de la mer. Il comptait, autant que possible, couper en ligne droite depuis le cap Bathurst jusqu'au cap Michel, et il s'était, dans cette prévision, muni d'une boussole de poche qui lui permettrait de relever sa direction. De cette façon, il n'aurait pas plus de dix à onze milles à franchir pour atteindre son but, et il pensait arriver au terme de son voyage à peu près à l'heure où le crépuscule s'effacerait pour deux heures à peine, et laisserait à la nuit toute son obscurité.

Jasper Hobson et son sergent, courbés sous l'effort du vent, le dos arrondi, la tête dans les épaules, s'arc-boutant sur leurs bâtons, avançaient donc assez rapidement. Tant qu'ils prolongèrent la rive est du lac, ils ne reçurent point la rafale de plein fouet et n'eurent pas trop à souffrir. Les modestes collines et les arbres dont elles étaient couronnées les garantissaient en partie. Le vent sifflait avec une violence sans égale à travers cette ramure, au risque de déraciner ou de briser quelque tronc mal assuré, mais il se « cassait » en passant. La pluie même n'arrivait que

divisée en une impalpable poussière. Aussi, pendant l'espace de quatre milles environ, les deux explorateurs furent-ils moins rudement éprouvés qu'ils ne le craignaient.

Arrivés à l'extrémité méridionale de la futaie, là où venait mourir la base des collines, là où le sol plat, sans une extumescence quelconque, sans un rideau d'arbres, était balayé par le vent de la mer, ils s'arrêtèrent un instant. Ils avaient encore six milles à franchir avant d'atteindre le cap Michel.

« Cela va être un peu dur! cria le lieutenant Hobson à l'oreille du sergent Long.

— Oui, répondit le sergent, le vent et la pluie vont nous cingler de concert.

— Je crains même que, de temps en temps, il ne s'y joigne un peu de grêle! ajouta Jasper Hobson.

— Ce sera toujours moins meurtrier que de la mitraille! répliqua philosophiquement le sergent Long. Or, mon lieutenant, ça vous est arrivé, à vous comme à moi, de passer à travers la mitraille. Passons donc, et en avant!

— En avant, mon brave soldat! »

Il était dix heures alors. Les dernières lueurs crépusculaires commençaient à s'évanouir; elles s'effaçaient comme si elles eussent été noyées dans la brume ou éteintes par le vent et la pluie. Cependant, une certaine lumière, très-diffuse, se sentait encore. Le lieutenant battit le briquet, consulta sa boussole, en promenant un morceau d'amadou à sa surface, puis, hermétiquement serré dans sa capote, son capuchon ne laissant passage qu'à ses rayons visuels, il s'élança, suivi du sergent, sur cet espace, largement découvert, qu'aucun obstacle ne protégeait plus.

Au premier moment, tous deux furent violemment jetés à terre, mais, se relevant aussitôt, se cramponnant l'un à l'autre, et courbés comme de vieux bonshommes, ils prirent un pas accéléré, moitié trot, moitié amble.

Cette tempête était magnifique dans son horreur! De grands lambeaux de brume tout déloquetés, de véritables haillons tissus d'air et d'eau, balayaient le sol. Le sable et la terre volaient comme une mitraille, et au sel qui s'attachait à leurs lèvres, le lieutenant Hobson et son compagnon reconnurent que l'eau de la mer, distante de deux à trois milles au moins, arrivait jusqu'à eux en nappes pulvérisées.

Pendant de certaines accalmies, bien courtes et rares, ils s'arrêtaient et respiraient. Le lieutenant vérifiait alors la direction du mieux qu'il pouvait en estimant la route parcourue, et ils reprenaient leur route.

Mais la tempête s'accroissait encore avec la nuit. Ces deux éléments, l'air et l'eau, semblaient être absolument confondus. Ils formaient dans les basses régions du ciel une de ces redoutables trombes qui renversent les édifices, déracinent les forêts, et que les bâtiments, pour s'en défendre, attaquent à coups de canon. On eût pu croire, en effet, que l'Océan, arraché de son lit, allait passer tout entier par-dessus l'île errante.

Vraiment, Jasper Hobson se demandait avec raison comment l'icefield qui la supportait, soumis à un tel cataclysme, pouvait résister, comment il ne s'était déjà pas fracturé en cent endroits sous l'action de la houle. Cette houle devait être formidable, et le lieutenant l'entendait rugir au loin. En ce moment, le sergent Long, qui le précédait de quelques pas, s'arrêta soudain; puis, revenant au lieutenant et lui faisant entendre quelques paroles entrecoupées :

« Pas par là! dit-il.

— Pourquoi?

— La mer!...

— Comment? la mer! Nous ne sommes

pourtant pas arrivés au rivage du sud-ouest?

— Voyez, mon lieutenant. »

En effet, une large étendue d'eau apparaissait dans l'ombre, et des lames se brisaient avec violence aux pieds du lieutenant.

Jasper Hobson battit une seconde fois le



briquet, et, au moyen d'un nouveau morceau d'amadou allumé, il consulta attentivement l'aiguille de sa boussole.

« Non, dit-il, la mer est plus à gauche. Nous n'avons pas encore passé la grande futaie qui nous sépare du cap Michel.

— Mais alors, c'est...

— C'est une fracture de l'île, répondit Jasper Hobson, qui, ainsi que son compagnon, avait dû se coucher sur le sol pour résister à la bourrasque. Ou bien une énorme portion de l'île, détachée, est partie en dérive, ou ce n'est qu'une simple entaille que nous pourrons tourner. En route! »

Jasper Hobson et le sergent Long se re-

levèrent et s'enfoncèrent sur leur droite, à l'intérieur de l'île, en suivant la lisière liquide qui écumait à leurs pieds. Ils allèrent ainsi pendant dix minutes environ, craignant, non sans raison, d'être coupés de toute communication avec la partie méridionale de l'île. Puis, le bruit du ressac, qui s'ajoutait aux autres bruits de la tempête, s'arrêta.

« Ce n'est qu'une entaille, dit le lieutenant Hobson à l'oreille du sergent. Tournons! »

Et ils reprirent leur direction vers le sud. Mais alors ces hommes courageux s'exposaient à un danger terrible, et ils le savaient bien tous les deux, sans s'être communiqué leur pensée. En effet, cette partie de l'île Victoria sur laquelle ils s'aventuraient en ce moment, déjà disloquée sur un long espace, pouvait s'en séparer d'un instant à l'autre. Si l'entaille se creusait plus avant sous la dent du ressac, elle les eût immanquablement entraînés à la dérive! Mais ils n'hésitèrent pas, et ils s'élancèrent dans l'ombre, sans même se demander si le chemin ne leur manquerait pas au retour!

Que de pensées inquiétantes assiégeaient alors le lieutenant Hobson! Pouvait-il espérer désormais que l'île résistât jusqu'à l'hiver? N'était-ce pas là le commencement de l'inévitable rupture? Si le vent ne la jetait pas à la côte, n'était-elle pas condamnée à périr avant peu, à s'effondrer, à se dissoudre? Quelle effroyable perspective! et quelle chance restait-il aux infortunés habitans de cet icefield?

Cependant, battus, brisés par les coups de la rafale, ces deux hommes énergiques, que soutenait le sentiment d'un devoir à accomplir, allaient toujours. Ils arrivèrent ainsi à la lisière de cette vaste futaie, qui confinait au cap Michel. Il s'agissait alors de la traverser, afin d'atteindre au plus tôt le littoral. Jasper Hobson et le sergent Long s'engagèrent donc sous la futaie, au milieu de la plus profonde obscurité, au milieu de ce tonnerre que le vent faisait à travers les sapins et les bouleaux. Tout craquait autour d'eux. Les branches brisées les fouettaient au passage. A chaque instant, ils couraient le risque d'être écrasés par la chute d'un arbre, ou ils se heurtaient à des souches rompues qu'ils ne pouvaient apercevoir dans l'ombre. Mais alors ils n'allaient plus au hasard, et les mugissements de la mer guidaient leurs pas à travers le taillis. Ils entendaient ces énormes retombées des lames qui déferlaient avec un épouvantable bruit, et même, plus d'une fois, ils sentirent le sol, évidemment aminci, trembler à leur choc. Enfin, se tenant par la main pour ne point s'égarer, se soutenant, se relevant quand l'un d'eux buttait contre quelque obstacle, ils arrivèrent à la lisière opposée de la futaie.

Mais là, un tourbillon les arracha l'un à l'autre. Ils furent violemment séparés, et, chacun de son côté, jetés à terre.

« Sergent! sergent! où êtes-vous? cria Jasper Hobson de toute la force de ses poumons.

— Présent, mon lieutenant! » hurla le lieutenant Long.

Puis, rampant tous deux sur le sol, ils essayèrent de se rejoindre. Mais il semblait qu'une main puissante les clouât sur place. Enfin, après des efforts inouïs, ils parvinrent à se rapprocher, et, pour prévenir toute séparation ultérieure, ils se lièrent l'un à l'autre par la ceinture; puis ils rampèrent sur le sable, de manière à gagner une légère extumescence que dominait un maigre bouquet de sapins. Ils y arrivèrent enfin, et là, un peu abrités, ils creusèrent un trou dans lequel ils se blottirent, exténués, rompus, brisés!

Il était onze heures et demie du soir.

Jasper Hobson et son compagnon demeu-

rèrent ainsi pendant plusieurs minutes sans prononcer une parole. Les yeux à demi clos, ils ne pouvaient plus remuer, et une sorte de torpeur, d'irrésistible somnolence, les envahissait, pendant que la bourrasque secouait au-dessus d'eux les sapins qui craquaient comme les os d'un squelette. Toutefois, ils résistèrent au sommeil, et quelques gorgées de brandevin, puisées à la gourde du sergent, les ranimèrent à propos.



« Pourvu que ces arbres tiennent! dit le lieutenant Hobson.

— Et pourvu que notre trou ne s'en aille pas avec eux! ajouta le sergent en s'arc-boutant dans ce sable mobile.

— Enfin, puisque nous voilà ici, dit Jasper Hobson, à quelques pas seulement du cap Michel; puisque nous sommes venus pour regarder, regardons! Voyez-vous, sergent Long, j'ai comme un pressentiment que nous ne sommes pas loin de la terre ferme; mais enfin ce n'est qu'un pressentiment! »

Dans la position qu'ils occupaient, les regards du lieutenant et de son compagnon auraient embrassé les deux tiers de l'horizon du sud, si cet horizon eût été visible. Mais, en ce moment, l'obscurité était absolue, et, à moins qu'un feu n'apparût, ils se voyaient obligés d'attendre le jour pour avoir connaissance d'une côte, dans le cas où l'ouragan les aurait suffisamment rejetés dans le sud.

Or, — le lieutenant l'avait dit à Mrs. Paulina Barnett, — les pêcheries ne sont pas rares sur cette partie de l'Amérique septentrionale qui s'appelle la Nouvelle-Géorgie. Cette côte compte aussi de nombreux établissements, dans lesquels les indigènes recueillent des dents de mammouths, car ces parages recèlent en grand nombre des squelettes de ces grands antédiluviens, réduits à l'état fossile. A quelques degrés plus bas s'élève New-Arkhangel, centre de l'administration qui s'étend sur tout l'archipel des îles Aléoutiennes, et chef-lieu de l'Amérique russe. Mais les chasseurs fréquentent plus assidûment les rivages de la mer polaire, depuis surtout que la Compagnie de la baie d'Hudson a pris à bail les territoires de chasse que la Russie exploitait autrefois. Jasper Hobson, sans connaître ce pays, connaissait les habitudes des agents qui le visitaient à cette époque de l'année, et il était fondé à croire qu'il y rencontrerait des compatriotes, des collègues même, ou, à leur défaut, quelque parti de ces Indiens nomades qui courent le littoral.

Mais Jasper Hobson avait-il raison d'espérer que l'île Victoria eût été repoussée vers la côte?

« Oui, cent fois oui! répéta-t-il au sergent. Voilà sept jours que ce vent du nord-est souffle en ouragan. Je sais bien que l'île, très-plate, lui donne peu de prise, mais, cependant, ses collines, ses futaies, tendues çà et là comme des voiles, doivent céder quelque peu à l'action du vent. En outre, la mer qui nous porte subit aussi cette influence, et il est bien certain que les grandes lames courent vers la côte. Il me paraît donc impossible que nous ne soyons pas sortis du courant qui nous entraînait dans l'ouest, impossible que nous n'ayons pas été rejetés au sud. Nous n'étions, à notre dernier relèvement, qu'à deux cents milles de la terre, et, depuis sept jours.....

— Tous vos raisonnements sont justes, mon lieutenant, répondit le sergent Long. D'ailleurs, si nous avons l'aide du vent, nous avons aussi l'aide de Dieu, qui ne voudra pas que tant d'infortunés périssent, et c'est en lui que je mets tout mon espoir! »

Jasper Hobson et le sergent parlaient ainsi en phrases coupées par les bruits de la tempête. Leurs regards cherchaient à percer cette ombre épaisse, que des lambeaux d'un brouillard échevelés par l'ouragan rendaient encore plus opaque. Mais pas un point lumineux n'étincelait dans cette obscurité.

Vers une heure et demie du matin, l'ouragan éprouva une accalmie de quelques minutes. Seule, la mer, effroyablement démontée, n'avait pu modérer ses mugissements. Les lames déferlaient les unes sur les autres avec une violence extrême.

Tout d'un coup, Jasper Hobson, saisissant le bras de son compagnon, s'écria :

« Sergent, entendez-vous?...

— Quoi?

— Le bruit de la mer?

— Oui, mon lieutenant, répondit le sergent Long, en prêtant plus attentivement l'oreille, et, depuis quelques instants, il me semble que ce fracas des vagues...

— N'est plus le même..... n'est-ce pas, sergent..... Écoutez..... écoutez..... c'est comme le bruit d'un ressac..... on dirait

que les lames se brisent sur des roches!... »

Jasper Hobson et le sergent Long écoutèrent avec une extrême attention. Ce n'était évidemment plus ce bruit monotone et sourd des vagues qui s'entrechoquent au large, mais le roulement retentissant des nappes liquides lancées contre



un corps dur et que répercute l'écho des roches. Or, il ne se trouvait pas un seul rocher sur le littoral de l'île, qui n'offrait qu'une lisière peu sonore, faite de terre et de sable.

Jasper Hobson et son compagnon ne s'étaient-ils point trompés? Le sergent essaya de se lever afin de mieux entendre, mais il fut aussitôt renversé par la bourrasque, qui venait de reprendre avec une nouvelle violence. L'accalmie avait cessé, et les sifflements de la rade éteignaient alors les mugissements de la mer, et avec eux cette sonorité particulière qui avait frappé l'oreille du lieutenant.

Que l'on juge de l'anxiété des deux ob-

servateurs. Ils s'étaient blottis de nouveau dans leur trou, se demandant s'il ne leur faudrait pas, par prudence, quitter cet abri, car ils sentaient le sable s'ébouler sous eux et le bouquet de sapins crouler jusque dans ses racines. Mais ils ne cessaient de regarder vers le sud. Toute leur vie se concentrait alors dans leur regard, et leurs yeux fouillaient incessamment cette ombre épaisse, que les premières lueurs de l'aube ne tarderaient pas à dissiper.

Soudain, un peu avant deux heures et demie du matin, le sergent Long s'écria :

« J'ai vu!

— Quoi?

— Un feu!

— Un feu?

— Oui!... là..... dans cette direction! »

Et du doigt le sergent indiquait le sud-ouest. S'était-il trompé? Non, car Jasper Hobson, regardant aussi, surprit une lueur indécise dans la direction indiquée.

« Oui! s'écria-t-il, oui! sergent! un feu! la terre est là!

— A moins que ce feu ne soit un feu de navire! répondit le sergent Long.

— Un navire à la mer par un pareil temps! s'écria Jasper Hobson, c'est impossible! Non! non! la terre est là, vous dis-je, à quelques milles de nous!

— Eh bien, faisons un signal!

— Oui, sergent, répondons à ce feu du continent par un feu de notre île! »

Ni le lieutenant Hobson ni le sergent n'avaient de torche qu'ils pussent enflammer. Mais au-dessus d'eux se dressaient ces sapins résineux que l'ouragan tordait.

« Votre briquet, sergent? » dit Jasper Hobson.

Le sergent Long battit son briquet et enflamma l'amadou; puis, rampant sur le sable, il s'éleva jusqu'au pied du bouquet d'arbres. Le lieutenant le rejoignit. Le bois mort ne manquait pas. Ils l'entassèrent à la racine même des pins, ils l'allumèrent, et, le vent aidant, la flamme se communiqua au bouquet tout entier.

« Ah! s'écria Jasper Hobson, puisque nous avons vu, on doit nous voir aussi! »

Les sapins brûlaient avec un éclat livide et projetaient une flamme fuligineuse, comme eût fait une énorme torche. La résine crépitait dans ces vieux troncs, qui furent rapidement consumés. Bientôt les derniers pétillements se firent entendre et tout s'éteignit.

Jasper Hobson et le sergent Long regardaient si quelque nouveau feu répondrait au leur...

Mais rien. Pendant dix minutes environ, ils observèrent, espérant retrouver ce point lumineux qui avait brillé un instant, et ils désespéraient de revoir un signal quelconque, — quand, soudain, un cri se fit entendre, un cri distinct, un appel désespéré qui venait de la mer.

Jasper Hobson et le sergent Long, dans une effroyable anxiété, se laissèrent glisser jusqu'au rivage...

Le cri ne se renouvela plus.

Cependant, depuis quelques minutes, l'aube se faisait peu à peu. Il semblait même que la violence de la tempête diminuât avec la réapparition du soleil. Bientôt la clarté fut assez forte pour permettre au regard de parcourir l'horizon...

Il n'y avait pas une terre en vue, et le ciel et la mer se confondaient toujours sur une même ligne d'horizon.

CHAPITRE VIII.

UNE EXCURSION DE MRS. PAULINA BARNETT.

Pendant toute la matinée, Jasper Hobson et le sergent Long errèrent sur cette partie du littoral. Le temps s'était considéra-

blement modifié. La pluie avait presque entièrement cessé, mais le vent, avec une brusquerie extraordinaire, venait de sauter au sud-est, sans que sa violence eût diminué. Circonstance extrêmement fâcheuse. Ce fut un surcroît d'inquiétude pour le lieutenant Hobson, qui dut renoncer, dès lors, à tout espoir d'atteindre la terre ferme.

En effet, ce coup de vent de sud-est ne pouvait plus qu'éloigner l'île errante du continent américain, et la rejeter dans les courants si dangereux qui portaient au nord de l'océan Arctique.

Mais pouvait-on affirmer que l'île fût jamais rapprochée de la côte pendant cette nuit terrible? N'était-ce qu'un pressentiment du lieutenant Hobson, et qui ne s'était pas réalisé? L'atmosphère était assez nette alors, la portée du regard pouvait s'étendre sur un rayon de plusieurs milles, et, cependant, il n'y avait pas même l'apparence d'une terre. Ne devait-on pas en revenir à l'hypothèse du sergent, et supposer qu'un bâtiment avait passé la nuit en vue de l'île, qu'un feu de bord avait apparu un instant, qu'un cri avait été jeté par quelque marin en détresse? Et ce bâtiment ne devait-il pas avoir sombré dans la tourmente?

En tout cas, quelle que fût la cause, on ne voyait pas une épave en mer, pas un débris sur le rivage. L'Océan, contrarié maintenant par ce vent de terre, se soulevait en lames énormes auxquelles un navire eût difficilement résisté.

« Eh bien, mon lieutenant, dit le sergent Long, il faut bien en prendre son parti!

— Il le faut, sergent, répondit Jasper Hobson en passant la main sur son front, il faut rester sur notre île, il faut attendre l'hiver! Lui seul peut nous sauver! »

Il était midi alors. Jasper Hobson, voulant arriver avant le soir au fort Espérance, reprit aussitôt le chemin du cap Bathurst. Son compagnon et lui furent encore aidés au retour par le vent qui les prenait encore de dos. Ils étaient très-inquiets, et se demandaient, non sans raison, si l'île n'avait pas achevé de se séparer en deux parties pendant cette lutte des éléments. L'entaille observée la veille ne s'était-elle pas prolongée sur toute sa largeur? N'étaient-ils pas maintenant séparés de leurs amis? Tout cela, ils pouvaient le craindre.

Ils arrivèrent bientôt à la futaie qu'ils avaient traversée la veille. Des arbres, en grand nombre, gisaient sur le sol, les uns brisés par le tronc, les autres déracinés, arrachés de cette terre végétale dont la mince couche ne leur donnait pas un point d'appui suffisant. Les feuilles envolées ne laissaient plus apercevoir que de grimaçantes silhouettes, qui cliquetaient bruyamment au vent du sud-est.

Deux milles après avoir dépassé ce taillis dévasté, le lieutenant Hobson et le sergent Long arrivèrent au bord de cette entaille, dont ils n'avaient pu reconnaître les dimensions dans l'obscurité. Ils l'examinèrent avec soin. C'était une fracture large de cinquante pieds environ, coupant le littoral à mi-chemin à peu près du cap Michel et de l'ancien port Barnett, et formant une sorte d'estuaire qui s'étendait à plus d'un mille et demi dans l'intérieur. Qu'une nouvelle tempête provoquât l'agitation de la mer, et l'entaille s'ouvrirait de plus en plus.

Le lieutenant Hobson, s'étant rapproché du littoral, vit, en ce moment, un énorme glaçon qui se détachait de l'île et s'en allait à la dérive.

« Oui, murmura le sergent Long, c'est là le danger! »

Tous deux revinrent alors d'un pas rapide dans l'ouest, afin de tourner l'énorme entaille, et, à partir de ce point, ils se

dirigèrent directement vers le fort Espérance.

Ils n'observèrent aucun autre changement sur leur route. A quatre heures, ils franchissaient la poterne de l'enceinte et trouvaient tous leurs compagnons vaquant à leurs occupations habituelles.

Jasper Hobson dit à ses hommes qu'il avait voulu une dernière fois, avant l'hiver, chercher quelque trace du convoi promis par le capitaine Craventy, mais que ses recherches avaient été vaines.

« Allons, mon lieutenant, dit Marbre, je crois qu'il faut renoncer définitivement, pour cette anné du moins, à voir nos camarades du fort Reliance?

— Je le crois aussi, Marbre, » répondit simplement Jasper Hobson, et il rentra dans la salle commune.

Mrs. Paulina Barnett et Madge furent mises au courant des deux faits qui avaient marqué l'exploration du lieutenant : l'apparition du feu, l'audition du cri. Jasper Hobson affirma que ni son sergent ni lui n'avaient pu être le jouet d'une illusion. Le feu avait été réellement vu, le cri réellement entendu. Puis, après mûres réflexions, tous furent d'accord sur ce point : qu'un navire en détresse avait passé pendant la nuit en vue de l'île, mais que l'île ne s'était point approchée du continent américain.

Cependant, avec le vent du sud-est, le ciel se nettoyait rapidement et l'atmosphère se dégageait des vapeurs qui l'obscurcissaient. Jasper Hobson put espérer, non sans raison, que le lendemain il serait à même de faire son point.

En effet, la nuit fut plus froide, et une neige fine tomba, qui couvrit tout le territoire de l'île. Le lendemain, en se levant, Jasper Hobson put saluer ce premier symptôme de l'hiver..

On était au 2 septembre. Le ciel se dégagea peu à peu des vapeurs qui l'embrumaient. Le soleil parut. Le lieutenant l'attendait. A midi, il fit une bonne observation de latitude, et, vers deux heures, un calcul d'angle horaire qui lui donna sa longitude.

Le résultat de ses observations fut :

Latitude : 70° 57';

Longitude : 170° 30'.

Ainsi donc, malgré la violence de l'ouragan, l'île errante s'était à peu près maintenue sur le même parallèle. Seulement, le courant l'avait encore reportée dans l'ouest. En ce moment, elle se trouvait par le travers du détroit de Behring, mais à quatre cents milles, au moins, dans le nord du cap Oriental et du cap du Prince-de-Galles, qui marquent la partie la plus resserrée du détroit.

Cette nouvelle situation était plus grave. L'île se rapprochait chaque jour de ce grand courant du Kamtchatka qui, s'il la saisissait dans ses eaux rapides, pouvait l'entraîner loin vers le nord. Évidemment, avant peu, son destin serait décidé. Ou elle s'immobiliserait entre les deux courants contraires, en attendant que la mer se solidifiât autour d'elle, ou elle irait se perdre dans les solitudes des régions hyperboréennes.

Jasper Hobson, très-péniblement affecté, mais voulant cacher ses inquiétudes, rentra seul dans sa chambre et ne parut plus de la journée. Ses cartes sous les yeux, il employa tout ce qu'il possédait d'invention, d'ingéniosité pratique, à imaginer quelque solution.

La température, pendant cette journée, s'abaissa de quelques degrés encore, et les brumes, qui s'étaient levées le soir audessus de l'horizon du sud-est, retombèrent en neige pendant la nuit suivante. Le lendemain, la couche blanche s'étendait sur une hauteur de deux pouces. L'hiver approchait enfin.

Ce jour-là, 3 septembre, Mrs. Paulina

Barnett résolut de visiter sur une distance de quelques milles cette portion du littoral qui s'étendait entre le cap Bathurst et le cap Esquimau. Elle voulait reconnaître les changements que la tempête avait pu produire pendant les jours précédents. Très-certainement, si elle eût proposé au lieutenant Hobson de l'accompagner dans cette exploration, celui-ci l'eût fait sans hésiter. Mais ne voulant pas l'arracher à ses préoccupations, elle se décida à partir sans lui, en emmenant Madge avec elle. Il n'y avait, d'ailleurs, aucun danger à craindre. Les seuls animaux réellement redoutables, les ours, semblaient avoir tous abandonné l'île à l'époque du tremblement de terre. Deux femmes pouvaient donc, sans imprudence, se hasarder aux environs du cap pour une excursion qui ne devait durer que quelques heures.

Madge accepta sans faire aucune réflexion la proposition de Mrs. Paulina Barnett, et toutes deux, sans avoir prévenu personne, dès huit heures du matin, armées du simple couteau à neige, la gourde et le bissac au côté, elles se dirigèrent vers l'ouest, après avoir descendu les rampes du cap Bathurst.

Déjà le soleil se traînait languissamment au-dessus de l'horizon, car il ne s'élevait dans sa culmination que de quelques degrés à peine. Mais ses obliques rayons étaient clairs, pénétrants, et ils fondaient encore la légère couche de neige en de certains endroits, directement exposés à leur action dissolvante.

Des oiseaux nombreux, ptarmigans, guillemots, puffins, des oies sauvages, des canards de toute espèce, voletaient par bandes et animaient le littoral. L'air était rempli du cri de ces volatiles, qui couraient incessamment du lagon à la mer, suivant que les eaux douces ou les eaux salées les attiraient.

Mrs. Paulina Barnett put observer alors combien les animaux à fourrures, martres, hermines, rats musqués, renards, étaient nombreux aux environs du fort Espérance. La factorerie eût pu sans peine remplir ses magasins. Mais à quoi bon, maintenant! Ces animaux inoffensifs, comprenant qu'on ne les chasserait pas, allaient, venaient sans crainte jusqu'au pied même de la palissade et se familiarisaient de plus en plus. Sans doute, leur instinct leur avait appris qu'ils étaient prisonniers dans cette île, prisonniers comme ses habitants, et un sort commun les rapprochait. Mais chose assez singulière et que Mrs. Paulina avait parfaitement remarquée, c'est que Marbre et Sabine, ces deux enragés chasseurs, obéissaient sans aucune contrainte aux ordres du lieutenant, qui leur avait prescrit d'épargner absolument les animaux à fourrures, et ils ne semblaient pas éprouver le moindre désir de saluer d'un coup de fusil ce précieux gibier. Renards et autres n'avaient pas encore, il est vrai, leur robe hivernale, ce qui en diminuait notablement la valeur, mais ce motif ne suffisait pas à expliquer l'extraordinaire indifférence des deux chasseurs à leur endroit.

Cependant, tout en marchant d'un bon pas, Mrs. Paulina Barnett et Madge, causant de leur étrange situation, observaient attentivement la lisière de sable qui formait le rivage. Les dégâts que la mer y avait causés récemment étaient très-visibles. Des éboulis nouvellement faits laissaient voir çà et là des cassures neuves, parfaitement reconnaissables. La grève, rongée en certaines places, s'était même abaissée dans une inquiétante proportion, et, maintenant, les longues lames s'étendaient là où le rivage accore leur opposait autrefois une insurmontable barrière. Il était évident que quelques portions de l'île s'étaient enfoncées et ne fai-

saient plus qu'affleurer le niveau moyen de l'Océan.

« Ma bonne Madge, dit Mrs. Paulina Barnett, en montrant à sa compagne de vastes étendues du sol sur lesquelles les vagues couraient en déferlant, notre situation a empiré pendant cette funeste tempête ! Il est certain que le niveau général de l'île s'abaisse peu à peu. Notre salut n'est plus, désormais, qu'une question de temps! L'hiver arrivera-t-il assez vite? Tout est là!

— L'hiver arrivera, ma fille, répondit Madge avec son inébranlable confiance. Voici déjà deux nuits que la neige tombe. Le froid commence à se faire là-haut, dans le ciel, et j'imagine volontiers que c'est Dieu qui nous l'envoie.

— Tu as raison, Madge, reprit la voyageuse, il faut avoir confiance. Nous autres femmes, qui ne cherchons pas la raison physique des choses, nous devons ne pas désespérer là où des hommes instruits désespéreraient peut-être. C'est une grâce d'état. Malheureusement, notre lieutenant ne peut raisonner comme nous. Il sait le pourquoi des faits, il réfléchit, il calcule, il mesure le temps qui nous reste, et je le vois bien près de perdre tout espoir!

— C'est pourtant un homme énergique, un cœur courageux, répondit Madge.

— Oui, ajouta Mrs Paulina Barnett, et il nous sauvera, si notre salut est encore dans les mains de l'homme! »

A neuf heures, Mrs. Paulina Barnett et Madge avaient franchi une distance de quatre milles. Plusieurs fois, il leur fallut abandonner la ligne du rivage et remonter à l'intérieur de l'île, afin de tourner des portions basses du sol déjà envahies par les lames. En de certains endroits, les dernières traces de la mer étaient portées à une distance d'un demi-mille, et, là, l'épaisseur de l'icefield devait être singulièrement réduite. Il était donc à craindre qu'il ne cédât sur plusieurs points, et que, par suite de cette fracture, il ne formât des anses ou des baies nouvelles sur le littoral.

A mesure qu'elle s'éloignait du fort Espérance, Mrs. Paulina Barnett remarqua que le nombre des animaux à fourrures diminuait singulièrement. Ces pauvres bêtes se sentaient évidemment plus rassurées par la présence de l'homme, dont jusqu'ici elles redoutaient l'approche, et elles se massaient plus volontiers aux environs de la factorerie. Quant aux fauves que leur instinct n'avait point entraînés en temps utile hors de cette île dangereuse, ils devaient être rares. Cependant, Mrs. Paulina Barnett et Madge aperçurent quelques loups errant au loin dans la plaine, sauvages carnassiers que le danger commun ne semblait pas avoir encore apprivoisés. Ces loups, d'ailleurs, ne s'approchèrent pas et disparurent bientôt derrière les collines méridionales du lagon.

« Que deviendront, demanda Madge, ces animaux emprisonnés comme nous dans l'île, et que feront-ils, lorsque toute nourriture leur manquera et que l'hiver les aura affamés?

— Affamés! ma bonne Madge, répondit Mrs. Paulina Barnett. Va, crois-moi, nous n'avons rien à craindre d'eux! La nourriture ne leur fera pas défaut, et toutes ces martres, ces hermines, ces lièvres polaires que nous respectons, seront pour eux une proie assurée. Nous n'avons donc point à redouter leurs agressions! Non! Le danger n'est pas là! Il est dans ce sol fragile qui s'effondrera, qui peut s'effondrer à tout instant sous nos pieds. Tiens, Madge, vois comme en cet endroit la mer s'avance à l'intérieur de l'île! Elle couvre déjà toute une partie de cette plaine, que ses eaux, relativement chaudes encore, rongeront à la fois et en dessus et en dessous. Avant peu, si le froid ne l'arrête, cette mer aura

rejoint le lagon, et nous perdrons notre lac, après avoir perdu notre port et notre rivière.

— Mais si cela arrivait, dit Madge, ce serait véritablement un irréparable malheur!

— Et pourquoi cela, Madge? demanda Mrs. Paulina Barnett, en regardant sa compagne.

— Mais parce que nous serions absolument privés d'eau douce! répondit Madge.

— Oh! l'eau douce ne nous manquera pas, ma bonne Madge. La pluie, la neige, la glace, les icebergs de l'Océan, le sol même de l'île qui nous emporte, tout cela, c'est de l'eau douce! Non! je te le répète! non! le danger n'est pas là! »

Vers dix heures, Mrs. Paulina Barnett et Madge se trouvaient à la hauteur du cap Esquimau, mais à deux milles au moins à l'intérieur de l'île, car il avait été impossible de suivre le littoral, profondément rongé par la mer. Les deux femmes, un peu fatiguées d'une promenade allongée par tant de détours, résolurent de se reposer pendant quelques instants avant de reprendre la route du fort Espérance. En cet endroit s'élevait un petit taillis de bouleaux et d'arbousiers qui couronnait une colline peu élevée. Un monticule, garni d'une mousse jaunâtre, et que son exposition directe aux rayons du soleil avait dégagé de neige, leur offrait un endroit propice pour une halte.

Mrs. Paulina Barnett et Madge s'assirent l'une à côté de l'autre, au pied d'un bouquet d'arbres, le bissac fut ouvert, et elles partagèrent en sœurs leur frugal repas.

Une demi-heure plus tard, Mrs. Paulina Barnett, avant de reprendre vers l'est le chemin de la factorerie, proposa à sa compagne de remonter jusqu'au littoral, afin de reconnaître l'état actuel du cap Esquimau. Elle désirait savoir si cette pointe avancée avait résisté ou non aux assauts de la tempête. Madge se déclara prête à accompagner sa fille partout où il lui plairait d'aller, lui rappelant toutefois qu'une distance de huit à neuf milles les séparait alors du cap Bathurst, et qu'il ne fallait pas inquiéter le lieutenant Hobson par une trop longue absence.

Cependant, Mrs. Paulina Barnett, mue par quelque pressentiment sans doute, persista dans son idée, et elle fit bien, comme on le verra par la suite. Ce détour, au surplus, ne devait guère accroître que d'une demi-heure la durée totale de l'exploration.

Mrs. Paulina Barnett et Madge se levèrent donc, et se dirigèrent vers le cap Esquimau.

Mais les deux femmes n'avaient pas fait un quart de mille, que la voyageuse, s'arrêtant soudain, montra à Madge des traces régulières, très-nettement imprimées sur la neige. Or, ces empreintes avaient été faites récemment et ne dataient pas de plus de neuf à dix heures, sans quoi la dernière tombée de neige qui s'était opérée dans la nuit les eût évidemment recouvertes.

« Quel est l'animal qui a passé là? demanda Madge.

— Ce n'est point un animal, répondit Mrs. Paulina Barnett en se baissant afin de mieux observer les empreintes. Un animal quelconque, marchant sur ses quatre pattes, laisse des traces différentes de celles-ci. Vois, Madge, ces empreintes sont identiques, et il est aisé de voir qu'elles ont été faites par un pied humain!

— Mais qui pourrait être venu ici? répondit Madge. Pas un soldat, pas une femme n'a quitté le fort, et puisque nous sommes dans une île... Tu dois te tromper, ma fille. Au surplus, suivons ces traces et voyons où elles nous conduiront. »

Mrs. Paulina Barnett et Madge reprirent

leur marche, observant attentivement les empreintes.

Cinquante pas plus loin, elles s'arrêtèrent encore.

« Tiens... vois, Madge, dit la voyageuse, en retenant sa compagne, et dis si je me suis trompée! »

Auprès des traces de pas et sur un en-



droit où la neige avait été récemment foulée par un corps pesant, on voyait très-visiblement l'empreinte d'une main.

« Une main de femme ou d'enfant! s'écria Madge.

— Oui! répondit Mrs. Paulina Barnett, un enfant ou une femme, épuisé, souffrant, à bout de forces, est tombé... Puis, ce pauvre être s'est relevé, a repris sa marche... Vois! les traces continuent... plus loin il y a encore eu des chutes!...

— Mais qui? qui? demanda Madge.

— Que sais-je? répondit Mrs. Paulina Barnett. Peut-être quelque infortuné emprisonné comme nous depuis trois ou quatre mois sur cette île? Peut-être aussi

quelque naufragé jeté sur le rivage pendant cette tempête... Rappelle-toi ce feu, ce cri, dont nous ont parlé le sergent Long et le lieutenant Hobson!... Viens, viens, Madge, nous avons peut-être quelque malheureux à sauver!... »

Et Mrs. Paulina Barnett, entraînant sa compagne, suivit en courant cette voie douloureusement imprimée sur la neige, et sur laquelle elle trouva bientôt quelques gouttes de sang.

« Quelque malheureux à sauver! » avait dit la compatissante et courageuse femme. Avait-elle donc oublié que sur cette île, à demi rongée par les eaux, destinée à s'abîmer tôt ou tard dans l'Océan, il n'y avait de salut ni pour autrui, ni pour elle!

Les empreintes laissées sur le sol se dirigeaient vers le cap Esquimau. Mrs. Paulina et Madge les suivaient attentivement, mais bientôt les taches de sang se multiplièrent et les traces de pas disparurent. Il n'y avait plus qu'un sentier irrégulier tracé sur la neige. A partir de ce point, le malheureux être n'avait plus eu la force de se porter. Il s'était avancé en rampant, se traînant, se poussant des mains et des jambes. Des morceaux de vêtements déchirés se voyaient çà et là. C'étaient des fragments de peau de phoque et de fourrure.

« Allons! allons! » répétait Paulina Barnett, dont le cœur battait à se rompre.

Madge la suivait. Le cap Esquimau n'était plus qu'à cinq cents pas. On le voyait qui se dessinait un peu au-dessus de la mer sur le fond du ciel. Il était désert.

Évidemment, les traces suivies par les deux femmes se dirigeaient droit sur le cap. Mrs. Paulina Barnett, toujours courant, les remontèrent jusqu'au bout. Rien encore, rien. Mais ces empreintes, au pied même du cap, à la base du monticule qui le formait, tournaient sur la droite et traçaient un sentier vers la mer.

Mrs. Paulina Barnett s'élança vers la droite, mais au moment où elle débouchait sur le rivage, Madge, qui la suivait et portait un regard inquiet autour d'elle, la retint de la main.

« Arrête! lui dit-elle.

— Non, Madge, non! s'écria Mrs. Paulina Barnett, qu'une sorte d'instinct entraînait malgré elle.

— Arrête, ma fille, et regarde! » répondit Madge, en retenant plus énergiquement sa compagne.

A cinquante pas du cap Esquimau, sur la lisière même du rivage, une masse blanche, énorme, s'agitait en poussant des grognements formidables.

C'était un ours polaire, d'une taille gigantesque. Les deux femmes, immobiles, le considérèrent avec effroi. Le gigantesque animal tournait autour d'une sorte de paquet de fourrure étendu sur la neige; puis il le souleva, il le laissa retomber, il le flaira. On eût pris ce paquet pour le corps inanimé d'un morse.

Mrs. Paulina Barnett et Madge ne savaient que penser, ne savaient si elles devaient marcher en avant, quand, dans un mouvement imprimé à ce corps, une espèce de capuchon se rabattit de sa tête, et de longs cheveux bruns se déroulèrent.

« Une femme! s'écria Mrs. Paulina Barnett, qui voulut s'élancer vers cette infortunée, anxieuse à tout prix de reconnaître si elle était vivante ou morte!

— Arrête! dit encore Madge, en la retenant. Arrête! Il ne lui fera pas de mal! »

L'ours, en effet, regardait attentivement ce corps, se contentant de le retourner, et ne songeant aucunement à le déchirer de ses formidables griffes. Puis il s'en éloignait et s'en rapprochait de nouveau. Il paraissait hésiter sur ce qu'il devait faire. Il n'avait point aperçu les deux femmes qui l'observaient avec une anxiété terrible.

Soudain, un craquement se produisit. Le sol éprouva comme une sorte de tremblement. On eût pu croire que le cap Esquimau s'abîmait tout entier dans la mer.

C'était un énorme morceau de l'île qui se détachait du rivage, un vaste glaçon dont le centre de gravité s'était déplacé par un changement de pesanteur spécifique, et qui s'en allait à la dérive, entraînant l'ours et le corps de la femme!



Mrs. Paulina Barnett jeta un cri et voulut s'élancer vers ce glaçon avant qu'il n'eût été entraîné au large.

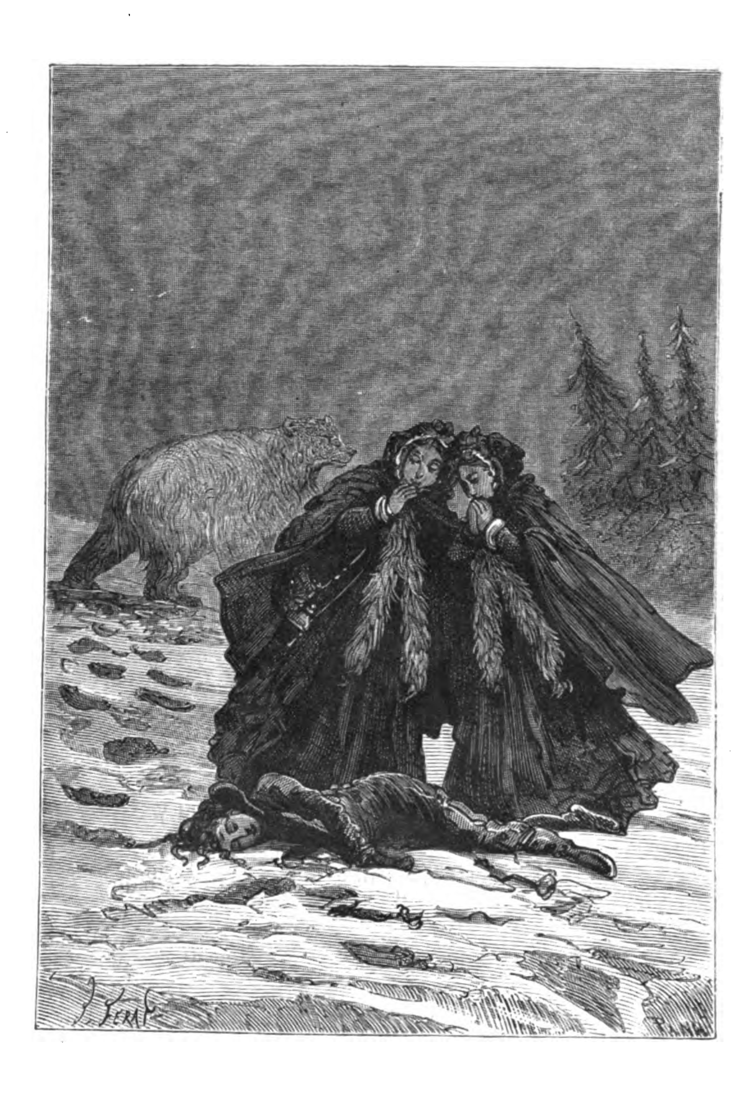
« Arrête, arrête encore, ma fille, » répéta froidement Madge, qui la serrait d'une main convulsive.

Au bruit produit par la rupture du glaçon, l'ours avait reculé soudain; poussant alors un grognement formidable, il abandonna le corps et se précipita vers le côté du rivage dont il était déjà séparé par une quarantaine de pieds; comme une bête effarée, il fit en courant le tour de l'îlot, laboura le sol de ses griffes, fit voler au-

tour de lui la neige et le sable, et revint près du corps inanimé.

Puis, à l'extrême stupéfaction des deux femmes, l'animal, saisissant ce corps par ses vêtements, le souleva de sa gueule, gagna le bord du glaçon qui faisait face au rivage de l'île, et se précipita à la mer.

En quelques brasses, l'ours, robuste



nageur comme le sont tous ses congénères des régions arctiques, eut atteint le rivage de l'île. Un vigoureux effort lui permit de prendre pied sur le sol, et là, il déposa le corps qu'il avait emporté.

En ce moment, Mrs. Paulina Barnett ne put se contenir, et sans songer au danger de se trouver face à face avec le redoutable carnassier, elle échappa à la main de Madge et s'élança vers le rivage.

L'ours, la voyant, se redressa sur ses pattes de derrière et vint droit à elle. Toutefois, à dix pas, il s'arrêta, il secoua son énorme tête; puis, comme s'il eût perdu sa férocité naturelle sous l'influence de cette terreur qui semblait avoir métamor-

phosé toute la faune de l'île, il se retourna, poussa un grognement sourd, et s'en alla tranquillement vers l'intérieur, sans même regarder derrière lui.

Mrs. Paulina Barnett avait aussitôt couru vers ce corps étendu sur la neige.

Un cri s'échappa de sa poitrine.

« Madge! Madge! » s'écria-t-elle.

Madge s'approcha et considéra ce corps inanimé.

C'était le corps de la jeune Esquimaude Kalumah!

JULES VERNE.

La suite prochainement.

HISTOIRE D'UNE MAISON

DESSINS ET TEXTE

PAR VIOLLET-LE-DUC

II.

AVEC UN PEU D'AIDE L'IDÉE DE M. PAUL SE DÉVELOPPE.

En effet, de grand matin, Paul entrait dans la chambre de son cousin. Tout était préparé : planchette, T, équerres, compas et crayons...

« ... Mettez-vous là, petit cousin, vous allez traduire sur le papier le résultat de nos méditations, puisque vous savez si bien vous servir de nos outils. Procédons méthodiquement. D'abord vous connaissez sans doute le terrain sur lequel votre père entend faire bâtir la maison de campagne de madame votre sœur?

— Oui, c'est là-bas au delà du bois, à trois kilomètres d'ici, ce petit vallon au fond duquel coule le rû qui fait tourner le moulin de Michaud.

— Montrez-moi un peu cela sur la carte du domaine... la voici.

— Vous voyez, mon cousin, c'est là. Sur le plateau, du côté sud, sont les terres labourées, puis le terrain descend un peu au nord vers le rû. Il y a ici une belle source d'eau vive qui sort du bois situé à l'ouest. Sur la pente du plateau et le fond du vallon sont des prairies avec quelques arbres.

— De quel côté est la vue la plus agréable?

— Vers le fond du vallon, au sud-est.

— Comment d'ici arrive-t-on à cette prairie?

— En traversant le bois; puis on descend au fond du vallon, par ce chemin; on traverse un pont qui est ici, puis on monte par le plateau obliquement par cette voie.

— Bien; donc il faut placer la maison presque au sommet de la pente faisant face au nord, en l'abritant des vents du nord-ouest sous le bois voisin. L'entrée devra faire face à la route qui monte; mais il faut que nous disposions les pièces principales de l'habitation du côté de l'exposition la plus favorable, qui est celle du sud-est; de plus nous devons profiter de la vue ouverte de ce même côté, et ne pas négliger la source d'eau vive qui descend sur la droite vers le fond du vallon ;

nous allons donc nous en approcher et planter la maison sur ce repos que la nature a disposé si favorablement pour nous, à quelques mètres en contrebas du plateau. Nous serons ainsi passablement abrités des vents du sud-ouest et nous n'aurons pas devant la maison la plaine, assez triste, qui s'étend à perte de vue. Ceci arrêté, voyons le programme... Aucune dimension de pièce n'est indiquée; c'est donc à nous d'y songer. D'après ce que votre père m'a dit, il entend que cette maison doit être bâtie sur des dimensions raisonnables, de manière à ne pas dépasser 200,000 francs. Madame votre sœur et son mari ont des goûts modestes; cependant, ils tiennent beaucoup, me semble-t-il, au *confort*. J'ai été reçu chez eux, à Paris, et j'ai trouvé une maison admirablement tenue, mais où rien n'est donné à la vanité, au paraître. Nous pouvons donc partir de ces données. — Commençons par le plan du rez-de-chaussée... La pièce principale est le salon, le lieu de réunion de la famille. Nous ne pouvons lui donner moins de 5 mètres de largeur sur 7 à 8 mètres de longueur... Tracez d'abord un parallélogramme sur ces dimensions... Ah! mais non! pas comme cela, à vue de nez... Prenez une échelle. »

Sur ce mot, le petit cousin regarda son maître d'un air interrogateur.

« J'oubliais! vous ne savez peut-être pas bien ce que l'on entend par *échelle?* Je vois en effet que votre plan ne paraît pas en avoir tenu compte. Écoutez-moi donc : quand on veut bâtir une maison, un édifice quelconque, on donne à l'architecte un programme, c'est-à-dire une liste complète de toutes les pièces et des services qui sont nécessaires. On ne se contente pas de cela, on dit : telle pièce aura tant de largeur sur tant de longueur, ou occupera une surface de... afin de pouvoir contenir tant de personnes. S'il s'agit, par exemple, d'une salle à manger, on dira : qu'elle doit contenir dix, quinze, vingt, vingt-cinq personnes à table. S'il s'agit d'une chambre à coucher, on dira : qu'elle doit, outre le lit, bien entendu, contenir tels meubles ou occuper une surface de 30 mètres, 36 mètres, etc. Or vous savez qu'une surface de 36 mètres est donnée par un carré de 6 mètres de côtés ou par un parallélogramme de 7 mètres sur 5m,15 environ, ou de 9 mètres sur 4. Mais dans ce dernier cas cette pièce n'aurait plus les dimensions convenables à une chambre, mais bien celles d'une galerie. Donc, indépendamment de la surface nécessaire à une pièce, il faut qu'il y ait, entre sa largeur et sa longueur, certains rapports indiqués par la destination. Un salon, une chambre à coucher, peuvent être carrés, mais une salle à manger, du moment qu'elle est destinée à contenir plus de dix personnes à table, doit être plus longue que large, par la raison qu'une table augmente en longueur suivant le nombre des convives, mais non en en largeur. Il faut donc mettre des *rallonges* à la salle comme on en met à la table. Comprenez-vous? Bien... Dès lors, l'architecte, pour dresser son plan, ne fût-il qu'une esquisse, adopte une échelle, c'est-à-dire qu'il divise, sur son papier, une ligne en parties égales, figurant chacune un mètre. Et, pour économiser le temps ou pour simplifier le travail, on prend, pour chacune de ces divisions, le deux-centième ou le centième ou le cinquantième d'un mètre. Dans le premier cas on dit : échelle de cinq millimètres ou d'un demi-centimètre pour mètre, ou échelle au deux-centième; dans le second, on dit: échelle de un centimètre pour mètre, ou échelle au centième; dans le troisième, on dit : échelle de deux centimètres pour mètre, ou échelle au cinquantième. Ainsi vous dressez un plan deux cent, cent ou cinquante fois

plus petit que ne sera l'exécution. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'on peut faire des échelles dans des rapports proportionnels, à l'infini; d'un, de deux, de trois millimètres pour mètre comme pour 10 mètres, pour 100 mètres et 1,000 mètres, ce qui se fait lorsqu'il s'agit de dresser des cartes; de même qu'on donne des détails à l'échelle de 50 centimètres pour mètre ou à moitié de l'exécution; de 20 centimètres pour mètre ou au cinquième de l'exécution, etc. L'échelle adoptée, l'architecte donne ainsi à chaque partie du plan les dimensions relatives exactes. S'il a adopté l'échelle de un centimètre pour mètre et qu'il veuille indiquer une porte de 1m,30 de largeur, il prend 0m,013. Comprenez-vous bien cela? Je n'en suis pas bien certain; mais la pratique vous mettra au fait en quelques heures. Pour vous bien indiquer l'utilité de l'échelle, je prends votre plan. Votre salon est un parallélogramme. Je suppose qu'il ait 6 mètres sur 8, c'est à peu près la proportion relative des deux côtés. Un huitième du grand côté pris avec le compas est un mètre. Je reporte cette dimension sur votre façade et je trouve que votre rez-de-chaussée a 9 mètres de hauteur. Or, vous figurez-vous ce que serait, je ne dirai pas votre salon, mais votre vestibule qui n'a guère que 4 mètres de côtés avec une élévation de 9 mètres entre le pavé et le plafond? Ce serait un puits. Votre élevation n'est donc pas en rapport d'échelle avec votre plan. Prenez, pour le salon de votre sœur, 0m,028 sur cette règle graduée, ce qui donnera 5m,60 à l'échelle de 0m,005 pour mètre. Bien; voilà le petit côté du salon. Prenez maintenant 0m,0041 sur la même règle, ce qui donnera 8m,20; ce sera le grand côté. Votre parallélogramme est tracé maintenant dans des dimensions relativement exactes. Vous allez entourer cette pièce de murs, car on ne peut guère donner aux planchers ordinaires une plus grande portée; il faut donc des murs pour recevoir les solives. Un mur en moellons dans lequel il faut faire passer des tuyaux de cheminée ne peut avoir moins d'un demi-mètre ou 0m,50 d'épaisseur. Votre salon se tiendra ainsi tout seul debout. Après le salon vient la salle à manger comme importance. Où allons-nous la placer? Il faut, surtout à la campagne, qu'on y entre directement du salon. Sera-ce à droite, sera-ce à gauche?... Vous n'en savez rien, ni moi non plus. Cependant le hasard ne peut trancher la question. Raisonnons donc un peu. Il est tout simple de mettre la cuisine à proximité de la salle à manger. Mais la cuisine est un service incommode. Quand on n'est pas à table, il ne faut ni sentir l'odeur des mets, ni entendre le bruit des personnes affectées à ce service. La cuisine doit donc être, d'une part, non loin de la salle à manger, d'autre part, assez éloignée de l'habitation pour qu'on n'ait point à en soupçonner l'existence. De plus, il faut à proximité de la cuisine la cour de service, les communs, le poulailler, un petit potager, des laveries, etc. Il importe aussi que la cuisine ne soit pas placée à l'exposition du midi. N'oublions pas que madame votre sœur, qui s'entend à diriger une maison, a eu la précaution de dire dans le programme qu'elle envoie : « *Cuisine, pas sous-sol.* » Elle a raison, les cuisines en sous-sol sont malsaines pour ceux qui s'y tiennent, difficilement surveillées et répandent leur odeur dans les rez-de-chaussées. Nous la placerons donc de plain-pied avec la salle à manger, mais sans communication directe avec celle-ci, pour éviter l'odeur et le bruit. Examinons notre terrain, son orientation, ses vues. L'orientation la plus fâcheuse pour l'habitation et celle qui, dans le cas présent, offre la vue la moins agréable, est celle du nord-ouest. Nous

placerons donc le salon ayant son angle extérieur vers le sud-est, et à la droite, nous placerons la salle à manger; à la suite, la cuisine qui sera ainsi vers le nord. Ne vous pressez pas de tracer ces services, car il faut savoir dans quels rapports ils devront se trouver soit avec le salon, soit avec le vestibule. On nous demande une salle de billard. Elle sera bien, en pendant, vers le sud-est, avec la salle à manger. Il nous faut aussi le vestibule, un cabinet pour votre beau-frère à proximité de l'entrée. Si nous plantons la salle à manger et la salle de billard, qui doivent avoir à peu près la dimension donnée au salon, juxtaposées dans la longueur avec celui-ci, ce salon ne sera éclairé que par un de ses petits côtés, car il nous faut en avant placer le vestibule. Or, ce salon sera triste et n'aura qu'une vue directe sur la campagne. Traçons donc la salle à manger et la salle de billard perpendiculairement au salon en laissant déborder celui-ci du côté de la bonne orientation. Donnons à chacune de ces deux pièces 7 mètres de longueur sur 5^{m},50 de largeur. Ce sont des dimensions convenables. Puis tracez, en avant du salon, un vestibule dont nous fixerons tout à l'heure les dimensions.

Cherchons maintenant à donner aux murs de ces pièces la position convenable. Du salon, nous devons entrer dans la salle à manger et dans la salle de billard, — qui est aussi un lieu de réunion. — Il faut donc que l'ouverture du salon dans la salle de billard soit assez large pour que les personnes placées dans chacune de ces pièces soient réunies sans se gêner. Mais il faut aussi que de la salle de billard on puisse sortir dans le vestibule sans passer par le salon, et de même pour la salle à manger. Nous avons dit qu'il fallait des vues latérales au salon, qui a 8^{m},20 de longueur. Si nous prenons 2^{m},40 pour les vues latérales, plus 0^{m},50 pour l'épaisseur du mur de la salle de billard ou de la salle à manger, il restera 5^{m},30 jusqu'à la cloison d'entrée du salon; notre salle de billard, comme la salle à manger, ayant 5^{m},50 de largeur, ces pièces déborderont la cloison d'entrée du salon de 0^{m},20. Cela ne fait rien... Traçons le second mur, toujours de 0^{m},50 d'épaisseur. Voilà les trois pièces principales plantées. Dans l'axe de la salle de billard nous ferons une ouverture sur le salon de 2^{m},60, Sur le côté du mur séparatif de la salle à manger, nous ouvrirons une porte de 1^{m},30 sur la salle à manger, à 0^{m},20 de la cloison séparant le salon du vestibule. Aussi entrerons-nous dans cette salle à manger, non dans l'axe, mais latéralement, ce qui est plus commode; car vous savez que, lorsqu'on se dirige vers la table ou qu'on sort de dîner, les messieurs offrent le bras aux dames. Il est donc bon qu'en sortant où en entrant on n'ait pas un obstacle qui puisse entraver la marche de ces couples. La porte donnant du salon sur la salle à manger ne sera plus dans l'axe de l'ouverture donnant du salon dans la salle de billard; mais cela m'est égal. Cette porte sera en pendant avec la fenêtre s'ouvrant de ce côté sur le dehors, et au milieu nous placerons la cheminée. Du vestibule, nous ouvrirons une porte centrale sur le salon.

En avant, le long du mur de la salle de billard, plaçons le cabinet de votre beau-frère avec une petite antichambre, où il pourra faire attendre les personnes qui ont affaire à lui, sans les laisser vaguer dans le vestibule. Cependant, du côté de la salle à manger, nous placerons l'office. Il faut que le cabinet de travail ait au moins 3^{m},90 de largeur. Nous ferons déborder un peu le vestibule pour former avant-corps.

Il est une grosse question dans toute

habitation, c'est l'escalier. L'escalier doit être proportionné à cette habitation : ni trop vaste ni trop exigu. Il faut qu'il ne prenne pas une place inutile, qu'il donne un accès facile aux étages supérieurs et qu'il soit apparent. Si, dans votre vestibule, qui est très-grand : 4^m,90 sur 5^m,50, nous prenions une partie de notre escalier, celui-ci serait très-apparent et nous gagnerions de la place? Il faut que l'emmarchement d'un escalier, pour une habitation de cette importance, ait au moins 1^m,30 de largeur..... Mais il faut aussi que du vestibule nous puissions communiquer directement à la salle à manger, à l'office et à tous les services placés du côté droit du plan. Réservons un couloir de 1^m,30 et posons la première marche. La hauteur du rez-de-chaussée entre les deux sols doit être, en raison de la dimension des pièces, 4^m,50, ce qui donnera de vide 4^m,20, en réservant 0^m,30 pour l'épaisseur du plancher du premier. Les marches d'un escalier facile doivent avoir environ 0^m,15 de hauteur. Pour monter 4^m,50, il nous faut donc compter trente marches. Chaque marche doit avoir 0^m,25 à 0^m,30 de pas. Il faut donc que l'escalier nous fournisse un développement de 7^m,50 pour des marches de 0^m,25 de pas ou de 9 mètres pour des marches de 0^m,30, puisque nous comptons trente marches. Prenons une moyenne : soit 8^m,25. Il s'agit de trouver ce développement de 8^m,25 au moins. Nous établirons donc un pavillon à l'angle du vestibule, assez saillant pour qu'en gironnant autour d'un noyau, — qui sera dans la prolongation du mur de droite du salon, — nous arrivions au premier étage en débouchant dans l'antichambre de ce premier étage... Je vous trace cet escalier, sur lequel nous reviendrons. Les quinze premières marches viennent dans l'alignement du noyau et du mur, et nous permettent de placer au-dessous de la dernière partie du giron les *water-closets* pour les maîtres, à rez-de-chaussée.

Sur le couloir à la suite, nous placerons l'office. Puis, l'escalier de service en tour ronde; puis l'office de service, puis la cuisine en aile, un fournil et une laverie, une buanderie avec sortie pour la cuisine sur le potager. En retour, nous planterons une écurie pour trois chevaux, une remise pour deux voitures, une sellerie et un petit escalier de service pour monter dans les logements du cocher, palefrenier et magasin à fourrages placés sous le comble. A côté de l'écurie, nous réserverons une descente directe à la cour et au garde-manger, puis des *water-closets* pour les gens.

Nous allons séparer tous ces services de l'habitation par un mur d'appui avec treillage, au droit de l'escalier de service en tour ronde; ce qui nous donnera une cour pour la cuisine, l'écurie et les remises. En avant, nous allons réserver un espace pour la basse-cour, le poulailler, le trou à fumier.....

Maintenant que le plan de notre rez-de-chaussée est tracé, cherchons à l'améliorer dans ses détails.

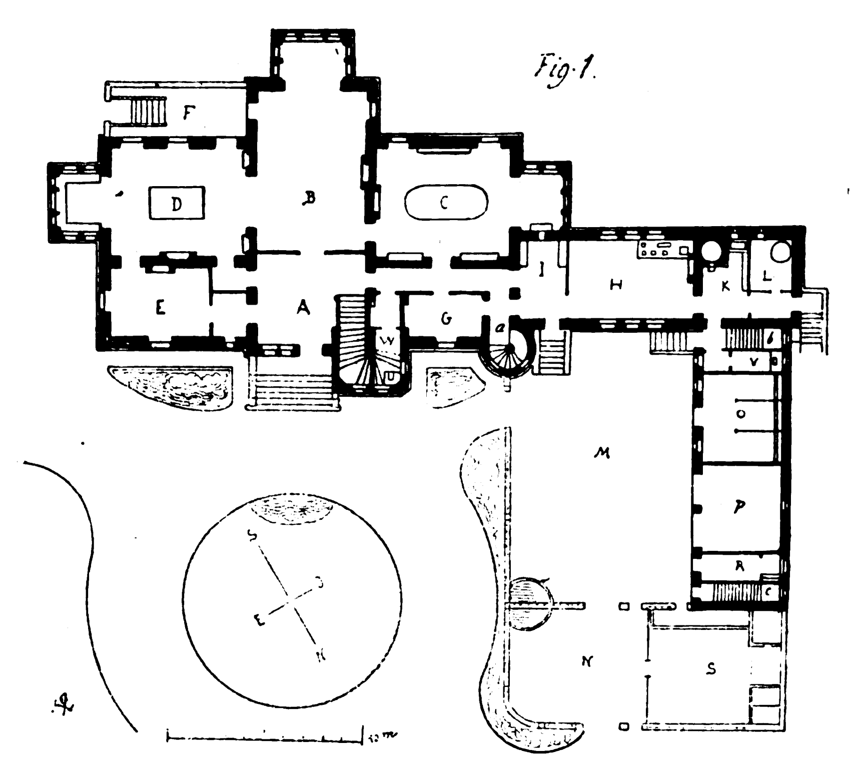
Il serait fort agréable d'avoir au bout du salon, sur le jardin, une loge fermée. Rien ne nous interdit d'en tracer une autre au bout de la salle de billard, avec un divan où les messieurs pourraient fumer, et une troisième au bout de la salle à manger, ce qui permettrait de recevoir les plats par un tour, de l'office de service, et de disposer les buffets et tables à découper.

Nous utiliserons ces appendices au premier étage.

Mais du salon ou de la salle de billard, il faut pouvoir descendre directement dans le jardin. Je vous avoue que je ne suis pas très-partisan de ces perrons, brûlants s'il fait soleil, et fort désagréables par le vent et la pluie; si donc, latéralement à la salle

de billard, nous placions dans l'angle qu'elle forme avec le salon une serre avec escalier intérieur, il me semble que ce serait là une assez bonne disposition? Ainsi, du salon ou de la salle de billard, on passerait dans cette serre, où on pourrait prendre le café quand le temps est mauvais, et, à couvert, on descendrait dans le jardin. Quelques fleurs et arbustes placés le long de la partie vitrée donneraient de la gaieté à la salle de billard sans lui enlever du jour. Mais en avant du vestibule, alors nous mettrons un vrai perron que nous aurons le soin d'abriter; ce que la position de l'escalier nous permettra de faire en toute sécurité.

Traçons tout cela, à peu près correctement; ce sera à revoir quand nous aurons étudié le premier étage, dont les dispositions peuvent nous obliger à modifier quelques-unes de celles du rez-de-chaussée. (Fig. 1 [1].)



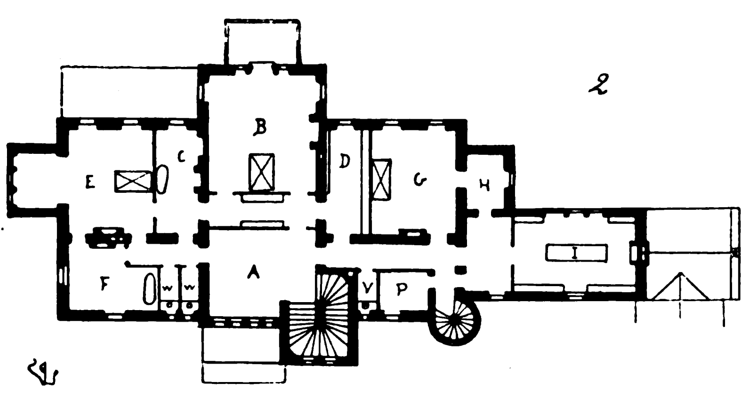
Comme les murs doivent monter de fond, vous allez poser, sur ce plan du rez-de-chaussée, un papier à calquer pour éviter une perte de temps. Vous aurez ainsi, sous les yeux et sous votre crayon, la construction sur laquelle il convient de s'établir, et nous verrons tout de suite s'il y a lieu de modifier quelques parties de ce plan inférieur.

Voilà qui est fait. Traçons d'abord l'arrivée de l'escalier; la dernière des trente marches dont nous avons besoin s'aligne avec le mur de droite du vestibule; c'est la marche palière qui donnera dans l'antichambre placée au-dessus du vestibule. Au-dessus du salon, nous disposerons la

1. A, vestibule; B, salon; C, salle à manger; D, salle de billard; E, cabinet de Monsieur; F, descente-serre; G, office; H, cuisine; I, desserte; K, L, fournil, laverie; M, cour de service; N, S, basse-cour; O, écurie; P, remise; R, sellerie; *a*, escalier de service; *b*, descente aux caves; *c*, escalier des palefreniers; V, W, water-closets.

chambre de la maîtresse du logis; mais comme cette chambre serait trop vaste, nous profiterons de l'espace qui nous est donné pour établir une deuxième cloison, ce qui donnera doubles portes et un bel espace pour placer des armoires, dont les dames n'ont jamais de trop. Pour donner du jour dans cet espace, nous vitrerons une partie haute de la cloison qui clot l'antichambre. Ces doubles portes feront que Madame sera plus retirée dans son appartement et n'entendra pas le bruit des allants et des venants. De plus, cette seconde antichambre privée nous permettra d'établir une communication directe avec l'appartement de Monsieur, que nous placerons du côté de la belle orientation, c'est-à-dire au-dessus de la salle de billard.

Comme aussi cette surface est trop grande, nous prendrons aux dépens de l'espace libre un cabinet de toilette pour Madame, avec baignoire, et nous entrerons chez Monsieur directement de l'antichambre par un couloir privé, qui s'ouvrira en même temps dans le cabinet de toilette de Madame, dans celui de Monsieur, placé au-dessus du cabinet de travail, dans la chambre à coucher et dans les deux *water-closets* réservés à ces deux appartements. Ainsi, les deux portes donnant sur l'antichambre fermées, les maîtres de la maison seront complétement chez eux. Répétant le corridor du rez-de-chaussée à droite, nous établirons une communication de l'antichambre avec l'escalier de service, avec la lingerie (grave affaire), que nous placerons au-dessus de la cuisine, avec une grande garde-robe pour Madame, à droite de sa chambre, et une chambre d'enfants (car il faut tout prévoir), laquelle, ainsi que la garde-robe, serait placée au-dessus de la salle à manger. La loge ou bretêche du rez-de-chaussée nous fera un beau cabinet de toilette pour cette chambre d'enfants au d'amis au premier, et celle de la salle de billard fera une annexe fort agréable à la chambre de Monsieur. Quant à la loge du salon, nous la couvrirons par une terrasse, ce qui donnera à la chambre de Madame un beau balcon, où l'on pourra placer en été une banne et des fleurs (Fig. 2.)[1].



Vous voyez, petit cousin, que notre plan commence à s'ordonner? Voici bientôt l'heure du déjeuner, allez faire un tour de promenade, et dans l'après-midi nous reprendrons notre travail, c'est-à-dire que nous passerons aux élévations.

En descendant au jardin, M. Paul exa-

1. A, antichambre; B, chambre de Madame; C, cabinet de toilette et bains; D, garde-robe; E, chambre de Monsieur; F, cabinet de toilette et bains; G, chambre; H, cabinet de toilette; I, lingerie; P, débarras; V, W, water-closets.

minait la maison paternelle avec une attention toute nouvelle. Il n'avait jamais songé auparavant à observer les distributions de ce logis. Il supputait la place perdue par ces couloirs sans fin; il voyait de ci et de là des coins sombres et sans destination. L'escalier débouchait mal. Du rez-de-chaussée, il fallait connaître les êtres de l'habitation pour le trouver. La cuisine était à une distance énorme de la salle à manger, et pour communiquer de l'une à l'autre, il fallait passer sous un passage de voiture, descendre deux marches et en monter six. Cela lui parut barbare pour la première fois de sa vie. M. Paul, tout en se promenant et attendant le tintement de la cloche du déjeuner, se demandait si son père ne ferait pas bien aussi de démolir son vieux manoir pour bâtir une maison sur un plan nouveau composé par lui-même avec les conseils du grand cousin. Il énumérait une à une toutes les fautes de distribution de la maison paternelle, ses trop nombreux casse-cous. Il voyait le salon sombre, flanqué des deux côtés par les deux vieilles tours qui masquaient les vues latérales, le petit cabinet de son père éclairé par une fenêtre étroite et précédé d'une assez grande pièce sans emploi et qui servait de fruitier à l'automne; bien d'autres défauts encore.....

« Eh bien, lui dit son père, dès qu'on fut à table, il paraît que vous avez déjà travaillé ce matin? »

M. Paul, tout pénétré de son sujet, fit une description assez exacte du plan dressé, mais il ne put terminer sans se livrer à des appréciations critiques à l'endroit de l'habitation paternelle.

VIOLLET-LE-DUC.

La suite prochainement.

NICOLAS SANSON

Nicolas Sanson a mérité un titre qui, à la fois, indique la valeur et fait excuser les défauts de ses ouvrages : On l'a surnommé le *créateur de la géographie en France.* « Les cartes de Sanson, dit Longuerue, sont bien défectueuses; mais c'est lui qui nous a mis en train et en goût de géographie. Avant lui qu'avions-nous? »

Né le 20 décembre 1600, il était l'aîné des trois fils de Sanson, qui, passionné pour la géographie, souhaitait que tous ses enfants cultivassent cette science. A seize ans, Nicolas dressait de l'ancienne Gaule une carte supérieure à celle de ses maîtres; craignant qu'on ne l'attribuât à son père, il ne voulut point l'éditer et se livra au commerce. Mais il n'était pas né pour les affaires, et, après quelques opérations malheureuses, il céda son fonds à ses créanciers, vint à Paris et donna quelques leçons de géographie à Louis XIII, qui le gratifia du brevet d'ingénieur en Picardie.

Sanson n'avait pour vivre que le produit des cartes qu'il dressait à Abbeville et qu'il faisait vendre à Paris. Vers 1640, il s'établit dans cette dernière ville, y reçut le brevet de géographe ordinaire du roi, avec un traitement de 2,000 livres, et fut nommé conseiller d'État. On dit qu'il n'en prit pas le titre, dans la crainte de voir ses enfants s'en prévaloir pour ne pas étudier la géographie. Sanson forma de bons élèves, parmi lesquels son neveu Duval et le père de Guillaume Delisle.

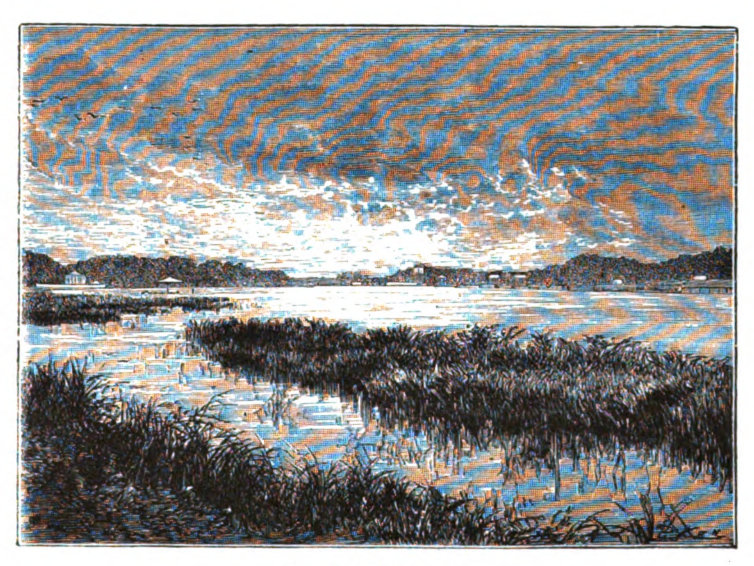
Par ce temps d'indifférence et d'ignorance géographiques, il est bon de rappeler le nom de ceux qui ont su et aimé avec passion la géographie.

V.-F, M.

HISTOIRE DE LA FAMILLE CHESTER
ET DE DEUX PETITS ORPHELINS

CHAPITRE XIX.

RETOUR IMPRÉVU.



Vue de Vélasquine.

Nous visitâmes successivement toute cette grande ville, le Palais d'été dont j'ai déjà parlé et aussi le palais d'hiver; et la perspective de Newski, qui est la promenade du beau monde, magnifique d'effet surtout le soir à la lumière, et les ponts de Nicolas et d'Anilchkine (un nom bien étonnant par parenthèse); et les quais, parmi lesquels nous n'eûmes garde d'oublier le quai Anglais, et une foule d'autres monuments, places et cités. Il y en a beaucoup à Saint-Pétersbourg qui méritent l'attention. On en pourra juger par les vues que nos éditeurs, sur notre recommandation expresse, ont pris soin d'ajouter en tête des chapitres qui suivent, comme ils avaient fait précédemment des vues de Londres. Peu à peu nous connûmes la capitale de la Russie dans ce qu'elle avait de remarquable, aussi bien que nous connaissions Londres.

C'était mon intention, ainsi que celle de Moustache, de passer l'hiver à Saint-Pétersbourg; la description que Gorémyka nous avait faite des gaîtés de cette saison et de l'agréable chaleur qui régnait alors à l'intérieur des maisons nous ayant décidés à prolonger notre séjour. Nous voulions voir les montagnes de neige, les courses de traîneaux sur la Néva et surtout le

merveilleux marché où les animaux morts se tiennent debout. Mais il était écrit que notre projet ne se réaliserait pas. Un événement que personne n'aurait pu prévoir vint le déranger et donner à nos aventures une tournure inattendue.

Moustache, grâce à son caractère indépendant, ne se souciait pas de demeurer sous la tutelle de notre ami russe. La nuit, fourrageur intrépide, il s'aventurait souvent seul dans les rues. La lune avait beau briller, il ne s'effrayait pas pour si peu. Au retour de ses expéditions, il nous racontait en riant les dangers qu'il avait courus, comment il avait été aperçu par un chien, poursuivi par un chat et presque écrasé sous les roues d'un droschki.

« Prenez garde, frère, prenez garde! disait notre aimable hôte. Le courage ne doit pas exclure la prudence et vos hardiesses pourraient vous coûter cher. »

Ces paroles eurent pour effet de me rendre, non pas timide, mais circonspect. Lorsque la faim me talonnait ou que la curiosité m'entraînait, je savais affronter le péril; mais je jugeais inutile de courir des risques par pure forfanterie.

Un matin, au point du jour, Moustache rentra tout rayonnant.

« Si vous saviez quelle découverte j'ai faite! s'écria-t-il, et sur quels trésors j'ai mis la patte! Je sors d'un endroit où des milliers de milliers de rongeurs pourraient passer leurs jours dans l'abondance la plus complète. Derrière la Bourse, j'ai trouvé d'immenses magasins, sans autre clôture qu'une grille de fer, aux barreaux assez rapprochés pour fermer le passage aux hommes, mais qui semblent inviter les rats à entrer. Là, protégées seulement par des couvertures de toile cirée, s'étalent les denrées que les pays étrangers envoient à la Russie et celles que la Russie leur expédie en échange. Les belles montagnes de suif que j'ai vues! »

Et dans l'excès de sa joie, il exécuta une cabriole des plus expressives.

« Si vous connaissiez mieux notre pays, répliqua Gorémyka, ces montagnes de suif ne vous étonneraient pas. Outre les quantités que nous consommons nous-mêmes, nous exportons chaque année environ deux cent cinquante millions de livres de ce produit, dont une moitié est embarquée à Saint-Pétersbourg.

— Deux cent cinquante millions de livres de suif! répétai-je. Certes, il y a là de quoi éclairer le monde entier et régaler tous les rats de l'univers. Je donnerais beaucoup pour avoir le droit de parcourir ces montagnes appétissantes.

— Accompagne-moi ce soir et je t'y conduirai, » me dit Moustache.

Il s'éleva alors un combat dans mon esprit; la prudence me tirait d'un côté, la curiosité de l'autre, tandis qu'une discussion s'engageait entre mes camarades.

« Qui ne risque rien ne mange rien, disait Moustache.

— Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise, » ripostait Gorémyka.

Bref, ce fut le rat anglais qui l'emporta, de sorte que ce soir-là je me mis en campagne avec Moustache. Nous gagnâmes sans mésaventure les magasins situés près de la Bourse. A la vue de cet entrepôt, je ne regrettai plus d'avoir suivi mon ami. Nous étions entourés de tout ce qui peut charmer l'odorat ou le palais d'un rat. Il y avait là une foule de choses que je connaissais déjà — des caisses de thé venues de Chine, des boucauts de café d'Arabie, du sucre de la Jamaïque et d'énormes piles d'étoffes de coton fabriquées en France et en Angleterre. Il y avait aussi une immense quantité de tabac, toutes sortes d'épices et, ce qui nous intéressait davantage, des tas de fromages et d'autres comestibles auxquels nous fîmes honneur. Presque rassasiés, nous passâmes dans la partie de

l'entrepôt consacrée aux denrées de provenance russe : toutes celles dont Patte-Alerte m'avait parlé s'y trouvaient. Nous faillîmes nous perdre au milieu des amas de fourrures et de cuir, des barils de suif et des sacs de blé. Les heures s'écoulaient; mais



nous ne pouvions résister à la tentation de nous attarder auprès de ces derniers produits. Enfin un murmure confus, une sorte de bourdonnement lointain nous annonça que la ville se réveillait. Il était déjà trop tard pour battre en retraite.

« Que faire? demandai-je à Moustache d'un ton peu rassuré.

— Bah ! répliqua-t-il, tu as tort de t'alarmer, petit frère, comme dit Goré-

myka. Couchons-nous dans ce sac de blé. Nous y dormirons tant que durera le jour et, dès qu'il fera nuit, nous serons tout portés pour continuer notre agréable exploration.

— Au fait, c'est une cachette où nous ne risquons toujours pas de mourir de faim. »

Blottis dans le sac, nous ne bougeâmes plus. Peu à peu le bruit augmenta et se rapprocha. Bientôt le son des voix retentit si près de nous, que je me pelotonnai auprès de mon compagnon en poussant un cri d'effroi.

Hélas, j'avais raison de trembler! Je renonce à décrire l'horrible émotion que j'éprouvai bientôt, jamais je ne l'oublierai! Je n'en pouvais douter, des mains robustes s'étaient brusquement emparées de notre sac et l'avaient soulevé.

« Nous sommes perdus! » dis-je à Moustache qui, cette fois, ne paraissait pas plus rassuré que moi.

Un autre genre de mouvement succéda au premier; on eût dit que nous roulions rapidement sur une route unie. J'entendis grincer des roues, nous étions dans un charriot, et bien que les cahots fussent des plus doux, tous mes poils se hérissaient d'épouvante.

« Moustache, oh! Moustache, m'écriai-je, si l'on allait nous mener au moulin! Si on allait nous moudre au milieu de ce blé et réduire nos os en poudre entre deux grosses meules!

— Ne te lamente pas encore, répliqua mon compagnon; jusqu'à présent notre position n'a rien de désespéré. »

Je crois que ce terrible voyage ne dura que fort peu de temps; mais qu'il me sembla long! Les minutes me parurent autant de siècles. Chaque fois que la roue grinçait en tournant au-dessous de nous, un frisson d'angoisse parcourait tous mes membres. Enfin le camion, si c'en était un, s'arrêta; au bout de quelques minutes le sac fut de nouveau soulevé, puis retomba, avec son contenu animé et inanimé, à une profondeur dont je ne pus me rendre un compte exact.



Quelle secousse me causa cette chute! Je demeurai plusieurs minutes tout étourdi. Mon premier mouvement, lorsque je revins à moi, fut de gémir sur mon sort et d'adresser des reproches à mon compagnon d'infortune.

« Pourquoi ai-je quitté cette jolie cuisine! Pourquoi ai-je eu la malencontreuse idée de m'aventurer loin de cette paisible demeure pour suivre un écervelé qui serait capable de jouer à cache-cache avec un chat et de grignoter du fromage dans la poche d'un marchand de mort aux rats! »

A la place de Moustache, plus d'un rat brun aurait mis un terme à mes récriminations en me donnant, à coups de dents, un bon sujet de plainte. Par bonheur, mon ami, quels que fussent ses défauts, avait le cœur trop bien placé pour me chercher querelle parce que je m'abandonnais à

une mauvaise humeur que les circonstances ne justifiaient que trop.

« Dent-d'Acier, me dit-il, je suis joliment fâché de t'avoir conduit dans cette souricière improvisée. Je voudrais être seul à souffrir de mon imprudence et de mon opiniâtreté. Mais puisque le mal est fait, à quoi bon l'aggraver par des disputes qui ne servent à rien? S'il faut mourir, mourons comme nous avons vécu, en bons amis... Allons, poursuivit-il d'un ton moins triste, je parle de mourir, et nous n'en sommes pas là... Tout est tranquille maintenant. »

Sa douceur me désarma et ses dernières paroles me rendirent un peu d'espoir, d'autant plus qu'il s'écoula quelque temps sans qu'il se produisît de nouvelles causes d'alarme.

« Je voudrais bien savoir où nous sommes ! m'écrai-je.

— Si je ne me trompe, j'entends crier un cabestan, dit Moustache.

— Et moi j'entends comme un bruit de voiles frappant contre un mât, ajoutai-je. Et ne sens-tu pas une odeur de goudron?

— Oui, une odeur de goudron très-prononcée... Sois-en convaincu, nous sommes au fond d'une cale !

— Ah! voilà l'eau qui clapote — le navire se met en marche! »

Nous voguions encore une fois à la merci des flots!

Les flots et les destins sont changeants; où allions-nous?

P.-J. Stahl et William Hughes.

La suite prochainement.

L'HOMME DANS SES RAPPORTS AVEC LES ANIMAUX

Un homme respectable, après avoir joué un grand rôle à Paris, y vivait dans un réduit obscur, victime de l'infortune, et si indigent, qu'il ne subsistait que des aumônes de la paroisse : on lui remettait chaque semaine la quantité de pain suffisante pour sa nourriture; il en fit demander davantage. Le curé lui écrit pour l'engager à passer chez lui; il vient. Le curé s'informe s'il vit seul. « Et avec qui, monsieur, répondit-il, voudriez-vous que je vécusse? Je suis malheureux, vous le voyez, puisque j'ai recours à la charité, et tout le monde m'a abandonné, tout le monde!... — Mais, monsieur, continua le curé, si vous êtes seul, pourquoi demandez-vous plus de pain que ce qui vous est nécessaire? » L'autre paraît déconcerté; il avoue avec peine qu'il a un chien.

Le curé ne le laisse pas poursuivre; il lui fait observer qu'il n'est que le distributeur du pain des pauvres, et que l'honnêteté exige absolument qu'il se défasse de son chien.

« Eh! monsieur, s'écria en pleurant l'infortuné, si je m'en défais, qui est-ce qui m'aimera? »

Le pasteur, attendri jusqu'aux larmes, tire sa bourse, et la lui donne en disant :

— Prenez, monsieur, ceci m'appartient. »

E. Muller.



VUES ET MONUMENTS DE FRANCE



PIERRE DE COUHARD

Pierre de Couhard (Saône-et-Loire). C'est une pyramide, monument rare en France, qui mesure en hauteur 24 mètres et, à la base, 20 mètres sur 18. On ignore quelle était sa destination. Couhard est un hameau voisin d'Autun.

Le Directeur-Gérant, J. Hetzel.



LE PAYS DES FOURRURES

PAR JULES VERNE

Illustrations par Férat — Gravures par Pannemaker et Hildibrand

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE IX.

AVENTURES DE KALUMAH.

Kalumah sur l'île flottante, à deux cents milles du continent américain! C'était à peine croyable!

Mais avant tout, l'infortunée respirait-elle encore? Pourrait-on la rappeler à la vie? Mrs. Paulina Barnett avait défait les vêtements de la jeune Esquimaude, dont le corps ne lui parut pas entièrement refroidi. Elle lui écouta le cœur. Le cœur battait faiblement, mais il battait. Le sang perdu par la pauvre fille ne provenait que d'une blessure faite à sa main, mais peu grave. Madge comprima cette blessure avec son mouchoir, et arrêta ainsi l'hémorrhagie.

En même temps, Mrs. Paulina Barnett, agenouillée près de Kalumah, et l'appuyant sur elle, avait relevé la tête de la jeune indigène, et, à travers ses lèvres desserrées, elle parvint à introduire quelques gouttes de brandevin; puis elle lui baigna le front et les tempes avec un peu d'eau froide.

Quelques minutes s'écoulèrent. Ni Mrs. Paulina Barnett, ni Madge n'osaient prononcer une parole. Elles attendaient toutes deux dans une anxiété extrême, car le peu de vie qui restait à l'Esquimaude pouvait à chaque instant s'évanouir!

Mais un léger soupir s'échappa de la poitrine de Kalumah. Ses mains s'agitèrent faiblement, et avant même que ses

yeux se fussent ouverts et qu'elle eût pu reconnaître celle qui lui donnait ses soins, elle murmura ces mots :

« Madame Paulina! madame Paulina! »

La voyageuse demeura stupéfaite d'entendre son nom ainsi prononcé dans ces circonstances. Kalumah était-elle donc venue volontairement sur l'île errante, et



savait-elle qu'elle y rencontrerait l'Européenne dont elle n'avait point oublié les bontés? Mais comment aurait-elle pu le savoir, et comment, à cette distance de toute terre, avait-elle pu atteindre l'île Victoria? Comment enfin aurait-elle deviné que ce glaçon emportait loin du continent Mrs. Paulina Barnett et tous ses compagnons du Fort-Espérance? C'étaient là des choses véritablement inexplicables.

« Elle vit! elle vivra! dit Madge, qui, sous sa main, sentait la chaleur et le mouvement revenir à ce pauvre corps meurtri.

— La malheureuse enfant! murmurait Mrs. Paulina Barnett, le cœur ému, et mon

nom, mon nom! au moment de mourir, elle l'avait encore sur ses lèvres! »

Mais alors les yeux de Kalumah s'entr'ouvrirent. Son regard, encore effaré, vague, indécis, apparut entre ses paupières. Soudain, il s'anima, car il s'était reposé sur la voyageuse. Un instant, rien qu'un instant, Kalumah avait vu Mrs. Paulina Barnett, mais cet instant avait suffi. La jeune indigène avait reconnu sa bonne dame, et son nom s'échappa encore une fois de ses lèvres, tandis que sa main, qui s'était peu à peu soulevée, retombait dans la main de Mrs. Paulina Barnett!

Les soins des deux femmes ne tardèrent pas à ranimer entièrement la jeune Esquimaude, dont l'extrême épuisement provenait non-seulement de la fatigue, mais aussi de la faim. Ainsi que Mrs. Paulina l'allait apprendre, Kalumah n'avait rien mangé depuis quarante-huit heures. Quelques morceaux de venaison froide et un peu de brandevin lui rendirent ses forces, et une heure après Kalumah se sentait capable de prendre avec ses deux amies le chemin du fort.

Mais pendant cette heure, assise sur le sable entre Madge et Mrs. Paulina Barnett, Kalumah avait pu leur prodiguer ses remercîments et les témoignages de son affection. Puis elle avait raconté son histoire. Non! la jeune Esquimaude n'avait point oublié les Européens du Fort-Espérance, et l'image de Mrs. Paulina Barnett était toujours restée présente à son souvenir. Non! ce n'était point le hasard, ainsi qu'on va le voir, qui l'avait jetée à demi morte sur le rivage de l'île Victoria!

En peu de mots, voici ce que Kalumah apprit à Mrs. Paulina Barnett.

On se souvient de la promesse qu'avait faite la jeune Esquimaude, à sa première visite, de retourner l'année suivante, pendant la belle saison, vers ses amis du Fort-Espérance. La longue nuit polaire se passa, et, le mois de mai venu, Kalumah se mit en devoir d'accomplir sa promesse. Elle quitta donc les établissements de la Nouvelle-Géorgie, dans lesquels elle avait hiverné, et, en compagnie d'un de ses beaux-frères, elle se dirigea vers la presqu'île Victoria.

Six semaines plus tard, vers la mi-juin, elle arrivait sur les territoires de la Nouvelle-Bretagne, qui avoisinaient le cap Bathurst. Elle reconnut parfaitement les montagnes volcaniques dont les hauteurs couvraient la baie Liverpool, et, vingt milles plus loin, elle arriva à cette baie des Morses dans laquelle elle et les siens avaient si souvent fait la chasse aux amphibies.

Mais, au delà de cette baie, au nord, rien! La côte, par une ligne droite, se rabaissait vers le sud-est. Plus de cap Esquimau, plus de cap Bathurst!

Kalumah comprit ce qui s'était passé. Ou tout ce territoire, devenu depuis l'île Victoria, s'était abîmé dans les flots, ou il s'en allait errant par les mers.

Kalumah pleura en ne retrouvant plus ceux qu'elle venait chercher si loin.

Mais l'Esquimau, son beau-frère, n'avait point paru autrement surpris de cette catastrophe. Une sorte de légende, une tradition répandue parmi les tribus nomades de l'Amérique septentrionale, disait que ce territoire du cap Bathurst s'était rattaché au continent depuis des milliers de siècles, mais qu'il n'en faisait pas partie, et qu'un jour il s'en détacherait par un effort de la nature. De là cette surprise que les Esquimaux avaient manifestée en voyant la factorerie fondée par le lieutenant Hobson au pied même du cap Bathurst. Mais, avec cette déplorable réserve particulière à leur race, peut-être aussi poussés par ce sentiment qu'éprouve tout indigène pour l'étranger qui fait prise de possession en son pays, les Esquimaux ne

dirent rien au lieutenant Hobson, dont l'établissement était alors achevé. Kalumah ignorait cette tradition, qui, d'ailleurs, ne reposant sur aucun document sérieux, n'était sans doute qu'une de ces nombreuses légendes de la cosmogonie hyperboréenne, et c'est pourquoi les hôtes du Fort-Espérance en furent pas prévenus du danger qu'ils couraient à s'établir sur ce territoire.

Et certainement Jasper Hobson, averti par les Esquimaux et suspectant déjà ce sol, qui présentait des particularités si étranges, aurait cherché plus loin un terrain nouveau, — inébranlable cette fois, — pour y chercher les fondements de sa factorerie.

Lorsque Kalumah eut constaté la disparition de ce territoire du cap Bathurst, elle continua son exploration jusqu'au delà de la baie Washburn, mais sans rencontrer aucune trace de ceux qu'elle cherchait, et alors, désespérée, elle n'eut plus qu'à revenir dans l'ouest aux pêcheries de l'Amérique russe.

Son beau-frère et elle quittèrent donc la baie des Morses dans les derniers jours du mois de juin. Ils reprirent la route du littoral, et, à la fin de juillet, après cet inutile voyage, ils retrouvaient les établissements de la Nouvelle-Géorgie.

Kalumah n'espérait plus jamais revoir ni Mrs. Paulina Barnett, ni ses compagnons du Fort-Espérance. Elle les croyait engloutis dans les abîmes de la mer arctique.

A ce point de son récit, la jeune Esquimaude tourna ses yeux humides vers Mrs. Paulina Barnett et lui serra plus affectueusement la main. Puis, murmurant une prière, elle remercia son Dieu de l'avoir sauvée par la main même de son amie.

Kalumah, revenue à sa demeure, au milieu de sa famille, avait repris son existence accoutumée. Elle travaillait avec les siens à la pêcherie du cap des Glaces, qui est située à peu près sur le soixante-dixième parallèle, à plus de six cents milles du cap Bathurst.

Pendant toute la première partie du mois d'août, aucun incident ne se produisit. Vers la fin du mois se déclara cette violente tempête dont s'inquiéta si vivement Jasper Hobson, et qui, paraît il, étendit ses ravages sur toute la mer polaire et même jusqu'au delà du détroit de Behring. Au cap des Glaces, elle fut effroyable aussi et se déchaîna avec la même violence que sur l'île Victoria. A cette époque, l'île errante ne se trouvait pas à plus de deux cents milles de la côte, ainsi que l'avait déterminé par ses relèvements le lieutenant Jasper Hobson.

En écoutant parler Kalumah, Mrs. Paulina Barnett, fort au courant de la situation, on le sait, faisait rapidement dans son esprit des rapprochements qui allaient enfin lui donner la clef de ces singuliers événements et surtout lui expliquer l'arrivée dans l'île de la jeune indigène.

Pendant ces premiers jours de la tempête, les Esquimaux du cap des Glaces furent confinés dans leurs huttes. Ils ne pouvaient sortir et encore moins pêcher. Cependant, dans la nuit du 31 août au 1er septembre, mue par une sorte de pressentiment, Kalumah voulut s'aventurer sur le rivage. Elle alla ainsi, bravant le vent et la pluie qui faisaient rage autour d'elle, observant d'un œil inquiet la mer irritée qui se levait dans l'ombre comme une chaîne de montagnes.

Soudain, quelque temps après minuit, il lui sembla voir une masse énorme qui dérivait sous la poussée de l'ouragan et parallèlement à la côte. Ses yeux, doués d'une extrême puissance de vision, comme tous ceux de ces indigènes nomades, habitués aux ténèbres des longues nuits de

l'hiver arctique, ne pouvaient la tromper. Une chose énorme passait à deux milles du littoral, et cette chose ne pouvait être ni un cétacé, ni un navire, ni même un iceberg à cette époque de l'année.

D'ailleurs, Kalumah ne raisonna même pas. Il se fit dans son esprit comme une révélation. Devant son cerveau surexcité apparut l'image de ses amis. Elle les revit tous, Mrs. Paulina Barnett, Madge, le lieutenant Hobson, le bébé qu'elle avait tant couvert de ses caresses au Fort-Espérance. Oui, c'étaient eux qui passaient, emportés dans la tempête sur ce glaçon flottant.

Kalumah n'eut pas un instant de doute, pas un moment d'hésitation. Elle se dit qu'il fallait apprendre à ces naufragés, qui ne s'en doutaient peut-être pas, que la terre était proche. Elle courut à sa hutte, elle prit une de ces torches faites d'étoupe et de résine dont les Esquimaux se servent pour leurs pêches de nuit, elle l'enflamma et vint l'agiter sur le rivage au sommet du cap des Glaces.

C'était le feu que Jasper Hobson et le sergent Long, blottis alors au cap Michel, avaient aperçu au milieu des sombres brumes pendant la nuit du 31 août.

Quelle fut la joie, l'émotion de la jeune Esquimaude, quand elle vit un signal répondre au sien, lorsqu'elle aperçut ce bouquet de sapins, enflammé par le lieutenant Hobson, qui jeta ses fauves lueurs jusqu'au littoral américain, dont il ne se savait pas si près!

Mais tout s'éteignit bientôt. L'accalmie dura à peine quelques minutes, et l'effroyable bourrasque, sautant au sud-est, reprit avec une nouvelle violence.

Kalumah comprit que « sa proie, » — c'est ainsi qu'elle l'appelait, — que sa proie allait lui échapper, que l'île flottante n'atterrirait pas! Elle la voyait, cette île, elle la sentait s'éloigner dans la nuit et reprendre le chemin de la haute mer.

Ce fut un moment terrible pour la jeune indigène. Elle se dit qu'il fallait que ses amis fussent prévenus de leur situation, que, pour eux, il serait peut-être encore temps d'agir, que chaque heure perdue les éloignait de ce continent...

Elle n'hésita pas. Son kayak était là, cette frêle embarcation sur laquelle elle avait plus d'une fois bravé les tempêtes de la mer arctique. Elle poussa son kayak à la mer, laça autour de sa ceinture la veste de peau de phoque qui se rattachait au canot, et, la pagaie à la main, elle s'aventura dans les ténèbres.

A ce moment de son récit, Mrs. Paulina Barnett pressa affectueusement sur son cœur la jeune Kalumah, la courageuse enfant, et Madge pleura en l'écoutant.

Kalumah, lancée sur ces flots irrités, se trouva alors plutôt aidée que contrariée par la saute du vent qui portait au large. Elle se dirigea vers la masse qu'elle apercevait encore confusément dans l'ombre.

Les lames couvraient en grand son kayak, mais elles ne pouvaient rien contre l'insubmersible embarcation, qui flottait comme une paille à la crête des lames. Plusieurs fois elle chavira, mais un coup de pagaie la retourna toujours.

Enfin, après une heure d'efforts, Kalumah découvrit plus distinctement l'île errante. Elle ne doutait plus d'arriver à son but, car elle en était à moins d'un quart de mille!

C'est alors qu'elle jeta dans la nuit ce cri que Jasper Hobson et le sergent Long entendirent tous deux!

Mais alors, Kalumah se sentit, malgré elle, emportée dans l'ouest par un irrésistible courant, auquel elle offrait plus de prise que l'île Victoria! En vain voulut-elle lutter avec sa pagaie! sa légère embarcation filait comme une flèche. Elle poussa de nouveaux cris qui ne furent point entendus, car elle était déjà loin, et

quand l'aube vint jeter quelque clarté dans l'espace, les terres de la Nouvelle-Géorgie qu'elle avait quittées et celles de l'île errante qu'elle poursuivait ne formaient plus que deux masses confuses à l'horizon.

Désespéra-t-elle alors, la jeune indigène? Non. Revenir au continent américain était désormais impossible. Elle avait



vent debout, un vent terrible, ce même vent qui, repoussant l'île, allait en trente-six heures la reporter de deux cents milles au large, aidé d'ailleurs par le courant du littoral.

Kalumah n'avait qu'une ressource : gagner l'île en se maintenant dans le même courant qu'elle et dans ces mêmes eaux qui l'entraînaient irrésistiblement!

Mais, hélas! les forces trahirent le courage de la pauvre enfant! La faim la tortura bientôt. L'épuisement, la fatigue rendirent sa pagaie inerte entre ses mains.

Pendant plusieurs heures, elle lutta, et il lui sembla qu'elle se rapprochait de l'île, d'où l'on ne pouvait l'apercevoir, car elle

n'était qu'un point sur cette immense mer. Elle lutta, même lorsque ses bras rompus, ses mains ensanglantées lui refusèrent tout service! Elle lutta jusqu'au bout et perdit enfin connaissance, tandis que son frêle kayak abandonné, devenait le jouet du vent et des flots!

Que se passa-t-il alors? Elle ne put le dire, ayant perdu connaissance. Combien de temps erra-t-elle ainsi, à l'aventure, comme une épave? Elle ne le savait, et ne revint au sentiment que lorsque son kayak, brusquement choqué, s'ouvrit sous elle.

Kalumah fut plongée dans l'eau froide dont la fraîcheur la ranima, et quelques instants plus tard, une lame la jetait mourante sur une grève de sable.

Cela s'était fait dans la nuit précédente, à peu près au moment où l'aube apparaissait, c'est-à-dire de deux à trois heures du matin.

Depuis le moment où Kalumah s'était précipitée dans son embarcation jusqu'au moment où cette embarcation fut submergée, il s'était donc écoulé plus de soixante-dix heures!

Cependant, la jeune indigène, sauvée des flots, ne savait sur quelle côte l'ouragan l'avait portée. L'avait-il ramenée au continent? L'avait-il dirigée, au contraire, sur cette île qu'elle poursuivait avec tant d'audace? Elle l'espérait! Oui, elle l'espérait! D'ailleurs, le vent et le courant avaient dû l'entraîner au large et non la repousser à la côte!

Cette pensée la ranima. Elle se releva et, toute brisée, se mit à suivre le rivage.

Sans s'en douter, la jeune indigène avait été providentiellement jetée sur cette portion de l'île Victoria qui formait autrefois l'angle supérieur de la baie des Morses. Mais, dans ces conditions, elle ne pouvait reconnaître ce littoral, corrodé par les eaux, après les changements qui s'y étaient produits depuis la rupture de l'isthme.

Kalumah marcha, puis, n'en pouvant plus, s'arrêta, et reprit avec un nouveau courage. La route s'allongeait devant ses pas. A chaque mille, il lui fallait tourner les parties du rivage déjà envahies par la mer. C'est ainsi que, se traînant, tombant, se relevant, elle arriva non loin du petit taillis qui, le matin même, avait servi de lieu de halte à Mrs. Paulina Barnett et à Magde. On sait que les deux femmes, se dirigeant vers le cap Esquimau, avaient rencontré non loin de ce taillis la trace de ses pas empreints sur la neige. Puis, à quelque distance, la pauvre Kalumah était tombée une dernière fois!

A partir de ce point, épuisée par la fatigue et la faim, elle ne s'avança plus qu'en rampant.

Mais un immense espoir était entré dans le cœur de la jeune indigène. A quelques pas du littoral, elle avait enfin reconnu ce cap Esquimau au pied duquel avaient campé les siens et elle l'année précédente. Elle savait qu'elle n'était plus qu'à huit milles de la factorerie, qu'il ne lui faudrait plus que suivre ce chemin qu'elle avait si souvent parcouru quand elle allait visiter ses amis du Fort-Espérance.

Oui! cette pensée la soutint. Mais, enfin, arrivée au rivage, n'ayant plus aucune force, elle tomba sur la neige et perdit encore une fois connaissance. Sans Mrs. Paulina Barnett, elle était perdue!

« Mais, dit-elle, ma chère dame, je savais bien que vous viendriez à mon secours et que mon Dieu me sauverait par vos mains! »

On sait le reste! On sait quel providentiel instinct entraîna ce jour même Mrs. Paulina Barnett et Magde à explorer cette partie du littoral, et quel dernier pressentiment les porta à visiter le cap Esquimau, après leur halte au taillis et avant leur retour à la factorerie. On sait aussi — ce que Mrs. Paulina Barnett apprit à la jeune indigène — comment eut lieu

cette rupture du glaçon et ce que fit l'ours en cette circonstance.

Et même, Mrs. Paulina Barnett ajouta en souriant :

« Ce n'est pas moi qui t'ai sauvée, mon enfant, c'est cet honnête animal ! Sans lui, tu étais perdue, et si jamais il revient vers nous, on le respectera comme ton sauveur ! »

Pendant ce récit, Kalumah, bien restaurée et bien caressée, avait repris ses forces. Mrs. Paulina Barnett lui proposa de retourner au fort immédiatement, afin de ne pas prolonger son absence. La jeune Esquimaude se leva aussitôt, prête à partir.

Mrs. Paulina Barnett avait en effet hâte d'informer Jasper Hobson des incidents de cette matinée, et de lui apprendre ce qui s'était passé pendant la nuit de la tempête, lorsque l'île errante s'était rapprochée du littoral américain.

Mais avant tout, la voyageuse recommanda à Kalumah de garder un secret absolu sur ces événements, aussi bien que sur la situation de l'île. Elle serait censée être venue tout naturellement par le littoral, afin d'accomplir la promesse qu'elle avait faite de visiter ses amis pendant la belle saison. Son arrivée même serait de nature à confirmer les habitants de la factorerie dans la pensée qu'aucun changement ne s'était produit au territoire du cap Bathurst, pour le cas où quelques-uns auraient eu des soupçons à cet égard.

Il était trois heures environ, quand Mrs. Paulina Barnett, la jeune indigène appuyée à son bras, et la fidèle Magde reprirent la route de l'est, et, avant cinq heures du soir, toutes trois arrivaient à la poterne du Fort-Espérance.

CHAPITRE X.

LE COURANT DU KAMTCHATKA.

On peut facilement imaginer l'accueil qui fut fait à la jeune Kalumah par les habitants du fort. Pour eux, c'était comme si le lien rompu avec le reste du monde se renouait. Mrs. Mac Nap, Mrs. Raë et Mrs. Joliffe lui prodiguèrent leurs caresses. Kalumah, ayant tout d'abord aperçu le petit enfant, courut à lui et le couvrit de ses baisers.

La jeune Esquimaude fut vraiment touchée des hospitalières façons de ses amis d'Europe. Ce fut à qui lui ferait fête. On fut enchanté de savoir qu'elle passerait tout l'hiver à la factorerie, car l'année, trop avancée déjà, ne lui permettait pas de retourner aux établissements de la Nouvelle-Géorgie.

Mais si les habitants du Fort-Espérance se montrèrent très-agréablement surpris par l'arrivée de la jeune indigène, que dut penser Jasper Hobson, quand il vit apparaître Kalumah au bras de Mrs. Paulina Barnett? Il ne put en croire ses yeux. Une pensée subite, qui ne dura que le temps d'un éclair, traversa son esprit, — la pensée que l'île Victoria, sans qu'on s'en fût aperçu, et en dépit des relèvements quotidiens, avait atterri sur un point du continent.

Mrs. Paulina Barnett lut dans les yeux du lieutenant Hobson cette invraisemblable hypothèse, et elle secoua négativement la tête.

Jasper Hobson comprit que la situation n'avait aucunement changé, et il attendit que Mrs Paulina Barnett lui donnât l'explication de la présence de Kalumah.

Quelques instants plus tard, Jasper Hobson et la voyageuse se promenaient au pied du cap Bathurst, et le lieutenant écoutait avidement le récit des aventures de Kalumah.

Ainsi donc, toutes les suppositions de Jasper Hobson s'étaient réalisées ! Pendant la tempête, cet ouragan, qui chassait du nord-est, avait rejeté l'île errante hors du courant ! Dans cette horrible nuit du 30

au 31 août, l'icefield s'était rapproché à moins d'un mille du continent américain! Ce n'était point le feu d'un navire, ce n'était point le cri d'un naufragé qui frappèrent à la fois les yeux et les oreilles de Jasper Hobson! La terre était là, tout près, et, si le vent eût soufflé une heure de plus dans cette direction, l'île Victoria



eût heurté le littoral de l'Amérique russe!

Et, à ce moment, une saute de vent, fatale, funeste, avait repoussé l'île au large de la côte! L'irrésistible courant l'avait reprise dans ses eaux, et, depuis lors, avec une vitesse excessive que rien ne pouvait enrayer, poussée par ces violentes brises du sud-est, elle avait dérivé jusqu'à ce point dangereux, situé entre deux attractions contraires, qui toutes deux pouvaient amener sa perte et celle des infortunés qu'elle entraînait avec elle!

Pour la centième fois, le lieutenant et Mrs. Paulina Barnett s'entretinrent de ces choses. Puis, Jasper Hobson demanda si des modifications importantes du territoire

s'étaient produites entre le cap Bathurst et la baie des Morses.

Mrs. Paulina Barnett répondit qu'en certaines parties le niveau du littoral semblait s'être abaissé et que les lames couraient là où naguère le sol était au-dessus de leur atteinte. Elle raconta aussi l'incident du cap Esquimau, et fit connaître la rupture importante qui s'était produite en cette portion du rivage.

Rien n'était moins rassurant. Il était évident que l'icefield, base de l'île, se dissolvait peu à peu, que les eaux relativement plus chaudes en rongeaient la surface inférieure. Ce qui s'était passé au cap Esquimau pouvait à chaque instant se produire au cap Bathurt. Les maisons de la factorerie pouvaient à chaque heure de la nuit ou du jour s'engouffrer dans un abîme, et le seul remède à cette situation, c'était l'hiver, cet hiver avec toutes ses rigueurs, cet hiver qui tardait tant à venir!

Le lendemain, 4 septembre, une observation faite par le lieutenant Hobson démontra que la position de l'île Victoria ne s'était pas sensiblement modifiée depuis la veille. Elle demeurait immobile entre les deux courants contraires, et, en somme, c'était maintenant la circonstance la plus heureuse qui pût se présenter.

« Que le froid nous saisisse ainsi, que la banquise nous arrête, dit Jasper Hobson, que la mer se solidifie autour de nous, et je regarderai notre salut comme assuré. Nous ne sommes pas à deux cents milles de la côte en ce moment, et, en s'aventurant sur les icefields durcis, il sera possible d'atteindre soit l'Amérique russe, soit les rivages de l'Asie. Mais l'hiver, l'hiver à tout prix et en toute hâte! »

Cependant, et d'après les ordres du lieutenant, les derniers préparatifs de l'hivernage s'achevaient. On s'occupait de pourvoir à la nourriture des animaux domestiques pour tout le temps que durerait la longue nuit polaire. Les chiens étaient en bonne santé et s'engraissaient à ne rien faire, mais on ne pouvait trop en prendre soin, car les pauvres bêtes auraient terriblement à travailler lorsqu'on abandonnerait le Fort-Espérance pour gagner le continent à travers le champ de glace. Il importait donc de les maintenir dans un parfait état de vigueur. Aussi la viande saignante, et principalement la chair de ces rennes qui se laissaient tuer aux environs de la factorerie, ne leur fut-elle point ménagée.

Quant aux rennes domestiques, ils prospéraient. Leur étable était convenablement installée, et une récolte considérable de mousses avait été emménagée à leur intention dans les magasins du fort. Les femelles fournissaient un lait abondant à Mrs. Joliffe, qui l'employait journellement dans ses préparations culinaires.

Le caporal et sa petite femme avaient aussi refait leurs semailles, qui avaient si bien réussi pendant la saison chaude. Le terrain avait été préparé avant les neiges pour les plants d'oseille, de cochléarias et du thé du Labrador. Ces précieux antiscorbutiques ne devaient pas manquer à la colonie.

Quant au bois, il remplissait les hangars jusqu'au faîtage. L'hiver rude et glacial pouvait maintenant venir et la colonne de mercure geler dans la cuvette du thermomètre, sans qu'on fût réduit, comme à l'époque des derniers grands froids, à brûler le mobilier de la maison. Le charpentier Mac Nap et ses hommes avaient pris leurs mesures en conséquence, et les débris provenant du bateau en construction fournirent même un notable surcroît de combustible.

Vers cette éqoque, on prit déjà quelques animaux qui avaient revêtu leur fourrure hivernale, des martres, des wisons, des renards bleus, des hermines. Marbre et

Sabine avaient obtenu du lieutenant l'autorisation d'établir quelques trappes aux abords de l'enceinte. Jasper Hobson n'avait pas cru devoir leur refuser cette permission, dans la crainte d'exciter la défiance de ses hommes, car il n'avait aucun prétexte sérieux à faire valoir pour arrêter l'approvisionnement des pelleteries. Il savait pourtant bien que c'était une besogne inutile, et que cette destruction d'animaux précieux et inoffensifs ne profiterait à personne. Toutefois, la chair de ces rongeurs fut employée à nourrir les chiens et on économisa ainsi une grande quantité de viande de rennes.

Tout se préparait donc pour l'hivernage, comme si le Fort-Espérance eût été établi sur un terrain solide, et les soldats travaillaient avec un zèle qu'ils n'auraient pas eu s'ils avaient été mis dans le secret de la situation.

Pendant les jours suivants, les observations, faites avec le plus grand soin, n'indiquèrent aucun changement appréciable dans la position de l'île Victoria. Jasper Hobson, la voyant ainsi immobile, se reprenait à espérer. Si les symptômes de l'hiver ne s'étaient encore pas montrés dans la nature inorganique, si la température se maintenait toujours à quarante-neuf degrés Fahrenheit, en moyenne (9° centig. au-dessus de zéro), on avait signalé quelques cygnes qui, s'enfuyant vers le sud, allaient chercher des climats plus doux. D'autres oiseaux, grands voiliers, que les longues traversées au-dessus des mers n'effrayaient pas, abandonnaient peu à peu les rivages de l'île. Ils savaient bien que le continent américain ou le continent asiatique, avec leur température moins âpre, leurs territoires plus hospitaliers, leurs ressources de toutes sortes, n'étaient pas loin, et que leurs ailes étaient assez puissantes pour les y porter. Plusieurs de ces oiseaux furent pris, et, suivant le conseil de Mrs. Paulina Barnett, le lieutenant leur attacha au cou un billet en toile gommée, sur lequel étaient inscrits la position de l'île errante et les noms de ses habitants. Puis on les laissa prendre leur vol, et ce ne fut pas sans envie qu'on les vit se diriger vers le sud.

Il va sans dire que cette opération se fit en secret et n'eut d'autres témoins que Mrs. Paulina Barnett, Madge, Kalumah, Jasper Hobson et le sergent Long.

Quant aux quadrupèdes emprisonnés dans l'île, ils ne pouvaient plus, eux, aller chercher dans les régions méridionales leurs retraites accoutumées de l'hiver. Déjà, à cette époque de l'année, après que les premiers jours de septembre s'étaient écoulés, les rennes, les lièvres polaires, les loups eux-mêmes, auraient dû abandonner les environs du cap Bathurst, et se réfugier du côté du lac du Grand-Ours ou du lac de l'Esclave, bien au-dessous du Cercle polaire. Mais cette fois la mer leur opposait une infranchissable barrière, et ils devaient attendre qu'elle se fût solidifiée par le froid, afin d'aller retrouver des régions plus habitables. Sans doute, ces animaux, poussés par leur instinct, avaient essayé de reprendre les routes du sud, mais, arrêtés au littoral de l'île, ils étaient, par instinct aussi, revenus aux approches du Fort-Espérance, près de ces hommes, prisonniers comme eux, près de ces chasseurs, leurs plus redoutables ennemis d'autrefois.

Le 5, le 6, le 7, le 8 et le 9 septembre, après observation, on ne constata aucune modification dans la position de l'île Victoria. Ce vaste remous, situé entre les deux courants, dont elle n'avait point abandonné les eaux, la tenait stationnaire. Encore quinze jours, trois semaines au plus de ce *statu quo*, et le lieutenant Hobson pourrait se croire sauvé.

Mais la mauvaise chance ne s'était pas

encore lassée, et bien d'autres épreuves terribles, surhumaines, on peut le dire, attendaient encore les habitants du Fort-Espérance!

En effet, le 10 septembre, le point constata un déplacement de l'île Victoria. Ce déplacement, peu rapide jusqu'alors, s'opérait dans le sens du nord.



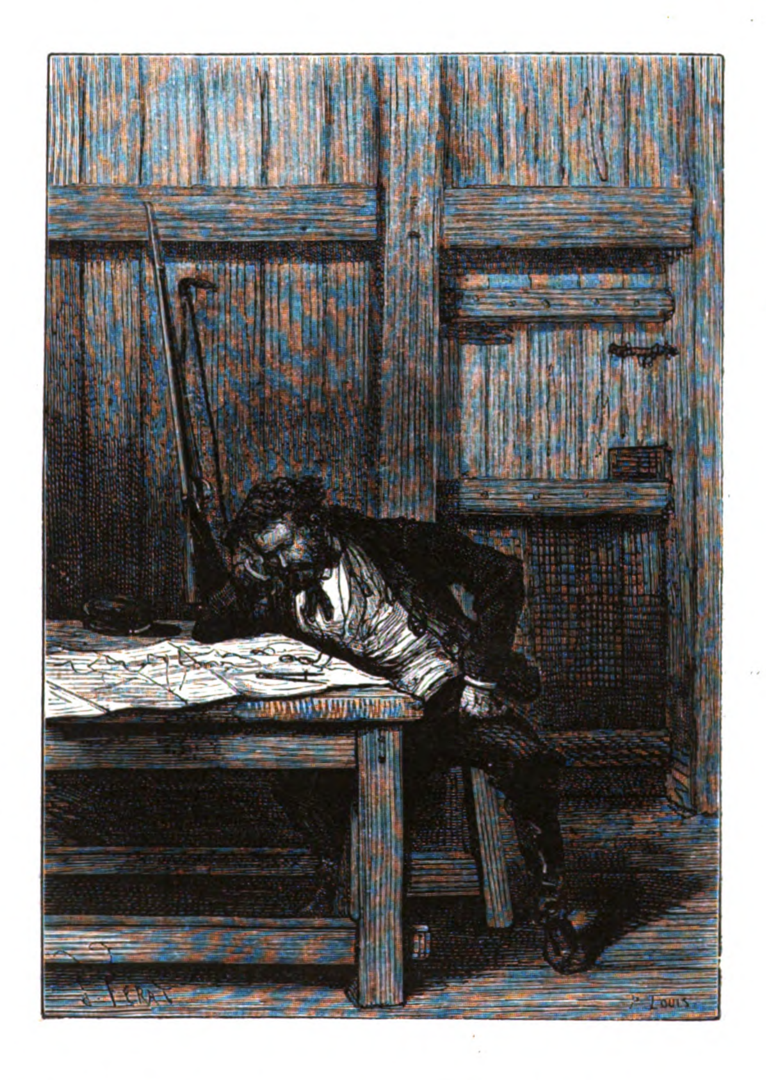
Jasper Hobson fut atterré! L'île était définitivement prise par le courant du Kamtchatka! Elle dérivait du côté de ces parages inconnus où se forment les banquises! Elle s'en allait vers ces solitudes de la mer polaire, interdites aux investigations de l'homme, vers les régions dont on ne revient pas!

Le lieutenant Hobson ne cacha point ce nouveau danger à ceux qui étaient dans le secret de la situation. Mrs. Paulina Barnett, Madge, Kalumah, aussi bien que le sergent Long, reçurent ce nouveau coup avec courage et résignation.

« Peut-être, dit la voyageuse, l'île s'arrêtera-t-elle encore! Peut-être son mouve-

ment sera-t-il lent! Espérons toujours... et attendons! L'hiver n'est pas loin, et, d'ailleurs, nous allons au devant de lui. En tout cas, que la volonté de Dieu s'accomplisse!

— Mes amis, demanda le lieutenant Hobson, pensez-vous que je doive prévenir nos compagnons? Vous voyez dans quelle situation nous sommes, et ce qui peut nous



arriver! N'est-ce pas assumer une responsabilité trop grande que de leur cacher les périls dont ils sont menacés?

— J'attendrais encore, répondit sans hésiter Mrs Paulina Barnett. Tant que nous n'avons pas épuisé toutes les chances, il ne faut pas livrer nos compagnons au désespoir.

— C'est aussi mon avis, » ajouta simplement le sergent Long.

Jasper Hobson pensait ainsi, et il fut heureux de voir son opinion confirmée dans ce sens.

Le 11 et le 12 septembre, le déplacement vers le nord fut encore plus accusé. L'île Victoria dérivait avec une vitesse de

douze à treize milles par jour. C'était donc de douze à treize milles qu'elle s'éloignait de toute terre, en s'élevant dans le nord, c'est-à-dire en suivant la courbure très-sensiblement accusée du courant du Kamtchatka sur cette haute latitude. Elle n'allait donc pas tarder à dépasser ce soixante-dixième parallèle qui traversait autrefois la pointe extrême du cap Bathurst, et au delà duquel aucune terre, continentale ou autre, ne se prolongeait dans cette portion des contrées arctiques.

Jasper Hobson, chaque jour, reportait le point sur sa carte, et il pouvait voir vers quels abîmes infinis courait l'île errante. La seule chance, la moins mauvaise, c'était qu'on allait au-devant de l'hiver, ainsi que l'avait dit Mrs. Paulina Barnett. A dériver ainsi vers le nord, on rencontrerait plus vite, avec le froid, les eaux glacées qui devaient peu à peu accroître et consolider l'icefield. Mais si alors les habitants du Fort-Espérance pouvaient espérer de ne plus s'effondrer en mer, quel chemin interminable, impraticable peut-être, ils auraient à faire pour revenir de ces profondeurs hyperboréennes ! Ah ! si l'embarcation, tout imparfaite qu'elle était, eût été prête, le lieutenant Hobson n'eût pas hésité à s'y embarquer avec tout le personnel de la colonie ; mais, malgré toute la diligence du charpentier, elle n'était point achevée et ne pouvait l'être avant longtemps, car Mac Nap était forcé d'apporter tous ses soins à la construction de ce bateau auquel devait être confiée la vie de vingt personnes et cela dans des mers très-dangereuses.

Au 16 septembre, l'île Victoria se trouvait de soixante-quinze à quatre-vingts milles dans le nord, depuis le point où elle s'était immobilisée pendant quelques jours entre les deux courants du Kamtchatka et de la mer de Behring. Mais alors des symptômes plus fréquents de l'approche de l'hiver se produisirent. La neige tomba souvent, et parfois en flocons pressés. La colonne mercurielle s'abaissa peu à peu. La moyenne de la température, pendant le jour, était encore de quarante-quatre degrés Fahrenheit (6 à 7° centigr. au-dessus de zéro), mais pendant la nuit elle tombait à trente-deux degrés (zéro du thermomètre centigrade). Le soleil traçait une courbe excessivement allongée au-dessus de l'horizon. A midi, il ne s'élevait plus que de quelques degrés, et il disparaissait déjà pendant onze heures sur vingt-quatre.

Enfin, dans la nuit du 16 au 17 septembre, les premiers indices de glace apparurent sur la mer. C'étaient de petits cristaux isolés, semblables à une sorte de neige, qui faisaient tache à la surface de l'eau limpide. On pouvait remarquer, suivant une observation déjà reproduite par le célèbre navigateur Scoresby, que cette neige avait pour effet immédiat de calmer la houle, ainsi que fait l'huile que les marins « filent » pour apaiser momentanément les agitations de la mer. Ces petits glaçons avaient une tendance à se souder, et ils l'eussent fait certainement en eau calme ; mais les ondulations des lames les brisaient et les séparaient dès qu'ils formaient une surface un peu considérable.

Jasper Hobson observa avec une extrême attention la première apparition de ces jeunes glaces. Il savait que vingt-quatre heures suffisaient pour que la croûte glacée, accrue par sa partie inférieure, atteignît une épaisseur de deux à trois pouces, épaisseur qui suffisait déjà à supporter le poids d'un homme. Il comptait donc que l'île Victoria serait avant peu arrêtée dans son mouvement vers le nord.

Mais jusqu'alors, le jour défaisait le travail de la nuit, et si la course de l'île était ralentie pendant les ténèbres par quelques pièces plus résistantes qui lui faisaient

obstacle, pendant le jour, ces glaces, fondues ou brisées, n'enrayaient plus sa marche, qu'un courant, remarquablement fort, rendait très-rapide.

Aussi le déplacement vers les régions septentrionales s'accroissait-il sans que l'on pût rien faire pour l'arrêter.

Au 21 septembre, au moment de l'équinoxe, le jour fut précisément égal à la nuit, et, à partir de cet instant, les heures de nuit s'accrurent successivement aux dépens des heures du jour. L'hiver arrivait visiblement, mais il n'était ni prompt, ni rigoureux. A cette date, l'île Victoria avait déjà dépassé de près d'un degré le soixante-dixième parallèle, et pour la première fois, elle éprouva un mouvement de rotation sur elle-même que Jasper Hobson évalua environ à un quart de la circonférence.

On conçoit alors quels furent les soucis du lieutenant Hobson. Cette situation, qu'il avait essayé de cacher jusqu'alors, la nature menaçait d'en dévoiler le secret, même au moins clairvoyants. En effet, par suite de ce mouvement de rotation, les points cardinaux de l'île étaient changés. Le cap Bathurst ne pointait plus vers le nord, mais vers l'est. Le soleil, la lune, les étoiles, ne se levaient plus et ne se couchaient plus sur le même horizon, et il était impossible que des gens observateurs, tels que Mac Nap, Raë, Marbre et d'autres, ne remarquassent pas ce changement qui leur eût tout appris.

Mais, à la grande satisfaction de Jasper Hobson, ces braves soldats ne parurent s'apercevoir de rien. Le déplacement, par rapport aux points cardinaux, n'avait pas été considérable, et l'atmosphère, très-souvent embrumée, ne permettait pas de relever exactement le lever et le coucher des astres.

Mais ce mouvement de rotation parut coïncider avec un mouvement de translation plus rapide encore. Depuis ce jour, l'île Victoria dériva avec une vitesse de près d'un mille à l'heure. Elle remontait toujours vers les latitudes élevées, s'éloignant de toute terre. Jasper Hobson ne se laissait pas aller au désespoir, car il n'était pas dans son caractère de désespérer, mais il se sentait perdu, et il appelait l'hiver, c'est-à-dire le froid à tout prix.

Enfin, la température s'abaissa encore. Une neige abondante tomba pendant les journées des 23 et 24 septembre, et, s'ajoutant à la surface des glaçons que le froid cimentait déjà, elle accrut leur épaisseur. L'immense plaine de glace se formait peu à peu. L'île, en marchant, la brisait bien encore, mais sa résistance augmentait d'heure en heure. La mer se prenait tout autour et jusqu'au delà des limites du regard.

Enfin, l'observation du 27 septembre prouva que l'île Victoria, emprisonnée dans un immense icefield, était immobile depuis la veille! Immobile par 177°22' de longitude et 77°57' de latitude, — à plus de six cents milles de tout continent!

JULES VERNE.

La suite prochainement.

HISTOIRE D'UNE MAISON

TEXTE ET DESSINS

PAR VIOLLET-LE-DUC

III.

L'ARBRE DE LA SCIENCE.

Sa mère le regardait d'un air étonné; quant au père, il devint sérieux et parla ainsi : « Paul, cette maison plaît à ta mère telle qu'elle est, elle me plaît aussi à moi; vous y êtes nés tous trois, tes sœurs et toi; mon père me l'a laissée, et je n'y ai ajouté que ce qui nous était nécessaire. Il n'est pas un coin de cette habitation qui ne me rappelle un souvenir de bonheur ou de tristesse; elle est consacrée par le travail de trois générations d'honnêtes gens. Tous les habitants du pays, qui veulent bien l'appeler *le Château*, savent qu'ils y trouvent du pain quand ils en manquent, des vêtements pour leurs petits enfants, des conseils dans leurs différends, et des secours s'ils sont malades. Ils n'ont pas besoin qu'on leur indique l'escalier qui monte à l'appartement de ta mère ou à mon cabinet, car ils le connaissent comme nous; ils savent comme nous où se trouvent ces casse-cous que tu signales et ne se perdent pas dans les longs couloirs. Si la cuisine est un peu trop éloignée de la salle à manger, elle est assez vaste pour contenir les moissonneurs quand ils arrivent pour souper, et les pasteurs quand ils viennent régler leurs comptes. Je ne me crois pas le droit de changer tout cela, car cette maison est la maison de tous ici, et tu ne dois pas oublier plus que moi qu'en 1793 mon grand'père y resta seul avec sa femme et mon père sans être inquiété, tandis que tous les châteaux voisins étaient abandonnés et pillés.

« Quand nous ne serons plus de ce monde, ta mère et moi, vous ferez de cette vieille maison ce que vous jugerez convenable; mais si j'ai un conseil à vous donner, gardez-la telle qu'elle est, car elle peut rester debout plus longtemps que vous et que vos enfants. Gardez-la, car il faudrait que vous fissiez bien des fautes pour qu'elle ne fût plus une protection pour notre famille.

« Je sais aussi bien, et mieux que toi probablement, tout ce qui lui manque pour être une habitation dans le goût du jour, et, si je venais à la vendre à quelque riche propriétaire, il est probable que celui-ci s'empresserait de la démolir pour bâtir une maison ou un château plus confortable et mieux approprié aux habitudes de notre temps. Ce que cet acquéreur pourrait faire, moi je ne le puis, je ne le dois pas faire.

« Ces bonnes gens qui viennent ici *me causer* avec leurs sabots aux pieds, leur limousine sur le dos, et qui protégeraient au besoin (ils me l'ont prouvé) ma vieille maison, ne viendraient plus dans une habitation neuve qu'ils ne connaîtraient pas et où tout serait fait pour leur causer de l'étonnement, sinon de l'envie. Je me déshabituerais de les voir, et s'il me semble tout naturel de recevoir à toute heure

leur visite dans ce logis qui ne rappelle que le passé, et où tout est simple et un peu gauche comme eux, il me paraîtrait probablement étrange de les introduire dans des appartements disposés et décorés suivant la mode du jour.

« L'habitude des yeux est quelque chose qu'il ne faut point heurter; les gens du pays réunissent dans leur pensée l'habitant et sa maison; changez celle-ci, il ne reconnaîtra plus celui-là.

« Ton cousin sait encore mieux que toi et moi quels sont les défauts de notre vieux manoir, et comment on pourrait le rendre beaucoup plus attrayant, et cependant jamais il ne m'a fait songer qu'on y pût apporter des modifications, parce qu'il comprend comme moi qu'en changeant quelque chose à ces bâtisses, on causerait autour de nous un trouble dans des habitudes prises, qui ne pourrait qu'être fâcheux.

« Te voilà en deux ou trois heures devenu architecte, et avant de savoir si tu pourras faire mieux que ce qui existe, tu penses à démolir. Plus de modestie; quand tu auras longtemps étudié et beaucoup vu, tu sauras que l'habitation doit être, pour l'homme ou pour sa famille, un vêtement fait à sa mesure, et que, quand un logis est en parfaite concordance avec les mœurs et les habitudes de ceux qu'il abrite sous son toit, il est excellent. Combien ai-je vu de ces propriétaires qui, en détruisant la maison laissée par leur père, pour la remplacer par une habitation conforme, pensaient-ils, aux exigences du moment, brisaient du même coup le lien qui rattachait leur famille aux humbles habitants du voisinage! »

A ces arguments, M. Paul, pour toute réplique, alla embrasser sa mère et son père; et c'était ce qu'il avait de mieux à faire.

« Je ne comprends pas bien, » dit Paul à son cousin lorsqu'ils furent tous deux dans le parc après déjeuner, « pourquoi mon père désire alors faire bâtir une maison pour ma sœur, puisqu'il trouve si nécessaire de conserver pour lui et pour nous le manoir où nous sommes nés.

— Ceci est délicat, mais vous êtes, petit cousin, en âge de le comprendre. D'abord votre sœur Marie porte aujourd'hui un autre nom que le vôtre; or, un nom connu, respecté, est, pour le voisinage, comme la vieille maison à laquelle il se trouve pour ainsi dire attaché. Si vous n'existiez pas et que votre père et votre mère ne fussent plus de ce monde, Mme N..., votre sœur, en venant habiter cette terre avec son mari, pourrait impunément démolir la vieille maison et en bâtir une neuve, car il ne lui serait pas plus difficile de faire accepter cette maison neuve que le nom du nouveau propriétaire. Elle devrait renouer de nouveaux liens avec tout ce petit monde qui vous entoure, et par conséquent établir entre ce monde et sa nouvelle famille des rapports autres, probablement, que ceux qui existent aujourd'hui entre votre père et les gens de votre voisinage. Les relations de votre père avec les paysans berrichons, au milieu desquels il a toujours vécu, résultent de traditions transmises par plusieurs générations sans interruption. Il peut obtenir d'eux, par suite, des services, leur inspirer une confiance qui ne seraient point accordés à de nouveaux venus, à un autre nom que le sien; de même aussi ces campagnards acceptent sans défiance des bienfaits qu'ils savent, par une longue expérience, être désintéressés. Le vieux manoir occupé par une personne étrangère, par un nom nouveau, perdrait le prestige si justement apprécié par votre père; donc il n'y aurait nul avantage à conserver au vieux domaine sa physionomie. Aussi, M. de Gandelau, qui

ne fait rien légèrement, a-t-il bien compris qu'un jour ou l'autre, et par la force des choses, sa maison ne pourrait convenir à ses enfants, et, avant de la laisser disparaître, il en élève une nouvelle pour votre sœur, maison à laquelle on s'habituera peu à peu dans le pays, qui formera un nouveau noyau; car Mme Marie sait se faire aimer et est connue ici de tous par ses belles qualités. On se fera aux habitudes plus modernes des hôtes du manoir neuf, et personne ne trouvera étrange, alors, qu'on modifie ou qu'on démolisse le vieux. Votre père ménage une transition entre des mœurs qui s'affaiblissent, même dans les campagnes, mœurs vivantes encore cependant, et celles qui les doivent remplacer. Vous voyez donc que, s'il tient au passé, s'il essaye d'en conserver les bons côtés, il ne croit pas à sa perpétuité et prévoit le moment où il disparaîtra forcément, en présence des mœurs et des nécessités de l'époque. Autant paraissent naturelles les façons d'être de votre père, parce qu'elles résultent d'habitudes non interrompues pendant plusieurs générations, autant il serait difficile à un nouveau venu de se conformer à ces habitudes. D'ailleurs, ce domaine, que M. de Gandelau a si bien su faire fructifier, qu'il a augmenté, sera forcément divisé entre ses trois enfants lorsqu'il n'y sera plus. Déjà en a-t-il détaché une partie qui compose la dot de votre sœur. Eh bien, il entend que cette partie, dès à présent, soit mise en harmonie, par l'habitation que nous allons construire, avec les usages des nouveaux propriétaires, qui sont jeunes, et ont nécessairement des façons d'être différentes de celles qui conviennent encore à votre père. Plus tard vous apprécierez toutes ces choses. Allons travailler. »

Paul cherchait à mettre en ordre, dans sa tête, les propos, tout nouveaux pour lui, que tenait son cousin. Il se rappelait la conversation des jours précédents entre M. de Gandelau et sa mère, et des idées auxquelles il n'avait pas songé le préoccupaient visiblement. Quoi qu'il en soit, la vieille maison prenait à ses yeux une apparence toute nouvelle, et il songeait à bien autre chose qu'à lui reprocher ses mauvaises distributions et ses dehors assez maussades.

IV.

DES IDÉES DE M. PAUL EN MATIÈRE D'ART ET COMMENT ELLES FURENT MODIFIÉES.

« Avant de reprendre le crayon, dit le grand cousin, dès que l'on fut réinstallé dans le cabinet de travail, il faut savoir ce que vous voulez. Nous avons tracé l'esquisse des plans. Nous savons qu'ils peuvent s'élever, que la construction ne présentera pas de difficultés; que les murs séparatifs des étages sont d'aplomb les uns sur les autres; que les portées des planchers sont raisonnables, que les ouvertures sont aux places convenables. C'est très-bien... Maintenant, voyez-vous ces plans en élévation? c'est-à-dire, voyez-vous la maison debout, avec ses étages, ses combles, ses baies, etc.?

— Mais... non.

— Eh bien, il faudrait d'abord vous représenter cette bâtisse comme si elle

existait réellement... Je sais que cela ne vous est guère possible, puisque beaucoup d'architectes ne sont pas plus avancés que vous lorsqu'ils ont tracé sur le papier les plans horizontaux, et qu'en traçant ces plans ils ne voient pas leur bâtisse s'élever en idée. Réfléchissez un peu, examinez bien ces figures, et tâchez, par la pensée, de leur donner, en élévation, une apparence quelconque avant de vous servir du crayon... Prenez votre temps. J'ai une lettre à écrire, quelques comptes à mettre en ordre; pendant ce temps-là, tâchez de me donner l'élévation d'une des faces de la maison, de celle de l'entrée par exemple, côté nord, et nous raisonnerons sur ce projet. Je ne vous recommande qu'une chose, c'est de ne rien mettre sur le papier sans avoir réfléchi au préalable sur la convenance et l'utilité de ce que vous projetterez.

« Allons, courage; et n'oubliez pas l'échelle de proportion! »

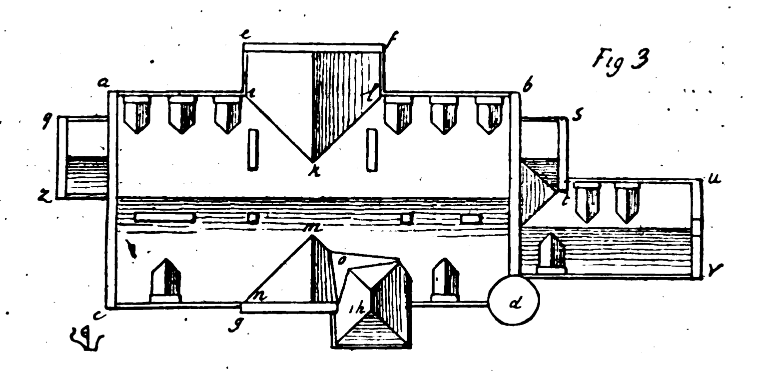
M. Paul était fort embarrassé et trouvait la besogne bien difficile. Les idées qui lui étaient venues abondamment lors de son premier projet lui refusaient leur service. Cependant, au bout d'une bonne heure et demie, il présentait à son cousin un croquis.

« Cela pourrait être plus mauvais, dit le grand cousin.

« Vous avez donné 4^{m},50 de hauteur au rez-de-chaussée entre planchers, c'est bien ce que nous avions dit; mais pourquoi la même hauteur au premier étage? Les pièces sont plus petites, on est mieux aéré; donc il n'est pas besoin de donner à cet étage une hauteur pareille et 4 mètres suffiraient largement. Puis, pourquoi des fenêtres rondes à un rez-de-chaussée? Les fenêtres rondes sont difficiles à garnir de châssis, et cela s'arrange mal avec les fermetures, volets, jalousies ou persiennes. Bon! vos fenêtres de l'escalier principal ne ressautent pas et seraient coupées au milieu par l'emmarchement, ce qui empêcherait de les ouvrir et ferait que d'un coup de pied on pourrait casser un carreau. Puis votre cage d'escalier ne s'élève pas au-dessus de la corniche et ne pourrait permettre d'entrer dans l'étage sous comble. Il en est de même pour l'escalier de service. Vos combles sont faits en bresis, c'est-à-dire avec deux pentes. Cela ne vaut pas grand'chose dans des pays comme ceux-ci. Il faut des combles à pente simple, sans arêtiers qui exigent un entretien difficile. Mieux valent les pignons. Vous avez marqué des chaînes de pierre aux angles. Je n'y vois pas de mal; mais comment construirez-vous vos tableaux de croisées encadrées par des sortes de pilastres? Aucune souche de cheminée ne dépasse votre comble; cependant vous sentez qu'il faudra bien qu'on les voie. Vos mansardes sont trop basses et on se cognerait la tête pour regarder dehors. Faut-il que les linteaux de ces lucarnes soient au moins à 2 mètres au-dessus du plancher. Et pourquoi des lucarnes ovales? Cela est fort incommode et difficile à fermer. Vous avez indiqué le perron en perspective, comme font les Chinois...; mais c'est un détail. En quoi bâtirez-vous vos murs? Est-ce en pierre de taille, en moellons, en pierre et moellons ou en pierre et brique?

« Étudions cela ensemble. Lorsqu'on compose un plan par terre ou horizontal, indépendamment des distributions, la chose dont il faut se préoccuper, c'est de savoir comment on couvrira les bâtiments. Car ce qui importe le plus dans une construction, c'est le moyen de la couvrir, puisque toute construction destinée à un usage intérieur est un abri. Cela est indiscutable, n'est-ce pas? Eh bien, dans votre bâtisse, dont les plans sont maintenant sous vos yeux, que voyez-vous dans la

masse du corps principal? Deux parallélogrammes qui se coupent ainsi (fig. 3) : un premier parallélogramme *a b c d*, coupé par un second parallélogramme *e f g h*. Nous laissons de côté les bretêches et les escaliers. Donc, si nous montons des pignons sur les murs *a c*, *b d*, dont les rampants seront égaux à la ligne *a c*, nous aurons deux triangles équilatéraux dont les bases seront *a c* et *b d*, et les pentes à 60°, ce qui est la pente la plus convenable pour de l'ardoise, en ce que la neige ne s'y arrête pas et que cette pente ne donne pas de prise au vent. Si, de même, sur les



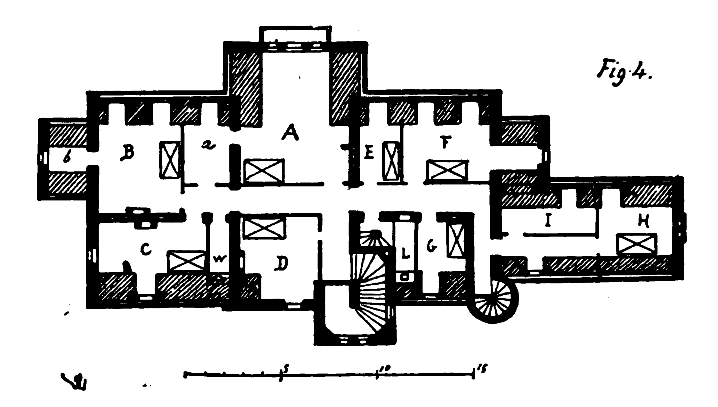
murs *e f*, *g h*, nous élevons deux pignons ayant une pente semblable, ces murs étant moins longs que ne sont ceux *a c*, *b d*, les triangles seront plus petits et leur sommet n'atteindra pas la hauteur des premiers. Alors, le comble élevé sur le plus petit parallélogramme pénétrera celui élevé sur le grand, et formera par ces pénétrations des angles rentrants que nous appellerons *noues;* je trace ces noues en *i k*, *k l*, *m n*, *m o*. Car les pentes des deux combles étant égales en projection horizontale, ces noues partageront l'angle droit en deux angles égaux : vous savez assez de géométrie pour comprendre cela.

« Voilà donc la manière la plus simple de couvrir notre bâtiment; or, en fait de couvertures, les plus simples sont les meilleures. Maintenant, pour que nos deux escaliers permettent de pénétrer sous ces combles, il faut que leur cage, autrement dit leur enveloppe de maçonnerie, s'élève au-dessus de la corniche du bâtiment et fournisse un étage supplémentaire pour eux seuls. Donc nous élèverons ces cages et nous établirons pour elles des combles spéciaux. L'un, celui du grand escalier, sera en pyramide à base quadrangulaire, et l'autre, celui du petit, sera conique.

« Rien ne nous empêche d'élever sur les deux murs *q r*, *s t*, des loges ou bretèches des petits pignons, toujours avec une même pente de 60°, et de couvrir ces loges par deux petits combles qui s'appuieront sur les grands pignons *a b*, *c d*. Quant au bâtiment affecté à la cuisine au rez-de-chaussée, et à la lingerie au premier étage, nous suivrons la même méthode, et élevant un pignon sur le mur *u v*, nous aurons sur ce logis un comble, à deux pentes, qui viendra de même s'appuyer sur le grand pignon *b d*. Nous aurons alors une rencontre à la base du comble sur la loge *s t*, et de celui sur le bâtiment de la lingerie, nous formerons un appentis, pour éviter les chéneaux intérieurs, lequel pénétrera ces deux combles et rejettera les eaux en *t*. Donc la projection horizontale de cet ensemble de

combles sera le tracé que vous voyez sur notre figure 3. Les souches des cheminées traverseront ces combles, ainsi que je vous l'indique, et ces souches, pour que les cheminées ne fument pas, doivent s'élever au moins au niveau du faîtage, c'est-à-dire au-dessus de l'arête supérieure du comble le plus élevé. Quant aux couvertures des dépendances, étant plus basses puisqu'elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, nous n'avons pas à nous en préoccuper pour le moment.

« Remarquons que ces pignons s'élevant verticalement, nous permettront de disposer sous les combles des chambres d'amis très-convenables, indépendamment des chambres de domestiques, qu'il faudra ménager, en les éclairant par des lucarnes; tandis que nous pourrons avoir pour les chambres donnant sur les pignons, de belles fenêtres avec balcon, si cela nous convient.

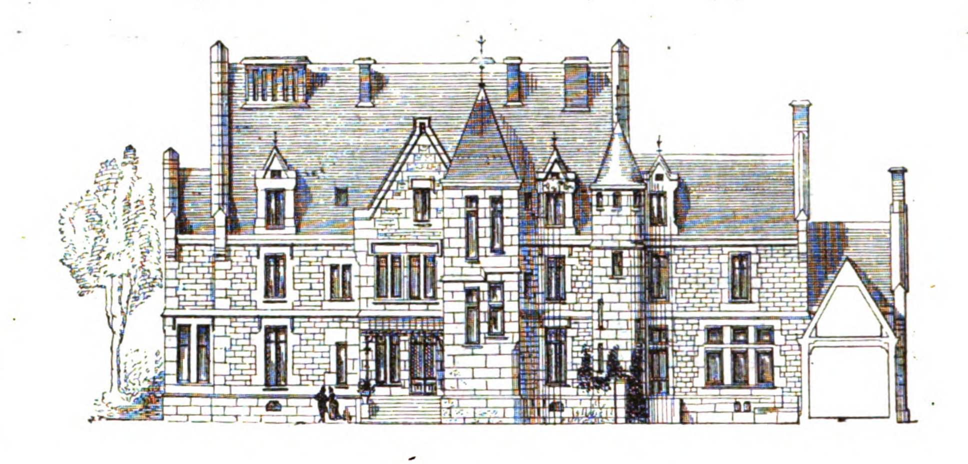


« Cela décidé en principe, il serait bon de distribuer cet étage sous comble. Mettez un morceau de papier à calquer sur le plan du premier étage. Bien; maintenant, tracez tous les gros murs qui, nécessairement, doivent s'élever jusqu'à la couverture, puisqu'ils portent des cheminées. Tracez, à un mètre en dedans des murs goutterots, c'est-à-dire qui ne portent pas pignons, une ligne, laquelle indique la place perdue par suite de l'inclinaison du comble, vous allez ainsi avoir l'espace dont vous pouvez disposer. Le grand escalier va monter à cet étage, ainsi que l'escalier de service. A partir du gros mur de refend qui, du grand escalier, va joindre l'angle du corps principal vers le sud-est, qui est la belle orientation, nous allons disposer des chambres d'amis, lesquelles formeront ainsi un *quartier* séparé, mis en communication avec les appartements par le grand escalier. Nous pouvons, dans cette partie, obtenir deux belles chambres A et B, avec leurs cabinets de toilette *a* et *b*; puis deux plus petites chambres C et D, possédant toutes une cheminée. N'oublions pas le *water-closet* pour ces appartements, en W. De l'autre part, et en communication directe avec l'escalier de service, nous pourrons trouver facilement quatre chambres de domestiques E, F, G, H, des débarras I, et un *water-closet* L pour les gens (fig. 4).

« Au-dessus du bâtiment des remises et écuries et de la buanderie, nous pourrons aussi, dans les combles, disposer de trois ou quatre chambres de domestiques, cocher, palefrenier, etc.

« Maintenant il convient d'esquisser les façades.

« Nous élèverons le sol du rez-de-chaussée de $1^m,50$ au-dessus du sol extérieur, pour que nos caves soient convenablement aérées et pour soustraire ce rez-de-chaussée à l'humidité du terrain. Nous donnerons au rez-de-chaussée $4^m,20$ de hauteur sous plafond. Tracez à ce niveau un bandeau horizontal de $0^m,30$ de hauteur qui sera l'épaisseur du plancher. Aux pièces du premier étage, qui sont plus



petites que celles du rez-de-chaussée, nous donnerons $3^m,70$ entre planchers. Puis tracez l'épaisseur de la corniche avec sa tablette, $0^m,55$. Alors commenceront les combles, dont la hauteur sera fixée par celle des pignons. En prenant la face sur l'entrée, projetez verticalement les angles du bâtiment, les portes et fenêtres d'après le plan. Voilà l'ossature de cette façade disposée. »

Le grand cousin prit alors la planchette et esquissa la façade (fig. 5).

Tout cela fut bientôt mis au net à une petite échelle pour être envoyée à Mme Marie N..., afin d'avoir son avis, et de procéder à l'exécution dès qu'on aurait reçu la réponse.

M. Paul commençait à entrevoir quelques-unes des difficultés que fait naître le moindre projet de bâtisse et se demandait comment le père Branchu, qui savait tout juste écrire et compter, avait pu arriver à construire la maison de M. le Maire, laquelle, cependant, n'avait pas trop mauvaise apparence.

Le grand cousin, interrogé sur ce point, répondit ainsi à M. Paul : « Le père Branchu possède la pratique de son métier; c'est un bon maçon de campagne, qui a commencé par porter l'*oiseau* sur ses épaules, qui est fils de maçon et fait ce qu'il a vu faire à son père. Il est d'ailleurs intelligent, laborieux et probe. Par la pratique seule, il est arrivé à bâtir comme on bâtit au pays, et peut-être un peu mieux, parce qu'il raisonne volontiers sur ce qu'il fait. Il observe; ce n'est ni un sot, ni un vaniteux; il évite les fautes des uns et imite les qualités des autres. Vous le verrez à l'œuvre, et vous serez parfois surpris de la justesse de ses observations, de l'insistance qu'il met à défendre son opinion et des moyens pratiques dont il sait faire usage. Si on lui donne des ins-

tructions et qu'il n'en comprenne pas parfaitement le sens, il ne dit mot, mais revient le lendemain vous expliquer ce qu'il a cru saisir, vous forçant ainsi à reprendre un à un tous les points douteux, à compléter tous les renseignements incomplets ou vagues. J'aime le père Branchu à cause de la ténacité qu'il met à vouloir comprendre ce qu'on lui ordonne, et ce qui le rend importun pour quelques-uns me semble une qualité précieuse; car avec lui, il faut avoir tout prévu, avoir réponse à toute objection, et savoir de tous points ce que l'on veut. Il a abandonné les travaux du châtelain de..., votre voisin, parce qu'on lui faisait défaire aujourd'hui ce qu'on avait ordonné hier. Interrogez-le à ce sujet : il est curieux à entendre; ce bonhomme, qui n'a que la pratique la plus élémentaire de son métier, mais qui la possède à fond, qui connaît bien les matériaux du pays et la manière de les mettre en œuvre, vous dira que l'architecte de ce château interminable est un ignorant, et il vous le prouvera à sa manière. Et cependant il est clair que cet architecte en sait beaucoup plus long que le père Branchu.

« En règle générale, quand on donne un ordre, il faut avoir sept fois pensé aux objections dont il peut être l'objet, autrement, on trouve parfois un père Branchu qui, du premier mot, vous montre que vous n'avez été qu'un étourdi. Un architecte a bien la ressource de fermer la bouche aux faiseurs d'objections lorsqu'ils sont placés sous sa direction, mais imposer silence aux gens n'est pas leur démontrer qu'ils ont tort, surtout si, à quelques jours de distance, le directeur de l'œuvre donne des ordres contradictoires. Chacun possède sa dose d'amour-propre dont il faut tenir compte. Autant un inférieur est flatté et vous sait gré de l'attention que vous apportez à écouter ses observations, lorsqu'elles sont fondées, autant il est disposé à vous croire incapable si vous les repoussez sans examen; surtout si, peu après, le fait démontre à cet inférieur qu'il pouvait avoir raison. Il n'est qu'un moyen d'établir la discipline dans un chantier : c'est de prouver à tous qu'on en sait plus qu'eux et qu'on tient compte des difficultés de l'exécution. »

VIOLLET-LE-DUC.

La suite prochainement.

LIBÉRALITÉ — GÉNÉROSITÉ — OUBLI DES INJURES

LA MORALE EN ACTION PAR L'HISTOIRE

La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

LA BRUYÈRE.

La générosité souffre les maux d'autrui comme si elle en était responsable.

VAUVENARGUES.

Dans les faits de la vie pratique, j'estime la charité supérieure à la libéralité, et même à la générosité. La libéralité et la générosité donnent; la charité partage et souvent même se dépouille pour couvrir son prochain.

P.-J. STAHL.

Faire du bien à ses ennemis, c'est ressembler à l'encens dont l'arome parfume le feu qui le consume.

Proverbe anglais.

Qui donne vend, si ce n'est pas un ingrat qui prend.

Proverbe espagnol.

L'oubli des injures n'est pas le pardon.



J'aime mieux le pardon que l'oubli. Le pardon est l'oubli volontaire; l'oubli peut n'être souvent que le pardon involontaire.

P.-J. STAHL.

Une des luttes oratoires les plus magnifiques de l'antiquité, fut celle que se livrèrent devant le peuple athénien Démosthène et Eschine, lors du fameux procès dit *de la Couronne*.

Deux partis divisaient les citoyens d'Athènes: d'un côté se trouvaient ceux qui, comme Démosthène, ne voulaient pas accepter la domination dont, sous prétexte d'alliance, les menaçait Philippe, père d'Alexandre, et qui se montraient toujours disposés à repousser par les armes l'intervention du roi de Macédoine dans les affaires de leur pays; de l'autre ceux qui, comme Eschine, penchaient pour cette alliance, soit qu'ils fussent stipendiés pour la conseiller, soit qu'ils la crussent réellement avantageuse pour Athènes.

A plusieurs reprises, Eschine avait tenté d'introduire au tribunal du peuple une accusation contre Démosthène, son rival en éloquence et son ennemi personnel; mais toujours ses efforts avaient échoué. Une circonstance solennelle se présenta où il crut pouvoir renouveler ces attaques.

Un décret avait été proposé par Ctésiphon, un des principaux citoyens d'Athènes, pour qu'une couronne d'or fût décernée à Démosthène, alors comptable public, qui, entre autres actes de patriotisme, venait de faire réparer à ses frais les murs de la ville. Le projet de décret portait que Démosthène recevrait cette couronne à cause de sa vertu et de ses bienfaits envers le peuple athénien.

Eschine accusa Ctésiphon d'avoir voulu contre les lois décerner une couronne à un administrateur qui n'avait pas encore rendu ses comptes, et d'avoir faussement exalté la vertu et le patriotisme de Démosthène, qui selon lui n'était ni honnête homme ni zélé citoyen.

Tel était le thème du démêlé qui mit aux prises, devant des milliers de citoyens accourus pour les entendre et pour se prononcer sur leur sort, les deux orateurs les plus puissants que la Grèce ait jamais produits, et qui se portèrent successivement accusateurs l'un de l'autre.

Démosthène l'emporta. Non-seulement il fut absous de l'accusation formulée contre lui, mais la couronne lui fut triomphalement décernée par le vœu populaire, et en même temps la peine de l'exil fut prononcée contre Eschine.

Comme celui-ci s'éloignait de la place publique où il venait de subir une si humiliante défaite, il entend qu'on marche sur ses pas; il se retourne, et voit son rival lui-même qui vient lui offrir une partie de sa fortune.

Alors, les larmes aux yeux: « Comment ne regretterais-je pas, dit-il, une patrie où l'on peut avoir des ennemis si généreux? »

Retiré à Rhodes, il y ouvrit une école d'éloquence. Il eut, dit-on, le singulier courage de commencer ses leçons par la lecture de sa harangue contre Démosthène, et de celle de Démosthène contre lui. La sienne lue: « Quoi, s'écrient les auditeurs, après un pareil plaidoyer, vous avez été vaincu?

— Attendez. »

Il lut alors le discours de son rival, et les applaudissements redoublent. « Que serait-ce donc, s'écrie-t-il transporté, si vous eussiez entendu le *lion* lui-même. »

Tel était encore l'état des âmes aux derniers grands jours de la Grèce.

*

« Que je meure, si je ne me venge de toi! disait un jour au philosophe Euclide, son frère, qui venait d'avoir une discussion avec lui.

— Et moi, répartit Euclide, que je meure si je ne te fais changer de sentiment! »

Une réponse si modérée couvrit de honte le frère d'Euclide et l'apaisa.

*

Aristippe avait eu une querelle avec Eschine, qui était son condisciple à l'école de Socrate. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'était devenue leur amitié :

« Elle dort, répondit-il, mais je la réveillerai. »

Il va trouver Eschine et lui dit :

« Me crois-tu si malheureusement né et si incorrigible que je ne mérite pas même tes reproches?

— Je ne suis pas surpris, repartit Eschine, que, m'étant supérieur dans tout le reste, tu aies vu le premier, en cette occasion, ce qu'il fallait faire. »

Et les deux amis, qui se reconcilièrent à l'instant, n'eurent plus jamais de querelles.

E. Muller.

La suite prochainement.

LA SCIENCE INFUSE

Il est une certaine éducation qui rend à peu près possible à un homme modeste et bien élevé de tenir, comme on dit, son bout dans toute conversation sans s'exposer à dire de trop grandes sottises.

Toutefois quand l'entretien porte sur quelque sujet spécial, l'homme le plus intelligent n'aura pas assez de tout son tact et de toute sa réserve pour ne pas détonner à côté des gens qui ont étudié le sujet qu'il ignore. Rien n'est plus rare cependant que le silence des ignorants dans les matières dont ils ne savent pas le premier mot. Pour bon nombre de fils de famille sans instruction réelle, il est admis que l'habitude du monde, et pour eux le monde est un salon quelconque rempli d'hommes et de femmes non moins quelconques aussi, il est entendu, dis-je, que l'habitude du monde tient lieu de tout et supplée à tout. Ce qu'ils respectent le moins dans autrui c'est le savoir spécial qui leur manque à eux-mêmes.

Écoutez-les : « Je ne croirai jamais que A... soit un savant illustre, que B... soit un homme de guerre distingué, que C... soit un peintre de génie, que D... soit un musicien de très-grand mérite, que E... soit un esprit politique et un publiciste de premier ordre, que F... soit un grand orateur. Votre M. A... est muet comme un fantôme; votre général B... semble ne savoir jamais sur quel pied danser. C... a un chapeau de l'autre monde, un chapeau mou de vieux rapin. Si encore il avait l'esprit de laisser au vestiaire son vieux philtre! Personne n'a jamais vu D... aux Bouffes-Parisiens; où va-t-il donc ce musicien? E... n'a jamais signé un article dans le *Figaro;* et quant à votre F..., il parle du nez. On ne peut d'ailleurs rien tirer de ces gens-là en dehors de leur spécialité. Ils ne savent rien de rien. Ils tombent de la lune à propos de tout. On ne les voit nulle part, ni au bois, ni aux courses, ni dans nos théâtres. On n'a jamais dit un traître mot d'eux dans le *Sport.* Ils ne savent le nom ni des journaux qui disent tout ce qu'il faut taire, ni des livres qui font du scandale, ni de nos chevaux, ni de nos actrices célèbres. Ils étaient là tous les six en un tas. Qu'est-ce qu'ils se disaient? Je leur ai parlé de *Bayard* et de Mme *Ango,* ils se sont tous regardés comme si je leur

avais proposé une énigme. Pas un ne savait que tout cela fût au monde. Ce sont des imbéciles fieffés. »

Parlez-moi de la science infuse, de celle qui s'acquiert en fumant son cigare sur le boulevard, en soupant chez Bignon, ou en se ruinant au club. Celle-là c'est la vraie, la seule science, la science universelle. Elle vous tient un homme, au jour le jour, au courant de tout ce qui se passe et qui passe. Les adeptes de cette science-là n'ignorent rien, absolument rien de ce qu'il est inutile de savoir et bon de n'avoir point appris. De plus, elle a sur toutes les autres l'avantage d'être à la portée du premier oisif venu.

Dans la moitié des salons et des cercles de Paris, le dé de la conversation est tenu le plus souvent par ces jolis messieurs qui parlent indistinctement de tout devant les hommes les plus compétents avec l'aplomb de gros Jean en voie d'en remontrer à son curé.

La guerre est déclarée. L'ennemi est à nos portes. Les généraux manquent sur nos champs de bataille. C'est à n'y rien comprendre; car à tous les degrés de l'échelle, depuis l'hôtel du riche jusqu'à la mansarde du pauvre, depuis le cercle des millionnaires jusqu'à l'atelier le plus modeste, tout est subitement envahi par des généraux inattendus qui font et refont des plans de combat. Ce n'est pas M. un tel, agent de change, ou notaire, ou épicier, tailleur ou maçon, poëte ou musicien, qui aurait perdu telle ou telle bataille. Voilà ce qu'il aurait fait et la France eût été sauvée ! D'abord en huit jours Paris eût été débloqué ! L'Alsace et la Lorraine sont aux mains des Prussiens; quelle honte ! Si on les eût écoutés, les frontières du Rhin seraient à nous depuis beau temps, et nous serions chez nous d'Aix-la-Chapelle à Mayence. On a reproché au général Trochu d'avoir donné à entendre qu'il avait un plan. C'est qu'il n'en ait pas eu cent, je suppose, qu'on s'est plaint, puisqu'on a trouvé bon que chacun en eût mille, parmi ceux qui étaient assurés de n'avoir pas à essayer même d'un seul.

Qui n'a encore les oreilles déchirées, saignantes de tout ce qui s'est dit d'insensé, d'exécrable, de démoralisant et de ridicule à propos de nos récents désastres par des gens capables de tout, à les en croire, et qui dans leur vie privée ont grand peine à se tirer des plus minces embarras ?

Quel est le peintre, quel est le musicien de talent dont les cheveux ne se sont jamais dressés sur sa tête en écoutant discourir de leur art tel ou tel brave homme plus incapable d'en juger qu'un aveugle des couleurs, qu'un sourd de la justesse d'un son quelconque ?

Je voudrais qu'il fût bien entendu qu'il ne sied de parler que de ce qu'on sait, et de professer, même gratis, que ce qu'on a appris. Je voudrais qu'on eût tout au moins le respect de ce qu'on ne sait pas et la modestie de son ignorance.

Il s'agit d'agriculture et de reconnaître quelle semence convient à tel sol. Le petit comte de ***, qui s'est fait une célébrité dans les petits journaux par la grâce et l'aplomb avec lequel il a conduit tel fameux cotillon dans la fameuse soirée de Mme de R..., dont personne que lui ne se souvient plus, M. le comte de *** laissera-t-il parler son fermier ? non, il parlera pour lui et surtout plus que lui. Il est vrai qu'il se gardera bien de semer son blé lui-même ou de conduire de ses mains sa charrue. Sur ce point seul il aura raison.

Que penserait M. X..., un docteur en renom, si M. le général B..... ou le peintre E... s'offraient à le guérir d'un bobo ? Il les croirait fous, à coup sûr, et n'aurait rien de plus pressé que de faire appeler pour soigner sa précieuse santé

le plus expérimenté et le plus attentif de ses confrères. Cependant est-il plus sage quand il prétend refaire le siége de Paris, et tout ce qu'il n'a jamais fait ?

Je connais un homme intelligent qui est convaincu que tous nos désastres eussent été conjurés, s'il avait été nommé, à temps, préfet d'un des quatre-vingt-quatre départements qui nous restent. Il l'est; c'est pour cela que, selon lui, tout va mieux!

J'ai eu à faire réparer, à Bellevue, une bibliothèque dont les Prussiens avaient eu la bonne grâce de ne brûler que les rayons. Un ouvrier de Paris vint me faire cette petite restauration à domicile. Je fus émerveillé de la facilité avec laquelle la besogne avançait sous sa main habile. Cela allait si bien et si vite que, ma foi, il me sembla que cela devait se faire tout seul et, pour tout dire, que j'en ferais bien autant. Je lui demandai de me prêter son rabot; au bout d'une demi-heure j'avais très-chaud, j'avais gâté une planche, ébréché son rabot, et je m'étais coupé le doigt. Ma blessure n'était rien; il se mit à rire de ma déconvenue. « Ma foi, bourgeois, me dit-il, à chacun son métier. Il faut une année d'apprentissage au plus malin pour apprendre à bien raboter une planche, et cinq ou six par-dessus la première pour faire un ouvrier passable. Il ne vous manque rien que ces années d'apprentissage pour être un menuisier comme moi et gagner 5 ou 6 francs par jour, sans nuire aux matériaux qu'on vous confie et sans détériorer des outils et vos doigts. » Je tombai d'accord avec lui qu'il avait raison et, par conséquent, que j'avais tort, et je lui dis que la leçon me servirait et qu'à l'avenir je ferais tout le cas qu'il mérite du grand art de raboter les planches et de les ajuster. Ce petit incident nous avait faits bons amis, et pendant que j'admirais la façon dont il s'y prenait pour réparer mes bévues, la conversation continua. Elle tomba, je ne sais comment, sur le siége de Paris; qui est-ce qui n'en reparle pas, quelquefois? Je découvris alors dans ce brave ouvrier, tout à l'heure si sensé, une idée fausse passée chez lui à l'état d'idée fixe. Il avait assisté, d'assez loin, à la bataille de Champigny, et il s'efforça de me démontrer, avec une naïveté égale à celle qui m'avait conduit à faire ma petite, mais malheureuse expérience du rabot, qu'il aurait bien mieux combiné cette attaque que le gouverneur de Paris. J'essayai en vain de lui retourner en faveur de l'art de la guerre les excellents arguments dont il s'était servi avec tant de raison contre moi à propos de menuiserie. Je ne pus parvenir sur ce point à raboter son opinion. Le brave homme, qui savait si bien qu'on ne peut s'improviser menuisier, était convaincu que rien n'est plus facile que de s'improviser Général ou tout au moins critique de Général. Je dois dire que, sur ce point, il y avait dans Paris pas mal de gens, surtout vers la fin du siége, qui traitaient l'art de la guerre avec le même sans façon. Quel est le bon petit journal qui ne nous a pas alors indiqué dix moyens, tous infaillibles, de reconduire, tambour battant, tous les Prussiens à Berlin? Je connais un pharmacien, un brave médecin et un vaudevilliste qui ne sont pas encore consolés qu'on n'ait pas mis leurs systèmes à l'épreuve. Et pourtant je doute que le premier eût voulu laisser, fût-ce à un Napoléon Ier aidé d'un Vauban, le soin de faire ses pilules, le médecin ses ordonnances et le vaudevilliste ses scénarios.

Mais j'en reviens à mon ouvrier. Son tort, et celui de bien d'autres, c'est de croire que, s'il faut un long apprentissage pour se mettre en état d'exercer une profession manuelle, de faire en un mot ce

qui se fait avec la main, cet apprentissage est superflu sitôt qu'il ne s'agit que de ce qui peut se faire avec l'esprit. Le respect réciproque des difficultés qu'offre tout apprentissage, qu'il s'agisse des choses de l'ordre moral ou des choses de l'ordre matériel, est une des qualités qu'il nous faut à tout prix acquérir. Au nombre des points sur lesquels notre éducation est à refaire, n'oublions plus celui-là. On demande, avec grande raison, l'instruction obligatoire pour les gens qui ne savent rien. Je pense que l'instruction obligatoire pour les gens qui se croient instruits et qui ne le sont pas, dès qu'ils le sont mal, pourrait donner lieu, elle aussi, à de très-intéressantes pétitions. Ce qui est à refaire est quelquefois plus difficile que ce qui n'est pas fait du tout, puisque cela oblige à une opération préalable de plus, dont les difficultés sont évidentes, celle de défaire. Qui nous débarrassera de nos préjugés? qui de nous fera comprendre à tous les autres que des écoles de professeurs dégagés des errements du passé seraient plus nécessaires encore à instituer tout d'abord que des écoles d'élèves? Qu'on ne croie pas que pour cela je n'accepterais pas avec reconnaissance le don qu'on devrait bien nous faire de l'éducation obligatoire des ignorants complets. Faute de grives, on mange des merles.

Notre demi-éducation, notre demi-instruction ont encombré le monde de sots qui ne doutent que des autres et jamais d'eux-mêmes. Ils n'ont jamais rien fait, on ne saurait les reprendre sur leurs œuvres; donc la critique est leur fort. Pauvre critique, qui ne devrait appartenir qu'aux maîtres de l'esprit humain, en quelles mains n'es-tu pas exposée à tomber d'heure en heure? Que de supplices ont subi des personnages du plus haut mérite aux prises avec l'aplomb imbécile de ces diseurs de riens, de ces parleurs à vide qui manquent imperturbablement toutes les occasions de se taire.

Quel est l'homme au sens et à l'oreille justes qui n'est pas sorti horripilé de cet odieux et grotesque charivari qui compose la conversation des inutiles, des incapables de toute classe et de tout rang?

Qui délivrera le vrai monde, le monde sérieux des arts, des lettres, des sciences, de la politique et de l'industrie de cet absurde faux monde de faquins riches ou pauvres, qui se font à tort et à travers les juges de ce qui est lettre close pour eux?

Qui remettra à leur place tous ces débagouleurs de balivernes saugrenues qui font la joie, que dis-je, la gloire de ces innombrables lieux où il est admis qu'on peut parler familièrement de tout ce qui vous dépasse et mettre, si petit, si infime, si nul qu'on soit, une main inepte sur l'épaule de toutes les grandes renommées?

Qui rendra à la France le service de lui démontrer enfin qu'on ne sait ce qu'on dit, en rien et même dans les choses de petit esprit, que quand on a, par une éducation solide, acquis en même temps que le droit de discourir sur tel ou tel point plutôt que sur tel autre, le tact de se taire sur tous ceux où l'on ne se sent pas en fond de savoir véritable?

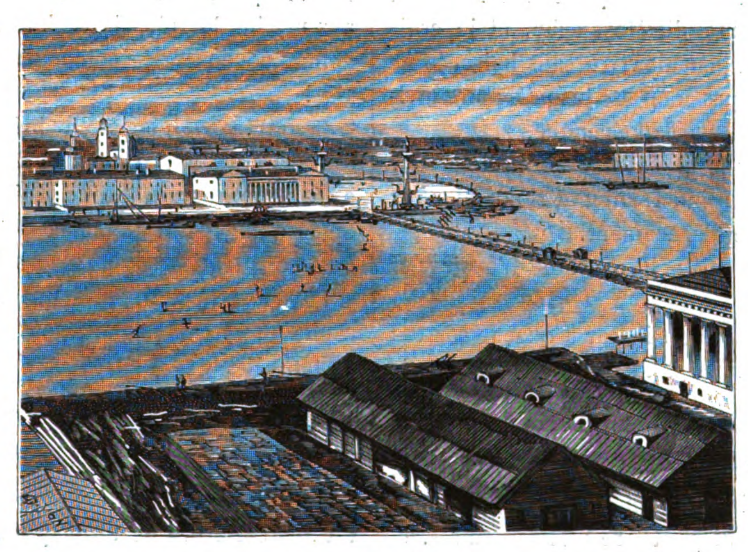
Il est une race pire mille fois que celle des simples d'esprit qui sont tout bonnement et honnêtement bêtes et ignorants, mais qui s'en rendent compte, c'est celle de ces bavards qui ne savent rien, pas même qu'ils sont nuls, et qui dissertent de tout sans propos et hors de propos; c'est celle, pour tout dire, de ces sots prétentieux qui trouvent le moyen, à force de l'afficher, de gâter jusqu'à leur sottise, laquelle serait à tout prendre supportable sans l'intolérable aplomb de leur suffisance et de leur insuffisance.

P.-J. Stahl.

HISTOIRE
DE LA FAMILLE CHESTER
ET DE DEUX PETITS ORPHELINS

CHAPITRE XX.

UNE TEMPÊTE.



Panorama de Saint-Pétersbourg.

« Adieu Saint-Pétersbourg, cité imposante, avec tes toitures plates peintes en vert et tes coupoles semées d'étoiles. Adieu, joyeux Russes aux cheveux blonds, Tartares barbus et gais Circassiens, nous ne vous reverrons plus! Adieu *kwass* et *tschi*, adieu tout ce luxe dont nous payons si cher la courte jouissance! Et donnant enfin une pensée à Gorémyka, adieu Gorémyka, m'écriai-je!

— Les Russes sont aimables, dit Moustache. Je n'oublierai pas ce brave Gorémyka. C'était, certes, un rat bien élevé. Il a été parfait pour nous!

— Et il était sage et prudent, quoique brave, au besoin, lui!

— J'en conviens, dit Moustache. Mais que veux-tu? chacun a son caractère ici-bas.

— A quoi sert l'expérience, répliquai-je, si elle ne nous apprend pas à nous corriger! »

Telles furent les doléances dont j'accablai mon infortuné compagnon au début de notre voyage. Moustache s'abstint de me répondre. — Une si grande patience n'était pas dans ses habitudes. — Il se contentait de me regarder comme on regarderait un ami malade d'un mal qu'on ne peut guérir, mais qui ne peut durer, et grignottait son blé en silence. La chute du sac de blé dans la cale, qui aurait pu nous être mortelle, avait eu un heureux effet :

elle avait fait découdre quelques pouces de la couture, et nous avait ainsi rendu possible d'observer ce qui se passait au delà du cercle d'obscurité qui nous entourait. Je soupçonne qu'au fond Moustache ne pouvait pas plus que moi voir un matelot sans penser aux pâtés de rats et, pour ma part, je devenais presque fou de terreur quand un marin apparaissait dans la pénombre.

« Il faut convenir que ce blé russe est excellent, me dit Moustache, et je crois que si l'on pouvait vivre sans boire, je ne quitterais pas mon sac jusqu'à notre arrivée dans un port quelconque. »

Le sang-froid de mon ami était pour moi un continuel sujet d'étonnement et d'une sorte d'agacement.

« Tu es bien heureux de n'avoir pas de nerfs!

— Soit, me dit-il, car à quoi te servent les tiens, sinon à t'empêcher de te servir de tes dents? C'est bien la peine de s'appeler Dent-d'Acier pour rester au beau milieu d'un sac de blé comme celui-ci sans en tirer l'oubli de maux qui, après tout, ne sont peut-être qu'imaginaires. »

Moustache ne se doutait guère de quelle façon nous devions quitter notre refuge.

Le commencement de notre voyage fut assez heureux ; je le trouvais même monotone, lorsque je le comparais à la traversée que j'avais faite en compagnie du petit blondin. Mais le quatrième ou cinquième jour, notre navire fut assailli par une tempête effroyable. Les vents déchaînés éclatèrent en mugissements lugubres, le vaisseau se mit à bondir sur les vagues comme un cheval rétif, et des torrents d'eau salée inondèrent la cale après avoir balayé le pont. Cela dura si longtemps que les murs de bois du brick parurent s'entr'ouvrir pour livrer passage aux flots irrités. La cale entière fut inondée. — C'était un lac intérieur qu'il nous eût fallu traverser à la nage! Les matelots eurent beau faire jouer la pompe, l'eau montait toujours en dépit de leurs efforts. Des craquements de sinistre augure retentissaient de tous les côtés; une ou deux fois je crus distinguer sur le pont des cris de détresse poussés par des bipèdes. Le roulis devint si violent que les tonneaux désarrimés se brisaient les uns contre les autres. Le vent et les vagues formaient un concert assourdissant qui devait inspirer de la terreur aux marins les plus intrépides... Je vous donne à penser si je me sentais à mon aise!

Ce qu'il y avait encore de blé dans notre sac était devenu si mou, grâce à l'eau salée, que le grain avait acquis la consistance d'une pâte; mais peu nous importait, nous n'étions guère en appétit.

J'avais si souvent entendu la voix du capitaine retentir sur le pont et dominer la tempête, que je n'y prêtais plus d'attention; car je ne me figurais pas que les ordres qu'il donnait pussent nous concerner directement. Mais un beau matin, il commanda d'alléger le navire et le résultat de cet ordre ne tarda pas à se faire sentir dans la cale. Notre sac fut tout à coup hissé sur le pont, et sans nous donner le temps de deviner ce qui allait se passer, on le lança à la mer.

Brrr! Comme l'eau bourdonna dans nos oreilles! Quelles tentatives désespérées nous fîmes pour nous dégager! Par bonheur, le mouvement des vagues ouvrit le sac et nous nous trouvâmes à flot, ballottés au milieu d'un tas de grains gonflés par l'humidité.

Le sac disparut en un clin d'œil, tandis que nous luttions contre l'océan irrité. Nos forces s'épuisaient et les flots verts nous auraient sans doute engloutis à notre tour sans un tonneau vide lancé du pont et qui passa non loin de nous.

Moustache aperçut le premier cette

épave qui nous offrait une chance de salut. Quant à moi, j'étais trop effrayé, trop troublé, pour songer à regarder autour de moi ; mais je suivis instinctivement mon ami et je me trouvai bientôt à son côté sur la barrique, grelottant, transi, trempé, la



mine aussi piteuse qu'il est possible à un malheureux rat de l'avoir.

Après m'être secoué de mon mieux, je me mis à frissonner en contemplant le vaste désert d'eau, blanche d'écume, qui nous entourait de toutes parts. Pas la moindre île en vue ; mais il est vrai que la brume rétrécissait en ce moment notre horizon.

« Si nous ne sommes pas noyés, nous mourrons de faim ! » m'écriai-je.

L'horrible nuit que nous passâmes! Le

manque absolu de provisions ne nous laissa d'autre ressource que de grignotter les douves de notre tonneau, nourriture fade qui trompait à peine notre faim. Autour de nous, rien que de l'eau, et pourtant nous mourions de soif! Mieux eût valu être noyés tout de suite; mieux eût valu être pris dans une trappe comme feu mes pauvres frères, que de subir la lente agonie qui nous menaçait. Cette fois j'étais trop abattu pour communiquer mes sombres réflexions à Moustache qui, du reste, semblait peu disposé à m'offrir des consolations. Mais avec l'aube je sentis l'espoir renaître dans mon cœur. La mer était beaucoup plus calme et nous vîmes, à notre grande joie, que notre tonneau, entraîné par la marée, se rapprochait d'une côte sablonneuse.

« Il faut tâcher de gagner la terre à la nage, » me dit Moustache.

Cette proposition m'épouvanta, je l'avoue.

« Non, non! répliquai-je. Attendons plutôt que notre barque poussée par une vague propice échoue sur la rive. J'ai déjà bu assez d'eau salée. »

Les vagues qui nous portaient semblaient sans cesse sur le point de nous jeter à terre; mais au moment où nous espérions atteindre le port, elles changeaient d'avis et nous ramenaient en arrière, comme pour narguer notre détresse et notre impatience.

« Nous voilà plus loin de la rive qu'il y a dix minutes! s'écria Moustache. La marée baisse! A l'eau! c'est notre unique chance de salut; il ne s'agit pas d'être prudent cette fois, mais brave! »

Et sans attendre ma réponse, il se jeta résolûment dans les flots.

Si je n'avais pas eu si peur de mourir de faim, je m'imagine que je n'aurais jamais osé imiter mon compagnon; mais je me dis qu'il valait mieux être noyé que de périr lentement d'inanition. Appelant tout mon courage à mon aide, je m'élançai sur les traces du hardi nageur.



« A la bonne heure! me cria Moustache. Je ne voulais nullement t'abandonner; je savais bien que tu me suivrais. En avant! »

Je n'eus qu'à me féliciter de ma résolution, car peu d'instants après, nous abordâmes sains et saufs sur la plage. Est-il au monde un bonheur comparable à celui qu'on éprouve, au sortir d'une pareille épreuve, de sentir enfin la terre ferme sous ses pattes! Néanmoins, c'est là un bonheur que je ne tiens pas à avoir encore à acheter au prix des mêmes souffrances. Je jurai de ne plus jamais confier ma précieuse personne au caprice des flots incertains.

P.-J. Stahl et William Hughes.

La suite prochainement.



Le Directeur-Gérant, J. Hetzel.



LE PAYS DES FOURRURES

PAR JULES VERNE

Illustrations par FÉRAT — Gravures par PANNEMAKER et HILDIBRAND

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE XI.

UNE COMMUNICATION DE JASPER HOBSON.

Telle était la situation. L'île avait « jeté l'ancre », suivant l'expression du sergent Long, elle s'était arrêtée, elle était stationnaire, comme au temps où l'isthme la rattachait encore au continent américain. Mais six cents milles la séparaient alors des terres habitées, et ces six cents milles, il faudrait les franchir avec les traîneaux, en suivant la surface solidifiée de la mer, au milieu des montagnes de glace que le froid allait accumuler, et cela pendant les plus rudes mois de l'hiver arctique.

C'était une terrible entreprise, et, cependant, il n'y avait pas à hésiter. Cet hiver que le lieutenant Hobson avait appelé de tous ses vœux, il arrivait enfin, il avait enrayé la funeste marche de l'île vers le nord, il allait jeter un pont de six cents milles entre elle et les continents voisins! Il fallait donc profiter de ces nouvelles chances et rapatrier toute cette colonie perdue dans les régions hyperboréennes.

En effet, — ainsi que le lieutenant Hobson l'expliqua à ses amis, — on ne pouvait attendre que le printemps prochain eût amené la débâcle des glaces, c'est-à-dire s'abandonner encore une fois aux caprices des courants de la mer de Behring. Il s'agissait donc uniquement d'attendre que la mer fût suffisamment prise, c'est-à

dire pendant un laps de temps qu'on pouvait évaluer à trois ou quatre semaines. D'ici là, le lieutenant Hobson comptait opérer des reconnaissances fréquentes sur l'icefield qui enserrait l'île, afin de déterminer son état de solidification, les facilités qu'il offrirait au glissage des traîneaux, et la meilleure route qu'il présenterait, soit vers les rivages asiatiques, soit vers le continent américain.

« Il va sans dire, ajouta Jasper Hobson, qui s'entretenait alors de ces choses avec Mrs. Paulina Barnett et le sergent Long, il va sans dire que les terres de la Nouvelle-Géorgie, et non les côtes d'Asie, auront toutes nos préférences, et qu'à chances égales, c'est vers l'Amérique russe que nous dirigerons nos pas.

— Kalumah nous sera très-utile alors, répondit Mrs. Paulina Barnett, car, en sa qualité d'indigène, elle connaît parfaitement ces territoires de la Nouvelle-Géorgie.

— Très-utile en effet, dit le lieutenant Hobson, et son arrivée jusqu'à nous a véritablement été providentielle. Grâce à elle, il nous sera aisé d'atteindre les établissements du Fort-Michel dans le golfe de Norton, soit même, beaucoup plus au sud, la ville de New-Arkhangel, où nous achèverons de passer l'hiver.

— Pauvre Fort-Espérance! dit Mrs. Paulina Barnett. Construit au prix de tant de fatigues, et si heureusement créé par vous, monsieur Jasper! Cela me brisera le cœur de l'abandonner sur cette île, au milieu de ces champs de glace, de le laisser peut-être au delà de l'infranchissable banquise! Oui! quand nous partirons, mon cœur saignera, en lui donnant le dernier adieu!

— Je n'en souffrirai pas moins que vous, madame, répondit le lieutenant Hobson, et peut-être plus encore! C'était l'œuvre la plus importante de ma vie! J'avais mis toute mon intelligence, toute mon énergie à établir ce Fort-Espérance, si malheureusement nommé, et je ne me consolerai jamais d'avoir été forcé de l'abandonner! Puis, que dira la Compagnie, qui m'avait confié cette tâche, et dont je ne suis que l'humble agent, après tout!

— Elle dira, monsieur Jasper, s'écria Mrs. Paulina Barnett avec une généreuse animation, elle dira que vous avez fait votre devoir, que vous ne pouvez pas être responsable des caprices de la nature, plus puissante partout et toujours que la main et l'esprit de l'homme! Elle comprendra que vous ne pouviez prévoir ce qui est arrivé, car cela était en dehors des prévisions humaines! Elle saura enfin que, grâce à votre prudence et à votre énergie morale, elle n'aura pas à regretter la perte d'un seul des compagnons qu'elle vous avait confiés.

— Merci, madame, répondit le lieutenant en serrant la main de Mrs. Paulina Barnett, je vous remercie de ces paroles que vous inspire votre cœur, mais je connais un peu les hommes, et, croyez-moi, mieux vaut réussir qu'échouer. Enfin, à la grâce du ciel! »

Le sergent Long voulant couper court aux idées tristes de son lieutenant, ramena la conversation sur les circonstances présentes; il parla des préparatifs à commencer pour un prochain départ, et enfin il lui demanda s'il comptait enfin apprendre à ses compagnons la situation réelle de l'île Victoria.

« Attendons encore, répondit Jasper Hobson, nous avons par notre silence épargné jusqu'ici bien des inquiétudes à ces pauvres gens, attendons que le jour de notre départ soit définitivement fixé, et nous leur ferons connaître alors la vérité tout entière! »

Ce point arrêté, les travaux habituels de la factorerie continuèrent pendant les semaines suivantes.

Quelle était, il y a un an, la situation des habitants, alors heureux et contents, du Fort-Espérance?

Il y a un an, les premiers symptômes de la saison froide apparaissaient tels qu'ils étaient alors. Les jeunes glaces se formaient peu à peu sur le littoral. Le lagon, dont les eaux étaient plus tranquilles que celles de la mer, se prenaient d'abord. La température se tenait pendant le jour à un ou deux degrés au-dessus de la glace fondante et s'abaissait de trois ou quatre degrés au-dessous pendant la nuit. Jasper Hobson commençait à faire revêtir à ses hommes les habits d'hiver, les fourrures, les vêtements de laine. On installait les condenseurs à l'intérieur de la maison. On nettoyait le réservoir à air et les pompes d'aération. On tendait des trappes autour de l'enceinte palissadée, aux environs du cap Bathurst, et Sabine et Marbre s'applaudissaient de leurs succès de chasseurs. Enfin, on terminait les derniers travaux d'appropriation de la maison principale.

Cette année, ces braves gens procédèrent de la même façon. Bien que, par le fait, le Fort-Espérance fut en latitude environ de deux degrés plus haut qu'au commencement du dernier hiver, cette différence ne devait pas amener une modification sensible dans l'état moyen de la température. En effet, entre le soixante-dixième et le soixante-douzième parallèle, l'écart n'est pas assez considérable pour que la moyenne thermométrique en soit sérieusement influencée. On eût plutôt constaté que le froid était maintenant moins rigoureux qu'il ne l'avait été au commencement du dernier hivernage. Mais très-probablement il semblait plus supportable parce que les hiverneurs se sentaient déjà faits à ce rude climat.

Il faut remarquer, cependant, que la mauvaise saison ne s'annonça pas avec sa rigueur accoutumée. Le temps était humide, et l'atmosphère se chargeait journellement de vapeurs qui se résolvaient tantôt en pluie, tantôt en neige. Il ne faisait certainement pas assez froid, au gré du lieutenant Hobson.

Quant à la mer, elle se prenait autour de l'île, mais non d'une manière régulière et continue. De larges taches noirâtres, disséminées à la surface du nouvel ice-field, indiquaient que les glaçons étaient encore mal cimentés entre eux. On entendait presque incessamment des fracas retentissants, dus à la rupture du banc, qui se composait d'un nombre infini de morceaux insuffisamment soudés, dont la pluie dissolvait les arêtes supérieures. On ne sentait pas cette énorme pression qui se produit d'ordinaire, quand les glaces naissent rapidement sous un froid vif et s'accumulent les unes sur les autres. Les icebergs, les hummochs même étaient rares, et la banquise ne se levait pas encore à l'horizon.

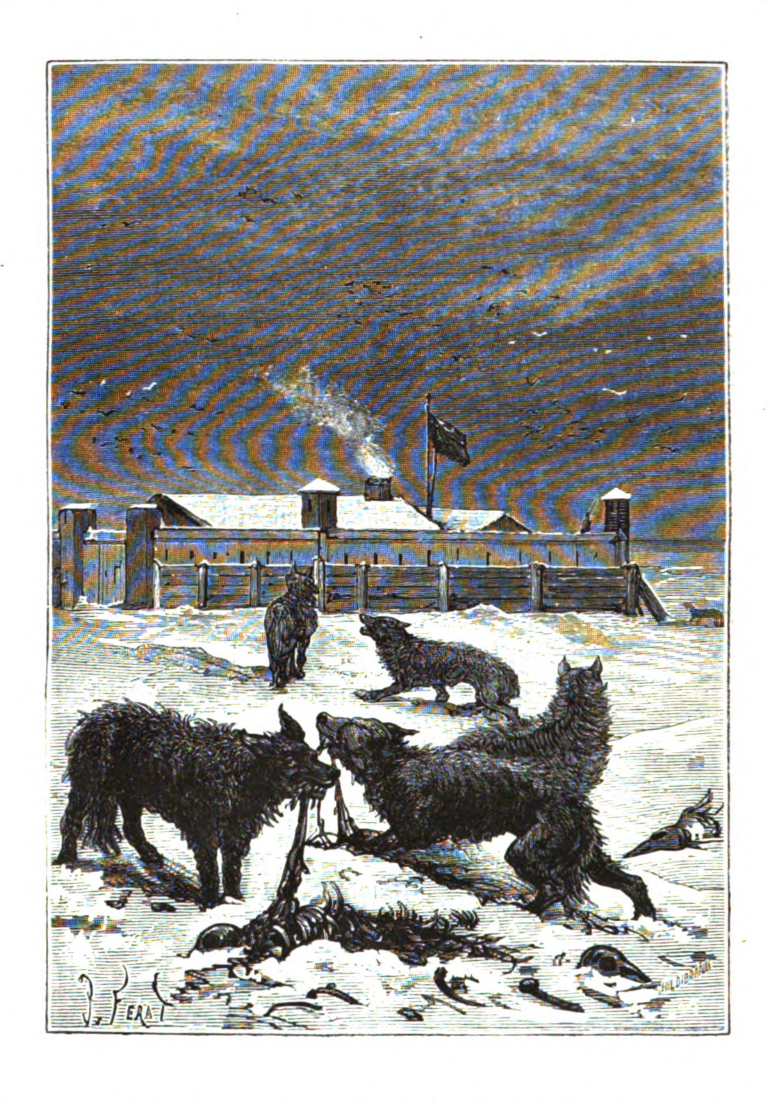
« Voilà une saison, répétait souvent le sergent Long, qui n'eût point déplu aux chercheurs du passage du nord-ouest ou aux découvreurs du pôle nord, mais elle est singulièrement défavorable à nos projets et nuisible à notre rapatriement! »

Ce fut ainsi pendant tout le mois d'octobre, et Jasper Hobson constata que la moyenne de la température ne dépassa guère 32° Fahrenheit (zéro du thermomètre centigrade). Or, on sait qu'il faut sept à huit degrés au-dessous de glace d'un froid qui persiste pendant plusieurs jours, pour que la mer se solidifie.

D'ailleurs, une circonstance qui n'échappa pas plus à Mrs. Paulina Barnett qu'au lieutenant Hobson, prouvait bien que l'icefield n'était en aucune façon praticable.

Les animaux emprisonnés dans l'île, animaux à fourrures, rennes, loups, etc., se seraient évidemment enfuis vers de

plus basses latitudes, si la fuite eût été possible, c'est-à-dire si la mer solidifiée leur eût offert un passage assuré. Or, ils abondaient toujours autour de la factorerie, et recherchaient de plus en plus le voisinage de l'homme. Les loups eux-mêmes venaient jusqu'à portée de fusil de l'enceinte dévorer les martres ou les liè-



vres polaires qui formaient leur unique nourriture. Les rennes affamés, n'ayant plus ni herbes ni mousse à brouter, rôdaient par bandes aux environs du cap Bathurst. Un ours — celui sans doute envers lequel Mrs. Paulina Barnett et Kalumah avaient contracté une dette de reconnaissance — passait fréquemment entre les arbres de la futaie, sur les bords du lagon. Or, si ces divers animaux étaient là, et principalement les ruminants, auxquels il faut une nourriture exclusivement végétale, s'ils étaient encore sur l'île Victoria pendant ce mois d'octobre, c'est qu'ils n'avaient pu, c'est qu'ils ne pouvaient fuir.

On a dit que la moyenne de la tempé-

rature se maintenait au degré de la glace fondante. Or, quand Jasper Hobson consulta son journal, il vit que l'hiver précédent, dans ce même mois d'octobre, le thermomètre marquait 20° Fahrenheit au-dessous de zéro (10° centigr. au-dessous de glace). Quelle différence, et combien la température se distribue capricieusement dans ces régions polaires!

Les hiverneurs ne souffraient donc aucunement du froid, et ils ne furent point obligés de se confiner dans leur maison. Cependant, l'humidité était grande, car des pluies, mêlées de neige, tombaient fréquemment, et le baromètre, par son abaissement, indiquait que l'atmosphère était saturée de vapeurs.

Pendant ce mois d'octobre, Jasper Hobson et le sergent Long entreprirent plusieurs excursions afin de reconnaître l'état de l'icefield au large de l'île. Un jour, ils allèrent au cap Michel, un autre à l'angle de l'ancienne baie des Morses, désireux de savoir si le passage était praticable, soit pour le continent américain, soit pour le continent asiatique, et si le départ pouvait être arrêté.

Or, la surface du champ de glace était couverte de flaques d'eau, et, en de certains endroits, criblée de crevasses qui eussent immanquablement arrêté la marche des traîneaux. Il ne semblait même pas qu'un voyageur pût se hasarder à pied dans ce désert, presque aussi liquide que solide. Ce qui prouvait bien qu'un froid insuffisant et mal réglé, une température intermittente avaient produit cette solidification incomplète, c'était la multitude de pointes, de cristaux, de prismes, de polyèdres de toutes sortes qui hérissaient la surface de l'icefield, comme une concrétion de stalactites. Il ressemblait plutôt à un glacier qu'à un champ, ce qui eût rendu la marche excessivement pénible, au cas où elle aurait été praticable.

Le lieutenant Hobson et le sergent Long s'aventurant sur l'icefield, firent ainsi un mille ou deux dans la direction du sud, mais au prix de peines infinies et en y employant un temps considérable. Ils reconnurent donc qu'il fallait encore attendre, et ils revinrent très-désappointés au Fort-Espérance.

Les premiers jours de novembre arrivèrent. La température s'abaissa un peu, mais de quelques degrés seulement. Ce n'était pas suffisant. De grands brouillards humides enveloppaient l'île Victoria. Il fallait pendant toute la journée tenir les lampes allumées dans les salles. Or, cette dépense de luminaire aurait dû être précisément très-modérée. En effet, la provision d'huile était fort restreinte, car la factorerie n'avait point été ravitaillée par le convoi du capitaine Craventy, et, d'autre part, la chasse aux morses était devenue impossible, puisque ces amphibies ne fréquentaient plus l'île errante. Si donc l'hivernage se prolongeait dans ces conditions, les hiverneurs en seraient bientôt réduits à employer la graisse des animaux, ou même la résine des sapins, afin de se procurer un peu de lumière. Déjà, à cette époque, les jours étaient excessivement courts, et le soleil, qui ne présentait plus au regard qu'un disque pâle, sans chaleur et sans éclat, ne se promenait que pendant quelques heures au-dessus de l'horizon. Oui! c'était bien l'hiver, avec ses brumes, ses pluies, ses neiges, l'hiver, — moins le froid!

Le 11 novembre, ce fut fête au Fort-Espérance, et ce qui le prouva, c'est que Mrs. Joliffe servit quelques « extra » au dîner de midi. En effet, c'était l'anniversaire de la naissance du petit Michel Mac Nap. L'enfant avait juste un an ce jour-là. Il était bien portant et charmant avec ses cheveux blonds bouclés et ses yeux bleus. Il ressemblait à son père, le maître

charpentier, ressemblance dont le brave homme se montrait extrêmement fier. On pesa solennellement le bébé au dessert. Il fallait le voir s'agiter dans la balance, et quels petits cris il poussa! Il pesait, ma foi, trente-quatre livres! Quel succès, et quels hurrahs accueillirent ce poids superbe, et quels compliments on adressa à l'excellente Mrs. Mac Nap, comme nourrice et comme mère! On ne sait pas trop pourquoi le caporal Joliffe prit pour lui-même une forte part de ces congratulations! Comme père nourricier, sans doute, ou comme bonne du bébé! Le digne caporal avait tant porté, dorloté, bercé l'enfant, qu'il se croyait pour quelque chose dans sa pesanteur spécifique!

Le lendemain, 12 novembre, le soleil ne parut pas au-dessus de l'horizon. La longue nuit polaire commençait, et commençait neuf jours plus tôt que l'hiver précédent sur le continent américain, ce qui tenait à la différence des latitudes entre ce continent et l'île Victoria.

Cependant, cette disparition du soleil n'amena aucun changement dans l'état de l'atmosphère. La température resta ce qu'elle avait été jusqu'alors, capricieuse, indécise. Le thermomètre baissait un jour, remontait l'autre. La pluie et la neige alternaient. Le vent était mou et ne se fixait à aucun point de l'horizon, passant quelquefois dans la même journée par tous les rhumbs du compas. L'humidité constante de ce climat était à redouter et pouvait déterminer des affections scorbutiques parmi les hiverneurs. Très-heureusement, si, par le défaut du ravitaillement convenu, le jus de citron, le « lime-juice » et les pastilles de chaux commençaient à manquer, du moins les récoltes d'oseille et de cochléaria avaient été abondantes, et, suivant les recommandations du lieutenant Hobson, on en faisait un quotidien usage.

Cependant, il fallait tout tenter pour quitter le Fort-Espérance. Dans les conditions où l'on se trouvait, trois mois suffiraient à peine, peut-être, pour atteindre le continent le plus proche. Or, on ne pouvait exposer l'expédition, une fois aventurée sur le champ de glace, à être prise par la débâcle avant d'avoir gagné la terre ferme. Il était donc nécessaire de partir dès la fin de novembre, — si l'on devait partir.

Or, sur la question de départ, il n'y avait pas de doute. Mais si, par un hiver rigoureux, qui eût bien cimenté toutes les parties de l'icefield, le voyage eût été déjà difficile, avec cette saison indécise, il devenait chose grave.

Le 13 novembre, Jasper Hobson, Mrs. Paulina Barnett et le sergent Long se réunirent pour fixer le jour du départ. L'opinion du sergent était qu'il fallait quitter l'île au plus tôt.

« Car, disait-il, nous devons compter avec tous les retards possibles pendant une traversée de six cents milles. Or, il faut qu'avant le mois de mars nous ayons mis le pied sur le continent, ou nous risquerons, la débâcle s'opérant, de nous retrouver dans une situation plus mauvaise encore que sur notre île.

— Mais, répondit Mrs. Paulina Barnett, la mer est-elle assez uniformément prise pour nous livrer passage?

— Oui, répliqua le sergent Long, et chaque jour la glace tend à s'épaissir. De plus, le baromètre remonte peu à peu. C'est un indice d'abaissement dans la température. Or, d'ici le moment où nos préparatifs seront achevés, — et il faut bien une semaine, — je pense, j'espère que le temps se sera mis décidément au froid.

— N'importe! dit le lieutenant Hobson, l'hiver s'annonce mal, et, véritablement, tout se met contre nous! On a vu quelquefois d'étranges saisons dans ces mers, et

des baleiniers ont pu naviguer là où, même pendant l'été, ils n'eussent pas trouvé, en d'autres années, un pouce d'eau sous leur quille. Quoi qu'il en soit, je conviens qu'il n'y a pas un jour à perdre. Je regrette seulement que la température habituelle à ces climats ne nous soit pas venue en aide.

— Elle viendra, dit Mrs. Paulina Barnett. En tout cas, il faut être prêt à profiter des circonstances. A quelle époque extrême penseriez-vous fixer le départ, monsieur Jasper?

— A la fin de novembre, comme terme le plus reculé, répondit le lieutenant Hobson; mais si, dans huit jours, vers le 20 de ce mois, nos préparatifs étaient achevés et que le passage fût praticable, je regarderais cette circonstance comme très-heureuse, et nous partirions.

— Bien, dit le sergent Long. Nous devons donc nous préparer sans perdre un instant.

— Alors, monsieur Jasper, demanda Mrs. Paulina Barnett, vous allez faire connaître à nos compagnons la situation dans laquelle ils se trouvent?

— Oui, madame. Le moment de parler est venu, puisque c'est le moment d'agir.

— Et quand comptez-vous leur apprendre ce qu'ils ignorent?

— A l'instant. Sergent Long, ajouta Jasper Hobson, en se tournant vers le sous-officier, qui prit aussitôt une attitude militaire, faites rassembler tous vos hommes dans la grande salle pour recevoir une communication. »

Le sergent Long tourna automatiquement sur ses talons et sortit d'un pas méthodique, après avoir porté la main à son chapeau.

Pendant quelques minutes, Mrs. Paulina Barnett et le lieutenant Hobson restèrent seuls, sans prononcer une parole.

Le sergent rentra bientôt et prévint Jasper Hobson que ses ordres étaient exécutés.

Aussitôt, Jasper Hobson et la voyageuse entrèrent dans la grande salle. Tous les habitants de la factorerie, hommes et femmes, s'y trouvaient rassemblés, vaguement éclairés par la lumière des lampes.

Jasper Hobson s'avança au milieu de ses compagnons, et là, d'un ton grave :

« Mes amis, dit-il, jusqu'ici j'avais cru devoir, pour vous épargner des inquiétudes inutiles, vous cacher la situation dans laquelle se trouve notre établissement du Fort-Espérance... Un tremblement de terre nous a séparés du continent... Ce cap Bathurst a été détaché de la côte américaine... Notre presqu'île n'est plus qu'une île de glace, une île errante... »

En ce moment, Marbre s'avança vers Jasper Hobson, et d'une voix assurée :

« Nous le savions, mon lieutenant! » dit-il.

CHAPITRE XII.

UNE CHANCE A TENTER.

Ils le savaient, ces braves gens! Et pour ne point ajouter aux peines de leur chef, ils avaient feint de ne rien savoir, et ils s'étaient adonnés avec la même ardeur aux travaux de l'hivernage!

Des larmes d'attendrissement vinrent aux yeux de Jasper Hobson. Il ne chercha point à cacher son émotion, il prit la main que lui tendait le chasseur Marbre et la serra sympathiquement.

Oui, ces honnêtes soldats, ils savaient tout, car Marbre avait tout deviné, et depuis longtemps! Ce piége à rennes rempli d'eau salée, ce détachement attendu du Fort-Reliance et qui n'avait pas paru, les observations de latitude et de longitude faites chaque jour et qui eussent été inutiles en terre ferme, et les précautions

que le lieutenant Hobson prenait pour n'être point vu en faisant son point, ces animaux qui n'avaient pas fui avant l'hiver, enfin le changement d'orientation survenu pendant les derniers jours, dont ils s'étaient très-bien aperçus, tous ces indices réunis avaient fait comprendre la situation aux habitants du Fort-Espérance.



Seule, l'arrivée de Kalumah leur avait semblé inexplicable, et ils avaient dû supposer — ce qui était vrai, d'ailleurs — que les hasards de la tempête avaient jeté la jeune Esquimaude sur le rivage de l'île.

Marbre, dans l'esprit duquel la révélation de ces choses s'était accomplie tout d'abord, avait fait part de ses idées au charpentier Mac Nap et au forgeron Raë. Tous trois envisagèrent froidement la situation et furent d'accord sur ce point qu'ils devaient prévenir, non-seulement leurs camarades, mais aussi leurs femmes. Puis tous s'étaient engagés à paraître ne rien savoir vis-à-vis de leur chef et à lui obéir aveuglément comme par le passé.

« Vous êtes de braves gens, mes amis, dit alors Mrs. Paulina Barnett, que cette délicatesse émut profondément, quand le chasseur Marbre eut donné ses explications, vous êtes d'honnêtes et courageux soldats !

— Et notre lieutenant, répondit Mac Nap, peut compter sur nous. Il a fait son devoir, nous ferons le nôtre.

— Oui, mes chers compagnons, dit Jasper Hobson, le ciel ne nous abandonnera pas, et nous l'aiderons à nous sauver ! »

Puis Jasper Hobson raconta tout ce qui s'était passé depuis cette époque où le tremblement de terre avait rompu l'isthme et fait une île des territoires continentaux du cap Bathurst. Il dit comment, sur la mer dégagée de glaces, au milieu du printemps, la nouvelle île avait été entraînée par un courant inconnu à plus de deux cents milles de la côte; comment l'ouragan l'avait ramenée en vue de terre, puis éloignée de nouveau dans la nuit du 31 août; comment enfin la courageuse Kalumah avait risqué sa vie pour venir au secours de ses amis d'Europe. Puis il fit connaître les changements survenus à l'île, qui se dissolvait peu à peu dans les eaux plus chaudes, et la crainte qu'on avait éprouvée, soit d'être entraînés jusque dans le Pacifique, soit d'être pris par le courant du Kamtchatka. Enfin, il apprit à ses compagnons que l'île errante s'était définitivement immobilisée à la date du 27 septembre dernier.

Enfin, la carte des mers arctiques ayant été apportée, Jasper Hobson montra la position même que l'île occupait à plus de six cents milles de toute terre.

Il termina en disant que la situation était extrêmement dangereuse, que l'île serait nécessairement broyée quand s'opérerait la débâcle, et qu'avant de recourir à l'embarcation, qui ne pourrait être utilisée que dans le prochain été, il fallait profiter de l'hiver pour rallier le continent américain, en se dirigeant à travers le champ de glace.

« Nous aurons six cents milles à faire, par le froid et dans la nuit. Ce sera dur, mes amis, mais vous comprenez comme moi qu'il n'y a pas à reculer.

— Quand vous donnerez le signal du départ, mon lieutenant, répondit Mac Nap, nous vous suivrons ! »

Tout étant ainsi convenu, à dater de ce jour les préparatifs de la périlleuse expédition furent menés rapidement. Les hommes avaient bravement pris leur parti d'avoir six cents milles à faire dans ces conditions. Le sergent Long dirigeait les travaux, tandis que Jasper Hobson, les deux chasseurs et Mrs. Paulina Barnett allaient fréquemment reconnaître l'état de l'icefield. Kalumah les accompagnait le plus souvent, et ses avis, basés sur l'expérience, pouvaient être fort utiles au lieutenant. Le départ, sauf empêchement, ayant été fixé au 20 novembre, il n'y avait pas un instant à perdre.

Ainsi que l'avait prévu Jasper Hobson, le vent étant remonté, la température s'abaissa un peu, et la colonne de mercure marqua 24° Fahrenheit (4°,44 centigr. au-dessous de zéro). La neige remplaçait la pluie des jours précédents et se durcissait sur le sol. Quelques jours de ce froid et le glissage des traîneaux deviendrait possible. L'entaille creusée en avant du cap Michel était en partie comblée par la glace et par la neige, mais il ne fallait pas oublier que ses eaux plus calmes avaient dû se prendre plus vite. Ce qui le prouvait bien, c'est que les eaux de la mer ne présentaient pas un état aussi satisfaisant.

En effet, le vent soufflait presque incessamment et avec une certaine violence. La houle s'opposait à la formation régu-

lière de la glace et la cimentation ne se faisait pas suffisamment. De larges flaques d'eau séparaient les glaçons en maint endroit, et il était impossible de tenter un passage à travers l'icefield.

« Le temps se met décidément au froid, dit un jour Mrs. Paulina Barnett au lieutenant Hobson, — c'était le 15 novembre, pendant une reconnaissance qui avait été poussée jusqu'au sud de l'île; — la température s'abaisse d'une manière sensible, et ces espaces liquides ne tarderont pas à se prendre.

— Je le crois comme vous, madame, répondit Jasper Hobson, mais, malheureusement, la manière dont la congélation se fait est peu favorable à nos projets. Les glaçons sont de petite dimension, leurs bords forment autant de bourrelets qui hérissent toute la surface, et sur cet icefield raboteux, nos traîneaux, s'ils peuvent glisser, ne glisseront qu'avec la plus extrême difficulté.

— Mais, reprit la voyageuse, si je ne me trompe, il ne faudrait que quelques jours, ou même quelques heures d'une neige épaisse pour niveler toute cette surface!

— Sans doute, madame, répondit le lieutenant, mais si la neige tombe, c'est que la température aura remonté, et si elle remonte, le champ de glace se disloquera encore. C'est là un dilemme dont les deux conséquences sont contre nous!

— Voyons, monsieur Jasper, dit Mrs. Paulina Barnett, il faut avouer que ce serait singulièrement jouer de malheur, si nous subissions, dans l'endroit où nous sommes, en plein océan polaire, un hiver tempéré au lieu d'un hiver arctique.

— Cela s'est vu, madame, cela s'est vu. Je vous rappellerai, d'ailleurs, combien la saison froide que nous avons passée sur le continent américain a été rude. Or, on l'a souvent observé, il est rare que deux hivers, identiques en rigueur et en durée, succèdent l'un à l'autre, et les baleiniers des mers boréales le savent bien. Certainement, madame, ce serait jouer de malheur! Un hiver froid, quand nous nous serions si bien contentés d'un hiver modéré, et un hiver modéré quand il nous faudrait un hiver froid! Il faut avouer que nous n'avons pas été heureux jusqu'ici! Et quand je songe que c'est une distance de six cents milles qu'il faudra franchir avec des femmes, un enfant!... »

Et Jasper Hobson étendant la main vers le sud, montrait l'espace infini qui s'étendait devant ses yeux, vaste étendue blanche, capricieusement découpée comme une guipure. Triste aspect que celui de cette mer, imparfaitement solidifiée, dont la surface craquait avec un sinistre bruit! Une lune trouble, à demi noyée dans la brume humide, s'élevant à peine de quelques degrés au-dessus du sombre horizon, jetait une lueur blafarde sur tout cet ensemble. La demi-obscurité, aidée par certains phenomènes de réfraction, doublait la grandeur des objets. Quelques icebergs de médiocre altitude prenaient des dimensions colossales, et affectaient parfois des formes de monstres apocalyptiques. Des oiseaux passaient à grand bruit d'ailes, et le moindre d'entre eux, par suite de cette illusion d'optique, paraissait plus grand qu'un condor ou un gypaète. En de certaines directions, au milieu des montagnes de glace, semblaient s'ouvrir d'immenses tunnels noirs, dans lesquels l'homme le plus audacieux eût hésité à s'engouffrer. Puis des mouvements subits se produisaient, grâce aux culbutes des icebergs, rongés à leur base, qui cherchaient un nouvel équilibre, et d'éclatants fracas retentissaient que répercutait l'écho sonore des glaces. La scène changeait ainsi à vue comme le décor d'une féerie! Avec quel sentiment d'effroi devaient con-

sidérer ces terribles phénomènes de malheureux hiverneurs qui allaient s'aventurer à travers ce champ de glace!

Malgré son courage, malgré son énergie morale, la voyageuse se sentait pénétrée d'involontaires terreurs. Son âme se glaçait comme son corps. Elle était tentée de fermer ses yeux et ses oreiles pour ne



pas voir, pour ne pas entendre. Lorsque la lune venait à se voiler un instant sous une brume plus épaisse, le sinistre aspect de ce paysage polaire s'accentuait encore, et Mrs. Paulina Barnett se figurait alors la caravane d'hommes et de femmes, cheminant à travers ces solitudes, au milieu des bourrasques, des neiges, sous les avalanches, et dans la profonde obscurité d'une nuit arctique!

Cependant, Mrs. Paulina Barnett se forçait à regarder. Elle voulait habituer ses yeux à ces aspects, endurcir son âme contre la terreur. Elle regardait donc, et tout d'un coup un cri s'échappa de sa poitrine, sa main serra la main du lieutenant

Hobson, et elle lui montra du doigt un objet énorme, aux formes indécises, qui se mouvait dans la pénombre à cent pas d'eux à peine.

C'était un monstre d'une blancheur éclatante, d'une taille gigantesque, dont la hauteur dépassait cinquante pieds. Il allait lentement sur les glaçons épars, sautant de l'un à l'autre par des bonds formidables, agitant ses pattes démesurées qui eussent pu embrasser dix gros chênes à la fois. Il semblait vouloir chercher, lui aussi, un passage praticable à travers l'icefield et fuir cette île funeste. On voyait les glaçons s'enfoncer sous son poids, et il ne parvenait à reprendre son équilibre qu'après des mouvements désordonnés.

Le monstre s'avança ainsi pendant un quart de mille sur le champ de glace. Puis, sans doute, ne trouvant aucun passage, il revint sur ses pas, se dirigea vers cette partie du littoral que le lieutenant Hobson et Mrs. Paulina Barnett occupaient.

En ce moment, Jasper Hobson saisit le fusil qu'il portait en bandoulière et se tint prêt à tirer.

Mais aussitôt après avoir couché en joue l'animal, il laissa retomber son arme, et à mi-voix :

« Un ours, madame, dit-il, ce n'est qu'un ours dont les dimensions ont été démesurément grandies par la réfraction! »

C'était un ours polaire, en effet, et Mrs. Paulina Barnett reconnut aussitôt l'illusion d'optique dont elle venait d'être le jouet. Elle respira longuement. Puis une idée lui vint :

« C'est mon ours! s'écria-t-elle, un ours de Terre-Neuve pour le dévouement! Et très-probablement le seul qui reste dans l'île! — Mais que fait-il là?

— Il essaye de s'échapper, madame, répondit le lieutenant Hobson en secouant la tête. Il essaye de fuir cette île maudite! Et il ne le peut pas encore, et il nous montre que le chemin, fermé pour lui, l'est aussi pour nous! »

Jasper Hobson ne se trompait pas. La bête prisonnière avait tenté de quitter l'île pour atteindre quelque point du continent, et, n'ayant pu réussir, elle regagnait le littoral. L'ours, remuant sa tête et grognant sourdement, passa à vingt pas à peine du lieutenant et de sa compagne. Ou il ne les vit pas, ou il dédaigna de les voir, car il continua sa marche d'un pas pesant, se dirigea vers le cap Michel, et disparut bientôt derrière un monticule.

Ce jour-là, le lieutenant Hobson et Mrs. Paulina Barnett revinrent tristement et silencieusement au fort.

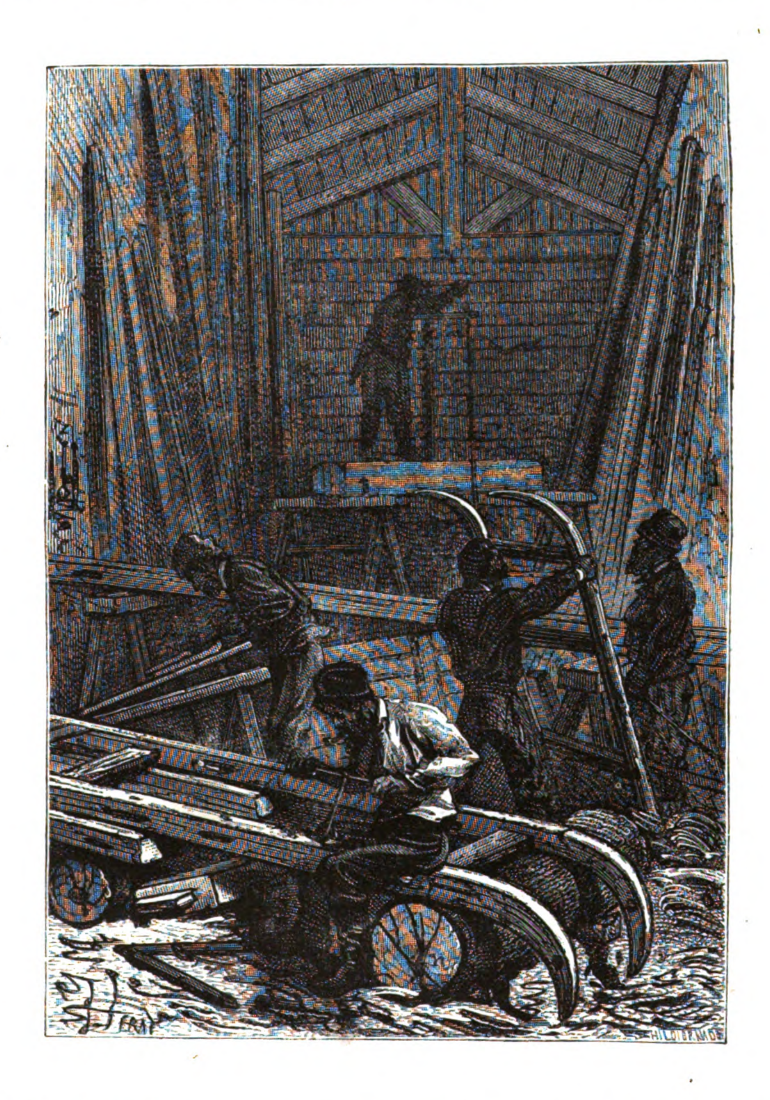
Cependant, comme si la traversée des champs de glace eût été praticable, les préparatifs du départ se continuaient activement à la factorerie. Il ne fallait rien négliger pour la sécurité de l'expédition, il fallait tout prévoir, et compter non-seulement avec les difficultés et les fatigues, mais aussi avec les caprices de cette nature polaire, qui se défend si énergiquement contre les investigations humaines.

Les attelages de chiens avaient été l'objet de soins particuliers. On les laissa courir aux environs du fort, afin que l'exercice refît leurs forces un peu engourdies par un long repos. En somme, ces animaux se trouvaient tous dans un état satisfaisant et pouvaient, si on ne les surmenait pas, fournir une longue marche.

Les traîneaux furent inspectés avec soin. La surface raboteuse de l'icefield devait nécessairement les exposer à de violents chocs. Aussi durent-ils être renforcés dans leurs parties principales, leur châssis inférieur, leurs semelles recourbées à l'avant, etc. Cet ouvrage revenait

de droit au charpentier Mac Nap et à ses hommes, qui rendirent ces véhicules aussi solides que possible.

On construisit en plus deux traîneaux-chariots, de grandes dimensions, destinés, l'un au transport des provisions, l'autre au transport des pelleteries. Ces traîneaux devaient être traînés par les rennes domestiques, et ils furent parfaitement appropriés à cet usage. Les pelleteries, c'était, on en conviendra, un bagage de luxe dont il n'était peut-être pas prudent de s'embarrasser. Mais Jasper Hobson voulait, autant que possible, sauvegarder les intérêts de la Compagnie de la baie d'Hudson, bien décidé, d'ailleurs, à abandonner ces fourrures en route, si elles compromettaient ou gênaient la marche de la caravane. On ne risquait rien, d'ailleurs, puisque ces précieuses fourrures, si on les laissait dans les magasins de la factorerie, seraient inévitablement perdues.



Quant aux provisions, c'était autre chose. Les vivres devaient être abondants

et facilement transportables. On ne pouvait en aucune façon compter sur les produits de la chasse. Le gibier comestible, dès que le passage serait praticable, prendrait les devants et aurait bientôt rallié les régions du sud. Donc, viandes conservées, corn-beef, pâtés de lièvres, poissons secs, biscuits, dont l'approvisionnement était malheureusement fort réduit, etc., ample réserve d'oseille et de cochléarias, brandevin, esprit-de-vin pour la confection des boissons chaudes, etc., furent déposés dans un chariot spécial. Jasper Hobson aurait bien voulu emporter du combustible, car, pendant six cents milles, il ne trouverait ni un arbre, ni un arbuste, ni une mousse, et on ne pouvait compter ni sur les épaves, ni sur les bois charriés par la mer. Mais une telle surcharge ne pouvait être admise, et il fallut y renoncer. Très-heureusement, les vêtements chauds ne devaient pas manquer. Ils seraient nombreux, confortables, et, au besoin, on puiserait au chariot des fourrures.

Quant à Thomas Black, qui depuis sa mésaventure s'était absolument retiré du monde, fuyant ses compagnons, se confinant dans sa chambre, ne prenant jamais part aux conseils du lieutenant, du sergent et de la voyageuse, il reparut enfin dès que le jour du départ fut définitivement fixé. Mais alors il s'occupa uniquement du traîneau qui devait transporter sa personne, ses instruments et ses registres. Toujours muet, on ne pouvait lui arracher une parole. Il avait tout oublié, même qu'il fût un savant, et depuis qu'il avait été déçu dans l'observation de son éclipse, depuis que la solution des protubérances lunaires lui avait échappé, il n'avait plus apporté aucune attention à l'observation des phénomènes particuliers aux hautes latitudes, tels qu'aurores boréales, halos, parasélènes, etc.

Enfin, pendant les derniers jours, chacun avait fait une telle diligence et travaillé avec tant de zèle, que, dans la matinée du 18 novembre, on eût été prêt à partir.

Malheureusement, le champ n'était pas encore praticable. Si la température s'était un peu abaissée, le froid n'avait pas été assez vif pour solidifier uniformément la surface de la mer. La neige, très-fine d'ailleurs, ne tombait pas d'une manière égale et continue. Jasper Hobson, Marbre et Sabine avaient chaque jour parcouru le littoral de l'île depuis le cap Michel jusqu'à l'angle de l'ancienne baie des Morses. Ils s'étaient même aventurés sur l'icefield dans un rayon d'un mille et demi à peu près, et ils avaient bien été forcés de reconnaître que des crevasses, des entailles, des fissures le fêlaient de toutes parts. Non-seulement des traîneaux, mais des piétons eux-mêmes, libres de leurs mouvements, n'auraient pu s'y hasarder. Les fatigues du lieutenant Hobson et de ses deux hommes pendant ces courtes expéditions avaient été extrêmes, et plus d'une fois ils crurent que, sur ce chemin changeant et au milieu des glaçons mobiles encore, ils ne pourraient regagner l'île Victoria.

Il semblait vraiment que la nature s'acharnât contre ces infortunés hiverneurs. Pendant les journées du 18 et du 19 novembre, le thermomètre remonta, tandis que le baromètre baissait de son côté. Cette modification dans l'état atmosphérique devait amener un résultat funeste. En même temps que le froid diminuait, le ciel s'emplissait de vapeurs. Avec 34° Fahrenheit (1°,11 centigr. au-dessus de zéro), ce fut de la pluie, non de la neige, qui tomba en grande abondance. Ces averses, relativement chaudes, fondaient la couche blanche en maint endroit. On se figure l'effet de ces eaux du ciel sur l'icefield,

qu'elles achevaient de désagréger. On aurait vraiment pu croire à une débâcle prochaine. Il y avait sur les glaçons des traces de dissolution comme au moment du dégel. Le lieutenant Hobson qui, malgré cet horrible temps, alla tous les jours au sud de l'île, revint un jour désespéré.

Le 20, une nouvelle tempête, à peu près semblable par son extrême violence à celle qui avait assailli l'île un mois auparavant, se déchaîna sur ces funestes parages de la mer polaire. Les hiverneurs durent renoncer à mettre le pied au dehors, et pendant cinq jours ils furent confinés dans le Fort-Espérance.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

HISTOIRE D'UNE MAISON

DESSINS ET TEXTE

PAR VIOLLET-LE-DUC

— —

V.

M. PAUL SUIT UN COURS DE CONSTRUCTION PRATIQUE.

Cependant, les lettres, les journaux apportaient chaque matin les plus tristes nouvelles; depuis huit jours le territoire était envahi par l'ennemi. Bâtir n'était guère de saison. M. de Gandelau voyait entrer à chaque instant, dans son cabinet, des paysans qui venaient lui faire part de leurs craintes et chercher des conseils. Les jeunes gars étaient appelés pour être incorporés dans la *mobile*. Les usines du voisinage se fermaient, faute de bras. On rencontrait sur les chemins des groupes de paysans et de paysannes qui, contrairement aux habitudes paisibles de cette province, parlaient avec animation, quelques-unes de ces femmes pleuraient. Les travaux des champs étaient suspendus; on sentait partout comme un frémissement douloureux; on voyait dans les chaumières des lumières à une heure avancée de la nuit; on entendait des voix qui s'appelaient. Les bestiaux rentraient plus tôt que d'habitude et sortaient tard le matin. Sur les chemins, dès que deux hommes se rencontraient, ils s'arrêtaient longtemps pour causer. Quelquefois, au lieu de s'en aller chacun de leur côté, ils hâtaient le pas ensemble et se dirigeaient vers le bourg voisin.

C'était le 20 du mois d'août 1870; en entrant chez son père de bon matin, M. Paul le trouva plus soucieux encore que les jours précédents; et ce n'était pas seulement sa goutte aggravée qui causait son souci, — le cousin était là : « Les uns sont trop vieux, les autres trop jeunes; si cet enfant avait quatre ou cinq ans de plus, dit M. de Gandelau en embrassant son fils, je l'enverrais avec tous ces jeunes gars qui sont appelés sous les drapeaux; mais il est trop jeune, heureusement pour sa mère... Ce sera long! dit-on; Dieu sait ce qu'il adviendra de notre pauvre pays engagé dans une guerre insensée;

mais nous n'avons qu'un parti à prendre : rester ici au milieu de toutes ces familles anxieuses et privées de leurs enfants; attendre et tâcher d'occuper tout ce monde, qui perd un peu la tête. Ne nous abandonnons pas, ne cédons pas à des inquiétudes stériles; travaillons, c'est le remède à tous les maux; et le malheur ne nous trouvera pas plus dépourvus de courage après des journées de labeur qu'après l'oisiveté fiévreuse. Je prévois que Paul ne pourra rentrer de sitôt à son lycée, à Paris. Vous, grand cousin, rien ne vous oblige à demeurer en ce moment plutôt dans un lieu que dans un autre. Vos affaires vont être suspendues partout; restez ici, où vous pourrez vous rendre utile aussi longtemps que le pays n'aura pas besoin de vous.

« Qui sait? Si les choses traînent en longueur, nous essayerons quand même de bâtir la maison de Marie; ce sera une occasion de faire travailler des bras inoccupés. Vous pourrez enseigner par la pratique, à Paul, les éléments de la construction. Nous manquerons peut-être de ce nerf indispensable pour bâtir : l'argent. Eh bien ! cela nous mettra dans la nécessité de chercher les moyens de nous en passer. Nous avons les matières premières, nous avons des bras et de quoi les nourrir quelque temps. Ne nous laissons donc pas aller au découragement et à d'inutiles récriminations; travaillons, nous n'en serons que mieux préparés si, dans un suprême effort, il faut recourir à tous, vieillards et enfants, pour défendre le sol. »

Mme de Gandelau joignant ses instances à celles de son mari, il ne fut pas difficile de décider le grand cousin à venir s'établir au château. En effet, trois jours après, le grand cousin ayant été régler quelques affaires, revenait avec une ample provision de papier et d'instruments nécessaires à l'exécution des détails d'une bâtisse.

Il fallait attendre que le projet envoyé à la sœur de Paul revînt approuvé ou amendé pour se mettre à l'œuvre. Il fut décidé que pendant cet intervalle le grand cousin donnerait à Paul les premières notions de la construction d'une habitation, que ce cours serait fait le matin, et que dans l'après-midi notre architecte en herbe rédigerait la leçon, laquelle serait corrigée en famille le soir. Ainsi les journées devaient-elles être bien remplies.

PREMIÈRE LEÇON.

« Si vous le voulez bien, petit cousin, nous ferons nos leçons en nous promenant, et pour cause. »

Cette façon de procéder plut tout d'abord à M. Paul, qui n'était pas habitué au lycée à cette manière d'enseigner. La perspective d'un cours fait entre quatre murs, rédigé entre quatre murs, corrigé entre quatre murs ne lui avait pas semblé tout d'abord se concilier avec l'idée que l'on se fait à seize ans des heures consacrées aux vacances, et bien que l'architecture lui parût une fort belle chose après ses premiers essais; qu'il fût assez fier de penser que *son projet* était peut-être à ce moment sous les yeux de sa sœur Marie et de son beau-frère; cependant, au moment où il se dirigeait vers l'appartement de son cousin, il avait regardé d'un œil de convoitise les grands arbres du parc et les prairies verdoyantes qui brillaient entre leurs troncs noirs. Un soupir de satisfaction s'échappa de sa poitrine en descendant l'escalier du château.

« Allons-nous-en tout doucement vers la partie du domaine où nous devons bâtir la maison, reprit le grand cousin, dès qu'ils furent dehors; la connaissance du terrain

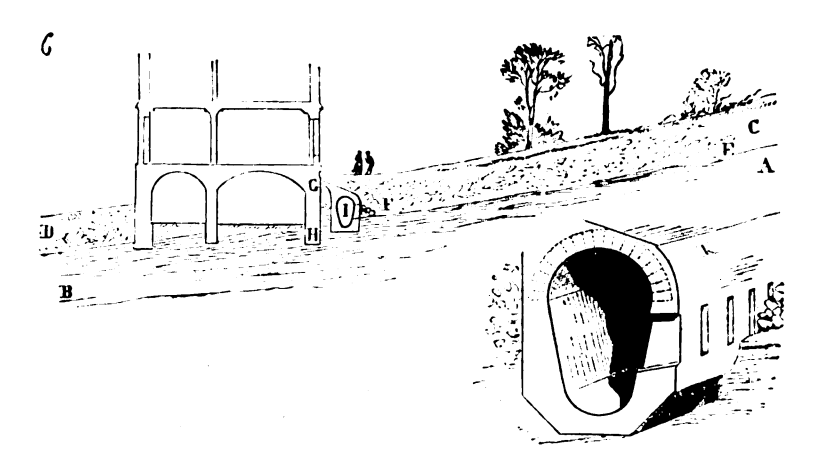
est la première de toutes celles que l'architecte doit posséder. Il y a, comme vous savez, plusieurs natures de terrains : les uns sont résistants, les autres sont mous et compressibles à différents degrés. Les roches forment les terrains les plus fermes et sur lesquels on peut bâtir en toute assurance, à la condition toutefois que ces roches n'ont pas été excavées ou dérangées. On donne le nom de *sol vierge* à tout terrain que l'on rencontre dans l'état où les phénomènes géologiques l'ont placé; le nom de *sol de rapport* ou de *remblai* à tout terrain qui a été bouleversé ou apporté par la main de l'homme, par la végétation ou des alluvions torrentielles brusques. En règle générale, il ne faut fonder que sur le sol vierge, et cependant parmi ceux-ci il en est dont on doit se méfier, comme je vous le disais tout à l'heure.

« Il faut donc s'appliquer à distinguer un sol vierge d'un sol rapporté ou bouleversé; pour ce faire, certaines connaissances de géologie élémentaire sont indispensables. Ainsi, les roches cristallisées, les granites, les gneiss, les schistes cristallins demeurent dans l'état où le refroidissement du globe et les soulèvements de sa croûte les ont placés. Les grés, les calcaires, les marnes, les sables, même les argiles, déposés par les eaux sous une énorme pression, sont stratifiés, c'est-à-dire déposés par couches, comme des assises d'une construction, et présentent une assiette excellente. Le côteau que nous avons là sur notre droite, et vers lequel s'étend le bois de votre sœur, présente, vous le voyez d'ici, des escarpements érodés par les eaux du ru que nous allons traverser; remarquez que la pierre qui paraît dénudée se présente par lits à peu près horizontaux. C'est un calcaire jurassique excellent pour bâtir, mais sur lequel aussi on peut s'appuyer en toute sécurité. Aussi, dans ces bancs, peut-on creuser des caves et se servir de ce qu'on a extrait de l'excavation pour élever les murs. Ici nous marchons sur des argiles sablonneuses entremêlées de pierre meulière. Cela forme aussi un très-bon sol qui n'est pas compressible. Il en est autrement des argiles pures, non qu'elles soient compressibles, mais si elles ne sont pas encaissées; si, par exemple, elles se trouvent sur une déclivité du sol, par l'effet des eaux qui s'infiltrent entre leurs couches, elles glissent et la maison qu'on a élevée sur leur surface, descend avec elles. On voit parfois ainsi, sur des rampes argileuses, des villages tout entiers qui descendent dans la vallée. Il faut donc apporter une grande attention à la manière de fonder sur les argiles si l'on veut éviter ces dangers. Parfois aussi, lorsqu'elles sont fortement comprimées par une construction lourde, les argiles s'affaissent sous leur poids pour se relever d'autant un peu plus loin, par un mouvement de bascule. Les sables marins, purs, fins ou graveleux, sont excellents pour recevoir des fondations, parce que le sable se tasse naturellement pour peu qu'il soit mouillé. Si bien qu'on peut former, au besoin, un sol factice en apportant de bonnes couches de sable marin sur un sol douteux, et en mouillant fortement ces couches. Plus le sable est fin et dépourvu d'argile et meilleur est-il, car tous ces petits grains lourds, égaux, ne laissent entre eux que des intervalles très-faibles et se touchent par plusieurs points. Si le poids comprime la couche de sable et la force à se tasser, ce tassement est régulier et par conséquent sans danger. La construction descend ainsi de quelques millimètres suivant son poids, mais ne se disloque pas, parce qu'elle s'enfonce régulièrement. Les alluvions formées par des cours d'eau peu rapides, c'est-à-dire par des rivières ou par des lacs, composent aussi de bons sols, parce que les couches de gravier ou de limon ont été

déposées peu à peu et bien tassées par le poids du liquide qui les charriait. Il en est tout autrement des sols marécageux, car les eaux n'ayant pas de courant, ont permis à des végétaux de pousser dans leurs lits. Ces végétaux venant à mourir, sont remplacés chaque année par d'autres. Il se forme alors des couches successives de détritus sous une pression minime, qui laissent entre elles des cavités innombrables, comme serait un amas de foin pourri. On désigne ces dépôts sous le nom de tourbières. Là-dessus on ne peut rien asseoir, car ces dépôts s'affaissent sous la moindre charge. Tenez! nous voici près du ru sur un point qui présente ce phénomène..... Frappez du pied sur ce sol gazonné dru..... Vous sentez que la terre sonne creux et s'ébranle sous le choc. Quelquefois ces tourbières atteignent des profondeurs telles, par l'accumulation des détritus végétaux, qu'on ne peut en atteindre le fond; si vous bâtissez là-dessus, votre construction s'enfoncera peu à peu, et souvent inégalement, en raison de la déclivité du sous-sol, de telle sorte que la bâtisse s'inclinera d'un côté. C'est ainsi qu'à Pise, à Bologne en Italie, des tours se sont inclinées pendant qu'on les élevait, jusqu'au moment où la tourbe a été complétement comprimée sous la charge. Quand on trouve ces sols, ou bien il faut enlever la tourbe jusqu'à ce qu'on trouve la roche ou le gravier, ou bien il faut enfoncer des pilotis très-rapprochés les uns des autres, comme un jeu de quilles, jusqu'à ce que les pieux refusent d'entrer plus avant. Alors, sur les têtes de ces pilotis, on établit ce qu'on appelle un radier, sorte de châssis de charpente, entre lequel on coule du béton et et sur lequel on pose les premières assises de maçonnerie. Des villes entières sont ainsi bâties: Venise, Amsterdam ne reposent que sur des forêts de pilotis enfoncés dans une vase spongieuse parce qu'elle s'est formée sous une mince nappe d'eau qui n'avait pas assez de puissance pour la comprimer.

« Mais il ne suffit pas de reconnaître la nature du sol sur lequel on doit établir une construction, il faut examiner les cours d'eau sous-jacents ou comment se comportent les écoulements des eaux pluviales sur leur surface ou dans leurs interstices. La présence d'un banc d'argile, si faible qu'il soit, entre des couches calcaires, de grès ou de sable, doit préoccuper le constructeur, car ces bancs étant étanches, c'est-à-dire ne laissant pas pénétrer l'eau des pluies dans leur épaisseur, favorisent des courants ou nappes d'eau, qui peuvent occasionner les désastres les plus fâcheux dans les fondations. Examinez ici près, le long de l'escarpement, cette couche verdâtre... c'est de l'argile, elle est très-mince et ne peut point retenir les eaux; mais supposez qu'elle ait $0^{m},50$ d'épaisseur. Les pluies, qui pénètreront facilement à travers le gravier placé au-dessus, s'arrêteront sur cette couche et feront leur chemin suivant le plan d'inclinaison de cette couche d'argile; peu à peu elles formeront des cavités comme de petites grottes, et un courant caché. Si vous faites un mur de cave ou de fondation qui descende au-dessous de cette nappe d'eau, celle-ci viendra se heurter contre votre mur, le pénétrera, quoique vous fassiez, et remplira vos caves. C'est pourquoi, dans ce cas, il sera nécessaire, au préalable, de détourner cette nappe d'eau, en la recueillant dans un égoût pour l'éloigner de vos constructions. Prêtez-moi votre carnet, afin que je vous indique clairement, par un tracé, ce que je vous dis ici (fig. 6). Soit A B la couche d'argile, CD la couche de gravier ou de sable perméable. Il se formera une nappe d'eau courante, après chaque averse, de E en F. Cette nappe sera arrêtée par le mur de fondation ou de cave G H, et le traversera

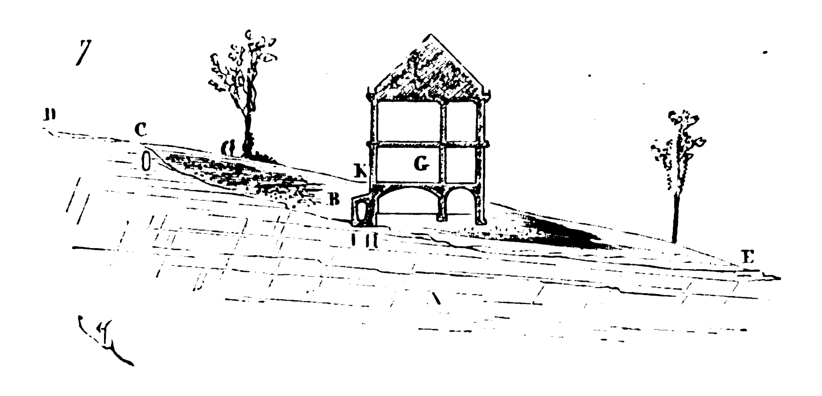
bientôt, puisqu'elle ne peut ni remonter, ni traverser l'argile. Il faut donc, en I, établir un égout transversal avec ouvertures en amont par lesquelles ces eaux s'introduiront dans le chenal, ainsi que vous le démontre le tracé K. Cet égout dirigera les



eaux recueillies où bon vous semblera et laissera le mur G H parfaitement sec. Vous comprenez, n'est-ce pas?...

« Mais si vous fondez en plein dans l'argile, faut-il prendre des précautions autrement sérieuses; car, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, il peut se faire que le banc d'argile, tout entier, vienne à glisser.

« Les bancs d'argile glissent, surtout lorsqu'en coupe ils présentent la section que je trace ainsi (fig. 7) : soit A un banc



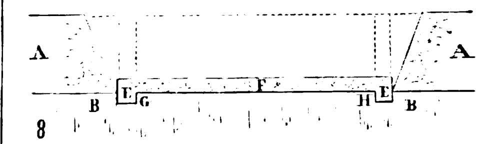
de roche, B un banc d'argile. Les eaux pluviales qui tombent en amont, de D en C, passeront en C, sous ce banc d'argile, et si les pluies sont persistantes, elles formeront de C en E une couche molle, grasse, savonneuse, de telle sorte que le banc d'argile C B E glissera sur cette couche par son propre poids, mais surtout si, en G, on l'a chargé d'une construction.

« Comment parer à ce danger? 1° en recueillant les eaux en C dans un égout ou une pierrée, de telle sorte qu'elles ne puissent passer sous le banc d'argile si celui-ci n'est très-épais; 2° s'il n'a qu'une épaisseur de quelques mètres, en descendant le mur de fondation H jusqu'au roc ou gravier, et en faisant en I un égout collecteur, comme il vient d'être dit tout à l'heure. Alors le

triangle d'argile CIK ne pourra glisser, retenu par le mur bien assis et chargé; or, la partie argileuse en aval n'étant pas mouillée par-dessous, ne glissera pas. Mais faut-il que ce mur H et son égout I soient assez épais pour résister à la charge du triangle CIK.

« Vous sentez donc combien il est important de se rendre compte des terrains sur lesquels on opère, et combien il est essentiel qu'un architecte possède quelques connaissances en géologie. Rappelez-vous bien ceci, car les architectes de la génération qui nous précède dédaignent ces études et s'en rapportent à leurs entrepreneurs en bien des cas.

« Nous parlerons aussi des terrains vaseux, plats, pénétrés d'eau et que l'on ne peut fouiller parce qu'ils n'ont guère que la consistance d'une boue compacte et dans lesquels plus on creuse et moins on rencontre de résistance. Quand ces terrains ne sont pas tourbiers, qu'ils ne contiennent guère de détritus de végétaux, qu'ils sont toujours pénétrés de la même quantité d'eau, on peut fonder dessus, car l'eau n'est pas compressible. Votre construction est alors comme un bateau: toute la question consiste à empêcher l'eau de s'échapper, de fuir sous le poids de la bâtisse comme elle fuit sous le poids d'un bateau. Quand vous vous plongez dans une baignoire à moitié pleine, l'eau remonte le long des bords d'une quantité égale au volume de votre corps. Mais supposez qu'une planche, découpant exactement le contour de votre corps, empêche l'eau de remonter autour de vous, vous ne pourrez entrer dans l'eau et cette eau vous portera sur sa surface. Eh bien, quand on doit bâtir sur un sol boueux, le problème consiste à empêcher cette boue de remonter autour de la maison à mesure qu'elle s'enfoncerait. Il faut encore un tracé pour vous expliquer les moyens propres à obtenir, en ce cas particulier, un bon résultat (fig. 8).



« Nous avons creusé dans un sol de remblais A, c'est-à-dire sur lequel on ne saurait bâtir avec sécurité. En B, nous atteignons le sol vierge, mais ce sol est très-humide, c'est une ancienne vase pénétrée d'eau et dans laquelle on enfonce en marchant. Plus nous enlevons de cette vase et plus nous la trouvons molle. Une sonde enfoncée à deux ou trois mètres, donne toujours le même fond et les trous que l'on fait se remplissent d'eau immédiatement. Des pilotis battus s'enfoncent jusqu'à la tête. Or, vous pensez bien que, pour élever une construction ordinaire, on ne peut dépenser en fondation le double de ce que coûterait la bâtisse elle-même. Il faut donc aviser... Alors nous ferons pour recevoir les murs qui forment le périmètre de la maison, une tranchée de 0,50 à 0,60 c. de profondeur environ, ainsi que je le trace en E; puis dans ces tranchées et sur toute la surface de la construction, nous coulerons du béton ayant une épaisseur de 0,60 à 0,80 c. entre les tranchées, comme je le trace en F. Nous aurons fait ainsi comme un couvercle d'une matière homogène qui empêchera la vase GH, comprise sous ses bords, de remonter. Le poids du remblai A se chargera de comprimer le reste. Ainsi pourrez-vous, sur ce plateau, élever vos constructions en toute sécurité.

« Vous me demanderez peut-être ce que c'est que du béton et comment on le fait? Vous apprendrez cela plus tard. »

Tout en causant et faisant des croquis, Paul et le grand cousin étaient arrivés sur

les rampes du coteau où devait s'élever la maison.

« La situation est bonne, dit le cousin. Nous avons un excellent sol calcaire, d'où nous pourrons même tirer de la pierre ou du moellon propre à bâtir. Voilà, sur les basses rampes, des argiles sablonneuses assez nettes, avec lesquelles nous ferons de la brique. Voilà la source d'eau vive qui vient du bois et qui sort de dessous le dernier des bancs calcaires: nous pourrons facilement la capter, l'amener le long de la maison, où elle sera doublement utile, car elle nous donnera de l'eau pour les besoins des habitants et entraînera, dans un égout, toutes les eaux ménagères et les immondices que nous enverrons se perdre dans cette ancienne excavation que je vois sur notre gauche.

« Toutefois, nous devrons procéder après examen, car il me semble que ces bancs ont été déjà exploités sur quelques points. Nous pourrions bien rencontrer de ces excavations de carrières faites sans soins, comme cela n'arrive que trop souvent dans les campagnes.

— Comment, dit Paul, reconnaît-on la pierre bonne à bâtir?

— Cela n'est pas toujours aisé et il en est de ces connaissances comme de beaucoup d'autres; l'expérience doit confirmer la théorie. Parmi les pierres calcaires, lesquelles comprennent généralement, avec certains grès, les matériaux que l'on peut facilement exploiter et tailler, les unes sont dures, d'autres tendres; mais les plus dures ne sont pas toujours celles qui résistent le mieux à l'action du temps. Beaucoup de calcaires contiennent de l'argile et celles-ci retenant l'eau, lorsque surviennent les gelées ces parties argileuses gonflent et font éclater les blocs dont la pâte est composée de carbonate de chaux et aussi de silice en plus ou moins grande quantité. Les calcaires purgés d'argile sont ceux qui résistent le mieux à l'humidité et qui ne craignent pas la gelée. Quand, comme ici on peut voir les bancs dépouillés par une érosion, il est facile de reconnaître ceux qui sont bons de ceux qui sont défectueux. Ainsi remarquez ce gros bloc noirâtre dont la tranche, unie et nue depuis des siècles, s'est couverte de lichens; il est d'une excellente qualité, car les lichens ne viennent que très-lentement; donc pour qu'ils aient pu s'attacher à cette pierre et lui donner cette apparence grise mouchetée, il a fallu que le calcaire ait résisté aux actions décomposantes de l'atmosphère. Au-dessus, voyez ce banc d'un blanc presque pur et qui paraît si sain. Eh bien, il n'a cette belle apparence que parce que, à chaque gelée, il a laissé tomber sa peau, que sa surface s'est décomposée. Allez toucher ce roc, vous verrez qu'il vous restera aux mains une poussière blanche.... C'est ainsi, n'est-ce pas? dès lors la qualité de ce bloc est mauvaise et vous voyez en effet qu'au-dessous l'herbe est jonchée de petites exfoliations de calcaires, tandis que le gazon, sous le bloc gris, est pur de toute poussière. Il est donc très-utile à un architecte, quand il veut bâtir, d'aller voir les carrières et comment les bancs qui les composent se comportent à l'air libre; or, entre nous, c'est ce que nos confrères ne font guère. »

DEUXIÈME LEÇON.

La méthode adoptée par le grand cousin pour donner à M. Paul les premières notions sur la construction plaisait fort à celui-ci. La veille il avait assez bien transcrit, dans la journée, tout ce que le maître avait pris soin de lui expliquer sur le terrain. Il avait même ajouté assez adroitement des figures à son texte; les corrections avaient été faites rapidement après dîner. Mais ce jour-là une pluie serrée ne

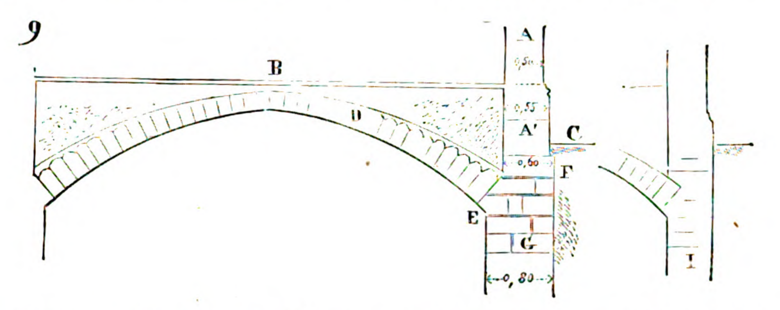
permettait guère de sortir et le grand cousin décida que la deuxième leçon serait faite dans la maison. « Aussi bien, dit-il, nous aurons devant les yeux des exemples suffisants; le château nous les fournira. Nous allons le visiter de la cave au grenier et nous en étudierons les matériaux aussi bien que les moyens de construction, soit pour les critiquer, s'ils sont mauvais, soit pour en prendre note s'ils sont bons. » Quand le maître et l'enfant furent descendus dans les sous-sol, le grand cousin commença ainsi: « Voyez comme ce mur de cave, qui donne sur la cour, est humide et comme les mortiers qui joignent les pierres sont tombés presque partout et surtout vers le haut. Cela tient à deux causes : 1° on n'a pas eu la précaution, en élevant ces murs, de les bien enduire à l'extérieur de manière à faire glisser les eaux du sol jusqu'à la base; 2° on n'a pas employé dans la construction des mortiers faits avec de la chaux hydraulique. Il y a en effet deux natures principales de chaux ; la chaux dite grasse et la chaux hydraulique; la première est obtenue par la cuisson de calcaires compactes que l'on trouve habituellement au sommet des bancs; on l'appelle grasse parce qu'elle est glutineuse lorsqu'elle est éteinte et s'attache au rabot avec lequel on la corroye; cette chaux étant noyée dans l'eau, bout et jette une épaisse vapeur, comme vous avez pu voir, et, mêlée au sable, prend lentement. Employés au-dessus du sol, les mortiers faits avec cette chaux deviennent forts durs à la longue, mais conservent plus ou moins pendant un temps une certaine plasticité. Toutefois ces mortiers prenant lentement, sont facilement délayés par les eaux, et ne peuvent alors jamais devenir durs. Les chaux hydrauliques obtenues par la cuisson de calcaires argileux, mêlées au sable, prennent au contraire rapidement une grande dureté et se maintiennent d'autant mieux que les mortiers sont dans des lieux humides. Aussi appelle-t-on cette chaux *hydraulique* parce qu'on l'emploie pour toutes les maçonneries que l'on établit dans l'eau. On fait des chaux hydrauliques factices quand le sol ne fournit pas des calcaires argileux, en broyant une certaine quantité d'argile avec les calcaires propres à faire de la chaux ordinaire. On reconnaît la chaux hydraulique en l'éteignant, c'est-à-dire en la mêlant avec de l'eau; alors elle *fuse* sans presque produire de la vapeur.

« C'est avec la chaux hydraulique qu'on fait les bétons dont je vous parlais hier. Ayant préparé le mortier, on y mêle une certaine quantité de cailloux durs, de la grosseur d'un œuf environ; on corroye le tout et on jette le mélange dans les fouilles, où on le pilonne avec des *dames* de bois. Si la chaux est bonne et que le béton soit bien fait, on compose ainsi un véritable rocher qui ressemble aux conglomérats ou poudingues produits naturellement. L'eau traversant difficilement ces bétons lorsqu'ils ont pris de la consistance, on peut ainsi éviter les infiltrations sous-jacentes qui se produisent dans les caves faites dans des terrains très-humides.

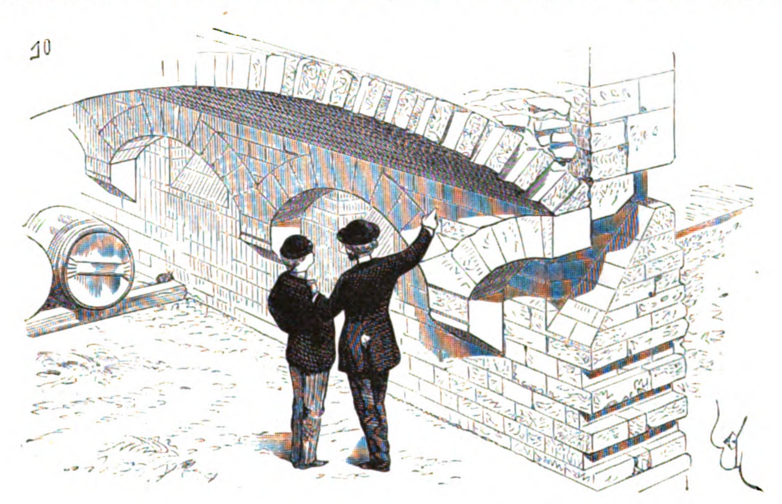
« Si le mur que vous voyez là eût été maçonné en mortier fait avec de la chaux hydraulique, il serait net et les joints en seraient aussi durs que la pierre elle-même. Vous comprendrez facilement que, quand les eaux ont peu à peu détrempé et fait couler les mortiers des lits et joints à la base d'un mur, les pierres qui le composent tassent et tout le reste de la bâtisse en souffre. C'est pourquoi la façade de maison, sur la cour, présente un bon nombre de fissures que l'on retouche de temps à autre, mais sans pouvoir, bien entendu, détruire la cause du mal.

« Vous voyez que le mur de cave qui reçoit le berceau de la voûte est très-épais, bien

plus épais que n'est le mur du rez-de-chaussée. Ce dernier n'a guère que 0,60 c. d'épaisseur, tandis que celui-ci a trois pieds anciens, près d'un mètre. Ce supplément d'épaisseur est donné à l'intérieur en grande partie pour recevoir ce que nous appelons les sommiers de la voûte. Un croquis vous fera comprendre la raison de

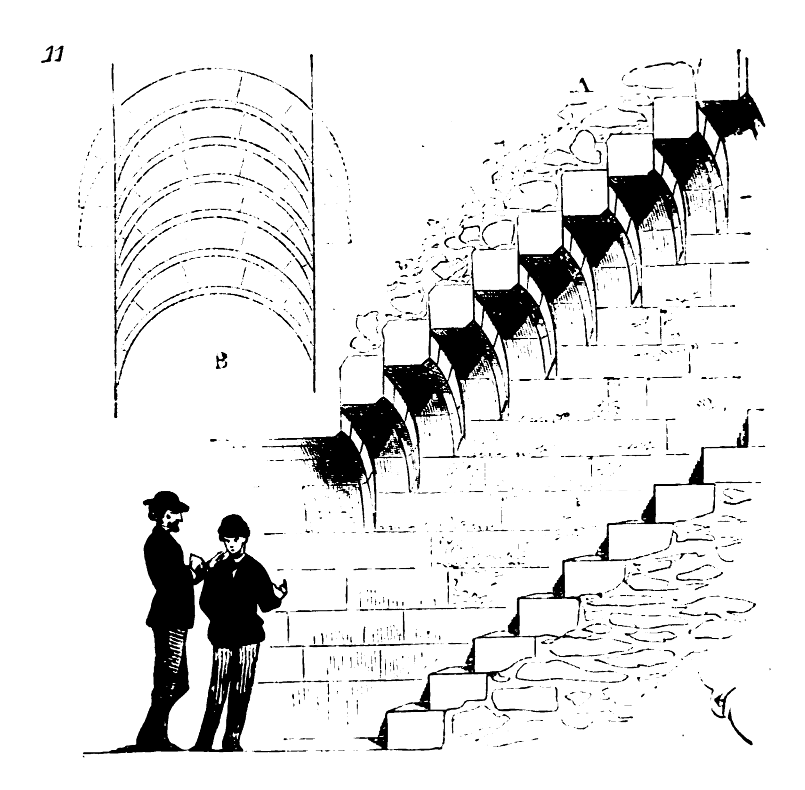


cette disposition (fig. 9). Soit A l'épaisseur du mur d'une maison à rez-de-chaussée et que cette épaisseur ait 0,50 c.; si l'on veut faire des caves sous ce rez-de-chaussée, le sol intérieur étant en B et le sol extérieur en C, il sera bon, d'abord, d'indiquer le sol intérieur par une saillie, une plus forte épaisseur donnée à ce mur du côté extérieur; soit 0,05 c. En A le mur aura donc 0,55 c. Votre berceau de cave



étant tracé en D, il faut réserver en E un repos d'au moins 0,20 c., pour recevoir les premiers claveaux des sommiers de la voûte; puis il est bon de donner du côté des terres une plus forte saillie pour bien asseoir le soubassement; cette saillie étant de 0,05 c., nous aurons en F 0,60 c. d'épaisseur et en G. 0,80 c. au moins; car il ne faut point que le mur, qui s'élève, porte sur les lits obliques de la voûte, autrement n'aurait-il pas une bonne assiette et serait-il *affamé,* comme nous disons, ou réduit d'épaisseur par cet arc qui le viendrait pénétrer ainsi que nous le montre le tracé I. Mais venez par ici, dans cet autre caveau qui appartient à la partie la plus ancienne du château et qui est bâti en belles pierres. Le constructeur n'a pas voulu perdre de place à l'intérieur et, bâtissant en pierres d'appareil, il a entendu ne pas prodiguer les matériaux; qu'a-t-il fait (fig. 10)? Il n'a donné à son mur de cave que l'épais-

seur de celui du rez-de-chaussée : de distance en distance, il a posé de gros corbeaux à 0,60 c. au-dessus du sol; sur ces corbeaux, il a bandé des arcs de 0,25 c. de saillie et sur ces arcs, qui remplacent le surplus d'épaisseur ou le contre-mur dont je vous parlais tout à l'heure, il a bandé son berceau de voûte. Ce croquis perspectif nous fera bien saisir ce système de structure. Aussi le mur supérieur laisse-



t-il la voûte indépendante et s'élève-t-il d'aplomb sur ses parements inférieurs.

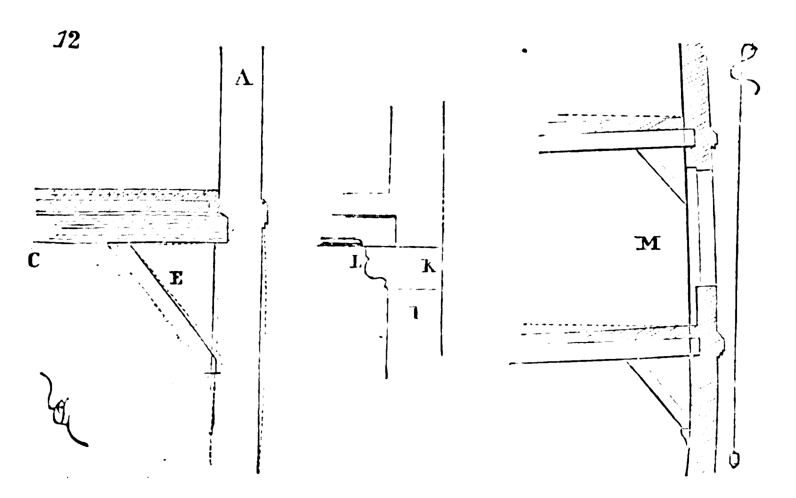
« Vous avez compris, n'est-ce pas? Eh bien, allons voir ce petit escalier que peut-être vous n'avez jamais examiné attentivement. Il a quatre pieds anciens de largeur, ou 1^m,30, ce qui était la largeur suffisante pour descendre facilement les queues de vin. Voyez (fig. 11), la voûte rampante se compose d'autant d'arcs superposés qu'il y a de marches; cela est très-bien vu, solide, et facile à construire. En effet, quand on a posé les marches en pierre, sur celles-ci on établit successivement un même cintre de bois qui, bien entendu, ressaute à chaque marche et, sur ce cintre, on pose un arc, ce qui se fait rapidement, les pierres étant taillées d'avance. Ainsi les arcs suivent le profil de ces marches, et en une journée le cintre étant reporté, après la fermeture de chaque arc, sur la marche suivante, en commençant par celle du bas, deux hommes peuvent bander cinq ou six de ces arcs. S'il y a douze marches, en deux jours on peut donc fermer cette voûte rampante. Voici comme il faut indiquer cette construction en coupe perspective et en géométral dans votre résumé d'aujourd'hui, A et B.

« Montons au rez-de-chaussée : voyez à l'intérieur comme les murs laissent paraître

des efflorescences qui ressemblent à du coton cardé. C'est le salpêtre qui se forme dans l'intérieur de la pierre et qui, par l'effet de l'humidité du sol, se cristallise sur le parement. Ce salpêtre altère la pierre, finit par la ronger et fait tomber toute peinture que l'on prétendrait apposer sur la paroi intérieure. On fait des enduits hydrofuges pour arrêter l'effet du salpêtre, mais ces moyens ne font que retarder un peu son apparition sans détruire le mal, et cet enduit tombe bientôt comme une croûte. Il faut donc, quand on construit, à la campagne surtout, empêcher l'humidité du sol de remonter dans l'épaisseur des murs et l'arrêter au niveau du sol. On a essayé parfois d'interposer une couche de bitume entre les pierres du soubassement au lieu et place du lit de mortier pour éviter l'aspiration de l'humidité par les pierres, ce qu'on appelle la capillarité; mais ce moyen est très-insuffisant. Le bitume s'échappe sous la charge, ou bien il s'altère et se combine avec la chaux. Le mieux est d'interposer entre les premières assises intérieures d'un soubassement un lit d'ardoises pris dans la couche de mortier. L'ardoise arrête complétement cet effet de capillarité et l'humidité ne peut remonter dans les murs.

« Regardez maintenant ce mur de face, sur la cour.... Il forme comme une bosse à la hauteur du plancher du premier étage. Nous disons alors que c'est un mur qui *boucle*. Au lieu de se maintenir dans un plan vertical, comme cela devrait être, il a rondi; pourquoi? parce qu'il a été poussé par une force agissant de l'intérieur à l'extérieur. Quelle est cette force? Ce pourrait être une voûte, mais il n'y a pas ici de voûte au rez-de-chaussée. Ce ne peut donc être que le plancher. On ne comprend guère, au premier abord, comment un plancher, qui est un plan horizontal, peut pousser. Car pour pousser, il faudrait supposer que ce plancher s'étend dans un sens, ce qui ne peut être. Mais voici ce qui arrive. Suivez-moi bien.... Autrefois, pour établir un plancher, on posait de grosses poutres d'un mur à l'autre et sur ces poutres des pièces de bois plus légères, qu'on appelle solives ; puis on chargeait ces solives d'une couche de terre, de gravier et de sable, et là-dessus on formait une aire en mortier pour recevoir le carrelage. Tout cela est très-lourd. Or, comme une pièce de bois, même d'un fort équarrissage, fléchit à la longue sous son propre poids, c'est-à-dire, de droite qu'elle était, devient courbe, à plus fortes raisons se courbe-t-elle lorsqu'on la charge. Plus elle se courbe et plus elle exerce une pression sur le parement intérieur des murs dans lesquels on a dû l'encastrer. C'est cette pression sur le parement intérieur qui tend à pousser le mur en dehors. Mais, si comme ici, pour soulager la portée des poutres, on a placé dessous des liens de bois (fig. 12), cet effet de poussée est d'autant plus sensible que le bras de levier est plus long. Je vois bien que vous ne comprenez pas parfaitement. Un croquis va vous mettre au fait. Soit A la coupe du mur, ou si vous aimez mieux, son épaisseur. Si la poutre B vient à se courber suivant la ligne C D, il se produit une pression en D qui est traduite par une poussée en F et le rondissement du mur, comme je vous l'indique par les courbes ponctuées. Supposez même qu'à la place du lien E, nous ayons un corbeau de pierre, l'effet produit sera le même, mais moins puissant, à moins que la queue de ce corbeau ne prenne toute l'épaisseur du mur, comme je vous le marque en I et que cette queue K soit chargée de telle sorte que cette charge neutralise la pression que la poutre exerce à l'extrémité L. C'est ce qui n'a pas été fait ici où, à la place du lien de bois, on a mis un corbeau. Ce corbeau n'a qu'une médio-

cre prise dans le mur, et celui-ci, bâti en petits matériaux assez mal maçonnés, n'a pas une consistance suffisante pour résister à la poussée qu'exerce le rondissement des poutres. Mais pourquoi, me direz-vous, cet effet s'est-il produit à la hauteur du plancher du premier étage et ne s'est-il pas produit au-dessus ? Parce que, par l'effet du bouclement que nous signalons ici, le mur s'est incliné au-dessus vers l'intérieur



et qu'il a ainsi serré le second plancher, ses parements s'étant placés, par leur inclinaison même, perpendiculairement à la direction des poutres supérieures, comme je vous le marque en M, en exagérant l'effet pour bien vous le faire saisir.

« Vous voyez que chaque détail mérite attention et qu'il faut se rendre compte de tout dans les constructions.

« En toutes choses, on n'apprend à éviter le mal qu'en l'analysant, en cherchant ses causes, en constatant ses effets ; c'est pourquoi, pour devenir un bon constructeur, il ne suffit pas de se familiariser avec les règles de la construction, qui ne peuvent prévoir tous les cas ; il faut voir beaucoup, beaucoup observer, constater les points défectueux dans les bâtisses anciennes ; de même les médecins n'arrivent-ils à définir une bonne constitution physique qu'en étudiant les maladies et leurs causes. Nous n'apprécions ce qui est bon le plus souvent que par la connaissance du mal, si bien qu'en l'absence du mal, nous pouvons admettre que le bon existe. Un vieux maître architecte qui, lorsque j'avais à peu près votre âge, voulait bien m'aider de ses conseils, me disait souvent : « Mon ami, je « puis vous dire ce qu'il faut éviter dans « l'art de bâtir ; quant à vous expliquer « en quoi consiste le bon et le beau, c'est « affaire à vous de le trouver. Si vous êtes « né architecte, vous saurez bien le découvrir ; sinon, tout ce que je pourrais vous « montrer, les exemples que je placerais « sous vos yeux ne vous donneraient pas « du talent. » Et le maître parlait sagement. La vue des plus belles œuvres d'architecture peut fausser l'esprit des étudiants si, en les leur montrant, on ne leur explique pas comment leurs auteurs sont arrivés à les faire belles, parce qu'ils ont évité de tomber dans telles et telles fautes.

« Mais en voilà assez pour votre rédaction de ce jour. Mettez ce croquis au net, en regard de votre texte, et nous verrons cela ce soir. »

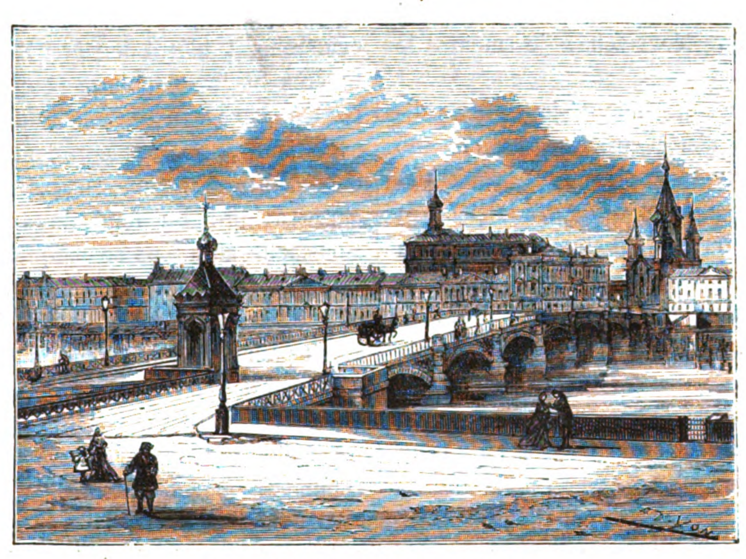
VIOLLET-LE-DUC.

La suite prochainement.

HISTOIRE
DE LA FAMILLE CHESTER
ET DE DEUX PETITS ORPHELINS

CHAPITRE XXI

MORT SINGULIÈRE DE MOUSTACHE.



Pont de Nicolas à Saint-Pétersbourg.

Notre premier soin fut de nous sécher au soleil, tout en déjeunant d'une astérie échouée sur la plage. La chair de ce zoophyte calma un peu notre faim, mais ne fit qu'augmenter la soif qui nous tourmentait. Il nous fallait coûte que coûte trouver de l'eau, et en dépit de notre fatigue, nous gravîmes rapidement la côte. Nous n'eûmes pas à aller bien loin avant de rencontrer une jolie maison de campagne.

« Il doit y avoir de quoi boire ici, me dit Moustache. Explorons!

— Il me semble que j'entends couler de l'eau, m'écriai-je en m'approchant de la porte d'une cour située derrière l'habitation. »

La porte était fermée et le haut des murs voisins était garni de fragments de bouteilles cassées. Ce dernier obstacle nous interdisait toute tentative d'escalade; mais je ne tardai pas à découvrir au bas de la porte un endroit où le bois avait été brisé par accident ou peut-être rongé par un de mes frères. L'ouverture était juste assez grande pour permettre à un rat de se glisser dans la cour.

Trop prudent pour pénétrer dans le lieu habité avant d'avoir sondé le terrain; je regardai devant moi sans avancer. Tout en face de la porte — ô bonheur! — j'aperçus une pompe d'où l'eau coulait goutte à goutte dans une auge peu élevée. Cepen-

dant, malgré la soif qui me dévorait, j'hésitais à franchir le seuil et à traverser en plein jour une cour dont le sol uni n'offrait aucun abri en cas d'alerte. Non loin de l'auge, entre l'eau convoitée et l'entrée sous laquelle je me tenais, il y avait une autre porte grande ouverte et donnant sans doute sur un jardin. Je ne voyais personne de ce côté, mais j'entendais certains bruits vagues qui ne tendaient pas à me rassurer.

« Entre donc, ou laisse-moi passer! s'écria enfin Moustache, je meurs de soif.

— Moustache, répliquai-je en me retirant, tâche d'être circonspect, pour une fois dans ta vie. Regarde cette porte ouverte; si quelqu'un arrive par là pendant que nous buvons, il nous coupera la retraite.

— J'ai soif, il me faut de l'eau, dit Moustache, pour le moment je ne connais que ça ! »

Il s'empressa de passer sous la porte et bientôt je le vis buvant avec avidité l'eau qui remplissait l'auge.

Comme rien ne venait justifier mes craintes, je m'avançai pour aller me désaltérer à mon tour. — Déjà j'avais fait quelques pas en avant, lorsque je reculai avec un cri d'effroi. Sur le seuil de la fatale porte qui avait excité ma méfiance, apparut un jeune homme suivi de trois chiens! C'était un palefrenier, à en juger par sa tenue. Il s'avançait en sifflant, les mains dans les poches, la casquette sur l'oreille. Moustache avait toute la cour à traverser sous les yeux de l'ennemi, posté entre lui et moi. Peut-être le jeune bipède n'aurait-il pas aperçu mon ami, mais la présence des chiens eût ôté au rat le plus intrépide toute chance de salut. En effet, ceux-ci flairèrent immédiatement Moustache et coururent vers l'auge. Mon pauvre compagnon, qui avait l'œil au guet, ne se laissa pas surprendre; il se réfugia avec la rapidité de l'éclair entre le petit bassin et le mur. Je savais qu'il se défendrait vaillamment; mais que peut le plus intrépide des rats contre trois terriers secondés par un homme!

« Un rat! s'écria le palefrenier, ravi à l'idée de voir massacrer un innocent rongeur. Mords-le, Carlo! Prends-le, Marquis! Attrape-le, Finaud! »

Je n'apercevais plus Moustache. Il s'était évidemment blotti derrière l'auge, dans un trou où les chiens ne pouvaient l'atteindre; car ses lâches assaillants aboyaient avec fureur, montrant leurs dents blanches et concentrant sur un seul point leurs regards avides. Du fond de sa cachette, Moustache aurait pu se moquer d'eux, si leur maître n'eût ramassé un bâton pointu qui se trouvait là par hasard et dont il se servit pour tirer, pour arracher mon infortuné ami de son refuge.

Je verrai toute ma vie Moustache transpercé d'outre en outre au bout de ce bâton comme au bout d'une épée.

« Quel dommage! il est mort! Je l'ai tué sans le vouloir, dit le jeune homme en rapprochant de ses yeux l'extrémité de son arme, où Moustache sans vie était demeuré comme embroché. Tiens, ajouta-t-il en examinant de plus près le cadavre, c'est un vieux de la vieille — il avait perdu ses oreilles à la guerre. Je suis fâché de l'avoir assommé... il aurait amusé les chiens!

— Moustache, mon cher Moustache! m'écriai-je, il est heureux que tu sois mort sans avoir été torturé par ces cruels terriers! » Et, car il faut tout dire, il me vint en outre la bizarre idée de me féliciter qu'il eût pu du moins étancher sa soif avant son horrible trépas.

Les chiens témoignaient par leurs sauts et leurs aboiements qu'ils trouvaient que

leur maître mettait trop de temps à considérer son gibier. Je m'imagine qu'il agissait ainsi pour les agacer ; car tout à coup, faisant tournoyer les restes inanimés de Moustache, il lança la curée au loin en criant :



« Cours, Marquis! Cours, Finaud! Cherchez! Voyons qui arrivera le premier! »

Le cadavre alla tomber à quelques pas de la porte sous laquelle je me tenais immobile d'épouvante. Mais, spectacle inattendu ! à peine le mort supposé eût-il touché le sôl, qu'il ressuscita soudain et bondit vers moi avec toute la vitesse dont un rat est capable. Les chiens se livrèrent à une course effrénée pour le rejoindre, peine inutile! La force avec laquelle le palefrenier avait lancé Moustache, lui donnait une bonne avance et il passa sous la porte avec une telle rapidité qu'il me fit faire une culbute avant que j'eusse eu le temps de comprendre comment, l'ayant vu mort, le corps traversé de part en part, il pouvait être vivant. J'ai un vague souvenir de l'exclamation de surprise du jeune homme et des jappements de rage des chiens quand ils virent leur proie leur échapper ; mais c'est tout ce que je me rappelle. Ce n'était pas le moment de faire des discours. Moustache et moi nous jouâmes des pattes comme des rongeurs qui savent leur existence en jeu. Heureusement pour nous, la porte extérieure était fermée à clef.

Du reste, je ne crois pas que nous ayons été poursuivis. Peut-être le palefrenier dut-il perdre un temps précieux à ouvrir cette porte; peut-être jugea-t-il indigne de lui de chasser un gibier de notre calibre, ou peut-être pensa-t-il (mais je doute qu'il ait donné cette preuve de générosité) que la tactique habile de Moustache méritait une récompense. Quoi qu'il en soit, nous nous enfuîmes sans regarder derrière nous, pour ne reprendre haleine que lorsque nous fûmes à l'abri dans un champ épais de blé.

« Et te voilà vraiment sain et sauf, mon ami, mon cher ami, par quel miracle? demandai-je à Moustache, quand je m'arrêtai haletant.

— Je me sens un peu meurtri par ma chute, me répondit Moustache; mais les os sont toujours solides. Quelle chance que la cour n'ait pas été pavée! sans cela je n'en aurais pas été quitte à si bon compte. Je m'y serais brisé contre les pierres.

— Mais quoi! ce bâton ne t'avait-il pas absolument transpercé? N'ai-je pas vu la pointe de cette arme terrible sortir de ton pauvre corps d'un côté après que de l'autre elle y était entrée ?

— Allons donc, dit Moustache en riant de bon cœur, s'il en eût été ainsi, est-ce que nous serions dans ce sillon à causer comme une paire d'amis?

— Mais je l'ai vu, de mes yeux vu, lui dis-je ; voyons, examine-toi, tu dois être blessé et mortellement ; il est impossible que tu ne le sois pas.

— Grosse bête! me dit Moustache, après un nouvel accès de gaieté. Je ne sais pas

ce que tu as vu, mais voici ce que tu aurais dû voir si la peur ne t'avait pas brouillé la vue. Le trou dans lequel je m'étais réfugié manquait de profondeur ; quand j'ai vu ce bâton pointu essayer d'y entrer, je me suis dit : Il faut que cet in-



strument de mort soit celui de mon salut. J'y enfonçai mes dents, je me pelotonnai tout autour avec mes griffes, et quand l'homme aux trois chiens le retira de mon trou, il est clair qu'il dut croire m'avoir embroché. Tu sais le reste.

— Moustache, m'écriai-je, tu es un héros ; tu es le premier des rats ; tu es un grand homme !

— Laisse donc, dit-il, je n'ai été là qu'un habile comédien.

« Si j'ai si bien joué la comédie de la mort,

c'est qu'il y allait de ma vie. Je l'ai échappé belle, je l'avoue! Je n'ai jamais été si près d'être mis en morceaux, même lors de mon duel avec le furet.

— Je n'approcherai plus d'une maison en plein jour! m'écriai-je.

— Bah! répliqua Moustache, c'est la soif qui te rend nerveux; tu souffres encore des efforts de ton voyage sur le tonneau. Il y a une rigole autour de ce champ, viens y humecter ton museau. »

Bien que l'eau de la rigole ne fût pas des plus limpides, elle me désaltéra et je me sentis renaître.

« Où sommes-nous? demandai-je alors à mon compagnon.

— Comment, tu n'as pas reconnu ton pays natal? Nous sommes chez nous, dans la vieille Angleterre. L'aspect de cette maison, la façon dont les buissons sont taillés et le costume de cet aimable palefrenier...

— Ne me parle pas de ce monstre.

— Tu te montres injuste envers lui, répliqua Moustache avec sa bonne humeur habituelle; il n'est pas plus méchant que ses semblables, qui pensent qu'il n'y a pas le moindre mal à massacrer un rat. Je m'imagine que ton ami aux yeux bleus, le père de ton blondin lui-même, serait enchanté de nous voir aux prises avec un boule-dogue.

— Je suis convaincu du contraire! dis-je d'un ton indigné. Un cœur noble et généreux ne laissera jamais torturer un malheureux sans défense.

— Veux-tu parier deux noix que... »

Notre entretien fut soudain interrompu par un petit cri joyeux qui sortit du buisson contre lequel nous étions adossés.

« Il me semble que je connais cette voix! m'écriai-je. »

A peine eus-je parlé que je vis s'élancer hors du taillis ma cousine Patte-Alerte.

P.-J. Stahl et William Hughes.

La suite prochainement.

LIBÉRALITÉ — GÉNÉROSITÉ — OUBLI DES INJURES

LA MORALE EN ACTION PAR L'HISTOIRE

On conseillait à Philippe, le père d'Alexandre, d'exiler un homme qui tenait sur son compte des propos outrageants :

« Vous voulez donc, répondit-il, qu'il aille dire ailleurs ce qu'il dit ici? »

Stahl a dit sur ce sujet : « Exiler ses adversaires, c'est donner la terre à leurs idées, c'est les répandre au loin. L'homme exilé peut ne pas rentrer, l'idée exilée rentre toujours, l'histoire est là pour le prouver. La plupart de nos grands livres ont vu le jour hors de France. Quel mal cela leur a-t-il fait? Et quel bien à leurs adversaires? Les idées ne connaissent pas de frontières; la douane ne peut rien contre elles. »

*

Les Lacédemoniens — dit Plutarque — dans un temps de disette, envoyèrent du blé à ceux de Smyrne. Comme ceux-ci témoignaient leur surprise de cet acte de bienfaisance : « Nous n'avons rien fait d'extraordinaire, répondirent les Lacédémoniens; pour rassembler le blé que vous avez reçu, il nous a suffi de décider que les hommes et les animaux de la république se passeraient un jour de dîner. »

A l'époque où le dictateur Sylla faisait peser sur Rome sa sanglante autorité, alors que, le nom d'un citoyen figurant sur les listes de proscriptions, une récompense était donnée à celui qui apportait sa tête, il arriva que P. Restius, sénateur, se trouva compris au nombre des proscrits. Comme il se cachait, en attendant de pouvoir quitter la ville, il vit un jour sa retraite découverte par un de ses esclaves, envers lequel il s'était montré rigoureux autrefois, à ce point de le faire marquer au front d'un fer chaud pour le punir de s'être enfui. Il put alors se croire perdu; mais l'esclave, au contraire, le rassura, le conduisit dans un asile plus secret, où il eut soin de lui, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le moyen de le faire sortir en toute sûreté de la ville.

L'historien qui a conservé le nom de l'obligé, n'a pas songé à inscrire dans son récit, celui d'un libérateur aussi franchement généreux!

*

N'étant encore que proconsul, Antonin, qui devait devenir empereur, arriva à Smyrne, et alla prendre son logement dans la maison du sophiste Polémon, qui était alors en voyage. Ce sophiste de retour, fut très-irrité de trouver sa maison occupée par le proconsul. Il cria, il s'emporta, et fit tant de vacarme, qu'il força Antonin d'aller au milieu de la nuit chercher un autre logement. Quelque temps après, lorsque Antonin eut été élevé à l'empire, Polémon vint à Rome, et alla saluer l'empereur. Ce prince lui fit donner un appartement dans son palais, et lui dit gaiement : « Vous pouvez le prendre librement sans craindre qu'on vous en fasse sortir. »

*

Un acteur de tragédie alla demander vengeance à Antonin contre ce même Polémon. Il se plaignait de ce qu'il l'avait chassé du théâtre. « Quelle heure était-il, dit l'empereur, lorsqu'il vous a chassé? — Il était midi, répondit l'acteur. — Eh bien, reprit Antonin, il m'a chassé de sa maison à minuit, et j'ai pris patience. »

*

Quelques ennemis de l'empereur Constantin ayant assailli sa statue à coups de pierres, ses courtisans le pressaient de tirer vengeance des auteurs de cette insulte, qui avaient, disaient-ils, mutilé et défiguré son visage. « Non, dit le prince avec un sourire tranquille, en se tâtant la tête et les joues; je ne trouve aucune blessure ni sur mon front, ni sur mon visage, je n'y ressens ni douleur, ni confusion. »

*

Une parole prononcée par Louis XII à son avénement au trône de France est avec raison restée célèbre. N'étant encore que duc d'Orléans, ce prince avait été en butte à de nombreuses vexations et inimitiés. Quand la couronne lui échut, de vils complaisants le pressèrent de venger ses injures particulières; mais il leur déclara « que le roi de France ne se souvenait plus des injustices faites au duc d'Orléans. »

Et cette noble conduite contribua sans aucun doute beaucoup plus à asseoir son autorité jusque-là contestée, que n'auraient pu le faire toutes les rigueurs. »

*

Ce trait rappelle celui de l'empereur romain Adrien disant à un officier qui avait cherché à lui nuire et contre lequel, d'ailleurs, il avait lui-même laissé voir à l'occasion un certain ressentiment : « Te voilà sauvé; je suis empereur. » Tous les empereurs n'ont pas montré la même magnanimité qu'Adrien.

E. Muller.

La suite prochainement.

Le Directeur-Gérant, J. Hetzel.



LE PAYS DES FOURRURES

PAR JULES VERNE

Illustrations par Férat — Gravures par Pannemaker et Hildibrand

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XIII.

A TRAVERS LE CHAMP DE GLACE.

Enfin, le 22 novembre, le temps commença à se remettre un peu. En quelques heures, la tempête s'était subitement calmée. Le vent venait de sauter dans le nord, et le thermomètre baissa de plusieurs degrés. Quelques oiseaux de long vol disparurent. Peut-être pouvait-on enfin espérer que la température allait franchement devenir ce qu'elle devait être à cette époque de l'année, sous une si haute latitude. Les hiverneurs en étaient à regretter vraiment que le froid ne fût pas ce qu'il avait été pendant la dernière saison hivernale, quand la colonne de mercure tomba à 72° Fahrenheit (55° au-dessous de glace).

Jasper Hobson résolut de ne pas tarder plus longtemps à abandonner l'île Victoria, et, dans la matinée du 22, toute la petite colonie fut prête à quitter le Fort-Espérance et l'île, maintenant confondue avec tout l'icefield, cimentée à lui, et par cela même rattachée par un champ de six cents milles au continent américain.

A onze heures et demie du matin, au milieu d'une atmosphère grisâtre, mais tranquille, qu'une magnifique aurore boréale illuminait de l'horizon au zénith, le lieutenant Hobson donna le signal du départ. Les chiens étaient attelés aux traîneaux. Trois couples de rennes domestiques avaient été attachés aux traîneaux-

chariots, et l'on partit silencieusement dans la direction du cap Michel, — point où l'île proprement dite devrait être quittée pour l'icefield.

La caravane suivit d'abord la lisière de la colline boisée, à l'est du lac Barnett; mais au moment d'en dépasser la pointe, chacun se retourna pour apercevoir une dernière fois ce cap Bathurst que l'on abandonnait sans retour. Sous la clarté de l'aurore boréale se dessinaient quelques arêtes engoncées de neige, et deux ou trois lignes blanches qui délimitaient l'enceinte de la factorerie. Un empâtement blanchâtre qui dominait çà et là l'ensemble, une fumée qui s'échappait encore, dernière haleine d'un feu prêt à s'éteindre pour jamais, tel était le Fort-Espérance, tel était cet établissement qui avait coûté tant de travaux, tant de peines, maintenant inutiles!

« Adieu! adieu, notre pauvre maison polaire! » dit Mrs. Paulina Barnett, en agitant une dernière fois la main.

Et tous, avec ce dernier souvenir, reprirent tristement et silencieusement la route du retour.

A une heure, le détachement était arrivé au cap Michel, après avoir tourné l'entaille que le froid insuffisant de l'hiver n'avait pu refermer. Jusqu'alors, les difficultés du voyage n'avaient pas été grandes, car le sol de l'île Victoria présentait une surface relativement unie. Mais il en serait tout autrement sur le champ de glace. En effet, l'icefield, soumis à la pression énorme des banquises du Nord, s'était sans doute hérissé d'icebergs, d'hummocks, de montagnes glacées, entre lesquelles il faudrait, et au prix des plus grands efforts, des plus extrêmes fatigues, chercher incessamment des passes praticables.

Vers le soir de cette journée, on s'était avancé de quelques milles sur le champ de glace. Il fallut organiser la couchée. A cet effet, on procéda suivant la manière des Esquimaux et des Indiens du nord de l'Amérique, en creusant des « snow-houses » dans les blocs de glace. Les couteaux à neige fonctionnèrent utilement et habilement, et à huit heures, après un souper composé de viandes sèches, tout le personnel de la factorerie s'était glissé dans ces trous, qui sont plus chauds qu'on ne serait tenté de le croire.

Mais avant de s'endormir, Mrs. Paulina Barnett avait demandé au lieutenant s'il pouvait estimer la route parcourue depuis le Fort-Espérance jusqu'à ce campement.

« Je pense que nous n'avons pas fait plus de dix milles, répondit Jasper Hobson.

— Dix sur six cents! répondit la voyageuse. Mais à ce compte, nous mettrons trois mois à franchir la distance qui nous sépare du continent américain!

— Trois mois et peut-être davantage, madame! répondit Jasper Hobson, mais nous ne pouvons aller plus vite. Nous ne voyageons plus en ce moment, comme l'an dernier, sur ces plaines glacées qui séparaient le Fort-Reliance du cap Bathurst, mais bien sur un icefield déformé, écrasé par la pression, et qui ne peut nous offrir aucune route facile! Je m'attends à rencontrer de grandes difficultés pendant cette tentative. Puissions-nous les surmonter! En tout cas, l'important n'est pas d'arriver vite, mais d'arriver en bonne santé, et je m'estimerai heureux si pas un de mes compagnons ne manque à l'appel quand nous rentrerons au Fort-Reliance. Fasse le ciel que, dans trois mois, nous ayons pu atterrir sur un point quelconque de la côte américaine, madame, et nous n'aurons que des actions de grâces à lui rendre! »

La nuit se passa sans accident, mais Jasper Hobson, pendant sa longue insom-

nie, avait cru surprendre dans ce sol sur lequel il avait organisé son campement quelques frémissements de mauvais augure, qui indiquaient un manque de cohésion dans toutes les parties de l'icefield. Il lui parut évident que l'immense champ de glace n'était pas cimenté dans toutes ses portions, d'où cette conséquence que d'énormes entailles devaient le couper en maint endroit, et c'était là une circonstance extrêmement fâcheuse, puisque cet état de choses rendait incertaine toute communication avec la terre ferme. D'ailleurs, avant son départ, le lieutenant Hobson avait fort bien observé que ni les animaux à fourrures, ni les carnassiers de l'île Victoria n'avaient abandonné les environs de la factorerie, et si ces animaux n'étaient pas allés chercher pour l'hiver de moins rudes climats dans les régions méridionales, c'est qu'ils eussent rencontré sur leur route certains obstacles dont leur instinct leur indiquait l'existence. Jasper Hobson, en faisant cette tentative de rapatrier la petite colonie, en se lançant à travers le champ de glace, avait agi sagement. C'était une tentative à essayer, avant la future débâcle, quitte à échouer, quitte à revenir sur ses pas, et, en abandonnant le fort, Jasper Hobson n'avait fait que son devoir.

Le lendemain, 23 novembre, le détachement ne put pas même s'avancer de dix milles dans l'est, car les difficultés de la route devinrent extrêmes. L'icefield était horriblement convulsionné, et l'on pouvait même observer, d'après certaines strates très-reconnaissables, que plusieurs bancs de glace s'étaient superposés, poussés sans doute par l'irrésistible banquise dans ce vaste entonnoir de la mer Arctique. De là des collisions de glaçons, des entassements d'icebergs, quelque chose comme une jonchée de montagnes qu'une main impuissante aurait laissé choir sur cet espace, et qui s'y seraient éparpillées en tombant.

Il était évident qu'une caravane, composée de traîneaux et d'attelages, ne pouvait passer par-dessus ces blocs, et non moins évident qu'elle ne pouvait se frayer un chemin à la hache ou au couteau à neige à travers cet encombrement. Quelques-uns de ces icebergs affectaient les formes les plus diverses, et leur entassement figurait celui d'une ville qui se serait écroulée tout entière. Bon nombre mesuraient une altitude de trois ou quatre cents pieds au-dessus du niveau de l'icefield, et à leur sommet s'étageaient d'énormes masses mal équilibrées, qui n'attendaient qu'une secousse, un choc, rien qu'une vibration de l'air, pour se précipiter en avalanches.

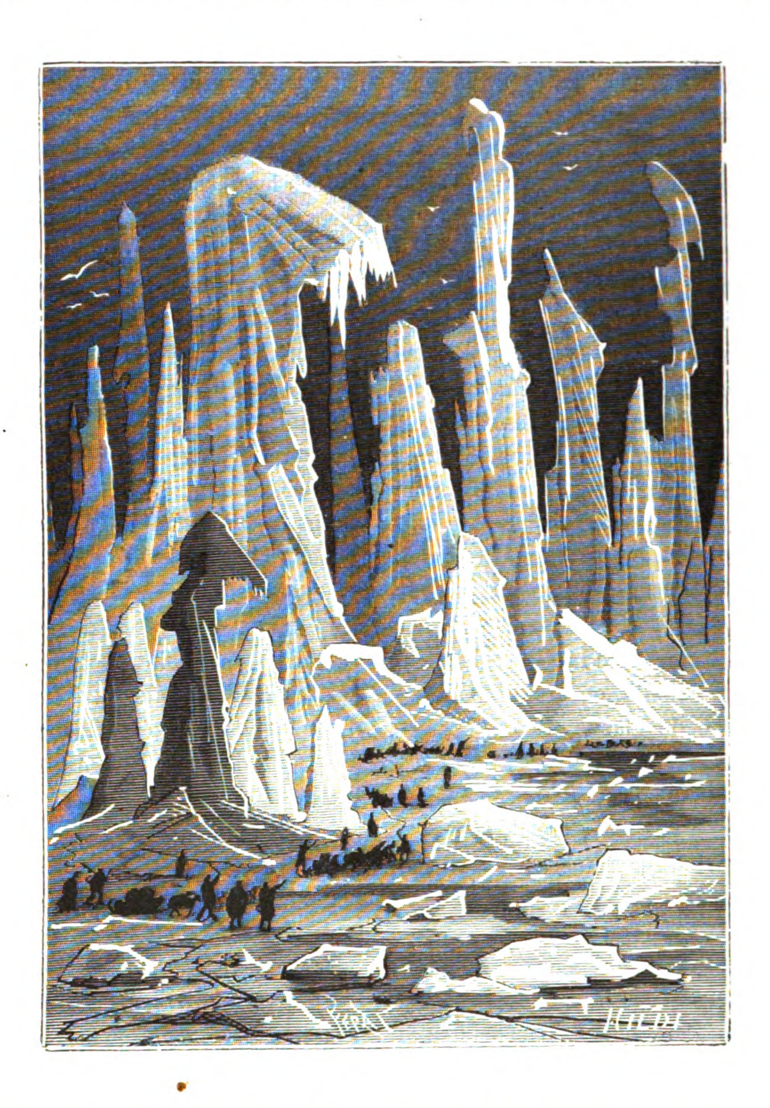
Aussi, en tournant ces montagnes de glaces, fallait-il prendre les plus grandes précautions. Ordre avait été donné, dans ces passes dangereuses, de ne point élever la voix, de ne point exciter les attelages par les claquements du fouet. Ces soins n'étaient point exagérés; la moindre imprudence aurait pu entraîner de graves catastrophes.

Mais, à tourner ces obstacles, à rechercher les passages praticables, on perdait un temps infini, on s'épuisait en fatigues et en efforts, on n'avançait guère dans la direction voulue, on faisait en détours dix milles pour n'en gagner qu'un vers l'est. Toutefois, le sol ferme ne manquait pas encore sous les pieds.

Mais le 24, ce furent d'autres obstacles, que Jasper Hobson dut justement craindre de ne pouvoir surmonter.

En effet, après avoir enfin franchi une première banquise, qui se dressait à une vingtaine de milles de l'île Victoria, le détachement se trouva sur un champ de glace beaucoup moins accidenté, et dont les diverses pièces n'avaient point été

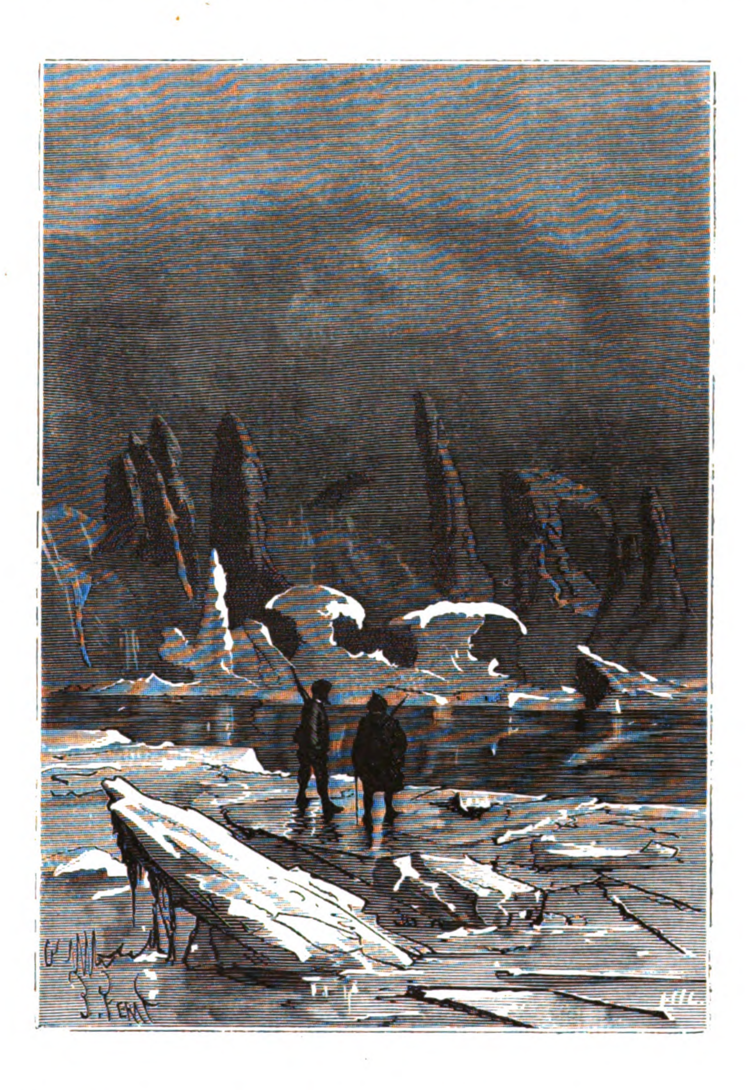
soumises à une forte pression. Il était évident que, par suite de la direction des courants, l'effort de la banquise n'avait pas dû se porter de ce côté de l'icefield. Mais aussi Jasper Hobson et ses compagnons ne tardèrent-ils pas à se trouver coupés par de larges et profondes crevasses qui n'étaient pas encore gelées. La



température était relativement chaude, et le thermomètre n'indiquait pas en moyenne plus de 34° Fahrenheit (1°,11 centig. au-dessus de zéro). Or l'eau salée, moins facile à la congellation que l'eau douce, ne se solidifie qu'à quelques degrés au-dessous de glace, et conséquemment la mer ne pouvait être prise. Toutes les portions durcies qui formaient la banquise et l'icefield étaient venues de latitudes plus hautes, et, en même temps, elles s'entretenaient par elles-mêmes, et se nourrissaient pour ainsi dire de leur propre froid ; mais cet espace méridional de la mer Arctique n'était pas uniformément congelé, et, de plus, il tombait une

pluie chaude qui apportait avec elle de nouveaux éléments de dissolution.

Ce jour-là, le détachement fut absolument arrêté devant une crevasse, pleine d'une eau tumultueuse, semée de petites glaces, — crevasse qui ne mesurait pas plus de cent pieds de largeur, mais dont la longueur devait avoir plusieurs milles.



Pendant deux heures, on longea le bord occidental de cette entaille avec l'espérance d'en atteindre l'extrémité, de manière à reprendre la direction vers l'est, mais ce fut en vain. Il fallut s'arrêter. On fit donc halte et on organisa le campement.

Jasper Hobson, suivi du sergent Long, se porta en avant pendant un quart de mille, observant l'interminable crevasse, et maudissant la douceur de cet hiver qui lui faisait tant de mal.

« Il faut passer pourtant, dit le sergent Long, car nous ne pouvons demeurer en cet endroit.

— Oui, il faut passer, répondit le lieutenant Hobson, et nous passerons, soit que

nous remontions au nord, soit que nous descendions au sud, puisque nous finirons évidemment par tourner cette entaille. Mais après celle-ci, d'autres se présenteront qu'il faudra tourner encore, et ce sera toujours ainsi, pendant des centaines de milles peut-être, tant que durera cette indécise et déplorable température!

— Eh bien, mon lieutenant, c'est ce qu'il faut reconnaître avant de continuer notre voyage, dit le sergent.

— Oui, il le faut, sergent Long, répondit résolûment Jasper Hobson, ou nous risquerions, après avoir fait cinq ou six cents milles en détours et en crochets, de n'avoir même pas franchi la moitié de la distance qui nous sépare de la côte américaine. Oui! il faut, avant d'aller plus loin, reconnaître la surface de l'icefield, et c'est ce que je vais faire! »

Puis, sans ajouter une parole, Jasper Hobson se déshabilla, se jeta dans cette eau à demi glacée, et, vigoureux nageur, en quelques brasses il eut atteint l'autre bord de l'entaille, puis il disparut dans l'ombre au milieu des icebergs.

Quelques heures plus tard, Jasper Hobson, épuisé, rentrait au campement, où le sergent l'avait précédé. Il prit le sergent à part et lui fit connaître, ainsi qu'à Mrs. Paulina Barnett, que le champ de glace était impraticable.

« Peut-être, leur dit-il, un homme seul, à pied, sans traîneau, sans bagage, parviendrait-il à passer ainsi ; une caravane ne le peut pas! Les crevasses se multiplient dans l'est, et vraiment un bateau nous serait plus utile qu'un traîneau pour rallier le continent américain!

— Eh bien, répondit le sergent Long, si un homme seul peut tenter ce passage, l'un de nous ne doit-il pas essayer de le faire et d'aller chercher des secours?

— J'ai eu la pensée de partir..., répondit Jasper Hobson.

— Vous, monsieur Jasper?

— Vous, mon lieutenant? »

Ces deux réponses, faites simultanément à la proposition de Jasper Hobson, prouvèrent combien elle était inattendue et semblait inopportune! Lui, le chef de l'expédition, partir! Abandonner ceux qui lui étaient confiés, bien que ce fût pour affronter les plus grands périls, et dans leur intérêt! Non! ce n'était pas possible. Aussi Jasper Hobson n'insista pas.

« Oui, mes amis, dit-il alors, je vous comprends, j'ai réfléchi, je ne vous abandonnerai pas. Mais il est inutile aussi que l'un de vous veuille tenter ce passage! En vérité, il ne réussirait pas, il tomberait en route, il périrait, et plus tard, quand se dissoudrait le champ de glace, son corps n'aurait pas d'autre tombeau que le gouffre qui s'ouvre sous nos pieds! D'ailleurs, que ferait-il en admettant qu'il pût atteindre New-Arkhangel? Comment viendrait-il à notre secours? Fréterait-il un navire pour nous chercher? Soit! Mais ce navire ne pourrait passer qu'après la débâcle des glaces! Or, après la débâcle, qui peut savoir où aura été entraînée l'île Victoria, soit dans la mer polaire, soit dans la mer de Behring?

— Oui! vous avez raison, mon lieutenant, répondit le sergent Long. Restons tous ensemble, et si c'est sur un navire que nous devons nous sauver, eh bien! l'embarcation de Mac Nap est encore là, au cap Bathurst, et, du moins, nous n'aurons pas à l'attendre! »

Mrs. Paulina Barnett avait écouté sans prononcer une parole. Elle comprenait bien, elle aussi, que, puisque l'icefield n'offrait pas de passage praticable, il ne fallait plus compter que sur le bateau du charpentier et attendre courageusement la débâcle.

« Et alors, monsieur Jasper, dit-elle, votre parti?...

— Est de retourner à l'île Victoria.

— Revenons donc, et que le ciel nous protége! »

Tout le personnel de la colonie fut réuni alors, et la proposition de revenir en arrière lui fut faite.

La première impression produite par la communication du lieutenant Hobson fut mauvaise. Ces pauvres gens comptaient tant sur ce rapatriement immédiat à travers l'icefield, que leur désappointement fut presque du désespoir. Mais ils réagirent promptement et se déclarèrent prêts à obéir.

Jasper Hobson leur fit alors connaître les résultats de l'exploration qu'il venait de faire. Il leur apprit que les obstacles s'accumulaient dans l'est, qu'il était matériellement impossible de passer avec tout le matériel de la caravane, matériel absolument indispensable, cependant, à un voyage qui devait durer plusieurs mois.

« En ce moment, ajouta-t-il, nous sommes coupés de toute communication avec la côte américaine, et en continuant à nous avancer dans l'est, au prix de fatigues excessives, nous courons, de plus, le risque de ne pouvoir revenir sur nos pas vers l'île, qui est notre dernier, notre seul refuge. Or, si la débâcle nous trouvait encore sur ce champ de glace, nous serions perdus. Je ne vous ai point dissimulé la vérité, mes amis, mais je ne l'ai point aggravée. Je sais que je parle à des gens énergiques qui savent, eux, que je ne suis point homme à reculer. Je vous répète donc: Nous sommes devant l'impossible! »

Ces soldats avaient une confiance absolue dans leur chef. Ils connaissaient son courage, son énergie, et quand il disait qu'on ne pouvait passer, c'est que le passage était réellement impraticable.

Le retour au fort Espérance fut donc décidé pour le lendemain. Ce retour se fit dans les plus tristes conditions. Le temps était affreux. De grandes rafales couraient à la surface de l'icefield. La pluie tombait à torrents. Que l'on juge de la difficulté de se diriger au milieu d'une obscurité profonde dans ce labyrinthe d'icebergs!

Le détachement n'employa pas moins de quatre jours et quatre nuits à franchir la distance qui le séparait de l'île. Plusieurs traîneaux et leurs attelages furent engloutis dans les crevasses. Cependant le lieutenant Hobson, grâce à sa prudence, à son dévouement, eut le bonheur de ne pas compter une seule victime parmi ses compagnons. Mais que de fatigues, que de dangers, et quel avenir s'offrait à ces infortunés qu'un nouvel hivernage attendait sur l'île errante!

CHAPITRE XIV.

LES MOIS D'HIVER.

Le lieutenant Hobson et ses compagnons ne furent de retour au fort Espérance que le 28, et non sans d'immenses fatigues! Ils n'avaient plus à compter maintenant que sur l'embarcation, dont on ne pourrait se servir avant six mois, c'est-à-dire quand la mer serait redevenue libre.

L'hivernage commença donc. Les traîneaux furent déchargés, les provisions rentrèrent à l'office; les vêtements, les armes, les ustensiles, les fourrures, dans les magasins. Les chiens réintégrèrent leur « dog-house », et les rennes domestiques, leur étable.

Thomas Black dut s'occuper aussi de son réemménagement, et avec quel désespoir! Le malheureux astronome reporta ses instruments, ses livres, ses cahiers dans sa chambre, et, irrité plus que jamais de « cette fatalité qui s'acharnait contre lui »,

il resta, comme avant, absolument étranger à tout ce qui se passait dans la factorerie.

Un jour suffit à la réinstallation générale, et alors recommença cette existence des hiverneurs, existence si peu accidentée et qui paraîtrait si effroyablement monotone aux habitants des grandes villes. Les travaux d'aiguille, le raccommodage des vêtements, et même l'entretien des fourrures dont une partie du précieux stock, peut-être, pourrait être sauvée, puis l'observation du temps, la surveillance du champ de glace, puis enfin la lecture, telles étaient les occupations et les distractions quotidiennes. Mrs. Paulina Barnett présidait à tout, et son influence se faisait sentir en toutes choses. Si, parfois, un léger désaccord survenait entre ces soldats, rendus quelquefois difficiles par les agacements du présent et par les inquiétudes de l'avenir, il se dissipait vite aux paroles de Mrs. Paulina Barnett. La voyageuse avait un grand empire sur ce petit monde et ne l'employait jamais qu'au bien commun.

Kalumah s'était de plus en plus attachée à elle. Chacun aimait d'ailleurs la jeune Esquimaude, qui se montrait douce et serviable. Mrs. Paulina Barnett avait entrepris de faire son éducation, et elle y réussait, car son élève était vraiment intelligente et friande de savoir. Elle la perfectionna dans l'étude de la langue anglaise, et elle lui apprit à lire et à écrire. D'ailleurs, en ces matières, Kalumah trouvait dix maîtres qui se disputaient le plaisir de la former; car, de tous ces soldats, élevés dans les possessions anglaises ou en Angleterre, il n'en était pas un qui ne sût lire, écrire et compter.

La construction du bateau fut activement poussée, et il devait être entièrement bordé et ponté avant la fin du mois. Au milieu de cette obscure atmosphère, Mac Nap et ses hommes travaillaient assidûment à la lueur des résines enflammées, pendant que les autres s'occupaient du gréement dans les magasins de la factorerie. La saison, bien qu'elle fût déjà fort avancée, demeurait toujours indécise. Le froid, quelquefois très-vif, ne tenait pas, — ce qu'il fallait évidemment attribuer à la permanence des vents d'ouest.

Tout le mois de décembre s'écoula dans ces conditions : des pluies et des neiges intermittentes, une température qui varia entre vingt-six et trente-quatre degrés Fahrenheit (3°,33 centig. au-dessous de zéro et 1°,11 au-dessus). La dépense du combustible fut modérée, bien qu'il n'y eût aucune raison d'économiser les réserves qui étaient abondantes. Mais malheureusement, il n'en était pas ainsi du luminaire. L'huile menaçait de manquer, et Jasper Hobson dut se résoudre à ne faire allumer la lampe que pendant quelques heures de la journée. On essaya bien d'employer la graisse de renne à l'éclairage de la maison, mais l'odeur de cette matière était insoutenable, et mieux valait encore demeurer dans l'ombre. Les travaux étaient alors suspendus, et les heures ainsi passées semblaient bien longues!

Quelques aurores boréales et deux ou trois parasélènes aux époques de la pleine lune apparurent plusieurs fois au-dessus de l'horizon. Thomas Black avait là l'occasion d'observer ces météores avec un soin minutieux, d'obtenir des calculs précis sur leur intensité, leur coloration, leur rapport avec l'état électrique de l'atmosphère, leur influence sur l'aiguille aimantée, etc. Mais l'astronome ne quitta même pas sa chambre! C'était un esprit absolument dévoyé.

Le 30 décembre, à la clarté de la lune, on put voir que, dans tout le nord et l'est de l'île Victoria, une longue ligne circulaire d'icebergs fermait l'horizon. C'était la banquise, dont les masses glacées s'é-

taient élevées les unes sur les autres. On pouvait estimer que sa hauteur était comprise entre trois cents et quatre cents pieds. Cette énorme barrière cernait l'île sur les deux tiers de sa circonférence environ, et il était à craindre qu'elle ne se prolongeât encore.

Le ciel fut très-pur pendant la première semaine de janvier. L'année nouvelle — 1861 — avait débuté par un froid assez vif, et la colonne de mercure s'abaissa jusqu'à huit degrés Fahrenheit (13°,33 centig. au-dessous de zéro). C'était la plus basse température de ce singulier hiver, observée jusqu'ici. Abaissement peu considérable, en tout cas, pour une latitude si élevée.

Le lieutenant Hobson crut devoir faire encore une fois, au moyen d'observations stellaires, le relevé de l'île en latitude et en longitude, et il s'assura que l'île n'avait subi aucun déplacement.

Vers ce temps, quelque économie qu'on y eût apportée, l'huile allait manquer tout à fait. Or, le soleil ne devait pas reparaître sous cette latitude avant les premiers jours de février. C'était un laps d'un mois encore, et les hiverneurs étaient menacés de le passer dans l'obscurité la plus complète, quand, grâce à la jeune Esquimaude, l'huile nécessaire à l'alimentation des lampes put être renouvelée.

On était au 3 janvier. Kalumah était allée au pied du cap Bathurst, afin d'observer l'état des glaces. En cet endroit, ainsi que sur toute la partie septentrionale de l'île, l'icefield était plus compacte. Les glaçons dont il se composait, mieux agrégés, ne laissaient point d'intervalles liquides entre eux. La surface du champ, bien qu'extrêmement raboteuse, était partout solide. Ce qui tenait sans doute à ce que l'icefield, poussé au nord par la banquise, avait été fortement pressé entre elle et l'île Victoria.

Toutefois, la jeune Esquimaude, à défaut de crevasses, remarqua plusieurs trous circulaires, nettement découpés dans la glace, dont elle reconnut parfaitement l'usage. C'étaient des trous à phoques, c'est-à-dire que par ces ouvertures, qu'ils empêchaient de se refermer, ces amphibies, emprisonnés sous la croûte solide, venaient respirer à sa surface et chercher sous la neige les mousses du littoral.

Kalumah savait que les ours, pendant l'hiver, accroupis patiemment près de ces trous, guettent le moment où l'amphibie sort de l'eau, le saisissent dans leurs pattes, l'étouffent et l'emportent. Elle savait aussi que les Esquimaux, non moins patients que les ours, attendent de même l'apparition de ces animaux, leur lancent un nœud coulant et s'en emparent sans trop de peine.

Or, ce que faisaient les ours et les Esquimaux, d'adroits chasseurs pouvaient bien le faire, et, puisque les trous existaient, c'est que les phoques s'en servaient. Or, ces phoques, c'était l'huile, c'était la lumière qui manquait alors à la factorerie.

Kalumah revint aussitôt au fort. Elle prévint Jasper Hobson. Celui-ci manda les chasseurs Marbre et Sabine. La jeune indigène leur fit connaître le procédé employé par les Esquimaux pour capturer les phoques pendant l'hiver, et elle leur proposa d'en essayer.

Elle n'avait pas achevé de parler que Sabine avait déjà préparé une forte corde munie d'un nœud coulant.

Le lieutenant Hobson, Mrs. Paulina Barnett, les chasseurs, Kalumah, deux ou trois autres soldats, se rendirent au cap Bathurst, et, tandis que les femmes demeuraient sur le rivage, les hommes s'avancèrent en rampant vers les trous désignés. Chacun d'eux était muni d'une corde et se posta près d'un trou différent.

L'attente fut assez longue. Une heure

se passa. Rien ne signalait l'approche des amphibies. Mais enfin, l'un des trous — celui qu'observait Marbre — bouillonna à son orifice. Une tête, armée de longues défenses, apparut. C'était la tête d'un morse. Marbre lança son nœud coulant avec adresse et le serra vivement. Ses compagnons accoururent à son aide, et,



non sans peine, malgré sa résistance, le gigantesque amphibie fut extrait de l'élément liquide et entraîné sur la glace. Là, quelques coups de hache l'abattirent.

C'était un succès. Les hôtes du fort Espérance prirent goût à cette pêche d'un nouveau genre. D'autres morses furent ainsi capturés. Ils fournirent une huile abondante, — huile animale, il est vrai, et non végétale, — mais elle suffit à l'entretien des lampes, et la lumière ne fit plus défaut aux travailleurs et aux travailleuses de la salle commune.

Cependant le froid ne s'accentuait pas. La température demeurait supportable. Si les hiverneurs eussent été sur le solide

terrain du continent, ils n'auraient eu qu'à se féliciter de passer l'hiver dans ces conditions. Ils étaient, d'ailleurs, abrités par la haute banquise contre les brises du nord et de l'ouest, et n'en ressentaient pas l'influence. Le mois de janvier s'avançait, et le thermomètre ne marquait encore que quelques degrés au-dessous de glace.

Mais précisément la douceur de la température avait dû avoir et avait eu pour résultat de ne point solidifier entièrement la mer autour de l'île Victoria. Il était même évident que l'icefield n'était pas pris dans toute son étendue, et que des entailles, plus ou moins importantes, le rendaient impraticable, puisque ni les ruminants, ni les animaux à fourrure n'avaient abandonné l'île. Ces quadrupèdes s'étaient familiarisés, apprivoisés à un point qu'on ne saurait croire, et ils semblaient faire partie de la ménagerie domestique du fort.

Suivant les prescriptions du lieutenant Hobson, on respectait ces animaux, qu'il eût été absolument inutile de tuer. On n'abattait les rennes que pour se procurer de la venaison fraîche et renouveler l'ordinaire. Mais les hermines, les martres, les lynx, les rats musqués, les castors, les renards qui fréquentaient sans crainte les environs du fort, furent laissés tranquilles. Quelques-uns même pénétraient dans l'enceinte et on se gardait bien de les en chasser. Les martres et les renards étaient magnifiques avec leur fourrure d'hiver, et quelques-uns valaient un haut prix. Ces rongeurs, grâce à la douceur de la température, trouvaient aisément une nourriture végétale sous la neige molle et peu épaisse, et ils ne vivaient point sur les réserves de la factorerie.

On attendait donc la fin de l'hiver, non sans appréhension, dans une existence extrêmement monotone, que Mrs. Paulina Barnett cherchait à varier par tous les moyens possibles.

Un seul incident marqua assez tristement ce mois de janvier. Le 7, l'enfant du charpentier Mac Nap fut pris d'une fièvre assez forte. Des maux de tête très-violents, une soif ardente, des alternatives de frisson et de chaleur, eurent bientôt mis le pauvre petit être en un triste état. Que l'on juge du désespoir de sa mère, de maître Mac Nap, de leurs amis! On ne savait que faire, car on ignorait la nature de la maladie, mais sur le conseil de Magde, qui ne perdit point la tête et qui s'y connaissait un peu, le mal fut combattu par des tisanes rafraîchissantes et des cataplasmes. Kalumah se multipliait, et passait les jours et les nuits près de l'enfant, sans qu'on pût lui faire prendre un instant de repos.

Mais vers le troisième jour, on n'eut plus de doute sur la nature de la maladie. Une éruption caractéristique couvrit le corps du bébé. C'était une scarlatine d'espèce maligne, qui devait nécessairement amener une inflammation interne.

Il est rare que des enfants d'un an soient frappés de ce mal redoutable et avec cette violence, mais enfin, cela arrive quelquefois. La pharmacie du fort était malheureusement assez incomplète, on le pense bien. Toutefois, Magde, qui avait soigné plusieurs cas de scarlatine, se souvint à propos de l'action de la teinture de belladone. Elle en administra chaque jour une ou deux gouttes au petit malade, et l'on prit les plus extrêmes précautions pour qu'il ne subît pas le contact de l'air.

L'enfant avait été transporté dans la chambre qu'occupaient son père et sa mère. Bientôt l'éruption fut dans toute sa force, et de petits points rouges se manifestèrent sur sa langue, sur ses lèvres, et même sur le globe de l'œil. Mais deux jours après, les taches de la peau prirent

une teinte violette, puis blanche, et elles tombèrent en squammes.

C'est alors qu'il fallut redoubler de prudence et combattre l'inflammation interne qui dénotait la malignité de la maladie. Rien ne fut négligé, et l'on peut dire que ce petit être fut admirablement soigné. Ainsi, vers le vingt janvier, douze jours après l'invasion du mal, on put concevoir le légitime espoir de le sauver.

Ce fut une joie dans la factorerie. Ce bébé, c'était l'enfant du fort, l'enfant de troupe, l'enfant du régiment! Il était né sous ce rude climat, au milieu de ces braves gens. Ils l'avaient nommé Michel-Espérance, et ils le regardaient, parmi tant d'épreuves, comme un talisman que le ciel ne voudrait pas leur enlever. Quant à Kalumah, on peut croire qu'elle serait morte de la mort de cet enfant; mais le petit Michel revint peu à peu à la santé, et il sembla qu'il ramenait l'espoir avec lui.

On était arrivé ainsi, au milieu de tant d'inquiétudes, au 23 janvier. La situation de l'île Victoria ne s'était modifiée en aucune façon. L'interminable nuit couvrait encore la mer polaire. Pendant quelques jours, une neige abondante tomba et s'entassa sur le sol de l'île et sur le champ de glace à une hauteur de deux pieds.

Le 27, le fort reçut une visite assez inattendue. Les soldats Belcher et Pen, qui veillaient sur le front de l'enceinte, aperçurent, dans la matinée, un ours gigantesque qui se dirigeait tranquillement du côté du fort. Ils rentrèrent dans la salle commune, et signalèrent à Mrs. Paulina Barnett la présence du redoutable carnassier.

« Ce ne peut être que notre ours! » dit Mrs. Paulina Barnett à Jasper Hobson, et tous deux, suivis du sergent, de Sabine et de quelques soldats armés de fusils, ils gagnèrent la poterne.

L'ours était à deux cents pas et marchait tranquillement, sans hésitation, comme s'il eût eu un plan bien arrêté.

« Je le reconnais, s'écria Mrs. Paulina Barnett. C'est ton ours, Kalumah, c'est ton sauveur!

— Oh! ne tuez pas mon ours! s'écria la jeune indigène.

— On ne le tuera pas, répondit le lieutenant Hobson. Mes amis, ne lui faites aucun mal, et il est probable qu'il s'en ira comme il est venu.

— Mais s'il veut pénétrer dans l'enceinte... dit le sergent Long, qui croyait peu aux bons sentiments des ours polaires.

— Laissez-le entrer, sergent, répondit Mrs. Paulina Barnett. Cet animal-là a perdu toute férocité. Il est prisonnier comme nous, et, vous le savez, les prisonniers...

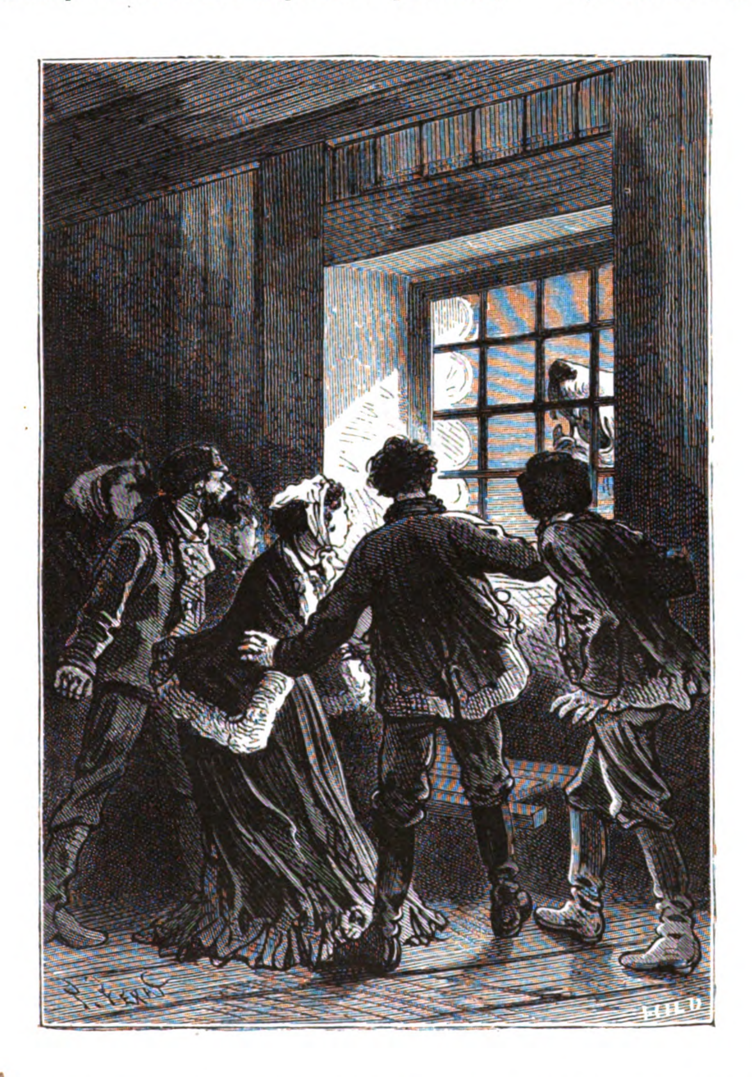
— Ne se mangent pas entre eux! dit Jasper Hobson, cela est vrai, madame, à la condition, toutefois, qu'ils soient de la même espèce. Mais enfin, on épargnera celui-ci, à votre recommandation. Nous ne nous défendrons que s'il nous attaque. Cependant, je crois prudent de rentrer dans la maison. Il ne faut pas donner de tentations trop fortes à ce carnassier! »

Le conseil était bon. Chacun rentra. On ferma les portes, mais les contrevents des fenêtres ne furent point rabattus.

On put donc, à travers les vitres, suivre les manœuvres du visiteur. L'ours arrivé la poterne, qui avait été laissée ouverte, repoussa doucement la porte, passa sa tête, examina l'intérieur de la cour, et entra. Arrivé au milieu de l'enceinte, il examina les constructions qui l'entouraient, se dirigea vers l'étable et le chenil, écouta un instant le grognement des chiens qui l'avaient senti, le bramement des rennes qui n'étaient point rassurés, continua son inspection en suivant le périmètre de la palissade, arriva près de la maison principale, et vint enfin appuyer sa grosse tête contre une des fenêtres de la grande salle.

Pour être franc, tout le monde recula, quelques soldats saisirent leurs fusils, et le sergent Long commença à craindre d'avoir laissé la plaisanterie aller trop loin.

Mais Kalumah vint placer sa douce figure sur la vitre fragile. L'ours parut la reconnaître, — ce fut, du moins, l'avis de l'Esquimaude, — et, satisfait sans doute,



après avoir poussé un bon grognement, il se recula, reprit le chemin de la poterne, puis, ainsi que l'avait dit Jasper Hobson, il s'en alla commme il était venu.

Tel fut l'incident dans toute sa simplicité, incident qui ne se renouvela pas, et les choses reprirent leur cours ordinaire.

Cependant, la guérison du petit enfant marchait bien, et, dans les derniers jours du mois, il avait déjà repris ses bonnes joues et son regard éveillé.

Le 3 février, vers midi, une teinte pâle nuança pendant une heure l'horizon du sud. Un disque jaunâtre se montra un instant. C'était l'astre radieux qui reparaissait pour la première fois, après la longue nuit polaire.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

LE PREMIER PANTALON

Texte par P.-J. Stahl. — Vignettes par Froelich.



I.

C'est aujourd'hui que M. Jujules devait étrenner son premier pantalon.

Il s'est levé de très-bonne heure pour aller voir quel temps il faisait. Sa sœur lui fait voir qu'il y a de la boue dans le chemin.

« Il a plu pendant la nuit. Il faut attendre que le temps sèche! On ne peut pas mettre son premier pantalon, un pantalon

LE PREMIER PANTALON.

Texte par P.-J. STAHL. — Vignettes par FROELICH.



tout neuf, par un temps pareil. Dans une heure, si la pluie ne recommence pas, nous pourrons sortir peut-être... »

II.

M. Jujules, qui, depuis trois jours, n'a vécu que pour entrer en jouissance de son premier pantalon, n'est pas content. Il répond à sa sœur Marie que dans une heure ce serait trop tard, et Marie ayant voulu lui faire entendre qu'une heure ce n'était pas long du tout, M. Jujules très-fâché s'est permis de lui tirer la langue.

Pour lui faire voir que c'est très-laid d'avoir comme ça la langue hors de sa bouche, Mlle Marie la tire à son tour à son frère; M. Jujules n'est pas du tout content que sa sœur ose ainsi se moquer de lui.

LE PREMIER PANTALON

Texte par P.-J. Stahl. — Vignettes par Froelich.



III.

M. Jujules a fini par obtenir de sa sœur qu'elle commençât à l'habiller. Mlle Marie, pour lui faire prendre patience, lui a jeté sa blouse sur la tête; mais je ne crois pas que le moyen ait paru bon à M. Jujules. Il est perdu dans sa blouse comme dans un sac. Il ne peut pas trouver le trou des manches. Il ne sait rien faire tout seul, M. Jujules; sa sœur Marie le gâte, et je crois qu'elle va se décider encore à l'aider.

P.-J. Stahl.

La suite prochainement.

HISTOIRE D'UNE MAISON

TEXTE ET DESSINS

PAR VIOLLET-LE-DUC

VI.

COMME QUOI M. PAUL EST INDUIT A ÉTABLIR CERTAINES DIFFÉRENCES ENTRE LA MORALE ET LA CONSTRUCTION.

Lorsque, le soir, le compte rendu rédigé par Paul fut lu en famille, M. de Gandelau interrompit la lecture à cette phrase infidèlement reproduite : « Le bien n'est que l'absence du mal. »

« Oh! oh! dit le père: la charité est autre chose que l'absence du mal; si tu ne donnes rien au pauvre qui te demande du pain; si, sachant nager, tu ne cherches pas à sauver un homme qui se noie, tu ne fais pas de mal, mais tu ne fais pas de bien.

— Ce n'est pas, reprit le grand cousin en souriant, tout-à-fait ce que j'ai dit à Paul. A propos des défauts constatés dans les constructions, j'ai dit, je crois, que le bien est l'absence du mal; c'est-à-dire qu'en fait de constructions, et peut-être en beaucoup d'autres choses qui tiennent à l'ordre purement matériel, éviter ce qui est mauvais, c'est faire bien, mais non le bien. J'avoue d'ailleurs, que je n'ai pas suffisamment développé ma pensée.

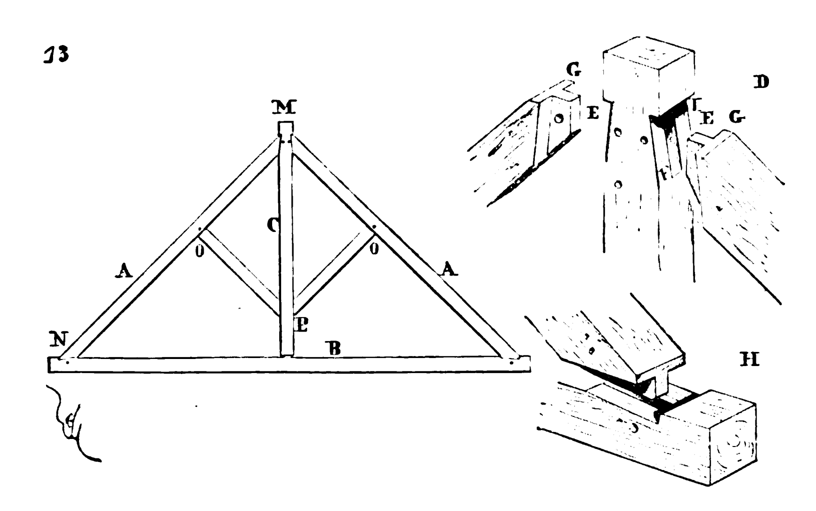
« Deux choses sont nécessaires pour devenir un bon constructeur : un esprit juste — ce qui tient à la nature morale de chacun de nous, — et l'expérience que l'on acquiert.

« L'observation et l'expérience qui en sont la conséquence, nous servent à reconnaître le mal et à l'éviter; mais si malgré cela, on n'est pas doué d'un esprit juste, ordonné naturellement, l'expérience, en permettant de se garder du mal, ne suffit pas à elle seule pour trouver ce qui est bon.

« D'ailleurs si, en morale, le bien est absolu et indépendant des circonstances, il n'en est pas de même en construction. Ce qui est bon ici est mauvais ailleurs, en raison du climat, des habitudes, de la qualité des matériaux et de la façon dont ils se comportent suivant telle ou telle circonstance locale. S'il est bon, par exemple, de couvrir un comble en ardoises dans un climat tempéré et humide, ce procédé ne vaut rien dans un climat chaud, sec et venteux. Des constructions de bois seront excellentes dans telle situation, mauvaises dans d'autres. S'il est bon, dans les habitations, d'ouvrir des jours larges, de vitrer de grandes surfaces sous les climats du nord, parce que la lumière est voilée, cela est mauvais dans des contrées méridionales, où la lumière est intense et où il faut se garantir contre la chaleur. Si donc on peut faire un code de morale, on ne peut établir des règles absolues en construction, et c'est pourquoi l'expérience, le raisonnement et la réflexion doivent toujours intervenir lorsqu'on prétend bâtir. Bien souvent de jeunes architectes m'ont demandé quel était le meilleur *traité* de construction à consulter. Il n'y en a point,

leur disais-je, par la raison qu'un traité ne saurait prévoir tous les cas, toutes les circonstances particulières qui se présentent dans la carrière de l'architecte. Le *traité* établit des règles, mais quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, vous vous trouvez en face de l'exception et n'avez plus que faire de la règle. Un traité de construction est bon pour habituer l'esprit à concevoir et à faire exécuter suivant certaines méthodes; il vous donne les moyens de résoudre les problèmes posés, mais ne les résoud pas, ou du moins n'en résoud qu'un seul sur mille. C'est donc à l'intelligence, à l'observation à suppléer, en ces mille cas présentés, à ce que la règle ne peut prévoir. »

« Hier, dit le grand cousin à Paul, lorsque celui-ci entra dans sa chambre, nous avons visité les caves et le rez-de-chaussée; aujourd'hui nous irons nous promener dans les greniers du château. Mais d'abord je vais vous montrer ce qu'on entend par une *ferme* de charpente.... La ferme la



plus simple (fig. 13), se compose de quatre pièces de bois: deux arbalétriers, un entrait et un poinçon. Les deux pièces inclinées A sont les arbalétriers, la pièce horizontale B, l'entrait, et la pièce verticale C le poinçon, Les bouts supérieurs des arbalétriers s'assemblent dans le poinçon ainsi que je vous le fais voir par le détail D, c'est-à-dire à l'aide de deux tenons E qui entrent dans deux mortaises F et d'un épaulement G qui fait que toute la force du bois bute dans l'encoche I, que nous appelons embrèvement. Les bouts inférieurs des arbalétriers s'assemblent de même aux deux extrémités de l'entrait ainsi que nous le fait voir cet autre détail H. Le poinçon s'assemble aussi par un tenon, dans le milieu de l'entrait, mais librement et sans appuyer sur cet entrait. Les tenons entrés dans les mortaises, on enfonce des chevilles de bois dans les trous que je vous marque, pour relier le tout. Plus vous appuyez sur le sommet M et plus vous tendez à faire écarter du pied les deux arbalétriers; mais ceux-ci, étant fixés aux deux bouts de l'entrait, roidissent celui-ci comme la corde d'un arc. Donc cet entrait est d'autant moins disposé à se courber qu'il est mieux tendu et le poinçon n'est là que pour le suspendre à son milieu et pour assembler la tête des arbalétriers. Mais de M en N ces arbalétriers peuvent fléchir sous le poids de la couverture, alors on ajoute deux liens O P qui arrêtent cette flexion en reportant les

charges sur le poinçon, de telle sorte que celui-ci est à son tour tendu de M en P. Le bois ne pouvant s'allonger, le point P est fixe, donc les deux points O le sont aussi.

« Maintenant que vous savez ce qu'est la ferme la plus simple, montons dans les combles. »

Ces combles étaient vieux, réparés, consolidés bien des fois, et formaient un enchevêtrement de charpentes assez difficile à comprendre. « Autrefois, dit le grand cousin, il y a plus d'un siècle, on faisait les charpentes ainsi que vous le voyez ici : chaque chevron portant ferme, c'est-à-dire que chacun des chevrons composait une ferme, sauf l'entrait que l'on ne plaçait que de distance en distance. Alors le bois était à foison et on ne songeait guère à l'économiser. Aujourd'hui il est moins commun et il est difficile de se procurer un nombre considérable de pièces d'une grande dimension. Les belles futaies qui couvraient le sol de la France ont été gaspillées sottement et les bois longs d'essence de chêne sont rares. Il a donc fallu les économiser. Aussi a-t-on pris le parti d'établir des fermes solides à une distance de 4 mètres environ l'une de l'autre. Sur ces fermes on a placé des *pannes* qui sont ces pièces horizontales que vous voyez de ce côté et, sur ces pannes, des chevrons plus ou moins longs ont été posés pour recevoir les lattes des tuiles ou la volige de l'ardoise. Mais toute charpente de comble doit être établie sur des semelles, qui sont ces pièces horizontales reposant sur la tête des murs, qui relient et isolent les entraits de la maçonnerie; car il faut observer que les bois se conservent indéfiniment à l'air libre, sec, mais qu'ils se pourrissent rapidement au contact d'un corps humide comme est la pierre. Voyez ici cette pièce de bois presque engagée dans la maçonnerie ; elle est à moitié réduite à l'état d'amadou, tandis que l'arbalétrier au-dessus, qui est à l'air libre, à l'air sec, est aussi pur de pourriture que s'il était neuf.

« On faisait autrefois les planchers en plaçant des solives reposant sur des poutres et les murs. Ces solives et ces poutres restaient apparentes; ainsi que vous pouvez le voir encore dans la cuisine et la grande salle du rez-de-chaussée qui sert de dépôt. L'air circulait donc autour de ces bois et ceux-ci pouvaient durer des siècles. Mais on a trouvé que ces bois apparents n'étaient point agréables à la vue, qu'ils n'étaient point propres et permettaient aux araignées de tendre leurs toiles dans leurs intervalles. On a donc cloué des lattes sous ces solives et on a couvert ce lattis d'un enduit que nous appelons le plafond. Les bois ainsi enfermés, privés d'air, se sont échauffés (comme on dit en terme de charpenterie), c'est-à-dire qu'ils ont fermenté et la pourriture les a bientôt attaqués. Si bien que des planchers à solives apparentes qui avaient résisté à l'action du temps pendant des siècles, sont tombés de pourriture au bout de peu de temps du moment qu'ils ont été enfermés. J'ajouterai qu'autrefois, avant d'employer des bois dans les constructions, on avait la précaution de les laisser plusieurs années dehors à l'action de la pluie et du soleil. On les faisait baigner même un certain temps dans l'eau, afin de les purger de la sève (car la sève est le ferment qui cause la pourriture du bois). Quand ces bois écorcés et grossièrement équarris étaient restés à l'air pendant cinq ou six ans, on les employait. Mais nous sommes pressés à cette heure, et on met en œuvre des bois qui souvent n'ont pas une année de coupe. Ils ne sont pas secs, ont gardé leur sève et si on les enferme alors, ils fermentent rapidement, si bien qu'en quelques années, les plus grosses poutres sont complétement pourries. Aussi les architectes prudents hésitent à

employer du bois pour les planchers. Cependant leur emploi — même à l'état de dessiccation imparfaite — n'aurait pas de graves inconvénients si on ne les enfermait pas entre des enduits. Le pis qui pourrait arriver, ce serait des gerçures et des chantournements. Ils sécheraient employés, comme ils auraient séché à l'air libre.

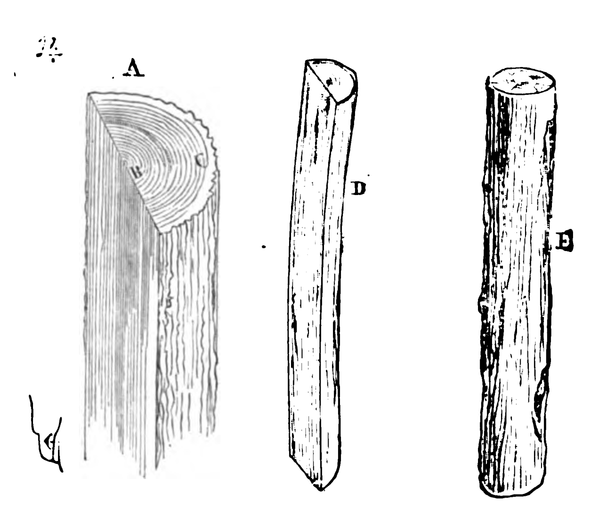
« Il n'y a donc pas grand inconvénient à employer des bois fraîchement coupés pour des charpentes de combles, lesquelles sont généralement laissées libres. Elles sèchent sur place. Elles se déforment, mais ne pourrissent pas.

« Comme nous ne pourrons trouver, pour la maison de votre sœur, des bois absolument secs, nous ferons donc des planchers à solives apparentes et nous tâcherons, par des moyens simples et peu dispendieux, de leur donner une apparence qui ne soit pas désagréable.

« Mais il faut que vous compreniez bien quelles sont les qualités des bois. Je ne vous dirai pas que la nature a fait pousser ces grands végétaux que nous employons, pour notre agrément ou nos besoins. La nature s'est, je crois, fort peu préoccupée de savoir si le chêne, le sapin, nous seraient bons à quelque chose; et, si l'intelligence humaine a su tirer parti de ces matériaux qui croissent devant nos yeux, c'est après avoir reconnu et constaté par l'expérience, leurs propriétés. Malheureusement il semblerait que les résultats de cette expérience ne tendent pas à s'accroître et, à voir la façon dont on emploie le plus habituellement ces bois aujourd'hui, on pourrait admettre que nous sommes moins instruits que nos devanciers ou que nous avons perdu cette habitude de l'observation avec laquelle ils étaient familiers.

« Le bois étant un composé de fibres plus ou moins lâches ou serrées possède une puissance de résistance considérable à une pression qui s'exerce suivant la longueur de ces fibres, mais il fléchit ou s'écrase facilement au contraire sous une pression exercée sur le travers de ces mêmes fibres. Ainsi une bûche de 0m,10 de diamètre d'une longueur d'un mètre, posée debout, supportera sans s'écraser ou se tordre, une pression de 20,000 kilogrammes, tandis que ce poids brisera ou écrasera cette bûche posée horizontalement, comme vous écraseriez une tige de roseau sous votre pied. Prenez un fétu de paille bien sain, de 0m,10 de longueur et posez votre doigt sur un bout en tenant ce fétu verticalement sur une table; il vous faudra appuyer assez fortement pour le faire fléchir, tandis que la moindre presssion exercée sur ce même fétu, s'il est posé horizontalement, l'aplatira. Le fétu est un tube. L'arbre est composé d'une série de tubes les uns dans les autres. Plus ces tubes sont nombreux, serrés, fins, et plus le tronc résiste à une pression, soit dans le sens de la longueur, soit dans le sens de l'épaisseur. Mais ceci nous indique que pour conserver au bois ses qualités de résistance, il faut l'employer tel que la nature le donne et c'est bien ainsi, en effet, qu'on procédait jadis. Chaque pièce de charpente était prise dans un brin d'arbre plus ou moins gros, suivant le besoin, mais on ne refendait pas les arbres dans leur longueur pour composer plusieurs pièces de charpente; car le cœur étant plus dur et compacte que n'est l'aubier (qui est l'enveloppe spongieuse placée sous l'écorce) et les couches concentriques du bois étant d'autant plus serrées et résistantes qu'elles avoisinent le cœur, si vous fendez un arbre en deux dans sa longueur, une des parois est beaucoup plus résistante que l'autre, l'équilibre est rompu et la flexion se fait facilement sous la charge. Les couches externes étant les plus récentes, celles-ci sont

plus spongieuses et plus lâches de tissus que ne le sont les couches anciennes qui avoisinent le cœur; par conséquent la dessiccation produit sur ses couches externes un retrait plus considérable que sur les couches internes; de là, courbure. Soit A fi(g. 14) une pièce de bois refendue, les couches B sont plus dures, compactes que celles C qui contiennent plus d'humidité et dont les fibres sont plus molles. En séchant, cette pièce de bois produira donc une concavité du côté externe, ainsi que

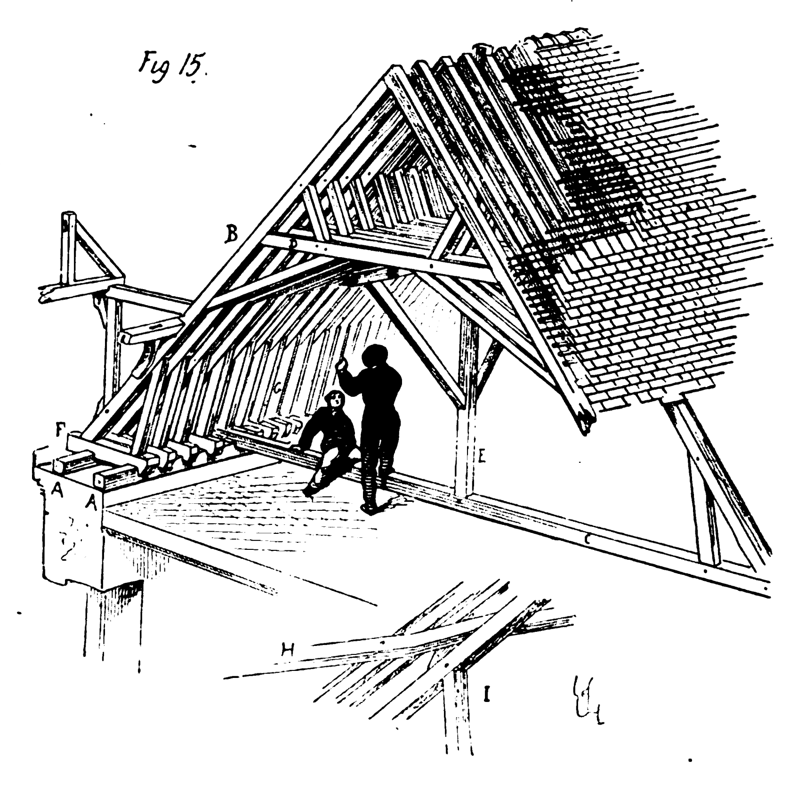


je vous les marque en D. Si le bois est laissé entier comme je le trace en E, les effets se neutraliseront et la pièce se conservera droite.

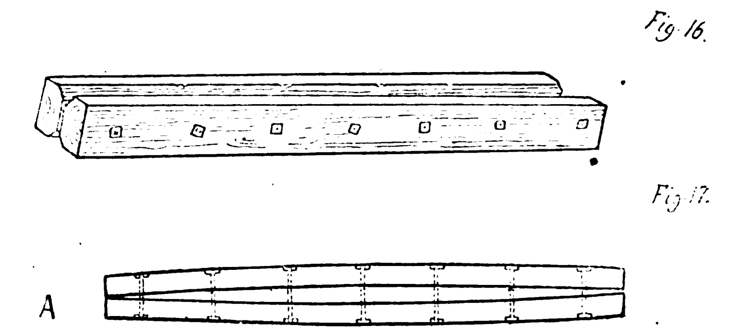
« Voyez cette charpente ancienne dont les chevrons portent ferme (fig. 15) : les sablières A sont équarries dans des brins de chêne, le cœur étant au centre. Il en est de même des chevrons B, des entraits C, des faux entraits D, des poinçons E, des blochets F et des jambettes G; aussi toutes ces pièces ont conservé leur rigidité et aucune d'elles ne s'est courbée parce qu'elles ont été employées sèches et en brins non refendus. Voyez au contraire cette panne H posée sur cette ferme I d'une date récente, elle est courbée, non pas tant à cause du poids des chevrons qu'elle porte, que parce qu'elle est refendue et que le charpentier a maladroitement posé le cœur du côté intérieur. S'il eût fait le contraire, si le cœur eût été posé du côté du chevronnage, il est à croire que cette panne n'aurait point fléchi, peut-être même aurait-elle pris du roide, c'est-à-dire qu'elle serait convexe sur sa face externe. Mais les charpentiers sont des hommes et il n'aiment point à se donner du travail quand ils croient pouvoir l'éviter. Celui qui a posé cette panne a trouvé plus commode de la placer sur son plan de sciage au lieu de la retourner et de mettre ce plan sous les chevrons.

« Considérant cette qualité du bois, et du bois de chêne notamment, dont les fibres internes sont plus dures et plus serrées que ne sont les couches externes, quand on veut poser une pièce de bois horizontalement sur deux points d'appui ou piliers, et lui donner toute la résistance dont elle est susceptible pour porter un poids agissant sur son milieu, on la débite à la scie en deux, dans sa longueur et, retournant les faces à l'extérieur, on boulonne ensem-

ble ces deux pièces ainsi que je vous l'indique ici. (Fig. 16.) Alors les cœurs étant en dehors et les deux pièces tendant à se courber en formant deux surfaces con-

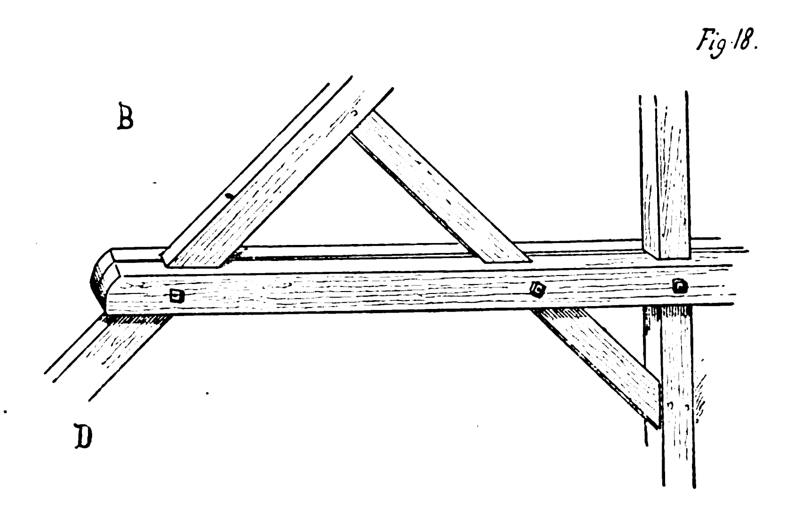


vexes, ainsi que vous le voyez en A (fig. 17), si elles sont bien serrées par des boulons munis de bonnes platines, elles sont obligées de rester droites; la puissance de cour-



bure de l'une neutralisant la puissance de courbure de l'autre, ces deux efforts contraires tendent à donner plus de roide à la pièce; d'autant que, si vous prenez un bois quelque peu courbé naturellement et que vous placiez ces deux pièces de telle sorte que la concavité soit en dessous, après les avoir, bien entendu, chevauchées, mettant la queue de l'une contre la tête de l'autre, vous aurez donné à cette pièce de bois toute la résistance dont elle est susceptible.

« C'est d'après cette méthode qu'il faut poser les *moises*, mettant les sciages en dehors. Nous appelons moises des pièces de bois qui, doublées habituellement, pincent deux ou plusieurs membres d'une charpente. Ici, par exemple (fig. 18), vous



voyez que l'on a placé une paire de moises pour remplacer un entrait pourri. Ces moises A saisissent au moyen d'entailles à mi-bois les arbalétriers B, le poinçon C et les deux liens D. Des boulons en fer avec écrous serrent exactement les entailles des moises comme feraient des mâchoires, contre les bois qu'il s'agissait de maintenir à leur place. Mais en voilà assez pour aujourd'hui et vous aurez fort à faire de mettre au net, d'ici à ce soir, cette leçon de charpenterie. »

VIOLLET-LE-DUC.

La suite prochainement.

LIBÉRALITÉ — GÉNÉROSITÉ — OUBLI DES INJURES

LA MORALE EN ACTION PAR L'HISTOIRE

Amin, fils du calife Aroun-ben-Raschild, lui demanda avec instance la permission de punir un homme qui avait mal parlé de Zébédab, sa mère. « La clémence, lui répondit le successeur de Mahomet, est un devoir pour tout bon musulman. Je ne dois pas être moins irrité que vous contre celui qui a offensé Zébédab ; eh bien, je lui pardonne. »

Le calife s'apercevant que Amin, dans l'effervescence de l'âge, ne goûtait pas cette leçon de modération, ajouta : « Si vous ne pouvez pas éteindre le feu de la colère qui vous enflamme, tout ce que je puis vous permettre pour votre vengeance, c'est de dire dans huit jours autant de mal de la mère de cet homme qu'il en a dit de la vôtre.

— Dans huit jours, mon père?

— Oui, j'exige ce délai.

— Dans huit jours je l'aurai oublié.

— Eh qui vous empêche, mon fils, de l'oublier dès aujourd'hui? »

Il est heureux que le dialogue entre le père et le fils ait eu cette naïve conclusion, sans quoi, grâce à l'étrange proposition du calife, il y eût eu une mère de plus offensée et un seconde atteinte à la justice.

Ce ne fut pas toujours par la droiture et la noblesse de caractère que brilla l'empereur Charles-Quint. Une fois cependant qu'un courtisan — sorte d'être capable de toutes les bassesses — lui apprenait que certain seigneur, alors poursuivi pour crime de rébellion, se tenait caché dans un château voisin : « N'auriez-vous pas mieux fait, dit Charles, d'avertir cet homme que je suis près de lui, que de me dire qu'il est près de moi? »

*

L'immortel Michel Cervantes, l'auteur de *Don Quichotte*, étant soldat au service de Naples, voulut retourner en Espagne, sa patrie. Il s'embarqua. Mais le navire sur lequel il se trouvait fut attaqué et pris par un corsaire algérien, et les passagers emmenés en Afrique, où ils furent vendus comme esclaves.

Au bout de quelques mois, une dizaine de captifs, parmi lesquels se trouvait Cervantes, résolurent de tenter en commun une évasion; toutes leurs mesures allaient aboutir, quand leur secret fut surpris. Les malheureux esclaves sont traînés devant le dey d'Alger, qui leur promet la vie à condition qu'ils lui nommeront l'auteur du complot, lequel serait seul puni.

Aussitôt Cervantes de s'écrier : « C'est moi; fais-moi mourir, mais rends la liberté à mes camarades! »

Le roi ne put s'empêcher d'admirer ce courage, en faveur duquel il fit grâce de la vie à tous, sans toutefois rendre la liberté à aucun; car ce ne fut réellement que plusieurs années plus tard, que, sa famille ayant envoyé le prix de sa rançon, Cervantes put retourner en Espagne, où l'attendait la plus grande renommée littéraire.

*

Lors du massacre de la Saint-Barthélemy, raconte A. d'Aubigné, Resnier, officier protestant, était alors à Paris en même temps qu'un nommé Vesins, son ennemi déclaré. Leur inimitié avait commencé dans le Quercy, où le premier commandait un parti de soldats de sa religion, contre le second, qui était lieutenant du roi. A cette querelle générale, s'en étaient jointes de particulières; les cœurs étaient violemment aigris, et ces deux hommes semblaient ne se chercher que pour se détruire l'un l'autre.

L'occasion était bien favorable pour Vesins. Au signal qui fut donné pour commencer cette fatale boucherie il s'arme, monte à cheval, s'étant fait suivre de quelques-uns de ses gens, et va droit chez son ennemi. Resnier, éveillé depuis quelque temps par le bruit, et instruit du sort qui le menaçait par les cris de ceux qu'on massacrait dans le voisinage, s'était mis à genoux et attendait la mort, exhortant son valet à faire le sacrifice de sa vie avec la même fermeté. Tout à coup il voit paraître Vesins, l'épée à la main et le feu dans les yeux. Sans chercher à se mettre en défense, il lui présente sa tête en lui disant : « qu'il l'aurait à bon marché. »

Vesins avait une intention bien différente; il commande au valet de donner à son maître son épée et ses bottes, et ayant dit à Resnier de le suivre sans s'expliquer encore, il le fait monter sur un cheval qu'il tenait tout prêt; aussitôt il devient

son guide pour l'arracher aux dangers qu'il aurait courus à Paris, le ramène dans le fond du Quercy et le rend à sa femme et à ses enfants, qui désespéraient déjà de le voir jamais.

E. MULLER.

HISTOIRE DU SERIN CHARMANT

Je demeurais à Clèves, chez une famille prussienne, dit un auteur anglais du siècle dernier. — Un jour que nous sortions de dîner, et comme c'était l'époque de la foire, on annonça un oiseleur fameux par les éducations d'oiseaux qu'il avait faites. La compagnie le vit arriver avec grand plaisir, et les musiciens demandèrent la permission de rester pour voir ses tours. Le maître de la maison la leur accorda volontiers; et chacun témoigna le désir de connaître les talents d'un certain serin, qui surpassait, dit-on, tout ce qu'on raconte de merveilleux des animaux les plus savants.

L'oiseleur, placé auprès de la table, prit alors son serin sur son doigt, et se mit à le haranguer :

« Allons, Charmant, lui dit-il, te voilà devant des personnes de beaucoup d'esprit, prends garde à toi, ne va pas me faire un affront. »

L'oiseau, qui avait paru très-attentif pendant cette exhortation, fit deux révérences de très-bonne grâce.

L'oiseleur lui tira son chapeau pour répondre à sa politesse, et lui demanda un petit air.

Le serin chanta d'une voix quelque peu rude.

« Fi donc! c'est le cri d'un corbeau enrhumé, cela. Donnez-nous quelque chose de mieux. »

L'oiseau prit une voix douce à l'extrême, et modéra ou précipita son chant, selon ce que son maître lui commandait. Il battait en même temps la mesure avec le pied, ou avec la tête, et il paraissait sentir à merveille l'expression des airs qu'il chantait. Les bravos retentissaient de toutes parts.

Les musiciens protestèrent que le serin en savait plus qu'aucun d'eux.

« Eh bien! est-ce que nous ne remercions pas de ce compliment? » dit l'oiseleur.

Le serin s'inclina d'un air respectueux et confus, et tout le monde d'applaudir encore.

Il fit ensuite l'exercice avec un fusil de paille, puis il voleta, puis il joua une fanfare de chasse à l'imitation de son maître qui avait entonné. Et comme on l'applaudissait de nouveau, il salua en tirant le pied comme un homme.

« Tu as bien fait ton devoir, lui dit son maître, en le caressant. Maintenant, mon enfant, tu vas faire un petit somme pendant que je prendrai ta place? »

A ces mots l'oiseau fit semblant de s'endormir par degrés. Il ferma d'abord un œil, puis l'autre, puis il balança la tête; puis il pencha si fort, à droite, à gauche, que ceux qui étaient à portée avançaient bonnement la main pour le soutenir, et finalement il resta couché sans mouvement sur la main de son maître. Alors celui-ci le posa sur la table dans la même attitude. Il commença ses propres tours, dont le plus fort fut un équilibre de plusieurs pipes, qui absorbait l'attention de toute l'assemblée, lorsqu'un énorme chat qu'on n'avait point aperçu, et qui guettait depuis longtemps, sans doute, l'instant de faire son coup, s'élança sur la table, prit le serin et décampa par la fenêtre, avant

qu'aucun des spectateurs eût seulement songé à s'y opposer.

La salle à manger fut vide en un moment, mais, hélas, la poursuite n'eut aucun heureux résultat. L'oiseleur rentra bientôt après dans un état de consternation inexprimable, et rapportant le corps sanglant de son oiseau, il posa devant lui les restes de son oiseau chéri, et s'écria de l'accent le plus douloureux :

« Mon pauvre ami, mon compagnon, toi qui faisais vivre ton maître, toi qui m'accompagnais dans mes voyages, toi qui mangeais à ma table, qui dormais dans mon lit, te voilà donc! dans quel état! Oh! je te pleurerai tant que je vivrai. Oh! c'est bien la juste punition de ma vanité! J'ai voulu qu'on vît ton obéissance, ta constance, et je t'ai fait rester comme un mort sur cette table. Si je t'avais laissé libre, si je m'étais fié à toi de la garde de toi-même, tu serais maintenant perché sur mon doigt, ou tu reposerais tranquillement dans mon sein.... Ah! maudit soit l'instant où je suis entré dans cette maison... Ah! que ne suis-je mort comme toi! »

Le pauvre homme accompagnait ces paroles de tous les signes du désespoir le plus profond. Il tira de sa poche une petite bourse de velours vert fort usée; il en sortit un peu de coton qui servait à envelopper les appeaux qu'il employait à son métier d'oiseleur. Il jeta ceux-ci sur la table d'un air d'indignation et de mépris. Ensuite, il fit un petit lit de coton sur lequel il posa doucement le corps du serin, et il recommença ses plaintes, mais d'un ton plus sensible et plus doux. Sa douleur avait pris un caractère plus tendre.

Son chagrin était vivement partagé par tous les assistants. Les musiciens surtout semblaient pénétrés de son malheur, et ils nous donnèrent une scène touchante. Ils se rassemblèrent dans un coin, et après s'être parlé à l'oreille, et après avoir essuyé leurs yeux, ils députèrent un des leurs pour mettre dans la poche du malheureux faiseur de tours le produit de la contribution qu'ils avaient reçue pour leur musique.

Celui-ci voulant la leur rendre, sortit malheureusement de sa poche en même temps un autre petit sac, qui contenait la graine dont il nourrissait son oiseau. La vue de cet objet fit sur lui une impression que la parole ne saurait rendre. Il jeta au loin le paquet de l'argent avec un sentiment qu'on voyait bien n'être pas de l'ingratitude, mais qui tenait du désespoir. Il déroula le cordon qui enveloppait le petit sac; il en tira deux ou trois grains qu'il approcha du bec de l'oiseau, puis il s'écria en secouant la tête : « Non, non, mon pauvre ami! c'est fini! tu ne mangeras plus dans ma main, dans ma main qui seule t'a donné la nourriture pendant plusieurs années. Ah! combien nous étions contents quand notre petit sac était plein! eût-il débordé d'or, que tu l'aurais bien mérité! »

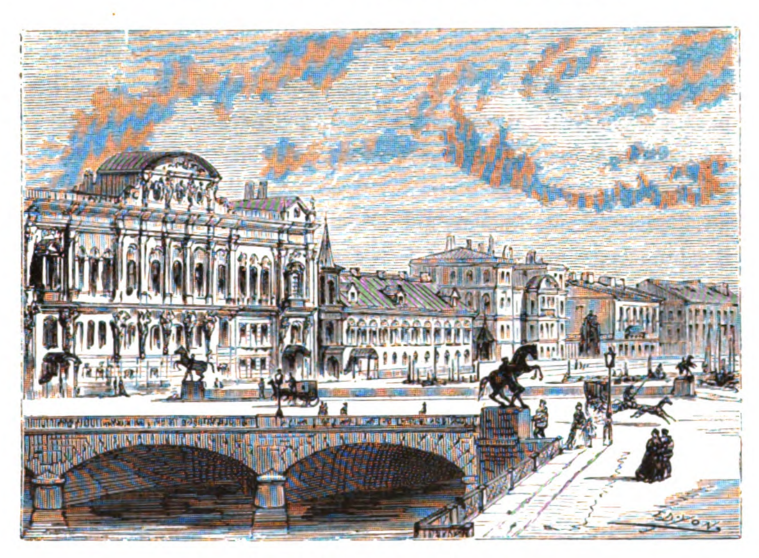
Nous prîmes tant de soins pour consoler ce brave homme, que nous réussîmes quelque peu à calmer son chagrin. Nous voulûmes qu'il rentrât avec nous au salon; mais nous n'avions pas songé au serin de madame.... Quand il l'aperçut, il poussa un gros soupir. Une larme vint sur sa paupière et roula sur sa joue. Nous le pressâmes de dîner avec nous, il y consentit. Après le repas, il caressa l'enfant de madame, il le prit sur ses genoux, et le regardant avec une profonde et navrante tristesse : « On a aussi bien de la peine à vous élever, vous autres, dit-il, et cependant on vous perd quelquefois.... »

E. MULLER.

HISTOIRE
DE LA FAMILLE CHESTER
ET DE DEUX PETITS ORPHELINS

CHAPITRE XXII

UN CHIEN DE GARDE D'UN NOUVEAU GENRE.



Pont d'Anitichkine à Saint-Pétersbourg.

Quels frottements de museaux célébrèrent notre heureuse et si inopinée rencontre avec Patte-Alerte, il serait superflu de le dire. Ce fut une grande joie pour moi, après mes tribulations, de revoir tout à la fois un pays et un visage amis. Je voulus tout d'abord faire parler Patte-Alerte, mais elle s'y refusa.

« C'est aux arrivants de parler les premiers, me dit-elle. Vous êtes chez moi, je vous écoute. »

J'avais tant de choses à raconter que je m'essoufflai presque avant d'arriver au bout de mon récit. Je couronnai l'histoire de mes impressions de voyage par la dernière aventure de Moustache, que je regardais plus que jamais comme un demi-dieu.

« Et maintenant que j'ai vidé mon sac aux nouvelles, ouvre un peu le tien, dis-je en terminant. D'abord, où est Caramel ? »

Patte-Alerte baissa la tête et laissa retomber sa longue queue avec un abandon mélancolique.

Cette démonstration de la part d'une personne dont je connaissais l'humeur enjouée, me fit comprendre qu'il était arrivé malheur à mon cher bon frère. A vrai dire, l'obstination de ma belle-sœur à me faire raconter toute notre histoire avant de m'avoir dit la sienne et celle de Caramel m'avait tout d'abord serré le cœur. Patte-Alerte n'était pas de nature à laisser la parole aux autres quand elle avait quelque chose de bon à dire.

« Mon frère serait-il malade, blessé, lui dis-je, en danger? Expliquez-vous, Patte-Alerte; cette attente est un supplice.

— Je suis veuve, s'écria Patte-Alerte en me jetant les pattes autour du cou. Veuve, mon cher Dent-d'Acier; Caramel n'est plus. J'ai perdu le meilleur, le plus aimable des maris.

— Comment, comment la chose est-elle arrivée? demandai-je d'une voix qu'étouffaient les sanglots.

— Huit jours à peine après notre arrivée dans ces parages, balbutia Patte-Alerte, — huit jours à peine. — Tout nous souriait dans ce charmant pays, tout allait à souhait; Caramel me répétait à tout instant du jour qu'il connaissait enfin, grâce à moi, le parfait bonheur. Nous résolumes ce matin-là d'aller à quelque distance d'où nous sommes, passer les premières heures de la journée, au bord d'un ruisseau dont les rives fleuries plaisaient à mon bon Caramel. Des noisetiers, des châtaigniers ombragent cette rive, et nous étions assurés d'y trouver un déjeuner abondant. Nous causions comme deux êtres qui n'ont rien à souhaiter, au pied d'un vieux saule, quand du haut de ce saule, un chat, un chat énorme bondit sur nous comme un tigre. Le monstre nous avait vus venir sans doute et avait préparé avec soin son embuscade. Caramel était plus éloigné que moi du féroce animal. J'allais donc être sa victime, quand d'un bond dont je ne l'aurais jamais cru capable, mon pauvre mari s'interposa entre moi et la griffe de notre sanguinaire ennemi. Il n'eut que le temps de me crier: « Sauve-toi, pense à nos petits! » Je le vois encore dans la gueule de ce bandit. Le lâche fuyait emportant sa proie, emportant mon époux, mon bonheur!

« Ah! Dent-d'Acier, je n'aurais jamais cru avant de vous revoir, qu'il pût y avoir une sorte de joie possible en ce monde pour la malheureuse Patte-Alerte! La vue du frère de Caramel pouvait seule faire trêve un instant à ma douleur.

— Pauvre Caramel! soupirai-je. Tu étais certes tout à la fois le plus laid et le meilleur des rats! Moi qui me promettais de te conter mes aventures! Mais, non! J'ai traversé le vaste Océan, j'ai affronté des périls sans nombre, menacé tantôt d'être cuit dans un pâté, tantôt ballotté par les flots sur un tonneau, et après tout, me voici de retour sans avoir reçu la moindre égratignure, tandis que toi qui avais résolu de mener une vie paisible sous ton ciel natal, tu as péri misérablement au sein du bonheur sous la dent d'un chat.

— Misérablement! s'écria Moustache en s'essuyant les yeux; que dis-tu là, Dent-d'Acier? Jamais mort fut-elle plus belle que celle de l'heureux Caramel! Tu parlais de héros, tout-à-l'heure; eh bien, sache-le, ton gros frère Caramel en est un, et de la vraie espèce. Sa mort est digne d'envie. »

Et se tournant vers madame Caramel: « Vous avez des enfants, dit-il, élevez-les dans le respect de la mémoire de leur père, et qu'ils tâchent de devenir dignes de porter son nom à jamais glorieux! »

Je n'avais jamais vu Moustache si ému. Patte-Alerte pleurait de joie qu'un rat de la valeur de Moustache appréciât si dignement son mari.

A mon grand étonnement, Moustache qui, on l'a vu de reste, ne pouvait tenir en place, resta quinze jours avec nous. Il était plein d'attentions pour ma belle-sœur et pour sa nichée, jouait avec les enfants, leur racontait des histoires à leur portée, et semblait oublier son goût pour les voyages et les aventures. Mais le repos n'était pas dans sa nature. S'adressant un jour à Patte-Alerte: « Madame Caramel, lui dit-il, je suis trop heureux ici; bien manger, bien dormir, être sûr du jour

et du lendemain n'est décidément pas mon affaire. Il me semble que mes pattes se rouillent; votre petit dernier m'a dit hier que je prenais du ventre et que je ressemblerais bientôt à son papa Caramel. Au moral, c'est plus d'honneur que je n'en mérite; au physique, c'est une gloire qui ne me tente pas.

« Sommes-nous loin de Londres? J'ai hâte de revisiter mon ancien domicile et de m'y retremper dans la vie active, après ces longues vacances.

— Par terre, vous avez devant vous un voyage d'une quinzaine de jours, répliqua Patte-Alerte. Moi, j'ai abrégé de beaucoup la distance en venant par eau, à bord d'un navire marchand, pour ne pas fatiguer Caramel.

— Je ne tiens plus à naviguer d'ici à quelque temps, répondit Moustache, et aujourd'hui que le fruit abonde dans les jardins, rien ne saurait être plus agréable qu'un voyage à patte. Qu'en penses-tu, Dent-d'Acier?

— Je ne suis guère disposé, pour le quart d'heure, à entreprendre un long trajet, soit par terre, soit par mer; je t'accompagnerai un bout de chemin, mon cher Moustache, je te ferai, comme on dit, un pas de conduite, mais je préfère ne pas retourner tout de suite à Londres. Je veux passer quelque temps encore en famille près de l'endroit où Caramel est mort.

— Et vous? demanda Moustache à Patte-Alerte. Retournez-vous à Londres avec moi?

— Excusez-moi, monseigneur, répondit ma belle-sœur en secouant les oreilles avec une vivacité comique. Je suis de l'avis de feu Caramel. Des héros tels que vous sont les plus dangereux compagnons de voyage que l'on puisse rencontrer, et je n'ai pas la moindre envie de courir les mêmes risques que vous. Je ne tiens pas plus à figurer dans un pâté qu'à être écrasée sous un *drochki*, poursuivie par des chiens, noyée dans un sac ou balancée par la queue. Non, non, vaillant Moustache, je me contenterai d'admirer vos exploits à distance. Quant à vous imiter, c'est là un honneur dont une mère de famille comme moi a le droit de se reconnaître indigne. Gardez votre gloire; moi, je garde mes oreilles et mes enfants! Adieu, bon voyage et au revoir! »

Moustache se mit à rire de cette sortie, et Chiffon Patte-Alerte disparut en courant, avant que nous eussions pu dire un mot pour la retenir.

Le lendemain, je prévins Pate-Alerte que j'allais partir avec Moustache pour lui faire la conduite : « N'allez pas trop loin, ne vous laissez pas entraîner par l'éloquence et par l'exemple de Moustache; vous avez le caractère moins solide que les dents, méfiez-vous de votre faiblesse.

— Soyez tranquille, lui dis-je, dans deux jours, trois au plus, vous me reverrez. — La vie de famille me convient, le métier d'oncle me paraît décidément avoir des charmes. »

Et sur ces bonnes résolutions nous nous quittâmes.

Hélas! il y avait près de trois semaines que j'avais quitté ma belle-sœur et mes petits-neveux, et Moustache, chaque fois que je faisais mine de rebrousser chemin, trouvait le moyen de me garder encore. C'était ceci, c'était cela, il fallait voir la montagne, il fallait visiter le vallon. Le pays valait la peine d'être vu à fond. Il ne convenait pas de voyager ainsi en étourneaux qui regardent sans voir et voient sans regarder. Nous aurions déjà dû être à Londres, nous en étions encore loin. Aurais-je bien le cœur de l'abandonner déjà? Et il chantonnait alors d'un air si gai le refrain de Béranger :

Vie errante
Est chose enivrante,

que je remettais notre séparation au lendemain. Avec lui on ne sentait pas la fatigue. Pourtant un jour, après une rude étape beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire, faite par une chaleur accablante, nous éprouvâmes, Moustache et moi, le besoin de nous donner quelques heures de repos ; aussi, passâmes-nous le reste de la journée à dormir. Le soir, nous n'eûmes pas loin à aller pour souper copieusement; les gerbes ne manquaient pas, on était en pleine moisson. Le lendemain, la chaleur fut accablante. Naturellement, la chaleur ramena la soif.

« Il n'y a personne dans les champs, me dit Moustache en se glissant hors de la haie où nous étions cachés. Tiens, Dent-d'Acier, vois-tu là-bas, près de ce chêne, un objet qui brille au soleil?

— Oui, répliquai-je, cela m'a tout l'air d'être un pot à bière, et il appartient sans doute à un moissonneur.

— Je ne serais pas étonné si le mouchoir que j'aperçois à côté du pot contenait une bonne miche de pain, accompagnée d'un beau morceau de fromage.

— Ni moi non plus; mais peu m'importe.

— Comment, peu t'importe? Tu n'as donc pas aussi envie que moi de comparer la bière anglaise au *kwas?*

— Je t'en prie, ne t'expose pas de nouveau! Songe au sort de Caramel! m'écriai-je.

— Ta, ta, ta! Il n'y a rien à craindre. Pas un campagnard en vue! Dans tous les cas, je me flatte d'être assez leste pour ne pas me laisser prendre au milieu d'un champ. »

Sur ce, l'audacieux Moustache me brûla la politesse. Après avoir prudemment regardé dans toutes les directions, je me décidai à le suivre; car j'ai toujours eu un faible pour la bière.

« Mon pauvre Dent-d'Acier, me dit mon compagnon pendant que nous nous dirigions vers le chêne, tu manqueras toujours d'initiative. Tâche donc d'avoir un peu plus de résolution... Ah! ah! j'avais bien deviné. Ce parfum alléchant annonce du fromage. Nous allons voir si les villageois ont bon goût. »

A peine eut-il touché du bout de son museau le mouchoir qui couvrait les provisions, qu'un rat étranger surgit de derrière le paquet et cria d'un ton féroce :

« Arrière, ou je mords! »



Moustache, peu habitué à ce qu'on osât lui porter un défi de ce genre, montra aussitôt les dents ; mais jugez de notre stupéfaction lorsque nous reconnûmes — était-ce bien possible! — dans ce rat audacieux les formes grassouillettes, le museau pointu et la robe tachetée de Caramel!

Pour le coup c'était trop fort. Avoir été tant et si sincèrement pleuré, avoir laissé tant de regrets et être florissant, resplendissant de santé, c'était invraisemblable, c'était à n'en pas croire ses yeux.

N'importe, la nature l'emporta sur l'étonnement, et je m'élançai au-devant de

Caramel avec un cri de joie. Mon frère ne fut sans doute pas moins ravi de me revoir, bien qu'il se bornât pour toute démonstration à frotter affectueusement son museau contre le mien. Il continuait à surveiller le mouchoir, et dès que Moustache s'en



approchait, il répétait : « Arrière ! » d'un ton dont je ne le croyais pas capable.

« Qu'y a-t-il donc dans ce paquet que tu gardes si soigneusement? lui demandai-je.

— C'est le goûter de mon maître.

— Ton maître? dit Moustache. Qui a jamais entendu parler du maître d'un rat? depuis quand as-tu accepté les fonctions de chien de garde au profit de notre ennemi commun?

— Depuis que notre ennemi a usé de

miséricorde envers un membre de notre race, depuis qu'il a épargné un rat sans défense qu'il tenait en son pouvoir. Je te connais, Moustache, poursuivit Caramel, tandis que les poils de son dos se hérissaient à la vue de mon compagnon qui venait de prendre de nouveau entre ses dents le coin du mouchoir, tu passes, à bon droit, pour un héros parmi les rats; on n'en pourrait certes pas dire autant de moi, et cependant moi aussi, je saurai me battre même contre toi pour défendre ce qu'on a confié à ma garde. Tu as vaincu un furet et tu n'auras pas de peine à me tuer; mais tant qu'il me restera une dent dans la gueule, une goutte de sang dans les veines, tu ne toucheras pas une miette appartenant à mon maître. »

Moustache aurait mis à mal en un clin d'œil trois rongeurs comme Caramel, qui n'avait ni la taille, ni l'adresse, ni l'expérience de mon illustre ami. Mais en cette occasion, le vainqueur du furet ne se montra, à ma grande joie, nullement disposé à abuser de sa force. Il avait cette qualité des vrais braves de ne pas se croire obligé de faire à tout propos montre de sa bravoure. Je suis sûr que personne ne l'accusera de lâcheté en apprenant qu'il s'éloigna du fromage tentateur et n'essaya même pas de regarder ce qu'il y avait dans le pot dont l'éclat nous avait attirés.

Il va sans dire que je brûlais d'impatience d'apprendre comment mon frère avait échappé à la mort. Après la résurrection de Moustache, se trouver devant un second ressuscité, c'était à se croire revenu aux temps des miracles. Caramel s'empressa de satisfaire ma curiosité, sans toutefois perdre de vue le précieux paquet confié à ses soins. Pendant ce temps-là, Moustache, qui ne s'endormait jamais, faisait le guet afin de nous prévenir au cas où aurait apparu dans le paysage un être humain.

Je raconterai l'incroyable aventure de Caramel en me servant autant que possible de ses propres paroles; je regrette seulement de ne pouvoir rendre les jeux de physionomie de son honnête visage.

P.-J. STAHL et WILLIAM HUGHES.

La suite prochainement.

LA BIENFAISANCE

La bienfaisance est le sommaire de toutes les vertus. Les bienfaits ne sont jamais perdus, quelque part qu'on les place, ni les bienfaiteurs inconnus, en quelque lieu qu'ils se cachent.

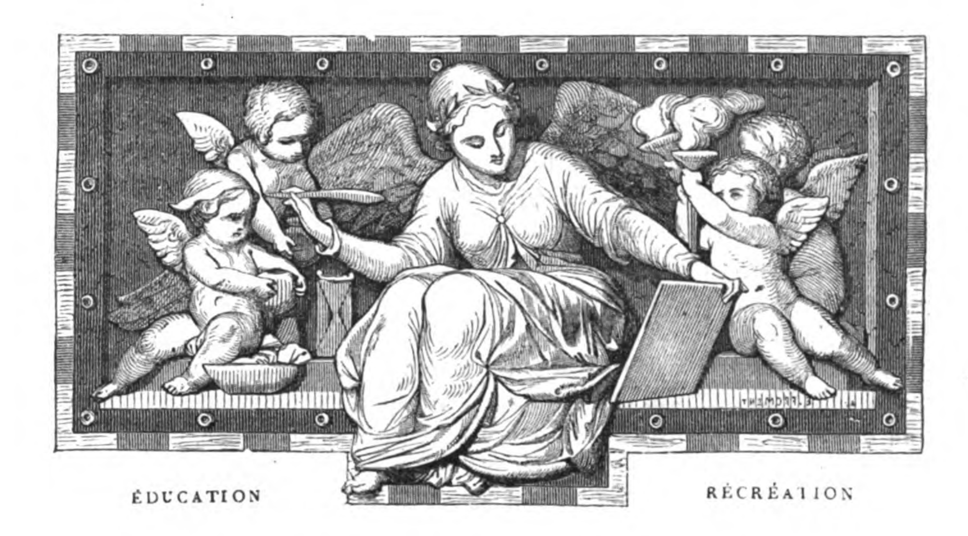
Ressemblez à ces arbres chargés de fruits plantés au bord des chemins; ils donnent de l'ombre et des fruits à tout le monde, même à ceux qui en abattent à coups de pierres. L'aumône, en sortant des mains du bienfaiteur pour tomber dans celles du pauvre, lui parle ainsi :

« J'étais petite, tu m'as rendue grande; j'étais faible, tu m'as rendue forte; j'étais passagère, tu m'as faite stable. Tu as été mon gardien, maintenant ce sera moi qui te garderai. »

Moraliste oriental.



Le Directeur-Gérant, J. HETZEL.



LE PAYS DES FOURRURES

PAR JULES VERNE

Illustrations par FÉRAT — Gravures par PANNEMAKER et HILDIBRAND

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE XV.

UNE DERNIÈRE EXPLORATION

A dater de cette époque, le soleil s'éleva chaque jour et de plus en plus au-dessus de l'horizon. La nuit ne s'interrompait que pendant quelques heures. Le froid s'accrut, ainsi qu'il arrive fréquemment au mois de février, et le thermomètre marqua un degré Fahrenheit (17° centig. au-dessous de zéro). C'était la plus basse température qu'il devait indiquer pendant ce singulier hiver.

« A quelle époque se fait la débâcle dans ces mers? demanda un jour la voyageuse à Jasper Hobson.

— Dans les années moyennes, madame, répondit le lieutenant, la rupture des glaces ne s'opère pas avant les premiers jours de mai, mais l'hiver a été si doux que, si de nouveaux froids très-intenses ne se produisent pas, la débâcle pourrait bien se faire au commencement d'avril, — du moins je le suppose.

— Ainsi, nous aurions encore deux mois à attendre? demanda Mrs. Paulina Barnett.

— Oui, deux mois, madame, répondit Jasper Hobson, car il sera prudent de ne pas hasarder trop prématurément notre embarcation au milieu des glaces, et je pense que toutes les chances de réussite seront pour nous, surtout si nous pouvons attendre le moment où notre île sera engagée dans la partie la plus resserrée du détroit de Behring qui ne mesure pas plus de cent milles de largeur.

— Que dites-vous là, monsieur Jasper?

répondit Mrs. Paulina Barnett, assez surprise de la réplique du lieutenant. Oubliez-vous donc que c'est le courant du Kamtchatka, le courant du nord qui nous a reportés où nous sommes, et qu'à l'époque de la débâcle, il pourrait bien nous reprendre et nous reporter plus loin encore?

— Je ne le pense pas, madame, répondit le lieutenant Hobson, et j'ose même assurer que cela ne sera pas. La débâcle se fait toujours du nord au sud, soit que le courant du Kamtchatka se renverse, soit que les glaces prennent le courant de Behring, soit enfin pour toute autre raison qui m'échappe. Mais, invariablement, les icebergs dérivent vers le Pacifique, et c'est là qu'ils vont se dissoudre dans les eaux plus chaudes. Interrogez Kalumah. Elle connaît ces parages, et elle vous dira, comme moi, que la débâcle des glaces se fait du nord au sud. »

Kalumah, interrogée, confirma les paroles du lieutenant. Il paraissait donc probable que l'île, entraînée dans les premiers jours d'avril, serait charriée au sud comme un immense glaçon, c'est-à-dire dans la partie la plus étroite du détroit de Behring, fréquentée, pendant l'été, par les pêcheurs de New-Arkhangel, les pilotes et les pratiques de la côte. Mais en tenant compte de tous les retards possibles et, par conséquent, du temps que l'île mettrait à redescendre vers le sud, on ne pouvait espérer de prendre pied sur le continent avant le mois de mai. Au surplus, bien que le froid n'eût pas été intense, l'île Victoria s'était certainement consolidée, en ce sens que l'épaisseur de sa base de glace avait dû s'accroître, et l'on devait compter qu'elle résisterait pendant plusieurs mois encore.

Les hiverneurs devaient donc s'armer de patience et attendre, toujours attendre!

La convalescence du petit enfant se faisait bien. Le 20 février, il sortit pour la première fois, après quarante jours de maladie. On entend par là qu'il passa de sa chambre dans la grande salle, où les caresses ne lui furent pas épargnées. Sa mère, qui avait eu l'intention de le sevrer à un an, continua de le nourrir, sur le conseil de Madge, et le lait maternel, mêlé quelquefois de lait de renne, lui rendit promptement ses forces. Il trouva mille petits jouets que ses amis, les soldats, avaient fabriqués pendant sa maladie, et l'on s'imagine aisément s'il fut le plus heureux bébé du monde.

La dernière semaine du mois de février fut extrêmement pluvieuse et neigeuse. Il ventait un grand vent de nord-ouest. Pendant quelques jours même, la température s'abaissa assez pour que la neige tombât abondamment. Mais la bourrasque n'en fut pas moins violente. Du côté du cap Bathurst et de la banquise, les bruits de la tempête étaient assourdissants. Les icebergs entre-choqués s'écroulaient avec un bruit comparable aux roulements du tonnerre. Il se faisait une pression dans les glaces du nord qui s'accumulaient sur le littoral de l'île. On pouvait craindre que le cap lui-même, — qui n'était après tout qu'une sorte d'iceberg, coiffé de terre et de sable, — ne fût jeté à bas. Quelques gros glaçons, malgré leur poids, furent chassés jusqu'au pied même de l'enceinte palissadée. Très-heureusement pour la factorerie, le cap tint bon et préserva ses bâtiments d'un écrasement complet.

On comprend bien que la position de l'île Victoria, à l'ouvert d'un détroit resserré, vers lequel s'accumulaient les glaces, était excessivement périlleuse. Elle pouvait être balayée par une sorte d'avalanche horizontale, si l'on peut s'exprimer ainsi, être écrasée par les glaçons poussés du large, avant même de s'abîmer dans les flots. C'était un nouveau danger, ajouté à tant d'autres. Mrs. Paulina Barnett, voyant la force prodigieuse de la poussée du

large, et l'irrésistible violence avec laquelle ces blocs s'entassaient, comprit bien quel nouveau péril menaçait l'île à la débâcle prochaine. Elle en parla plusieurs fois au lieutenant Hobson, et celui-ci secoua la tête en homme qui n'a pas de réponse à faire.

La bourrasque tomba complétement vers les premiers jours de mars, et l'on put voir alors combien l'aspect du champ s'était modifié. Il semblait, en effet, que, par une sorte de glissement à la surface de l'icefield, la banquise se fût rapprochée de l'île Victoria. En de certains points, elle n'en était pas distante de plus de deux milles, et se comportait comme les glaciers qui se déplacent, avec cette différence qu'elle marchait, tandis que ceux-ci descendent. Entre la haute barrière et le littoral, le sol, ou plutôt le champ de glace, affreusement convulsionné, hérissé d'hummocks, d'aiguilles rompues, de tronçons renversés, de pyramidions culbutés, houleux comme une mer qui se fût subitement figée au plus fort d'une tempête, n'était plus reconnaissable. On eût dit les ruines d'une ville immense, dont pas un monument ne serait resté debout. Seule, la haute banquise, étrangement profilée, découpant sur le ciel ses cônes, ses ballons, ses crêtes fantaisistes, ses pics aigus, se tenait solidement et encadrait superbement ce fouillis pittoresque.

A cette date, l'embarcation fut entièrement terminée. Cette chaloupe était de forme un peu grossière, comme on devait s'y attendre, mais elle faisait honneur à Mac Nap, et, avec son avant en forme de galiote, elle devait mieux résister au choc des glaces. On eût dit une de ces barques hollandaises qui s'aventurent dans les mers du Nord. Son gréement, qui était achevé, se composait, comme celui d'un cutter, d'une brigantine et d'un foc, supportés sur un seul mât. Les toiles à tente de la factorerie avaient été utilisées pour la voilure.

Ce bâtiment pouvait facilement contenir le personnel de l'île Victoria, et il était évident que si, comme on pouvait l'espérer, l'île s'engageait dans le détroit de Behring, il pourrait aisément franchir même la plus grande distance qui pût le séparer alors de la côte américaine. Il n'y avait donc plus qu'à attendre la débâcle des glaces.

Le lieutenant Hobson eut alors l'idée d'entreprendre une assez longue excursion au sud-est, dans le but de reconnaître l'état de l'icefield, d'observer s'il présentait des symptômes de prochaine dissolution, d'examiner la banquise elle-même, de voir enfin si, dans l'état actuel de la mer, tout passage vers le continent américain était encore obstrué. Bien des incidents, bien des hasards pouvaient se produire avant que la rupture des glaces eût rendu la mer libre, et opérer une reconnaissance du champ de glace était un acte de prudence.

L'expédition fut donc résolue, et le départ fixé au 7 mars. La petite troupe se composa du lieutenant Hobson, de la voyageuse, de Kalumah, de Marbre et de Sabine. Il était convenu que, si la route était praticable, on chercherait un passage à travers la banquise, mais qu'en tout cas, Mrs. Paulina Barnett et ses compagnons ne prolongeraient pas leur absence au delà de quarante-huit heures.

Les vivres furent donc préparés, et le détachement, bien armé, à tout hasard, quitta le fort Espérance dans la matinée du 7 mars et se dirigea vers le cap Michel.

Le thermomètre marquait alors trente-deux degrés Fahrenheit (0 centig.) L'atmosphère était légèrement brumeuse, mais calme. Le soleil décrivait son arc diurne pendant sept ou huit heures déjà au-dessus de l'horizon, et ses rayons obliques projetaient une clarté suffisante sur tout le massif des glaces.

A neuf heures, après une courte halte, le lieutenant Hobson et ses compagnons descendaient le talus du cap Michel et s'avançaient sur le champ dans la direction du sud-est. De ce côté, la banquise ne s'élevait pas à trois milles du cap.

La marche fut assez lente, on le pense bien. A tout moment, il fallait tourner, soit une crevasse profonde, soit un infranchissable hummock. Aucun traîneau n'aurait évidemment pu s'aventurer sur cette route raboteuse. Ce n'était qu'un amoncellement de blocs de toute taille et de toutes formes, dont quelques-uns ne se tenaient que par un miracle d'équilibre. D'autres étaient tombés récemment, ainsi qu'on le voyait à leurs cassures nettes, à leurs angles affilés comme des lames. Mais, au milieu de ces éboulis, pas une trace qui annonçât le passage d'un homme ou d'un animal! Nul être vivant dans ces solitudes, que les oiseaux avaient eux-mêmes abandonnées!

Mrs. Paulina Barnett se demandait, non sans étonnement, comment, si on était parti en décembre, on aurait pu franchir cet icefield bouleversé, mais le lieutenant Hobson lui fit observer qu'à cette époque le champ de glace ne présentait pas cet aspect. L'énorme pression, provoquée par la banquise, ne s'était pas alors produite, et on aurait trouvé un champ relativement uni. Le seul obstacle avait donc été dans le défaut de solidification, et non ailleurs. Le passage était impraticable, il est vrai, par suite des aspérités de l'icefield; mais au commencement de l'hiver, ces aspérités n'existaient pas.

Cependant, on s'approchait de la haute barrière. Presque toujours, Kalumah précédait la petite troupe. La vive et légère indigène, comme un chamois dans les roches alpestres, marchait d'un pied sûr au milieu des glaçons. C'était merveille de la voir courir ainsi, sans une hésitation, sans une erreur, et suivre, d'instinct pour ainsi dire, le meilleur passage dans ce labyrinthe d'icebergs. Elle allait, venait, appelait, et on pouvait la suivre de confiance.

Vers midi, la vaste base de la banquise était atteinte, mais on n'avait pas mis moins de trois heures à faire trois milles.

Quelle imposante masse que cette barrière de glaces, dont certains sommets s'élevaient à plus de quatre cents pieds au-dessus de l'icefield! Les strates qui la formaient se dessinaient nettement. Des teintes diverses, des nuances d'une extrême délicatesse en coloraient les parois glacées. On la voyait par longues places, tantôt irisée, tantôt jaspée, et partout niellée d'arabesques ou piquetée de paillettes lumineuses. Aucune falaise, si étrangement découpée qu'elle eût été, n'aurait pu donner une idée de cette banquise, opaque en un endroit, diaphane en un autre, et sur laquelle la lumière et l'ombre produisaient les jeux les plus étonnants.

Mais il fallait bien se garder de trop approcher ces masses sourcilleuses, dont la solidité était fort problématique. Les déchirements et les fracas étaient fréquents à l'intérieur. Il se faisait là un travail de désagrégation formidable. Les bulles d'air, emprisonnées dans la masse, poussaient à sa destruction, et l'on sentait bien tout ce qu'avait de fragile cet édifice élevé par le froid, qui ne survivrait pas à l'hiver arctique, et qui se résoudrait en eau sous les rayons du soleil. Il y avait là de quoi alimenter de véritables rivières!

Le lieutenant Hobson avait dû prémunir ses compagnons contre le danger des avalanches, qui à chaque instant découronnaient le sommet de la banquise. Aussi la petite troupe n'en longeait-elle la base qu'à une certaine distance. Et on eut raison d'agir prudemment, car, vers deux heures, à l'angle d'une vallée que Mrs. Pau-

lina Barnett et ses compagnons se disposaient à traverser, un bloc énorme, pesant plus de cent tonnes, se détacha du sommet de la barrière de glace et tomba sur l'icefield avec un épouvantable fracas. Le champ creva sous le choc et l'eau fut projetée à une grande hauteur. Fort heureusement, personne ne fut atteint par les



fragments du bloc, qui éclata comme une bombe.

Depuis deux heures jusqu'à cinq, on suivit une vallée étroite, sinueuse, qui s'enfonçait dans la banquise. La traversait-elle dans toute sa largeur? C'est ce que l'on ne pouvait savoir. La structure intérieure de la haute barrière put être ainsi examinée. Les blocs qui la composaient étaient rangés avec une plus grande symétrie que sur son revêtement extérieur. En plusieurs endroits apparaissaient des troncs d'arbres, engagés dans la masse, arbres non d'essence polaire, mais d'essence tropicale. Venus évidemment par le courant du Gulfstream jusqu'aux régions arctiques,

ils avaient été repris par les glaces et retourneraient à l'Océan avec elles. On vit aussi quelques épaves, des restes de carènes et des membrures de bâtiments.

Vers cinq heures, l'obscurité, déjà assez grande, arrêta l'exploration. On avait fait deux milles environ dans la vallée, très-encombrée et peu praticable, mais ses sinuosités empêchaient d'évaluer le chemin parcouru en droite ligne.

Jasper Hobson donna alors le signal de halte. En une demi-heure, Marbre et Sabine, armés de couteaux à neige, eurent creusé une grotte dans le massif. La petite troupe s'y blottit, soupa, et, la fatigue aidant, s'endormit presque aussitôt.

Le lendemain, tout le monde était sur pied à huit heures, et Jasper Hobson reprenait le chemin de la vallée pendant un mille encore, afin de reconnaître si elle ne traversait pas la banquise dans toute sa largeur. D'après la situation du soleil, sa direction, après avoir été vers le nord-est, semblait se rabattre vers le sud-est.

A onze heures, le lieutenant Hobson et ses compagnons débouchaient sur le revers opposé de la banquise. Ainsi donc, on n'en pouvait douter, le passage existait.

Toute cette partie orientale de l'icefield présentait le même aspect que sa portion occidentale. Même fouillis de glaces, même hérissement de blocs. Les icebergs et les hummocks s'étendaient à perte de vue, séparés par quelques parties planes, mais étroites, et coupés de nombreuses crevasses dont les bords étaient déjà en décomposition. C'était aussi la même solitude, le même abandonnement. Pas un animal, pas un oiseau.

Mrs. Paulina Barnett, montée au sommet d'un hummock, resta pendant une heure à considérer ce paysage polaire, si triste au regard. Elle songeait, malgré elle, à ce départ qui avait été tenté cinq mois auparavant. Elle se représentait tout le personnel de la factorerie, toute cette misérable caravane, perdue dans la nuit, au milieu de ces solitudes glacées, et cherchant, parmi tant d'obstacles et tant de périls, à gagner le continent américain.

Le lieutenant Hobson l'arracha enfin à ses rêveries.

« Madame, lui dit-il, voilà plus de vingt-quatre heures que nous avons quitté le fort. Nous connaissons maintenant quelle est l'épaisseur de la banquise, et puisque nous avons promis de ne pas prolonger notre absence au delà de quarante-huit heures, je crois qu'il est temps de revenir sur nos pas. »

Mrs. Paulina Barnett se rendit à cette observation. Le but de l'exploration avait été atteint. La banquise n'offrait qu'une épaisseur médiocre, et elle se dissoudrait assez promptement, sans doute, pour livrer immédiatement passage au bateau de Mac Nap, après la débâcle des glaces. Il ne restait donc plus qu'à revenir, car le temps pouvait changer, et des tourbillons de neige eussent rendu peu praticable la vallée transversale.

On déjeuna, et on repartit vers une heure après midi. A cinq heures, on campait comme la veille dans une hutte de glace, la nuit s'y passait sans accident, et le lendemain, 9 mars, le lieutenant Hobson donnait à huit heures du matin le signal du départ.

Le temps était beau. Le soleil qui se levait dominait déjà la banquise et lançait quelques rayons à travers la vallée. Jasper Hobson et ses compagnons lui tournaient le dos, puisqu'ils marchaient vers l'ouest, mais leurs yeux saisissaient l'éclat des rayons réverbérés par les parois de glace, qui s'entre-croisaient devant eux.

Mrs. Paulina Barnett et Kalumah marchaient un peu en arrière, causant, observant, et suivant les étroits passages indiqués par Sabine et Marbre. On espérait

bien avoir retraversé la banquise pour midi, et franchi les trois milles qui la séparaient de l'île Victoria avant une ou deux heures. De cette façon, les excursionnistes seraient de retour au fort avec le coucher du soleil. Ce seraient quelques heures de retard, mais dont leurs compagnons n'auraient pas à s'inquiéter sérieusement.



On comptait sans un incident, que certainement aucune perspicacité humaine ne pouvait prévoir.

Il était dix heures environ, quand Marbre et Sabine, qui marchaient à vingt pas en avant, s'arrêtèrent. Ils semblaient discuter. Le lieutenant, Mrs. Paulina Barnett et la jeune indigène les ayant rejoints, virent que Sabine, tenant sa boussole à la main, la montrait à son compagnon, qui la considérait d'un air étonné.

« Voilà une chose bizarre! s'écria-t-il en s'adressant à Jasper Hobson. Me direz-vous, mon lieutenant, de quel côté est située notre île par rapport à la banquise? Est-ce à l'est ou à l'ouest?

— A l'ouest, répondit Jasper Hobson, assez surpris de cette question, vous le savez bien, Marbre.

— Je le sais bien!... je le sais bien!... répondit Marbre, en hochant la tête. Mais alors, si c'est à l'ouest, nous faisons fausse route et nous nous éloignons de l'île!

— Comment! nous nous en éloignons! dit le lieutenant, très-étonné du ton affirmatif du chasseur.

— Sans doute, mon lieutenant, répondit Marbre; consultez la boussole, et que je perde mon nom, si elle n'indique pas que nous marchons vers l'est et non vers l'ouest!

— Ce n'est pas possible! dit la voyageuse.

— Regardez, madame, » répondit Sabine.

En effet, l'aiguille aimantée marquait le nord dans une direction absolument opposée à celle que l'on supposait. Jasper Hobson réfléchit et ne répondit pas.

« Il faut que nous nous soyons trompés ce matin en quittant notre maison de glace, dit Sabine. Nous aurons pris à gauche au lieu de prendre à droite.

— Non! s'écria Mrs. Paulina Barnett, ce n'est pas possible! Nous ne nous sommes pas trompés!

— Mais... dit Marbre.

— Mais, répondit Mrs. Paulina Barnett, voyez le soleil! Est-ce qu'il ne se lève plus dans l'est, à présent? Or, comme nous lui avons tourné le dos depuis ce matin, et que nous le lui tournons encore, il est manifeste que nous marchons vers l'ouest. Donc, comme l'île est à l'ouest, nous la retrouverons en débouchant de la vallée sur la partie occidentale de la banquise. »

Marbre, stupéfait de cet argument auquel il ne pouvait répondre, se croisa les bras.

« Soit, dit Sabine, mais alors la boussole et le soleil sont en contradiction complète?

— Oui, en ce moment du moins, répondit Jasper Hobson, et cela ne tient uniquement qu'à ceci : c'est que sous les hautes latitudes boréales, et dans les parages qui avoisinent le pôle magnétique, il arrive quelquefois que les boussoles sont affolées, et que leurs aiguilles donnent des indications absolument fausses.

— Bon, dit Marbre, il faut donc poursuivre notre route en continuant de tourner le dos au soleil?

— Sans aucun doute, répondit le lieutenant Hobson. Il me semble qu'entre la boussole et le soleil, il n'y a pas à hésiter. Le soleil ne se dérange pas, lui! »

La marche fut reprise, les marcheurs ayant le soleil derrière eux, et il est certain qu'aux arguments de Jasper Hobson, arguments tirés de la position de l'astre radieux, il n'y avait rien à objecter.

La petite troupe s'avança donc dans la vallée, mais pendant un temps plus long qu'elle ne le supposait. Jasper Hobson comptait l'avoir franchie avant midi, et il était plus de deux heures, quand il se trouva enfin au débouché de l'étroit passage.

Ce retard, assez bizarre, n'avait pas laissé de l'inquiéter, mais que l'on juge de sa stupéfaction profonde et de celle de ses compagnons, quand, en prenant pied sur le champ de glace, à la base de la banquise, ils n'aperçurent plus l'île Victoria qu'ils auraient dû avoir en face d'eux!

Non! l'île, fort reconnaissable de ce côté, grâce aux arbres qui couronnaient le cap Michel, n'était plus là! A sa place s'étendait un immense champ de glace, sur lequel les rayons solaires, passant pardessus la banquise, s'étendaient à perte de vue!

Le lieutenant Hobson, Mrs. Paulina Barnett, Kalumah, les deux chasseurs regardaient et se regardaient.

« L'île devrait être là! s'écria Sabine.

— Et elle n'y est plus! répondit Marbre.

Ah çà, mon lieutenant, qu'est-elle devenue? »

Mrs. Paulina Barnett, abasourdie, ne savait que répondre. Jasper Hobson ne prononçait pas une parole.

En ce moment, Kalumah s'approcha du lieutenant Hobson, lui toucha le bras et dit :

« Nous nous sommes égarés dans la vallée, nous l'avons remontée au lieu de la descendre, et nous nous retrouvons à l'endroit où nous étions hier, après avoir traversé pour la première fois la banquise. Venez, venez! »

Et machinalement, pour ainsi dire, le lieutenant Hobson, Mrs. Paulina Barnett, Marbre, Sabine, se fiant à l'instinct de la jeune indigène, se laissèrent emmener, et s'engagèrent de nouveaau dans l'étroit passage, en revenant sur leurs pas. Et pourtant les apparences étaient contre Kalumah, à consulter la position du soleil!

Mais Kalumah ne s'était pas expliquée, et se contentait de murmurer en marchant :

« Marchons! vite! vite! »

Le lieutenant, la voyageuse et leurs compagnons étaient donc exténués et se traînaient à peine, quand, la nuit venue, après trois heures de route, ils se retrouvèrent de l'autre côté de la banquise. L'obscurité les empêchait de voir si l'île était là, mais ils ne restèrent pas longtemps dans l'incertitude.

En effet, à quelques centaines de pas, sur le champ de glace, des résines embrasées se promenaient en tous sens et des coups de fusil éclataient dans l'air. On appelait.

A cet appel, la petite troupe répondit, et fut bientôt rejointe par le sergent Long, Thomas Black, que l'inquiétude sur le sort de ses amis avait enfin tiré de sa torpeur, et d'autres encore, qui accoururent au-devant d'eux. Et, en vérité, ces pauvres gens avaient été bien inquiets, car ils avaient lieu de supposer, — ce qui était vrai d'ailleurs, — que Jasper Hobson et ses compagnons s'étaient égarés en voulant regagner l'île.

Et pourquoi devaient-ils penser ainsi, eux qui étaient restés au fort Espérance? Pourquoi devaient-ils croire que le lieutenant et sa petite troupe s'égareraient au retour?

C'est que, depuis vingt-quatre heures, l'immense champ de glace et l'île avec lui s'étaient déplacés, et avaient fait un demi-tour sur eux-mêmes. C'est que, par suite de ce déplacement, ce n'était plus à l'ouest, mais à l'est de la banquise qu'il fallait désormais chercher l'île errante!

CHAPITRE XVI.

LA DÉBACLE.

Deux heures après, tous étaient rentrés au fort Espérance. Et le lendemain, 10 mars, le soleil illumina d'abord cette partie du littoral qui formait autrefois la portion occidentale de l'île. Le cap Bathurst, au lieu de pointer au nord, pointait au sud. La jeune Kalumah, à qui ce phénomène était connu, avait eu raison, et si le soleil ne s'était pas trompé, la boussole, non plus, n'avait pas eu tort!

Ainsi donc, l'orientation de l'île Victoria était encore une fois changée et plus complétement. Depuis le moment où elle s'était détachée de la terre américaine, l'île avait fait un demi-tour sur elle-même, et non-seulement l'île, mais l'immense icefield qui l'emprisonnait. Ce déplacement sur son centre prouvait que le champ de glace ne se reliait plus au continent, qu'il s'était détaché du littoral, et, conséquemment, que la débâcle ne pouvait tarder à se produire.

« En tout cas, dit le lieutenant Hobson

à Mrs. Paulina Barnett, ce changement de front ne peut que nous être favorable. Le cap Bathurst et le fort Espérance se sont tournés vers le sud-est, c'est-à-dire vers le point qui se rapproche le plus du continent, et maintenant la banquise, qui n'eût laissé qu'un étroit et difficile passage à notre embarcation, ne s'élève plus entre l'Amérique et nous.

— Ainsi, tout est pour le mieux? demanda Mrs. Paulina Barnett en souriant.

— Tout est pour le mieux, madame, » répondit Jasper Hobson, qui avait justement apprécié les conséquences du changement d'orientation de l'île Victoria.

Du 10 au 21 mars, aucun incident ne se produisit, mais on pouvait déjà pressentir les approches de la saison nouvelle. La température se maintenait entre quarante-trois et cinquante degrés Fahrenheit (6° et 10° centig. au-dessus de zéro). Sous l'influence du dégel, la rupture des glaces tendait à se faire subitement. De nouvelles crevasses s'ouvraient, et l'eau libre se projetait à la surface du champ. Suivant l'expression pittoresque des baleiniers, ces crevasses étaient autant de blessures par lesquelles l'icefield « saignait ». Le fracas des glaçons qui se brisaient était comparable alors à des détonations d'artillerie. Une pluie assez chaude, qui tomba pendant plusieurs jours, ne pouvait manquer d'activer la dissolution de la surface solidifiée de la mer.

Les oiseaux qui avaient abandonné l'île errante au commencement de l'hiver revinrent en grand nombre, ptarmigans, guillemots, puffins, canards, etc. Marbre et Sabine en tuèrent un certain nombre, dont quelques-uns portaient encore au cou le billet que le lieutenant et la voyageuse leur avaient confié quelques mois auparavant. Des bandes de cygnes blancs reparurent aussi et firent retentir les airs du son de leur éclatante trompette. Quant aux quadrupèdes, rongeurs et carnassiers, ils continuaient de fréquenter, suivant leur habitude, les environs de la factorerie, comme de véritables animaux domestiques.

Presque chaque jour, toutes les fois que l'état du ciel le permettait, le lieutenant Hobson prenait hauteur. Quelquefois même, Mrs. Paulina Barnett, devenue fort habile au maniement du sextant, l'aidait ou le remplaçait même dans ses observations. Il était très-important, en effet, de constater les moindres changements qui se seraient effectués en latitude ou en longitude dans la position de l'île. La grave question des deux courants était toujours pendante, et de savoir si, après la débâcle, on serait emporté au sud ou au nord, voilà ce qui préoccupait par-dessus tout Jasper Hobson et Mrs. Paulina Barnett.

Il faut dire que cette vaillante femme montrait en tout et toujours une énergie supérieure à son sexe. Ses compagnons la voyaient chaque jour, bravant les fatigues, le mauvais temps, sous la pluie, sous la neige, opérant une reconnaissance de quelque partie de l'île, s'aventurant à travers l'icefield à demi décomposé; puis, à son retour, réglant la vie intérieure de la factorerie, prodiguant ses soins et ses conseils, et toujours activement secondée par sa fidèle Madge.

Mrs. Paulina Barnett avait courageusement envisagé l'avenir, et des craintes qui l'assaillaient parfois, de certains pressentiments que son esprit ne pouvait dissiper, elle ne laissait jamais rien paraître. C'était toujours la femme confiante, encourageante que l'on connaît, et personne n'aurait pu deviner sous son humeur égale les vives préoccupations dont elle ne pouvait être exempte. Jasper Hobson l'admirait profondément.

Il avait aussi une entière confiance en Kalumah, et il s'en rapportait souvent à

l'instinct naturel de la jeune Esquimaude, absolument comme un chasseur se fie à l'instinct de son chien. Kalumah, très-intelligente, d'ailleurs, était familiarisée avec tous les incidents comme avec tous les phénomènes des régions polaires. A bord d'un baleinier, elle eût certainement remplacé avec avantage « l'ice-master », ce pilote auquel est spécialement confiée la direction du navire au milieu des glaces. Chaque jour, Kalumah allait reconnaître l'état de l'icefield, et rien qu'au bruit des icebergs qui se fracassaient au loin, la jeune indigène devinait les progrès de la décomposition. Jamais, aussi, pied plus sûr que le sien ne s'était aventuré sur les glaçons. D'instinct, elle sentait lorsque la glace, « pourrie par-dessous », n'offrait plus qu'un point d'appui trop fragile, et elle cheminait sans une seule hésitation à travers l'icefield troué de crevasses.

Du 20 au 30 mars, le dégel fit de rapides progrès. Les pluies furent abondantes et activèrent la dissolution des glaces. On pouvait espérer qu'avant peu l'icefield se diviserait, et peut-être quinze jours ne se passeraient-ils pas sans que le lieutenant Hobson, profitant des eaux libres, pût lancer son navire à travers les glaces. Ce n'était point un homme à hésiter, quand il pouvait redouter, d'ailleurs, que l'île fût entraînée au nord, pour peu que le courant du Kamtchatka l'emportât sur le courant de Behring.

« Mais, répétait souvent Kalumah, cela n'est pas à craindre. La débâcle ne remonte pas, elle descend, et le danger est là ! » disait-elle, en montrant le sud, où s'étendait l'immense mer du Pacifique.

La jeune Esquimaude était absolument affirmative. Le lieutenant Hobson connaissait son opinion bien arrêtée sur ce point, et il se rassurait, car il ne considérait pas comme un danger que l'île allât se perdre dans les eaux du Pacifique. En effet, auparavant, tout le personnel de la factorerie serait embarqué à bord de la chaloupe, et le trajet serait nécessairement court pour gagner l'un ou l'autre continent, puisque le détroit formait un véritable entonnoir entre le cap Oriental, sur la côte asiatique, et le cap du Prince-de-Galles, sur la côte américaine.

On comprend donc avec quelle attention il fallait surveiller les moindres déplacements de l'île. Le point dut donc être fait toutes les fois que le permit l'état du ciel, et, dès cette époque, le lieutenant Hobson et ses compagnons prirent toutes leurs précautions en prévision d'un embarquement prochain, et peut-être précipité.

Comme on le pense bien, les travaux spéciaux à l'exploitation de la factorerie, c'est-à-dire les chasses, l'entretien des trappes, furent abandonnés. Les magasins regorgeaient de fourrures, qui seraient perdues pour la plus grande partie. Les chasseurs et les trappeurs chômaient donc. Quant au maître charpentier et à ses hommes, ils avaient achevé l'embarcation, et en attendant le moment de la lancer à l'eau, quand la mer serait libre, ils s'occupèrent de consolider la maison principale du fort, qui, pendant la débâcle, serait peut-être exposée à subir une pression considérable des glaçons du littoral, si le cap Bathurst ne leur opposait pas un obstacle suffisant. De forts étançons furent donc appliqués aux murailles de bois. On disposa à l'intérieur des chambres des étais placés verticalement, qui multiplièrent les points d'appui aux poutres du plafond. Le toit de la maison, dont les fermes furent renforcées par des jambettes et des arcs-boutants, put dès lors supporter des poids considérables, car il était pour ainsi dire casematé. Ces divers

travaux s'achevèrent dans les premiers jours d'avril, et l'on put constater bientôt non-seulement leur utilité, mais aussi leur opportunité.

Cependant, les symptômes de la saison nouvelle s'accusaient davantage chaque jour. Ce printemps était singulièrement précoce, car il succédait à un hiver qui avait été étrangement doux pour des régions polaires. Quelques bourgeons apparaissaient aux arbres. L'écorce des bouleaux, des saules, des arbousiers, se gonflait en maint endroit sous la séve dégelée. Les mousses nuançaient d'un vert pâle les talus exposés directement au soleil, mais elles ne devaient pas fournir une récolte abondante, car les rongeurs, accumulés aux environs du fort et friands de nourriture, leur laissaient à peine le temps de sortir de terre.

Si quelqu'un fut malheureux alors, ce fut sans contredit l'honnête caporal. L'époux de Mrs. Joliffe était, on le sait, préposé à la garde des terrains ensemencés par sa femme. En toute autre circonstance, il n'aurait eu à défendre que du bec de ces pillards ailés, guillemots ou puffins, sa moisson d'oseille et de chochléarias. Un mannequin eût suffi à effrayer ces voraces oiseaux, et à plus forte raison le caporal en personne. Mais, cette fois, aux oiseaux se joignaient tous les rongeurs et ruminants de la faune arctique. L'hiver ne les avait point chassés; l'instinct du danger les retenait aux abords de la factorerie, et rennes, lièvres polaires, rats musqués, musaraignes, martres, etc., bravaient toutes les menaces du caporal. Le pauvre homme n'y pouvait suffire. Quand il défendait un bout de son champ, on dévorait l'autre.

Certes, il eût été plus sage de laisser à ces nombreux ennemis une récolte qu'on ne pourrait pas utiliser, puisque la factorerie devait être abandonnée sous peu. C'était même le conseil que Mrs. Paulina Barnett donnait à l'entêté caporal, quand celui-ci, vingt fois par jour, venait la fatiguer de ses doléances; mais le caporal Joliffe ne voulait absolument rien entendre.

« Tant de peine perdue! répétait-il. Quitter un tel établissement quand il est en voie de prospérité! Sacrifier ces graines que madame Joliffe et moi, nous avons semées avec tant de sollicitude!... Ah! madame! il me prend quelquefois l'envie de vous laisser partir, vous et tous les autres, et de rester ici avec mon épouse! Je suis sûr que la Compagnie consentirait à nous abandonner cette île en toute propriété... »

A cette réflexion saugrenue, Mrs. Paulina Barnett ne pouvait s'empêcher de rire, et elle renvoyait le caporal à sa petite femme, qui, elle, avait fait depuis longtemps le sacrifice de son oseille, de ses chochléarias et autres antiscorbutiques, désormais sans emploi.

Il convient d'ajouter ici que la santé des hiverneurs, hommes et femmes, était excellente. La maladie, au moins, les avait épargnés. Le bébé lui-même avait parfaitement repris et poussait à merveille sous les premiers rayons de printemps.

Pendant les journées des 2, 3, 4 et 5 avril, le dégel continua franchement. La chaleur était sensible, mais le temps couvert. La pluie tombait fréquemment, et à grosses gouttes. Le vent soufflait du sud-ouest, tout chargé des chaudes molécules du continent. Mais dans cette atmosphère embrumée, il fut impossible de faire une seule observation. Ni soleil, ni lune, ni étoile n'apparurent à travers ce rideau opaque. Circonstance regrettable, puisqu'il était si important d'observer les moindres mouvements de l'île Victoria.

Ce fut dans la nuit du 7 au 8 avril que la débâcle commença véritablement. Au

matin, le lieutenant Hobson, Mrs. Paulina, Kalumah et le sergent Long, s'étant portés sur le sommet du cap Bathurst, constatèrent une certaine modification de la banquise. L'énorme barrière, partagée presque en son milieu, formait alors deux parties distinctes, et il semblait que la portion supérieure cherchait à s'élever vers le nord.

Était-ce donc l'influence du courant kamtchatkale qui se faisait sentir? L'île errante allait-elle prendre la même direction? On comprend combien furent vives les craintes du lieutenant et de ses compagnons. Leur sort pouvait se décider en quelques heures, car si la fatalité les entraînait au nord pendant quelques centaines de milles encore, ils auraient grand'peine à regagner le continent sur une embarcation aussi petite que la leur.

Malheureusement, les hiverneurs n'avaient aucun moyen d'apprécier la valeur et la nature du déplacement qui se produisait. Toutefois on put constater que l'île ne se mouvait pas encore, — du moins dans le sens de la banquise, puisque le mouvement de celle-ci était sensible. Il paraissait donc probable qu'une portion de l'icefield s'était séparée et remontait au nord, tandis que celle qui enveloppait l'île demeurait encore immobile.

Du reste, ce déplacement de la haute barrière de glace n'avait aucunement modifié les opinions de la jeune Esquimaude. Kalumah soutenait que la débâcle se ferait vers le sud, et que la banquise elle-même ne tarderait pas à ressentir l'influence du courant de Behring. Kalumah, au moyen d'un petit morceau de bois, avait figuré sur le sable la disposition du détroit, afin de se mieux faire comprendre, et, après en avoir tracé la direction, elle montrait que l'île, en le suivant, se rapprocherait de la côte américaine. Aucune objection ne put ébranler son idée à cet égard, et, vraiment, on se sentait presque rassuré en écoutant l'intelligente indigène s'expliquer d'une manière si affirmative.

Cependant, les journées du 8, du 9 et du 10 avril semblèrent donner tort à Kalumah. La portion septentrionale de la banquise s'éloigna de plus en plus vers le nord. La débâcle s'opérait à grand bruit et sur une vaste échelle. La dislocation se manifestait sur tous les points du littoral avec un fracas assourdissant. Il était impossible de s'entendre en plein air. Des détonations retentissaient incessamment, comparables aux décharges continues d'une formidable artillerie. A un demi-mille du rivage, dans tout le secteur dominé par le cap Bathurst, les glaçons commençaient déjà à s'élever les uns sur les autres. La banquise s'était alors cassée en morceaux nombreux, qui faisaient autant de montagnes et dérivaient vers le nord. Du moins, c'était le mouvement apparent de ces icebergs. Le lieutenant Hobson, sans le dire, était de plus en plus inquiet, et les affirmations de Kalumah ne parvenaient pas à le rassurer. Il faisait des objections, auxquelles la jeune Esquimaude résistait opiniâtrément.

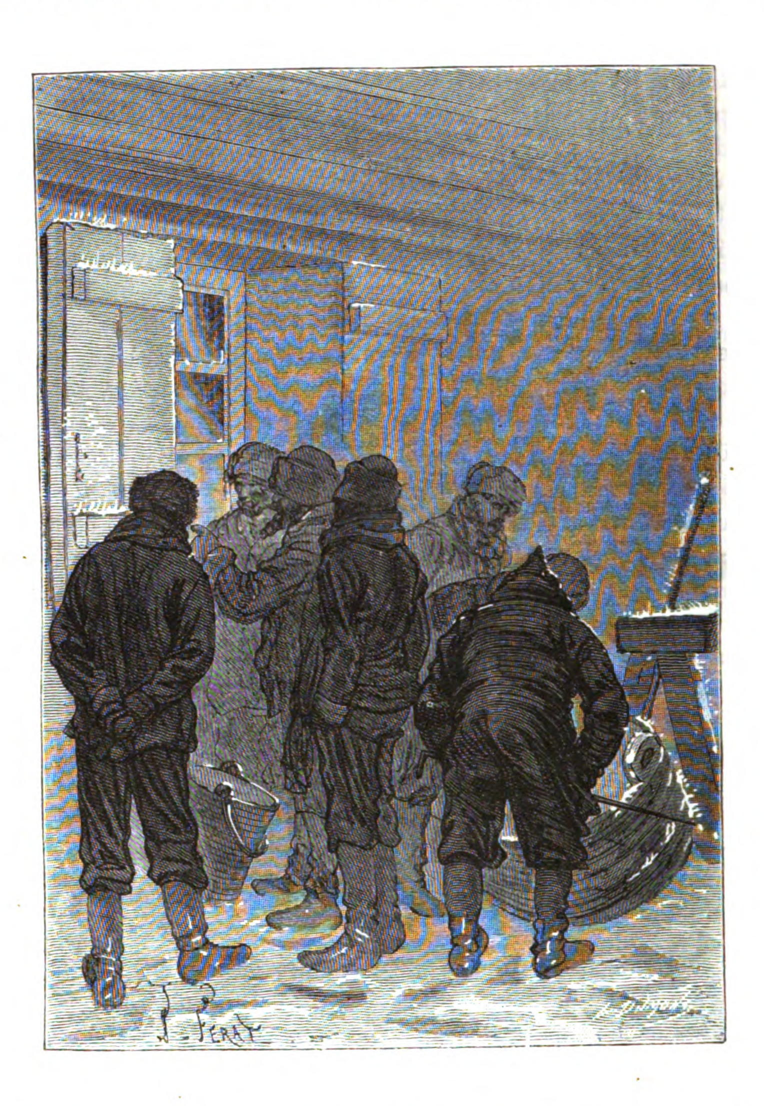
Enfin, un jour, — dans la matinée du 11 avril, — Jasper Hobson montra à Kalumah les derniers icebergs qui allaient disparaître dans le nord, et il la pressa encore une fois d'arguments que les faits semblaient rendre irréfutables.

« Eh bien, non! non! répondit Kalumah avec une conviction plus enracinée que jamais dans son esprit, non! Ce n'est pas la banquise qui remonte au nord, c'est notre île qui descend au sud! »

Kalumah avait raison peut-être! Jasper Hobson fut extrêmement frappé de sa réponse. Il était vraiment possible que le déplacement de la banquise ne fût qu'apparent, et qu'au contraire, l'île Victoria,

entraînée par le champ de glace, dérivât vers le détroit. Mais cette dérive, si elle existait, on ne pouvait la constater, on ne pouvait l'estimer, on ne pouvait relever ni la longitude, ni la latitude de l'île.

En effet, le temps non-seulement demeurait couvert et impropre aux observations, mais, par malheur, un phénomène,

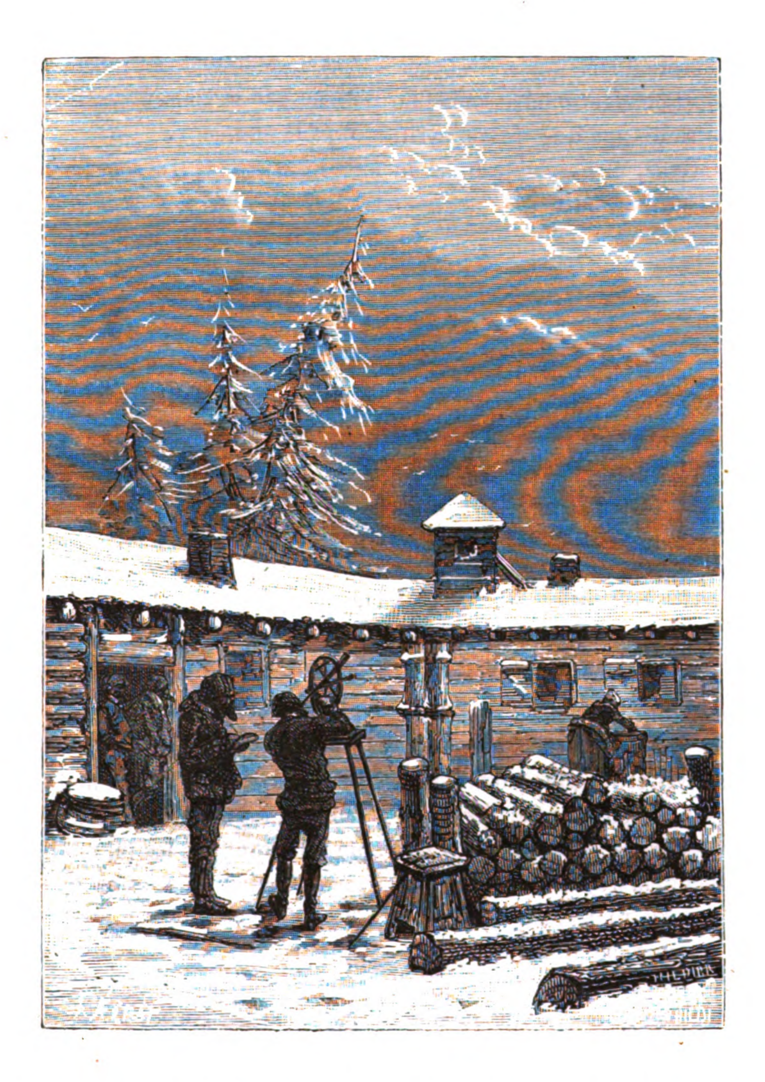


particulier aux régions polaires, le rendit encore plus obscur et restreignit absolument le champ de la vision.

En effet, précisément au moment de cette débâcle, la température s'était abaissée de plusieurs degrés. Un brouillard intense enveloppa bientôt tous ces parages de la mer Arctique, mais ce n'était point un brouillard ordinaire. Le sol se recouvrit, à sa surface, d'une croûte blanche, très-distincte de la gelée, — celle-ci n'étant qu'une vapeur aqueuse qui se congèle après sa précipitation. Les particules très-déliées qui composaient ce brouillard s'attachaient aux arbres, aux arbustes, aux murailles du fort, à tout ce qui faisait sail-

lie, et y formaient bientôt une couche épaisse, que hérissaient des fibres prismatiques ou pyramidales, dont la pointe se dirigeait du côté du vent.

Jasper Hobson reconnut alors ce météore dont les baleiniers et les hiverneurs ont souvent noté l'apparition, au printemps, dans les régions polaires.



« Ce n'est point un brouillard, dit-il à ses compagnons, c'est un « frost-rime », une fumée-gelée, une vapeur dense, qui se maintient dans un état complet de congélation. »

Mais, brouillard ou fumée gelée, l'apparition de ce météore n'en était pas moins regrettable, car il occupait une hauteur de cent pieds, au moins, au-dessus du niveau de la mer, et telle était sa complète opacité que, placées à trois pas l'une de l'autre, deux personnes ne pouvaient s'apercevoir.

Le désappointement des hiverneurs fut grand. Il semblait que la nature ne voulût leur épargner aucun ennui. C'était au mo-

ment où se produisait la débâcle, au moment où l'île errante allait redevenir libre des liens qui l'enchaînaient depuis tant de mois, au moment enfin où ses mouvements devaient être surveillés avec plus d'attention, que ce brouillard venait empêcher toute observation!

Et ce fut ainsi pendant quatre jours! Le frost-rime ne se dissipa que le 15 avril. Pendant la matinée, une violente brise du sud le déchira et l'anéantit.

Le soleil brillait. Le lieutenant Hobson se jeta sur ses instruments. Il prit hauteur, et le résultat de ses calculs pour les coordonnées actuelles de l'île fut celui-ci :

Latitude : 69° 57′ ;

Longitude : 179° 33′.

Kalumah avait eu raison. L'île Victoria, saisie par le courant de Behring, dérivait vers le sud.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

HISTOIRE D'UNE MAISON

DESSINS ET TEXTE

PAR VIOLLET-LE-DUC

VII.

PLANTATION DE LA MAISON ET OPÉRATION SUR LE TERRAIN.

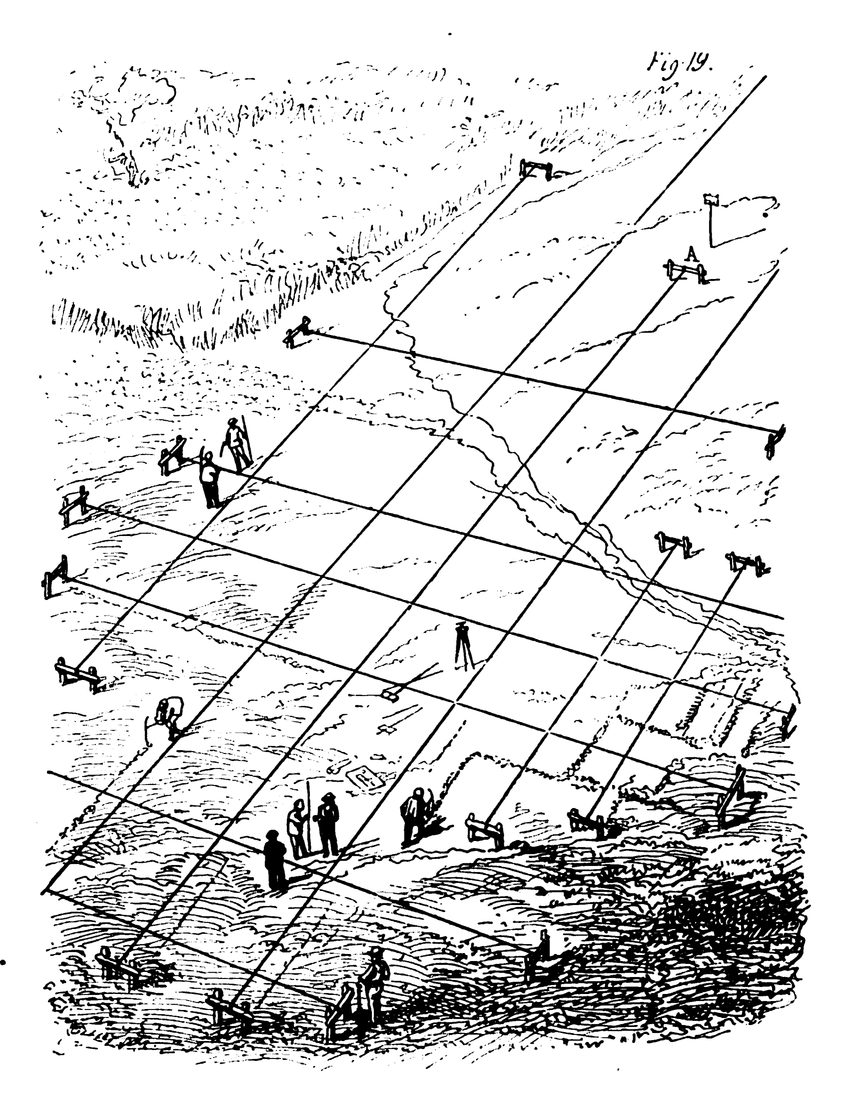
Le lendemain on recevait de Mme Marie N... une lettre datée de Naples qui exprimait les plus vives et les plus patriotiques appréhensions à propos des derniers événements. La sœur de M. Paul engageait la famille à venir la rejoindre à Naples; son mari ne pouvait rentrer en France en ce moment, la mission qui l'appelait à Constantinople ne souffrait aucun délai et le forçait à s'embarquer très-prochainement. Cette lettre se terminait ainsi : « Nous avons reçu les projets de Paul; il nous semble s'être un peu fait aider par notre cousin. Cela nous plairait fort, à mon mari et à moi, si jamais on pouvait mettre la main à l'œuvre, mais qui peut aujourd'hui, dans notre pauvre pays, songer à bâtir? Venez bien plutôt nous trouver. »

« Eh bien, dit M. de Gandelau après la lecture de cette lettre, voilà vos projets approuvés, passons sans retard à l'exécution. Si messieurs les Prussiens viennent jusqu'ici et qu'ils mettent le feu, suivant leur coutume, à notre vieille maison, ils ne brûleront pas les murs d'une bâtisse à peine commencée, et ce que nous aurons dépensé pour l'élever n'entrera pas dans leurs poches. »

Le grand cousin aidé de Paul qui faisait les calculs — jamais il n'en avait tant fait — rédigea le devis qui donna un chiffre de 175,000 francs. La terrasse et la maçonnerie entraient dans la dépense prévue pour 85,000 francs.

Le père Branchu fut appelé. « C'est un homme bien comme il faut, monsieur votre père, » dit-il à Paul, lorsqu'il fut convenu qu'on commencerait dès le lendemain, « il fait travailler le monde quand on est obligé de renvoyer les ouvriers

valides de partout et que les vieux comme moi, qui ne peuvent plus se battre, vont jeûner tout l'hiver. J'vas boire un bon pichet à sa santé avec Jean Godard le charpentier, qui sera durement content tout de même! »



Le reste de la journée fut employé à mettre les cotes principales sur le plan, afin de pouvoir tracer les fouilles.

Le père Branchu, le lendemain, se trouvait sur le terrain muni de cordeaux, de piquets, de clous, de broches, d'une grande équerre et d'un niveau d'eau quand arrivèrent Paul et son cousin de bon matin.

« Vous voyez, dit à Paul le grand cousin, que les cotes indiquent sur ce plan les distances entre les axes des murs. Consultant ces mesures, nous allons, sur le terrain, planter ces axes à l'aide de cordeaux attachés à ce que nous appelons des broches (fig. 19), lesquelles se composent de deux piquets fichés solidement en terre et d'une traverse. La direction d'un des axes étant arrêtée suivant l'orientation qu'il nous

convient de choisir, la disposition des autres axes s'ensuivra d'après les distances tracées sur le plan et les retours d'équerre.»

Le grand cousin eut bientôt fait d'arrêter la ligne d'axe A de la salle à manger et de la salle de billard, suivant l'orientation convenable. Puis, sur cette première ligne d'axe, il en fit établir une autre à angle droit, au moyen d'un petit graphomètre, laquelle fut la ligne d'axe du salon et du vestibule. Une fois ces deux lignes arrêtées, les autres furent disposées au moyen des cotes inscrites d'avance sur le plan. Les axes des murs principaux se trouvaient ainsi tracés sur le terrain par des cordeaux, attachés aux broches.

Comme on devait établir des caves sous tout le bâtiment principal, le grand cousin se contenta d'ordonner au père Branchu de fouiller tout le terrain à une distance de 1 mètre en dehors des lignes du périmètre. Deux terrassiers, avec leurs pioches, se mirent donc à tracer immédiatement la fouille. « Si vous trouvez (comme ce n'est pas douteux), dit-il aux terrassiers, de la roche à une faible profondeur et qu'elle soit de bonne qualité, vous aurez le soin de ne point la gâcher; exploitez-la comme du moellon, nous nous en servirons et nous vous payerons la fouille en conséquence. Si vous trouvez de la caillasse, faites-la sauter à la mine, et mettez de côté, pour en faire usage, les meilleurs morceaux. Demain ou après-demain, nous vous donnerons le plan et le profil des caves. En attendant, approvisionnez-vous de briques, de chaux et de sable; vous savez que dans ce pays-ci il est prudent de s'y prendre d'avance pour avoir ces matériaux à temps. Nous voilà en septembre, et il faut que nos caves soient faites au moins avant les premières gelées. »

« Ainsi donc, ajouta le grand cousin en s'adressant à Paul, au moment où ils revenaient vers la maison, je vous nomme inspecteur des travaux et voici en quoi consistent vos fonctions : vous viendrez sur le terrain tous les matins et vous veillerez d'abord à ce que les ordres donnés devant vous soient strictement exécutés. Ainsi vous aurez à connaître la quantité de moellons qu'on extraira de la fouille, à faire empiler proprement ce moellon à 1 mètre d'épaisseur sur une largeur de 2 mètres, et une longueur indéfinie suivant le rendement de la carrière. Ayant ainsi chaque jour constaté l'augmentation du cube, nous serons assurés qu'il n'en sera rien détourné. Vous aurez dans votre poche un carnet sur lequel vous marquerez cette augmentation journalière et vous ferez parapher chaque feuillet par le père Branchu; ce n'est donc pour le moment qu'une surveillance, mais vos fonctions se compliqueront au fur et à mesure de l'avancement des travaux. S'il arrive des matériaux, vous reconnaîtrez la quantité, soit comme nombre, si c'est de la brique; soit au cube, si c'est du sable ou de la chaux. A cet effet, je vais vous faire porter sur le chantier une de ces caisses de cantonnier qui ont 1 mètre sur 1 mètre et $0^{m},50$ de hauteur. Chaque caisse remplie sera donc d'un demi-mètre.

« Vous direz au père Branchu qu'il ait à élever une baraque en planches qui servira de magasin pour ses outils et permettra de mettre la chaux à couvert en attendant qu'on l'éteigne. Si nous avions un entrepreneur-adjudicataire, avec lequel un marché aurait été passé, nous n'aurions pas à nous inquiéter de la quantité ou du cube des matériaux amenés sur le chantier, mais ici, nous sommes obligés d'employer les moyens élémentaires, car le père Branchu ne peut faire des avances de fonds. Nous lui donnerons les matériaux que nous achèterons ou qui proviennent de nos ressources, en compte. Vous sentez qu'il ne faut pas que ces matériaux soient

détournés ou gaspillés. Nous lui payons seulement la mise en œuvre. Cela exige de notre part plus d'attention et de surveillance, mais nous sommes assurés, du moins, de ne pas être trompés sur la qualité des matériaux par un entrepreneur qui croirait peut-être avoir intérêt à nous fournir, s'il les achetait, une marchandise d'une valeur inférieure à celle que nous aurions portée au devis.

« Nous nous engagerons de même avec le charpentier. Votre père m'a dit qu'il avait quelques brins de chêne coupés depuis plus de deux ans et mis en chantier près de la ferme de Noiret. Allons les voir, nous marquerons ceux qui pourront être employés. Notre plan coté nous donne les longueurs des solives des planchers. »

En passant le long du ru qui coule dans la petite vallée, le grand cousin en regardait attentivement les berges et en frappait les parois avec le bout ferré de son bâton. « Qu'est-ce que vous voyez donc là? » dit Paul. — Je crois que nous trouverons ici de bons matériaux pour faire les voûtes des caves... Voyez cette pierre jaunâtre, poreuse comme une éponge. C'est un cadeau que nous fait ce cours d'eau si modeste. Il entraîne dans ses eaux du carbonate de chaux, qui vient chaque jour s'incruster sur les herbes et les détritus de végétaux qui se trouvent sur ses bords et sur son lit. Ce ruisseau forme ainsi un tuf léger, très-poreux, qui est mou et friable tant qu'il reste à l'humidité, mais qui acquiert une certaine dureté en séchant. Autrefois ce ruisseau était plus gros qu'il n'est aujourd'hui, et il me paraît avoir déposé une assez belle épaisseur de ce tuf qui apparaît sur ses rives actuelles. Prenez ce morceau et regardez-le attentivement... Vous voyez qu'il est rempli de cavités, de petites galeries cylindriques; ce sont les brindilles de végétaux autour desquelles s'est déposé le carbonate de chaux. Ces brindilles sont pourries et détruites depuis longtemps, l'enveloppe est restée et durcit à l'air. Observez comme ce moellon est léger, composé de cellules qui ne sont guère plus épaisses que des coquilles d'œuf. Cependant essayez de l'écraser sous votre talon... Il résiste et à peine si la pression émousse ses aspérités. Eh bien, faites-le sécher, et dans huit jours il résistera bien mieux. Il faudra un bon coup de marteau pour le briser.

« Cette matière est la meilleure peut-être pour faire des voûtes, à cause de sa légèreté, de sa résistance, de ses cavités et de cette âpreté qui font que le mortier adhère si bien aux joints qu'on ne saurait l'en détacher et que le tout, suffisamment sec, semble ne former qu'une seule pièce.

« Nous enverrons deux terrassiers pour en exploiter quelques mètres. Ce n'est pas difficile, et quand ce tuf est humide sur son lit naturel, on le débite avec la plus grande rapidité en briquettes. »

On arriva bientôt à la ferme de Noiret. Là, en effet, le long du mur de la grange, sous un appentis, étaient empilées des pièces de bois, grossièrement équarries et noircies par l'humidité. Le grand cousin en marqua un certain nombre avec son couteau, laissant de côté celles qui étaient torses, noueuses ou roulées.

« Qu'est-ce donc qu'une pièce de bois *roulée*? dit Paul.

— Les bois roulés sont ceux dont les fibres tournent en spirale autour du cœur. Vous comprenez que les fibres du bois n'étant pas verticales et formant des spirales plus ou moins prononcées, perdent leur propriété de résistance : ces fibres, à cause du parcours qu'elles font, lequel n'est point régulier, se disjoignent et laissent entre elles de profondes gerçures. Ces bois sont donc rejetés comme défectueux, ainsi que ceux qui sont attaqués au cœur ou qui ont ce qu'on appelle des

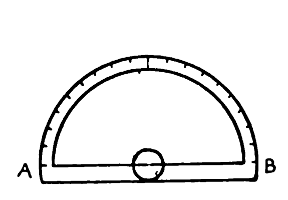
malandres, c'est-à-dire des parties malades entre leurs couches, sorte d'ulcères intérieurs qui d'abord enlèvent au bois son homogénéité de résistance et qui développent autour d'eux la pourriture. Il arrive souvent que l'on ne voit pas les malandres et qu'en peu de temps les bois de charpente qui paraissent très-sains tombent en poussière. Ces maladies, cependant, étant fréquentes ou rares en raison des terrains sur lesquels les bois ont poussé, il est essentiel de savoir la provenance des charpentes que l'on emploie dans les constructions. Telle forêt produit des bois de chêne admirables en apparence, mais qui pourrissent rapidement; telle autre en fournit qui sont toujours sains. En général les bois poussés dans les sols légers et secs, sont bons; ceux qui viennent dans des terrains humides, argileux, sont mauvais.

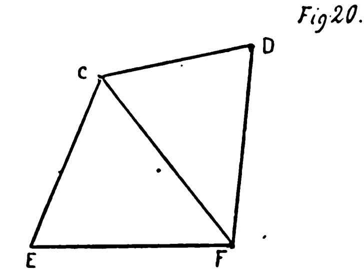
« Vous ferez mettre de côté ces bois roulés et tors; ils seront bons pour faire les cintres des caves; ils ne sont propres qu'à cela ou à être brûlés. Quant à ces brins de sapins ils serviront à faire nos échafauds. »

Il était tard, les deux compagnons demandèrent à déjeuner à la ferme. Pendant qu'on mettait la table : « Expliquez-moi donc, cousin, comment vous vous servez du graphomètre.

— Lorsqu'il s'agit d'une opération comme celle que nous venons de faire, c'est la chose du monde la plus simple. J'ai prié le père Branchu de faire porter mon instrument au château, pour ne pas en être chargé toute la matinée, mais il n'est pas besoin de l'avoir là pour vous faire comprendre comment on opère. Vous savez que le graphomètre se compose d'un cercle gradué, divisé en 360 degrés. Ce cercle, mobile sur son centre, est muni d'un niveau à bulle d'air, et au-dessus, d'une lunette, qui, tous deux, pivotent horizontalement sur le centre du cercle. Le niveau et l'axe de la lunette sont parfaitement parallèles au plan du cercle. On pose celui-ci sur un pied à trois branches et on établit tout d'abord le cercle horizontal au moyen de trois vis de rappel et en faisant pivoter le niveau. Il faut que la bulle d'air soit toujours au centre sous quelque degré du cercle qu'on tourne le tube. Ceci fait, et le pied étant placé au point marqué sur le terrain — ce qu'on vérifie au moyen d'un fil à plomb passant par le centre du plateau — on dirige la lunette sur un point fixe et où est placée une mire; le verre de la lunette est croisé par deux cheveux à angle droit qui en marquent le centre. Il faut que l'intersection des deux cheveux tombe sur le point que l'on vise. Mais, au préalable, l'indicateur ou vernier qui tient à la base de la lunette est placé sur le *zéro* du cercle. C'est donc l'ensemble de l'instrument qu'on a fait tourner. Alors, si l'on veut, par exemple, former un angle droit sur la ligne réunissant le point où l'on est placé avec la première mire, on fait pivoter la lunette jusqu'à ce que son indicateur soit à 90 degrés (le quart du cercle). On envoie un homme avec une autre mire dans la direction de la lunette et on fait porter cette mire à droite ou à gauche jusqu'à ce que son milieu soit exactement sur la ligne du cheveu vertical de la lunette. On fait fixer cette mire. Il est donc certain alors que la ligne tirée du point où vous êtes placé avec la seconde mire forme un angle droit avec la première ligne de base, puisque deux diamètres coupant à angle droit un cercle divisé en 360 degrés donnent 90 degrés pour chaque quart du cercle. A l'aide de cet instrument, ayant, au préalable, indiqué sur le plan d'un bâtiment qu'il s'agit de planter les angles que forment certaines lignes entre elles, partant d'un point, on peut donc reporter ces angles sur le terrain. Supposez qu'il s'agisse de planter un portique demi-circu-

laire. Ayant posé le centre et tracé le demi-cercle sur le terrain, en plaçant le graphomètre sur ce centre, vous pourrez envoyer des lignes qui couperont régulièrement cette circonférence et indiqueraient, par exemple, l'axe des colonnes ou piliers. Puisque du point A au point B vous avez 180 degrés (fig. 20), vous diviserez ces 180 degrés en autant de parties que vous voudrez sur le cercle du graphomètre, et le centre de la lunette vous donnera, à grande distance, les mêmes divisions sur le portique demi-circulaire. Par cette raison que le graphomètre sert à planter un bâtiment, il sert à relever un terrain. En effet, supposez que la base E F soit une





longueur connue, que vous avez mesurée : plaçant votre instrument en E, vous visez avec la lunette un point C, soit un arbre, un clocher, un piquet ; vous avez donc le nombre de degrés sur le cercle que comprend l'angle C E F. Vous reportez cet angle sur la planchette ; puis, transportant l'instrument sur le point F, de là vous visez ce même point C; vous obtenez de même l'angle C F E qui, reporté sur la planchette, vous donne exactement la position du point C et la distance inconnue qu'il y a entre E et C, entre F et C. Dès lors l'une ou l'autre de ces longueurs vous servent de base à leur tour et, opérant du point C et du point F, en visant un quatrième point D, vous connaissez les longueurs C D et F D. Ainsi pouvez-vous opérer sur toute une contrée ; c'est ce qu'on appelle *triangulation :* la première opération à faire pour établir la carte d'un pays. Mais nous entrons là dans un autre domaine : allons déjeuner ! »

VIOLLET-LE-DUC.

La suite prochainement.

LIBÉRALITÉ — GÉNÉROSITÉ — OUBLI DES INJURES

LA MORALE EN ACTION PAR L'HISTOIRE

François de Bonne, duc de Lesdiguières — dont Brantôme a dit que, s'il eût continué à s'adonner aux lettres, il y eût été aussi grand homme qu'il le fut dans l'art de la guerre — tenait la campagne, en qualité de chef des protestants, contre les troupes catholiques. Avanson, archevêque d'Embrun, qui, ainsi que cela se voyait souvent à cette triste époque, croyait pouvoir porter l'attachement à la religion jusqu'à s'en autoriser pour commettre ou conseiller un crime, corrompit un des familiers de Lesdiguières, nommé Platel, et obtint de lui la promesse d'assassiner son maître.

Plusieurs fois l'occasion se présenta,

mais sans que Platel, qui avait sans doute compté sur une audace dont il n'était pas capable, osât en profiter.

Lesdiguières, averti du danger qu'il courait, entra dans sa chambre, mit une épée et un poignard dans chacun des deux lits qui s'y trouvaient; puis il appela Platel, lui ordonna de prendre ce qui était dans l'un des deux lits; et quand celui-ci fut armé, il s'arma à son tour : « Et maintenant, dit-il, puisque tu t'es engagé à me tuer, essaye de le faire; qu'au moins tu aies l'honneur d'un combat loyal avec moi; épargne-toi de souiller par une lâcheté la réputation de valeur que tu t'étais acquise. »

Platel, jetant loin les armes qu'il tenait, ne put qu'implorer son pardon. Lesdiguières le garda auprès de lui, et comme on traitait d'imprudente cette magnanime conduite : « Non, dit-il, vous jugez mal; s'il a été retenu par l'horreur du crime, il le sera plus puissamment encore par la grandeur du bienfait. »

BEAU TRAIT DE LA JEUNESSE DE PIERRE PRUDHON

Un jour de l'année 1788, à Dijon, alors capitale de la province de Bourgogne, une solennité réunissait dans la salle du Parlement tout ce que cette province comptait de citoyens notables ou s'intéressant au progrès des arts, objet d'ailleurs dans le pays d'une protection toute particulière, puisque la cité dijonaise entretenait à grands frais une académie de peinture, dont le principal lauréat annuel obtenait d'être envoyé pour deux ans à Rome, avec une pension des États bourguignons.

Il s'agissait, ce jour-là, pour la nombreuse et brillante réunion, d'assister à la proclamation du nom et au couronnement de ce lauréat.

Ce nom venait d'être prononcé et salué des plus bruyants applaudissements, et une ovation plus chaleureuse encore se préparait à l'adresse du jeune vainqueur de la lutte pacifique, lorsqu'on le vit monter les degrés de l'estrade pour aller recevoir la couronne que le président du Parlement devait poser sur son front.

Mais, tout à coup, au lieu de continuer à se diriger vers le magistrat qui se levait pour lui décerner l'emblème de la victoire, le jeune homme, dont le visage était couvert d'une pâleur mortelle, s'arrêta, et la main tendue pour demander le silence, se tournant vers l'assemblée, au sein de laquelle tous les bruits se turent aussitôt :

« Non! s'écria-t-il d'une voix profondément altérée, non! quelque confusion qu'il m'en doive coûter pour faire un tel aveu, je ne consens pas, ou plutôt je ne consens plus à accepter le sacrifice qu'un noble cœur a voulu me faire, et que jusqu'à présent je l'avais laissé accomplir. Le nom qu'on vient de proclamer n'est pas celui du véritable vainqueur... Cette couronne, ce n'est pas mon front qui la recevra, car ce n'est pas à moi qu'elle est due. Celui qui l'a méritée, il est là, au pied de cette estrade, se cachant généreusement parmi les élèves de l'académie qui ont concouru sans obtenir le prix. Celui-là c'est Pierre Prudhon!... qu'on proclame son nom, qu'on lui donne la couronne! qu'il soit à Rome le pensionnaire des États de Bourgogne! »

A cette déclaration aussi étrange qu'inattendue, toute l'assistance paraît déconcertée ; on s'interroge du regard; on semble se demander à soi-même si ce n'est pas le trouble où l'a jeté la joie du triomphe qui

fait déraisonner ce jeune homme. Mais il a compris, lui, le sentiment peint sur tous les visages, et il reprend pour dissiper la dernière incertitude :

« Il faut que je m'explique mieux; il faut que je dise en termes précis ce qui s'est passé. A l'époque du concours définitif, vous le savez, chaque concurrent, pendant le nombre de jours nécessaires pour l'exécution du tableau qui sera présenté à ses juges, doit travailler seul dans une loge, afin qu'il soit bien prouvé que c'est son œuvre et non celle d'un autre qu'il présente au concours. Ce qu'on tâche d'empêcher surtout ce sont ses relations avec le dehors plus encore que celles qu'il pourrait avoir au dedans de l'école, car, comment croire qu'un de ceux qui lui disputent le prix, ou soit disposé à l'aider de ses conseils, de son expérience, ou ne le denonçât pas s'il s'apercevait qu'il cherchât à connaître son travail pour en profiter? D'ailleurs, les loges sont construites de façon que les communications soient impossibles entre les émules, qui, du reste, sont l'objet d'une incessante surveillance... Eh bien! cette surveillance a été une fois en défaut : un concurrent, dérangeant pendant plusieurs jours de suite une des planches de la cloison, s'est glissé dans la cellule voisine... Mais ce n'est pas encore ce que peut-être vous croyez... Peut-être pensez-vous qu'il s'est introduit là en plagiaire, en larron, pour y voir, pour y copier l'œuvre de son voisin, sans que celui-ci en sût rien... Non. Ce n'est pas le fait indigne d'un voleur que je dénonce, c'est l'acte héroïque d'une grande âme. S'il est entré dans la cellule qui n'était pas la sienne, c'est qu'il entendait son voisin, qui, redoutant de ne pas obtenir le prix, se désespérait et parlait même de mourir pour n'être plus à charge à sa pauvre famille : il a été touché de ce désespoir; il s'est oublié pour ne penser qu'à son malheureux condisciple, et après lui avoir fait jurer qu'il ne révélerait rien de cette substitution, est entré dans la cellule, s'est mis à l'œuvre, et il a peint le tableau que les juges ont déclaré le meilleur et qui a valu la victoire à un autre qu'à l'auteur... Et pourtant, voyez combien son action est plus belle encore : celui qui a su se sacrifier de la sorte, il est pauvre aussi, une nombreuse famille peut avoir besoin de son aide, et, de plus, son cœur est plein d'un ardent désir de gloire... Ce prix, auquel il a renoncé, il le désire vivement... J'avais juré de me taire, cédant aux instances de cette grande amitié; mais ce serment, je me sens incapable de le tenir... Couronnez donc le véritable vainqueur, donnez donc le prix à celui qui l'a mérité, à Prudhon! »

Pendant que de longues acclamations accueillaient ces dernières paroles, tous les yeux se fixaient sur un jeune homme qui, placé dans le groupe des élèves et voulant s'échapper, soutenait une sorte de lutte contre ses camarades, qui s'efforçaient de le retenir, et qui enfin l'ayant enlevé sur leurs bras en répétant son nom, le portèrent triomphalement sur l'estrade, au bruit des plus enthousiastes bravos; et il reçut en même temps que la couronne, prix du talent, les témoignages d'admiration, prix de la générosité.

Pierre Prudhon alla parfaire à Rome les études commencées à Dijon sous de si nobles auspices; puis il revint à Paris, et quelques années plus tard, figurant un des premiers en tête de notre école de peinture nationale, il mérita d'être surnommé le Corrége français, glorieux surnom que pourrait suffire à justifier sa magnifique composition, *la Justice poursuivant le Crime,* qui passe à bon droit pour une des toiles les plus remarquables de la galerie française au Louvre.

Nous regrettons de ne pas savoir le nom

de celui qui avait su inspirer à Prudhon ce bel acte de générosité, car celui-là aussi avait l'âme noble et grande, qui n'avait pas reculé devant l'aveu qu'il avait eu à faire.

*

Philippe Desportes, poëte qui florissait sous Henri III et Henri IV, avait très-longuement, très-sérieusement étudié la littérature italienne. A mainte reprise, s'inspirant des auteurs qu'il aimait à regarder comme ses maîtres, il lui arriva de donner à ses propres ouvrages l'empreinte italienne, et d'y faire usage de pensées, de passages recueillis dans sa littérature favorite. Les envieux, pour le lui reprocher, imaginèrent de publier une critique intitulée : *La rencontre des muses*, où se trouvaient mis en regard les textes italiens et les vers de Desportes qui en étaient les imitations.

Desportes ne fit que rire du mauvais tour qu'on avait cru lui jouer, et même il dit à des gens qui voulaient le plaindre de cette mésaventure : « Si j'avais su que l'auteur de ce livre se proposât d'écrire contre moi, je lui aurais volontiers fourni des mémoires qui eussent pu lui être bien utiles; car je dois aux Italiens beaucoup plus encore qu'il ne l'a dit. »

*

Molière employait volontiers une partie de son revenu à faire des libéralités. Un jour Baron, son élève, vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de se présenter, lui demandait quelque léger secours pour aller joindre sa troupe. Molière ayant su que c'était un nommé Mondorge, qui avait été son camarade, demanda à Baron combien il croyait qu'il fallait lui donner. Celui-ci répondit au hasard : *Quatre pistoles.* « Donnez-lui quatre pistoles pour moi, lui dit Molière; en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous » ; et il joignit à ce présent celui d'un habit magnifique.

*

Patru, célèbre avocat au parlement et l'un des quarante de l'Académie française, après avoir mieux plaidé la cause de la langue française que celle de la fortune, se trouva réduit à une gêne extrême. Pressé par un créancier impitoyable, il se vit obligé de vendre ses livres, le seul bien qui lui restait. Despréaux, ayant appris l'extrémité où il se trouvait et sachant qu'il était sur le point de les donner pour une somme assez modique, alla aussitôt lui en offrir près d'un tiers de plus. Mais, l'argent compté, il mit dans le marché une condition qui surprit agréablement Patru; ce fut qu'il garderait ses livres comme auparavant, et que sa bibliothèque ne serait qu'en survivance à Despréaux.

*

Pierre Corneille, qui n'avait jamais su adresser en haut lieu la moindre sollicitation, avait obtenu une pension du ministre Colbert à la recommandation de Boileau. Après la mort de Colbert, Boileau sut que cette pension avait été retranchée. Alors il se rendit chez le roi, à qui il offrit le sacrifice de la sienne, pour que celle du vieux poëte fût rétablie : « Car, dit-il, je ne saurais la recevoir sans honte si je devais penser que le grand Corneille en est privé. »

Le roi envoya aussitôt par Boileau lui-même deux cents louis à Corneille et promit de faire rétablir la pension.

Ce qui étonne le plus ici, ce n'est ni la libéralité du roi ni la générosité de Boileau, c'est qu'un état de choses ait pu exister et durer où un Corneille pût être si pauvre.

E. Muller.

La suite prochainement.

LE PREMIER PANTALON

Texte par P.-J. Stahl. — Vignettes par Froelich.



IV.

M. Jujules est en possession de son pantalon; il n'y a plus qu'un bouton à mettre et M. Jujules sera un homme comme son papa.

Cela le gêne bien un peu, le pantalon; mais, c'est égal, il est très-content. Mlle Marie déclare que M. Jujules est superbe, et M. Jujules est tout à fait de son avis.

LE PREMIER PANTALON

Texte par F.-J. Stahl. — Vignettes par Froelich



V.

Cependant le chemin n'est pas encore sec. Comment faire? La bonne Marie s'est décidée à aller chercher l'équipage de M. Jujules. Une promenade en voiture ça vaut mieux qu'une promenade à pied quand il a plu; d'ailleurs, cela permettra d'emmener Mlle Julie, la poupée de Marie, à laquelle M. Jujules a consenti à faire une très-bonne petite place.

P.-J. Stahl.

La suite prochainement.

HISTOIRE
DE LA FAMILLE CHESTER
ET DE DEUX PETITS ORPHELINS

CHAPITRE XXIII.

JEAN ET MADELEINE.



Quai anglais à Saint-Pétersbourg.

« Ainsi que vous l'a dû raconter ma chère Patte-Alerte, dit mon frère, j'étais donc dans la gueule d'un chat — et quel chat, mes amis! non pas un chat apprivoisé, de ceux qui ne touchent aux rats, quand ils sont bien nourris, que du bout des dents — mais un chat sauvage qui était devenu à ce point la terreur de tout le pays, que tous les fermiers de la contrée s'étaient juré de l'exterminer. Je sentais ses dents s'enfoncer dans mes chairs quand de derrière une futaie partit comme un coup de tonnerre. Mon ravisseur était foudroyé; moi j'étais évanoui. Lorsque je repris mes sens, je sentis qu'une main, une main d'homme, me tenait par la nuque, et pour du coup je me crus encore plus perdu qu'alors que j'étais dans la gueule de mon chat. « Un rat-pie! la drôle de bête! » disait le fermier qui venait de me saisir.

« Je croyais qu'il allait me lancer contre le mur voisin, puis poser le talon sur mon pauvre corps. Loin de là — il se mit à m'examiner avec intérêt et continua :

« Ma foi, Madeleine rira bien! Je n'ai

jamais vu son pareil. Je vais mettre ce monsieur dans la cage vide et tâcher de l'apprivoiser pour elle. »

« Je ne m'attendais pas à ce sursis, et je vous réponds que, si jamais vous vous trouvez dans la même position, vous serez joliment contents de sentir les doigts qui vous tiennent disposés à se desserrer, ne fût-ce que pour vous enfermer plus tard dans une cage, comme cela, en effet, devait m'arriver. En attendant, Jean, le fermier qui m'avait pris, continua de me tenir d'une main par la peau du cou, et ayant de l'autre ramassé son fusil, il se mit à marcher, à marcher. Quelles enjambées! La course dura bien trois ou quatre heures, au bout desquelles il entra dans une ferme, puis dans une chambre de cette ferme où se trouvait sur un meuble de chêne la cage qu'il me destinait. Il en ouvrit la porte, m'y fit entrer, et la referma. J'étais son prisonnier. La nuit se passa, une nuit qui me rappela celle qu'avaient dû passer dans leur prison mes pauvres frères la veille de leur supplice.

« Où suis-je? me disais-je, retrouverai-je jamais Patte-Alerte et nos enfants? » Le matin, mon fermier vint me voir. Au lieu de me tuer, il me parla doucement et me donna à manger; en un mot, il me traita en ami. Cet homme-là avait bon cœur. Peu à peu je m'habituai à mon gardien et mon plus grand plaisir fut de le voir s'approcher de ma cage. Bientôt il se hasarda à passer les doigts à travers les barreaux de ma prison, et voyant que je ne songeais pas à le mordre, il en vint à me caresser. Enfin, quand il me vit bien apprivoisé, il me tira de là pour me donner un abri bien plus chaud et plus confortable, c'est-à-dire la poche même de son paletot...

— Tu appelles cela un logement confortable? m'écriai-je. Allons, il ne faut pas disputer des goûts.

— Je l'accompagnais partout, poursuivit Caramel sans se formaliser de cette interruption. Il m'enseigna bien des choses très-nouvelles pour un rat. Il est dans notre nature de prendre tout ce que nous pouvons attraper — mon maître m'apprit à voir des provisions et à n'y pas toucher! Du reste, il ne me laissait jamais souffrir de la faim; il causait avec moi comme avec un compagnon, et jamais il ne m'a donné la moindre chiquenaude. Or il est difficile à un quadrupède de rester insensible à tant de bonté...

— Et tu dois tout cela à ta robe tachetée! ta difformité t'a plus profité que leur beauté ne profite à d'autres! m'écriai-je.

— J'appris bientôt, continua tranquillement Caramel sans s'offusquer de ma raillerie, que Jean Shillish, mon maître, allait partir pour Londres dans le but d'épouser la Madeleine dont il parlait si souvent et à laquelle il m'avait tout d'abord destiné. Sans doute ce voyage à Londres devait me séparer à jamais de ma famille, mais que faire? Je ne savais même plus dans quel coin du monde j'étais. Comment chercher les miens, comment m'orienter, avec le peu de connaissances géographiques que je possédais, dans ce vaste univers? Il n'y avait pas même à y songer, je dus donc me résigner à partir avec mon maître. Nous voyageâmes ensemble et je dormis tout le long de la route dans sa poche. Certes, si j'avais su où aller, pour rejoindre Patte-Alerte, malgré les bons procédés de Jean, je lui aurais faussé compagnie; mais, pour peu que vous vouliez y penser, vous vous direz, comme je me le disais, qu'il eût été absolument impossible à un maladroit de ma sorte de se tirer jamais d'affaire. »

Moustache l'interrompit: « Et quand, à Londres, il fut arrivé chez sa Madeleine, il te donna à elle?

— Comme vous dites, répondit Caramel; oui, il me plaça sur une table devant

elle, dans le petit salon où ils causaient ensemble. Elle m'a beaucoup admiré...

— Non, non! interrompis-je à mon tour en riant. C'est impossible! c'est trop fort!



je croirai tout ce que tu voudras, excepté cela.

— Dame, répliqua Caramel avec son sang-froid habituel, Madeleine l'a dit. Il se peut qu'elle ait feint de m'admirer pour faire plaisir à mon maître; mais il est certain qu'elle a déclaré que je lui plaisais beaucoup, qu'elle n'avait pas du tout contre moi la répugnance qu'on a d'ordinaire contre les rats. Elle ajouta que l'étrangeté

de ma fourrure me donnait une physionomie à part et que, pour tout dire, elle n'avait jamais vu un si agréable rat de sa vie. Pour faire voir à Jean qu'elle disait vrai, elle me caressa et me nourrit de sa main. L'accord fait en ce qui me concernait, je me couchai, suivant mon habitude, sous la chaise de mon ami Jean, et



ils se remirent à parler de leurs projets d'avenir. Le fermier raconta tout ce qu'il avait fait pour rendre sa demeure plus agréable pour sa femme; il lui dit qu'il avait planté dans son jardin les fleurs qu'elle aimait le mieux et un tas d'autres jolies choses à l'usage des fiancés. Enfin, il lui a demandé si elle serait heureuse de devenir sa femme.

« Très-heureuse, a répondu Madeleine, les yeux fixés sur le plancher, tandis que ses joues ressemblaient à un nuage au lever du soleil. — Seulement je ne puis m'empêcher de regretter d'être obligée de quitter mon père et la maison où je suis née et les pauvres petits déguenillés de l'école à qui je donne depuis si longtemps des leçons. Qui sait si celle qui me remplacera réussira aussi bien que moi à se faire comprendre d'eux?

— Allons, Madeleine, répondit gaiement le fermier, il ne faut pas vous chagriner. Votre père viendra nous voir aussi souvent qu'il le voudra. Chez nous il se sentira bientôt aussi à son aise que chez lui. Quant à la maison, vous en aurez une autre et vous ne perdrez rien de ce côté-là. Pour ce qui est des petits déguenillés, eh bien, j'ai besoin d'un gars actif et intelligent, et quoique je n'aime guère les pâlots de Londres, si vous en connaissez un qui vaille quelque chose, et à qui vous portiez un intérêt particulier, eh bien, nous l'emmènerons. »

« C'est Madeleine qui eut l'air content de cette offre! Elle répondit qu'elle connaissait un pauvre enfant sans mère, un des meilleurs élèves de l'école et dont elle garantissait la probité.

« Il fut convenu qu'elle parlerait à son protégé et lui dirait de se présenter le soir même. Le jeune bipède vint en effet. J'avais repris ma place sous la chaise de mon maître et je commençais à sommeiller lorsqu'on frappa doucement à la porte. Madeleine cria de sa voix joyeuse: « Entrez! » et je vis apparaître... devinez un peu?

— Bob et Billy, peut-être! répondis-je.

— Oui, Bob et Billy, reprit Caramel avec une vivacité inusitée, Bob et Billy, nos anciens petits amis. Je n'espérais plus les revoir. Dame! ils étaient joliment changés à leur avantage! Bob surtout paraissait beaucoup plus fort et plus dégourdi qu'autrefois. Ce n'était plus le petit être misérable et abattu que vous avez connu, tremblant dans ses guenilles et dont le sort inspirait de la pitié aux rats eux-mêmes. Il portait une tunique de laine, un pantalon bleu et une casquette entourée d'une bande de drap rouge. Billy n'avait pas, comme son frère, l'uniforme des dé-

crotteurs de Londres, mais il était proprement mis. Tous les deux souriaient et regardaient les gens en face comme doivent le faire de braves garçons. Si jamais visage rayonna de reconnaissance et d'affection, ce fut celui de Bob lorsqu'il regarda Madeleine. Il paraît qu'à l'école Madeleine avait été bonne et patiente pour lui comme une mère.

« Pardon, excuse d'avoir amené Billy, dit Bob d'un ton à la fois franc et modeste. Je ne pouvais pas le laisser seul. »

« Jean lui parla avec bienveillance et offrit de lui donner un emploi à sa ferme. Les yeux de Bob brillèrent de plaisir; mais ce ne fut qu'un éclair qui s'éteignit dès que son regard tomba sur le petit boiteux. Je vis que Billy lui serrait la main, et cette étreinte parlait plus éloquemment que toutes les paroles du monde.

« Merci, monsieur, dit le frère aîné, je voudrais bien... mais je crois... il vaut mieux que je reste encore à gagner ma vie à Londres.

— Et comment la gagnes-tu, mon garçon?

— S'il vous plaît, monsieur, je suis décrotteur; j'appartiens à la brigade rouge, comme vous pouvez le voir.

— Diable, dit Jean, voilà un petit bonhomme indépendant! Il est facile de deviner à ta mine que tu gagnes honnêtement ton pain. Seulement je m'étonne que tu préfères rester ici à Londres rien que pour le plaisir d'y décrotter des bottes. C'est là un drôle de goût, à mon avis.

— Oh! monsieur, répliqua Bob, tandis que son frère lui pressait la main plus fort que jamais, et semblait sur le point de fondre en larmes, je ne veux pas abandonner mon pauvre Billy — c'est mon petit frère, il n'est pas fort, il est un peu infirme encore, il a été si malade! il n'a plus que moi au monde.

— Est-ce là tout ce qui te retient? demanda le fermier en se frappant la jambe de façon à me faire tressauter. Voyons, Madeleine, j'ai bien mon idée; mais c'est à vous de décider. Ces braves petits ont toujours vécu ensemble, ce serait dommage de les séparer... Si nous les emmenions tous les deux? »

« Madeleine et Bob regardèrent le fermier sans répondre; leur respiration paraissait gênée. Que d'admiration et de reconnaissance dans leurs yeux, qui, si leur langue restait muette, parlaient éloquemment! Billy, lui, n'essaya pas de combattre son émotion. Il pleura bel et bien de joie en s'écriant :

« Oh! oui, monsieur, prenez-moi aussi, s'il vous plaît. Ne nous séparez jamais. J'ai bon courage et je travaille déjà; je ferai des paniers pour vos fruits...

— Et des cages pour mes poules, hein? On est toujours utile, quand on aime le travail. Je veux bien, si Madeleine veut. »

« Et il se tourna vers elle avec ce bon sourire qui, si je ne me trompe, illumine le visage des bipèdes eux-mêmes lorsqu'ils accomplissent une action charitable.

« Oui, oui, je le veux, mon bon Jean! » répliqua Madeleine qui saisit la main de son futur.

« Puis, sans ajouter un mot, elle laissa couler à son tour des larmes d'attendrissement.

« Je fus si ravi de ce dénoûment, continua Caramel, que je sortis de dessous ma chaise. Billy m'aperçut aussitôt et, s'adressant à Bob, s'écria :

« O Bob! tiens, regarde donc! si je ne me trompe pas, c'est... oui, c'est notre joli rat tacheté! »

— Ainsi donc, dit Moustache, vous demeurez tous ici, le fermier, sa femme, les deux enfants et toi?

— Oui, et ils sont plus heureux que des rois. J'avoue que rien ne manquerait à mon bonheur à moi-même si je pouvais

espérer revoir un jour Patte-Alerte et nos petits.

— Ma foi, rien ne me paraît impossible à présent, reprit Moustache. Toutefois, ne pense pas trop à cela, mon pauvre Caramel, et puisque tu as la chance d'avoir le caractère bien fait, jouis en attendant du genre de vie que tu as trouvé ici.

— Il a du bon, son genre de vie, dis-je à Moustache.

— Certainement, dit Caramel, certainement.

— Peuh! fit mon compagnon, je préfère la liberté au bien-être, ou plutôt je me figure qu'il n'y a pas de bien-être sans liberté. Mais toi, mon pauvre Caramel, tu n'as jamais ressemblé aux autres rats, et ta vocation était de passer chien de garde. Ainsi tu surveilles vraiment ce pot d'ale et ce fromage pendant des heures entières sans céder à la tentation de grignoter ou de boire?

— Mon bienfaiteur a confiance en moi, répondit simplement Caramel. Je dois justifier cette confiance. Je ne fais que mon devoir en lui consacrant la vie que je lui dois.

— Bons sentiments! reprit Moustache, qui était fort honnête après tout; mais quelle drôle d'existence! Je donnerais quelque chose pour te voir dans ta nouvelle demeure, entouré de tes amis à deux pattes.

— Rien de plus facile, répliqua Caramel en tournant le museau vers la droite. La ferme est là-bas; tu n'auras qu'à grimper ce soir à la hauteur de cette croisée du rez-de-chaussée que tu peux apercevoir d'ici et qui est encadrée de verdure.

— Bon! je jouirai volontiers du coup d'œil, s'écria Moustache, mais après, en route pour Londres!

— Moustache, dit Caramel, avec beaucoup de majesté, jure-moi que tu ne prendras rien chez nous?

— Pas même une épluchure de pomme de terre, répondit mon ami en riant.

— Maintenant, je vous engage à filer, reprit Caramel. Jean ne peut tarder à venir chercher son goûter.»

« Nous nous dépêchâmes de profiter de ce conseil, et nous partîmes au grand trot; car nous savions quel sort nous attendait si l'excellent fermier nous attrapait: nous n'avions pas, pour nous protéger auprès de lui, l'avantage d'être ornés d'une vilaine robe tachetée comme Caramel.

« C'est merveilleux! dis-je à Moustache, pendant que nous détalions. Voilà Caramel qui a été épargné par un homme, caressé par une femme et admiré par un enfant! En vérité, je finirai par le trouver beau moi-même, pour peu que cela continue. Sa laideur, du moins, ne lui a fait aucun tort; il paraît décidément que la modestie et la bonté suffisent pour nous valoir des amis.

— C'est égal, tu peux te vanter d'avoir un drôle de frère, dit Moustache. »

P.-J. Stahl et William Hughes.

La fin prochainement.



Le Directeur-Gérant, J. Hetzel.



LE PAYS DES FOURRURES

PAR JULES VERNE

Illustrations par Férat — Gravures par Pannemaker et Hildibrand

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XVII.

L'AVALANCHE.

Les hiverneurs se rapprochaient donc enfin des parages plus fréquentés de la mer de Behring. Ils n'avaient plus à craindre d'être entraînés au nord. Il ne s'agissait plus que de surveiller le déplacement de l'île, et d'en estimer la vitesse, qui, en raison des obstacles, devait être fort inégale. C'est à quoi s'occupa très-minutieusement Jasper Hobson, qui prit tour à tour des hauteurs de soleil et d'étoiles. Le lendemain même, 16 avril, après observation, il calcula que, si la vitesse restait uniforme, l'île Victoria atteindrait vers le commencement de mai le Cercle polaire, dont quatre degrés au plus la séparaient en latitude.

Il était supposable qu'alors l'île, engagée dans la partie resserrée du détroit, demeurerait stationnaire jusqu'au moment où la débâcle lui ferait place. A ce moment, l'embarcation serait mise à flot, et l'on ferait voile vers le continent américain.

On le sait, grâce aux précautions prises, tout était prêt pour un embarquement immédiat.

Les habitants de l'île attendirent donc avec plus de patience et surtout plus de confiance que jamais. Ils sentaient bien, ces pauvres gens tant éprouvés, qu'ils touchaient au dénoûment et qu'ils passeraient si près de l'une ou de l'autre côte,

que rien ne pourrait les empêcher d'y atterrir en quelques jours.

Cette perspective ranima le cœur et l'esprit des hiverneurs. Ils retrouvèrent cette gaieté naturelle que les dures épreuves avaient chassée depuis longtemps. Les repas redevinrent joyeux, d'autant plus que les provisions ne manquaient pas, et que le programme nouveau n'en prescrivait pas l'économie. Au contraire. Puis, l'influence du printemps se faisait sentir, et chacun aspirait avec une véritable ivresse les brises plus tièdes qu'il apportait.

Pendant les jours suivants, plusieurs excursions furent faites à l'intérieur de l'île et sur le littoral. Ni les animaux à fourrures, ni les ruminants, ni les carnassiers ne pouvaient songer à l'abandonner, puisque le champ de glace qui l'emprisonnait, détaché de la côte américaine, — ce que prouvait son mouvement de dérive, — ne leur eût pas permis de mettre pied sur le continent.

Aucun changement ne s'était produit sur l'île, ni au cap Esquimau, ni au cap Michel, ni sur aucune autre partie du littoral. Rien à l'intérieur, ni dans les bois taillis, ni sur les bords du lagon. La grande entaille qui s'était creusée pendant la tempête aux environs du cap Michel s'était entièrement refermée pendant l'hiver, et aucune autre fissure ne se manifestait à la surface du sol.

Pendant ces excursions, on aperçut des bandes de loups qui parcouraient à grand train les diverses portions de l'île. De toute la faune, ces farouches carnassiers étaient les seuls que le sentiment d'un danger commun n'eût pas familiarisés.

On revit plusieurs fois le sauveur de Kalumah. Ce digne ours se promenait mélancoliquement sur les plaines désertes, et s'arrêtait quand les explorateurs venaient à passer. Quelquefois même, il les suivait jusqu'au fort, sachant bien qu'il n'avait rien à craindre de ces braves gens qui ne pouvaient lui en vouloir.

Le 20 avril, le lieutenant Hobson constata que l'île errante n'avait point suspendu son mouvement de dérive vers le sud. Ce qui restait de la banquise, c'est-à-dire les icebergs de sa partie sud, la suivaient dans son déplacement, mais les points de repère manquaient, et on ne pouvait reconnaître ces changements de position que par les observations astronomiques.

Jasper Hobson fit alors faire plusieurs sondages en quelques endroits du sol, notamment au pied du cap Bathurst et sur les rives du lagon. Il voulait connaître quelle était l'épaisseur de la croûte de glace qui supportait la terre végétale. Il fut constaté que cette épaisseur ne s'était pas accrue pendant l'hiver, et que le niveau général de l'île ne semblait point s'être relevé au-dessus de la mer. On en conclut donc qu'on ne saurait trop tôt quitter ce sol fragile, qui se dissoudrait rapidement, dès qu'il serait baigné par les eaux plus chaudes du Pacifique.

Vers cette époque, le 25 avril, l'orientation de l'île fut encore une fois changée. Le mouvement de rotation de tout l'icefield s'accomplit de l'est à l'ouest sur un quart et demi de circonférence. Le cap Bathurst projeta dès lors sa pointe vers le nord-ouest. Les derniers restes de banquise fermèrent alors l'horizon du nord. Il était donc bien prouvé que le champ de glace se mouvait librement dans le détroit et ne confinait encore à aucune terre.

Le moment fatal approchait. Les observations diurnes ou nocturnes donnaient avec précision la situation de l'île et, par conséquent, celle de l'icefield. Au 30 avril, tout l'ensemble dérivait par le travers de la baie Kotzebue, large échancrure triangulaire qui mord profondément la côte américaine. Dans sa partie méridionale

s'allongeait le cap du Prince-de-Galles, qui arrêterait peut-être l'île errante, pour peu qu'elle ne tînt pas exactement le milieu de l'étroite passe.

Le temps était assez beau alors, et, fréquemment, la colonne de mercure accusait cinquante degrés Fahrenheit (10° centig. au-dessus de zéro). Les hiverneurs avaient quitté depuis quelques semaines leurs vêtements d'hiver. Ils étaient toujours prêts à partir. L'astronome Thomas Black avait déjà transporté dans la chaloupe, qui reposait sur le chantier, son bagage de savant, ses instruments, ses livres. Une certaine quantité de provisions était également embarquée, ainsi que quelques-unes des plus précieuses fourrures.

Le 2 mai, d'une observation très-minutieuse, il résulta que l'île Victoria avait une tendance à se porter vers l'est, et, conséquemment, à rechercher le continent américain. C'était là une circonstance heureuse, car le courant du Kamtchatka, on le sait, longe le littoral asiatique, et on ne pouvait, par conséquent, plus craindre d'être repris par lui. Les chances se déclaraient donc enfin pour les hiverneurs!

« Je crois que nous avons fatigué le sort contraire, madame, dit alors le sergent Long à Mrs. Paulina Barnett. Nous touchons au terme de nos malheurs, et j'estime que nous n'avons plus rien à redouter.

— En effet, répondit Mrs. Paulina Barnett, je le crois comme vous, sergent Long, et il est sans doute heureux que nous ayons dû renoncer, il y a quelques mois, à ce voyage à travers le champ de glace. La Providence nous protégeait en rendant l'icefield impraticable pour nous! »

Mrs. Paulina Barnett avait raison, sans doute, de parler ainsi. En effet, que de dangers, que d'obstacles semés sur cette route pendant l'hiver, que de fatigues au milieu d'une longue nuit arctique, et à cinq cents milles de la côte!

Le 5 mai, Jasper Hobson annonça à ses compagnons que l'île Victoria venait de franchir le Cercle polaire. Elle rentrait enfin dans cette zone du sphéroïde terrestre que le soleil n'abandonne jamais, même pendant sa plus grande déclinaison australe. Il sembla à tous ces braves gens qu'ils revenaient dans le monde habité.

On but quelques bons coups ce jour-là, et on arrosa le Cercle polaire comme on eût fait de l'Équateur, à bord d'un bâtiment coupant la ligne pour la première fois.

Désormais, il n'y avait plus qu'à attendre le moment où les glaces, disloquées et à demi fondues, pourraient livrer passage à l'embarcation qui emporterait toute la colonie avec elle!

Pendant la journée du 7 mai, l'île éprouva encore un changement d'orientation d'un quart de circonférence. Le cap Bathurst pointait maintenant au nord, ayant au-dessus de lui les masses qui étaient restées debout de l'ancienne banquise. Il avait donc à peu près repris l'orientation que lui assignaient les cartes géographiques, à l'époque où il était fixé au continent américain. L'île avait fait un tour complet sur elle-même, et le soleil levant avait successivement salué tous les points de son littoral.

L'observation du 8 mai fit aussi connaître que l'île, immobilisée, tenait à peu près le milieu de la passe, à moins de quarante milles du cap du Prince-de-Galles. Ainsi donc, la terre était là, à une distance relativement courte, et le salut de tous dut paraître assuré.

Le soir, on fit un bon souper dans la grande salle. Des toasts furent portés à Mrs. Paulina Barnett et au lieutenant Hobson.

Cette nuit même, le lieutenant résolut



d'aller observer les changements qui avaient pu se produire au sud dans le champ de glace, qui présenterait peut-être quelque ouverture praticable.

Mrs. Paulina Barnett voulait accompagner Jasper Hobson pendant cette exploration, mais celui-ci obtint qu'elle prendrait quelque repos, et il n'emmena avec lui que le sergent Long. Mrs. Paulina Barnett se rendit aux instances du lieutenant, et elle rentra dans la maison principale avec Madge et Kalumah. De leur côté, les sol-



dats et les femmes avaient regagné leurs couchettes accoutumées dans l'annexe qui leur était réservée.

La nuit était belle. En l'absence de la lune, les constellations brillaient d'un éclat magnifique. Une sorte de lumière extrêmement diffuse, réverbérée par l'ice-field, éclairait légèrement l'atmosphère et prolongeait la portée du regard. Le lieutenant Hobson et le sergent Long, quittant le fort à neuf heures, se dirigèrent vers la portion du littoral comprise entre le port Barnett et le cap Michel.

Les deux explorateurs suivirent le rivage sur un espace de deux à trois milles. Mais quel aspect présentait toujours le

champ de glace! Quel bouleversement! quel chaos! Qu'on se figure une immense concrétion de cristaux capricieux, une mer subitement solidifiée au moment où elle est démontée par l'ouragan. De plus, les glaces ne laissaient encore aucune passe libre entre elles, et une embarcation n'eût pu s'y aventurer.

Jasper Hobson et le sergent Long, causant et observant, demeurèrent sur le littoral jusqu'à minuit. Voyant que toutes choses demeuraient dans l'état, ils résolurent alors de retourner au fort Espérance, afin de prendre, eux aussi, quelques heures de repos.

Tous deux avaient fait une centaine de pas et se trouvaient déjà sur l'ancien lit desséché de la Paulina-river, quand un bruit inattendu les arrêta. C'était comme un grondement lointain qui se serait produit dans la partie septentrionale du champ de glace. L'intensité de ce bruit s'accrut rapidement, et même il prit bientôt des proportions formidables. Quelque phénomène puissant s'accomplissait évidemment dans ces parages, et, particularité peu rassurante, le lieutenant Hobson crut sentir le sol de l'île trembler sous ses pieds.

« Ce bruit-là vient du côté de la banquise! dit le sergent Long. Que se passe-t-il?... »

Jasper Hobson ne répondit pas, et inquiet au plus haut point, il entraîna son compagnon vers le littoral.

« Au fort! au fort! s'écria le lieutenant Hobson. Peut-être une dislocation des glaces se sera-t-elle produite, et pourrons-nous lancer notre embarcation à la mer! »

Et tous deux coururent à perte d'haleine par le plus court et dans la direction du fort Espérance.

Mille pensées assiégeaient leur esprit. Quel nouveau phénomène produisait ce bruit inattendu? Les habitants endormis du fort avaient-ils connaissance de cet incident? Oui, sans doute, car les détonations, dont l'intensité redoublait d'instant en instant, eussent suffi, suivant la vulgaire expression, « à réveiller un mort! »

En vingt minutes, Jasper Hobson et le sergent Long eurent franchi les deux milles qui les séparaient du fort Espérance. Mais, avant même d'être arrivés à l'enceinte palissadée, ils avaient aperçu leurs compagnons, hommes, femmes, qui fuyaient en désordre, épouvantés, poussant des cris de désespoir.

Le charpentier Mac Nap vint au lieutenant, tenant son petit enfant dans ses bras.

« Voyez! monsieur Hobson », dit-il en entraînant le lieutenant vers un monticule qui s'élevait à quelques pas en arrière de l'enceinte.

Jasper Hobson regarda.

Les derniers restes de la banquise, qui, avant son départ, se trouvaient encore à deux milles au large, s'étaient précipités sur le littoral. Le cap Bathurst n'existait plus, et sa masse de terre et de sable, balayée par les icebergs, recouvrait l'enceinte du fort. La maison principale et les bâtiments y attenant au nord avaient disparu sous l'énorme avalanche. Au milieu d'un bruit épouvantable, on voyait des glaçons monter les uns sur les autres et retomber en écrasant tout sur leur passage. C'était comme un assaut de blocs de glace qui marchait sur l'île.

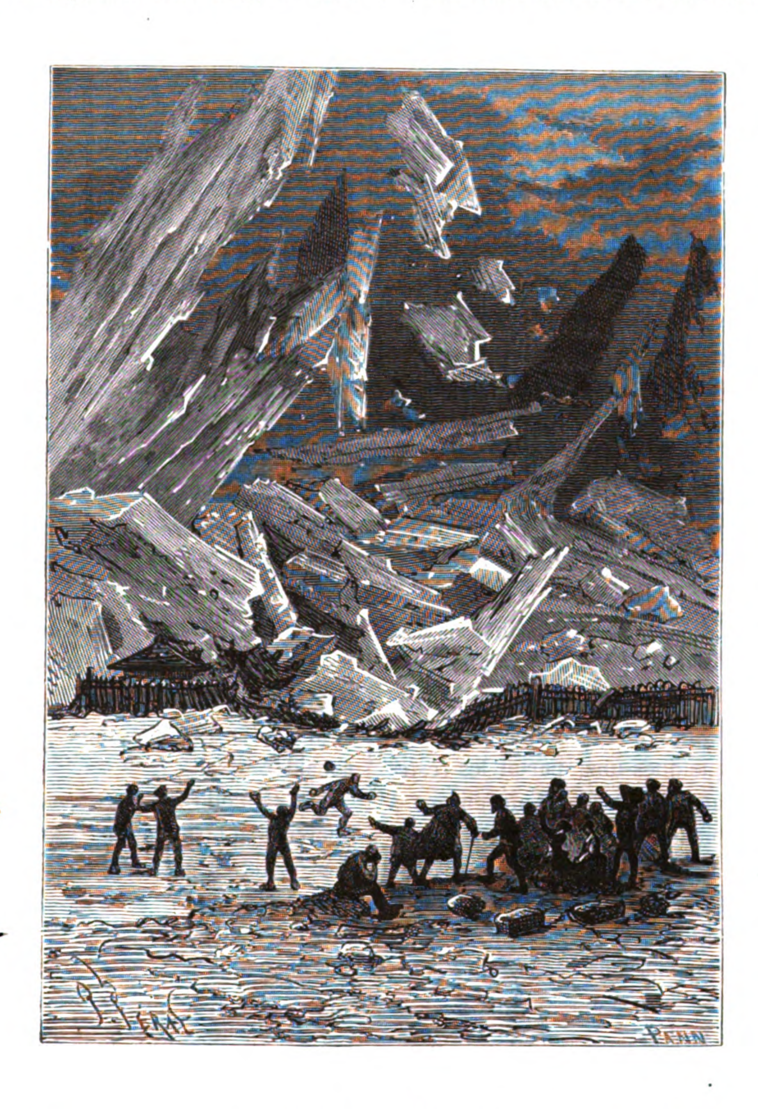
Quant au bateau construit au pied du cap, il était anéanti... La dernière ressource des infortunés hiverneurs avait disparu!

En ce moment même, le bâtiment qu'occupaient naguère les soldats, les femmes, et dont tous avaient pu se tirer à temps, s'effondra sous la chute d'un énorme bloc de glace. Ces malheureux jetèrent au ciel un cri de désespoir.

« Et les autres! nos compagnes!... s'écria le lieutenant avec l'accent de la plus effroyable épouvante.

— Là! » répondit Mac Nap, en montrant la masse de sable, de terre et de glaçons, sous laquelle avait entièrement disparu la maison principale.

Oui! sous cet entassement était enfouie



Mrs. Paulina Barnett et, avec elle, Madge, Kalumah, Thomas Black, que l'avalanche avait surpris dans leur sommeil!

CHAPITRE XVIII.

TOUS AU TRAVAIL.

Un cataclysme épouvantable s'était produit. La banquise s'était jetée sur l'île errante! Enfoncée à une grande profondeur au-dessous dn niveau de la mer, à une profondeur quintuple de la hauteur dont elle émergeait, elle n'avait pu résister à l'action des courants sous-marins. S'ouvrant un chemin à travers les glaces disjointes, elle s'était précipitée en grand sur

l'île Victoria, qui, poussée par ce puissant moteur, dérivait rapidement vers le sud.

Au premier moment, avertis par les bruits de l'avalanche qui écrasait le chenil, l'étable et la maison principale de la factorerie, Mac Nap et ses compagnons avaient pu quitter leur logement menacé. Mais déjà l'œuvre de destruction s'était accomplie. De ces demeures, il n'y avait plus trace! Et maintenant l'île entraînait ses habitants avec elle vers les abîmes de l'Océan! Mais peut-être, sous les débris de l'avalanche, leur vaillante compagne, Paulina Barnett, Madge, la jeune Esquimaude, l'astronome vivaient-ils encore. Il fallait arriver à eux, ne dût-on plus trouver que leurs cadavres.

Le lieutenant Hobson, d'abord atterré, reprit son sang-froid et s'écria :

« Aux pioches et aux pics! La maison était solide! Elle a pu résister. A l'ouvrage! »

Les outils et les pics ne manquaient pas. Mais, en ce moment, on ne pouvait s'approcher de l'enceinte. Les glaçons y roulaient du sommet des icebergs découronnés, dont quelques-uns, parmi les restes de cette banquise, s'élevaient encore à deux cents pieds au-dessus de l'île Victoria. Que l'on s'imagine dès lors la puissance d'écrasement de ces masses ébranlées qui semblaient surgir de toute la partie septentrionale de l'horizon. Le littoral, dans cette portion comprise entre l'ancien cap Bathurst et le cap Esquimau, était non-seulement dominé, mais envahi par ces montagnes mouvantes. Irrésistiblement poussées, elles s'avançaient déjà d'un quart de mille au delà du rivage. A chaque instant, un tressaillement du sol et une détonation éclatante annonçaient qu'une de ces masses s'abattait. Conséquence effroyable, on pouvait craindre que l'île ne fût submergée sous un tel poids. Un dénivellement très-sensible indiquait que toute cette partie du rivage s'enfonçait peu à peu, et déjà la mer s'avançait en longues nappes jusqu'aux approches du lagon.

La situation des hiverneurs était terrible, et, pendant tout le reste de la nuit, sans rien pouvoir tenter pour sauver leurs compagnons, repoussés de l'enceinte par les avalanches, incapables de lutter contre cet envahissement, incapables de le détourner, ils durent attendre, en proie au plus sombre désespoir.

Le jour parut enfin. Quel aspect offraient ces environs du cap Bathurst! Là où s'étendait le regard, l'horizon était maintenant fermé par la barrière de glace. Mais l'envahissement semblait être arrêté, au moins momentanément. Cependant, çà et là, quelques blocs s'écroulaient encore du sommet des icebergs mal équilibrés. Mais leur masse entière, profondément engagée sous les eaux par sa base, communiquait maintenant à l'île toute la force de dérive qu'elle puisait dans les profondeurs du courant, et l'île s'en allait au sud, c'est-à-dire à l'abîme, avec une vitesse considérable.

Ceux qu'elle entraînait avec elle ne s'en apercevaient seulement pas. Ils avaient des victimes à sauver, et, parmi elles, cette courageuse et bien-aimée femme pour laquelle ils auraient donné leur vie. C'était maintenant l'heure d'agir. On pouvait aborder l'enceinte. Il ne fallait pas perdre un instant. Depuis six heures déjà, les malheureux étaient enfouis sous les débris de l'avalanche.

On l'a dit, le cap Bathurst n'existait plus. Repoussé par un énorme iceberg, il s'était renversé en grand sur la factorerie, brisant l'embarcation, couvrant ensuite le chenil et l'étable, qu'il avait écrasés avec les animaux qu'ils renfermaient. Puis, la maison principale avait disparu sous la couche de sable et de terre, que des blocs

amassés sur une hauteur de cinquante à soixante pieds accablaient de leur poids. La cour du fort était comblée. De la palissade on ne voyait plus un seul poteau. C'était sous cette masse de glaçons, de terre et de sable, et au prix d'un travail effrayant, qu'il fallait chercher les victimes.

Avant de se mettre à l'œuvre, le lieutenant Hobson appela le maître charpentier.

« Mac Nap, lui demanda-t-il, pensez-vous que la maison ait pu supporter le poids de l'avalanche?

— Je le crois, mon lieutenant, répondit Mac Nap, et je serais presque tenté de l'affirmer. Nous avions consolidé cette maison, vous le savez. Son toit était casematé, et les poutres placées verticalement entre les planchers et les plafonds ont dû résister. Remarquez aussi que la maison a été d'abord recouverte d'une couche de sable et de terre, qui a pu amortir le choc des blocs précipités du haut de la banquise.

— Dieu vous donne raison, Mac Nap, répondit Jasper Hobson, et qu'il nous épargne une telle douleur! »

Puis il fit venir Mrs. Joliffe.

« Madame, lui demanda-t-il, est-il resté des vivres dans la maison?

— Oui, monsieur Jasper, répondit Mrs. Joliffe, l'office et la cuisine contenaient encore une certaine quantité de conserves.

— Et de l'eau?

— Oui, de l'eau et du brandevin, répondit Mrs. Joliffe.

— Bon, fit le lieutenant Hobson, ils ne périront ni par la faim ni par la soif! Mais l'air ne leur manquera-t-il pas? »

A cette question, le maître charpentier ne put répondre. Si la maison avait résisté, comme il le croyait, le manque d'air était alors le plus grand danger qui menaçât les quatre victimes. Mais enfin, ce danger, on pouvait le conjurer en les délivrant rapidement, ou, tout au moins, en établissant aussi vite que possible une communication entre la maison ensevelie et l'air extérieur.

Tous, hommes et femmes s'étaient mis à la besogne, maniant le pic et la pioche. Tous s'étaient portés sur le massif de sable, de terre et de glaces, au risque de provoquer de nouveaux éboulements. Mac Nap avait pris la direction des travaux, et il les dirigea avec méthode.

Il lui parut convenable d'attaquer la masse par son sommet. De là, on put faire rouler du côté du lagon les blocs entassés. Le pic et les leviers aidant, on eut facilement raison des glaçons de médiocre grosseur, mais les énormes morceaux durent être brisés à coups de pioche. Quelques-uns même, dont la masse était très-considérable, furent fondus au moyen d'un feu ardent, alimenté à grand renfort de bois résineux. Tout était employé à la fois pour détruire ou repousser la masse des glaçons dans le plus court laps de temps.

Mais l'entassement était énorme, et, bien que ces courageux travailleurs eussent travaillé sans relâche et qu'ils ne se fussent reposés que pour prendre quelque nourriture, c'est à peine, lorsque le soleil disparut au-dessous de l'horizon, si l'entassement des glaçons semblait avoir diminué. Cependant, il commençait à se niveler à son sommet. On résolut donc de continuer ce travail de nivellement pendant toute la nuit; puis, cela fait, lorsque les éboulements ne seraient plus à craindre, le maître charpentier comptait creuser un puits vertical à travers la masse compacte, ce qui permettait d'arriver plus directement et plus rapidement au but, et de donner accès à l'air extérieur.

Donc, toute la nuit, le lieutenant Hobson et ses compagnons s'occupèrent de ce

déblaiement indispensable. Le feu et le fer ne cessèrent d'attaquer et de réduire cette matière incohérente des glaçons. Les hommes maniaient le pic et la pioche. Les femmes entretenaient les feux. Tous n'avaient qu'une pensée : sauver Mrs. Paulina Barnett, Madge, Kalumah, Thomas Black!

Mais quand le matin reparut, il y avait déjà trente heures que ces infortunés étaient ensevelis, au milieu d'un air nécessairement raréfié sous l'épaisse couche.

Le charpentier, après les travaux accomplis dans la nuit, songea à creuser le puits vertical, qui devait aboutir directement au faîte de la maison. Ce puits, suivant son calcul, ne devait pas mesurer moins de cinquante pieds. Le travail serait facile, sans doute, dans la glace, c'est-à-dire pendant une vingtaine de pieds; mais ensuite les difficultés seraient grandes pour creuser la couche de terre et de sable, nécessairement très-friable, et qu'il serait nécessaire d'étayer sur une épaisseur de trente pieds au moins. De longues pièces de bois furent donc préparées à cet effet, et le forage du puits commença. Trois hommes seulement y pouvaient travailler ensemble. Les soldats eurent donc la possibilité de se relayer souvent, et l'on put espérer que le creusement se ferait vite.

Comme il arrive en ces terribles circonstances, ces pauvres gens passaient par toutes les alternatives de l'espoir et du désespoir. Lorsque quelque difficulté les retardait, lorsque quelque éboulement survenait et détruisait une partie du travail accompli, ils sentaient le découragement les prendre, et il fallait que la voix ferme et confiante du maître charpentier les ranimât. Pendant qu'ils creusaient à tour de rôle, les trois femmes, Mrs. Raë, Joliffe et Mac Nap, groupées au pied d'un monticule, attendaient, parlant à peine, priant quelquefois. Elles n'avaient d'autre occupation que de préparer les aliments que leurs compagnons dévoraient aux instants de repos.

Cependant, le puits se forait sans grandes difficultés, mais la glace était extrêmement dure et le forage ne s'accomplissait pas très-rapidement. A la fin de cette journée, Mac Nap avait seulement atteint la couche de terre et de sable, et il ne pouvait pas espérer qu'elle fût entièrement percée avant la fin du jour suivant.

La nuit vint. Le creusement ne devait pas être suspendu. Il fut convenu que l'on travaillerait à la lueur des résines. On creusa à la hâte une sorte de maison de glace dans un des humocks du littoral pour servir d'abri aux femmes et au petit enfant. Le vent avait passé au sud-ouest, et il tombait une pluie assez froide, à laquelle se mêlaient parfois de grandes rafales. Ni le lieutenant Hobson, ni ses compagnons ne songèrent à suspendre leur travail.

En ce moment commencèrent les grandes difficultés. En effet, on ne pouvait forer dans cette matière mouvante. Il devint donc indispensable d'établir une sorte de cuvelage en bois, afin de maintenir ces terres meubles à l'intérieur du puits. Puis, avec un seau suspendu à une corde, les hommes, placés à l'orifice du puits, enlevaient les terres dégagées. Dans ces conditions, on le comprend, le travail ne pouvait être rapide. Les éboulements étaient toujours à craindre, et il fallait prendre des précautions minutieuses pour que les foreurs ne fussent pas enfouis à leur tour.

Le plus souvent, le maître charpentier se tenait lui-même au fond de l'étroit boyau, dirigeant le creusement et sondant fréquemment avec un long pic. Mais il ne sentait aucune résistance qui prouvât qu'il eût atteint le toit de la maison.

D'ailleurs, le matin venu, dix pieds seulement avaient été creusés dans la masse de terre et de sable, et il s'en fallait de

vingt pieds encore qu'on fût arrivé à la hauteur que le faîte occupait avant l'avalanche, en admettant qu'il n'eût pas cédé.

Il y avait cinquante-quatre heures que Mrs. Paulina Barnett, les deux femmes et l'astronome étaient ensevelis!

Plusieurs fois, le lieutenant et Mac Nap se demandèrent si les victimes ne tentaient pas ou n'avaient pas tenté de leur côté d'ouvrir une communication avec l'extérieur. Avec le caractère intrépide, le sang-froid qu'on lui connaissait, il n'était pas douteux que Mrs. Paulina Barnett, si elle avait ses mouvements libres, n'eût essayé de se frayer un passage au dehors. Quelques outils étaient restés dans la maison, et l'un des hommes du charpentier, Kellet, se rappelait parfaitement avoir laissé sa pioche dans la cuisine. Les prisonniers n'avaient-ils donc point brisé une des portes, et commencé le percement d'une galerie à travers la couche de terre? Mais cette galerie, ils ne pouvaient la mener que dans une direction horizontale, et c'était un travail bien autrement long que le forage du puits entrepris par Mac Nap; car l'amoncellement produit par l'avalanche, qui ne mesurait qu'une soixantaine de pieds en hauteur, couvrait un espace de plus de cinq cents pieds de diamètre. Les prisonniers ignoraient nécessairement cette disposition, et en admettant qu'ils eussent réussi à creuser leur galerie horizontale, ils n'auraient pu crever la dernière croûte de glace avant huit jours au moins. Et d'ici-là, sinon les vivres, l'air, du moins, leur aurait absolument manqué.

Cependant, Jasper Hobson surveillait lui-même toutes les parties du massif, écoutant si quelque bruit ne décélerait pas un travail souterrain. Mais rien ne se fit entendre.

Les travailleurs avaient repris avec plus d'activité leur rude besogne avec la venue du jour. La terre et le sable remontaient incessamment à l'orifice du puits, qui se creusait régulièrement. Le grossier cuvelage maintenait suffisamment la matière friable. Quelques éboulements se produisirent, cependant, qui furent rapidement contenus, et, pendant cette journée, on n'eut aucun nouveau malheur à déplorer. Le soldat Garry fut seulement blessé à la tête par la chute d'un bloc, mais sa blessure n'était pas grave, et il ne voulut même pas abandonner sa besogne.

A quatre heures, le puits avait atteint une profondeur totale de cinquante pieds, soit vingt pieds creusés dans la glace, et trente pieds dans la terre et le sable.

C'était à cette profondeur que Mac Nap avait compté atteindre le faîte de la maison, si le toit avait tenu solidement contre la pression de l'avalanche.

Il était en ce moment au fond du puits. Que l'on juge de son désappointement, de son désespoir, quand le pic, profondément enfoncé, ne rencontra aucune résistance.

Il resta un instant les bras croisés, regardant Sabine, qui se trouvait avec lui.

« Rien? dit le chasseur.

— Rien, répondit le charpentier. Rien. Continuons. Le toit aura fléchi sans doute, mais il est impossible que le plancher du grenier n'ait pas résisté! Avant dix pieds, nous devons rencontrer ce plancher lui-même... ou bien... »

Mac Nap n'acheva pas sa pensée, et, Sabine l'aidant, il reprit son travail avec l'ardeur d'un désespéré.

A six heures du soir, une nouvelle profondeur de dix à douze pieds avait été atteinte.

Mac Nap sonda de nouveau. Rien encore. Son pic s'enfonçait toujours dans la terre meuble.

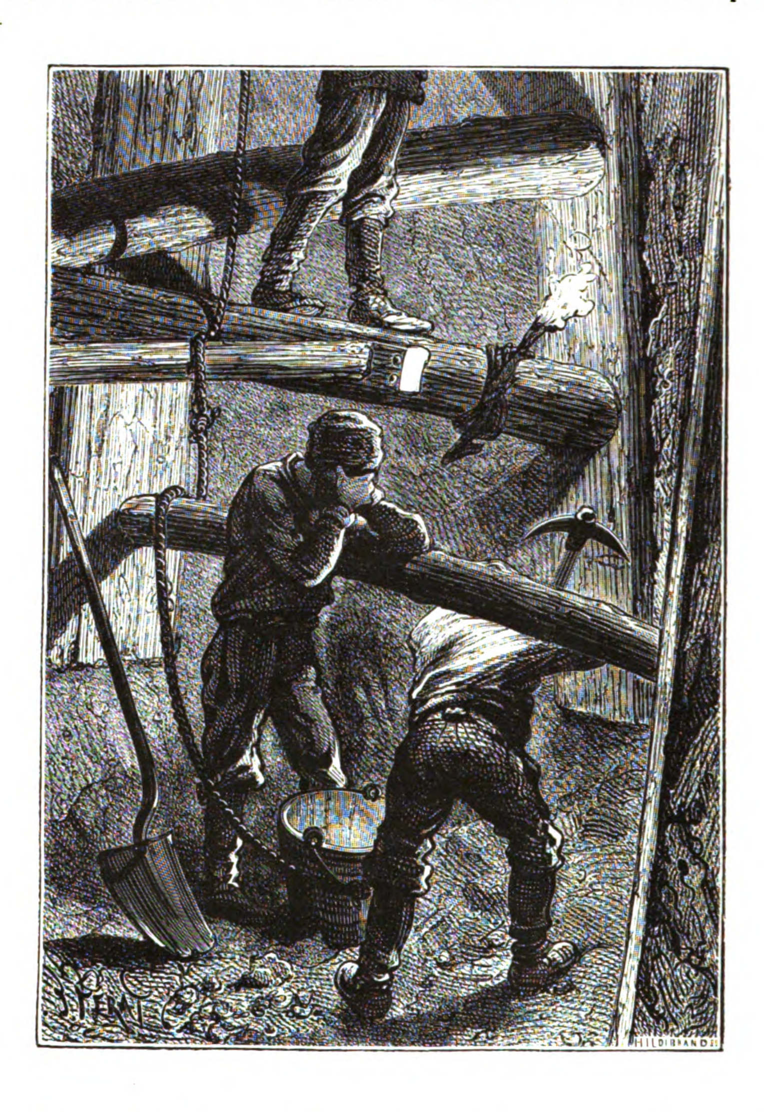
Le charpentier, abandonnant un instant son outil, se prit la tête à deux mains.

« Les malheureux! » murmura-t-il.

Puis, s'élevant sur les étrésillons qui maintenaient le cuvelage de bois, il remonta jusqu'à l'orifice du puits.

Là, il trouva le lieutenant Hobson et le sergent plus anxieux que jamais, et les prenant à l'écart, il leur fit connaître l'horrible désappointement qu'il venait d'éprouver.

« Mais alors, demanda Jasper Hobson,



alors la maison a été écrasée par l'avalanche, et ces infortunés...

— Non, répondit le maître charpentier d'un ton d'inébranlable conviction. Non! la maison n'a pas été écrasée! Elle a dû résister, renforcée comme elle l'était! Non! elle n'a pas été écrasée! Ce n'est pas possible!

— Mais alors qu'est-il arrivé, Mac Nap? demanda le lieutenant dont les yeux laissaient échapper deux grosses larmes.

— Ceci, évidemment, répondit le charpentier Mac Nap. La maison a résisté, elle, mais le sol sur lequel elle reposait a fléchi. Elle s'est enfoncée tout d'une pièce!

Elle a passé au travers de cette croûte de glace qui forme la base de l'île! Elle n'est pas écrasée, mais engloutie... Et les malheureuses victimes...

— Noyées? s'écria le sergent Long.

— Oui, sergent! noyées avant d'avoir pu faire un mouvement! noyées comme les passagers d'un navire qui sombre! »

Pendant quelques instants, ces trois hommes demeurèrent sans parler. L'hypothèse de Mac Nap devait toucher de bien près à la réalité. Rien de plus logique que de supposer un fléchissement en cet endroit, et sous une telle pression, du banc de glace qui formait la base de l'île. La maison, grâce aux étais verticaux qui soutenaient les poutres du plafond en s'appuyant sur celles du plancher, avait dû crever le sol de glace et s'enfoncer dans l'abîme.

« Eh bien, Mac Nap, dit le lieutenant Hobson, si nous ne pouvons les retrouver vivants...

— Oui, répondit le maître charpentier, il faut au moins les retrouver morts! »

Cela dit, Mac Nap, sans rien faire connaître à ses compagnons de cette terrible hypothèse, reprit au fond du puits son travail interrompu. Le lieutenant Hobson y était descendu avec lui.

Pendant toute la nuit, le forage fut continué, les hommes se relayant d'heure en heure; mais tout ce temps, pendant que deux soldats creusaient la terre et le sable, Mac Nap et Jasper Hobson se tenaient au-dessus d'eux, suspendus à un des étrésillons.

A trois heures du matin, le pic de Kellet, en s'arrêtant subitement sur un corps dur, rendit un son sec. Le maître charpentier le sentit plutôt qu'il ne l'entendit.

« Nous y sommes! s'était écrié le soldat. Sauvés!

— Tais-toi, et continue! » répondit le lieutenant Hobson d'une voix sourde.

Il y avait en ce moment près de soixante-seize heures que l'avalanche s'était abattue sur la maison.

Kellet et son compagnon, le soldat Pond, avaient repris leur travail. La profondeur du puits devait presque avoir atteint le niveau de la mer, et, par conséquent, Mac Nap ne pouvait conserver aucun espoir.

En moins de vingt minutes, le corps dur heurté par le pic était à découvert. C'était un des chevrons du toit. Le charpentier, s'élançant au fond du puits, saisit une pioche et fit voler les lattes du faîtage. En quelques instants, une large ouverture fut pratiquée...

A cette ouverture, apparut une figure à peine reconnaissable dans l'ombre.

C'était la figure de Kalumah!

« A nous! à nous! » murmura faiblement la pauvre Esquimaude.

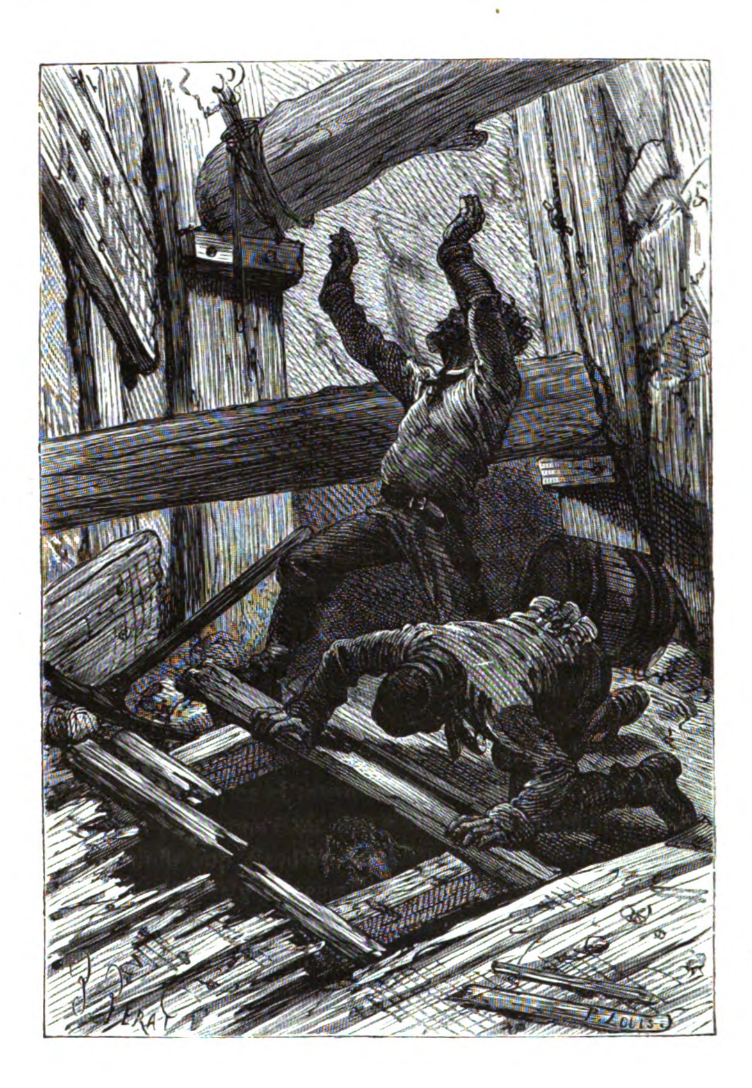
Jasper Hobson se laissa glisser par l'ouverture. Un froid très-vif le saisit. L'eau lui montait à la ceinture. Contrairement à ce qu'on croyait, le toit n'avait point été écrasé, mais aussi, comme l'avait supposé Mac Nap, la maison s'était enfoncée à travers le sol, et l'eau était là. Mais cette eau ne remplissait pas le grenier, elle ne s'élevait que d'un pied à peine au-dessus du plancher. Il y avait encore un espoir!...

Le lieutenant, s'avançant dans l'obscurité, rencontra un corps sans mouvement! Il le traîna jusqu'à l'ouverture, à travers laquelle Pond et Kellet le saisirent et l'enlevèrent. C'était Thomas Black.

Un autre corps fut amené, celui de Madge. Des cordes avaient été jetées de l'orifice du puits. Thomas Black et Madge, enlevés par leurs compagnons, reprenaient peu à peu leurs sens à l'air extérieur.

Restait Mrs. Paulina Barnett à sauver. Jasper Hobson, conduit par Kalumah,

avait dû gagner l'extrémité du grenier, et, là, il avait enfin trouvé celle qu'il cherchait, sans mouvement, la tête à peine hors de l'eau. La voyageuse était comme morte. Le lieutenant Hobson la prit dans ses bras, il la porta près de l'ouverture, et, peu d'instants après, elle et lui, Kalumah et Mac Nap apparaissaient à l'orifice du puits.



Tous les compagnons de la courageuse femme étaient là, ne prononçant pas une parole, désespérés.

La jeune Esquimaude, si faible elle-même, s'était jeté sur le corps de son amie.

Mrs. Paulina Barnett respirait encore, et son cœur battait. L'air pur, aspiré par ses poumons desséchés, ramena peu à peu la vie en elle. Elle ouvrit enfin les yeux.

Un cri de joie s'échappa de toutes les poitrines, un cri de reconnaissance qui monta vers le ciel, et qui certainement fut entendu là-haut.

En ce moment, le jour se faisait, le soleil débordait de l'horizon et jetait ses premiers rayons dans l'espace.

Mrs. Paulina Barnett, par un suprême effort, se redressa. Du haut de cette montagne, formée par l'avalanche, et qui dominait toute l'île, elle regarda. Puis, avec un étrange accent :

« La mer! la mer! » murmura-t-elle.

Et en effet, sur les deux côtés de l'horizon, à l'est, à l'ouest, la mer, dégagée de glaces, la mer entourait l'île errante!

JULES VERNE.

La suite prochainement.

HISTOIRE D'UNE MAISON

DESSINS ET TEXTE

PAR VIOLLET-LE-DUC

VIII

M. PAUL RÉFLÉCHIT.

L'omelette au jambon dévorée, M. Paul demeurait silencieux.

« Eh mais, petit confrère, vous m'avez l'air de regarder quelque chose en dehors du monde réel; est-ce encore la faim qui vous donne ce regard pensif, et vous faut-il une seconde omelette?

— Non; je n'ai plus soif ni faim, mais je trouve déjà difficile de comprendre ce que vous m'expliquez avec tant de complaisance depuis quelques jours; il y a des points qui m'échappent et je me demande si je pourrais vous être bon à quelque chose dans la construction que vous élevez. Il me semble que j'aurais beaucoup à apprendre : le peu que vous m'avez enseigné s'embrouille dans ma tête et nous n'avons pas encore mis la main à l'œuvre.

— Déjà découragé... allons donc! chaque jour suffit à sa peine, et une construction ne s'élève pas tellement vite que vous ne puissiez chaque soir augmenter peu à peu votre provision de connaissances pratiques, sans confusion.

« Tout cela se classera dans votre cerveau, car la tête est une merveilleuse boîte; plus on l'emplit, plus elle s'élargit, et chaque chose classée dans la case qui est destinée à la recevoir se retrouve toujours. La question est de bien ranger ses casiers et de n'y placer que des objets scrupuleusement étudiés et triés.

« Mais il faut tous les jours mettre au net le travail fait et ne rien laisser pour le lendemain. La besogne dont je vous charge, c'est-à-dire la constatation journalière de tout ce qui entre au chantier et de l'emploi des matériaux, ce que nous appelons les *attachements*, n'est qu'une question d'exactitude et de soin. L'important est de ne point se laisser déborder. Deux heures, au plus, vous suffiront par jour pour prendre les notes sur place. Deux autres heures pour mettre ces notes au net. Vous voyez qu'il vous restera encore trois ou quatre heures pour vous occuper des détails d'exécution et pour courir les champs.

— Est-ce que vous avez commencé à

apprendre l'architecture de cette façon?

— Oh que non pas!

« En sortant du collége, je suis entré chez un architecte, un patron, qui m'a fait pendant deux ans copier des dessins de monuments dont on ne m'indiquait ni l'âge, ni le pays, ni l'usage, puis *passer des teintes*. Pendant ce temps-là, j'ai suivi des cours de mathématiques, de géométrie, de dessin d'après l'ornement. J'ai pu alors entrer à l'École des beaux-arts, où on n'enseigne pas grand'chose, mais où on fait faire des concours pour obtenir des médailles et le grand prix, si l'on peut. Je suis resté là trois ans, total cinq. Cependant j'avais besoin de gagner ma vie, car je n'avais que juste de quoi payer mon loyer et acheter des vêtements. Il me fallait donc *faire la place*, c'est-à-dire travailler à tant l'heure, chez un architecte très-occupé. Là, je faisais des calques, et encore des calques, puis parfois quelques détails d'exécution; Dieu sait comme! car je n'avais pas vu exécuter la moindre partie d'une bâtisse. Mais le patron n'était pas difficile et les entrepreneurs suppléaient par leur expérience à ce qui manquait à ces détails. Voyant que tout cela ne me conduirait pas, par un court chemin, à apprendre mon métier, et ayant eu la chance d'hériter de quelques milliers de francs, je me mis à voyager, à étudier l'architecture sur les monuments bâtis, non plus sur ceux que l'on me montrait sur le papier. J'observais, je comparais, je regardais faire les praticiens, je courais voir les édifices qui croulaient, afin de reconnaître *in anima vili* les causes de leur ruine.

« Au bout de cinq autres années, je savais assez mon métier pour essayer de le pratiquer. Total: dix ans; et je n'avais pas bâti une niche à chien. Un protecteur me fit entrer dans une agence des travaux de l'État, où je voyais employer des méthodes qui n'étaient guère d'accord avec les observations que j'avais pu recueillir pendant mes études sur l'architecture des temps passés. Si par hasard je me permettais à cet égard des observations, on me regardait de travers. Si bien que je ne restai pas là longtemps, d'autant plus qu'il se présentait pour moi une belle occasion d'utiliser ce que j'avais appris.

« Une grande compagnie faisait faire des constructions d'usines très-importantes. Elle avait un architecte qui prétendait lui bâtir des monuments romains; cela la gênait un peu. Cette compagnie ne tenait pas essentiellement à ériger, dans les plaines de la Loire, des édifices rappelant la splendeur de Rome. Je fus présenté aux directeurs; ils m'expliquèrent leur programme. J'écoutai, je travaillai comme un nègre qui travaille à acquérir tout ce qu me manquait pour satisfaire mes clients. Je courus les usines, j'allai chez les grands entrepreneurs, j'étudiai les matériaux, enfin je fournis un premier projet qui plut, mais qui cependant ne me plairait guère aujourdhui. On se mit à l'œuvre; l'étude assidue, la présence continuelle sur les chantiers, me donnèrent ce qui me manquait, si bien qu'on fut content de mes premiers travaux. La plupart de ces messieurs possédaient des hôtels et des châteaux. Je devins leur architecte et j'eus bientôt ainsi une belle clientèle et plus de travaux que je n'en pouvais faire, d'autant que je crois qu'il faut toujours étudier, raisonner, améliorer, et, à ce compte, plus on avance, plus on trouve devant soi des difficultés.

— Alors, comment est-ce qu'on étudie l'architecture?

— Mais, comme cela... en faisant... Du moins jusqu'à présent, en France, n'emploie-t-on pas d'autre méthode et peut-être est-ce la meilleure.

— Mais comment apprennent à construire ceux qui ne vont pas, comme vous l'avez

fait, courir le monde, et qui suivent l'enseignement habituel?

— Ils n'apprennent pas à construire. On ne leur apprend qu'à concevoir et projeter des monuments inexécutables, sous le prétexte de conserver les traditions du *grand art,* et quand ils sont las de mettre ces conceptions sur le papier, on leur donne une place dans une agence, où ils font ce que vous allez faire; seulement ils le font avec dégoût parce qu'ils visaient bien autre chose.

— Mais, en commençant comme je vais commencer, est-ce que je pourrai ensuite étudier la... comment dirai-je?

— La théorie, l'art, en un mot? Certes, vous le pourrez beaucoup plus facilement, car le peu de pratique que vous aurez acquise en bâtissant une maison ou en la voyant bâtir des fondations au faîte, vous permettra de comprendre bien des choses qui, sans la pratique, sont inexplicables dans l'étude de l'art. Cela vous donnera l'habitude de raisonner et de vous rendre compte de certaines formes, de certaines dispositions commandées par les nécessités de la pratique. Formes et dispositions qui paraissent être de pures fantaisies aux yeux de ceux qui n'ont aucune idée de ces nécessités.

« Comment apprend-on à parler aux enfants? Est-ce en leur expliquant les règles de la grammaire à l'âge de trois ans? Non, c'est en leur parlant et en les obligeant à parler pour exprimer leurs désirs ou leurs besoins. Quand ils parlent comme vous et moi, à peu près, on leur explique le mécanisme et les règles du langage et alors ils peuvent écrire correctement. Mais avant d'apprendre par suite de quelles lois les mots doivent être placés, et comment on doit les écrire pour composer une phrase, ils connaissaient la signification de chacun d'eux.

« Si, en France, nous n'avions pas, sur l'enseignement, les idées les plus singulières, nous commencerions, lorsqu'il s'agit de l'étude de l'architecture, par le commencement et non par la queue. Nous donnerions aux jeunes gens ces méthodes pratiques élémentaires de l'art de bâtir, avant de leur faire copier le Parthénon ou les Thermes d'Antonin Caracalla qui, à défaut de ces premières notions pratiques, ne sont pour eux que des images; nous formerions ainsi ces jeunes esprits à raisonner et à reconnaître tout ce qui leur manque, au lieu d'exciter leur vanité naissante par des exercices purement théoriques ou d'art, alors qu'ils ne peuvent se rendre compte des formes qu'on leur donne comme des modèles.

— Une maison comme celle que nous allons construire, est, il me semble, bien peu de chose; et une pareille construction ne peut guère fournir les renseignements qui doivent être nécessaires, si on élève un grand monument?

— Ne croyez pas cela, petit cousin : la construction, en dehors de certaines connaissances scientifiques et pratiques que vous pourrez étudier à loisir, n'est autre chose qu'une méthode, qu'une habitude de raisonner, qu'une obéissance aux règles du bon sens : encore faut-il avoir du bon sens et le consulter. Malheureusement il est une école d'architectes qui dédaigne cette faculté naturelle, en prétendant qu'elle entrave l'inspiration... car nous avons parmi nous des fantaisistes, comme il s'en trouve dans les lettres et chez les peintres ou les sculpteurs; mais si la fantaisie est permise aux gens de lettres et aux artistes, car elle ne fait de tort à personne, en architecture c'est autre chose; elle coûte cher et c'est vous et moi qui payons. Nous avons dès lors le droit de la trouver au moins inopportune. Il faut tout autant exercer les facultés du raisonnement et recourir au bon sens pour élever

une maison que pour construire le Louvre, de même que l'on peut montrer du tact et de l'esprit dans une lettre aussi bien que dans un gros volume.

« La valeur de l'architecte ne s'estime pas par la quantité de mètres cubes de pierre qu'il met en œuvre. La grosseur du monument ne fait rien à l'affaire.

— Ainsi vous admettez qu'il faut autant de mérite pour bâtir une petite maison que pour élever un vaste palais?

— Je ne dis pas cela; je dis que les facultés, la raison, la juste mesure, l'exacte appréciation des éléments disponibles et leur bon emploi, se manifestent aussi bien dans la construction de la maison la plus modeste que dans l'édification du plus magnifique monument.

— Je pourrai donc apprendre beaucoup en suivant la construction de la maison de ma sœur?

— Certainement : 1° parce qu'on apprend beaucoup quand on a la volonté d'apprendre; 2° parce que, dans une maison comme dans le plus vaste des palais, il vous faudra voir passer devant vos yeux tous les corps d'état, depuis le terrassier jusqu'au peintre décorateur. Que le menuisier fasse vingt portes ou deux cents, si vous voulez bien vous rendre compte de la manière de faire une porte, de la ferrer et de la poser, une seule suffit, il n'est pas besoin que vous en voyiez mille.

— Mais, cependant, nous ne ferons pas ici, par exemple, des portes comme celles qui ferment les appartements d'un souverain?

— Non, mais le principe de structure est ou doit être le même pour les unes comme pour les autres, et c'est quand on s'écarte de ces principes que l'on tombe dans la fantaisie et les non-sens. Quand vous saurez comment se fait une porte de menuiserie, vous verrez que sa structure tient à la nature de la matière employée : le bois, et à la destination. Après cela vous pourrez étudier comment les maîtres se sont servis de ces éléments et comment (sans sortir du principe) ils ont produit des œuvres simples ou très-riches; vous pourrez faire comme eux, si vous avez du talent, et chercher des applications nouvelles. Mais, avant tout, faut-il savoir comment se fabrique une porte et ne pas copier au hasard, avant ces premières connaissances pratiques, les formes diverses qui ont été adoptées, bonnes ou mauvaises. »

Paul resta pensif tout le reste du jour; il était évident qu'il entrevoyait de grosses difficultés et que la construction de la maison de sa sœur prenait, dans son esprit, des proportions inquiétantes. Rentré au château, il regardait les portes, les fenêtres, les boiseries, comme s'il n'eût jamais rien vu de pareil, et plus il regardait, plus cela lui paraissait embrouillé, compliqué, difficile à comprendre. Il ne s'était jamais demandé par quels artifices ces morceaux de bois s'assemblaient, se tenaient ensemble, et ne trouvait guère de solutions satisfaisantes aux questions qu'il s'adressait à lui-même.

VIOLLET-LE-DUC.

La suite prochainement.

LE PREMIER PANTALON

Texte par P.-J. STAHL. — Vignettes par FROELICH.



VI.

La promenade n'a-pas été longue. Qu'est-il arrivé? Mlle Julie, la poupée, a été la première à demander à rentrer; elle paraissait même choquée, Mlle Julie, si choquée qu'elle est allée se cacher dans une armoire. Quant à M. Jujules, qu'est-ce qu'il a bien pu faire de son superbe pantalon neuf? Est-ce que ce serait lui que nous voyons là par terre, sur le plancher, comme une chose qu'on ne se donne pas la peine de ramasser? Tout ce que je puis dire, c'est que M. Jujules n'a plus du tout l'air fier qu'il avait tout à l'heure, et, à la façon dont sa petite maman lui tient le bras, on voit qu'elle n'est pas contente non plus.

LE PREMIER PANTALON

Texte par P.-J. STAHL — Vignettes par FROELICH.



VII.

Elle l'est si peu, la pauvre petite maman, si peu contente, qu'elle a cru devoir mettre M. Jujules en pénitence, le nez contre le mur et les mains croisées derrière le dos, comme les empereurs quand tout ne va pas à leur idée. Le pauvre Jujules est bien coupable, mais il est bien à plaindre ; il a l'air d'être changé en statue. Il ne sait pas du tout comment cela a pu se faire : c'est un bien malheureux accident. Bien sûr, il ne recommencera plus.

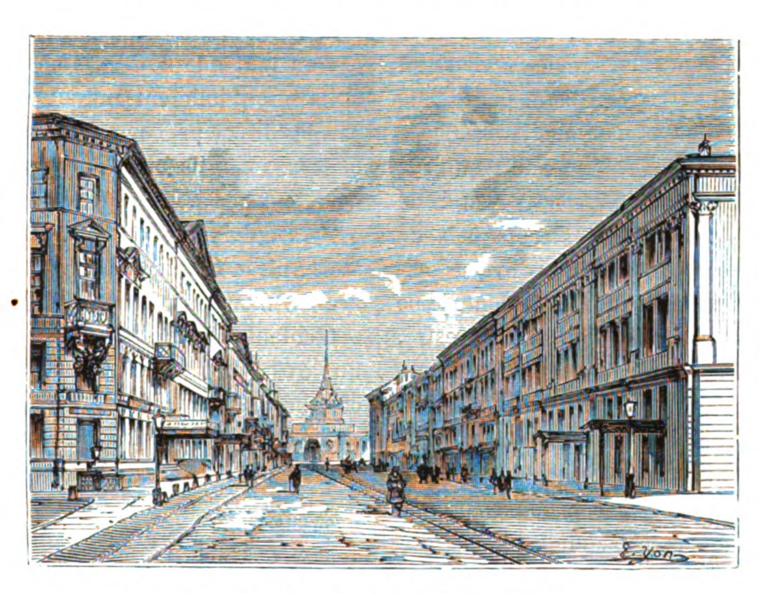
P.-J. STAHL.

La suite prochainement.

HISTOIRE
DE LA FAMILLE CHESTER
ET DE DEUX PETITS ORPHELINS

CHAPITRE XXIV.

UN COUP D'ŒIL A TRAVERS LES ROSES.



Perspective de Newski, à Saint-Pétersbourg.

Lorsque l'heure de la veillée fut venue, tandis que la lune répandait sur les champs sa douce clarté, nous grimpâmes le long des rosiers qui entouraient la fenêtre que Caramel nous avait désignée. Écartant doucement les branches et les fleurs qui interceptaient la vue, nous fûmes témoin d'une scène qu'il est rarement donné à un rat de contempler.

La croisée s'ouvrait sur une belle cuisine qui remplissait aussi l'office de salle à manger. Les murs étaient simplement blanchis à la chaux, et le parquet dallé disparaissait sous une couche de sable fin. Des rangées d'assiettes de faïence peinte et de casseroles resplendissantes décoraient un des côtés de la salle. Un bon feu flambait dans la vaste cheminée et, non loin de la porte, résonnait le tic-tac monotone d'une horloge. Tout rayonnait de propreté. Près de la croisée se trouvait une table couverte d'une nappe d'une blancheur

neigeuse sur laquelle s'étalait un souper aussi copieux qu'appétissant.

Autour de cette table étaient assis le fermier, sa femme et nos deux anciennes connaissances, Bob et Billy, les ex-locataires de l'appentis. Les ci-devant déguenillés portaient de jolies blouses grises, et sur leurs visages naguère si souffreteux brillaient, sous un teint déjà hâlé, les roses d'une santé campagnarde.

En voyant le fermier, je ne m'étonnai plus qu'il eût eu pitié de Caramel. Il avait l'air si franchement gai et bon, que je suis persuadé que c'est lui qui a dû écrire les vers attribués à Robert Burns et adressés à une souris dont le poëte venait de mettre le nid à jour sous le soc de sa charrue.

« Petite bête à la robe lisse, petite bête effarouchée, quelle panique j'ai soulevée dans ton sein! Tu as eu tort de t'enfuir si vite. Va, je regrette que la royauté de l'homme soit venue troubler la paix de ton ménage et justifier la mauvaise opinion qui cause ton effroi. Après tout, je ne suis que ton pauvre compagnon terrestre, mortel comme toi. Parfois, je n'en doute pas, il doit t'arriver de voler. Mais quoi! tu n'as pas de rentes, tu n'as ni moyens de travail, ni instruction, ne faut-il pas que tu vives? Un épi sur douze, pris çà et là, n'est qu'un léger emprunt qui portera bonheur au reste de la récolte et dont je ne m'apercevrai guère. »

Par une bizarre coïncidence, au moment même où je songeais à ces jolis vers que Madeleine, j'en suis sûr, aurait signés des deux mains, le fermier frappa trois petits coups sur la table; à ce signal mon frère Caramel que je n'avais pas encore aperçu, grimpa sur les genoux de son maître, puis sauta sur la nappe. Il fit le tour de la table et chacun des convives trouva quelque chose à lui offrir. Billy caressa son favori et s'écria :

« Tu as couru les champs, mon gaillard? Je ne t'avais pas vu de la journée. Est-ce que tu aurais trouvé un autre aveugle à conduire, par hasard?

— Il paraît, Bob, interrompit Jean, tout en jetant une noisette tout épluchée à Caramel, que tu as reçu une lettre ce matin?

— Oui, répliqua Bob, dont les yeux brillèrent de plaisir, j'allais justement vous en parler. C'est monsieur Georges qui m'a écrit.

— Il revient de chez les Russes et le capitaine aussi; ils sont bien aises d'être de retour, parce qu'il fait un froid de loup là-bas, ajouta Billy, toujours disposé à bavarder. La lettre est d'abord allée à l'école, à la chère vieille école! Ils ne savaient pas du tout que nous sommes si bien ici, et ils seront joliment contents d'apprendre par le directeur combien nous sommes heureux, car ils ont été bien bons pour nous, eux aussi.

— Tu dois beaucoup au capitaine, je crois? dit le fermier en s'adressant à Bob.

— O monsieur, il m'a sauvé de... »

L'enfant rougit, ses yeux se baissèrent, une grosse larme s'échappa d'entre ses cils, et il la dissimula du mieux qu'il put; mais au lieu d'achever sa phrase interrompue, il resta pensif.

« Il t'a sauvé de la misère, je le sais, reprit Jean tout en caressant les oreilles de Caramel. Il feignait de ne pas s'apercevoir de l'émotion de Bob.

— Il m'a sauvé de pis que cela, répondit l'enfant dont la voix tremblait.

— Pas de la mort, hein?

— De pis que cela encore, monsieur. »

Le brave fermier secoua la tête et passa à diverses reprises les doigts dans son épaisse chevelure. Bob s'était levé; il s'approcha de Jean, le regarda en face et dit :

« Il y a longtemps que j'aurais dû vous le dire, monsieur, pardonnez-moi. Sans le capitaine, où serions-nous, Billy et moi? Pas à votre table, pour sûr... Oui, il y a

longtemps que je veux tout vous avouer, et j'aurais dû le faire avant de me laisser amener ici. La veille du jour où le capitaine — que Dieu le bénisse! — m'a conduit à l'école des Déguenillés, je n'étais qu'un petit...



— Je vois ce que tu es maintenant, interrompit le fermier avec bonté; je ne m'occupe pas du passé.

— J'ai besoin de vous en parler, moi, répliqua Bob, dont les larmes coulèrent en abondance. Le jour où le capitaine m'a rencontré, j'étais un pauvre ignorant ; personne ne me connaissait, personne ne se donnait la peine de me dire : « Il vaut mieux mourir de faim que de voler. » Le capitaine m'a pris la main dans sa poche et je m'attendais à être battu ou livré au

policeman. Mais il m'a regardé. — Dans ses yeux, j'ai vu la pitié, non la colère. Il m'a parlé doucement, si doucement même que ce jour-là, je me suis promis de ne plus voler, et mon bienfaiteur m'a mis à même de tenir ma promesse.

— Il avait raison de ne pas désespérer de toi, dit Jean, car tu es devenu un honnête garçon, et la confession que tu viens de faire suffirait pour me le prouver, si j'avais conservé le moindre doute. Ma femme aussi t'avait bien jugé... elle savait que tu ne tarderais pas à me faire cet aveu que nous attendions afin de n'y plus songer.

— Quoi, monsieur, vous saviez?...

— Encore une fois, ne parlons plus de cela, mon garçon. Maintenant, tout est oublié... Tiens, où donc est mon garde du corps? Bon, il s'est fourré dans ma poche... Allons, Billy, cours me chercher ma pipe, et toi, Bob, tire les volets pendant que je vais voir si toutes les portes sont bien fermées. »



« Puisque l'on se dispose à tirer les volets, nous n'avons qu'à nous en aller, me dit Moustache. As-tu vu comme on bourre de friandises cet animal de Caramel? »

Moustache avait la parole un peu vive, mais il rendait justice à Caramel et me parla de lui en très-bons termes tandis que nous regagnions le champ où nous comptions souper.

« Mon cher Moustache, répliquai-je, ce que nous venons de voir du sort de Caramel me donnerait presque envie d'être à sa place.

— Moi, je ne suis pas de ton avis. La nature ne nous a pas destinés à remplir le rôle d'un chien de garde.

— Nous serons donc toujours détestés par les rois de la création? Nous ne saurons donc jamais nous rendre utiles à l'humanité?

— J'ignore si les hommes cesseront un jour ou l'autre de nous persécuter; mais il est certain que nous leur sommes plus utiles qu'ils ne pensent.

— Oui, aux barbares qui nous mettent dans un pâté, aux habitants des pays qui se servent de notre malheureuse peau pour fabriquer des chapeaux ou des gants; mais à Londres...

— Ami Dent-d'Acier, à Londres comme à Paris, nous rendons de fiers services à nos tourmenteurs; courageusement nous débarrassons toutes les grandes villes d'une masse de restes et de détritus qui, sans nous, empoisonneraient l'atmosphère. Chacun a sa fonction ici-bas, — celle-là est la nôtre; ils ne devraient pas en méconnaître la nécessité. Pourquoi serions-nous créés si nous ne pouvions être que nuisibles? J'ai idée que celui qui a fait le monde savait ce qu'il faisait. »

J'allais répondre que l'homme n'a pas trop l'air de se douter de ce que nous faisons pour lui, lorsque nous entendîmes une voix bien connue qui criait à s'épuiser : « Caramel! Dent-d'Acier, Moustache! où êtes-vous? Êtes-vous par ici? Pour l'amour de Dieu, si vous m'entendez, ré-

pondez-moi. Hélas! m'aurait-on mal renseignée ? »

C'était, oui en vérité, c'était Chiffon Patte-Alerte. Moustache répondit à ses cris par un sifflement qui perça l'espace et fut entendu d'elle.

Elle arriva tout essoufflée :

« Ah! quel bonheur, s'écria-t-elle, le vieux rat que j'ai rencontré ne m'a donc pas trompée. Mais quoi! vous êtes seuls? Où est Caramel? grand Dieu! Je ne le vois pas avec vous! Le vieux coquin qui m'a rendu à l'espérance m'avait affirmé cependant que mon Caramel habitait dans les environs de cette ferme, et que bien que je l'eusse vu, de mes deux yeux vu dans la gueule d'un chat, le père de mes enfants chéris n'était pas mort. »

Moustache, voyant qu'elle ne tarissait pas de questions, prit le parti de lui mettre la patte sur la bouche :

« Patte-Alerte, ma mie, lui dit-il avec un sang-froid comique, quand on veut apprendre quelque chose, obtenir une réponse à une question, on donne, à ceux à qui on la fait, le temps de vous répondre. Taisez-vous et écoutez-moi, s'il vous plaît. »

La pauvre Patte-Alerte baissa la tête sous cette semonce, et Moustache et moi la mîmes au courant de tout ce que nous savions nous-mêmes. Quand ce fut fini : « Et maintenant, ma chère Patte-Alerte, reprit Moustache, permettez que je vous questionne à mon tour. Comment diable avez-vous pu apprendre que votre époux avait échappé à la mort, et qu'il avait terres et maison ici ? »

Mme Caramel nous apprit alors que tout le temps qu'elle n'avait pas à donner aux soins que réclamaient ses enfants, elle l'employait, depuis notre départ, à courir de ci, de là, et à questionner les rats qu'elle rencontrait. L'un lui avait appris que le chat qui lui avait ravi son mari n'avait pas joui longtemps du fruit de son crime; on l'avait trouvé mort dans le champ, tué d'un coup de fusil, à vingt-cinq pas du lieu où s'était passé le drame qui l'avait rendue veuve. Patte-Alerte avait eu alors le courage de retourner à cet endroit : « Qui sait, se disait-elle, si je ne retrouverai pas les restes de mon pauvre Caramel? Le chat fuyait, il n'a peut-être pas pu le dévorer tout entier en fuyant. »

Elle n'avait rien trouvé du tout. Mais cette absence de tout vestige du cadavre de son époux, loin de lui ôter l'espoir, l'avait conduite à se dire qu'un miracle s'était fait peut-être dans un sens conforme à ses désirs. Si rien ne restait de Caramel dans le lieu où il avait dû mourir, qui pouvait dire que Caramel ne pût se retrouver ailleurs dans son entier ?

Quelques jours plus tard, un vieux rat, une espèce de mendiant, habitué à parcourir la contrée, et qui connaissait tout le pays à dix lieues à la ronde, l'avait abordée :

« Madame Caramel, lui avait-il dit, il n'est bruit du côté de la ferme de Jean que d'un rat extraordinaire, plus semblable à un cochon d'Inde qu'à un rat, et qui aurait été adopté par la famille de ce fermier.

— Un cochon d'Inde! s'était écriée Patte-Alerte palpitante, c'est mon mari... cela ne peut être que mon mari. Il ne saurait y avoir deux Caramel au monde. »

Et, en personne expéditive, elle avait conclu avec le rat mendiant le traité suivant : Elle lui donnait en toute propriété les réserves de noisettes, de châtaignes et de blés qu'elle avait amassées, à la seule condition qu'il la conduirait à cette ferme de Jean qu'habitait un rat dont le signalement répondait évidemment si bien à celui de son cher Caramel.

Le mendiant avait accepté, Patte-Alerte s'était mise en route avec ses quatre petits

Caramel qui avaient déjà de bonnes jambes; on avait proportionné la marche à leurs forces. — Elle venait de les coucher dans un coin bien abrité, et, pour ne pas perdre de temps, sachant qu'elle était en vue de la ferme de Jean et de Madeleine, elle avait voulu reconnaître le soir même les alentours. La Providence avait secondé ses efforts. Mais tout n'était pas dit pour elle. Comment informer son mari de sa présence dans les environs, et d'ailleurs Caramel aurait-il assez de décision pour quitter son sauveur, dans le cas où celui-ci ne consentirait pas à se charger de sa famille et ne lui permettrait pas d'aller la rejoindre?

Toute la question était là. Il était impossible de la résoudre pendant la nuit.

« Couchons-nous, lui dit Moustache, allez retrouver vos petits, calmez-vous par un bon somme. Le Dieu des pauvres gens, qui a tant fait déjà pour vous, ne vous laissera pas échouer au port. Dès l'aube, je me dirigerai avec Dent-d'Acier du côté de la ferme et nous viendrons bien à bout d'en faire sortir Caramel, et de lui expliquer le bonheur inespéré qui l'attend. Je ne doute pas qu'il ne réussisse à arranger tout cela à l'amiable avec le bon fermier; Jean et Madeleine ne doivent pas être de ceux qui font le bien à demi. Quel malheur que les petits Caramel ne soient pas des petits monstres, couleur de cochon d'Inde, comme monsieur leur père! La chose en serait plus facile. Rien qu'en les voyant le fermier comprendrait tout.

— N'est-ce que cela? s'écria Patte-Alerte. Mes enfants sont dès à présent tout le portrait de leur père. Depuis que vous nous avez quittés, leur poil peu à peu a changé et l'on voit, à n'en pouvoir douter, qu'ils seront tous les quatre « Pies, Pies, » c'est-à-dire mouchetés de blanc et de brun comme des châtaignes à demi mûres sortant de leur écorce, ou, pour mieux dire, comme leur père, et, ne vous en déplaise, j'en suis très-fière. »

Ami lecteur, je devrais terminer ici mon récit. On a dit: « Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire », et c'est sans doute parce que j'ai joui, moi et mes amis, d'un bonheur si paisible depuis mon retour de Russie, dans la paisible campagne où nous avons trouvé une si douce retraite, que je n'ai presque plus rien à te raconter. Il convient cependant que je te fasse savoir que tout se passa le lendemain pour le mieux.

Le fermier Jean et la fermière Madeleine, Rob et Billy virent arriver avec des cris de joie le bon Caramel escorté de Patte-Alerte et de ses quatre petits Caramel. Comme l'avait dit Patte-Alerte, des taches brunes et café au lait, absolument pareilles à celles de leur père, commençaient à moucheter leurs petites robes; ces taches criaient que Caramel seul pouvait être le père de ces jolis ratons; c'était un certificat de naissance indiscutable, et leur adoption par les gens de la ferme ne fit pas un pli.

Moustache lui-même, vaincu enfin par la vue du bonheur général, se décida subitement à finir avec nous ses jours à la campagne.

« Dent-d'Acier, me dit-il, c'en est fait! Je renonce aux voyages... Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Je me ferai ermite si vous ne voulez pas me permettre de finir mes jours au milieu de vous trois. Adoptez-moi, Patte-Alerte; vos fils peuvent avoir besoin d'un oncle de rechange. Ils sont assez diables pour en lasser deux.

— Comment, illustre Moustache, lui dit Patte-Alerte d'un ton tant soit peu railleur quand il nous annonça cette bonne nouvelle, vous vous résignez à habiter un village où l'on ne rencontre pas un chat? Je vous croyais déjà en route pour Londres. Auriez-vous donc changé d'avis?

— Absolument, madame Patte-Alerte, et votre aimable humeur y est pour quelque chose. Vous êtes passablement taquine, chère madame Caramel ; avec vous je suis assuré du moins que la conversation ne nous fera pas défaut. Au besoin, si par impossible elle venait à languir, la discussion viendrait la réveiller. Les sujets de querelle ne nous manqueront pas. Ces batailles de langue en valent d'autres.

— Grand merci, s'écria gaiement Patte-Alerte, sur ce terrain-là je ne vous crains pas. Et d'ailleurs, j'ai mon idée...

— Et pourrait-on savoir ce qu'elle est votre idée, et ce qu'elle peut valoir, chère madame Patte-Alerte ?

— Mon idée, mon idée, reprit vivement Mme Patte-Alerte, c'est que j'ai une petite sœur très-gentille que je crois de force à mettre même un grand vainqueur comme vous à la raison. Quand j'aurai besoin d'aide, je l'appellerai à la rescousse.

— Eh ! eh ! dit Moustache d'un air un peu fat, une seconde Mme Patte-Alerte n'est pas pour me faire peur.

— En attendant, tremblez toujours, répondit Mme Patte-Alerte. Vous ne savez pas ce que je vous ménage, monsieur l'intrépide. »

Le bon Caramel avait les larmes aux yeux.

Après un moment de silence, Moustache reprit la parole :

« Au fond, dit-il, je commence à croire qu'on ne gagne pas grand'chose à courir à la recherche d'aventures, à se poser en casseur d'assiettes. L'exemple de Caramel me prouve, au contraire, qu'il vaut mieux se faire aimer que se faire craindre, et je ne désespère pas d'approcher d'un si beau modèle. »

Caramel répondit par un bon sourire à ce compliment de Moustache, et la petite Mme Caramel par une jolie révérence.

La vérité est que Moustache se montre si doux que je lui demande parfois en riant s'il ne songe pas à entrer au service de Jean et de Madeleine.

« Non, me dit-il, j'aime mieux la vie indépendante de gentilhomme campagnard et de soldat laboureur que nous menons que la vie absolument calme de Caramel. Mais après tout je comprends qu'il s'arrange de son sort. »

Chose étrange, loin de prendre la douceur de Moustache pour un signe de faiblesse, ses nouveaux compagnons, les rats des champs, nos voisins, lui témoignent un profond respect et le consultent dans les circonstances difficiles. Il a une grande autorité dans la colonie et est comme le juge de paix du canton. Ai-je besoin d'ajouter que Bob et Billy, qui grandissent, continuent à mériter la confiance qu'on leur témoigne? Je prévois le jour où, devenus fermiers à leur tour, ils travailleront pour leur propre compte. Billy ne boite plus et il déclare que lorsqu'il aura une maison à lui, il ira à l'école des Déguenillés chercher un élève dont il fera un bon fermier. Un jour, — il y a déjà assez longtemps de cela, — son frère lui demandait, je ne sais plus à quel propos : « As-tu remercié Mme Jean ? » et il a répondu : « Je crois bien !... seulement je ne le lui ai pas dit. Je la remercie tous les soirs dans mes prières. » Il la remerciera encore en rendant aux autres le bien qu'elle lui a fait, et cette façon de témoigner sa reconnaissance ne me paraît pas la plus mauvaise. Je finis, cher lecteur. Puissent les fermiers de l'avenir apprendre de Jean et de Madeleine à ne pas maltraiter les rats, et puisse quelque petit déguenillé trouver en toi un ami capable de faire un honnête homme de son protégé !

Lorsque toutes les créatures comprendront qu'elles se doivent une mutuelle assistance, lorsque l'huile de bonté et de charité coulera sans interruption dans les rouages de la machine ronde, on entendra

sur cette terre moins de plaintes, moins de gémissements, moins de grincements de dents, et le globe n'en tournera que mieux sous le regard satisfait du Créateur de toutes choses.

J'allais oublier de dire, et c'est, au moins pour les intéressés le principal, que la sœur de Patte-Alerte arriva un beau matin avec une de ses cousines.

Moustache est marié, — moi aussi!!! Et je crois pouvoir dire que Moustache et moi sommes d'excellents pères de famille. Nous l'avions ignoré longtemps; mais au fond, c'était là notre véritable vocation.

Je souhaite autant de bonheur qu'à nous à tous mes lecteurs.

P.-J. Stahl et William Hughes.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA FAMILLE CHESTER.

LIBÉRALITÉ — GÉNÉROSITÉ — OUBLI DES INJURES

LA MORALE EN ACTION PAR L'HISTOIRE

Garrick, le célèbre tragédien anglais, avait placé cinq cents livres sterling (12,500 francs) chez un négociant de ses amis, qui tout à coup, par suite de malheureuses spéculations, se vit non-seulement ruiné, mais dans l'incapacité de faire honneur à ses créanciers.

Les parents et amis de ce très-honnête homme s'assemblèrent dans l'intention de lui venir simultanément en aide, de leurs propres deniers, ou au moins de négocier un arrangement avec les gens dont il était le débiteur.

Garrick, instruit de cette réunion, renferma le billet qui constatait la dette de son ami dans une lettre qu'il lui envoya et qui était ainsi conçue: « J'apprends que vous rassemblez aujourd'hui vos parents et vos amis; j'aurais été flatté d'être de la fête, mais je suis empêché de m'y rendre. Toutefois, comme je pense que vous devez faire bon feu pour recevoir vos convives, je vous envoie un papier qui servira à l'allumer. »

*

Corneille Schutl, peintre flamand, avait toujours dénigré les œuvres et même la personne de Rubens. Celui-ci cependant apprenant que Schutl manquait de travaux, s'employa de lui-même pour lui en procurer, et eut le bonheur de réussir dans la noble tâche d'obliger un ennemi.

LES DÉFILÉS DE CAUDIUM

Les vicissitudes de la destinée ont plus d'une fois prouvé qu'à part la satisfaction morale que le cœur retire de la générosité, on pouvait encore trouver un intérêt immédiat dans la pratique de ce noble sentiment. A défaut d'autres exemples, le récit suivant, sommairement emprunté à Tite-Live, l'historien par excellence de la république romaine, pourrait en faire foi:

« Les Samnites, au cours d'une guerre injustement déclarée aux Romains, reconnaissant leurs torts, avaient envoyé à Rome non-seulement tout le butin précédemment fait, mais jusqu'aux dépouilles

mortelles de l'instigateur de cette expédition, lequel s'était dérobé par un suicide à la honte d'être livré vivant.

« Mais les Romains n'étaient pas gens à rester sous le coup d'un outrage dont ils n'avaient pas tiré pleine et entière vengeance. La guerre recommença.

« Les Samnites étaient commandés par C. Pontius, qui, né d'un père dont l'habileté guerrière était consommée, était lui-même le premier de sa nation comme guerrier et comme capitaine. Après avoir démontré à ses soldats que les torts se trouvaient du côté des Romains, qui n'avaient pas voulu considérer comme suffisante la réparation qui leur avait été offerte, Pontius se mit en route avec l'armée et alla camper, le plus secrètement qu'il put, aux environs des Fourches-Caudines. Là sont deux défilés profonds, étroits et couverts de bois, lesquels se trouvent unis par une chaîne de montagnes qui règne autour. Entre ces défilés existe, enfermée au milieu, une petite plaine assez unie, couverte d'herbes et d'eau, à travers laquelle on passe quand on veut aller, du lieu où se trouvaient les Romains, à Lucérie, ville qu'ils croyaient assiégée par les Samnites, et à la délivrance de laquelle ils avaient résolu de se porter, par suite d'un faux avis que leur avait fait donner Pontius, dont le but était de les attirer dans ce pas périlleux.

« Avant d'arriver à la plaine, il faut entrer dans le premier défilé, et alors on est forcé de revenir sur ses pas, ou, si l'on veut aller plus loin, il faut franchir l'autre gorge, plus étroite et plus difficile.

« Après être descendus dans la plaine par un chemin pratiqué à travers une roche creuse, les Romains veulent aussitôt pénétrer dans le second défilé; mais ils le trouvent fermé par des arbres coupés et des pans énormes de rochers, que les Samnites avaient entassés ou fait rouler au fond du ravin. En reconnaissant l'artifice de l'ennemi, ils aperçoivent un corps de troupes sur la hauteur qui commande l'entrée du défilé. Se hâtant de retourner sur leurs pas, ils se mettent en devoir de reprendre leur premier chemin, mais ils se trouvent arrêtés et par les difficultés du lieu et par les armes qu'on leur oppose. Alors ils suspendent leur marche, bien que personne ne leur en ait donné l'ordre; les esprits de tous sont plongés dans la stupeur, et leurs membres éprouvent une espèce d'engourdissement étrange. Se regardant les uns les autres — comme s'ils attendaient respectivement de chacun d'eux plus d'énergie et de résolution — ils demeurent longtemps immobiles et muets. Lorsque ensuite ils voient dresser les tentes des consuls et faire des préparatifs de campement; bien que sentant que travailler à se fortifier pouvait être un sujet de risée, ils se mettent tous à concourir aux travaux de défense. Ils établissent un camp retranché, mais — outre que l'ennemi les raillait avec orgueil du haut de ses positions — eux-mêmes, avouant douloureusement l'inutilité de leurs efforts, sont les premiers à regarder en pitié leurs ouvrages... Le soir venu, les lieutenants délibèrent avec les consuls, les soldats entre eux, et dans chacun de ces conseils on ne conclut qu'au désespoir; la nuit se passe sans qu'aucun ait songé à prendre ni nourriture ni repos.

« Les Samnites, de leur côté, dans une circonstance si favorable, ne pouvaient prendre une résolution. Ils tombent donc unanimement d'accord de consulter, par message, Héréminius, le père de leur général. Ce vieillard, qui avait depuis longtemps déjà renoncé aux fonctions civiles et militaires, conservait, dans un corps exténué par l'âge, une grande force d'esprit et de jugement. Quand il sut que les armées romaines étaient enfermées aux

Fourches-Caudines, il envoya à son fils le conseil de laisser les Romains sortir de là au plus tôt, sans leur faire aucun mal et sans leur opposer aucune condition. Cet avis ayant été rejeté, et le même messager étant revenu le consulter de nouveau, il déclara qu'il fallait les tuer tous jusqu'au dernier. Après qu'on eut reçu ces deux réponses, si opposées entre elles et qui semblaient un oracle obscur, le fils, bien qu'il fût un des premiers à penser que l'âge, en affaissant le corps de son père, avait altéré ses facultés intellectuelles, céda néanmoins au vœu général, qui le pressait d'appeler au conseil le vieillard en personne. Celui-ci vint donc au camp, et appelé au conseil, il y parla sans rien changer à son avis, sinon qu'il ajouta les motifs sur lesquels il s'appuyait. Il dit qu'en usant du moyen qu'il avait tout d'abord proposé, et qu'il jugeait être le meilleur, on affermissait à jamais, par un grand bienfait, la paix et l'union avec un peuple très-puissant; en employant le second, on reculerait la guerre de plusieurs générations, qui suffiraient à peine aux Romains pour réparer leurs forces. Comme son fils et les autres chefs persistaient à lui demander s'il ne serait pas plus sage d'adopter un milieu entre ces deux extrêmes, par exemple de renvoyer les ennemis sains et saufs, en leur faisant subir les lois que le droit de la guerre permet d'imposer aux vaincus : « Ce parti, répondit-il, n'est assurément « de nature ni à vous faire des amis ni à « vous débarrasser de vos ennemis. Si vous « laissez la vie aux Romains qui auront « subi vos blessantes conditions, ils ne « pourront demeurer en repos, et vous « achèterez certainement bien cher quel« que jour la satisfaction de les avoir hu« miliés. »

« Ainsi parla Héréminius, à la fois généreux et prudent, mais son avis ne prévalut point. Et quand les Romains, vaincus avant d'avoir pu combattre, envoyèrent des députés chargés de provoquer une paix équitable, il leur fut répondu, avec hauteur et dureté, que la guerre était terminée, et que, puisqu'ils ne savaient pas, alors même qu'ils étaient défaits et prisonniers, avouer leur mauvaise fortune, on les ferait passer un à un sous le joug, désarmés et couverts d'un simple vêtement[1]...

« Dans le camp des Romains, quand ces paroles y furent rapportées, on s'écria qu'il fallait mourir plutôt qu'accepter une aussi dégradante composition; mais les consuls eux-mêmes — qui sans doute ne parlaient ainsi qu'en vue d'une revanche espérée, les consuls proposèrent d'essuyer cet affront, au lieu de laisser anéantir par le sort des armes toutes les forces vives de la république... Il fut donc décidé qu'on se mettrait à la discrétion des vainqueurs...

« Alors on put voir ces soldats, toujours vainqueurs jusqu'à cette heure, s'entre-regarder consternés; chacun d'eux contemplait, les yeux mouillés, ces armes qu'il devrait bientôt livrer, ces bras qui allaient être désarmés, ces personnes qui allaient être à la merci de l'ennemi. Leur imagination se représentait le joug sous lequel ils devraient passer; ils entendaient déjà les railleries des vainqueurs... Et ce fut dans tout le camp un désolant concert de lamentations et d'exécrations contre les consuls, dont l'imprudence et l'incurie avaient causé ce désastreux revers... Mais l'heure de l'ignominie arriva.

« D'abord, il leur fut enjoint à tous de

1. Le joug sous lequel les anciens faisaient passer les ennemis auxquels ils voulaient imprimer une tache d'ignominie, était composé de trois lances, dont deux fixées en terre, et l'autre attachée en travers, mais assez bas pour que l'homme qui devait passer dessous fût obligé de se courber très-sensiblement. Nous avons admiré en Suisse, à Lausanne, croyons-nous, le très-remarquable tableau d'un grand artiste, M. Gleyre, représentant une scène de ce genre.

sortir de leurs retranchements, sans armes et avec un seul vêtement sur le corps... Les consuls, à moitié nus, furent envoyés les premiers sous le joug; puis, chacun, selon son grade, subit à son tour cette épreuve infamante; ensuite chaque légion successivement. L'ennemi, sous les armes, entourait les Romains, en les accablant d'insultes et de moqueries; il levait même l'épée contre la plupart, et un certain nombre furent blessés, quelques-uns même tués, pour avoir offensé le vainqueur en laissant trop vivement paraître sur leur visage l'indignation qu'ils ressentaient de ces outrages[1].

« Lorsque les Romains furent sortis du défilé, quoique pareils à des hommes arrachés à la nuit du tombeau, il leur semblait voir la lumière pour la première fois; cette lumière même, leur découvrant à quel point était humiliant l'état de l'armée, leur fut plus insupportable que n'auraient pu l'être tous les genres de mort. Aussi, bien qu'ils pussent arriver à Capoue avant la nuit, retenus par la honte, ils s'arrêtèrent sur les bords du chemin, à quelque distance de la ville, manquant de tout et n'ayant pour lit que la terre...

« Quand le bruit de cette capitulation parvint à Rome, la population, comme de concert, revêtit toutes les marques de deuil : les boutiques se fermèrent, les anneaux d'or furent quittés... L'armée rentra dans la ville le soir; tous les soldats allèrent se cacher dans leurs maisons; pas un d'eux, le lendemain ni les jours suivants, ne se montra en public...

« A Capoue, ville alliée des Romains, où l'on avait été témoin du sombre désespoir de l'armée romaine après sa terrible mésaventure, et où l'on s'était empressé de manifester toutes les sympathies pour cette profonde infortune, un magistrat prononça devant ses collègues ces paroles, qui devaient être prophétiques : « Ce silence « obstiné, ces yeux fixés à terre, ces oreil- « les sourdes à toutes les consolations, « cette honte de voir la lumière, sont au- « tant d'indices d'un effrayant amas de « colères fermentant au fond du cœur. Ou « je ne connais pas le caractère romain, « ou ce silence fera bientôt pousser aux « Samnites des cris lamentables, et le sou- « venir des Fourches-Caudines sera un peu « plus amer pour ceux-ci que pour les Ro- « mains; car chaque Romain, en quelque « lieu qu'il se trouve plus tard, aura pour « lui non-seulement son courage, mais « encore l'impérieux désir de la vengeance, « tandis que les Samnites n'auront point « partout les défilés de Caudium. »

« Quelques semaines plus tard, en effet, l'armée romaine, sous la conduite de Papirius Cursor, reprenait le chemin du pays des Samnites, et la bataille s'étant engagée, non plus — comme le criaient les Romains pendant la mêlée — dans ces défilés sans issue où la ruse avait triomphé de l'imprudence, mais en pleine campagne, et de façon à ce que la valeur pût se montrer, un massacre effrayant fut fait. « Ceux qui opposaient de la résis- « tance comme ceux qui fuyaient, dit « l'historien, ceux qui n'avaient point d'ar- « mes et ceux qui en portaient, esclaves, « personnes libres, individus en âge de pu- « berté, enfants, hommes, bêtes de somme, « tout est indistinctement immolé, et rien « de ce qui avait vie n'aurait échappé si « les consuls n'eussent fait sonner la re- « traite... » Puis, à la suite d'une autre affaire non moins sanglante, Pontius, cer-

1. Ce désastre moral des Romains étant resté fameux dans l'histoire, il arrive souvent qu'y faisant allusion dans quelque circonstance analogue, on établit une confusion d'idées et l'on dit « passer sous les Fourches-Caudines » au lieu de « passer sous le joug des Fourches-Caudines. » Il est bon de faire en ce cas la distinction entre la formalité humiliante imposée aux Romains et le lieu qui en fut le théâtre.

né, fait prisonnier, fut obligé de passer à son tour sous le joug avec sept mille de ses soldats, qui furent renvoyés nus, après que les Romains eurent saccagé le pays et repris les armes, les enseignes, dont ils avaient été dépouillés aux Fourches-Caudines.

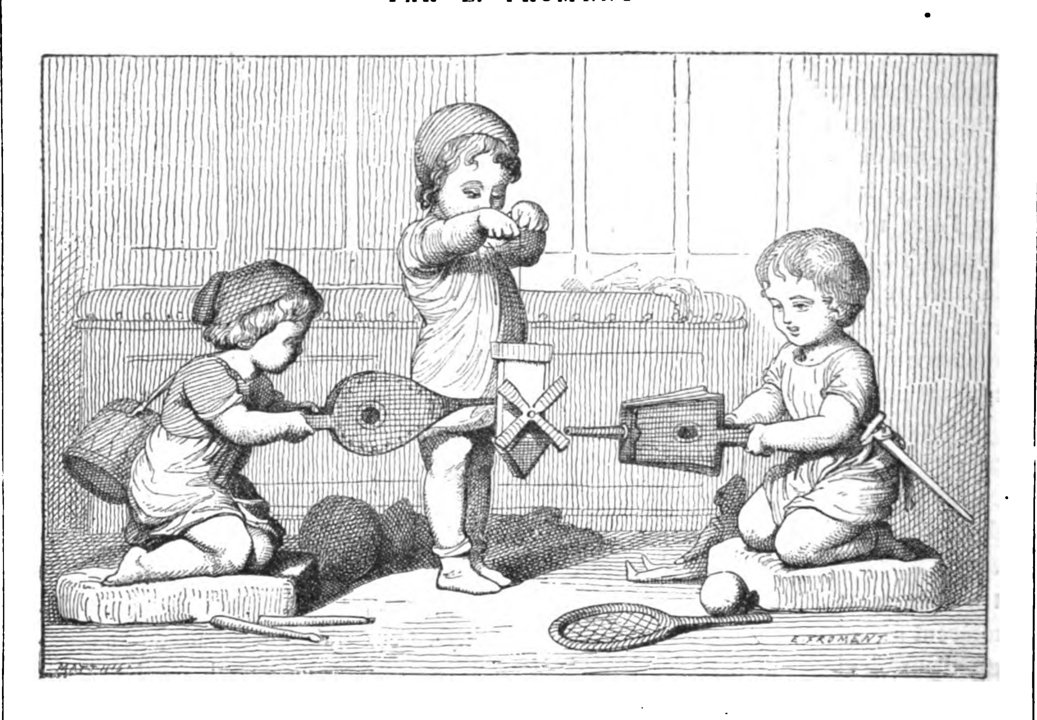
«Ainsi fut, trop tardivement, démontrée la sagesse du vieux Samnite, qui vécut assez pour voir sa malheureuse patrie réduite aux plus cruelles extrémités, en expiation d'un malencontreux mouvement d'orgueil, et pour se confirmer dans l'avantageuse idée qu'il avait su se faire de la générosité. »

Les Allemands feront bien de méditer ce passage de l'histoire romaine. Quant aux Français, nous leur conseillons de l'apprendre par cœur.

E. Muller.

LE MOULIN A VENT

PAR E. FROMENT



Quand le moulin est sens dessus dessous,
et que l'un souffle à droite, et l'autre à gauche, le moulin ne va pas
et le meunier est bien embarrassé.



Le Directeur-Gérant, J. Hetzel.



LE PAYS DES FOURRURES

PAR JULES VERNE

Illustrations par Férat — Gravures par Pannemaker et Hildibrand

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XIX.

LA MER DE BEHRING.

Ainsi, l'île, poussée par la banquise, avait, sous une vitesse excessive, reculé jusque dans les eaux de la mer de Behring, après avoir passé le détroit sans se fixer à ses bords! Elle dérivait, pressée par cette irrésistible barrière qui prenait sa force dans les profondeurs du courant sous-marin, et la banquise la repoussait toujours vers ces eaux plus chaudes qui ne pouvaient tarder à se changer en abîme pour elle! Et l'embarcation, écrasée, était hors d'usage!

Lorsque Mrs. Paulina Barnett eut entièrement repris l'usage de ses sens, elle put en quelques mots raconter l'histoire de ces soixante-quatorze heures passées dans les profondeurs de la maison engloutie. Thomas Black, Madge, la jeune Esquimaude, avaient été surpris par la brusquerie de l'avalanche. Tous s'étaient précipités à la porte, aux fenêtres. Plus d'issue! la couche de terre ou de sable, qui s'appelait un instant auparavant le cap Bathurst, recouvrait la maison entière. Presque aussitôt, les prisonniers purent entendre le choc des glaçons énormes que la banquise projetait sur la factorerie.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé, et déjà Mrs. Paulina Barnett, son compagnon, ses deux compagnes sentaient la la maison, qui résistait à cette épouvantable pression, s'enfoncer dans le sol de l'île. La base de glace s'effondrait! L'eau de la mer apparaissait.

S'emparer de quelques provisions demeurées dans l'office, se réfugier dans le grenier, ce fut l'affaire d'un instant. Cela se fit par un vague instinct de conservation. Et cependant ces infortunés pouvaient-ils garder une lueur d'espoir? En tout cas, le grenier semblait devoir résister, et il était probable que deux blocs de glace, s'arc-boutant au-dessus du faîte, l'avaient sauvé d'un écrasement immédiat.

Pendant qu'ils étaient emprisonnés dans ce grenier, ils entendaient au-dessus d'eux les énormes débris de l'avalanche qui tombaient sans cesse. Au-dessous, l'eau montait toujours. Écrasés ou noyés!

Mais par un miracle, on peut le dire, le toit de la maison, supporté sur ses solides fermes, alors résista et la maison elle-même, après s'être enfoncée à une certaine profondeur, s'arrêta, mais l'eau dépassait d'un pied le niveau du grenier.

Mrs. Paulina Barnett, Madge, Kalumah, Thomas Black, avaient dû se réfugier jusque dans l'entre-croisement des fermes. C'est là qu'ils restèrent pendant tant d'heures. La dévouée Kalumah s'était faite la servante de tous, et portait à travers la nappe d'eau la nourriture à l'un et à l'autre. Il n'y avait rien à tenter pour le salut! Le secours ne pouvait venir que du dehors!

Situation épouvantable. La respiration était douloureuse dans cet air comprimé, qui, bientôt désoxygéné et chargé d'acide carbonique, devint à peu près irrespirable... Quelques heures encore d'emprisonnement dans cet étroit espace, et le lieutenant Hobson n'eût plus trouvé que les cadavres des victimes!

En outre, aux tortures physiques s'étaient jointes les tortures morales. Mrs. Paulina Barnett avait à peu près compris ce qui s'était passé. Elle avait deviné que la banquise s'était jetée sur l'île, et aux bouillonnements de l'eau qui grondait sous la maison, elle sentait bien que l'île dérivait irrésistiblement vers le sud. Et voilà pourquoi, dès que ses yeux se rouvrirent, elle regarda autour d'elle, et prononça ces mots, que la destruction de la chaloupe rendait si terribles en cette circonstance :

« La mer! la mer! »

Mais, en ce moment, tous ceux qui l'entouraient ne voulaient voir, ne voulaient comprendre qu'une chose, c'est qu'ils avaient sauvé celle pour laquelle ils eussent donné leur vie, et, avec elle, Madge, Thomas Black, Kalumah. Enfin, et jusqu'alors, malgré tant d'épreuves, tant de dangers, pas un de ceux que le lieutenant Jasper Hobson avait emmenés dans cette désastreuse expédition ne manquait encore à l'appel.

Mais les circonstances allaient devenir plus graves que jamais et hâter sans nul doute la catastrophe finale dont le dénoûment ne pouvait être éloigné.

Le premier soin du lieutenant Hobson, pendant cette journée, fut de relever la situation de l'île. Il ne fallait plus songer à la quitter, puisque la chaloupe était détruite et que la mer, libre enfin, n'offrait pas un point solide autour d'elle. En fait d'icebergs, il ne restait plus que ce débris de banquise, dont le sommet venait d'écraser le cap Bathurst, mais dont la base, profondément immergée, poussait l'île vers le sud.

En fouillant les ruines de la maison principale, on avait pu retrouver les instruments et les cartes de l'astronome que Thomas Black avait tout d'abord emportés avec lui, et qui n'avaient point été brisés, fort heureusement. Le ciel était couvert de nuages, mais le soleil apparaissait parfois, et le lieutenant Hobson put prendre hauteur en temps utile et avec une approximation suffisante.

De cette observation il résulta que, ce jour même, 12 mai, à midi, l'île Victoria occupait en longitude 168° 12′ à l'ouest du méridien de Greenwich, et en latitude 63° 27′. Le point, rapporté sur la carte, se trouvait être par le travers du golfe Norton, entre la pointe asiatique de Tchaplin et le cap américain Stephens, mais à plus de cent milles de l'une et de l'autre côte.

« Il faut donc renoncer à atterrir sur le continent? dit alors Mrs. Paulina Barnett.

— Oui, madame, répondit Jasper Hobson, tout espoir est fermé de ce côté. Le courant nous porte au large avec une extrême vitesse, et nous ne pouvons compter que sur la rencontre d'un baleinier qui passerait en vue de l'île.

— Mais, reprit la voyageuse, si nous ne pouvons atterrir au continent, pourquoi le courant ne nous porterait-il pas sur une des îles de la mer de Behring? »

C'était encore là un frêle espoir, et ces désespérés s'y accrochèrent, comme l'homme qui se noie à la planche de salut. Les îles ne manquaient pas à ces parages de la mer de Behring, Saint-Laurent, Saint-Mathieu, Nouniwak, Saint-Paul, Georges, etc. Précisément, l'île errante n'était pas très-éloignée de Saint-Laurent, assez vaste terre entourée d'îlots, et, en tout cas, si on la manquait, il était permis d'espérer que ce semis des Aléoutiennes qui ferme la mer de Behring au sud, l'arrêterait dans sa marche.

Oui, sans doute, l'île Saint-Laurent pouvait être un port de salut pour les hiverneurs. S'ils le manquaient, Saint-Mathieu et tout ce groupe d'îlots dont il forme le centre se trouveraient peut-être encore sur leur passage. Mais ces Aléoutiennes, dont plus de huit cents milles les séparaient, il ne fallait pas espérer les atteindre. Avant, bien avant, l'île Victoria, minée, dissoute par les eaux chaudes, fondue par ce soleil qui s'avançait déjà dans le signe des Gémeaux, serait abîmée au fond de la mer!

On devait le supposer. En effet, la distance à laquelle les glaces se rapprochent de l'Équateur est très-variable. Elle est plus courte dans l'hémisphère austral que dans l'hémisphère boréal. On les a rencontrées quelquefois par le travers du cap de Bonne-Espérance, soit au trente-sixième parallèle environ, tandis que les icebergs qui descendent la mer Arctique n'ont jamais dépassé le quarantième degré de latitude. Mais la limite de fusion des glaces est évidemment liée à l'état de la température, et elle dépend des conditions climatériques. Par des hivers prolongés, les glaces persistent sous des parallèles relativement bas, et c'est tout le contraire avec des printemps précoces.

Or, précisément, cette précocité de la saison chaude, en cette année 1861, devait promptement amener la dissolution de l'île Victoria. Déjà ces eaux de la mer de Behring étaient vertes et non plus bleues, comme elles le sont aux approches des icebergs, suivant la remarque du navigateur Hudson. On devait donc, à tout moment, redouter une catastrophe, maintenant que la chaloupe n'existait plus.

Jasper Hobson résolut d'y parer en faisant construire un radeau assez vaste pour porter toute la petite colonie, et qui pût naviguer, tant bien que mal, vers le continent. Il fit réunir les bois nécessaires à la construction d'un appareil flottant sur lequel on pourrait tenir la mer sans crainte de sombrer. Après tout, les chances de rencontre étaient possibles à une époque où les baleiniers remontent vers le nord à la poursuite des baleines. Mac Nap eut donc mission d'établir un radeau large et solide, qui surnagerait au moment où l'île Victoria s'engloutirait dans la mer.

Mais auparavant, il était nécessaire de préparer une demeure quelconque qui pût

abriter les malheureux habitants de l'île. Le plus simple parut être de déblayer l'ancien logement des soldats, annexe de la maison principale, dont les murs pourraient encore servir. Tous se mirent résolûment à l'ouvrage, et en quelques jours on put se garder contre les intempéries d'un climat très-capricieux, que les rafales et les pluies attristaient fréquemment.

On pratiqua aussi des fouilles dans la maison principale, et on put extraire des chambres submergées nombre d'objets plus ou moins utiles, des outils, des armes, de la literie, quelques meubles, les pompes d'aération, le réservoir à air, etc.

Dès le lendemain de ce jour, le 13 mai, on avait dû renoncer à l'espoir de dériver sur l'île Saint-Laurent. Le point de relèvement indiqua que l'île Victoria passait fort à l'est de cette île; et, en effet, les courants, généralement, ne viennent point butter contre les obstacles naturels; ils les tournent plutôt, et le lieutenant Hobson comprit bien qu'il fallait renoncer à l'espoir d'atterrir de cette façon. Seules, les îles Aléoutiennes, tendues comme un immense filet semi-circulaire sur un espace de plusieurs degrés, auraient pu arrêter l'île, mais, on l'a dit, pouvait-on espérer de les atteindre? L'île était emportée avec une extrême vitesse, sans doute, mais n'était-il pas probable que cette vitesse diminuerait singulièrement, lorsque les icebergs qui la poussaient en avant se détacheraient par une raison quelconque, ou se dissoudraient, eux qu'une couche de terre ne protégeait pas contre l'action des rayons du soleil?

Le lieutenant Hobson, Mrs. Paulina Barnett, le sergent Long et le maître charpentier causèrent souvent de ces choses, et, après mûres réflexions, ils furent de cet avis que l'île ne pourrait, en aucun cas, atteindre le groupe des Aléoutiennes, soit que sa vitesse diminuât, soit qu'elle fût rejetée hors du courant de Behring, soit enfin qu'elle fondît sous la double influence combinée des eaux et du soleil.

Le 14 mai, maître Mac Nap et ses hommes s'étaient mis à l'ouvrage et avaient commencé la construction d'un vaste radeau. Il s'agissait de maintenir cet appareil à un niveau aussi élevé que possible au-dessus des flots, afin de le soustraire au balayage des lames. C'était là un gros ouvrage, mais devant lequel le zèle de ces travailleurs ne recula pas. Le forgeron Raë avait heureusement retrouvé, dans un magasin attenant au logement, une grande quantité de ces chevilles de fer qui avaient été apportées du Fort-Reliance, et elles servirent à fixer fortement entre elles les diverses pièces qui formaient les bâtis du radeau.

Quant à l'emplacement sur lequel il fut construit, il importe de le signaler. Ce fut d'après l'idée du lieutenant que Mac Nap prit les mesures suivantes. Au lieu de disposer les poutres et poutrelles sur le sol, le charpentier les établit immédiatement à la surface du lagon. Les diverses pièces, taraudées et mortaisées sur la rive, étaient ensuite lancées isolément à la surface du petit lac, et là on les ajustait sans peine. Cette manière d'opérer présentait deux avantages : 1° le charpentier pourrait juger immédiatement du point de flottaison et du degré de stabilité qu'il convenait de donner à l'appareil; 2° lorsque l'île Victoria viendrait à se dissoudre, le radeau flotterait déjà et ne serait point soumis aux dénivellements, aux chocs même que le sol disloqué pouvait lui imprimer à terre. Ces deux raisons, très-sérieuses, engagèrent donc le maître charpentier à procéder comme il est dit.

Pendant ces travaux, Jasper Hobson, tantôt seul, tantôt accompagné de Mrs. Paulina Barnett, errait sur le littoral. Il observait l'état de la mer et les sinuosités

changeantes du rivage que le flot rongeait peu à peu. Son regard parcourait l'horizon absolument désert. Dans le nord, on ne voyait plus aucune montagne de glace se profiler à l'horizon. En vain cherchait-il, comme tous les naufragés, ce navire « qui n'apparaît jamais! » La solitude de l'Océan n'était troublée que par le passage de



quelques souffleurs, qui fréquentaient les eaux vertes où pullulent des myriades d'animalcules microscopiques dont ils font leur unique nourriture. Puis c'étaient aussi des bois qui flottaient, des essences diverses arrachées aux pays chauds, et que les grands courants du globe entraînaient jusque dans ces parages.

Un jour, le 16 mai, Mrs. Paulina Barnett et Madge se promenaient ensemble sur cette partie de l'île comprise entre le cap Bathurst et l'ancien port. Il faisait un beau temps. La température était chaude. Depuis bien des jours déjà, il n'existait plus trace de neige à la surface de l'île. Seuls, les glaçons que la banquise y avait

entassés dans sa partie septentrionale rappelaient l'aspect polaire de ces climats. Mais ces glaçons se dissolvaient peu à peu, et de nouvelles cascades s'improvisaient chaque jour au sommet et sur les flancs des icebergs. Certainement, avant peu, le soleil aurait fondu ces dernières masses agglomérées par le froid.



C'était un curieux aspect que celui de l'île Victoria! Des yeux moins attristés l'eussent contemplé avec intérêt. Le printemps s'y déclarait avec une force inaccoutumée. Sur ce sol, ramené à des parallèles plus doux, la vie végétale débordait. Les mousses, les petites fleurs, les plantations de Mrs. Joliffe se développaient avec une véritable prodigalité. Toute la puissance végétative de cette terre, soustraite aux âpretés du climat arctique, s'épanchait au dehors, non-seulement par la profusion des plantes qui s'épanouissaient à sa surface, mais aussi par la vivacité de leurs couleurs. Ce n'étaient plus ces nuances pâles et noyées d'eau, mais des tons chauds,

colorés, dignes du soleil qui les éclairait. Les diverses essences, arbousiers ou saules, pins ou bouleaux, se couvraient d'une verdure sombre. Leurs bourgeons éclataient sous la séve échauffée à de certaines heures par une température de soixante-huit degrés Fahrenheit (20° centigr. au-dessus de zéro). La nature arctique se transformait sous un parallèle qui était déjà celui de Christiana ou de Stockholm, en Europe, c'est-à-dire des plus verdoyants pays des zones tempérées.

Mais Mrs. Paulina Barnett ne voulait pas voir ces avertissements que lui donnait la nature. Pouvait-elle changer l'état de son domaine éphémère? Pouvait-elle lier cette île errante à l'écorce solide du globe? Non, et le sentiment d'une suprême catastrophe était en elle. Elle en avait l'instinct, comme ces centaines d'animaux qui pullulaient aux abords de la factorerie. Ces renards, ces martres, ces hermines, ces lynx, ces castors, ces rats musqués, ces wisons, ces loups même que le sentiment d'un danger prochain, inévitable, rendaient moins farouches, toutes ces bêtes se rapprochaient de plus en plus de leurs anciens ennemis, les hommes, comme si les hommes eussent pu les sauver! C'était comme une reconnaissance tacite, instinctive de la supériorité humaine, et précisément dans une circonstance où cette supériorité ne pouvait rien!

Non! Mrs. Paulina Barnett ne voulait pas voir toutes ces choses, et ses regards ne quittaient plus cette impitoyable mer, immense, infinie, sans autre horizon que le ciel qui se confondait avec elle!

« Ma pauvre Madge, dit-elle, c'est moi qui t'ai entraînée à cette catastrophe, toi, qui m'as suivie partout, toi dont le dévouement et l'amitié méritaient un autre sort! Me pardonnes-tu?

— Il n'y a qu'une chose au monde que je ne t'aurais pas pardonnée, ma fille, répondit Madge. C'eût été une mort que je n'eusse pas partagée avec toi!

— Madge! Madge! s'écria la voyageuse, si ma vie pouvait sauver celle de tous ces infortunés, je la donnerais sans hésiter!

— Ma fille, répondit Madge, tu n'as donc plus d'espoir?

— Non!...» murmura Mrs. Paulina Barnett en se cachant dans les bras de sa compagne.

La femme venait de reparaître un instant dans cette nature virile; et qui ne comprendrait un moment de défaillance en de telles épreuves!

Mrs. Paulina Barnett sanglotait! Son cœur débordait. Des larmes s'échappaient de ses yeux.

« Madge! Madge! dit la voyageuse en relevant la tête, ne leur dis pas, au moins, que j'ai pleuré!

— Non, répondit Madge. D'ailleurs, ils ne me croiraient pas. C'est un instant de faiblesse! Relève-toi, ma fille, toi, notre âme à tous, ici! Relève-toi et prends courage!

— Mais tu espères donc encore? s'écria Mrs. Paulina Barnett, regardant dans les yeux sa fidèle compagne.

— J'espère toujours! » répondit simplement Madge.

Et cependant, aurait-on pu conserver encore une lueur d'espérance lorsque, quelques jours après, l'île errante, passant au large du groupe de Saint-Mathieu, n'avait plus une terre où se raccrocher sur cette mer de Behring!

CHAPITRE XX.

AU LARGE!

L'île Victoria flottait alors dans la partie la plus vaste de la mer de Behring, à six cents milles encore des premières Aléoutiennes et à plus de deux cents milles de la côte la plus rapprochée dans l'est.

Son déplacement s'opérait toujours avec une vitesse relativement considérable. Mais, en admettant qu'il ne subît aucune diminution, trois semaines, au moins, lui seraient encore nécessaires pour qu'elle atteignît cette barrière méridionale de la mer de Behring.

Pourrait-elle durer jusque-là, cette île,



dont la base s'amincissait chaque jour sous l'action des eaux déjà tièdes, et portées à une température moyenne de 50 degrés Fahrenheit (10° centigrades au-dessus de zéro)? Son sol ne pouvait-il pas à chaque instant s'entr'ouvrir?

Le lieutenant Hobson pressait de tout son pouvoir la construction du radeau, dont le bâtis inférieur flottait déjà sur les eaux du lagon. Mac Nap voulait donner à cet appareil une très-grande solidité, afin qu'il pût résister pendant un long temps, s'il le fallait, aux secousses de la mer. En effet, il était à supposer, s'il ne rencontrait pas quelque baleinier dans les parages de Behring, qu'il dériverait jusqu'aux îles

Aléoutiennes, et un long espace de mer lui restait à franchir.

Toutefois, l'île Victoria n'avait encore éprouvé aucun changement de quelque importance dans sa configuration générale. Des reconnaissances étaient journellement faites, mais les explorations ne s'aventuraient plus qu'avec une extrême circonspection, car, à chaque instant, une fracture du sol, un morcellement de l'île pouvait les isoler du centre commun. Ceux qui partaient ainsi, on pouvait toujours craindre de ne plus les revoir.

La profonde entaille située aux approches du cap Michel, que les froids de l'hiver avaient refermé, s'était peu à peu rouverte. Elle s'étendait maintenant sur l'espace d'un mille à l'intérieur jusqu'au lit desséché de la petite rivière. On pouvait craindre même qu'elle ne suivît ce lit, qui, déjà creusé, amincissait d'autant la croûte de glace. Dans ce cas, toute cette portion comprise entre le cap Michel et le port Barnett, limitée à l'ouest par le lit de la rivière, aurait disparu, — c'est-à-dire un morceau énorme, d'une superficie de plusieurs milles carrés. Le lieutenant Hobson recommanda donc à ses compagnons de ne point s'y aventurer sans nécessité, car il suffisait d'un fort mouvement de la mer pour détacher cette importante partie du territoire de l'île.

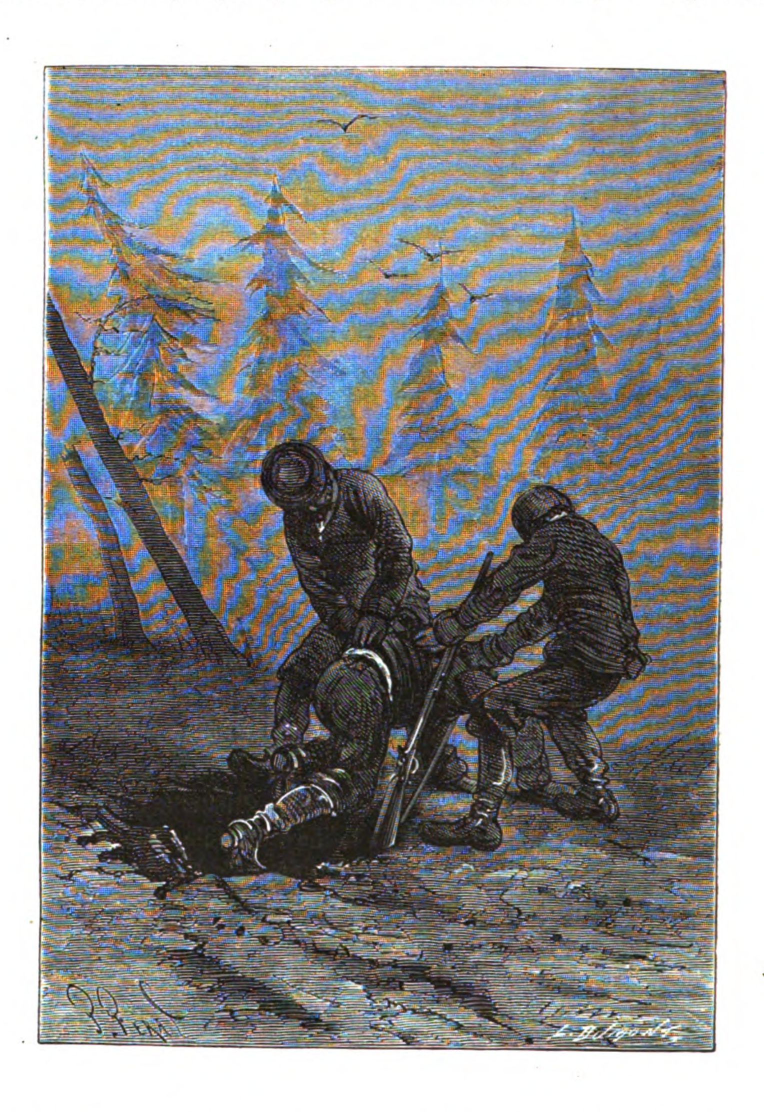
Cependant on fit pratiquer des sondages sur plusieurs points, afin de connaître ceux qui présentaient le plus de résistance à la dissolution, par suite de leur épaisseur. On reconnut que cette épaisseur était plus considérable précisément aux environs du cap Bathurst, sur l'emplacement de l'ancienne factorerie, non pas l'épaisseur de la couche de terre et de sable, — ce qui n'eût point été une garantie, — mais bien l'épaisseur de la croûte de glace. C'était, en somme, une heureuse circonstance. Ces trous de sondage furent tenus libres, et chaque jour on put constater ainsi la diminution que subissait la base de l'île. Cette diminution était lente, mais, chaque jour, elle faisait quelques progrès. On pouvait estimer que l'île ne résisterait pas trois semaines encore, en tenant compte de cette circonstance fâcheuse qu'elle dérivait vers des eaux de plus en plus échauffées par les rayons solaires.

Pendant cette semaine, du 19 au 25 mai, le temps fut fort mauvais. Une tempête assez violente se déclara. Le ciel s'illumina d'éclairs et les éclats de la foudre retentirent. La mer, soulevée par un grand vent du nord-ouest, se déchaîna en hautes lames qui fatiguèrent extrêmement l'île. Cette houle lui donna même quelques secousses très-inquiétantes. Toute la petite colonie demeura sur le qui-vive, prête à s'embarquer sur le radeau, dont la plate-forme était à peu près achevée. On y transporta même une certaine quantité de provisions et d'eau douce, afin de parer à toutes les éventualités.

Pendant cette tempête, la pluie tomba très-abondamment, pluie d'orage tiède, dont les larges gouttes pénétrèrent profondément dans le sol et durent attaquer la base de l'île. Ces infiltrations eurent pour effet de dissoudre la glace inférieure en de certains endroits et de produire des affouillements suspects. Sur les pentes de quelques monticules, le sol fut absolument raviné et la croûte blanche mise à nu. On se hâta de combler ces excavations avec de la terre et du sable, afin de soustraire la base à l'action de la température. Sans cette précaution, le sol eût été bientôt troué comme une écumoire.

Cette tempête causa aussi d'irréparables dommages aux collines boisées qui bordaient la lisière occidentale du lagon. Le sable et la terre furent entraînés par ces abondantes pluies, et les arbres, n'étant plus maintenus par le pied, s'abattirent en

grand nombre. En une nuit, tout l'aspect de cette portion de l'île comprise entre le lac et l'ancien port Barnett fut changé. C'est à peine s'il resta quelques groupes de bouleaux, quelques bouquets de sapins isolés qui avaient résisté à la tourmente. Dans ces faits il y avait des symptômes de décomposition qu'on ne pouvait méconnaître, mais contre lesquels l'intelligence humaine était impuissante. Le lieutenant Hobson, Mrs. Paulina Barnett, le sergent, tous voyaient bien que leur île éphémère s'en allait peu à peu, tous le sentaient, — sauf peut-être Thomas Black, sombre, muet, qui semblait ne plus être de ce monde.



Pendant la tempête, le 23 mai, le chasseur Sabine, en quittant son logement, le matin, par une brume assez épaisse, faillit se noyer dans un large trou qui s'était creusé dans la nuit. C'était sur l'emplacement occupé autrefois par la maison principale de la factorerie.

Jusqu'alors, cette maison, ensevelie

sous la couche de terre et de sable, et aux trois quarts engloutie, on le sait, paraissait être fixée à la croûte glacée de l'île. Mais, sans doute, les ondulations de la mer, choquant cette large crevasse à sa partie inférieure, l'agrandirent, et la maison, chargée de ce poids énorme des matières qui formaient autrefois le cap Bathurst, s'abîma entièrement. Terre et sable se perdirent dans ce trou, au fond duquel se précipitèrent les eaux clapotantes de la mer.

Les compagnons de Sabine, accourus à ses cris, parvinrent à le retirer de cette crevasse, pendant qu'il était encore suspendu à ses parois glissantes, et il en fut quitte pour un bain très-inattendu, qui aurait pu très-mal finir.

Plus tard, on aperçut les poutres et les planches de la maison, qui avaient glissé sous l'île, flottant au large du rivage, comme les épaves d'un navire naufragé. Ce fut le dernier dégât produit par la tempête, dégât qui dans une certaine proportion compromettait encore la solidité de l'île, puisqu'il permettait aux flots de la ronger à l'intérieur. C'était comme une sorte de cancer qui devait la détruire peu à peu.

Pendant la journée du 25 mai, le vent sauta au nord-est. La rafale ne fut plus qu'une forte brise, la pluie cessa, et la mer commença à se calmer. La nuit se passa paisiblement, et au matin, le soleil ayant reparu, Jasper Hobson put obtenir un bon relèvement.

Et, en effet, sa position à midi, ce jour-là, lui fut donnée par la hauteur du soleil:

Latitude : 56°,13';

Longitude : 170°,23'.

La vitesse de l'île était donc excessive, puisqu'elle avait dérivé de près de huit cents milles depuis le point qu'elle occupait deux mois auparavant dans le détroit de Behring, au moment de la débâcle.

Cette rapidité de déplacement rendit quelque peu d'espoir à Jasper Hobson.

« Mes amis, dit-il à ses compagnons en leur montrant la carte de la mer de Behring, voyez-vous ces îles Aléoutiennes? Elles ne sont pas à deux cents milles de nous, maintenant! En huit jours, peut-être, nous pourrions les atteindre!

— Huit jours! répondit le sergent Long en secouant la tête. C'est long, huit jours!

— J'ajouterai, dit le lieutenant Hobson, que si notre île eût suivi le cent soixante-huitième méridien, elle aurait déjà gagné le parallèle de ces îles. Mais il est évident qu'elle s'écarte dans le sud-ouest, par une déviation du courant de Behring. »

Cette observation était juste. Le courant tendait à rejeter l'île Victoria fort au large des terres, et peut-être même en dehors des Aléoutiennes, qui ne s'étendent que jusqu'au cent soixante-dixième méridien.

Mrs. Paulina Barnett considérait la carte en silence! Elle regardait ce point, fait au crayon, qui indiquait la position actuelle de l'île. Sur cette carte, établie à une grande échelle, ce point paraissait presque imperceptible, tant la mer de Behring semblait immense. Elle revoyait alors toute sa route retracée depuis le lieu d'hivernage, cette route que la fatalité ou plutôt l'immutable direction des courants avait dessinée à travers tant d'îles, au large de deux continents, sans toucher nulle part, et devant elle s'ouvrait maintenant l'infini de l'océan Pacifique!

Elle songeait ainsi, perdue dans une sombre rêverie, et n'en sortit que pour dire :

« Mais cette île, ne peut-on donc la diriger? Huit jours, huit jours encore de cette vitesse, et nous pourrions peut-être atteindre la dernière des Aléoutiennes!

— Ces huit jours sont dans la main de Dieu! répondit le lieutenant Hobson d'un ton grave. Voudra-t-il nous les donner? Je

vous le dis bien sincèrement, madame, le salut ne peut venir que du ciel.

— Je le pense comme vous, monsieur Jasper, reprit Mrs. Paulina Barnett, mais le ciel veut que l'on s'aide pour mériter sa protection. Y a-t-il donc quelque chose à faire, à tenter, quelque parti à prendre que j'ignore? »

Jasper Hobson secoua la tête d'un air de doute. Pour lui, il n'y avait plus qu'un moyen de salut, le radeau, mais fallait-il s'y embarquer dès maintenant, y établir une voilure quelconque au moyen de draps et de couvertures, et chercher à gagner la côte la plus prochaine?

Jasper Hobson consulta le sergent, le charpentier Mac Nap, en qui il avait grande confiance, le forgeron Raë, les chasseurs Sabine et Marbre. Tous, après avoir pesé le pour et le contre, furent d'accord sur ce point qu'il ne fallait abandonner l'île que lorsqu'on y serait forcé. En effet, ce ne pouvait être qu'une dernière et suprême ressource, ce radeau, que les lames balayeraient incessamment, qui n'aurait même pas la vitesse imprimée à l'île, que les icebergs poussaient vers le sud. Quant au vent, il soufflait le plus généralement de la partie est, et il tendrait plutôt à rejeter le radeau au large de toute terre.

Il fallait attendre, attendre encore, puisque l'île dérivait rapidement vers les Aléoutiennes. Aux approches de ce groupe, on verrait ce qu'il conviendrait de faire.

C'était, en effet, le parti le plus sage, et certainement, dans huit jours, si sa vitesse ne diminuait pas, ou bien l'île s'arrêterait sur cette frontière méridionale de la mer de Behring, ou entraînée au sud-ouest sur les eaux du Pacifique, elle serait irrévocablement perdue.

Or la fatalité qui avait tant accablé ces hiverneurs et depuis si longtemps allait encore les frapper d'un nouveau coup. Cette vitesse de déplacement sur laquelle ils comptaient devait avant peu leur faire défaut.

En effet, pendant la nuit du 26 au 27 mai, l'île Victoria subit un dernier changement d'orientation, dont les conséquences furent extrêmement graves. Elle fit un demi-tour sur elle-même. Les icebergs, restes de l'énorme banquise qui la bornaient au nord, furent par ce changement reportés au sud.

Au matin, les naufragés, — ne peut-on leur donner ce nom? — virent le soleil se lever du côté du cap Esquimau et non plus sur l'horizon du port Barnett.

Là, se dressaient les icebergs, bien diminués par le dégel, mais considérables encore, qui poussaient l'île. De ce point, ils masquaient une grande partie de l'horizon.

Quelles allaient être les conséquences de ce changement d'orientation? Ces montagnes de glace n'allaient-elles pas se séparer de l'île errante, puisque aucun ciment ne les liait à elle?

Chacun avait le pressentiment d'un nouveau malheur, et chacun comprit ce que voulait dire le soldat Kellet, qui s'écria :

« Avant ce soir, nous aurons perdu notre hélice! »

Kellet voulait dire par là que les icebergs, à présent qu'ils n'étaient plus à l'arrière, mais à l'avant de l'île, ne tarderaient pas à se détacher. C'étaient eux, en effet, qui lui imprimaient cette excessive vitesse, parce que, pour chaque pied dont ils s'élevaient au-dessus du niveau de la mer, ils en avaient six ou sept au-dessous. Ainsi plongés dans le courant sous-marin, ce courant leur communiquait toute la rapidité dont il était animé lui-même, rapidité qui, vu son peu de « tirant d'eau », manquerait à l'île abandonnée à sa seule impulsion.

Oui, le soldat Kellet avait raison. L'île serait alors comme un bâtiment désem-

paré de sa mâture, et dont l'hélice aurait été brisée!

A cette parole de Kellet, personne n'avait répondu. Mais un quart d'heure ne s'était pas écoulé, que le bruit d'un craquement se faisait entendre. Le sommet des icebergs s'ébranlait, la masse se détachait, et tandis que l'île restait en arrière, les icebergs, irrésistiblement entraînés par le courant sous-marin, dérivaient rapidement vers le sud.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

LIBÉRALITÉ — GÉNÉROSITÉ — OUBLI DES INJURES

LA MORALE EN ACTION PAR L'HISTOIRE

On reprochait à l'empereur d'Allemagne Sigismond de prendre souvent ses ennemis pour objet de ses faveurs :

« N'est-ce pas assez les punir, dit-il, que de les forcer à devenir mes amis? »

*

Descartes, le grand philosophe, à qui ses doctrines novatrices ne pouvaient qu'attirer de nombreux ennemis, et qui eut à souffrir dans le cours de son existence plus d'une persécution publique ou occulte, Descartes avait coutume de dire « qu'il ne cherchait jamais à se venger que par l'indifférence envers ceux qui tâchaient de lui nuire ». Et quand on lui faisait quelque injure, il s'efforçait d'élever son âme si haut, que l'outrage ne pût parvenir jusqu'à lui.

*

Le général Desaix, blessé presque à bout portant au siége de Kehl par un tirailleur prussien, se précipite sur lui, non pour le tuer, mais pour le couvrir de son corps contre ses soldats, qui allaient le massacrer, et il lui sauve la vie.

*

L'abbé Abeille, qui avait fait quelques pièces de théâtre jouées avec un certain succès, s'avisa un jour d'écrire une tragédie sur le sujet de *Coriolan*. La pièce commençait par une scène entre deux princesses, dont l'une disait à l'autre :

Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi, notre père?...

Malheureusement, le jour de la première représentation, l'actrice chargée de la réplique ayant hésité à répondre, un plaisant du parterre prit la parole à sa place, et dit, faisant allusion au manque de mémoire de l'actrice :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Et la soirée s'acheva sur la risée excitée par cet à-propos, sans que la tragédie pût être écoutée, ce qui causa à l'auteur une profonde affliction.

Comme il était encore tout mortifié de cette chute, un autre poëte, Danchet, qui avait à se plaindre qu'Abeille eût autrefois lancé une épigramme contre sa pièce des *Tyndarides*, crut l'heure favorable pour prendre sa revanche. Il lui envoya donc en manuscrit les vers suivants :

Pour déchirer les *Tyndarides*,
Abeille, sillonnant son front de mille rides,
Lança sur eux ses traits divers.
Ce poëte n'est pas un homme du vulgaire,
Et vous vous souvenez, sans doute, de ses vers?...
— Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Le trait était cruel. Dieu sait si le pauvre auteur, bafoué, dut en ressentir pé-

niblement l'atteinte; mais au lieu de récriminer et de chercher dans son esprit quelque pointe à retourner contre son malicieux adversaire, il ne vit rien de mieux que d'aller directement le voir et de lui faire, avec la cordiale expansion d'un cœur droit, une sorte d'amende honorable pour les critiques qu'il s'était permises le premier.

Alors Danchet, singulièrement touché de cette démarche, et regrettant le chagrin qu'il venait de causer à un honnête homme :

« Ah! mon cher abbé, lui dit-il, que j'ai de torts envers vous! que vous m'avez bien puni de mon épigramme! Mais soyez tranquille, me voilà pour jamais corrigé de la satire. »

Et il y eut dès ce moment entre les deux poëtes une inaltérable amitié.

FERMETÉ — FORCE DE CARACTÈRE

La fermeté de caractère fait les hommes supérieurs, quand elle s'allie en eux à la raison et à l'esprit de justice.

SAY.

Un des souvenirs les plus imposants de l'antique fermeté se trouve, croyons-nous, dans le fier sacrifice qu'à l'approche des Gaulois les vieux patriciens romains résolurent de faire, pour que la multitude supportât avec plus de résignation l'abandon de la ville, qui venait d'être décidé.

« Le petit nombre des soldats restés valides — dit Tite-Live, à qui nous ne saurions emprunter trop fidèlement ce tableau — ne laissait aucun espoir de défendre la cité tout entière; on prit le parti de faire monter dans la citadelle et au Capitole, avec leurs femmes et leurs enfants, la jeunesse en état de porter les armes et l'élite du sénat; d'y réunir tout ce qu'on pourrait ramasser d'armes et de vivres, et de défendre du haut de cette forteresse les dieux, les hommes et le nom romain.

Les vieux triomphateurs, les consulaires déclarèrent leur intention de rester dans la ville et d'y mourir. Ils ne voulaient point que ces corps, incapables de porter les armes et de servir la patrie, épuisassent le peu de ressources de ses défenseurs...

« Ainsi se consolent entre eux les vieillards destinés à la mort. Ils adressent des encouragements aux jeunes gens dont ils accompagnent la marche jusqu'au Capitole, et où ils les voient s'enfermer, en leur recommandant la fortune, quelle qu'elle dût être, d'une cité victorieuse pendant trois cent soixante ans...

« Toutes précautions une fois prises à Rome, autant que le permettaient les conjonctures, pour la défense de la citadelle, les vieillards rentrent dans leurs maisons, et, résignés à leur sort, attendent l'arrivée de l'ennemi. Ceux qui avaient rempli des magistratures curules [1] voulurent mourir avec les insignes qui rappelaient leur grandeur passée, leurs honneurs ou leur courage. Revêtant la robe solennelle des cérémonies religieuses ou du triomphe, ils se placèrent au milieu de leurs maisons sur leurs siéges d'ivoire...

« Comme l'intervalle d'une nuit avait calmé chez les Gaulois l'irritation du combat, ils entrèrent dans la ville sans emportement, sans colère, et arrivèrent sur le Forum, promenant leurs regards étonnés sur les temples des dieux et la citadelle

1. Les hauts magistrats romains : consuls, souverains pontifes, siégeaient au sénat sur une chaise recouverte d'ivoire et dite curule, ce qui était comme un privilége emblématique de la dignité qu'ils avaient occupée.

qui, seule, présentait quelque appareil de guerre... Ils trouvent les maisons du peuple soigneusement fermées, les cours intérieures des grands tout ouvertes; ils hésitaient moins à enfoncer les unes qu'à pénétrer dans les autres. Ils éprouvaient une sorte de respect religieux à l'aspect de ces hommes vénérables qui, assis sous leur vestibule, semblaient par la solennité de leur costume, par leur attitude imposante, par le caractère de gravité empreint sur leurs fronts et dans tous leurs traits, représenter la majesté des dieux. Les Gaulois demeuraient debout à les contempler comme des statues, quand l'un d'eux s'avisa, dit-on, de passer doucement la main sur la barbe de Papirius, qui, suivant l'usage du temps, la portait fort longue. Le vieux sénateur frappa de son bâton d'ivoire sur la tête du Gaulois, dont il excita la colère. Ce fut par lui que commença le carnage. Bientôt tous les autres furent égorgés sur leurs chaises curules. Les sénateurs massacrés, on n'épargna plus personne, et le pillage fut suivi de l'incendie des maisons dévastées... »

*

Un personnage consulaire (c'était le titre ou plutôt la désignation honorifique que continuaient à porter les citoyens qui avaient été une fois revêtus de la dignité de consul) Popilius, fut député par le Sénat auprès d'Antiochus, roi de Syrie, qui faisait la guerre aux Égyptiens, pour lui défendre de continuer cette guerre. A son arrivée, le prince le reçut avec un empressement qui pouvait avoir pour but de le circonvenir. Popilius, au lieu de prendre la main que le monarque lui tendait, se borna à le saluer dignement et à lui remettre aussitôt le message du Sénat. Antiochus, après en avoir pris connaissance, dit qu'il réfléchirait, qu'il en conférerait avec ses conseillers.

Popilius, indigné qu'il voulût prendre le moindre délai, traça sur la terre avec une baguette une ligne tout autour du roi, et d'un ton imposant : « Il faut, dit-il, qu'avant de sortir de ce cercle, vous me donniez une réponse pour le Sénat. » On croirait, dit Valère Maxime, voir non pas un ambassadeur parlant au prince, mais l'assemblée du Sénat lui dictant ses ordres.

Antiochus, frappé, déclara qu'il ne donnerait plus au roi d'Égypte aucun sujet de plainte. Et ce fut alors seulement que Popilius, en lui prenant la main, le reconnut pour allié du peuple romain.

Le cercle de Popilius, devenu célèbre dans l'histoire, est passé au nombre des figures du langage. « Enfermer quelqu'un dans le cercle de Popilius, » c'est le mettre impérieusement en demeure de prendre sans retard une détermination.

*

Pendant une longue et pénible marche dans un pays aride, Alexandre et son armée souffraient extrêmement de la soif. Quelques soldats envoyés à la découverte trouvèrent un peu d'eau dans le creux d'un rocher et l'apportèrent au roi dans un casque. Alexandre fit voir cette eau à ses soldats pour les encourager à supporter avec patience leurs privations, puisqu'il y avait un témoignage qu'on rencontrerait bientôt une source. Ensuite, au lieu de la boire, et pour prêcher d'exemple, ce qui a été de tout temps la meilleure manière de prêcher, il répandit par terre aux yeux de tous l'eau qui lui avait été apportée.

Les soldats applaudirent à cette marque héroïque d'abstinence, et, ne pensant plus à leur souffrance, ils dirent à leur chef qu'ils étaient prêts à le suivre partout où il lui plairait de les conduire.

*

Caton d'Utique, cheminant avec une

cohorte romaine au milieu des sables brûlants de l'Afrique, renouvela cette action. Il versa un peu d'eau recueillie à grand'peine, en disant que cette eau, si elle eût été bue, eût à peine suffi pour étancher la soif d'un seul, tandis que, répandue, elle rendait à tous la soif moins cruelle à supporter.

*

Un des ancêtres du grand Pompée, envoyé en ambassade, fut arrêté en route par des soldats de Gentius, roi d'Illyrie, devant lequel ils le menèrent. Ce prince l'ayant sommé de lui révéler certain secret d'État qu'il devait connaître en sa qualité de sénateur, Pompée mit son doigt sur la flamme d'une lampe et l'y laissa brûler, aveu qui, en ôtant à Gentius tout espoir de lui rien arracher par la torture dont il l'avait menacé, fit qu'il désira l'alliance du peuple chez lequel naissaient de pareils hommes.

Ce trait de fermêté rappelait celui de Mucius Scévola, qui, au commencement de la République, avait, lui aussi, placé et maintenu sa main sur un brasier pour témoigner à Porsenna, dont il était prisonnier, de quelle force de caractère étaient capables les nouveaux républicains.

*

Louis XI, chacun le sait, n'était pas souvent d'humeur à souffrir la contradiction, de quelque part qu'elle pût venir.

Il faut dire cependant à l'honneur de ce roi maussade, cruel et astucieux, que s'il ne s'élevait jamais spontanément aux actes de magnanimité, il lui arriva plus d'une fois de faire cas de ceux qui donnaient un exemple dont il se fût bien gardé de profiter. Ainsi, c'est en considération de la résistance que celui-ci opposa à ses visées sur la Picardie, que Jean de la Vacquerie, conseiller de la ville d'Arras, dut d'être distingué par lui et appelé à présider le parlement de Paris en 1481.

Le parlement, qui déjà avait montré une grande indépendance lorsque Louis XI, pour complaire au pape d'alors, avait consenti à abolir la pragmatique sanction, traité qui garantissait au clergé français un certain nombre de prérogatives, le parlement fut invité par le roi à enregistrer, c'est-à-dire approuver la mise en vigueur de divers édits financiers qui étaient singulièrement onéreux pour le peuple. Le roi, en envoyant la requête d'enregistrement, qu'il supposait bien devoir rencontrer quelque opposition, avait tout simplement ajouté qu'il y allait de la peine de mort pour ceux des conseillers qui se refuseraient à cette sanction. Ce fut alors qu'on vit le parlement en corps se rendre auprès du roi, et lui dire par la bouche de Jean de la Vacquerie, son premier président : « Sire, nous venons remettre nos charges entre vos mains, et souffrir tout ce qu'il vous plaira plutôt que d'offenser nos consciences en approuvant les édits que vous nous avez envoyés et qui imposeraient de trop lourds fardeaux à vos sujets. »

Cette démarche eut un effet que ceux même qui la faisaient étaient peut-être loin d'attendre. Louis XI révoqua séance tenante ses édits, promit aux magistrats qu'il ne leur en enverrait jamais plus de pareils, et engagea les courageux conseillers à conserver des fonctions qu'ils savaient si dignement remplir.

E. Muller.

La suite prochainement.

HISTOIRE D'UNE MAISON

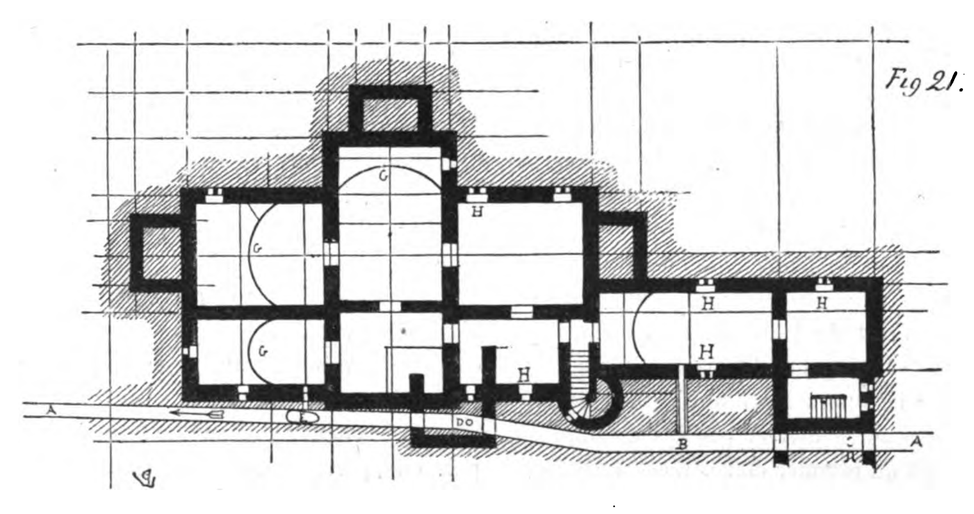
TEXTE ET DESSINS

PAR VIOLLET-LE-DUC

IX

M. PAUL INSPECTEUR DE TRAVAUX.

« Allez voir, mon cher Paul, où en sont les fouilles, ce matin, dit le grand cousin le surlendemain de la visite sur le terrain, et vous m'en rendrez compte. Emportez avec vous un mètre et un carnet; vous prendrez des notes et mesures sur ce qui est fait. Vous examinerez le terrain et me direz si l'on trouve des bancs de pierre



près de la surface du sol, ou si les terres meubles sont profondes. Pendant ce temps-là je vais esquisser le plan des caves. Mais prenez le calque du plan du rez-de-chaussée de la maison et, sur ce plan, vous me marquerez ce que l'on a commencé à fouiller et ce que l'on trouve. Ça ne doit pas être bien avancé, mais cependant des déblais seront déjà faits, puisque j'ai dit au père Branchu de mettre autant de terrassiers qu'il en pourrait trouver, afin de nous conformer aux intentions de votre père. »

Un peu embarrassé de ses nouvelles fonctions, M. Paul arriva bientôt sur le terrain. Aidé du père Branchu, il prit les mesures des fouilles, indiqua comme il put les profondeurs et nota les points où on trouvait le roc et les terres meubles. Cela lui prit deux bonnes heures.

« Eh bien, dit le grand cousin, quand on fut installé dans le cabinet de travail, après déjeuner, voilà le plan des caves (fig. 21). Voyons un peu comment cela va s'arranger avec ce que vous avez trouvé sur place, et si nous devons faire des modifications à ce plan. Bon, le roc est presque à fleur du sol vers le sud, et les terres

meubles atteignent assez régulièrement une profondeur de 3 mètres vers le nord de nos bâtiments. Nous allons donc asseoir les caves sous le salon, la salle à manger et la salle de billard, à même le roc calcaire en taillant celui-ci et nous fonderons les parties antérieures, et notamment celles du bâtiment des écuries et remises, sur une bonne maçonnerie.

« Voici (fig. 21) le plan des caves; vous voyez ces lignes d'axes, elles indiquent les axes des murs à rez-de-chaussée et ne devront plus varier. Les cotes d'épaisseur des murs sont écrites, partant toujours de ces axes. Aussi, voyez-vous que ces cotes sont plus fortes là où le mur de cave doit porter la retombée des berceaux de caves, conformément à ce que je vous ai expliqué l'autre jour.

« Nous avons un petit cours d'eau qui va alimenter les services de la maison, au moyen d'un réservoir que nous placerons le plus haut possible. Nous n'avons pas encore fait le nivellement; mais à vue de nez j'estime, en raison des chutes de ce ruisseau et de la rapidité de son cours, qu'à 100 mètres de la maison le réservoir approvisionnera l'eau de façon à ce que celle-ci puisse arriver par des conduits au niveau du premier étage. C'est à vérifier. Autrement nous aurons recours à une pompe mue par un manége ou un moulin à vent. Nous conduirons ensuite ce cours d'eau dans un égout, le long des murs nord de la maison; ainsi que vous le voyez en A, de telle sorte que cet égout recueille les eaux ménagères de la maison par un conduit B et reçoive les chutes des *water-closets* en C, en D et en E. L'eau courante entraînera ainsi ces immondices dans un bassin que nous établirons en contre-bas dans le potager. Car ces eaux reposées sont excellentes pour arroser, ne vous en déplaise, les légumes.

« Sur le plan, j'ai indiqué en G les profils des berceaux de caves. Celles-ci auront 1m,50 jusqu'à la naissance des voûtes, et les berceaux auront 1m,50 de flèche. Ces caves auront donc sous clef 3 mètres, ce qui est très-beau, d'autant que le terrain est sec. On pourra donc utiliser ces caves, non-seulement pour y placer les vins, mais des légumes, un garde-manger, etc. Le sol de notre rez-de-chaussée étant à 1m,50 au-dessus du sol extérieur, il nous sera facile d'aérer ces caves par des soupiraux, ainsi que je l'ai marqué en H. On y descendra par l'escalier droit situé près de la buanderie et par l'escalier de service compris dans la tourelle. L'escalier droit servira pour descendre les provisions, et l'escalier à vis pour monter dans l'office les vins et autres choses.

« Avez-vous vu si le père Branchu a eu le soin de faire ranger régulièrement les matériaux extraits des fouilles?

— Oui, il n'a trouvé jusqu'à présent que des plaquettes de ce qu'il appelle de la caillasse, mais il les fait empiler et m'a dit que ce serait bien bon pour faire les murs de fondation.

— Il a raison, cette caillasse est sujette à geler à l'air libre, mais elle est dure et se comporte bien dans des caves; puis elle permet une bonne maçonnerie parce qu'elle est litée, c'est-à-dire qu'elle est naturellement extraite en petits bancs parallèles de 10 à 15 centimètres d'épaisseur.

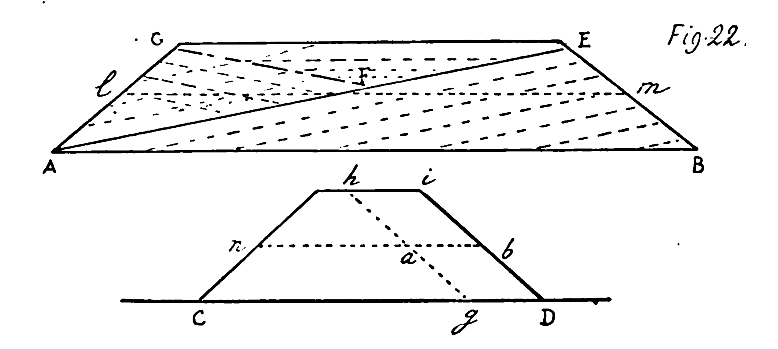
— C'est bien ce qu'il m'a dit, mais il a ajouté que cela *mange* beaucoup de mortier et je n'ai pas bien compris ce qu'il entendait par là.

— En effet, plus les moellons sont minces, plus ils exigent de lits de mortier entre eux; mais, si vous avez observé ces plaquettes, vous avez vu qu'elles sont extrêmement rugueuses et criblées de cavités sur leurs surfaces de délits. Il faut que le mortier soit donc abondant entre chaque

lit, pour bien remplir ces rugosités et cavités; et c'est en cela même que cette maçonnerie, quand on n'économise pas le mortier, est excellente; ces surfaces rugueuses adhèrent à ce mortier bien mieux que ne peuvent le faire des surfaces lisses; elles font corps avec lui, et bientôt l'ensemble ne forme qu'une masse. Mais il faut ne pas épargner la chaux et le sable, et c'est ce qui fait dire au père Branchu que ce moellon mange beaucoup de mortier.

— Le père Branchu a dit aussi qu'il trouvait de la pierre bonne pour faire de la chaux, sur les bancs calcaires propres à bâtir et demande s'il faut la mettre de côté.

— Certainement, si le chaufournier du Moulin ne peut nous fournir de la chaux, nous en ferons; ce n'est pas difficile, puisque nous avons des fagots en quantité provenant des dernières coupes.



— Le père Branchu m'a aussi demandé où il fallait transporter les déblais.

— Vous lui direz, demain matin, qu'il les dépose en cavaliers à la droite et à la gauche des fouilles; nous en aurons besoin pour niveler les abords de la maison.

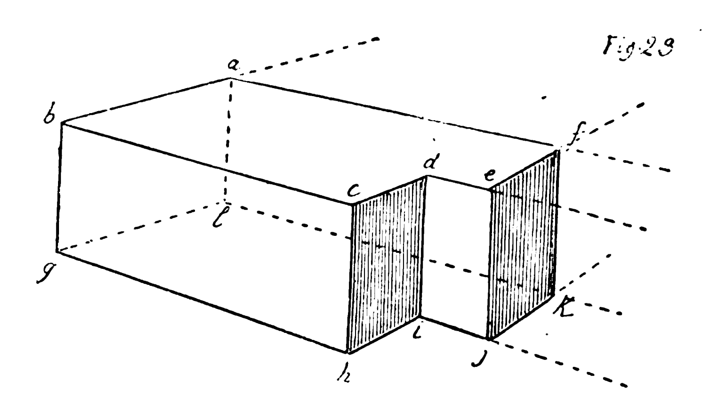
— Qu'est-ce qu'un cavalier?

— C'est une éminence factice que l'on dispose suivant une épaisseur et une hauteur régulières, de manière à pouvoir en prendre facilement le cube. Ainsi, quand on fait les déblais à la brouette — et c'est, vous l'avez vu, le moyen que nous employons — on trace la surface que doit occuper ce cavalier sur le sol : soit en A B (fig. 22), comme longueur et C D, comme largeur. Cela fait, le point B étant le plus éloigné de celui où le déblai s'opère, les brouetteurs disposent les premières terres en B, laissant une inclinaison au remblai assez douce pour que les brouettes puissent être poussées pleines sans trop de peine. Ainsi obtiennent-ils peu à peu un remblai A E B. Alors, du milieu F, moitié de la pente A E, ils laissent un chemin *ab* de 1^{m},50 de largeur pour le va-et-vient des brouettes, puis ils remblayent le triangle A G F par couches inclinées. Ils terminent en remplissant le triangle G F E. Reste le chemin *g*D*hi* à remplir, ce que font les pelleteurs, au fur et à mesure de l'apport des terres sur ce chemin même. Le cavalier étant ainsi parfaitement régulier, ses pentes sont données par la terre coulante, c'est-à-dire qu'elles forment avec l'horizon des angles de 40° environ, suivant la nature du remblai. Le cavalier étant achevé et ayant, je suppose, 10 mètres à mi-hauteur, de *l* en *m*, et 4 mètres à mi-hauteur de sa largeur de *n* en *b*, en multipliant 10 mètres par 4 mètres on obtient 40 mètres de surface à ce niveau moyen. Multipliant ce chiffre par 2 mètres, hauteur du cavalier, nous trouvons 80 mè-

tres cubes. Vous savez donc ainsi que vous avez remué cette quantité de terre et, par conséquent, ce que vous avez à payer si c'est au mètre cube que vous faites vos déblais et remblais, ou à quel prix vous revient le mètre cube de terre remuée si c'est à la journée que vous faites le travail.

— Alors ce cube donne celui de la fouille?

— Pas tout à fait. La terre comprimée, tassée sur le sol naturel, cube moins que celle qui a été remuée et qui laisse entre les matières du remblai beaucoup de vides. On dit alors que la terre enlevée *foisonne* plus ou moins. Le sable de mer ne foisonne pas, tandis qu'une terre cailouteuse, mêlée de détritus végétaux, foisonne beaucoup. Il faut donc, dans vos attachements, tenir compte du vide de la fouille pour avoir le cube de la terre enlevée et cuber les cavaliers pour connaître,



quand nous les utiliserons, la masse de terre que nous aurons à transporter ailleurs.

« Vous allez maintenant mettre ce plan à une échelle de $0^m,02$ par mètre, afin de pouvoir écrire et attacher bien lisiblement les cotes; puis je vous indiquerai sur ce plan les points où il faudra poser des libages.

— Qu'est-ce que c'est que des libages?

— On désigne ainsi la pierre de taille que l'on place en fondation et qui n'est taillée que sur ses lits, c'est-à-dire qui ne présente pas de parements vus. Une pierre de taille possède toujours deux lits, qui sont ses surfaces horizontales; un ou plusieurs parements qui sont les surfaces vues, et ses joints qui sont les surfaces séparatives. Ainsi, supposons une pierre d'angle, portant pilastre et ayant la forme que je vous indique ici (fig. 23); les surfaces *abcdef; ghijkl* sont les lits supérieur et inférieur. Les surfaces *albg, bgch, cdhi, deij,* sont les parements vus et les surfaces *efjk, afkl* sont les joints, les pierres voisines venant toucher ces surfaces. Or vous sentez que, quand on place des pierres sous le sol, en fondation, il n'est pas nécessaire de tailler des parements qui ne seraient visibles que pour les taupes. On fait donc l'économie de cette taille, c'est-à-dire qu'on laisse la pierre brute sur ses faces verticales et qu'on ne taille que les lits de pose. On choisit pour ces libages des pierres solides, résistantes aux charges, mais qui peuvent être d'ailleurs très-grossières de pâte et même sensibles à la gelée ou gélives, comme nous disons, et qui ne pourraient être employées à l'air sans inconvénients; sous

terre, ces pierres sont préservées de l'action de la gelée. Mais il faut avoir le soin, plus encore pour ces pierres que pour celles en élévation, de les bien placer suivant leur lit de carrière, et suivant leur position stratifiée naturelle, autrement elles pourraient se briser ou s'écraser sous la charge des maçonneries supérieures.

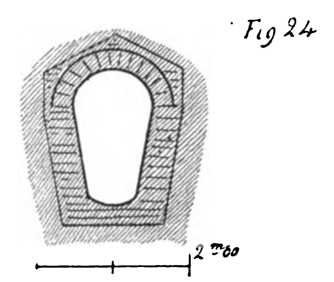
« Quand notre plan sera fait, nous indiquerons par une couleur particulière les parties où nous demanderons que l'on pose des libages. Ce seront les angles, les jonctions de murs qui reçoivent les charges relativement les plus considérables. Entre ces libages, la maçonnerie sera élevée simplement en moellons.

« Le sol étant bon, nous nous contenterons de fonder à 0m,50 seulement audessous de l'aire des caves. Mais, dès que nous aurons atteint ce niveau, les pierres de taille auront nécessairement des parements vus dans ces caves; ces matériaux ne seront plus des libages, mais des pierres de taille. Nous ne prendrons pas les plus belles et les plus fines, mais les plus résistantes à la charge, et qui dans cette contrée-ci sont les plus grossières d'aspect. Nous mettrons de la pierre de taille dans nos caves, aux angles, aux jambages des portes et des soupiraux, aux noyaux des escaliers.

« Mais vous avez assez de besogne pour aujourd'hui et demain matin... Ah! j'oubliais! si le père Branchu rencontre des sources ou pleurs qui le gênent, prévenez-m'en, parce que nous établirons tout de suite les égouts pour les recueillir. Cela nous fixera sur le niveau à donner au radier de notre collecteur.

— Qu'est-ce qu'un radier?

— C'est la partie d'un canal, d'une écluse, ou d'un égout sur laquelle l'eau coule; c'est le fond, qui doit être établi assez ferme et solide pour que la force du courant ne l'affouille pas. Il faut donc faire les radiers des égouts en bonnes pierres plates, ou, ce qui vaut mieux encore, en ciment hydraulique quand on peut s'en procurer, parce que l'eau trouve le moyen de passer entre les joints des pierres, tandis que, si le ciment est bien employé, il ne forme, sur toute la longueur du canal, qu'une masse homogène parfaitement étanche. On a le soin, d'ailleurs, de donner au radier d'un égout une coupe légèrement concave se raccordant, sans angles, aux



parois; car l'eau profite des angles pour opérer son œuvre de destruction. Puis ceux-ci, lorsqu'on veut curer les canaux souterrains, ne se nettoient pas facilement. La meilleure forme à donner à un égout est celle-ci, en coupe (fig. 24). »

VIOLLET-LE-DUC.

La suite prochainement.

LE PREMIER PANTALON

Texte par P.-J. Stahl. — Vignettes par Froelich.



VIII.

Je m'en étais douté, il ne l'avait pas fait exprès. Il a tant pleuré, tant sanglotė, il s'est si bien repenti, que sa petite maman s'est laissé attendrir. Mais Jujules ne peut pas plus s'arrêter de pleurer que, tout à l'heure, il n'a pu se retenir d'autre chose. Marie a bien de la peine à le consoler : « Voyons, c'est fini, je ne suis plus fâchée, n'aie donc plus de chagrin. »

LE PREMIER PANTALON

Texte par P.-J. Stahl. — Vignettes par Froelich.



IX.

La paix est faite complétement. Marie a embrassé son Jujules, mais Jujules dit : « En...encore! encore! » Son cœur est toujours bien gros. Ce pauvre Jujules, il a été bien coupable, c'est vrai ; mais que celui à qui quelque chose de pareil n'est jamais arrivé lui jette la première pierre.

P.-J. Stahl.

La fin prochainement.

LA PETITE PIERRE

LONGTEMPS MÉCONNUE

I.

C'était un drôle de monde que celui-là, mais c'était un beau monde tout de même.

La terre se voyait revêtue de la plus magnifique robe de verdure qu'elle eût jamais eue, et roulait glorieuse dans l'espace. Des pins gigantesques élevaient à plus de cent pieds de haut leurs riches panaches toujours verts. La fougère, si humble aujourd'hui dans nos contrées, se déroulait partout gracieuse, fortifiait sa tige, l'attachait solide à la terre, puis, s'élançant vers le ciel, couronnait son front de feuillage.

Ce n'était pas tout; il y avait tant de palmiers, de calamites, de bambous, et tant de beaux sigillaires au tronc droit, ferme et délicatement sculpté, que dans ce demi-jour, sous ce dôme d'épaisse verdure, si élevé au-dessus de vos têtes, vous vous fussiez crus dans un palais enchanté.

Quel entrelacement de lianes et de feuillages dans ces forêts inaccessibles! quelle luxuriante verdure et quelle suave senteur des bois!

Mais les cerisiers, les pommiers? Il n'y avait point de tout cela, par là; point de poiriers, point de pêchers : à quoi bon, puisqu'il n'y avait point de grands garçons, point de petites filles pour les admirer et les croquer?

Le personnage le plus important, le roi, comme on dit, des belles forêts de la terre et venu en même temps qu'elles au monde, était un gros scorpion fort laid, fort vorace, fort cruel, avec d'énormes pinces pour saisir et torturer ses victimes et douze yeux pour les mieux voir.

Il y avait aussi aux abords de la forêt, près d'immenses marécages, d'affreux reptiles avec des instruments de torture plus formidables même que ceux du scorpion leur voisin; et dans les mers, des poissons plus terribles encore.

Où sont-ils tous ces monstres? Il y a bien, bien longtemps qu'ils ne sont plus; bien d'autres monstres, bien d'autres victimes sont venus depuis eux sur la terre!

Et de nos jours? Ah! c'est bien différent. C'est l'homme qui est le roi, et l'homme n'est pas né pour être cruel : comme preuve, il n'a pas d'armes naturelles, pas plus pour l'attaque que pour la défense.

Aussi, quand tous les hommes auront appris à devenir meilleurs, n'aura-t-on plus besoin de ces engins de guerre, de ces armes à feu, de ces boulets de canon ; et si quelqu'un veut être cruel envers ses semblables, si quelqu'un veut inventer des instruments de torture pour les faire souffrir, celui-là n'aurait pas dû vivre du temps de l'homme, mais bien plutôt du temps des reptiles et des scorpions du monde primitif, c'est évident.

Mais voilà que, tout en vous parlant de l'homme et des méchants, j'oublie de vous conter mon histoire.

Au pied d'un magnifique palmier se trouvait une toute petite pierre, si petite en effet, et recouverte d'une épaisse couche

de terre d'un rouge si semblable aux troncs des pins qui croissaient autour d'elle, qu'on aurait eu toutes les peines du monde à la découvrir, même si on l'avait cherchée avec soin. Mais le fait est que personne ne désirait s'occuper d'elle, ni le scorpion, ni les pauvres insectes qu'il tourmentait, ni les beaux arbres si fiers de leur feuillage, et elle serait restée là, oubliée tout à fait, si elle n'eût eu beaucoup de courage et beaucoup de bon sens.

« Qui es-tu? lui demandait un jour un sigillaire.

— Je ne sais.

— D'où viens-tu?

— Je n'en sais rien.

— T'es-tu détachée de la montagne?

— Je ne le crois pas, je m'en souviendrais.

— Mais ta famille, tes amis, où sont-ils?

— Je ne m'en connais point.

— Pauvre désolée! lui dit en ce moment un charitable lycopodium, viens, que je te recouvre sous ma verdure, tu seras alors aussi belle que nous.

— Non, non, merci, répond vivement la petite pierre, point de protection s'il vous plaît, j'aime le grand air, encore mieux vaut être moi-même; je ne me reconnaîtrais plus sous votre parure.

— C'est de l'orgueil, dirent les arbres offensés.

— Mais non. C'est que, toute humble que je suis, j'ai encore la conscience d'être quelque chose, d'avoir ma place, moi aussi, dans ce beau monde où vous, vous vivez en maîtres.

— Quelle sottise! Une inconnue, apportée ici on ne sait comment, et qui n'appartient point au sol!

— Et pourtant, j'étais ici avant vous, car je vous ai vus naître; et, bien que vous ne soyez pas bienveillants pour moi, je vous admire, moi, et je vous aime.

— Possible, possible, ton admiration est fort naturelle, mais cela ne fait rien à l'affaire, tu n'es pas pour cela des nôtres, de notre famille, et si nous voulons bien abaisser vers toi nos regards, te protéger...

— Point de votre famille... je ne sais pas... mais il me semble pourtant parfois que les mêmes rayons de soleil qui existent en vous existent aussi en moi, et que... »

Mais les arbres furieux n'en voulurent point entendre davantage, et, relevant leurs épaisses branches avec plus d'orgueil encore, firent tomber une grêle de dures épines sur la pauvre pierre dédaignée.

« Des nôtres! de notre famille, va-t-elle dire bientôt! En vérité! et ton tronc, et tes branches, et ton feuillage, où sont-ils?

— On protége volontiers un être inférieur à soi, lui expliqua alors le sympathique lycopodium, mais le reconnaître pour un des siens, c'est bien différent, vous comprenez. »

La pierre inconnue ne leur en voulait cependant point de leur conduite. Ah! elle savait bien comment s'en consoler! N'avait-elle pas vu le monde, le beau monde, le monde des torrents, des rivières, des montagnes et des volcans? N'avait-elle pas en elle mille vagues et délicieux souvenirs d'un état, d'un temps qui n'était plus; mille vagues espérances de quelque chose à venir... « Je resterai telle que je suis, se disait-elle, j'existe, c'est assez. »

Pendant longtemps les arbres prospérèrent; pendant longtemps les pins retinrent leur éternelle verdure et les sigillaires étendirent au sommet de leurs beaux troncs leur gracieux feuillage de fougère. Jamais ni la neige ni les frimas ne venaient les assaillir, la terre elle-même leur cédait la forte chaleur qui les faisait vivre; l'été régnait ainsi partout, universel. De temps en temps, il est vrai, un léger craquement se faisait entendre et un des vieux habitants de la forêt tombait de toute

sa hauteur sur le sol, ou bien, si l'espace manquait, comme cela arrivait le plus souvent, il s'inclinait légèrement sur ses voisins et leur disait : « Soutenez-moi, mes frères, car je me sens affaibli par l'âge. » Et il restait là, presque droit, fort malheureux cependant d'avoir perdu ce qui faisait naguère sa joie et son orgueil, mais loin toujours de se croire, même alors, de la même famille que la pierre dédaignée qui, elle, pourtant n'avait pas changé.

Un jour, dans le profond silence des forêts, que ne troublent jamais ni le chant des oiseaux ni le cri des bêtes féroces, des bruits sinistres se font entendre. Un vent furieux se jette parmi les arbres, crie, hurle, arrache branches et feuillages pour se frayer passage, et balaye du même coup la chaude atmosphère qui les a enveloppés jusque-là.

Au ciel, la foudre gronde, éclate; l'éclair sillonne la nue; sur la terre, le sol frémit et tremble, s'entr'ouvre ou disparaît, et une partie de la forêt se trouve engloutie avec lui dans les profondeurs du globe.

Puis une masse d'eau épouvantable, un déluge se montre à l'horizon, avance, menace les arbres encore debout, se précipite sur eux avec violence, les ensevelit sous un amas de pierres, de coquilles et de sable, et court de nouveau à son œuvre de destruction.

La pierre inconnue et les derniers habitants de la forêt sont entraînés par le déluge, qui bondit contre les rochers ou les transporte, tombe bouillonnant dans des crevasses sans fond et rejaillit aux alentours. Les roches, les arbres, les pierres, les débris de toute sorte tourbillonnent sur eux-mêmes dans leur vélocité effrayante. Les uns restent engloutis dans la profonde morasse qui s'est trouvée sur leur passage, les autres continuent leur cours à travers la terre. Tout à coup le déluge a rencontré l'océan, il le reconnaît pour son maître, il plonge, il disparaît dans ses eaux, lui et tout ce qu'il transportait avec lui : les débris d'un ancien monde.

Ah! pauvres arbres! Ils avaient vécu en paix tant, tant d'années! Ils étaient si beaux, si grands, si droits, si bien faits, qui eût jamais songé pour eux à un pareil sort!

A quoi bon ce magnifique et riche feuillage? A quoi bon ces sculptures, ces arabesques exquises dessinées sur leur tronc?... C'est dommage, on aimerait à les voir tels qu'ils étaient alors, dans tout l'éclat de leur beauté. Mais non, ils sont là depuis des siècles et des siècles et des milliers de millions de siècles ensevelis ou sous la terre, ou au plus profond des mers, et pourquoi?

Demandez-le au petit être qui vient de naître et qui d'instinct étend ses pieds mignons vers la flamme du foyer, son bonheur vous le dira. Oui, pourquoi étaient-ils si grands, si nombreux, ces arbres, et pourquoi sont-ils encore de nos jours sous la terre? Pour servir à l'homme, pour vous réchauffer vous et moi, mon enfant. — Et pourquoi si beaux? Parce que Dieu, devant créer un jour un être qui comprendrait le beau et le bon, il a voulu lui donner de grandes, de belles, de merveilleuses choses à admirer.

Mon Dieu! qu'est donc l'homme, que vous ayez songé à lui si longtemps avant sa naissance?

II.

Les grandes, les antiques forêts avaient disparu, avec elles le scorpion, les reptiles et les poissons aussi, et il ne restait plus rien au monde. Un profond et terrible silence régnait partout, suprême! Les volcans seuls, toujours à l'œuvre dans les entrailles de la terre, faisaient entendre leurs sourds mugissements.

Des siècles et des siècles se passent, puis peu à peu le sol se recouvre de verdure, de nouvelles créations se font jour, de nouvelles plantes vivent, grandissent, et des animaux aux formes nouvelles, des tortues, des oiseaux encore gigantesques, des reptiles volants viennent s'abriter sous leur ombre.

Le sel, sans lequel l'homme ne peut vivre, s'accumule dans maint endroit, les riches mines de Lons-le-Saunier, de Salzbourg se forment... L'homme va-t-il donc paraître? Pas encore, la terre n'est pas prête pour lui.

Des siècles et des siècles s'écoulent, les plantes ont prospéré, les animaux ont vécu et voudraient vivre encore, mais les feux des volcans se déchaînent, des montagnes se soulèvent, les eaux sortent de leur lit, et de nouvelles tempêtes, un nouveau déluge achève encore une fois une nouvelle destruction de tout ce qu'il y a au monde.

Vingt, trente fois les créations se renouvellent, vingt, trente fois la paix règne sur la terre, et vingt, trente fois les bouleversements viennent changer la face du globe.

Enfin arrivent de monstrueux et épouvantables reptiles, de monstrueux et terribles quadrupèdes, si forts, si puissants qu'ils semblent faits pour vivre toujours; mais rien ne peut résister à la loi qui les entraîne, et une dernière convulsion de la nature les fait disparaître, eux aussi, et apporte du même coup, presque à la surface du sol, la pierre inconnue et les restes du sigillaire de la forêt, qui se sont trouvés enfouis jusque-là ensemble, tantôt dans les profondeurs de la terre, tantôt au fond des océans.

La terre est bien, bien belle ; ce n'est plus la fougère qui l'embellit, il est vrai, ce ne sont plus les pins, les calamites, mais les fleurs, les fruits sont venus. Les buissons d'aubépine abritent l'oiseau chanteur, les pommiers jonchent la terre de leur douce neige; de suaves parfums remplissent pour la première fois les airs; l'abeille toute nouvellement créée se plonge joyeuse dans le calice des fleurs; la jeune rose, fière de ses fraîches couleurs, boit avec délices la rosée. Tout est riant, tout est joli, frais et pur. Les saisons remplissent tour à tour leurs gracieuses promesses, car c'est le soleil désormais qui entretiendra la vie au monde; la grande et forte chaleur qui venait de l'intérieur de la terre a cessé.

Puis un temps vient où au silence perfide des scorpions, au cri des reptiles, au hurlement des monstres, succèdent de doux et nobles accents; des chants s'élèvent jusqu'au ciel, des cantiques de bonheur, de reconnaissance et d'amour. Qu'est-il donc arrivé? L'homme vient de paraître. Comme il est beau! et comme les trésors d'un monde tant de fois renouvelé pour lui vont enrichir son intelligence, lui faire comprendre son créateur!

III.

« Vous m'avez vu naître, disiez-vous, ah! vous me verrez mourir, murmurait d'une voie affaiblie le pauvre sigillaire. Quand donc finira la nuit? Moi qui ai si souvent frémi de bonheur au contact des rayons de l'astre du jour, dois-je donc renoncer pour jamais à la lumière! Brisé par les chocs, détérioré par les eaux, changé par le contact des terres, par un séjour sans fin dans l'ombre, je me retrouve à peine, je ne me reconnais plus; mais vous, vous voilà près de moi, toujours la même! Qui donc êtes-vous, d'où venez-vous, combien de temps comptez-vous vivre encore?

— Je n'en sais rien, répond la petite pierre. Je craignais surtout les chocs et les feux des volcans; mais les chocs ne m'ont point brisée, les feux m'ont épargnée. Tant de fois déjà lancée dans la tour-

mente, j'ai fini par l'aimer au lieu de la craindre, et je n'ai perdu ni le souvenir du passé, ni ma foi dans l'avenir.

— Toujours heureuse! Ah! si moi je pouvais oublier! oublier la forêt, mon riche feuillage, oublier mes beaux jours!...

— N'oubliez rien ; le bonheur passé, c'est encore du bonheur. Qui sait ce qui vous attend? Vous n'avez pas vécu pour rien, bien sûr; espérez toujours, peut-être avez-vous encore longtemps à vivre.

— Vivre!... vivre ainsi pauvre, inconnu, malheureux!

— Et pourquoi malheureux? Dites seulement dans l'attente; nous avons le passé, nous avons l'avenir.

— Un avenir de tempêtes.

— Pourquoi celles du passé nous feraient-elles craindre celles qui viendront peut-être? Nous existons encore, nous sommes encore quelque chose au monde, Nous avons notre place, contentons-nous de ce qu'elle est. »

L'arbre ne répondit rien, il était triste, affaibli; sa nature était changée, il n'avait plus rien de lui-même, à ce qu'il lui semblait. Il perdit bientôt tout sentiment de son être, et resta ainsi longtemps, longtemps.

De nouveaux chocs, de nouveaux bruits viennent l'arracher au sommeil.

« Est-ce encore la tempête? murmure-t-il.

— Qui sait! la dernière peut-être.

— Doucement, doucement, disait une voix humaine, ne le brisez pas; tout morceau de charbon qu'il est, je voudrais savoir son histoire. » Et ce qui reste du pauvre sigillaire est apporté au jour.

Une main sûre le manie, le lave, ce reste, l'imbibe d'un fluide brûlant, fait courir délicatement dans toute sa longueur une lance fine et aiguë, et enlève ainsi la dernière parcelle de l'écorce attachée jadis à ce tronc si fier. « Un morceau de charbon, murmure en même temps la voix; que de vicissitudes dans ta vie, pauvre arbre! Pourquoi as-tu laissé tes pères dans la forêt? Sais-tu seulement ce qu'ils sont devenus? sais-tu bien qu'ils font la richesse et l'admiration de l'humanité entière? Mais toi, as-tu refusé de contribuer pour ta part à ces immenses magasins d'un monde?... Tes voyages ne t'ont pourtant point épargné : tu es devenu minéral, charbon comme eux. »

Et toi, qui es-tu? ajoute la même voix, en prenant la petite pierre, mais je te connais : ta modeste robe ne te déguise point à mes yeux; nous saurons t'en défaire. Voyons, qu'as-tu à nous dire? Un diamant... Je le savais. Un magnifique diamant! Que tu es beau! que ton cristal est pur et ta forme parfaite! Et d'où viens-tu? La forêt où a vécu ton compagnon t'a-t-elle vu naître? Car vous êtes frères, après tout. Oui, mon beau diamant, celui de qui tu viens a eu son tronc, ses branches, son feuillage, et, avec ta forme géométrique, ta dureté, ton éclat, tu brûlerais tout comme ton compagnon, si je voulais te mettre au feu : tu es carbone comme lui.

« Mais comment es-tu venu au monde? Qui me dira comment tu t'es formé? Un bambou t'a-t-il donné le jour? As-tu trouvé dans les entrailles de la terre la chaleur toujours égale qui t'a cristallisé, ou dois-tu ta forme à la chaleur du soleil? Ta naissance est encore pour l'homme un mystère qu'il cherche en vain à sonder, qui sait si ta mort ne pourrait pas nous le révéler! Eh bien, c'en est fait, mon beau diamant, tu vas périr, la science va te sacrifier. »

Le savant apprête le courant d'hydrogène qui va consumer en un moment celui qui a traversé les innombrables siècles de la création du monde.

Oh! pauvre diamant! allons-nous donc te perdre ainsi? Nous t'aimions. Mais lui, dégagé de sa grossière enveloppe, il a re-

connu, il a retrouvé la lumière, il se baigne dans ses rayons, il lui renvoie avec ivresse ses baisers, ses caresses, ses clartés; il brille, il étincelle, chacune de ses facettes semble un foyer d'amour; il est comme entouré d'une auréole de vie, de feu et de bonheur.

« Mon frère... soupire le charbon à ses côtés.

— Oui, ton frère! reprend le diamant avec un rayonnement de joie, je te l'avais bien dit; les mêmes rayons de soleil qui existent en toi existent aussi en moi.

— Tu ne m'en veux pas, j'étais si fier!

— Non, non, je ne me souviens plus que de ta beauté et je m'en enorgueillis comme si elle était mienne. Ah! mes vagues réminiscences ne m'ont point trompé, j'ai déjà existé. Mon frère! j'étais humble et tu étais beau, je brille aujourd'hui et tu es humilié, mais rien ne me fera jamais oublier les jours tranquilles de la forêt, ni les jours d'épreuves passés ensemble, rien ne me fera jamais oublier notre commune origine.

— Noble diamant, tu mérites le bonheur. »

A ce moment la main du savant le soulève. « Que tu es beau! répète-t-il encore, comme la lumière t'aime! » et il hésite devant la flamme toute prête. Sa mort livrerait-elle le secret de sa vie. « Tu nous parles tant du passé, tant de l'avenir, de joie et d'espérance, de tout ce qu'il y a de beau sur la terre...

« Combien de temps as-tu vécu le jouet de la tempête? combien de temps vivras-tu à la merci des humains? Qu'as-tu vu, qu'as-tu à voir encore? Quelle différence de vie pour toi, digne aujourd'hui d'un diadème!

« Mais tu dis plus que tout cela à mon esprit, ta forme vient me rappeler les lois fixes, immuables, éternelles, sur lesquelles l'univers est fondé. Étrange destinée! l'homme, ce passager d'un jour sur la terre, l'homme mortel a appris à comprendre ces lois, à interroger ces mystères éternels! Il lui est donné de lire, pour ainsi dire, la pensée de son créateur dans ses œuvres, de travailler selon les lois de son créateur, de concert avec son créateur!

Ah! sûrement la dignité de l'homme est grande, sûrement l'homme fut créé à l'image de son Dieu... et tous les hommes sont frères. Respectons l'homme, mais qu'il se respecte lui-même, qu'il n'oublie jamais sa noble origine. Aimons-nous les uns les autres et espérons. »

CAROLINE WALL.

CHIEN ET CHAT

Elle s'appelait Aveline : c'était une petite chatte noire et blanche; elle avait de jolis yeux verts cerclés de brun et un nez rose, bien entendu. Elle eût été charmante si une humeur vraiment acariâtre et détestable n'eût détruit l'effet des dons les plus rares.

L'appel le plus amical la laissait indifférente quand elle n'avait point envie de bouger; et les caresses de sa maîtresse étaient presque toujours impuissantes à lui faire quitter le foyer devant lequel elle passait sa vie paresseusement étendue, la tête penchée, les yeux entr'ouverts dans une douce somnolence.

Si par hasard elle avait daigné amuser

la société un instant, en poursuivant un pelðton de papier suspendu à un fil, et que les assistants voulussent lui en témoigner leur contentement, elle se cachait sous une armoire pour se dérober aux compliments et faisait la sourde oreille à toutes les avances.

Si d'aventure elle s'apercevait qu'on faisait des préparatifs de départ, elle grimpait tout en haut d'un cabinet de toilette et s'installait sur la planche la moins accessible, afin qu'au moment du départ il fallût se livrer à une poursuite laborieuse pour l'attraper et la mettre dans le panier qui lui servait de compartiment réservé en chemin de fer.

Car les compagnies de chemins de fer ont des compartiments réservés :

Pour les dames seules;

Pour les fumeurs;

Pour les chiens;

Mais pour les chats il n'y en a point; le cas est trop rare. Il faut avoir recours à un panier pour les faire voyager; que d'égratignures s'ensuivent!

Aveline était donc, ainsi que nous l'avons démontré, une des chattes les plus désagréables qui soient au monde.

Sa maîtresse ne l'en aimait pas moins; on l'avait trouvée dans une maison en démolition et elle était si petite qu'il fallut la nourrir pendant plusieurs jours en lui donnant des gouttes de lait au bout du doigt, car elle ne savait pas encore boire. Comment ne point s'attacher à une chatte aussi jeune, aussi faible et aussi abandondonnée! On choyait donc Aveline comme si elle était bonne; on espérait qu'elle finirait par le devenir.

Mais, hélas! Aveline ne devait point se corriger de sitôt. Elle serait même probablement encore la chatte la moins aimable de la terre, si le sort ne s'était chargé de son éducation.

Le présent d'un ami amena dans la maison une petite chienne; elle s'appelait Déruchette. C'était une chienne de l'espèce des griffons écossais, noire et jaune avec de beaux yeux bruns et de longues oreilles douces et soyeuses.

L'entrevue de ces deux créatures du bon Dieu fut une des plus émouvantes pages de l'histoire des bêtes! Aveline était étendue devant le feu comme à son ordinaire et faisait clignoter ses yeux verts, en signe de satisfaction, car elle ne s'attendait nullement à être troublée par l'arrivée d'une compagne. Déruchette s'avança vers elle d'un air gracieux, mais Aveline répondit à la politesse qui lui était faite par un tel coup de patte, que Déruchette, étourdie et courroucée d'un semblable accueil, se retira du côté de la fenêtre et s'installa sur un coussin rembourré, de l'air d'une personne qui, ayant fait la politesse que tout chien bien élevé doit aux bêtes qu'il rencontre, n'a plus à s'inquiéter d'autre chose.

Seulement, comme Déruchette avait l'esprit caustique et une physionomie des plus expressives, elle trouva moyen de se faire avec une de ses longues oreilles une sorte de coiffure penchée qui lui donnait un air absolument moqueur. Évidemment elle trouvait Aveline ridicule et voulait le lui exprimer. Impossible de se méprendre sur son intention : Déruchette regardait Aveline de travers, et depuis, la guerre fut déclarée.

Le temps passa pourtant ainsi. Comme la maison était fort hospitalière pour les animaux, Aveline et Déruchette vivaient en mauvaise intelligence, mais enfin elles habitèrent le même toit sans qu'aucun événement grave s'ensuivît.

Seulement pour éviter toute contestation, Déruchette, qui aimait aussi beaucoup à s'allonger devant le foyer, avait pris le parti d'établir son domicile devant celui de la cuisine, afin de n'être point pour-

suivie par les gronderies de la chatte aux yeux verts; et comme après tout la pâtée de chacune était abondante et préparée avec soin, il n'y avait pas lieu de s'entre-tuer. Pourtant, si par hasard les deux petites bêtes se rencontraient dans l'escalier, un aboiement et un murmure de colère témoignaient de leur mutuelle antipathie.

La position était tendue; on peut l'avouer sans exagération. Une épreuve terrible qui, hélas! fondit sur la France entière, vint changer des dispositions que nul n'espérait voir s'améliorer.

Le siége de Paris ôta à chacun d'abord le superflu, puis le nécessaire. Il n'y eut plus qu'un feu dans la maison hospitalière, et encore, quel triste feu! car le bois devint vite rare. Aveline et Déruchette boudèrent d'abord et essayèrent de braver le froid, mais il fut si rigoureux qu'elles se décidèrent à partager l'empire du foyer, l'une s'installa devant l'un des chenets, l'autre se campa fièrement au coin de la cheminée; mais, hélas! l'oreille n'était plus de travers. L'attitude était sérieuse. La pâtée n'était guère grasse; le lait du matin était supprimé; la vie est dure parfois. Peu à peu la petite flamme du foyer devint encore plus pâle. Le bois était presque épuisé; il faisait grand froid; la pâtée, bon Dieu! quel nom lui donner? Ah! qu'elles étaient loin les pâtées onctueuses de la jeunesse et du printemps! Les yeux verts d'Aveline étaient devenus bien tristes : Déruchette était morne!

Elles grelottaient et semblaient accablées de chagrin; des rumeurs vagues étaient-elles parvenues jusqu'aux deux petites bêtes? Appréhendaient-elles l'entrée des Prussiens à Paris? La rareté des vivres leur faisait-elle craindre de mourir de faim ou redouter un sort plus affreux encore? Avaient-elles appris que le chien et le chat étaient devenus des gibiers fort recherchés et devaient-elles s'estimer relativement heureuses de ne pas avoir trop à redouter, grâce à la bonté de leurs maîtres, de finir brusquement leurs jours, soit à la broche, soit dans une casserole?

S'expliquaient-elles les éclats du canon? Se flattaient-elles que toute cette artillerie fût dirigée contre leurs espèces, ou savaient-elles qu'elle ne menaçait que des hommes?

On ne le saura jamais; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un triste jour, on vit Aveline et Déruchette se rapprocher l'une de l'autre; Aveline tournait ses yeux verts du côté de sa petite compagne, qui avait perdu complétement son air narquois; et enfin... elles reposèrent paisiblement côte à côte devant le foyer à peine attiédi. Elles se réchauffaient mutuellement et chacune à leur tour, d'un air réservé, allaient manger discrètement dans une même assiette la pâtée de l'adversité! L'épreuve avait été longue, elle avait duré près de cinq mois.

Elles mangèrent gaiement en commun le cœur de veau de la délivrance. Les rigueurs et les privations du siége de Paris avaient fait ce prodige d'établir une union étroite entre deux êtres qui se détestaient! Bon exemple qu'eussent dû suivre les hommes : toujours est-il que la souffrance est quelquefois indispensable pour mater nos défauts.

Ne vaudrait-il pas mieux cependant nous corriger sans l'attendre? Soyons bons quand nous sommes heureux : nous mériterons alors de l'être toujours; voyant l'épreuve inutile, Dieu peut-être ne nous l'enverra pas.

LA MARRAINE.



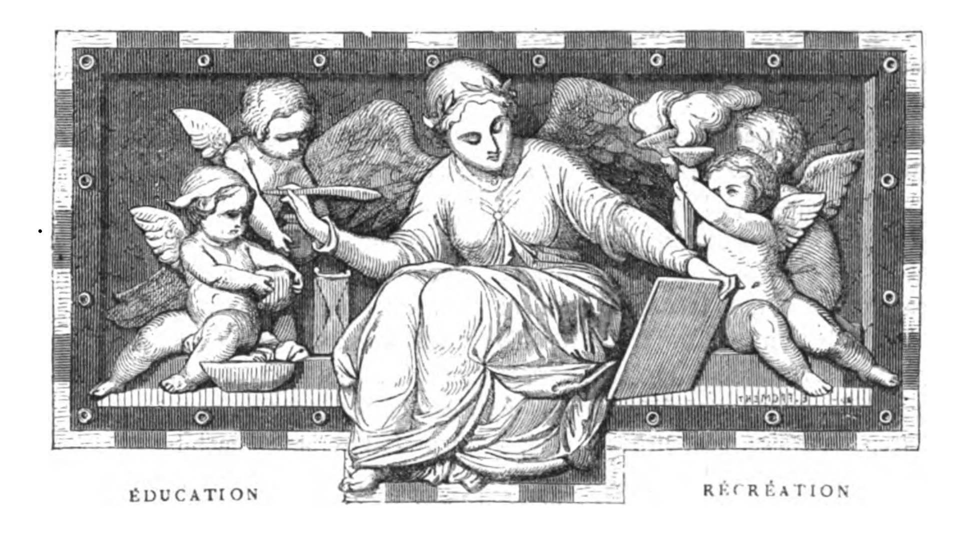
VUES ET MONUMENTS DE FRANCE



LE PRYTANÉE MILITAIRE DE LA FLÈCHE

Le Prytanée, bâti au xvi[e] siècle sur la rive droite du Loir, fut créé par Henri IV, dont le cœur, enfermé dans un cœur d'argent, est placé dans la chapelle du collége. René Descartes sortit de La Flèche en 1612. Le collége de La Flèche fut d'abord sous la direction des jésuites. — En 1667, le collége fut annexé à l'université. — Le Prytanée est aujourd'hui spécialement consacré à l'éducation militaire, et le plus souvent gratuite des fils d'officiers.

Le Directeur-Gérant, J. Hetzel.



LE PAYS DES FOURRURES

PAR JULES VERNE

Illustrations par FÉRAT — Gravures par PANNEMAKER et HILDIBRAND

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE XXI.

OU L'ILE SE FAIT ÎLOT.

Trois heures plus tard, les derniers morceaux de la banquise avaient déjà disparu au-dessous de l'horizon. Cette disparition si rapide prouvait que, maintenant, l'île demeurait presque stationnaire. C'est que toute la force du courant résidait dans les couches basses, et non à la surface de la mer.

Du reste, le point fut fait à midi, et donna un relèvement exact. Vingt-quatre heures après, le nouveau point constatait que l'île Victoria ne s'était pas déplacée d'un mille!

Restait donc une chance de salut, une seule : c'est qu'un navire, quelque baleinier, passant en ces parages, recueillît les naufragés, soit qu'ils fussent encore sur l'île, soit que le radeau l'eût remplacée après sa dissolution.

L'île se trouvait alors par 54° 33′ de latitude et 177° 19′ de longitude, à plusieurs centaines de milles de la terre la plus rapprochée, c'est-à-dire des Aléoutiennes.

Le lieutenant Hobson, pendant cette journée, rassembla ses compagnons et leur demanda une dernière fois ce qu'il convenait de faire.

Tous furent du même avis : demeurer encore et toujours sur l'île tant qu'elle ne s'effondrerait pas, car sa grandeur la rendait insensible à l'état de la mer; puis, quand elle menacerait définitivement de se dissoudre, embarquer toute

la petite colonie sur le radeau, et attendre!

Attendre!

Le radeau était alors achevé. Mac Nap y avait construit une vaste cabane, sorte de roufle, dans lequel tout le personnel du fort pouvait se mettre à l'abri. Un mât avait été préparé, que l'on pourrait dresser en cas de besoin, et les voiles qui devaient servir au bateau étaient prêtes depuis longtemps. L'appareil était solide, et si le vent soufflait du bon côté, si la mer n'était pas trop mauvaise, peut-être cet assemblage de poutres et de planches sauverait-il la colonie tout entière.

« Rien, dit Mrs. Paulina Barnett, rien n'est impossible à celui qui dispose des vents et des flots! »

Jasper Hobson avait fait l'inventaire des vivres. La réserve était peu abondante, car les dégâts produits par l'avalanche l'avaient singulièrement diminuée, mais ruminants et rongeurs ne manquaient pas, et l'île, toute verdoyante de mousses et d'arbustes, les nourrissait sans peine. Il parut nécessaire d'augmenter les provisions de viande conservée, et les chasseurs tuèrent des rennes et des lièvres.

En somme, la santé des colons était bonne. Ils avaient peu souffert de ce dernier hiver, si modéré, et les épreuves morales n'avaient point encore entamé leur vigueur physique. Mais, il faut le dire, ils ne voyaient pas sans une extrême appréhension, sans de sinistres pressentiments, le moment où ils abandonneraient leur île Victoria, ou, pour parler plus exactement, le moment où cette île les abandonnerait eux-mêmes. Ils s'effrayaient à la pensée de flotter à la surface de cette immense mer, sur un plancher de bois qui serait soumis à tous les caprices de la houle. Même par les temps moyens, les lames y embarqueraient et rendraient la situation très-pénible. Qu'on le remarque aussi, ces hommes n'étaient point des marins, des habitués de la mer, qui ne craignent pas de se fier à quelques planches; c'étaient des soldats, accoutumés aux solides territoires de la Compagnie. Leur île était fragile, elle ne reposait que sur un mince champ de glace, mais enfin, sur cette glace, il y avait de la terre, et, sur cette terre, une verdoyante végétation, des arbustes, des arbres; les animaux l'habitaient avec eux; elle était absolument indifférente à la mer, et on pouvait la croire immobile. Oui! ils l'aimaient cette île Victoria, sur laquelle ils vivaient depuis près de deux ans, cette île qu'ils avaient si souvent parcourue en toutes ses parties, qu'ils avaient ensemencée, et qui, en somme, avait résisté jusqu'alors à tant de cataclysmes! Oui! ils ne la quitteraient pas sans regret, et ils ne le feraient qu'au moment où elle leur manquerait sous les pieds.

Ces dispositions, le lieutenant Hobson les connaissait, et il les trouvait bien naturelles. Il savait avec quelle répugnance ses compagnons s'embarqueraient sur le radeau, mais les événements allaient se précipiter, et sur ces eaux chaudes, l'île ne pouvait tarder à se dissoudre. En effet, de graves symptômes apparurent, qu'on ne devait pas négliger.

Voici ce qu'était ce radeau. Carré, il mesurait trente pieds sur chaque face, ce qui lui donnait une superficie de neuf cents pieds. Sa plate-forme s'élevait de deux pieds au-dessus de l'eau, et ses parois le défendaient tout autour contre les petites lames, mais il était bien évident qu'une houle un peu forte passerait par-dessus cette insuffisante barrière. Au milieu du radeau, le maître charpentier avait construit un véritable roufle, qui pouvait contenir une vingtaine de personnes. Autour étaient établis de grands coffres destinés aux provisions et les pièces à eau, le tout solidement fixé à la plate-forme au

moyen de chevilles de fer. Le mât, haut d'une trentaine de pieds, s'appuyait au rouffle, et était soutenu par des haubans qui se rattachaient aux coins de l'appareil. Ce mât devait porter une voile carrée, qui ne pouvait évidemment servir que vent arrière. Toute autre allure était nécessairement interdite à cet appareil nautique, auquel une sorte de gouvernail, très-insuffisant sans doute, avait été adapté.

Tel était le radeau du maître charpentier, sur lequel devaient se réfugier vingt personnes, vingt et une en comptant le petit enfant de Mac Nap. Il flottait tranquillement sur les eaux du lagon, retenu au rivage par une forte amarre. Certes, il avait été construit avec plus de soin que n'en peuvent mettre des naufragés surpris en mer par la destruction soudaine de leur navire, il était plus solide et mieux aménagé, mais enfin ce n'était qu'un radeau.

Le 1er juin, un nouvel accident se produisit. Le soldat Hope était allé puiser de l'eau au lagon pour les besoins de la cuisine. Mrs. Joliffe, goûtant cette eau, la trouva salée. Elle rappela Hope, lui disant qu'elle avait demandé de l'eau douce, et non de l'eau de mer.

Hope répondit qu'il avait puisé cette eau au lagon. De là une sorte de discussion, au milieu de laquelle intervint le lieutenant. En entendant les affirmations du soldat Hope, il pâlit, puis il se dirigea rapidement vers le lagon...

Les eaux en étaient absolument salées! Il était évident que le fond du lagon s'était crevé, et que la mer y avait fait irruption.

Ce fait aussitôt connu, une même crainte bouleversa les esprits tout d'abord.

« Plus d'eau douce! » s'écrièrent ces pauvres gens.

Et, en effet, après la rivière Paulina, le lac Barnett venait de disparaître à son tour!

Mais le lieutenant Hobson se hâta de rassurer ses compagnons à l'endroit de l'eau potable.

« Nous ne manquons pas de glace, mes amis, dit-il. Ne craignez rien. Il suffira de faire fondre quelques morceaux de notre île, et j'aime à croire que nous ne la boirons pas tout entière », ajouta-t-il en essayant de sourire.

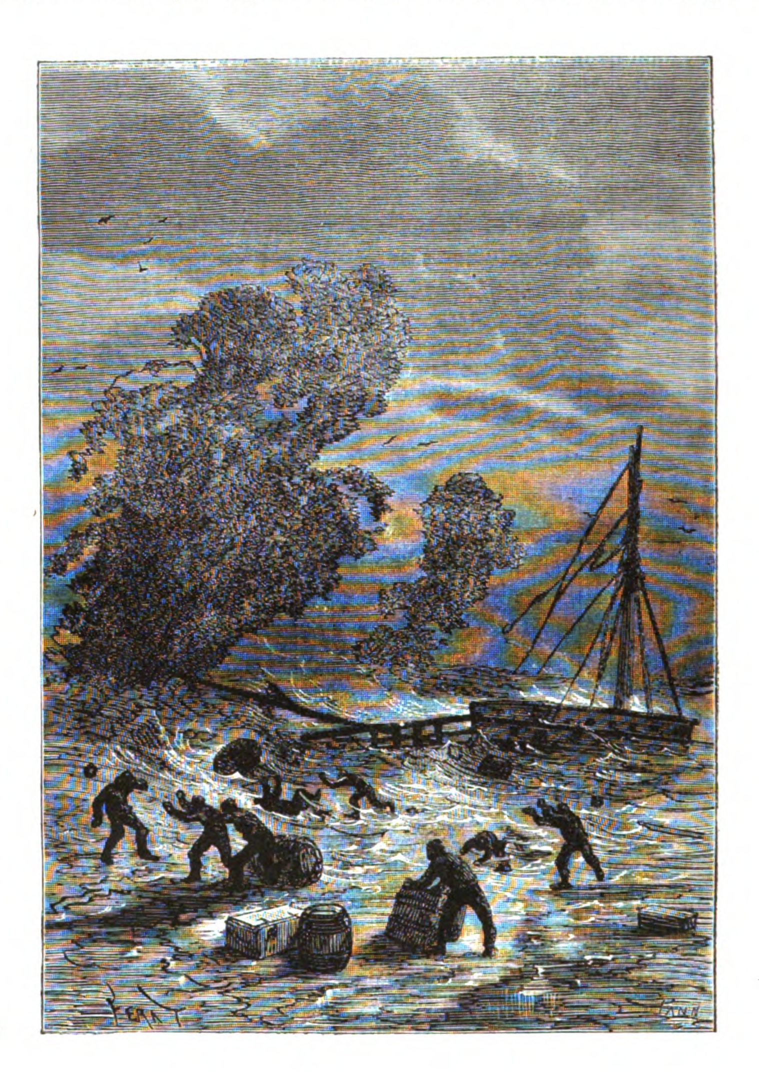
En effet, l'eau salée, qu'elle se vaporise ou qu'elle se solidifie, abandonne complétement le sel qu'elle contient en dissolution. On déterra donc, si on peut employer cette expression, quelques blocs de glace, et on les fit fondre, non-seulement pour les besoins journaliers, mais aussi pour remplir les pièces à eau disposées sur le radeau.

Cependant, il ne fallait pas négliger ce nouvel avertissement que la nature venait de donner. L'île se dissolvait évidemment à sa base, et cet envahissement de la mer par le fond du lagon le prouvait surabondamment. Le sol pouvait donc à chaque instant s'effondrer, et Jasper Hobson ne permit plus à ses hommes de s'éloigner, car ils auraient risqué d'être entraînés au large.

Il semblait aussi que les animaux eussent le pressentiment d'un danger très-prochain. Ils se massaient autour de l'ancienne factorerie. Depuis la disparition de l'eau douce, on les voyait venir lécher les blocs de glace retirés du sol. Ils semblaient inquiets, quelques-uns paraissaient pris de folie, les loups surtout, qui arrivaient en bandes échevelées, puis disparaissaient en poussant de rauques aboiements. Les animaux à fourrures restaient parqués autour du puits circulaire qui remplaçait la maison engloutie. On en comptait plusieurs centaines de différentes espèces. L'ours rôdait aux environs, aussi inoffensif aux animaux qu'aux hommes. Il était évidemment très-inquiet, par instinct, et il eût volontiers demandé protection contre

ce danger qu'il pressentait et ne pouvait détourner.

Les oiseaux, très-nombreux jusqu'alors, parurent aussi diminuer peu à peu. Pendant ces derniers jours, des bandes considérables de grands volateurs, de ceux auxquels la puissance de leurs ailes permettait de traverser les larges espaces,



les cygnes entre autres, émigrèrent vers le sud, là où ils devaient rencontrer les premières terres des Aléoutiennes qui leur offraient un abri sûr. Ce départ fut observé et remarqué par Mrs. Paulina Barnett et Madge, qui erraient, à ce moment, sur le littoral. Elles en tirèrent un fâcheux pronostic.

« Ces oiseaux trouvent sur l'île une nourriture suffisante, dit Mrs. Paulina Barnett, et cependant ils s'en vont! Ce n'est pas sans motif, ma pauvre Madge!

— Oui, répondit Madge, c'est leur intérêt qui les guide. Mais s'ils nous avertissent, nous devons profiter de l'avertissement. Je trouve aussi que les autres

animaux paraissent être plus inquiets que de coutume. »

Ce jour-là, Jasper Hobson résolut de faire transporter sur le radeau la plus grande partie des vivres et des effets de campement. Il fut décidé aussi que tout le monde s'y embarquerait.

Mais, précisément, la mer était mau-



vaise, et sur cette petite Méditerranée, formée maintenant par les eaux mêmes de Behring à l'intérieur du lagon, toutes les agitations de la houle se reproduisaient et même avec une grande intensité. Les lames, enfermées dans cet espace relativement restreint, heurtaient le rivage encore, et s'y brisaient avec fureur. C'était comme une tempête sur ce lac, ou plutôt sur cet abîme profond comme la mer environnante. Le radeau était violemment agité, et de forts paquets d'eau y embarquaient sans cesse. On fut même obligé de suspendre l'embarquement des effets et des vivres.

On comprend bien que, dans cet état

de choses, le lieutenant Hobson n'insista pas vis-à-vis de ses compagnons. Autant valait passer encore une nuit tranquille à terre. Le lendemain, si la mer se calmait, on achèverait l'embarquement.

La proposition ne fut donc point faite aux soldats et aux femmes de quitter leur logement et d'abandonner l'île, car c'était véritablement l'abandonner que se réfugier sur le radeau.

Du reste, la nuit fut meilleure qu'on ne l'aurait espéré. Le vent vint à se calmer. La mer s'apaisa peu à peu. Ce n'était qu'un orage qui avait passé, avec cette rapidité spéciale aux météores électriques. A huit heures du soir, la houle était presque entièrement tombée, et les lames ne formaient plus qu'un clapotis peu sensible à l'intérieur du lagon.

Certainement, l'île ne pouvait échapper à une dissolution imminente, mais enfin il valait mieux qu'elle ne fût pas brisée subitement par une tempête, et c'est ce qui pouvait arriver d'un instant à l'autre, quand la mer se soulevait en montagnes autour d'elle.

A l'orage avait succédé une légère brume qui menaçait de s'épaissir dans la nuit. Elle venait du nord, et, par conséquent, suivant la nouvelle orientation, elle couvrait la plus grande partie de l'île.

Avant de se coucher, Jasper Hobson visita les amarres du radeau, qui étaient tournées à de forts troncs de bouleaux. Par surcroît de précaution, on leur donna un tour de plus. D'ailleurs, le pis qui pût arriver, c'était que le radeau fût emporté à la dérive sur le lagon, et le lagon n'était pas si grand qu'il pût s'y perdre.

CHAPITRE XXII.

LES QUATRE JOURS QUI SUIVENT.

La nuit fut calme. Le lieutenant Hobson se leva, et, décidé à ordonner l'embarquement de la petite colonie pour le jour même, il se dirigea vers le lagon.

La brume était encore épaisse. Mais au-dessus de ce brouillard, on sentait déjà les rayons du soleil. Le ciel avait été nettoyé par l'orage de la veille, et la journée promettait d'être chaude.

Lorsque Jasper Hobson arriva sur les bords du lagon, il ne put en distinguer la surface, qui était encore cachée par de grosses volutes de brume.

A ce moment, Mrs. Paulina Barnett, Madge et quelques autres venaient le rejoindre sur le rivage.

La brume commençait alors à se lever. Elle reculait vers le fond du lagon et en découvrait peu à peu la surface. Cependant, le radeau n'apparaissait pas encore.

Enfin, un coup de brise enleva le brouillard...

Il n'y avait pas de radeau! Il n'y avait plus de lac. C'était l'immense mer qui s'étendait devant les regards.

Le lieutenant Hobson ne put retenir un geste de désespoir, et quand ses compagnons et lui se retournèrent, quand leurs yeux se portèrent à tous les points de l'horizon, un cri leur échappa!... Leur île n'était plus qu'un îlot!

Pendant la nuit, les six septièmes de l'ancien territoire du cap Bathurst avaient été sans bruit, sans convulsion, usés, rongés par le flot. Ils s'étaient abîmés dans la mer, et le radeau, trouvant une issue, avait dérivé au large, sans que ceux qui avaient mis en lui leur dernière chance pussent même l'apercevoir sur cette mer déserte!

Les naufragés, suspendus sur un abîme prêt à les engloutir, sans ressources, sans aucun moyen de salut, furent terrassés par le désespoir. De ces soldats, quelques-uns, comme fous, voulurent se précipiter à la mer. Mrs. Paulina Barnett se jeta au-

devant d'eux. Ils revinrent. Quelques-uns pleuraient.

On voit maintenant quelle était la situation des naufragés, et s'ils pouvaient conserver quelque espoir ! Que l'on juge aussi de la position du lieutenant au milieu de ces infortunés à demi affolés ! Vingt et une personnes emportées sur un îlot de glace, qui ne pouvait tarder à se fondre sous leurs pieds ! Avec cette vaste portion de l'île maintenant engloutie avaient disparu les collines boisées. Donc, plus un arbre. En fait de bois, il ne restait plus que les quelques planches du logement, absolument insuffisantes pour la construction d'un nouveau radeau, qui pût suffire au transport de la colonie. La vie des naufragés était donc strictement limitée à la durée de l'îlot, c'est-à-dire à quelques jours au plus, car on était au mois de juin, et la température moyenne dépassait soixante-huit degrés Fahrenheit (20 centig. au-dessus de zero).

Pendant cette journée, le lieutenant Hobson crut devoir encore faire une reconnaissance de l'îlot. Peut-être conviendrait-il de se réfugier sur un autre point, auquel son épaisseur assurerait une durée plus longue. Mrs. Paulina Barnett et Madge l'accompagnèrent dans cette excursion.

« Espères-tu toujours? demanda Mrs. Paulina Barnett à sa fidèle compagne.

— Toujours ! » répondit Madge.

Mrs. Paulina Barnett ne répondit pas. Jasper Hobson et elle marchaient d'un pas rapide, en suivant le littoral. Toute la côte avait été respectée depuis le cap Bathurst jusqu'au cap Esquimau, c'est-à-dire sur une longueur de huit milles. C'était au cap Esquimau que la fracture s'était opérée, suivant une ligne courbe qui rejoignait la pointe extrême du lagon, dirigée vers l'intérieur de l'île. De cette pointe, le nouveau littoral se composait du rivage même du lagon, que baignaient maintenant les eaux de la mer. Vers la partie supérieure du lagon, une autre cassure se prolongeait jusqu'au littoral compris entre le cap Bathurst et l'ancien port Barnett. L'îlot représentait donc une bande oblongue, d'une largeur moyenne d'un mille seulement.

Des cent quarante milles carrés qui formaient autrefois la superficie totale de l'île, il n'en restait pas vingt !

Le lieutenant Hobson observa avec une extrême attention la nouvelle conformation de l'îlot et reconnut que sa portion la plus épaisse était encore l'emplacement de l'ancienne factorerie. Il lui parut donc convenable de ne point abandonner le campement actuel, et c'était aussi celui que les animaux, par instinct, avaient conservé.

Toutefois, on remarqua qu'une notable quantité de ces ruminants et de ces rongeurs et le plus grand nombre des chiens qui erraient à l'aventure avaient disparu avec la plus grande partie de l'île. Mais il en restait encore un certain nombre, principalement des rongeurs. L'ours, affolé, errait sur l'îlot et en faisait incessamment le tour, comme un fauve enfermé dans une cage.

Vers cinq heures du soir, le lieutenant Hobson et ses deux compagnes étaient rentrés au logement. Là, hommes et femmes, tous se trouvèrent réunis, silencieux, ne voulant plus rien voir, ne voulant plus rien entendre. Mrs. Joliffe s'occupait de préparer quelque nourriture. Le chasseur Sabine, moins accablé que ses compagnons, allait et venait, cherchant à obtenir un peu de venaison fraîche. Quant à l'astronome, il s'était assis à l'écart et jetait sur la mer un regard vague et presque indifférent. Il semblait que rien ne pût l'étonner !

Jasper Hobson apprit à ses compagnons les résultats de son excursion. Il leur dit

que le campement actuel offrait une sécurité plus grande que tout autre point du littoral, et il recommanda même de ne plus s'en éloigner, car des traces d'une prochaine rupture se manifestaient déjà à mi-chemin du campement et du cap Esquimau. Il était donc probable que la superficie de l'îlot ne tarderait pas à être considérablement réduite. Et, rien, rien à faire!

La journée fut réellement chaude. Les glaçons déterrés pour fournir l'eau potable se dissolvaient sans qu'il fût nécessaire d'employer le feu. Sur les parties accores du rivage, la croûte glacée s'en allait en minces filets qui tombaient à la mer. Il était visible que, d'une manière générale, le niveau moyen de l'îlot s'était abaissé. Les eaux tièdes rongeaient incessamment sa base.

On ne dormit guère au campement pendant la nuit suivante. Qui aurait pu trouver quelque sommeil en songeant qu'à tout instant l'abîme pouvait s'ouvrir, qui, si ce n'est ce petit enfant qui souriait à sa mère, et que sa mère ne voulait plus abandonner un instant?

Le lendemain, 4 juin, le soleil reparut au-dessus de l'horizon dans un ciel sans nuages. Aucun changement ne s'était produit pendant la nuit. La conformation de l'îlot n'avait point été altérée.

Ce jour-là, un renard bleu, effaré, se réfugia dans le logement et n'en voulut plus sortir. On peut dire que les martres, les hermines, les lièvres polaires, les rats musqués, les castors, fourmillaient sur l'emplacement de l'ancienne factorerie. C'était comme un troupeau d'animaux domestiques. Les bandes de loups manquaient seules à la faune polaire. Ces carnassiers, dispersés sur la partie opposée de l'île au moment de la rupture, avaient été évidemment engloutis avec elle. Comme par un pressentiment, l'ours ne s'éloignait plus du cap Bathurst, et les animaux à fourrures, trop inquiets, ne semblaient même pas s'apercevoir de sa présence. Les naufragés eux-mêmes, familiarisés avec le gigantesque animal, le laissaient aller et venir, sans s'en préoccuper. Le danger commun, pressenti de tous, avait mis au même niveau les instincts et les intelligences.

Quelques moments avant midi, les naufragés éprouvèrent une émotion bien vive, qui ne devait aboutir qu'à une déception.

Le chasseur Sabine, monté sur le point culminant de l'îlot, et qui observait la mer depuis quelques instants, fit entendre ces cris :

« Un navire! un navire! »

Tous, comme galvanisés, se précipitèrent vers le chasseur. Le lieutenant Hobson l'interrogeait du regard.

Sabine montra dans l'est une sorte de vapeur blanche qui pointait à l'horizon. Chacun regarda sans oser prononcer une parole. Tous virent ce navire dont la silhouette s'accentuait de plus en plus. Personne n'osa prononcer une parole!

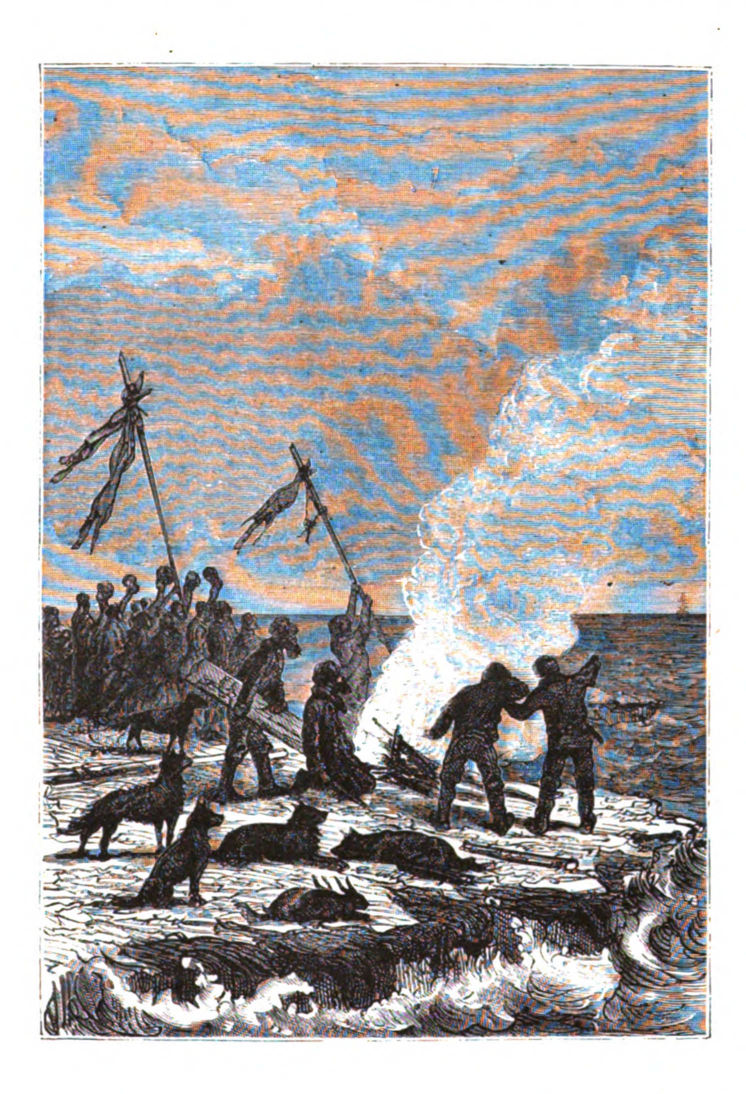
C'était bien un bâtiment, un baleinier sans doute. On ne pouvait s'y tromper, et, au bout d'une heure, sa carène était visible.

Malheureusement, ce navire apparaissait dans l'est, c'est-à-dire à l'opposé du point où le radeau entraîné avait dû se diriger. Ce baleinier, le hasard seul l'envoyait dans ces parages, et, puisqu'il n'avait point communiqué avec le radeau, on ne pouvait admettre qu'il fût à la recherche des naufragés, ni qu'il soupçonnât leur présence.

Maintenant, ce navire apercevrait-il l'îlot, peu élevé au-dessus de la surface de la mer? Sa direction l'en rapprocherait-il? Distinguerait-il les signaux qui lui seraient faits? En plein jour, et par ce beau soleil, c'était peu probable. La nuit, en brûlant

les quelques planches du logement, on aurait pu entretenir un feu visible à une grande distance. Mais le navire n'aurait-il pas disparu avant l'arrivée de la nuit? En tout cas, des signaux furent faits, des coups de feu furent tirés.

Cependant, ce navire s'approchait ! On reconnaissait en ce bâtiment un long trois-



mâts, évidemment un baleinier de New-Arkhangel, qui, après avoir doublé la presqu'île d'Alaska, se dirigeait vers le détroit de Behring. Il était au vent de l'îlot, et, tribord amure, sous ses basses voiles, ses huniers et ses perroquets, il s'élevait vers le nord. Un marin eût reconnu à son orientation que ce navire ne laissait pas porter sur l'îlot. Mais peut-être l'apercevrait-il.

« S'il l'aperçoit, murmura le lieutenant Hobson à l'oreille du sergent Long, s'il l'aperçoit, il s'enfuira au contraire ! »

Jasper Hobson avait raison de parler ainsi. Les navires ne redoutent rien tant, dans ces parages, que l'approche des ice-

bergs et des îles de glace! Ce sont des écueils errants contre lesquels ils craignent de se briser, surtout pendant la nuit. Aussi se hâtent-ils de changer leur direction, dès qu'ils les aperçoivent. Ce navire n'agirait-il pas ainsi dès qu'il aurait connaissance de l'îlot? C'était probable.

Par quelles alternatives d'espoir et de



désespoir les naufragés passèrent, cela ne saurait se peindre. Jusqu'à deux heures du soir, ils purent croire que la Providence prenait enfin pitié d'eux, que le secours leur arrivait, que le salut était là! Le navire s'était toujours approché par une ligne oblique. Il n'était pas à six milles de l'îlot. On multiplia les signaux, on tira des coups de fusil, on produisit même une grosse fumée en brûlant quelques planches du logement...

Ce fut en vain. Ou le bâtiment ne vit rien, ou il se hâta de fuir l'îlot dès qu'il l'aperçut.

A deux heures et demie, il lofait légèrement et s'éloignait dans le nord-est.

Une heure après, il n'apparaissait plus que comme une vapeur blanche, et bientôt il avait entièrement disparu.

Un des soldats, Kellet, poussa alors des rires extravagants. Puis il se roula sur le sol. On dut croire qu'il devenait fou.

Mrs. Paulina Barnett avait regardé Madge, bien en face, comme pour lui demander si elle espérait encore!

Madge avait détourné la tête!...

Le soir de ce jour néfaste, un craquement se fit entendre. C'était toute la plus grande partie de l'îlot qui se détachait et s'abîmait dans la mer. Des cris terribles d'animaux éclatèrent dans l'ombre. L'îlot était réduit à cette pointe qui s'étendait depuis l'emplacement de la maison engloutie jusqu'au cap Bathurst!

Ce n'était plus qu'un glaçon!

JULES VERNE.

La fin prochainement.

HISTOIRE D'UNE MAISON

DESSINS ET TEXTE

PAR VIOLLET-LE-DUC

X.

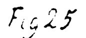
M. PAUL COMMENCE A COMPRENDRE.

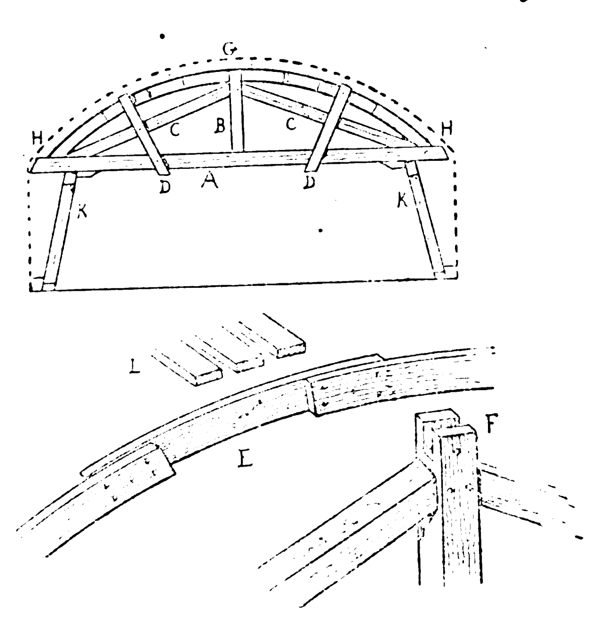
Malgré les nouvelles de la guerre qui, chaque jour, prenait un caractère plus menaçant, M. de Gandelau tenait à ce que les travaux ne fussent pas interrompus, et les habitants du château trouvaient dans l'exécution des projets dressés par le grand cousin et M. Paul, une distraction utile aux tristes préoccupations qui les assiégeaient.

Le soir, après la lecture du journal qui enregistrait, hélas! désastres sur désastres, chacun demeurait silencieux, les yeux attachés sur le foyer; mais bientôt, faisant un effort de volonté, M. de Gandelau demandait où en était la maison. C'était Paul, en sa qualité d'inspecteur des travaux, qui rendait compte des opérations du jour, et il commençait à s'acquitter de cette tâche avec assez d'exactitude et de clarté. Il montrait ses carnets d'attachements qui, grâce aux corrections du grand cousin, n'étaient pas trop mal rédigés et qui, à l'aide d'un résumé journalier, indiquaient les dépenses faites.

Le sol fouillé avait fourni jusqu'alors assez de matériaux pour qu'il n'eût pas été nécessaire d'en faire venir des carrières voisines. Vers le 15 septembre, on voyait déjà les murs des caves se dessiner dans la fouille, et il était temps de songer aux soubassements extérieurs en élévation et aux voûtes des caves, pour la construction desquelles il fallait des cintres en bois. Le charpentier fut donc invité à faire venir des scieurs de long pour débiter des troncs de peupliers qui, coupés depuis quelque temps, étaient tenus en réserve. La meilleure partie du bois fut sciée en planches minces pour faire de la volige qui serait employée en son temps, et les *dosses*, c'est-à-dire les parties voisines de l'écorce, fu-

rent disposées pour faire les cintres des caves. Comme les plans ne donnaient que deux berceaux dont les arcs fussent différents, les épures furent bientôt faites, et le charpentier prépara ces cintres qu'on mit au levage au moment où les murs des caves atteignaient le niveau des naissances des voûtes. Ces cintres furent taillés conformément à la fig. 25, c'est-à-dire composés, chacun, d'un entrait A, d'un poin-





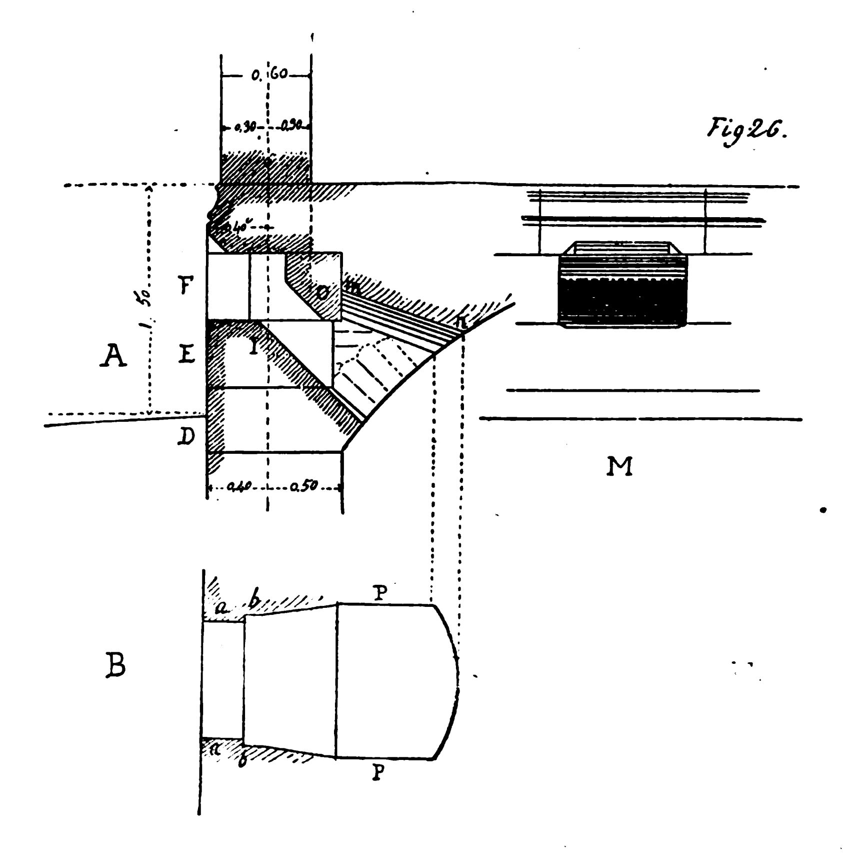
çon B, de deux arbalétriers C, et de moises D, qui vinrent pincer les courbes formées de dosses de peuplier clouées, comme il est tracé en E, et fixées en G et en H sur le poinçon, au moyen d'une entaille F, et sur l'entrait par une broche de fer. Sur ces cintres portés sur des chevalets K, et espacés l'un de l'autre de 1m50, on posa des couchis, c'est-à-dire des madriers L de 0m,8 d'épaisseur pour recevoir les voûtes que l'on fit en tuffeau exploité le long du rû, et auxquelles on donna 0m,20 d'épaisseur, avec bonne chape de mortier par-dessus. Il fallut ménager dans les reins de la voûte les pénétrations des soupiraux, travail qui donna beaucoup de mal à Paul, ou plutôt qu'il eut quelque peine à comprendre et à rapporter sur ses attachements; car, pour le père Branchu, il ne parut pas s'inquiéter beaucoup de cette besogne.

Le grand cousin avait donné le tracé des soupiraux en même temps que le profil du soubassement de 1m 50 de hauteur au-dessus du sol extérieur.

Ce tracé donnait, en coupe A et en plan B, la figure 26. Il fallut que le grand cousin expliquât ce tracé à son inspecteur, qui ne le comprenait pas du premier coup.

« La lumière venant du ciel, suivant un angle de 45° en moyenne, c'est, suivant cet angle, qu'il faut éclairer les caves, dit le grand cousin. Le soubassement se composant : d'une assise D à moitié engagée sous le sol, de deux assises franches E F, et d'une assise portant la retraite, nous don-

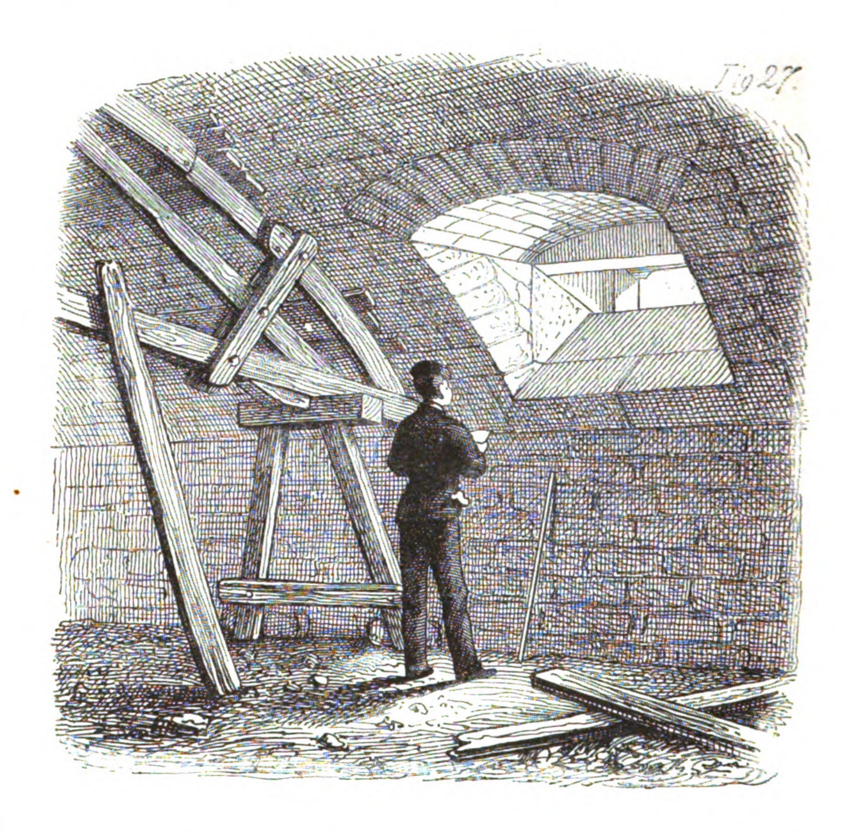
nous au mur de cave, portant naissance des berceaux, 0m,90. Le mur au-dessus du sol intérieur ayant 0m,60, ce mur donne 0m,30 de chaque côté de l'axe invariable; mais le soubassement ayant 0m,10 de saillie extérieurement, de l'axe au parement extérieur de ce soubassement il y aura 0m,40. Intérieurement, le mur descend à plomb jusqu'au sommier qui porte les berceaux. Il faut 0m,20 pour



recevoir ceux-ci. Donc, de l'axe au-dessous de la naissance des berceaux, il y aura 0m,50 intérieurement et 0m,40 extérieurement : total, 0m,90. L'assise basse se dégageant au-dessus du sol extérieur de 0m,15, puisque le soubassement doit avoir 1m,50, il reste au-dessus de 0m,15, 1m,35; laquelle cote, divisée en trois, donne pour chaque assise 0m,45. Je prends l'ouverture du soupirail dans la seconde assise, j'entaille la troisième de 0m,10 par un chanfrein, pour prendre du jour, ainsi que nous l'indique la face extérieure M, et la coupe. Je taille la première assise en retraite à 45°, comme il est tracé en I, en laissant un tableau *a* de 0m,25, ainsi que vous le voyez sur le plan. Puis, en arrière de ce tableau, je pose un linteau avec un chanfrein de même, comme il est tracé en O, et j'ai le soin de laisser en *b* deux feuillures de 0m,05, pour poser des châssis ou grilles si l'on veut. Du fond de ces feuillures, j'ébrase le soupirail qui n'a que 0m80 d'ouverture à l'extérieur, jusqu'à 1m,00. Je trace en coupe une ligne inclinée *m n* à 0m,20 au-dessus du linteau O, lesquels 0m,20 seront la flèche de l'arc du voûtain qui pénétrera dans le berceau et

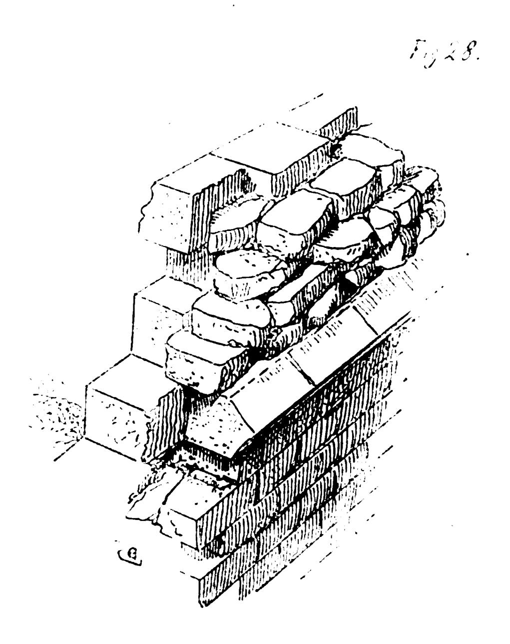
dont la courbe en projection horizontale donnera le tracé X. Ainsi, cet arc X recevra la poussée des claveaux du berceau et la reportera sur les deux joues P. Le père Branchu n'aura qu'à tracer cette courbe X sur les couchis des cintres pour former son voûtin. »

Il n'était pas bien certain que Paul saisît parfaitement cette explication répétée plusieurs fois, et il ne la comprit parfaitement que quand il vit le père Branchu maçonner les soupiraux et que ceux-ci apparurent décintrés (fig. 27).



« Je vous sauve les difficultés, dit le grand cousin qui voyait bien que Paul comprenait difficilement la construction des caves, car la structure des voûtes, de leurs pénétrations, est une affaire qui demande d'assez longues études. Nous n'avons fait que des berceaux simples, et vous remarquerez que les portes des caves donnent toutes dans des tympans et non sur des murs recevant des retombées de voûtes. Avec les difficultés j'évite aussi des dépenses inutiles. Nous poserons de la pierre dure en soubassement, mais vous remarquerez que, sauf dans les angles et pour les soupiraux, elle n'est qu'en revêtement, ne fait pas parpaing, c'est-à-dire ne prend pas toute l'épaisseur du mur. Nous avons d'excellent moellon, qui, avec le bon mortier que nous employons, est plus résistant qu'il n'est nécessaire pour porter deux étages et un comble. En laissant ce moellon former des harpes saillies à l'intérieur, nous les relions mieux aux reins des berceaux (fig. 28) et nous économisons ainsi la pierre de taille. En élé-

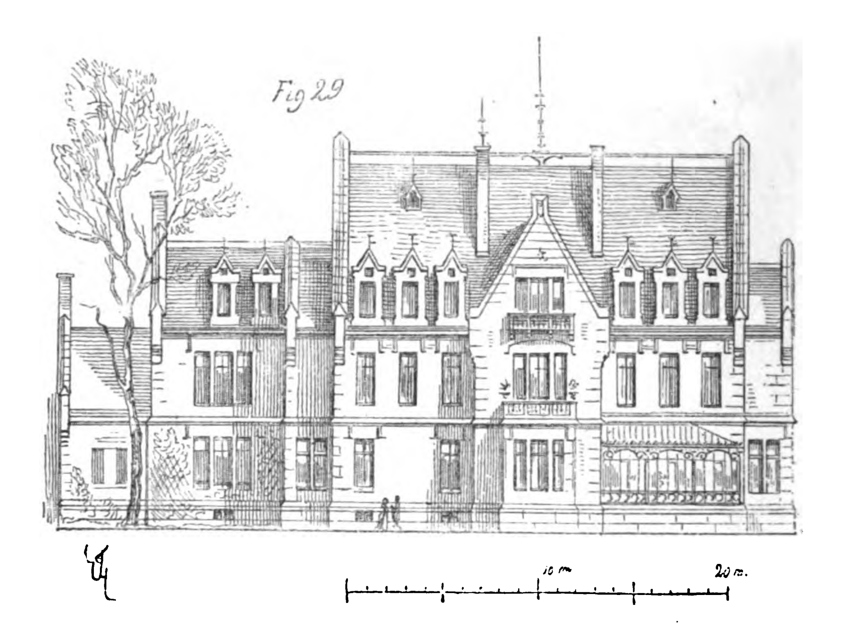
vation, au-dessus du soubassement, vous verrez encore comme on peut, quand on veut, épargner la pierre de taille, tout en faisant d'excellentes constructions. Nous trouvons d'ailleurs sur les plateaux environnants, des bancs minces de calcaire, qui se délitent régulièrement suivant une hauteur de $0^m,15$ à $0^m,20$, et qui sont excellents pour faire du moellon smillé. Nous appelons moellon smillé ou piqué,



celui que l'on pose avec parements vus, lits et joints taillés d'une façon quelque peu rustique. Derrière ce moellon paremente qui donne un petit appareil agréable à l'œil, et dont la rusticité contraste avec la pureté de la pierre de taille, on pose du moellon ordinaire. Ainsi obtient-on, dans les contrées où ce moellon se trouve naturellement en carrière, des maçonneries peu dispendieuses. Mais il est puéril de s'amuser à poser du moellon piqué là où la pierre de taille tendre abonde et où il la faut débiter en petits morceaux pour obtenir cette apparence. Vous comprenez que ce n'est pas procéder suivant le sens commun, de s'amuser à couper en petits morceaux de gros blocs de pierre, et que, quand les carrières ne donnent que de ceux-là, il est raisonnable de les employer en raison de leurs dimensions et de conformer la construction à la nature et à la hauteur de ces pierres. Ici nous avons, quand nous voulons les demander, de gros blocs, mais ils ne sont pas communs. Nous devons donc nous en tenir, autant que possible, à la qualité des matériaux que le sol nous fournit en abondance. »

L'égout était fait, les voûtes se fermaient ; les descentes de caves étaient posées; le soubassement s'élevait à plus d'un mètre au-dessus du sol. Il fallait songer à l'étude des détails des élévations. Celle sur le jardin n'était projetée qu'en croquis. Paul espérait qu'elle aurait un aspect plus régulier que n'avait celle sur l'entrée. Il en fit l'observation, car M. Paul avait vu dans les environs de Paris quantité de maisons de campagne qui lui semblaient ravissantes, avec leurs quatre poivrières aux angles, leur porche bien au

milieu de la façade, et leurs crêtes en zinc sur le faîtage. Il avait trop bonne opinion du savoir du grand cousin pour se permettre de critiquer la façade de la maison de sa sœur, ainsi qu'elle était projetée du côté de l'entrée, mais dans son for intérieur il eût préféré quelque chose de plus conforme aux lois de la symétrie. Ces baies de toutes formes et dimensions choquaient quelque peu son



goût. Lorsque la façade sur le jardin (fig. 29) fut tracée, façade qui, cette fois, présentait un aspect symétrique. Paul déclara en être satisfait et, le soir, la famille étant réunie, il demanda pourquoi la façade du côté de l'entrée ne donnait pas les dispositions symétriques qui le charmaient du côté du jardin.

« Parce que, répondit le grand cousin, le plan nous donne, du côté du jardin, des pièces en pendant, dont les dimensions sont pareilles et la destination équivalente, tandis que du côté de l'entrée, nous avons, juxtaposés, des services très-différents. Vous soulevez là, petit cousin, une grosse question. Deux méthodes sont à suivre... Ou bien, vous projetez une boîte architectonique symétrique, dans laquelle vous cherchez, du mieux que vous pouvez, à distribuer les services nécessaires à une habitation... Ou bien, vous disposez ces services en plan, suivant leur importance, leur place relative et les rapports à établir entre eux, et vous élevez la boîte en raison de ces services sans vous préoccuper d'obtenir un aspect symétrique. Lorsqu'il s'agit d'élever un monument dont l'aspect extérieur devra conserver une grande unité, il est bon de chercher à satisfaire aux règles de la symétrie et de faire que cet édifice n'ait pas l'air d'avoir été bâti de pièces et de morceaux. Dans une habitation privée, la règle impérieuse est de satisfaire d'abord aux besoins de ses habitants et de ne pas faire de dépenses inutiles. Les habitations des anciens, non plus que celles du moyen âge, ne sont pas symétriques. La symétrie appliquée quand même à l'architecture privée est une invention moderne, une question de

vanité, une fausse interprétation des règles suivies aux belles époques de l'art. Les maisons de Pompéi ne sont point symétriques; la maison de campagne, la *villa* dont Pline nous a laissé une description complète, ne donnait pas un ensemble symétrique. Les châteaux, manoirs et maisons élevés pendant le moyen âge ne sont rien moins que symétriques. Enfin, en Angleterre, en Hollande, en Suède, en Hanovre et dans une bonne partie de l'Allemagne, vous pourrez visiter quantités d'habitations merveilleusement appropriées aux besoins de leurs hôtes, qui sont construites sans souci de la symétrie, mais qui n'en sont pas moins fort commodes et gracieuses d'aspect, par cela même qu'elles indiquent clairement leur destination.

« Je sais qu'il est bon nombre de personnes très-disposées à souffrir une gêne de chaque jour pour avoir le vain plaisir de montrer au dehors des façades régulières et monumentales; mais je crois que madame votre sœur n'est point de ces personnes-là, et c'est pourquoi je n'ai pas hésité à procéder suivant ce que je crois être la loi du sens commun, lorsque nous avons fait les projets de son habitation. Avec son sourire tranquille et un peu ironique, je la vois me demander :

« Pourquoi donc, cher cousin, m'avez-vous percé dans cette petite pièce une si grande fenêtre? Il faudra en boucher la moitié... » Ou : « Pourquoi ne m'avez-vous pas ouvert une baie de ce côté, où la vue est si jolie?... »

« Si je lui répondais que ç'a été pour satisfaire aux règles de la symétrie, son sourire pourrait bien passer au rire le plus franc et, *in petto*, peut-être penserait-elle que monsieur son cousin est un sot avec ses lois de symétrie.

— Hélas, dit M. de Gandelau, ils sont trop nombreux dans notre pays ceux qui font avant tout passer les questions de vanité, et c'est bien une des causes de nos malheurs. Paraître est la grosse affaire, et tel petit bourgeois retiré qui se fait bâtir une maison de campagne veut avoir ses tourelles régulièrement disposées aux angles d'un bâtiment symétrique, mais dans lequel il est fort mal logé, et entend-il qu'on appellera cette bâtisse incommode... le *château!* et sacrifiera-t-il le bien être intérieur à la satisfaction de montrer au dehors de mauvaises sculptures de plâtre, des ornements de zinc sur les toits et quantité de colifichets que tous les printemps il faudra remettre à neuf. Faites-nous donc, cher cousin, une bonne maison, bien abritée contre le soleil et la pluie, bien sèche en dedans, et où rien ne soit donné à ce luxe de mauvais aloi mille fois plus offensant encore dans nos campagnes qu'il ne l'est à la ville. »

VIOLLET-LE-DUC.

La suite prochainement.



LE PREMIER PANTALON

Texte par P.-J. Stahl. — Vignettes par Froelich.



X.

Jujules est rentré, mais pas tout de suite, pas le jour même, dans son magnifique pantalon. Tout a été réparé; il n'y paraît plus. Marie lui recommande de faire bien attention; mais elle peut être tranquille. M. Jujules n'avait pas trouvé la chose agréable; il est bien résolu à ce qu'elle n'arrive plus jamais, jamais.

LE PREMIER PANTALON

Texte par P.-J. Stahl. — Vignettes par Froelich.



XI.

Il n'y a rien à dire, M. Jujules est corrigé.
Tout se passe à merveille, M. Jujules ne sera plus mis en pénitence.
Nous ne parlerons plus jamais de tout cela. C'est trop pénible. Oublions-le...

FIN DU PREMIER PANTALON.

LES LIVRES NOUVEAUX

LIBRAIRIE HETZEL, 18, RUE JACOB

Nous croyons bien faire en signalant à nos abonnés les livres nouveaux que nous allons mettre en vente à l'occasion du 1er janvier. Notre *Bibliothèque d'Éducation et de Récréation* a pour fin de compléter notre *Magasin d'Éducation*. Les deux œuvres ajoutées l'une à l'autre sont destinées à composer dans leur ensemble une œuvre multiple, devant mettre aux mains de nos jeunes abonnés la succession des livres qui conviennent à leurs différents âges.

Tous les livres que nous publions sous la rubrique : *Bibliothèque d'Éducation et de Récréation* pourraient avoir leur place dans le *Magasin*, si le *Magasin*, dans ses limites, pouvait les contenir; nos abonnés sont donc assurés de trouver dans ces livres toutes les qualités qui peuvent leur plaire dans ceux dont nous pouvons leur réserver la primeur au *Magasin*, et qui ensuite viennent se fondre dans notre *Bibliothèque d'Éducation et de Récréation*.

Ils sont choisis avec un soin non moins attentif, revus avec le même scrupule et la même sévérité. Les parents de nos jeunes abonnés peuvent puiser dans le Catalogue qui les contient avec une entière sécurité. Ce catalogue indique, autant que cela est possible, l'âge auquel chaque œuvre convient plus particulièrement. Mais en cela, il y a forcément un peu d'arbitraire, suivant l'aptitude, l'intelligence ou le goût de l'enfant auquel les familles auront à distribuer ces différents ouvrages.

LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS JOURS

PAR JULES VERNE

ILLUSTRÉ PAR DE NEUVILLE ET BENETT

Un volume broché, 4 fr.; — cartonné, toile, tranche dorée, 7 fr.

ET

LE PAYS DES FOURRURES

ILLUSTRÉ PAR FÉRAT ET DE BEAUREPAIRE

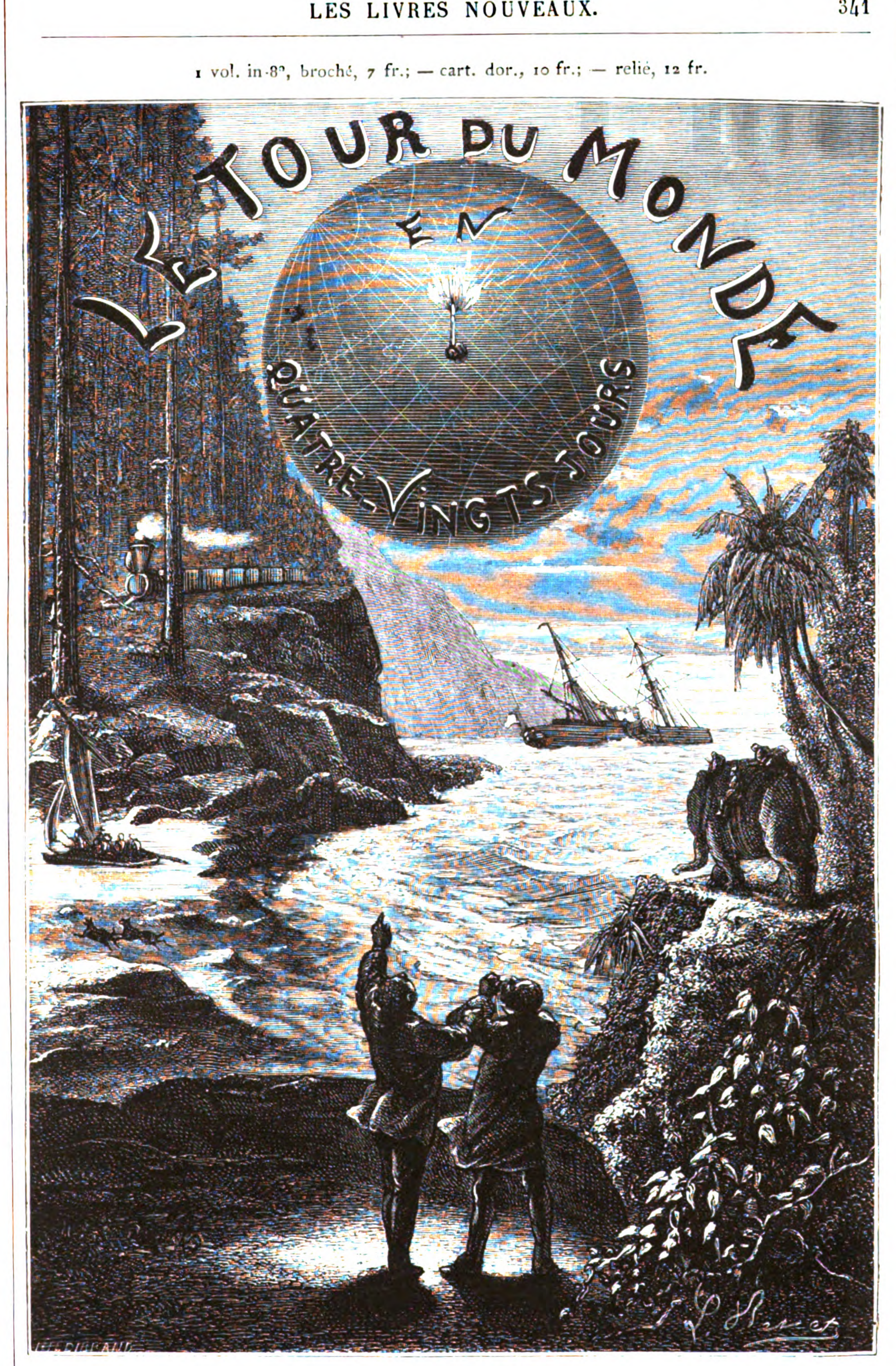
1 vol. in-8°, broché, 7 fr.; — cartonné, toile, tr. dor., 10 fr.; — relié, tr. dor., 12 fr.

Le Tour du monde en quatre-vingts jours est un des ouvrages de Jules Verne qui ont eu le succès le plus retentissant. Ainsi que *le Pays des Fourrures*, il a cet heureux privilége qu'il convient aux parents aussi bien qu'aux enfants. C'est, du reste, le propre de toutes les œuvres du célèbre écrivain qu'il peut être mis entre toutes les mains et lu par tous avec grand profit et grand plaisir.

Nous n'avons rien à dire à nos lecteurs du *Pays des Fourrures*. Ils l'ont lu, ils le lisent encore, et c'est en toute connaissance de cause qu'ils pourront offrir à leurs amis l'édition illustrée que nous publions.

Nous avons mis les livres de M. Verne à des prix qui les rendent accessibles à tous et en font, à bon marché, une de ces étrennes qui ne passent pas, et qui, après avoir eu la première place dans la bibliothèque de l'enfant, est digne de rester dans celle de l'homme fait.

1 vol. in-8°, broché, 7 fr.; — cart. dor., 10 fr.; — relié, 12 fr.



JULES VERNE

LA SŒUR PERDUE

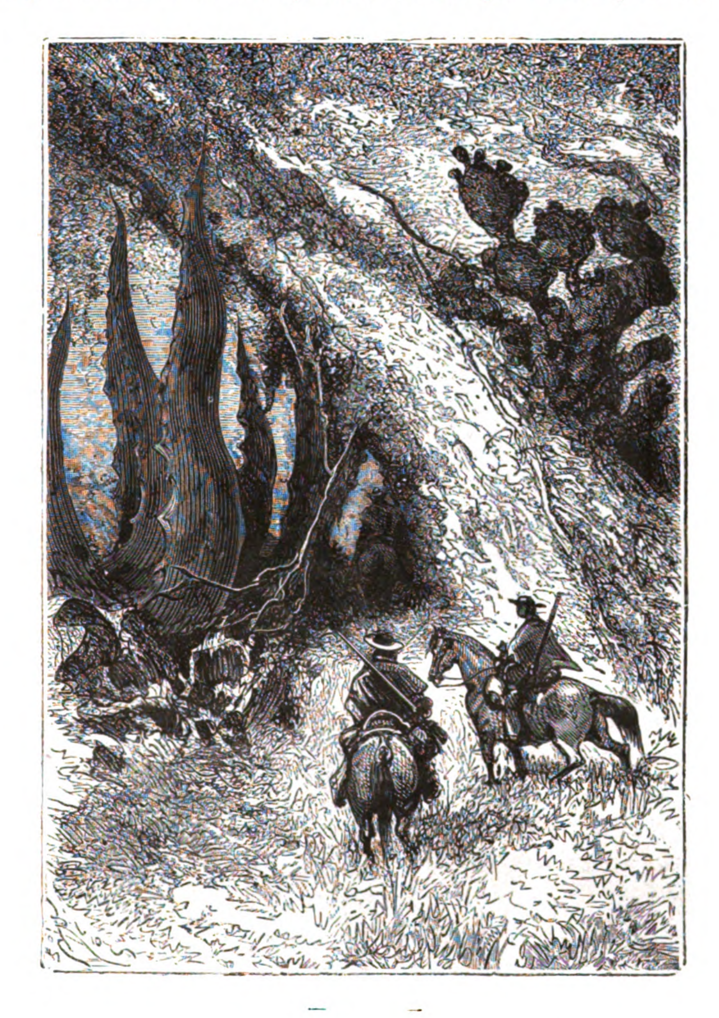
Par MAYNE-REID — Illustrations par RIOU



1 vol. in-8°. Prix : broché, 7 fr.; — cartonné, toile, tr. dor., 10 fr.
relié, tr. dor., 11 fr.

Cet ouvrage fait suite aux *Aventures de terre et de mer : « les Jeunes esclaves, William le Mousse, les Naufragés de l'île de Bornéo, le Désert d'eau »*, que nous avons publiées et qui ont rendu le nom de Mayne-Reid populaire parmi nous. L'intérêt de ce livre, les notions d'histoire naturelle dont l'auteur sème son récit, en font un des meilleurs livres de l'écrivain anglais. L'édition de cet ouvrage, inédit en France,

a été revue et annotée avec soin par le traducteur et appropriée, adaptée à l'usage de notre jeune public dans tous les chapitres où cela nous a paru utile. C'est un soin que nous ne négligeons jamais dans les œuvres que nous empruntons à l'étranger.



HISTOIRE DE LA FAMILLE CHESTER

ET DE DEUX PETITS ORPHELINS

Par P.-J. Stahl et William Hughes. — Illustrations par Frœlich

Un volume. Prix : broché, 7 fr.; — cartonné toile, tr. dor., 10 fr.; — relié, tr. dor., 11 fr.

Nos abonnés connaissent ce livre dans son entier. Si nous devons en croire les éloges que nous en ont fait un bon nombre d'entre eux, ils verront avec plaisir réunis en un beau volume les chapitres qui, l'un après l'autre, ont excité leur intérêt. Le fonds du livre est anglais, mais M. Stahl l'a plus que doublé. Il lui a ajouté, croyons-nous, tout ce qui lui manquait dans l'original pour être un livre tout à fait français. Nous espérons que ce livre comptera parmi les meilleurs de notre Collection.

ENTRE FRÈRES ET SOEURS

Par LUCIEN BIART. — Illustrations par LALAUZE.



1 vol. in-8°. Prix : broché, 7 fr.; — cartonné toile, tr. dor., 10 fr.; — relié, tr. dor., 11 fr.

Nos lecteurs n'ont point oublié l'amusante série de causeries scientifiques de M. Lucien Biart, qui ont paru successivement, il y a quelques années, dans notre *Magasin*. On nous avait souvent demandé de les réunir en un volume. Elles sont, chacune en son genre, de véritables petits chefs-d'œuvre de bon sens, de bonne humeur et de clarté scientifique. Revues par l'auteur aujourd'hui, elles composent un des plus gais et l'un des plus utiles volumes que nous ayons publiés. Ces dialo-

gues *Entre Frères et Sœurs* ne pouvaient avoir qu'un titre, celui qui les résumait si bien. Nous sommes assurés que le succès ne manquera pas plus à l'œuvre réunie qu'il n'a manqué à chacune de ses parties, séparément.

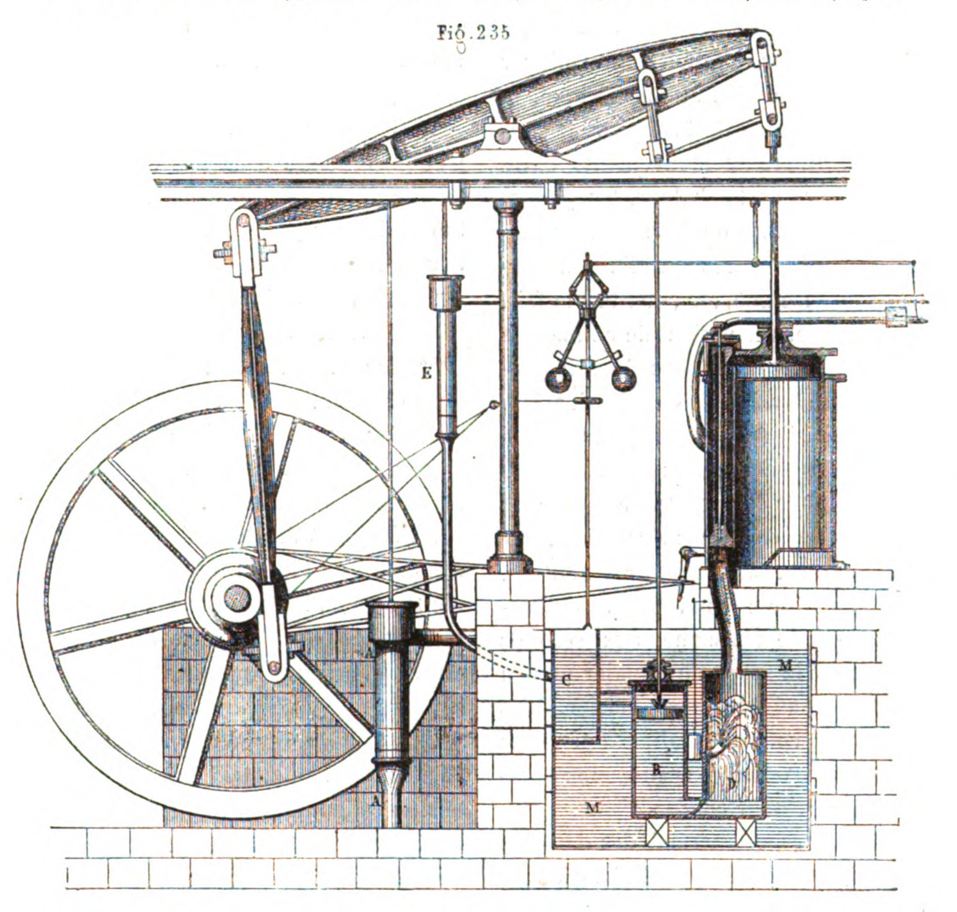
LES SCIENCES USUELLES ET LEURS APPLICATIONS

MISES A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE

Par M. le capitaine de frégate LOUIS DU TEMPLE

300 figures

1 vol. in-8°. Prix : broché, 9 fr.; — cartonné toile, tr. dor., 12 fr.; — relié, tr. dor., 14 fr.



Nous ne pouvons mieux faire, pour donner à nos lecteurs une idée de l'utilité et l'importance de ce livre, que de publier ici même la préface de l'ouvrage.

Nous ajouterons seulement que l'édition est illustrée de 300 gravures.

PREFACE DE L'AUTEUR

Bien des tentatives ont été faites pour mettre la science, ou du moins les principes sur lesquels elle repose, à la portée de tout le monde. C'est un problème bien difficile à résoudre, car aucune solution complète n'a été donnée; parmi les ou-

vrages écrits pour atteindre ce but, les uns sont trop élémentaires, les autres ne le sont pas assez. Je n'aurais jamais eu l'idée de me joindre aux hommes de bonne volonté qui se sont lancés dans cette voie, si je n'avais pas été mis dans l'obligation de montrer les éléments des sciences à des hommes sachant à peine lire et écrire; ce qui arriva à la création des écoles des mécaniciens de la marine.

Pour faire comprendre à mes élèves les machines à vapeur, il fallait leur expliquer l'action de la pression atmosphérique, la puissance expansive de la vapeur, les relations des différents mouvements entre eux, l'influence de la chaleur, les phénomènes de la combustion, les fonctions particulières et nécessaires des différents organes d'une machine, etc., etc. Par le fait, je devais donner des notions de chimie, de physique, de mécanique et même de géométrie; car le dessin industriel était exigé.

Pendant plusieurs années, je fis simultanément trois cours : l'un, aux simples chauffeurs, pour les mettre à même de passer quartier-maître mécanicien, ou caporal; l'autre, aux quartiers-maîtres, pour le grade de second maître ou sergent; et enfin le troisième, aux seconds maîtres, pour le grade de premier maître mécanicien ou adjudant sous-officier. Dans chacun de ces cours, je traitais à peu près les mêmes questions, plus ou moins développées; mais, pour chacun d'eux, j'employais un langage différent, des démonstrations différentes. Le plus difficile à faire était, sans contredit, celui des simples chauffeurs.

Les résultats que j'ai obtenus m'ont fait penser que je pourrais, dans des causeries écrites, faire comprendre, et peut-être démontrer d'une manière simple, les principes sur lesquels repose la science en général, tout en expliquant les applications utiles faites jusqu'à ce jour.

Mais, écrivant pour ceux qui ne savent que lire, écrire et faire les quatre premières opérations de l'arithmétique, je devais m'imposer deux obligations :

1° N'employer un mot nouveau, scientifique ou autre, qu'après en avoir donné la signification réelle;

2° Ne m'appuyer que sur des principes déjà démontrés, sur des idées déjà émises.

J'ai traité successivement les questions suivantes, qui devaient me conduire aux machines à vapeur, but principal de cet ouvrage :

1° Comment se rendre compte des objets qui tombent sous nos sens, au point de vue de leurs dimensions, de leur volume, de leur poids et de leur nature particulière;

2° Propriétés générales des corps;

3° Mouvement, repos, vitesse, force, etc.;

4° Machines simples;

5° Chaleur;

6° Gaz, vapeur, liquide;

7° Machines à vapeur. Locomotion sur les eaux et sur la terre.

En étudiant l'histoire de l'humanité, on constate que toujours une idée prédominante semble la conduire malgré elle, une force supérieure l'emporte dans une voie nouvelle. Aujourd'hui, nous sommes poussés vers l'industrie, qui se développe avec une activité vertigineuse dans toutes les parties du monde. Des besoins nouveaux, des idées nouvelles, donnent naissance à un langage nouveau, à des connaissances nouvelles qui doivent être comprises par tout le monde. Ce qui intéresse l'homme, ce qui demande tout son temps, ce qui réclame toutes ses forces, ne peut être indifférent à sa compagne, à ses enfants; le père de famille doit pouvoir communiquer aux siens les préoccupations de sa vie. Un fardeau, trop lourd pour un seul, devient léger quand il est divisé et partagé.

L. du Temple.

HISTOIRE D'UNE MAISON

TEXTE ET DESSINS PAR VIOLLET-LE-DUC

1 vol. in-8°. Prix : broché, 7 fr.; — cartonné toile, tr. dor., 10 fr.; — relié, tr. dor., 11 fr.

Nous avons publié déjà dans le *Magasin* une partie de ce livre destiné, selon nous, à rester le type de son genre. Quand un homme du mérite de M. Viollet-le-Duc entreprend une œuvre de vulgarisation, on peut être assuré que l'œuvre sera celle d'un maître. — Nous donnerons la suite de *l'Histoire d'une Maison* dans les prochains numéros du *Magasin d'éducation* à nos abonnés, mais l'ouvrage, publié en une belle édition à part, dans son complet, est à leur disposition dès à présent.

ALBUMS-LIVRES

Les livres que nous venons de signaler rapidement à nos abonnés intéressent plus particulièrement, — si nous en exceptons *Entre Frères et Sœurs*, qui convient même aux petits, — les enfants qui ont dépassé l'âge de dix ou douze ans.

Nous avons dû faire, comme tous les ans, la part des plus petits. La petite collection d'albums-livres de Stahl « *la Bibliothèque de Mlle Lili* » ne pouvait rester en arrière.

LA BOITE AU LAIT

Album in-8°, cartonné Bradel, 3 fr.; toile riche, à biseaux, 5 fr.

La Boîte au lait, de Froment, est une gentille histoire racontée à la plume par Stahl, et au crayon par Froment. Elle fera un heureux pendant à *l'Histoire d'un Pain rond* dans la bibliothèque du premier âge.

Les artistes et les amateurs éclairés des choses d'art, qu'on nous permette de le dire, font grand cas de nos trente *Albums-Livres*. Leur suffrage nous est précieux. Nous avons l'horreur de tout ce qui est grossier; le livre à images à l'usage de l'enfance, plein de caricatures et d'enluminures violentes, l'album anglais, pour tout dire, ne peut que pervertir le goût du jeune âge. Il est plus important qu'on ne croit de surveiller cette naissance du goût dans l'enfant et de la bien diriger. Nos voisins ne s'en soucient pas. Ils ont grand tort, et ceux des parents français qui les suivent dans leur erreur sont plus coupables qu'eux. Qu'il nous soit permis de le leur dire ici, il faut que le rire lui-même soit sain. Habituer les enfants à rire d'une sottise ou d'une extravagance est une faute.

En nous adressant à MM. Froment, Frœlich et Detaille pour la Bibliothèque de Mlle Lili, c'est-à-dire pour des livres à images qui peuvent être mis sous les yeux des plus petits enfants, sitôt qu'ils sont en état de les ouvrir, nous nous sommes assuré de n'avoir pas eu un scrupule exagéré. Il faut des talents de premier ordre en tout genre pour parler dignement soit à l'esprit, soit aux yeux, soit au cœur des enfants. Cette vérité a été longtemps méconnue chez nous. Nous avons, croyons-nous, le devoir et le droit de la proclamer plus que personne. Nous lui avons sacrifié les succès grossiers, les plus faciles de tous à obtenir. Nous sommes assuré qu'un public de jour en jour plus nombreux nous en saura gré.

LES COMMANDEMENTS DU GRAND-PAPA

Album in-8°, cartonné Bradel, 3 fr.; toile riche, a biseaux, 5 fr.

Le texte des *Commandements du Grand-Papa* avait paru dans le *Magasin*. M. Frœlich l'a jugé très-propre à donner suite à une série de dessins appropriés à chaque commandement, et il a eu raison. L'album-livre : *Les Commandements du Grand-Papa*, comptera parmi les plus réussis de cette collection, « où l'embarras, a dit un critique célèbre, est de choisir les meilleurs parmi les très-bons. »



II

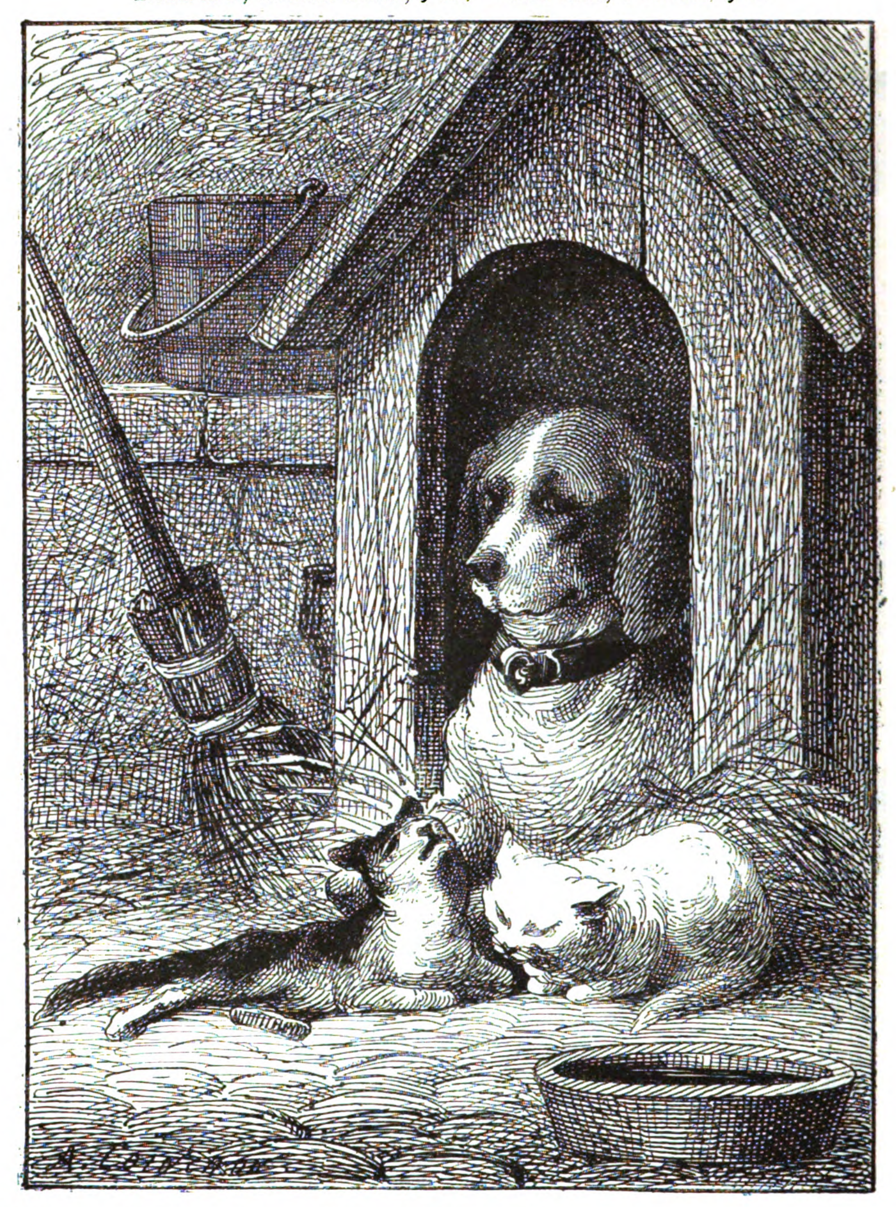
Il faut aimer le bon Dieu, savoir très-bien sa petite prière,
et ne pas attendre qu'on soit tout à fait endormi
pour la dire.



XXX

Il ne suffit pas de regarder les beaux livres. Il faut les lire et les bien comprendre.

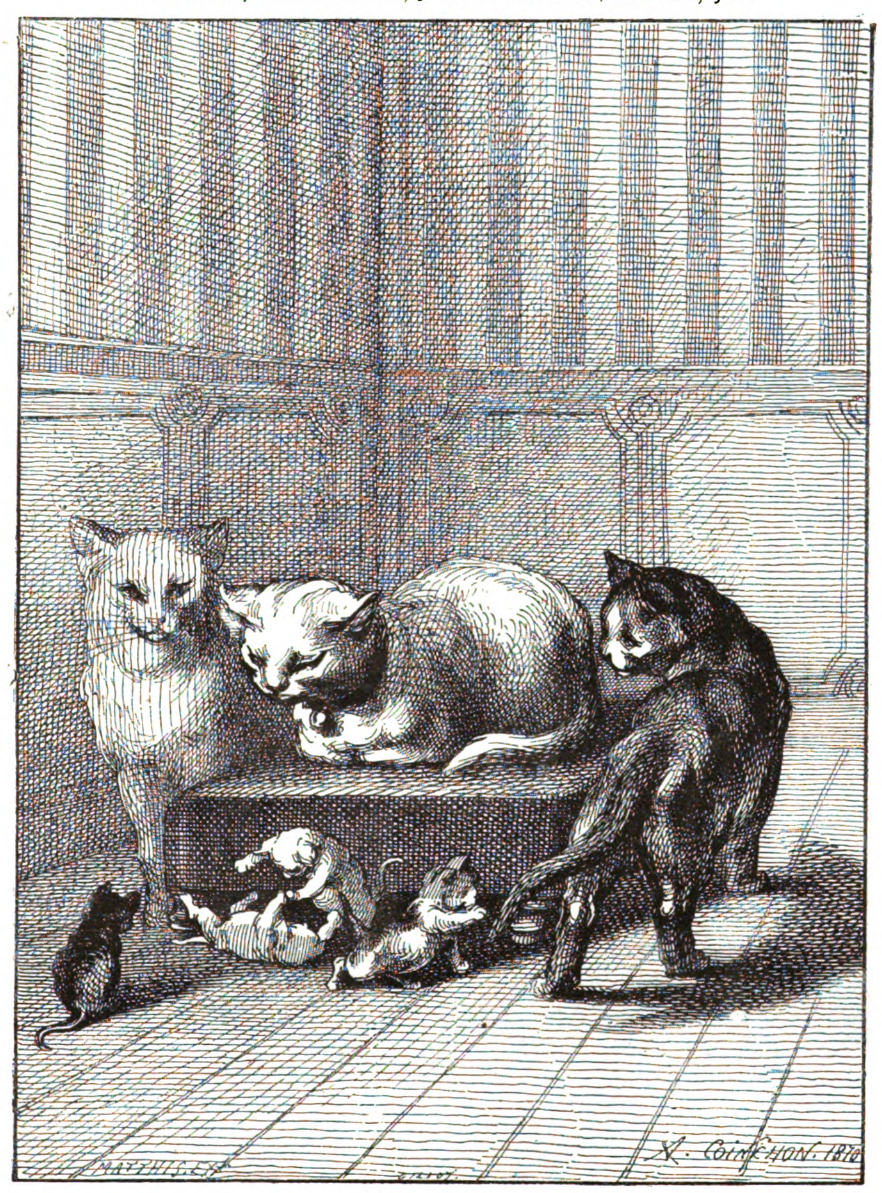
Album in-8°, cartonné Bradel, 3 fr.; — toile riche, à biseaux, 5 fr.



L'Histoire d'une Mère et de ses Enfants (le Journal de Minette) est une histoire très-touchante, très-attendrissante, celle d'une chatte et de ses petits enfants, le récit de leurs chagrins et de leurs joies.

Le texte en est assez développé; c'est un vrai petit livre d'une lecture très-attachante. L'auteur des dessins, M. Coinchon, est mort vaillamment pendant le siége de Paris, non loin du peintre Regnault, à Buzenval. M. Coinchon était jeune; c'était la première œuvre qu'il eût destinée à notre collection, ce sera, hélas! la dernière. Son talent naissait et lui promettait un brillant avenir; sa mort, du moins, fut glorieuse. Nous prions nos jeunes lecteurs de ne point oublier son nom.

Album in-8°, cartonné Bradel, 3 fr.; — toile riche, à biseaux, 5 fr.



AU CLAIR DE LA LUNE

Bradel, 1 fr. 50; — toile, tr. dor., 3 fr.

Au clair de la lune, par Frœlich, est un album imprimé en couleur, comme *Cadet Roussel*, comme *Jean le Hargneux*, comme *le Moulin à paroles*, *Hector le Fanfaron*, *Monsieur César* et *Il était une bergère*, un des plus aimables de la série.

Nous n'oublierons pas de redire à nos abonnés que les petits albums imprimés par les procédés Silbermann, c'est-à-dire typographiquement, ont cet avantage, sans parler de toutes leurs autres perfections, que les petits enfants qui aiment les images au point de les manger, n'en pourraient être incommodés, les couleurs à l'huile n'ayant pas les inconvénients des colo-

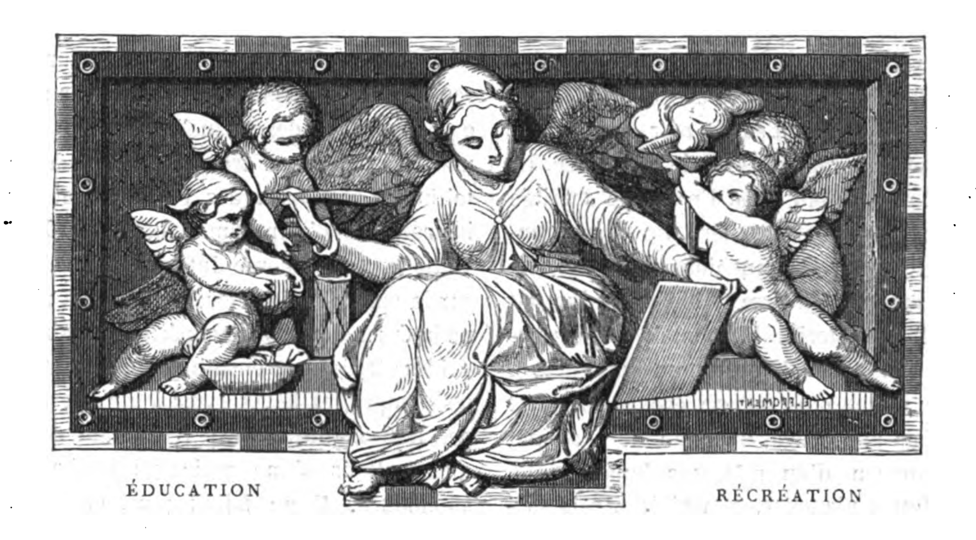


riages trop souvent en usage dans les livres à l'usage de l'enfance.

Nous devons toutefois avertir nos petits amis que l'usage de manger ses albums a un grand inconvénient pour ledit album : il n'est pas plutôt mangé qu'on ne l'a plus.

L. Martin.

Le Direc'eur-Gérant, J. Hetzel.



LE PAYS DES FOURRURES

PAR JULES VERNE

Illustrations par FÉRAT — Gravures par PANNEMAKER et HILDIBRAND

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XXIII.

SUR UN GLAÇON.

Un glaçon! un glaçon irrégulier, en forme de triangle, mesurant cent pieds à sa base, cent cinquante pieds à peine sur son plus grand côté! Et sur ce glaçon, vingt et un êtres humains, une centaine d'animaux à fourrures, quelques chiens, un ours gigantesque, en ce moment accroupi à la pointe extrême!

Oui! tous les malheureux naufragés étaient là! L'abîme n'en avait pas encore pris un seul. La rupture s'était opérée au moment où ils étaient réunis dans le logement. Le sort les avait encore sauvés, voulant sans doute qu'ils périssent tous ensemble!

Quelle nuit! une nuit sans sommeil. On ne parlait pas. On ne bougeait pas. Peut-être le moindre mouvement, la plus légère secousse eût-elle suffi à rompre la base de glace!

Aux quelques morceaux de viande sèche que distribua Mrs. Joliffe, personne ne put ou ne voulut toucher. A quoi bon?

La plupart de ces infortunés passèrent la nuit en plein air. Ils aimaient mieux cela, être engloutis librement, et non dans une étroite cabane de planches!

Le lendemain, 5 juin, un brillant soleil se leva sur ce groupe de désespérés. Ils se parlaient à peine. Ils cherchaient à se fuir. Quelques-uns regardaient d'un œil troublé l'horizon circulaire, dont ce misérable glaçon formait le centre.

La mer était absolument déserte. Pas

une voile, pas même une île de glace, ni un îlot. Ce glaçon, sans doute, était le dernier qui flottât sur la mer de Behring!

La température s'élevait sans cesse. Le vent ne soufflait plus. Un calme terrible régnait dans l'atmosphère. De longues ondulations soulevaient doucement ce dernier morceau de terre et de glace qui restait de l'île Victoria. Il montait et descendait sans se déplacer, comme une épave, et ce n'était plus qu'une épave, en effet!

Mais une épave, un reste de carcasse, le tronçon d'un mât, une hune brisée, quelques planches, cela résiste, cela surnage, cela ne peut fondre! Tandis qu'un glaçon, de l'eau solidifiée, qu'un rayon de soleil va dissoudre!...

Ce glaçon — et cela explique qu'il eût résisté jusqu'alors — formait la portion la plus épaisse de l'ancienne île. Une calotte de terre et de verdure le recouvrait, et il était supposable que sa croûte glacée mesurait une épaisseur assez grande. Les longs froids de la mer polaire avaient dû le « nourrir en glace », quand, autrefois, et pendant des périodes séculaires, ce cap Bathurst faisait la pointe la plus avancée du continent américain.

En ce moment, ce glaçon s'élevait encore en moyenne de cinq à six pieds audessus du niveau de la mer. On pouvait dès lors admettre que sa base avait une épaisseur à peu près égale. Si donc, sur ces eaux tranquilles, il ne courait pas le risque de se briser, du moins devait-il peu à peu se réduire en eau. On le voyait bien à ses bords qui s'usaient rapidement sous la langue des longues lames, et, presque incessamment, quelque morceau de terre, avec sa verdoyante végétation, s'écroulait dans les flots.

Un écroulement de cette nature eut lieu ce jour même, vers une heure du soir, dans la partie du sol occupée par le logement, qui se trouvait tout à fait sur la lisière du glaçon. Le logement était heureusement vide, mais on ne put sauver que quelques-unes des planches qui le formaient et deux ou trois poutrelles de la toiture. La plupart des ustensiles et les instruments d'astronomie furent perdus! Toute la petite colonie dut se réfugier alors sur la partie la plus élevée du sol, où rien ne la défendait des intempéries de l'air.

Là se trouvaient encore quelques outils, les pompes, et le réservoir à air que Jasper Hobson utilisa en y recueillant quelques gallons d'une pluie qui tomba en abondance. Il ne fallait plus, en effet, emprunter au sol déjà si réduit la glace qui fournissait jusqu'alors l'eau potable. Il n'était pas une parcelle de ce glaçon qui ne fût à ménager.

Vers quatre heures, le soldat Kellet, celui-là même qui avait donné déjà quelques signes de folie, vint trouver Mrs. Paulina Barnett et lui dit d'un ton calme :

« Madame, je vais me noyer.

— Kellet! s'écria la voyageuse.

— Je vous dis que je vais me noyer, reprit le soldat. J'ai bien réfléchi. Il n'y a pas moyen de s'en tirer. J'aime mieux en finir volontairement.

— Kellet, répondit Mrs. Paulina Barnett, en prenant la main du soldat, dont le regard était étrangement clair, Kellet, vous ne ferez pas cela!

— Si, madame, et comme vous avez toujours été bonne pour nous autres, je n'ai pas voulu mourir sans vous dire adieu. Adieu, madame! »

Et Kellet se dirigea vers la mer. Mrs. Paulina Barnett, épouvantée, s'attacha à lui. Jasper Hobson et le sergent accoururent à ses cris. Ils se joignirent à elle pour détourner Kellet d'accomplir son dessein. Mais le malheureux, pris par cette idée fixe, se contentait de secouer négativement la tête.

Pouvait-on faire entendre raison à cet

esprit égaré? Non. Et cependant l'exemple de ce fou se jetant à la mer aurait pu être contagieux. Qui sait si quelques-uns des compagnons de Kellet, démoralisés au dernier degré, ne l'auraient pas suivi dans le suicide? Il fallait à tout prix arrêter ce malheureux prêt à se tuer.

« Kellet, dit alors Mrs. Paulina Barnett, en lui parlant doucement, souriant presque, vous avez de la bonne et franche amitié pour moi?

— Oui, madame, répondit Kellet avec calme.

— Eh bien, Kellet, si vous le voulez, nous mourrons ensemble..., mais pas aujourd'hui.

— Madame!...

— Non, mon brave Kellet, je ne suis pas prête..., demain seulement... demain, voulez-vous?... »

Le soldat regarda plus fixement que jamais la courageuse femme. Il sembla hésiter un instant, jeta un regard d'envie féroce sur cette mer étincelante, puis, passant sa main sur ses yeux :

« Demain! » dit-il.

Et ce seul mot prononcé, il alla d'un pas tranquille reprendre sa place parmi ses compagnons.

« Pauvre malheureux! murmura Mrs. Paulina Barnett, je lui ai demandé d'attendre à demain, et d'ici là, qui sait si nous ne serons pas tous engloutis!... »

Cette nuit, Jasper Hobson la passa immobile sur la grève. Il se demandait s'il n'y aurait pas un moyen quelconque d'arrêter la dissolution de l'îlot, si on ne pouvait parvenir à le conserver jusqu'au moment où il serait en vue d'une terre quelconque.

Mrs. Paulina Barnett et Madge ne se quittaient plus d'un seul instant. Kalumah était couchée comme un chien auprès de sa maîtresse et cherchait à la réchauffer. Mrs. Mac Nap, enveloppée de quelques pelleteries, restes de la riche moisson du Fort-Espérance, s'était assoupie, son petit enfant sur son sein.

Les étoiles resplendissaient avec une incomparable pureté. Les naufragés, étendus çà et là, ne bougeaient pas plus que s'ils n'eussent été que des cadavres abandonnés sur une épave. Nul bruit ne troublait ce repos terrible. Seulement, on entendait la lame qui rongeait le glaçon, et de petits éboulements se faisaient, dont le bruit sec marquait sa dégradation.

Parfois, le sergent Long se levait. Il regardait autour de lui, cherchant à fouiller cette ombre; puis, un instant après, il reprenait sa position horizontale. A l'extrémité du glaçon, l'ours formait comme une grosse boule de neige blanche qui ne remuait pas.

Encore cette nuit écoulée, et sans qu'aucun incident eût modifié la situation! Les basses brumes du matin se nuancèrent, vers l'orient, de teintes un peu fauves. Quelques nuages se fondirent au zénith, et bientôt les rayons du soleil glissèrent à la surface des eaux.

Le premier soin du lieutenant fut d'explorer le glaçon du regard. Son périmètre s'était encore réduit, mais, circonstance plus grave, sa hauteur moyenne au-dessus du niveau de la mer avait sensiblement diminué. Les ondulations de la mer, si faibles qu'elles fussent, suffisaient à le couvrir en partie. Seul, le sommet du monticule échappait à leur atteinte.

Le sergent Long avait, de son côté, observé les changements qui s'étaient produits pendant la nuit. Les progrès de la dissolution étaient si évidents qu'il ne lui restait plus aucun espoir.

Mrs. Paulina Barnett alla trouver le lieutenant Hobson.

« Ce sera pour aujourd'hui? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame, répondit le lieutenant,

et vous tiendrez la promesse que vous avez faite à Kellet!

— Monsieur Jasper, dit gravement la voyageuse, avons-nous fait tout ce que nous devions faire?

— Oui, madame.

— Eh bien, que la volonté de Dieu s'accomplisse! »

Cependant, pendant cette journée, une dernière tentative désespérée devait être faite. Une brise assez forte s'était levée et venait du large, c'est-à-dire qu'elle portait vers le sud-est, précisément dans cette direction où se trouvaient les terres les plus rapprochées des Aléoutiennes. A quelle distance? on ne pouvait le dire, depuis que, faute d'instruments, la situation du glaçon n'avait pu être relevée. Mais il ne devait pas avoir dérivé considérablement, à moins que quelque courant ne l'eût saisi, car il n'offrait aucune prise au vent.

Toutefois, il y avait là un doute. Si, par impossible, ce glaçon eût été plus près de terre que les naufragés ne le supposaient! Si un courant dont on ne pouvait constater la direction l'avait rapproché de ces Aléoutiennes tant désirées! Le vent portait alors vers ces îles, et il pouvait rapidement déplacer le glaçon, si on lui donnait prise. Le glaçon n'eût-il plus que quelques heures à flotter, en quelques heures la terre pouvait apparaître peut-être, ou sinon elle, du moins un de ces navires de cabotage ou de pêche qui ne s'élèvent jamais au large.

Une idée, d'abord confuse dans l'esprit du lieutenant Hobson, prit bientôt une étrange fixité. Pourquoi n'établirait-on pas une voile sur ce glaçon comme sur un radeau ordinaire? Cela était facile, en effet.

Jasper Hobson communiqua son idée au charpentier.

« Vous avez raison, répondit Mac Nap. Toutes voiles dehors! »

Ce projet, quelque peu de chance qu'il eût de réussir, ranima ces infortunés. Pouvait-il en être autrement? Ne devaient-ils pas se raccrocher à tout ce qui ressemblait à un espoir?

Tous se mirent à l'œuvre, même Kellet, qui n'avait pas encore rappelé à Mrs. Paulina Barnett sa promesse.

Une poutrelle, formant autrefois le faîte du logement des soldats, fut dressée et fortement enfoncée dans la terre et le sable dont se composait le monticule. Des cordes, disposées comme des haubans et un étai, l'assujettirent solidement. Une vergue, faite d'une forte perche, reçut en guise de voile les draps et couvertures qui garnissaient les dernières couchettes, et fut hissée au haut du mât. La voile, ou plutôt cet assemblage de voiles, convenablement orientée, se gonfla sous une brise maniable, et au sillon qu'il laissait derrière lui, il fut bientôt évident que le glaçon se déplaçait plus rapidement dans la direction du sud-est.

C'était un succès. Une sorte de révivification se fit dans ces esprits abattus. Ce n'était plus l'immobilité, c'était la marche, et ils s'enivraient de cette vitesse, si médiocre qu'elle fût. Le charpentier était particulièrement satisfait de ce résultat. Tous, d'ailleurs, comme autant de vigies, fouillaient l'horizon du regard, et si on leur eût dit que la terre ne devait pas apparaître à leurs yeux, ils n'auraient pas voulu le croire!

Il devait en être ainsi cependant.

Pendant trois heures, le glaçon marcha sur les eaux assez calmes de la mer. Il ne résistait point au vent et à la houle, au contraire, et les lames le portaient, loin de lui faire obstacle. Mais l'horizon se traçait toujours circulairement, sans qu'aucun point en altérât la netteté. Ces infortunés espéraient toujours.

Vers trois heures après midi, le lieute-

nant Hobson prit le sergent Long à part et lui dit :

« Nous marchons, mais c'est aux dépens de la solidité et de la durée de notre îlot.

— Que voulez-vous dire, mon lieutenant?

— Je veux dire que le glaçon s'use rapidement au frottement des eaux accru par sa vitesse; il s'éraille, il se casse, et, depuis que nous avons mis à la voile, il a diminué d'un tiers.

— Vous êtes certain...

— Absolument certain, Long. Le glaçon s'allonge, il s'efflanque. Voyez, la mer n'est plus à dix pieds du monticule. »

Le lieutenant Hobson disait vrai, et avec ce glaçon, rapidement entraîné, il ne pouvait en être autrement.

« Sergent, demanda alors Jasper Hobson, êtes-vous d'avis de suspendre notre marche?

— Je pense, répondit le sergent Long après un instant de réflexion, je pense que nous devons consulter nos compagnons. Maintenant, la responsabilité de nos décisions doit appartenir à tous. »

Le lieutenant fit un signe affirmatif. Tous deux reprirent leur place sur le monticule, et Jasper Hobson fit connaître la situation.

« Cette vitesse, dit-il, use rapidement le glaçon qui nous porte. Elle hâtera peut-être de quelques heures l'inévitable catastrophe. Décidez, mes amis. Voulez-vous continuer de marcher en avant?

— En avant! »

Ce fut le mot prononcé d'une commune voix par tous ces infortunés.

La navigation continua donc, et cette résolution des naufragés devait avoir d'incalculables conséquences.

A six heures du soir, Madge se leva, et, montrant un point dans le sud-est :

« Terre! » dit-elle.

Tous se levèrent, électrisés. Une terre, en effet, se levait dans le sud-est, à douze milles du glaçon.

« De la toile! de la toile! » s'écria le lieutenant Hobson.

On le comprit. La surface de voilure fut accrue. On installa sur les haubans des sortes de bonnettes au moyen de vêtements, de fourrures, de tout ce qui pouvait donner prise au vent.

La vitesse fut accrue, d'autant plus que la brise fraîchissait. Mais le glaçon fondait de toutes parts. On le sentait tressaillir. Il pouvait s'ouvrir à chaque instant.

On n'y voulait pas songer. L'espoir entraînait. Le salut était là-bas, sur ce continent. On l'appelait, on lui faisait des signaux! C'était un délire.

A sept heures et demie, le glaçon s'était sensiblement rapproché de la côte. Mais il fondait à vue d'œil, il s'enfonçait aussi, l'eau l'affleurait, les lames le balayaient et emportaient peu à peu les animaux affolés de terreur. A chaque instant, on devait craindre que le glaçon ne s'abîmât sous les flots. Il fallut l'alléger comme un navire qui coule. Puis on étendit avec soin le peu de terre et de sable qui restait sur la surface glacée, vers ses bords surtout, de manière à les préserver de l'action directe des rayons solaires! On y plaça aussi des fourrures, qui, de leur nature, conduisent mal la chaleur. Enfin, ces hommes énergiques employèrent tous les moyens imaginables pour retarder la catastrophe suprême. Mais tout cela était insuffisant. Des craquements couraient à l'intérieur du glaçon et des fentes se dessinaient à sa surface. Quelques-uns pagayaient avec des planches. La côte était encore à quatre milles au vent. La nuit arriva. Une nuit sombre, sans lune.

« Allons! un signal, mes amis, s'écria le lieutenant Hobson, soutenu par une énergie héroïque. Peut-être nous verra-t-on! »

De tout ce qui restait d'objets combus-

tibles, deux ou trois planches, une poutrelle, on fit un bûcher et on y mit le feu. Une grande flamme monta dans la demi-obscurité...

Mais le glaçon fondait de plus en plus, et en même temps, il s'engloutissait. Bientôt, il n'y eut plus que le monticule de terre qui émergeât! Là, tous s'étaient réfugiés,



en proie aux angoisses de l'épouvante, et, avec eux, ceux des animaux, en bien petit nombre, que la mer n'avait pas encore dévorés! L'ours poussait des rugissements formidables.

L'eau montait toujours. Rien ne prouvait que les naufragés eussent été aperçus. Certainement un quart d'heure ne se passerait pas avant qu'ils fussent engloutis...

N'y avait-il donc pas un moyen de prolonger la durée de ce glaçon? Trois heures seulement, trois heures encore, et on atteindrait peut-être cette terre qui n'était pas à trois milles sous le vent! Mais que faire? que faire?

« Ah! s'écria Jasper Hobson, un moyen, un seul pour empêcher ce glaçon de se dissoudre! Je donnerais ma vie pour le trouver! Oui! ma vie! »

En ce moment, quelqu'un dit d'une voix brève :

« Il y en a un! »

C'était Thomas Black qui parlait! C'était l'astronome qui, depuis si longtemps, n'avait plus ouvert la bouche, pour ainsi dire, et qui ne semblait plus compter comme un vivant parmi tous ces êtres voués à la mort! Et la première parole qu'il prononçait, c'était pour dire : « Oui, il y a un moyen d'empêcher ce glaçon de se dissoudre! Il y a encore un moyen de nous sauver! »

Jasper Hobson s'était précipité vers Thomas Black. Ses compagnons et lui interrogeaient l'astronome du regard. Ils croyaient avoir mal entendu.

« Et ce moyen? demanda le lieutenant Hobson.

— Aux pompes! » répondit seulement Thomas Black.

Thomas Black était-il fou? Prenait-il le glaçon pour un navire qui sombre avec dix pieds d'eau dans sa cale?

Cependant, il y avait bien là, en effet, les pompes d'aération et aussi le réservoir à air qui servait alors de charnier pour l'eau potable. Mais en quoi ces pompes pouvaient-elles être utiles? Comment serviraient-elles à durcir les arêtes de ce glaçon qui fondait de toutes parts?

« Il est fou! dit le sergent Long.

— Aux pompes! répéta l'astronome. Remplissez d'air le réservoir!

— Faisons ce qu'il dit! » s'écria Mrs. Paulina Barnett.

Les pompes furent emmanchées au réservoir, dont le couvercle fut rapidement fermé et boulonné. Les pompes fonctionnèrent aussitôt, et l'air fut emmagasiné dans le réservoir sous une pression de plusieurs atmosphères. Puis, Thomas Black, prenant un des tuyaux de cuir soudés au réservoir, et qui, une fois le robinet ouvert, pouvait donner passage à l'air comprimé, il le promena sur les bords du glaçon, partout où la chaleur le dissolvait.

Quel effet se produisit, à l'étonnement de tous! Partout où cet air était projeté par la main de l'astronome, le dégel s'arrêtait, les fentes se raccordaient, la congélation se refaisait!

« Hurrah! hurrah! » s'écrièrent tous ces infortunés.

C'était un travail fatigant que la manœuvre des pompes, mais les bras ne manquaient pas. On se relayait. Les arêtes du glaçon se révivifiaient comme si elles étaient soumises à un froid excessif.

« Vous nous sauvez, monsieur Black, dit Jasper Hobson.

— Mais rien de plus naturel! » répondit simplement l'astronome.

Rien n'était plus naturel, en effet, et voici l'effet physique qui se produisait en ce moment.

La recongélation du glaçon se refaisait pour deux motifs : d'abord, sous la pression de l'air, l'eau, en se volatilisant à la surface du glaçon, produisait un froid rigoureux; puis, cet air comprimé, pour se détendre, empruntait sa chaleur à la surface dégelée, et celle-ci se recongelait immédiatement. Partout où une fracture allait se produire, le froid, provoqué par la détente de l'air, en cimentait les bords, et, grâce à ce moyen suprême, le glaçon reprenait peu à peu sa solidité première.

Et ce fut ainsi pendant plusieurs heures. Les naufragés, remplis d'un immense espoir, travaillaient avec une ardeur que rien n'eût arrêtée!

On approchait de terre.

Quand on ne fut plus qu'à un quart de mille de la côte, l'ours se jeta à la nage,

atteignit bientôt le rivage et disparut.

Quelques instants après, le glaçon s'échouait sur une grève. Les quelques animaux qui l'occupaient encore prenaient la fuite dans l'ombre. Puis les naufragés débarquaient, tombaient à genoux et remerciaient le ciel de leur miraculeuse délivrance.



CHAPITRE XXIV.

CONCLUSION.

C'était à l'extrémité de la mer de Behring, sur la dernière des Aléoutiennes, l'île Blejinic, que tout le personnel du Fort-Espérance avait pris terre, après avoir franchi plus de dix-huit cents milles, depuis la débâcle des glaces! Des pêcheurs aléoutiens, accourus à leur secours, les accueillirent hospitalièrement. Bientôt même, le lieutenant Hobson et les siens furent mis en relation avec les agents anglais du continent qui appartenaient à la Compagnie de la baie d'Hudson.

Il est inutile de faire ressortir, après

ce récit détaillé, le courage de tous ces braves gens, bien dignes de leur chef, et l'énergie qu'ils avaient montrée pendant cette longue série d'épreuves. Le cœur ne leur avait pas manqué, ni à ces hommes, ni à ces femmes, auxquels la vaillante Paulina Barnett avait toujours donné l'exemple de l'énergie dans la détresse, et de la résignation aux volontés du ciel. Tous avaient lutté jusqu'au bout et n'avaient pas permis au désespoir de les abattre, même quand ils virent ce continent sur lequel ils avaient fondé le Fort-Espérance se changer en île errante, cette île en îlot, cet îlot en glaçon, non pas même enfin quand ce glaçon se fondit sous la double action des eaux chaudes et des rayons solaires! Si la tentative de la Compagnie était à reprendre, si le nouveau fort avait péri, nul ne pouvait le reprocher à Jasper Hobson ni à ses compagnons, qui avaient été soumis à des éventualités en dehors des prévisions humaines. En tout cas, des dix-neuf personnes confiées au lieutenant, pas une ne manquait au retour, et même la petite colonie s'était accrue de deux nouveaux membres, la jeune Esquimaude Kalumah et l'enfant du charpentier Mac Nap, le filleul de Mrs. Paulina Barnett.

Six jours après le sauvetage, les naufragés arrivaient à New-Arkhangel, la capitale de l'Amérique russe.

Là, tous ces amis, qui avaient été si étroitement attachés les uns aux autres par le danger commun, allaient se séparer pour jamais, peut-être! Jasper Hobson et les siens devaient regagner le Fort-Reliance à travers les territoires de la Compagnie, tandis que Mrs. Paulina Barnett, Kalumah qui ne voulait plus se séparer d'elle, Madge et Thomas Black comptaient retourner en Europe par San-Francisco et les États-Unis. Mais avant de se séparer, le lieutenant Hobson, devant tous ses compagnons réunis, la voix émue, parla en ces termes à la voyageuse :

« Madame, soyez bénie pour tout le bien que vous avez fait parmi nous! Vous avez été notre foi, notre consolation, l'âme de notre petit monde! Je vous en remercie au nom de tous! »

Trois hurrahs éclatèrent en l'honneur de Mrs. Paulina Barnett. Puis chacun des soldats voulut serrer la main de la vaillante voyageuse. Chacune des femmes l'embrassa avec effusion.

Quant au lieutenant Hobson, qui avait conçu pour Mrs. Paulina Barnett une affection si sincère, ce fut le cœur bien gros qu'il lui donna la dernière poignée de main.

« Est-ce qu'il est possible que nous ne nous revoyions pas un jour? dit-il.

— Non, Jasper Hobson, répondit la voyageuse, non, ce n'est pas possible! Et si vous ne venez pas en Europe, c'est moi qui reviendrai vous retrouver ici... ici ou dans la nouvelle factorerie que vous fonderez un jour... »

En ce moment, Thomas Black, qui, depuis qu'il venait de reprendre pied sur la terre ferme, avait retrouvé la parole, s'avança :

« Oui, nous nous reverrons... dans vingt-six ans! dit-il de l'air le plus convaincu du monde. Mes amis, j'ai manqué l'éclipse de 1860, mais je ne manquerai pas celle qui se reproduira dans les mêmes conditions et aux mêmes lieux en 1886. Donc, dans vingt-six ans, à vous, chère madame, et à vous, mon brave lieutenant, je donne rendez-vous de nouveau aux limites de la mer polaire. »

JULES VERNE.

FIN DU PAYS DES FOURRURES.

LA JUSTICE DES CHOSES

Nous donnons aujourd'hui le dernier fragment de : *La justice des choses.* — Le livre sera bientôt publié en volume sous ce titre : *La maman qui ne punit pas.*

Dans cette œuvre poursuivie avec une sagacité, une persévérance, une pénétration extraordinaires, l'auteur anonyme et de nous inconnu, une mère probablement, suivant pas à pas la vie de ses enfants, a voulu prouver à ses enfants par les faits mêmes que le bien et le mal avaient, dès ce monde, en eux-mêmes, celui-ci sa récompense, celui-là sa punition. La thèse est soutenue avec une vigueur, une lucidité extraordinaire et de nature à convaincre tout enfant qui en suivra le développement. — A ce titre, ce remarquable ensemble de leçons morales devait être publié par le *Magasin.*

Ce qui pouvait manquer comme couronnement à ces leçons, si justes en elles-mêmes, surabonde à toutes les autres pages de notre œuvre, et nous nous serions trouvés coupables de priver nos jeunes lecteurs d'une démonstration si utile, si positive, si frappante, pour cela seulement qu'elle ne remontait pas autant que nous l'aurions voulu en deçà et au delà des faits purement pratiques de la vie quotidienne. Les excellents livres sont trop rares pour qu'on s'en prive uniquement parce qu'ils sont incomplets en quelques points.

J. H.

LA JUSTICE DANS LA CONSCIENCE

Quand nous marchons dans la campagne, nous voyons tour à tour passer sous nos yeux le vallon, le bois, le ravin, la colline, la rivière, le ruisseau, le gazon, la fleur, et chacune de ces choses nous frappe en elle-même, à part des autres. Le ravin a des recoins et des défilés charmants ; la colline des croupes qui attirent et un air à la fois orgueilleux et bon enfant ; le bois chante et rit, doux asile d'ombre et de rêverie ; le vallon, avec ses replis et ses belles courbes, semble un giron maternel, où la nature invite l'homme à venir cacher sa vie ; le babil du ruisseau fait rêver, car on voudrait savoir ce qu'il dit ; et plus encore la grande nappe glissante et profonde qui va, va, sans repos, si loin, toujours ! Le gazon et la fleur sont nos amis intimes, aussi bien que de tant d'autres habitants de ce monde, qu'ils nourrissent, abritent, charment, consolent. Tous nous sont connus et nous charment par leur nature et leur physionomie particulière.

Puis, quand nous gravissons la montagne qui les domine, à mesure que nous nous élevons sur les rampes, ces choses d'en bas se rapprochent les unes des autres, se mêlent, s'atténuent, et chacune d'entre elles, qui nous paraissait en soi si distincte et si complète, devient peu à peu le trait d'un nouvel ensemble, la partie d'un tout plus grand, qui de plus en plus se dessine. D'autres vallons, d'autres ravins, d'autres bois, d'autres collines, d'autres cours d'eau s'ajoutent aux premiers, et toutes les arêtes, et toutes les pentes, et tous les courants convergent vers un centre commun : le bassin, la grande vallée, où glisse le fleuve immense, en route pour l'océan sans rivages. Chacune de ces

individualités est devenue la note d'une vaste harmonie; l'agent d'un organisme qui formule une loi.

Il en est ainsi de la vie humaine et des choses qui la composent. A mesure qu'Édouard montait, c'est-à-dire grandissait, il voyait plus loin, des faits de plus en plus nombreux s'offraient à ses yeux, groupés d'après leurs affinités, éloignés suivant leurs différences, et paraissant tous, d'une et d'autre part, tendre à la même conclusion. Il avait vu, et pour ainsi dire touché, la justice des choses dans ses rapports personnels avec ses semblables et avec la nature ; il la reconnaissait fréquemment dans ce qui se passait sous ses yeux de faits étrangers, et toutes les analogies le conduisaient à la loi générale, qu'il pressentait en la cherchant, mais ne voyait pas nettement encore.

Dans l'été de ses quinze ans, un dimanche matin, Édouard lisait près de la fenêtre, en attendant l'heure du départ pour la promenade, qui ce jour-là devait avoir lieu sur les coteaux de Chaville. Il lisait un recueil de biographies, où se trouvaient rassemblées toutes les grandes figures qui honorent l'humanité. La plupart de ces figures, Édouard les connaissait depuis longtemps. Il avait même déjà lu ce livre une ou deux fois, et pourtant l'idée que cette lecture venait de lui fournir, et qui tourmentait sa pensée, depuis une heure qu'il était là à tourner et retourner ces pages, à entrer tour à tour dans chacune de ces grandes vies, cette idée-là ne lui était pas encore venue.

« Oui, celui-là encore ! Tous ou presque tous! De Socrate à Galilée, de Jeanne d'Arc à Condorcet, toujours, la condamnation, l'insulte, l'exil, la persécution, le martyre! Les plus grands ! les plus purs ! ceux qui méritent le plus de respect ! ceux qui mériteraient le plus de bonheur ! mais alors... mais où est-elle donc en ceci la justice des choses? »

Et tout surpris, tout inquiet, l'enfant sentait sa religion atteinte. Pourtant, sa mère ne pouvait l'avoir trompé. Lui-même, d'ailleurs, depuis des années, n'avait-il pas saisi dans sa propre vie les secrets de cette justice, qui était devenue sa foi et sa règle? Il avait vu ; il savait bien. Mais l'histoire ! Il ne pouvait pas non plus, cependant, la récuser. Les faits étaient là. Ces grands, ces sublimes, étaient malheureux.

C'était la première fois que ce problème redoutable s'emparait de l'esprit d'Édouard avec tant de force. Une fois, chez M. Ledan, sur les objections de Charles, on avait causé de ces choses. Mais alors il ne s'en était pas si fort inquiété; il n'y avait pas fait assez d'attention.

Depuis son enfance, Édouard les fréquentait, ces grands personnages ; chacun d'eux, tour à tour, dans sa toge ou dans son armure, était venu souvent causer avec lui; mais jusque-là, il les avait toujours vus souriants et fiers, et les croyait à l'aise sur leur piédestal. Aujourd'hui seulement, le rayonnement triomphal s'effaçait à ses yeux sous l'amère souffrance; il voyait la couronne d'épines à la place de l'auréole; il entendait ces grandes âmes gémir, et c'était bien vrai ; car jamais il ne s'était senti si près d'eux ; il lui semblait qu'il venait de descendre dans leur vie, et de sentir battre leur cœur.

— C'est qu'il ne faut pas croire qu'une chose soit comprise par cela seul qu'on l'a entendue. Chaque idée a son heure dans chaque cerveau. Elle peut bien entrer par les oreilles, s'établir dans la mémoire, aller et venir chez vous, comme chez elle. — Si tout cela se fait avant l'heure, c'est inutile; elle n'ira pas jusqu'au fond ; vous la verrez mal ; vous ne la connaîtrez pas. Elle sera pour vous comme cet homme

que vous coudoyez chaque jour, que vous connaissez de vue, comme les maisons ou les arbres du chemin, et qui ne vous est guère moins indifférent, dont vous ignorez les goûts, les pensées, les sentiments, la signification précise en un mot, jusqu'au moment où une circonstance fortuite vous le donne pour ami, et le lie désormais à toute votre vie.

Édouard en était venu, sur cette grande question de la justice générale dans l'humanité, à cette heure favorable où l'idée se fait aisément comprendre, parce que le cerveau l'appelle de lui-même, et a soif de la connaître. Et elle le possédait au point qu'il restait depuis longtemps immobile, appuyé sur un coude au bord de la fenêtre, l'œil fixe, et sans regard pour les choses extérieures, — tandis que le soleil matinal dorait ses cheveux et qu'un bourdon, venu d'un tilleul voisin, tournait impunément autour de sa tête, avec sa chanson. Tout à coup, une main se posa sur la sienne, et quelqu'un s'assit en face de lui. C'était sa mère. Elle était habillée pour la promenade et le regardait en souriant.

« Comme te voilà rêveur! » lui dit-elle.

Édouard fut bien content de pouvoir communiquer à sa chère confidente le doute qui le tourmentait. — Elle eut, en l'écoutant, un sourire un peu triste, mystérieux.

« Il nous faudra causer de cela bien tranquillement, dit-elle. Et nous en aurons, j'espère, le loisir à la promenade. Viens déjeuner; car l'heure approche de partir. »

Elle se leva, et après avoir déposé un baiser sur le front d'Édouard, avant de le quitter, elle attacha encore sur lui un long et tendre regard ; les mères sont émues et heureuses de voir leurs enfants devenir hommes; car c'est l'œuvre virile du cerveau humain que cette recherche de la morale et de la justice.

On avait beaucoup couru dans les bois; on avait cueilli des gerbes de fleurs; on avait répondu par de gais refrains aux chants des merles; on avait amplement dîné sur l'herbe; on avait grimpé dans les arbres et sur les rochers; on avait donné à ses membres, engourdis par six jours de reclusion, de l'exercice pour toute une semaine; on en avait pris à cœur joie du grand air, du soleil et de la gaieté. — Et maintenant que l'ombre du bois s'allongeait sur la prairie, on sentait le besoin de rêver et de s'unir par la pensée aux grandes harmonies, dans le sein desquelles on s'était d'abord plongé par les sens.

Au milieu de cette agitation, et même de ces jeux et de ces rires, la préoccupation d'Édouard ne l'avait point abandonné; même quand il avait cessé d'en avoir conscience, elle était restée sur son front, comme l'ombre portée bleuâtre du nuage, l'été, sur la montagne éclatante de soleil. Et dès qu'on se fut étendu sur l'herbe, à la limite du bois et de la prairie, aussitôt, ses pensées du matin lui revinrent, et, se rapprochant de sa mère, assise près de lui, et prenant sa main :

« N'allons-nous pas causer maintenant? lui demanda-t-il.

— Volontiers, » répondit-elle.

Édouard appuya la tête sur son coude et fixa les yeux sur sa mère.

« Voyons, reprit-elle, de quoi s'agit-il? La justice te semble en péril parce que les plus grands et les meilleurs de ce monde, au lieu d'être honorés et comblés de biens sont souvent méconnus et sacrifiés?

— Certainement, dit Édouard.

— Je ne sais trop si je pourrai te donner une réponse qui te satisfasse, parce qu'ici nous sortons de l'ordinaire, de la vie commune, et pénétrons dans une vie supérieure qui n'est pas suffisamment la nôtre, et dont nous ne pouvons juger que

par analogie, d'après ce qu'il y a en nous, — non pas d'héroïsme réel et vécu, — mais de simples velléités et conceptions. Ce serait à ces héros, à ces martyrs, de nous révéler eux-mêmes les joies qu'ils trouvent dans le dévouement à l'idéal et à l'humanité. Cependant, je vais te faire une question : Les estimerais-tu heureux, si, grâce à leurs sacrifices, ils arrivaient au succès et voyaient réalisé sous leurs yeux le progrès qu'ils ont révélé?

— Oh! sans doute! s'écria Édouard, mais, précisément, c'est le contraire. Ils meurent le plus souvent, en voyant leur idée vaincue avec eux.

— Non; ils n'en croient rien. On ne donne pas sa vie pour un doute, mais pour une foi inébranlable et profonde. Tous ceux qui luttent et meurent pour le progrès sont des hommes de foi, et, par conséquent, voient sûrement réalisé dans l'avenir ce qu'ils croient. Ils goûtent idéalement, à chaque moment de leur pensée, les joies de ce succès, qui, tu le dis, les rendrait heureux. Ils en jouissent avant les autres hommes.

— Oh! mais ce n'est pas la même chose.

— Pas assez pour nous, qui vivons plus près des réalités présentes, et avons besoin de les sentir à chaque pas sous nos mains, comme un boiteux le bâton qui lui sert d'appui; mais chez les novateurs le sens de ces réalités à venir, qu'ils ont en quelque sorte extraites de leur propre pensée, de leur propre cœur, de leur conscience, est nécessairement bien plus fort. »

Édouard, sans répondre, resta quelque temps les yeux attachés sur cette idée; puis il fit un signe d'acquiescement, en levant de nouveau les yeux sur sa mère. Elle reprit :

« D'autre part, es-tu bien sûr de ne pas faire, à l'égard de ces grands caractères, épris de science et de vertu, une confusion d'idées très-enfantine — et très-commune d'ailleurs. — Par exemple, pour un Bias, qui porte en lui tous ses biens, ne t'avises-tu point de désirer des richesses dont il n'aurait que faire, et ne voudrait pas? Ne souhaiterais-tu point à Socrate, si ironiquement dédaigneux de la fausse gloire, les applaudissements d'un peuple vain? Remarque bien que les avantages dont ils sont privés, sont précisément ceux auxquels ils renoncent d'eux-mêmes, dont ils n'ont souci. Être supérieur au point de se vouer soi-même au triomphe du droit, de la vérité, c'est aimer le droit et la vérité par-dessus tout; c'est n'être ni vain, ni égoïste, ni voluptueux; c'est avoir une ambition, un besoin tournés vers les grandes choses. Or, ce qu'ils veulent, ils l'ont; ce qu'ils chérissent, ils le possèdent, en eux-mêmes, de façon à n'en pouvoir être privés. Cette humanité même, qu'ils aiment d'un amour si désintéressé, ne leur est point ingrate autant qu'on le pense. Non-seulement ils entendent d'avance les bénédictions qu'un jour elle répandra sur leur nom, mais toujours on la voit autour d'eux, représentée par les plus nobles de l'époque présente, leur payer le tribut d'amour, de respect et de dévouement qu'ils méritent. Quel grand homme n'a ses disciples, ses admirateurs et ses dévoués?

« Maintenant, ils meurent souvent d'une mort violente, ces héroïques; mais, d'abord, il faut mourir. Ils meurent, non pas en détail, d'infirmités et de décadence, mais debout, tout entiers dans leur grandeur, et ce moment, toujours douloureux, s'il est pour eux celui d'un supplice, a aussi la beauté et l'exaltation du sacrifice, et fut précédé de joies inconnues au reste des hommes. »

Il y eut encore un silence entre Édouard et sa mère, tous deux rêveurs, tandis qu'à deux pas, entre leurs compagnons, la con-

versation courait, légère et riante, sur d'autres sujets, tandis que l'ombre des arbres sous lesquels ils étaient assis, de plus en plus s'allongeait sur la prairie, et que les oiseaux s'évertuaient à chanter la fin du jour. Puis, Édouard, se redressant, prit la main de sa mère.

« Sais-tu à quoi je pense, chère mère, lui dit-il? C'est que nous cherchons toujours au dehors des marques visibles du bonheur ou du malheur, et pourtant, — je le sais déjà, moi, par expérience, — pourtant c'est en nous-mêmes que se fait le plus souvent la justice, sans que les autres le puissent bien voir.

— Oui, mon enfant, reprit la mère, heureuse qu'Édouard eût trouvé cela lui-même. Les événements extérieurs ne sont que la plus faible part de notre vie, à nous qui aimons et pensons, à nous qui avons une conscience. Cette façon de juger du bonheur ou du malheur d'un être doué d'une si puissante vie intérieure, par les seuls faits qui l'entourent, est des plus matérielles et rudimentaires. Elle est malheureusement entretenue dans l'humanité par ce système grossier d'éducation qui fait de punitions et de récompenses arbitraires la sanction du bien et du mal, au lieu d'en appeler sans cesse à l'intelligence et à la liberté de l'être que l'on prétend *élever*, et qui ne peut grandir que par sa conviction et sa volonté propre. Oui, c'est en nous-mêmes que s'accomplissent nos biens et nos maux, et tout porte à croire que plus une conscience est haute, forte, éclairée, plus elle est heureuse; que plus une conscience est trouble et criminelle, plus elle est hantée de soupçons, de haines, de frayeurs, et souffre du vide que laisse dans toute âme humaine l'absence des nobles aspirations. La souffrance même, si féconde en révélations morales et intellectuelles, a sa volupté pour le penseur. Évidemment, car il ne faut pas pousser les choses à l'absurde, les besoins essentiels doivent être satisfaits. La faim, le froid, l'ignorance, empêchent le développement de l'être intérieur, diminuent sa force et entament sa liberté. Mais, ces conditions nécessaires remplies, en quoi consiste à ton avis le bonheur? — Car avant de chercher où il se trouve, il est bon de le définir. »

Édouard fut un peu embarrassé. Après un instant de réflexion :

« N'est-ce pas, dit-il, ce qu'on désire?

— Pas toujours, puisque notre désir se trompe souvent; puisqu'il nous arrive de poursuivre avec ardeur des satisfactions que nous croyons profondes et qui se trouvent vides, de nous hâter vers des buts qui, atteints, se trouvent être des malheurs. En tout cas, si le bonheur est ce qu'on désire, il est changeant, puisqu'un des caractères les plus reconnus de notre nature est que toute jouissance n'a de vivacité que dans les premiers moments, puis s'affaisse par l'habitude et devient presque négative.

— Alors, demanda Édouard un peu inquiet, qu'est-ce donc que le bonheur?

— Cherchons ensemble. Quelle occupation te plairait le plus? »

Édouard ne réfléchit pas longtemps.

« C'est de voyager, s'écria-t-il.

— Te voilà du premier coup très-rapproché de la définition que je veux te proposer. Fort bien! C'est en effet très-beau, c'est très-varié surtout, de voyager. Cependant, si l'on te disait : « Eh bien, soit, tu voyageras; tu verras tous les pays; tu feras le tour du monde; mais à une seule condition, c'est que tu voyageras sans cesse, toujours. » Que répondrais-tu?

— Sans cesse!... toujours!... Dame, c'est un peu long.

— Oui; car enfin, si voyager répond précisément aux besoins d'investigation et

d'activité de notre nature, cependant, nous en avons d'autres à satisfaire, le besoin opposé, par exemple, celui du repos ; ensuite, des besoins affectueux, que contrarie une locomotion continuelle ; le nid de famille, le berceau de l'enfant ne voyagent pas. Donc, même le voyage, l'action qui satisfait à la fois le plus grand nombre de nos aspirations, deviendrait, à durer toujours, quelque chose d'insupportable.

— Alors, le bonheur, c'est un composé de différents biens ?

— Oui, de ceux qui constituent l'expansion normale de nos forces et de nos facultés. A mon avis, c'est le voyage, non pas dans l'espace, mais dans la vie, le tour du monde de nous-mêmes, ou plutôt la spirale suivant laquelle nous nous élevons, par le développement constant de nos facultés, par l'agrandissement incessant de notre être. C'est là, je crois, le vrai bonheur humain ; autrement dit, le progrès indéfini dans le bien et dans le beau. Assurément les grands hommes, quelles que soient les traverses qu'ils subissent, ont de ce bonheur bien plus que le vulgaire ; et je crois qu'il faudrait plutôt s'inquiéter, au point de vue de la justice, de ceux dont l'existence monotone et sans essor semble n'être qu'une seule journée, répétée incessamment. Le bonheur en ce monde, Édouard, à ce qu'il me semble, est à toute conscience qui se connaît, s'étend, grandit et aspire à sa perfection. »

Les rayons du soleil s'éteignaient un à un dans les feuillages. On se leva et l'on se remit à marcher, du côté de Paris. Au couchant, la Seine étincelait ; un des coteaux était plongé dans une ombre bleuâtre et douce ; l'autre, tout parsemé de lueurs et d'ombres, arrêtait le regard par de ravissants détails. La brise fraîchissait ; les peupliers murmuraient. Sur un fond de calme solennel, se détachaient mille harmonies, muettes ou sonores. Édouard vint passer le bras sous celui de sa mère.

« O maman, lui dit-il, quelle bonne journée ! j'ai pensé, j'ai grandi ; je me sens meilleur. Au milieu de cette belle nature, j'ai la joie de ta tendresse. Je suis heureux ! »

LUCIE B.

FIN DE LA JUSTICE DES CHOSES.

HISTOIRE D'UNE MAISON

DESSINS ET TEXTE

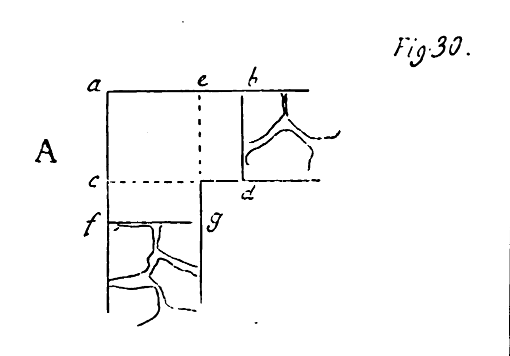
PAR VIOLLET-LE-DUC

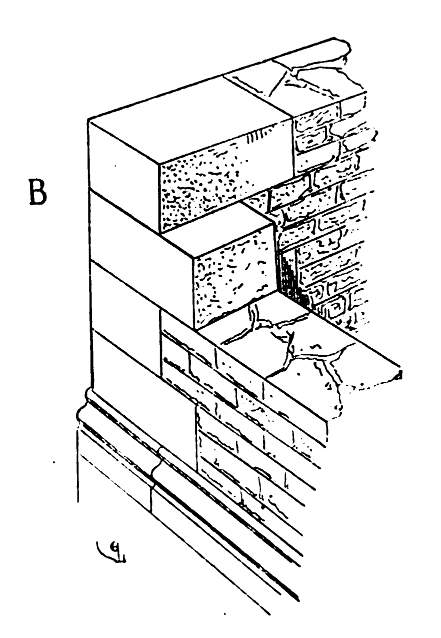
XI.

LA CONSTRUCTION EN ÉLÉVATION.

« Il est entendu que nous élevons nos murs extérieurs en pierre de taille et moellon piqué, dit le grand cousin pendant qu'on arasait le rez-de-chaussée. Nous avons sur le sol une bonne partie des matériaux. Pour les pierres de grand

échantillon, nous les ferons venir des carrières du Blanc, qui ne sont qu'à quelques kilomètres d'ici. Nos angles, nos tableaux de portes et de fenêtres, nos bandeaux, corniches, lucarnes et ram-





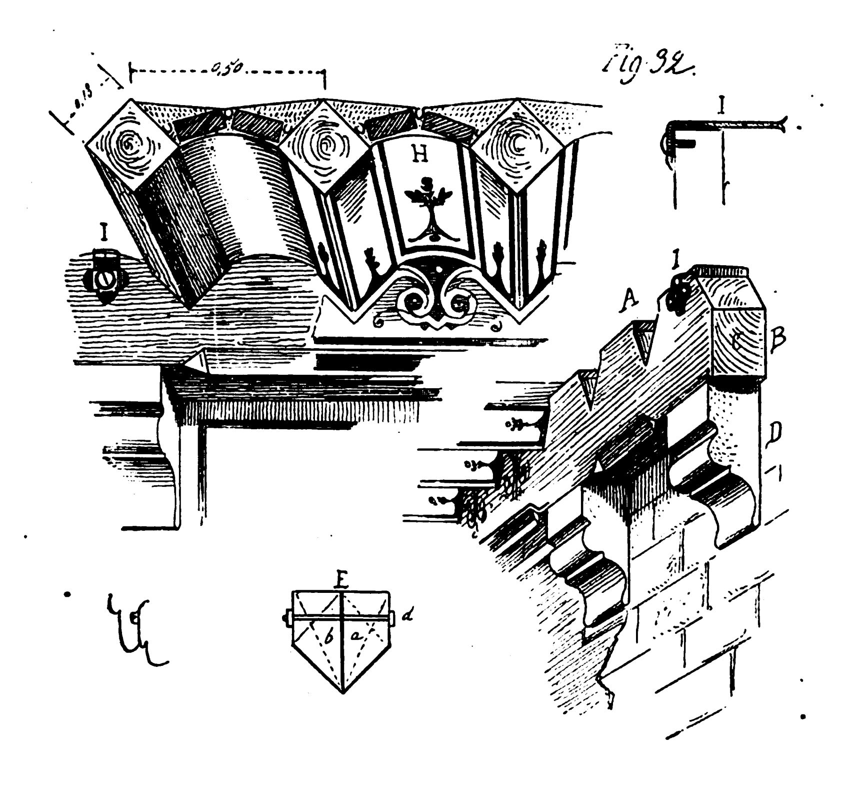
pants de pignons seront faits en pierre de taille. Commençons par les angles; voici comment vous allez donner l'appareil au père Branchu, c'est bien simple. En ce pays, on débite les pierres d'échantillon, c'est-à-dire que les carrières les envoient d'après une mesure donnée d'avance, et le prix est d'autant moins élevé par cube que ce débit est plus uniforme et facile. Or, nos murs, dans la hauteur du rez-de-chaussée, ont 0m,60 d'épaisseur : donc (fig. 30) soit A un angle, vous demanderez toutes les pierres pour les élever, du même échantillon, ayant 0m,85 de long sur 0m,60 de large, et une hauteur moyenne de 0m,46 qui est la hauteur la plus ordinaire des bancs de carrières du pays. Et ces pierres d'angles seront posées ainsi que je vous le marque ici, l'une *a b c d*, l'autre au-dessus *a e f g*, d'où il résultera que chaque pierre formera alternativement d'un côté et de l'autre une harpe de 0m,25. Le moellon smillé ayant une hauteur de banc de 0m,15 environ, nous aurons trois rangs de ce moellon dans la hauteur de chaque assise de pierre, et la construction se montera comme nous l'indique le tracé perspectif B. Entre le socle et le bandeau du premier étage, nous avons 4m,20; donc neuf assises de pierre, plus les lits, feront la hauteur. Voyons comment nous allons disposer nos tableaux de fenêtres. Il faut songer à placer les persiennes, dont, à la campagne, on ne saurait se passer et qui, développées sur les façades, produisent un fâcheux effet, se détériorent très-promptement et sont embarrassantes lorsqu'il s'agit de les fermer ou de les ouvrir, en imposant aux habitants une gymnastique dont on se passerait volontiers. Il faut des ébrasements intérieurs suffisants pour que les croisées n'affleurent pas les murs et laissent un espace entre elles et les rideaux. Nos fenêtres les plus larges ont 1m,26 entre tableaux; nos murs, à rez-de-chaussée, ont 0m,60 d'épaisseur ; nous ne pouvons donc ranger les persiennes dans les tableaux qu'à la condition de diviser chacun de leurs vantaux en deux ou trois feuilles. Seules, les persiennes faites de lames de tôle nous permettront d'obtenir ce résultat, parce que trois lames de tôle repliées sur elles-mêmes n'ont qu'une épaisseur, y compris les vides laissés pour le jeu des charnières, de 0m,05. Voici

donc, en plan, comment nous tracerons les jambages des fenêtres (fig. 31) : le dehors étant en A, nous laisserons un renfort B pour masquer les feuilles de persiennes repliées dans les tableaux, de $0^m,10$. Nous donnerons $0^m,27$ pour le logement de ces feuilles en C. Puis viendra le dormant de la fenêtre, $0^m,06$ d'épaisseur; total, $0^m,43$. Il nous restera encore $0^m,17$ d'ébrasement à l'intérieur en D.

« Voici en E comment nous appareillerons ces baies : une pierre d'appui d'un seul morceau en F, puis une assise G de $0^m,40$ à $0^m,45$ de hauteur faisant harpe dans le moellon; une pierre en délit H, n'ayant que l'épaisseur du tableau; une troisième assise I comme celle G; enfin le linteau. Nous ne donnerons à celui-ci que l'épaisseur du tableau, c'est-à-dire $0^m,37$; il nous restera par derrière $0^m,23$, juste la place pour bander un arc de briques K (celles-ci ayant $0^m,22$ et avec le joint $0^m,23$). Cet arc portera nos solives, s'il y en a qui doivent s'engager sur les murs de face, et il empêchera la rupture des linteaux. D'ailleurs, nous passerons un chaînage L sous ceux-ci. Je trouve le chaînage plus efficace à ce niveau qu'à la hauteur du plancher. Un chaînage est un nerf de fer qu'on pose dans l'épaisseur des murs pour relier toute la construction et la brider. On n'en place pas toujours dans les maisons que l'on construit aux champs, et on a tort, car c'est une bien faible économie que l'on fait là; et une construction non chaînée est sujette à se lézarder facilement. Mais quand il en sera temps, nous reparlerons de cela. Mettez ces croquis au net, faites-les-moi voir, et nous donnerons ces détails au père Branchu.

« Il est nécessaire aussi que nous sachions comment nous ferons les planchers. A Paris, aujourd'hui, on fait tous les planchers en fer à double T, et pour des portées de 4 à 6 mètres on prend du fer de $0^m,12$ à $0^m,14$ de section verticale. On hourde ces fers espacés de $0^m,70$ environ et réunis de mètre en mètre par des entretoises en fer carré de $0^m,018$, par des remplissages en plâtras noyés dans du plâtre; cela est

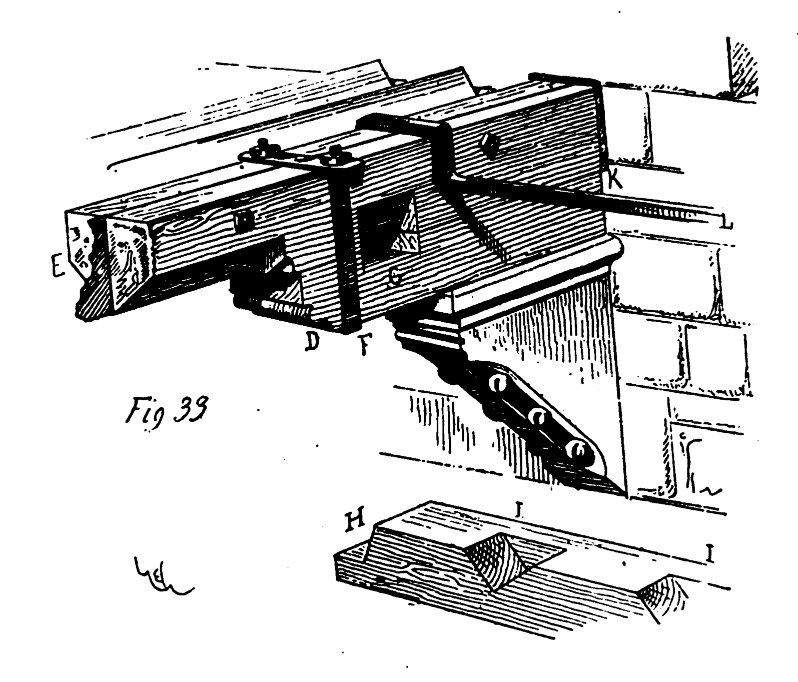
bon assurément, mais nous n'avons ici ni de ces fers que l'on se procure aisément dans les grands centres, ni ce plâtre de Paris dont on abuse peut-être un peu dans la capitale, mais qui n'en est pas moins une excellente matière lorsqu'elle est bien employée, à l'intérieur surtout. Il nous faut faire des planchers en bois. Mais je vous ai dit déjà que les bois qui n'ont pas longtemps été lavés et qui n'ont guère



que deux ans de coupe se pourrissent très-rapidement lorsqu'ils sont enfermés, principalement dans leurs portées, c'est-à-dire à leurs extrémités engagées dans les murs. Il faut, pour que nos planchers ne nous donnent pas d'inquiétudes sur leur durée, que nous laissions ces bois apparents et que nous ne les engagions pas dans les murs. Nous adopterons donc le système des lambourdes appliquées aux murs, pour recevoir les portées des solives, et, comme nous possédons des bois de brin, nous nous contenterons de les laver à la scie sur deux faces et nous les poserons sur la diagonale ainsi que je vous l'indique ici (fig. 32.) Pour des portées de 4 à 6 mètres, qui sont les plus grandes que nous ayons, des bois carrés de 0m,18 seront suffisants. Si nous jugeons qu'ils ne le soient pas, nous poserons une poutre intermédiaire; ce sera à voir. Ces solives posées sur leur diagonale ont d'ailleurs leur maximum de résistance à la flexion. Nous les espacerons d'axe en axe de 0m,50. Leurs portées reposeront dans les entailles pratiquées dans les lambourdes, ainsi que je le marque en A, et les entrevous, qui sont les intervalles entre les solives, seront faits en briques posées de plat, hourdées en mortier et enduites. On peut décorer ses plafonds de filets peints qui les rendent légers et agréables à la vue (voir

en H). Ces solives ainsi posées ne donnent pas des angles rentrants difficiles à tenir propres et entre lesquels les araignées tendent leurs toiles. Un coup de *tête de loup* nettoie parfaitement ces entrevous.

« Quant aux lambourdes B, appliquées contre le mur, comme vous l'indique la section C, elles seront maintenues en place par des corbelets D espacés de 1 mètre au plus et par des pattes à scellement I pour

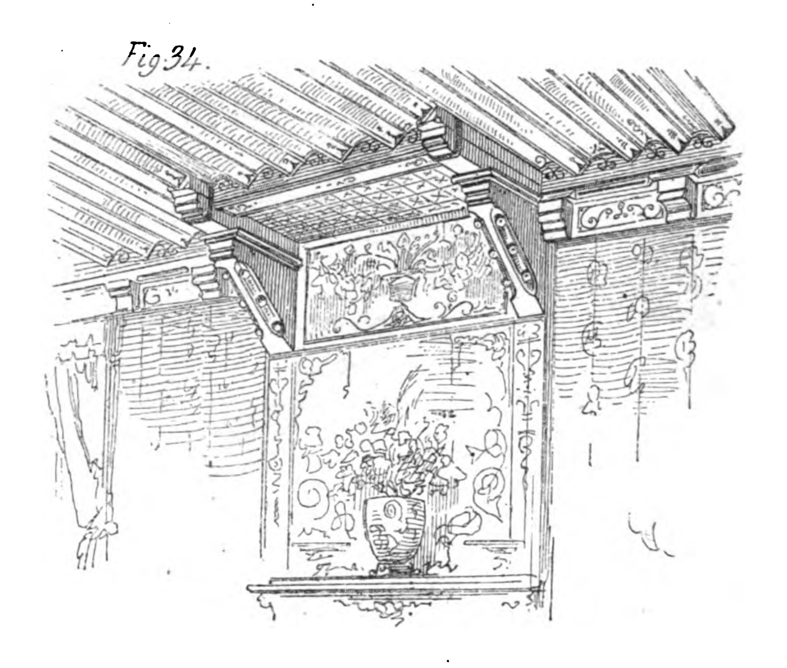


empêcher le dévers de ces bois. Cela nous tiendra lieu de ces corniches traînées en plâtre, qui ne sont bonnes à rien et que nous ne pourrions faire exécuter convenablement ici, où les bons ouvriers plâtriers font défaut. Quand il faudra supporter des cloisons supérieures, nous poserons une solive exceptionnelle dont je vous trace la section en E composée de deux pièces *a* et *b*, avec un fer feuillard entre deux, le tout serré par des boulons *d* de distance en distance. Ces sortes de solives sont d'une parfaite rigidité.

« Les solives posant sur des lambourdes, nous n'avons pas besoin de nous préoccuper des baies, mais il nous faudra des chevêtres au droit des tuyaux de cheminées et sous les âtres et, pour recevoir ces chevêtres, des solives d'enchevêtrure. Vous comprenez bien qu'on ne saurait sans danger poser des pièces de bois sous des foyers de cheminée. Alors, on place des deux côtés des montants de ces cheminées, à une distance de 0^{m},30 des âtres, des solives plus fortes qui reçoivent à 0^{m},80 ou 0^{m},90 du mur, pour franchir la largeur du foyer, une pièce qu'on appelle *chevêtre*, dans laquelle viennent s'assembler les solives.

« Comme solives d'enchevêtrure, nous prendrons le type précédemment indiqué en E; nous renforcerons (fig. 33) cette solive à sa portée d'une doublure D portant sur un bon corbeau de pierre. Nous relierons les deux pièces E et D par un étrier en fer F, puis nous assemblerons le che-

vêtre par un tenon H dans la mortaise G. Ce chevêtre recevra, comme les lambourdes, les portées des solives en I. L'espace G K sera le dessous de l'âtre de la cheminée supérieure; il aura $0^m,80$ de largeur et sera hourdé en brique avec entretoises de fer L. Ces solives d'enchevêtrure E devront être engagées dans le mur de $0^m,10$ environ pour les roidir et relier la structure, mais dans le voisinage des



tuyaux de cheminée nous n'avons pas à craindre les effets de l'humidité sur le bois. En résumé, voici l'aspect de ces solives et chevêtres au-dessous des foyers de cheminées (fig. 34). » Tout cela, il ne faut pas le dissimuler, paraissait quelque peu étrange à Paul, habitué à l'immuable plafond uni et blanc, et qui ne s'était jamais douté que ces surfaces planes pussent masquer une pareille ossature.

XII.

DE QUELQUES OBSERVATIONS ADRESSÉES AU GRAND COUSIN PAR M. PAUL ET DES RÉPONSES QUI Y FURENT FAITES.

Paul, la tête penchée sur le papier couvert de croquis, les mains entre ses genoux, ne laissait pas de penser, à part lui, que son cousin noircissait beaucoup de papier pour faire des plafonds, lesquels lui avaient toujours semblé la chose du monde la plus simple et la moins susceptible de complications. Entre une feuille de papier blanc tendue sur une planche et un plafond, M. Paul ne faisait guère la distinction, dans son esprit. Aussi, quand le grand cousin lui eut répété la formule : « Comprenez-vous bien ? » Paul, hésitant quelque peu, dit : « Je crois que oui ! » et ajouta après une pause :

« Mais, cousin, pourquoi ne pas faire

des planchers et plafonds comme partout?

— Cela vous semble compliqué, mon ami, répondit le grand cousin, et vous voudriez simplifier la besogne.

— Ce n'est pas tout à fait cela, reprit Paul, mais comment fait-on ordinairement? est ce qu'on emploie tous ces moyens? Je n'ai pas vu ce que vous appelez les lambourdes, et les solives d'enchevêtrure, et les chevêtres, et les corbeaux dans aucun des plafonds de ma connaissance; alors on peut donc s'en passer?

— On ne se passe de rien de tout cela dans les plafonds faits de charpente, mais on le cache sous un enduit de plâtre, et comme je vous le disais, cette enveloppe de plâtre est une des causes de la ruine des planchers de bois. Dans tous ces planchers il y a des solives d'enchevêtrure et des chevêtres au droit des tuyaux de cheminées et des âtres; il y a aussi parfois des lambourdes; tout cela est relié à force de ferrements pour se tenir entre deux surfaces planes ayant entre elles le moins d'épaisseur possible. A Paris, où les maisons sont bien sèches, ce mode passe encore, mais à la campagne on peut difficilement se soustraire à l'humidité; ces sortes de planchers enfermés risquent de tomber bientôt en pourriture. Il faut aérer les bois, je vous le répète, pour les conserver longtemps. Cette anatomie du plancher de bois existe dans tous ceux que l'on construit avec ces matériaux, seulement vous ne la voyez pas. Or, il est bon, en architecture, de se servir des nécessités de la construction comme d'un moyen décoratif, d'accuser franchement ces nécessités. Il n'y a pas de honte à les faire voir, et c'est une marque de bon goût, de bon sens et de savoir, de les montrer en les faisant entrer dans la décoration de l'œuvre. A vrai dire même, il n'y a, pour les gens de goût et de sens, que cette décoration qui soit satisfaisante, parce qu'elle est motivée.

« On s'est habitué en France à juger tout, et les choses d'art par-dessus tout, avec ce qu'on appelle : le sentiment. Cela est commode pour une certaine quantité de personnes qui se mêlent de parler sur les choses d'art sans avoir jamais tenu ni un compas, ni un crayon, ni un ébauchoir ou un pinceau, et les gens du métier se sont peu à peu déshabitués de raisonner, trouvant plus simple de s'en rapporter aux jugements de ces amateurs qui noircissent des pages pour ne rien dire, mais flattent par-ci par-là le goût du public en le faussant. Peu à peu les architectes eux-mêmes, qui sont de tous les artistes ceux qui ont plus particulièrement à faire intervenir le raisonnement dans leurs conceptions, ont pris l'habitude de ne se préoccuper que des apparences et de ne plus tenter de faire concorder celles-ci avec les nécessités de la structure. Bientôt ces nécessités les ont gênés, ils les ont dissimulées si bien, que le squelette d'un édifice, dirai-je, n'a plus été en concordance avec l'enveloppe qu'il revêt. Il y a la structure qu'on abandonne souvent à des entrepreneurs qui s'en tirent comme ils peuvent, mais naturellement en obéissant à leurs intérêts, et la forme qui s'applique tant bien que mal à cette structure. Eh bien, nous ne suivrons point cet exemple si vous le permettez, et nous ferons une bâtisse, si modeste qu'elle soit, dans laquelle on ne pourra trouver un détail qui ne soit la conséquence, soit d'une nécessité de la structure, soit des besoins des habitants. Il ne nous en coûtera pas plus, et la chose finie, nous dormirons tranquilles, parce que nous n'aurons rien de caché, rien de factice, rien d'inutile, et que l'*individu-édifice* que nous aurons bâti nous laissera toujours voir ses organes et comment ces organes fonctionnent.

— Comment se fait-il, alors, reprit Paul, que tant d'architectes ne montrent pas, ainsi que vous voulez le faire ici, ces...

nécessités de la construction, les dissimulent et... pourquoi agissent-ils de la sorte? qui les y oblige?

— Ce serait bien long de vous expliquer cela... »

M. de Gandelau entra sur ces derniers mots de la conversation...

« Nous avons des nouvelles de plus en plus mauvaises, dit-il, les armées allemandes se répandent partout; il faut nous attendre à voir ici les ennemis. Pauvre France!... Mais que disiez-vous?

— Rien, répondit le grand cousin, qui ait de l'intérêt, en présence de nos désastres... Je cherchais à faire comprendre à Paul qu'en architecture il ne faut dissimuler aucun des moyens de structure et qu'il est même dans l'intérêt de cet art de s'en servir comme de motifs de décoration; en un mot, qu'il faut être sincère, raisonner et ne se fier qu'à soi...

— Certes! reprit M. de Gandelau, vous mettez le doigt sur notre plaie vive... Raisonner, ne se fier qu'à soi, se rendre compte de chaque chose et de chaque fait par l'étude et le travail, ne rien livrer au hasard, tout examiner, ne rien dissimuler à soi-même et aux autres, ne pas prendre des phrases pour des faits... Ne pas se croire abrités par la tradition ou la routine... Oui, voilà ce qu'il eût fallu faire... Il est trop tard. Et qui sait si, après les malheurs que je prévois, notre pays retrouvera assez d'élasticité, de patience et de sagesse pour laisser là le sentiment et s'en tenir à la raison et au travail sérieux! Tâchez d'apprendre à Paul à raisonner, de l'habituer à la méthode, de lui donner l'amour du travail de l'esprit; qu'il soit architecte, ingénieur, militaire, industriel ou agriculteur comme moi, vous lui aurez rendu le service plus grand. Surtout, qu'il ne devienne pas un demi-savant, un demi-artiste ou un demi-praticien, écrivant ou parlant sur tout, et incapable de rien faire par lui-même. Travaillez! Plus les nouvelles que nous recevons prennent un caractère sinistre, et plus elles pèsent sur notre cœur, plus il faut nous attacher à un travail utile et pratique. Les lamentations ne servent à rien! Travaillez!

— Allons visiter le chantier », dit le grand cousin, qui voyait que Paul demeurait pensif et n'était guère disposé à se remettre au travail.

VIOLLET-LE-DUC.

La suite prochainement.

FERMETÉ — FORCE DE CARACTÈRE

LA MORALE EN ACTION PAR L'HISTOIRE

Néron, ce fou sanguinaire qui fut l'effroi de l'empire (il faudrait dire de l'univers, car sa capricieuse volonté pouvait aller chercher des victimes presque sur toute la surface du monde alors connu), Néron, après avoir fait mettre le feu à la ville pour se donner le spectacle d'une nouvelle Troie, après avoir empoisonné son frère, tué sa femme, ses parents, ses précepteurs, se donna l'horrible satisfaction de faire égorger Agrippine, sa mère, dont il alla contempler le cadavre.

Tacite affirme que souvent depuis il avoua que l'image de sa mère le poursuivait partout. Néron crut se justifier auprès du sénat en lui adressant une lettre où il imputait toute sorte de crimes à sa victime. Il prétendit qu'elle s'était elle-même

ôté la vie, en voyant qu'un complot tramé par elle contre son fils venait d'être découvert. Les sénateurs devant lesquels cette lettre fut lue, tremblant tous pour leurs jours, firent à cette occasion assaut de bassesse. Des actions de grâces furent ordonnées; des fêtes publiques décrétées pour célébrer la découverte du prétendu complot, enfin le jour de la naissance d'Agrippine fut placé au nombre des jours néfastes.

Un seul patricien, Thraséas, sut montrer qu'il descendait de ces dignes et austères patriciens que nous avons vus se dévouer à la mort pour n'être pas un obstacle à la défense de la vieille et glorieuse Rome. Jusque-là il avait laissé passer, en protestant par son silence ou par son abstention, les adulations au maître : mais lorsque, après la lecture de la lettre de Néron, il pressentit les déterminations qui allaient être votées, il sortit dédaigneusement de la salle pour ne point se rendre complice de pareille indignité. Comme on lui représentait que cette conduite risquait d'être pour lui singulièrement périlleuse : « Néron peut me tuer, répondit-il, mais il ne peut me faire aucun mal. »

Un jour qu'on l'exhortait à faire quelques concessions à Néron, qui parlait de le faire condamner à mort : « Quoi, dit-il, pour prolonger ma vie de quelques jours, je m'abaisserais à ces infamies? La mort est une dette; je veux l'acquitter en homme libre, et non la payer en esclave. »

Néron, qui n'était pas homme à se piquer de générosité, avait d'ailleurs trop de griefs contre cet homme de bien pour songer à lui faire grâce. Il assemble ce même sénat, devant lequel il fait accuser Thraséas, et qui tout d'une voix prononce la sentence en faisant figurer au nombre des CRIMES dont Thraséas s'était rendu coupable celui de s'abstenir depuis longtemps — depuis que l'indignité de cette assemblée la lui rendait odieuse — de paraître aux séances, pour ne s'occuper que du soin et de l'entretien de ses jardins.

Thraséas était en effet dans ses jardins, entouré d'amis avec lesquels il devisait tranquillement de philosophie, quand on lui apprit l'arrivée du questeur chargé de lui signifier qu'il eût à quitter la vie, en choisissant le genre de mort qui lui conviendrait [1].

A cette nouvelle, des larmes coulent de tous les yeux. Thraséas presse ses amis de s'éloigner au plus tôt, afin de ne pas lier imprudemment leur fortune à celle d'un condamné. Aria, sa femme, voulait à l'exemple de sa mère [2] partager le sort de son époux; mais il la conjura de vivre et de ne pas ravir à leur fille son meilleur soutien.

Puis il s'avança sous le portique de sa maison, où il reçut d'un air presque joyeux le questeur, parce qu'il venait d'apprendre que son gendre Helvidius, compris dans la même accusation que lui, n'avait été condamné qu'au simple bannissement. Entrant alors dans sa chambre, il présenta ses deux bras à la fois pour qu'on lui ouvrît les veines. Aussitôt que le sang coula, il en répandit sur la terre [3], et priant le questeur d'approcher : « A Jupiter libérateur! dit-il. Regarde, jeune homme, car

1. Cet usage, pratiqué seulement quand il s'agissait de quelques personnages marquants, est encore en vigueur chez certains peuples orientaux, pour épargner au condamné la honte du supplice public.

2. Aria, belle-mère de Thraséas, était femme de Pætus Cecina. Ayant pris part à une révolte contre Claude, le prédécesseur de Néron, et forcé de mourir, il reçut de sa femme, qui le voyait hésiter, l'exemple du courage. Prenant un poignard, elle s'en perça le sein, et le lui présentant : « Tu vois, lui dit-elle, cela ne fait pas de mal. »

3. Par allusion à la coutume religieuse des libations, qui consistaient à répandre sur la table, en l'honneur de la divinité, quelques gouttes de la liqueur qu'on allait boire.

tu es né dans un temps où il convient de fortifier son âme par des exemples de fermeté[1]. »

*

Quand la sentence contre Socrate eut été prononcée il s'achemina vers la prison, qui, dit Sénèque — perdit ce nom dès qu'il y fut entré, étant devenue le séjour de la probité et de la vertu. Un empêchement, provenant d'un usage religieux, fit qu'il dut attendre trente jours l'exécution du jugement.

Pendant ce long espace de temps, il eut tout le loisir de songer à la mort, et de subir toutes les épreuves qui précèdent un tel moment. Et cependant son courage, sa sérénité ne se démentirent jamais. On lui offrit de le faire évader; mais il se prit à rire de cette proposition, en demandant à celui de ses disciples qui la lui faisait s'il saurait lui indiquer comme refuge un lieu où l'on ne mourût pas.

Il ne fut jamais plus éloquent que le jour où il dut mourir. A la vérité le sujet qu'il traita était fait pour inspirer une âme de la trempe de la sienne; car il s'entretint surtout de l'immortalité de l'âme.

On lui demande quelles funérailles il veut qui lui soient faites, il répond : « Comme il vous plaira, si pourtant vous pouvez me saisir. » En même temps regardant ses amis avec un petit sourire : « Je ne saurais vous persuader que Socrate est celui qui parle avec vous, vous vous imaginez que je suis celui que tantôt vous allez voir mort. Vous me confondez avec mon cadavre, c'est pourquoi vous me demandez comment il faut m'enterrer. »

Puis il embrassa sa femme et ses enfants. Comme sa femme se lamentait en répétant qu'il était bien triste de songer qu'il dût mourir innocent : « Aimerais-tu mieux, lui répliqua-t-il, que je mourusse coupable? »

Ensuite il vida avec une parfaite tranquillité la coupe de ciguë, et entendant ses amis pousser des cris, les voyant se désoler, il s'efforça de les ramener à la fermeté. Quand il sentit les premiers effets du poison, il se coucha sur le dos et laissa le fatal breuvage consommer son œuvre sans pousser une plainte, sans manifester la moindre terreur. Enfin, rappelant à l'un de ceux qui l'entouraient qu'il avait adressé aux Dieux un vœu, il le pria de l'accomplir... Et il expira.

Quelque temps après, les Athéniens, revenus, mais trop tard, de leurs préventions contre lui, punirent de mort ou d'exil ceux qui avaient causé sa perte, et lui élevèrent un temple où ils l'honorèrent comme un Dieu. Un excès n'en corrige pas un autre.

E. MULLER.

1. Tacite ajoute : « Comme la mort était lente à venir, et que Thraséas souffrait de grandes douleurs, il se tourna vers son ami Démétrius... » Mais le reste du récit nous manque, car c'est là même, sur cette phrase incomplète, que s'achève ce que le temps a épargné du texte des *Annales*.

VUES ET MONUMENTS DE FRANCE



ABBAYE DE CLUNY

Bâtiments de l'antique et célèbre abbaye de Cluny (Saône-et-Loire), affectés depuis 1866 aux écoles normales de l'enseignement spécial.

Le Directeur-Gérant, J. HETZEL.

A NOS ABONNÉS

Nous allons entrer dans la 10e année du *Magasin d'éducation*. Les 18 volumes parus jusqu'à ce jour témoignent de la persévérance et du zèle, en même temps que du talent que nos collaborateurs, auteurs et dessinateurs, ont mis au service de la tâche commune.

Nous avons traversé et nous traverserons peut-être encore des temps difficiles; mais nous sommes si persuadés qu'en poursuivant notre œuvre nous faisons, dans notre sphère, œuvre utile et durable, que nous sommes tous résolus à ne pas nous en laisser détourner.

Il est un concours cependant dont il faut que nous restions assurés, une fidélité sur laquelle il faut que nous puissions toujours compter, c'est celle de nos abonnés. Nous les prions, — sans fausse honte, — comme nous l'avons déjà fait, de faire œuvre de propagande à l'égard du *Magasin d'éducation*. Plus nombreux seront nos lecteurs, mieux il nous sera possible de ne rien négliger de ce qui rend notre tâche si difficile.

Les temps sont durs pour les lettres françaises; les recueils à l'usage des grands en montrent quelque chose. — Nos grandes revues sont souvent très-embarrassées pour donner à leurs lecteurs des œuvres dignes de leur passé.

Eh bien, ce qui est difficile pour les œuvres à l'usage des grands, l'est cent fois plus pour les œuvres qui peuvent convenir à notre *Magasin*, puisqu'il faut qu'elles soient tout à la fois accessibles aux plus petits et dignes de l'intérêt de l'âge mûr. Pour quiconque a le sentiment de la difficulté que ce double problème présente, c'est là une sorte de tour de force continuel à accomplir. Mais grâce au dévouement de nos principaux collaborateurs, nous n'avons pas de défaillance à redouter.

Pour l'année 1874, nous avons à offrir à nos abonnés, pour ne parler que des premières œuvres à paraître :

1° L'ILE MYSTÉRIEUSE, par Jules Verne, vignettes par Férat; un ouvrage dès longtemps médité et dont l'importance ne sera pas moindre que celle des *Enfants du capitaine Grant*. — Le premier numéro de janvier 1874 soulèvera un coin du secret de l'*Ile mystérieuse* au profit de nos abonnés;

2° L'HISTOIRE D'UN ANE ET DE DEUX JEUNES FILLES, par P.-J. Stahl, illustrée par Théophile Schuler, qui paraîtra concurremment avec l'*Ile mystérieuse;*

3° La suite de l'*Histoire d'une maison*, par Viollet-le-Duc;

4° LE JARDIN D'ACCLIMATATION, par Grimart, illustré par Benett;

En fait de séries de dessins à l'usage des petits, destinés à devenir plus tard des albums :

1° *La Chasse au volant*, texte par Stahl, et 50 dessins par Froment;

2° *De Dorlisheim à l'Institut*, texte par Stahl, 100 dessins par Cham;

3° Un *Livre-album* nouveau, par Frœlich, et enfin des vues des principaux monuments et sites de France compléteront, comme toujours, notre programme.

Entre ces œuvres principales viendront se placer bon nombre de travaux plus courts, de littérature, de morale, d'histoire et de science, qui assureront à notre recueil la variété que chacun de ses numéros comporte.

N.-B. — Sous ce titre : *Thérèse*, M. Jules Sandeau a bien voulu nous promettre un pendant à la *Roche aux Mouettes*, et M. Macé son *Histoire de France* à l'usage des enfants. — Ces deux œuvres ne sont point encore achevées et viendront en leur temps. L'année 1875 ne nous trouvera donc pas dépourvus.

J. HETZEL.





TEXTES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DU XVIIIe VOLUME

VIGNETTES

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.

Le Directeur-Gérant, J. HETZEL.

